





TRAITÉ DE L'OPINION.

TOME PREMIER.

BELLES-LETTRES, ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION,

Par M. GILBERT-CHARLES LE GENDRE, *Marquis de S. Aubin-ſur-Loire, ci-devant Maître des Requêtes.*

Troiſiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

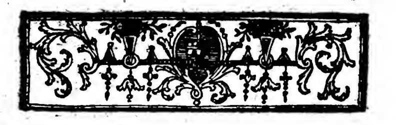


A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE.



E point de vûë de cet ouvrage eſt la ſcience de douter, non pas en Pyrrhonien, mais lorſqu'il eſt avantageux de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt l'eſſai d'une ſceptique modérée, & une route nouvelle pour inſtruire l'eſprit par l'expérience de ſes erreurs, en lui retraçant ſa propre hiſtoire.

J'examine l'empire de *l'opinion* ſur chaque ſcience, afin que l'eſprit s'accoûtume à ne pas croire légerement.

Les uns, tâchant d'anéantir les lumiéres naturelles, ont tout ôté à la raiſon; ils ont affecté de mé-

connoître l'évidence, faisant tous leurs efforts pour devenir Pyrrhoniens. Les autres, par un air imposant, ont abusé de la crédulité des simples, ils ont outré la confiance, & ont paru s'élever partout au-dessus de l'incertitude, qui ne peut être surmontée que très-rarement par les sciences prophanes. Ces deux extrémités ont corrompu presque toutes nos connoissances.

Le premier conseil de la Sagesse étant de se connoître soi-même, rien ne peut être plus avantageux à l'esprit qu'un retour sur ses Opinions. Ce projet, loin d'avoir été exécuté, n'a jamais été entiérement conçu, quoique quelques Auteurs, en différents tems, en aient approché. Le traité d'un Anglois *de l'incertitude des Sciences* est fort court & assez superficiel. En général, l'ouvrage mérite d'être estimé, & je le cite quelquefois.

Thomas Brown, autre Anglois, n'a eu en vûë que les erreurs populaires. Agrippa & Jean-François Pic, Comte de la Mirandole, ont fait une critique abregée des Sciences, qu'ils n'ont considérées que du côté par lequel ils avoient dessein de les attaquer. Le traité *de la foiblesse de l'esprit humain*, n'examine que l'insuffisance des moïens, que l'entendement humain peut emploïer pour acquérir la connoissance de la vérité.

Mon projet est beaucoup plus étendu. Je me suis proposé de présenter à la fois le côté le plus lumineux & le plus foible des travaux de l'esprit humain. Mais comme l'Opinion s'étend incomparablement plus loin que la science, j'ai donné à cet ouvrage le titre de *Traité de l'Opinion*. C'est sous un autre titre le même dessein que celui *de la recherche de la vérité*. Comme ce n'est pas tant ici

un recueil des Opinions, qu'un point de vûë genéral d'en faire connoître les ſources, de les convertir le plus qu'il eſt poſſible en vérités, de montrer combien l'Opinion domine dans toutes les ſciences prophanes, c'eſt donc l'Opinion en ſoi qui eſt le but de cet ouvrage, auquel par conſéquent le titre de traité de l'Opinion convient, & non, comme quelques-uns l'ont penſé, celui de traité des Opinions. Ce ſont différents traités ſur les objets les plus curieux des Sciences, rëünis ſous l'idée générale de l'Opinion.

L'eſprit aime à embraſſer un grand nombre d'objets ſous une ſeule idée : c'eſt une de ſes fonctions les plus nobles, & qui lui donne le plus de ſatisfaction, parce qu'elle lui fait mieux ſentir ſon étenduë. J'ajoute, dans la plûpart des ſujets que je traite, les exemples hiſtoriques. Ils concourent à

faire voir jusqu'où va l'incertitude de nos connoissances, dans tout ce qui n'intéresse ni la religion, ni la société, par rapport auxquelles l'homme a des principes très-certains & très-èvidents. Quel sujet de reconnoître & d'adorer une providence, qui, dans tout ce qui est essentiel, nous guide par l'éclat de la vérité, mais qui nous apprend en même tems que notre entendement par lui-même n'est que ténébres, puisque les opinions les plus extravagantes ont été très-communément répanduës, que les Auteurs les plus célébres ont donné dans beaucoup d'égarements, & qu'enfin les progrès les plus honorables à l'esprit humain découvrent de plus en plus combien les objets de sa curiosité sont inépuisables ?

Je n'ai admis dans ce traité que les Opinions qui peuvent être utiles aux progrès des Sciences, ou

qui sont liées avec leur histoire ; ou qui ont été généralement répanduës, ou qui ont eu des sources fort illustres. Je me suis renfermé dans ces quatre espéces, non pas même dans le dessein de les épuiser & de ne rien omettre, mais d'en faire seulement usage avec le choix & le discernement qui me paroissoient les plus convenables. Plusieurs Opinions décriées depuis long-tems, quelques erreurs qui paroissent avec raison les plus outrées, n'ont pas été proscrites de cet ouvrage ; elles servent à imprimer fortement dans l'esprit les excès auxquels il est capable de se porter. Les sciences occultes peuvent y contribuer beaucoup ; elles sont aujourd'hui fort méprisées, mais on les a vuës très-accréditées dans des tems fort récents ; & faute d'être assez connuës, il ne seroit pas impossible qu'elles ne redevinssent à la mode.

Quoique tous les ſujets paroiſſent épuiſés, il manquoit à la république des lettres un traité, qui réünît les préceptes frivoles des ſciences occultes, & leur réfutation. Nous n'avions aucune hiſtoire de la philoſophie & de ſes différentes ſectes en notre langue. Les vies des Philoſophes, écrites par Diogéne de Laërce, ne forment point une hiſtoire de la philoſophie. L'hiſtoire écrite par Stanley eſt fort diffuſe, & n'a point été traduite en François. Elle ne parle ni de la Philoſophie moderne, ni de la Politique, ni de l'Aſtronomie, ni de la Médecine. Elle eſt moins une hiſtoire qu'un cours de philoſophie convenable aux ſeuls ſçavants. Ce morceau de littérature nous manquoit donc encore; & comme il n'exiſte aucune hiſtoire de l'aſtronomie, du moins qui ſoit venuë à ma connoiſſance, il m'a fallu en raſſem-

bler les matériaux épars dans un grand nombre d'auteurs. La véritable conſtitution du gouvernement de France n'avoit été traitée que par occaſion, & le plus ſouvent par des auteurs ſi prévenus & ſi peu inſtruits, que cette partie du droit public, la plus eſſentielle de toutes, ne ſe trouvoit dans aucun livre, expliquée ſuivant ſes véritables principes, & fondée ſur ſes plus ſolides maximes.

J'ai étendu à pluſieurs parties de la Phyſique & de l'Aſtronomie l'application d'un méchaniſme général; & tâchant d'arrêter le cours de pluſieurs abus qui s'introduiſent par la Géométrie tranſcendante, par le ſyſtême de l'infini, par la Philoſophie Newtonienne, par l'accélération des viteſſes de Galilée, ou la progreſſion ſoit directe ſoit inverſe des quarrés des diſtances; j'ai obſervé ſouvent qu'on

ne doit pas se fier sans examen à tout ce qui se présente sous l'appareil imposant d'expériences, de démonstrations, de calculs. Un Anglois a entrepris de calculer les Opinions ; combien il y a de déchet à la certitude ou à la probabilité, à proportion de l'éloignement de la source, ou de tout autre affoiblissement du principe. Cette méthode peut être avantageuse en ce qu'elle oblige d'approfondir & de peser les circonstances de chaque opinion : mais ces calculs n'ont aucune réalité par eux-mêmes.

Ce traité est divisé en sept livres; le premier roule sur les belles-lettres & l'histoire. Après des réflexions préliminaires sur le pouvoir de l'opinion, sur le véritable usage de la science, le lecteur trouvera des observations sur les auteurs, & sur les révolutions des sciences, fort estimées dans des tems, négli-

gées ou perſécutées dans d'autres. J'entre dans un détail, qui ſe préſente naturellement, des ſouverains & grands ſeigneurs qui ont composé des ouvrages : les contrariétés des critiques ne ſont pas oubliées. Dans la ſeconde partie de ce premier livre, je paſſe à l'hiſtoire de la Philoſophie, qui embraſſe le plus grand nombre des ſciences prophanes.

Le ſecond livre contient une Logique abrégée ; & les Opinions des Philoſophes, tant anciens que modernes, ſur la Métaphyſique.

Le troiſiéme livre traite de la Morale, ſur laquelle j'expoſe le contraſte des Penſées les plus ſublimes, & des Opinions les moins raiſonnables, avec des réflexions ſur la douleur & ſur la mort. La ſeconde partie renferme les loix & les coutumes de différents Peuples. J'obſerverai, à l'égard des loix & des coutumes étrangeres,

qu'il me suffit pour en faire mention qu'elles soient différentes de nos usages, mais que je m'attache principalement à celles qui ont le plus d'opposition à nos préjugés & à nos mœurs.

Le quatriéme livre a l'objet le plus noble dans des dissertations politiques, qu'on peut appeller la portion de la Philosophie la plus utile au genre humain, puisqu'elle est l'appui des sociétés. L'histoire a trop de liaison avec la politique pour les séparer. Dans la seconde partie de ce quatriéme livre, je fais voir l'incertitude de l'histoire sur les points les plus essentiels, & les embarras de la chronologie.

Le cinquiéme commence par une courte dissertation sur la Géométrie; j'y réfute le systême de l'infini. Je rapporte les Opinions des Philosophes, tant anciens que modernes, sur la Physique & l'Astronomie. Je propose plusieurs hy-

pothéses nouvelles en Physique ; sur l'aiman, sur le flux & reflux, sur la pésanteur, &c. & à l'égard de l'Astronomie, un changement au systême de Copernic, qui, de cinq mouvements attribués au globe de la Terre, en retranche trois.

Le sixiéme livre roule sur la Médecine, la Chimie, les sentimens des Naturalistes, l'histoire des Arts. A l'égard de la Médecine, avant que de rappeller les Opinions des auteurs, qui ont témoigné une extrême défiance pour elle, je ne puis me refuser la satisfaction de déclarer ici mon sentiment particulier, sçavoir que si la Médecine est un art en lui-même rempli d'incertitudes & de dangers, il n'y a point de secours plus nécessaire à un malade, que celui de la prudence d'un bon Médecin ; & qu'il y auroit une grande témérité de prétendre se conduire

par son goût ou par ses lumiéres, dans l'état auquel on est réduit par la maladie.

Le septiéme livre est un précis de toutes les tromperies qui ont été pratiquées sous le titre de *Sciences occultes*. Il contient les préceptes frivoles de l'Astrologie judiciaire, & des divinations soit prétenduës naturelles, soit magiques, avec les exemples historiques les plus remarquables.

Sur la route que je viens de décrire, il s'offre des digressions tirées du sujet, & je ne les ai pas évitées. Outre celle des auteurs distingués par un rang élevé, & celle de l'histoire des sectes des philosophes dont j'ai déja parlé; je fais voir dans le chapitre de la poësie, ce que les anciens théatres avoient de plus opposé à nos usages, & même à toutes nos idées ; je rappelle dans le chapitre des bêtes ce qui a été observé,

ou du moins ce que les auteurs ont dit de leur industrie, de leur fidélité, de leurs autres bonnes qualités, & des honneurs qu'elles ont reçus. Dans le chapitre des biens, en parlant de l'inconstance de la fortune, je rapporte un grand nombre d'exemples des chutes de la grandeur, & des élévations de la bassesse. Dans le chapitre des loix, je discute par des recherches exactes ce qu'on doit penser des épreuves appellées *jugements de Dieu*. En traitant du gouvernement de France, j'ai suivi l'histoire du Parlement, & les différentes formes qu'il a euës depuis le commencement de la Monarchie.

Après avoir rapporté les différentes Opinions des Anciens & des Modernes, je fais connoitre dans les matieres importantes celle qui mérite la préférence ; ou lorsque la décision est incertaine,

je mets le lecteur en état de se déterminer lui-même sur les raisons, les autorités, & les exemples allégués. La contrariété crible, pour ainsi dire, les Opinions, & leur diversité est le meilleur moïen d'approfondir les sciences, de concevoir quelle est la force & la foiblesse de l'esprit humain, & de faire d'utiles retours sur soi-même. J'ai évité avec soin ces dissertations si ordinaires, qui ne servent qu'à expliquer ce que personne n'ignore. Aucun de mes lecteurs n'avoit besoin que je lui prouvasse à fond que l'opinion a ses sources dans les préjugés, dans l'éducation, dans la crédulité, dans l'amour propre, dans les différents intérêts des passions; que les remédes sont d'éloigner de l'imagination tendre des enfants tout ce qui est capable de la corrompre: qu'on doit examiner sans prévention, avant que de se déterminer:

qu'il faut se défier de ses propres passions & de celles des autres. J'ai épargné au lecteur touts les lieux communs cent fois répétés, & partant, comme les géométres, de ce qui est connu pour vrai, je me suis principalement appliqué à combattre l'opinion en général par l'expérience & par la force des exemples. J'ai emploïé ; en plusieurs endroits, une espéce nouvelle de style, que j'ai presque entiérement formée d'un tissu des pensées les plus remarquables des auteurs anciens & modernes ; & j'ai conservé le plus qu'il m'a été possible les expressions mêmes de ceux dont je rapportois les Opinions.

Ce traité peut n'être pas inutile pour fortifier l'esprit contre les attaques de l'Opinion, & le garentir des ravages qu'elle exerce si souvent, soit dans les sciences, soit dans les régles de la conduite.

& dans les mœurs, infiniment plus eſſentielles à l'homme que les ſciences. Vers le milieu du douziéme ſiécle, Eon de l'Etoile, gentilhomme Breton, ſur ce qu'il entendoit prononcer à l'Egliſe, *per eon qui venturus eſt*, ou *per eondem Dominon*, ſe mit dans la tête, & perſuada à pluſieurs ſectateurs, que c'étoit lui qui viendroit juger les vivants & les morts, & qu'il étoit le ſeigneur de l'univers. Cet exemple de l'extravagance de quelques opinions & d'une crédulité exceſſive, eſt fort étonnant, mais il n'en eſt pas moins vrai. Et le ſiécle, dans lequel nous vivons, tout éclairé qu'il eſt, n'a-t-il pas encore paru très-ſuſceptible de fanatiſme, dans les exemples récents des convulſions?

Jamais aucun ſiécle fut-il ſi prodigue de l'admiration la plus éclatante & de la plus haute eſtime, pour des myſtéres ſcientifiques

couverts d'une obſcurité impénétrable? Il eſt facile de le prouver par le ſyſtême de l'infini, par la Phyſique & la Géométrie de Newton, par la Métaphyſique & la Géométrie de Leibnitz, par des ſections coniques élevées au cinquantiéme dégré, par des équations infinies : car la Géométrie, cette ſcience infaillible du vrai, n'eſt le plus ſouvent qu'un voile de Paralogiſmes algébriques & de profondes contradictions. La ſcience, en ſe rendant d'un accès ſi difficile, eſt devenuë odieuſe, & bien-tôt elle eſt tombée dans un mépris preſque général, tandis que les prétendus ſçavants ont comblé de loüanges outrées les méthodes les plus défectueuſes.

L'Opinion regnant ſur toute ſorte d'états & de conditions, ce livre doit être à la portée de toute eſpece de lecteurs. La perfection ſeroit d'y traiter les ſciences de

maniére, que ceux qui les ont le plus approfondies, y trouvassent ce qu'il y a de plus recherché en chaque genre; & qu'en même tems ceux qui n'ont aucune teinture de ces sciences, les entendissent avec assez de facilité, pour que cette lecture pût tenir lieu des premiers principes. On peut bien se proposer de concilier, autant qu'il est possible, ces deux extrémités; mais qui pourroit se flatter d'y avoir réüssi? Je me suis servi de tout ce que j'ai trouvé conforme à mon dessein, tant chez les anciens que chez les modernes: & je puis, ce me semble, dire avec Lipse, que si j'ai ramassé de côté & d'autre les matériaux, j'ai donné à l'édifice (1) sa construction & sa forme.

(1) Lapides & ligna ab aliis accipio: ædificii tamen exstructio & forma tota nostra est. Architectus ego sum, sed materiam variè undique conduxi. Nec aranearum sanè textus

Il étoit indiſpenſable de citer beaucoup dans un traité de l'Opinion : les citations fréquentes en ſont moins l'ornement qu'une de ſes parties des plus eſſentielles. J'avouë que le bon goût a dû proſcrire les citations de certains ouvrages. Dans le ſtyle épiſtolaire, l'abondance des citations ne peut s'allier avec la maniere aiſée & naturelle qui lui eſt propre. Elles y peuvent cependant tenir leur place entre ſçavants & dans le ſtyle badin. Les citations d'auteurs prophanes ſont peu ſéantes dans la chaire ; & comme un auditoire n'eſt pas ſçavant en général, tout ce qui eſt énoncé en des langues étrangéres y eſt déplacé. On demande aujourd'hui à l'orateur du Barreau, qu'au lieu de remplir ſon plaidoïé de paſſages grecs & la-

ideò melior, quià ex ſe fila gignunt; nec noſter vilior, quià ex alienis libamus ut apes. *Juſt. Lipſ. ad caput 1. lib. 2. doctr. civil.*

cins ; comme vers le milieu du dernier ſiécle, il ne ſoit occupé que de la ſolidité de ſon ſujet. L'hiſtorien, dont le récit doit être rarement entrecoupé par les réflexions, doit être encore plus réſervé ſur les citations : ſon ſtyle coulant dérobe aux yeux l'échafaudage de l'édifice qu'il a conſtruit. Cependant on ſouhaite aujourd'hui de trouver les ſources indiquées en marge, & même les preuves raſſemblées, ou au bas des pages ſi l'étenduë de ces preuves le permet, ou à la fin de l'ouvrage. Mais le bon goût éloigné de toute extrémité a conſervé aux citations tout leur avantage dans pluſieurs genres de compoſitions. Les diſſertations littéraires, les diſcuſſions ſçavantes, les commentaires, les raiſonnements critiques, appuiés & relevés par les citations, en reçoivent beaucoup d'ornement & de force. Il eſt à propos ſeulement,

pour ſatisfaire à la délicateſſe du ſiécle, de renvoïer les citations à l'écart, & d'éviter le mélange de différentes langues dans la ſuite du ſtyle. S'il eſt quelque genre d'ouvrage, où les citations conviennent, on peut dire qu'elles ſont néceſſaires dans celui-ci où il s'agit principalement d'examiner les opinions anciennes & modernes.

En citant les auteurs, je n'ajoute les termes que le reſpect ou la politeſſe joignent aux noms propres ou aux dignités, que lorſque ceux, dont je parle, ſont vivants. Je traite tours les morts ſans cérémonie, dont je ne doute pas qu'ils ne nous diſpenſent également.

Il n'eſt pas inutile, ce me ſemble, de ſuivre une régle générale, pour affranchir les gens de lettres de la bizarrerie d'un uſage, qui traite certains noms avec plus de politeſſe que d'autres, ſans leur

attacher aucune prérogative, & quoique ceux, dont on parle, ſoient également modernes. Pourquoi y auroit-il une ſorte de ridicule à écrire M. Amyot, & M. d'Aubigné, tandis que la plûpart des auteurs écrivent encore M. de Thou? Que peuvent penſer les Etrangers de ces diſtinctions? Qu'en penſera la poſtérité? Je ſuppoſe qu'il me faille rapprocher les noms de ces trois contemporains; pourrai-je dire dans la même phraſe, avec bienſéance, *d'Aubigné, Amyot & M. de Thou*? J'ai auſſi penſé qu'il étoit à propos de ſéparer les anciens & les modernes par une époque fixe, & il m'a paru que la plus convenable étoit la priſe de Conſtantionple par Mahomet II. qui a été ſuivie du renouvellement des lettres dans l'Occident, par les Grecs réfugiés.

On trouve, en général, peu d'exactitude dans les citations des

auteurs : elles trompent le plus souvent, lorsqu'on n'a pas recours aux sources. Mais c'est ce qui demande beaucoup de travail, de tems, & de livres ; & sans le secours des grandes Bibliothéques de Paris, il ne feroit pas possible d'en venir au bout, dans une aussi vaste étenduë de matiéres que celles qui sont traitées dans cet ouvrage.

Hortata est etiàm, ut me ad hæc conferrem, animi ægritudo, fortunæ magnâ & gravi commota injuriâ. Cic. de nat. deor. lib. 1.



TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER. PARTIE PREMIERE.

Des Belles-Lettres.

PARTIE SECONDE.

Histoire de la Philosophie.

TOME SECOND.

TOME TROISIE'ME.

TOME QUATRIE'ME.

AVERTISSEMENT.

Quelques corrections sont marquées par forme d'avertissement, outre l'Errata.

P. 71. lign. 9. & Chrysippe, *lisez*, & que Chrysippe. P. 331. lign. 19. à ces mots, 1500. ans après Moyse, *ajoutez :* mais c'est reculer l'ancienneté de Moyse cinq cents ans au-delà de l'opinion commune. P. 443. lign. 4. à la date de 1661. substituez celle de 1601. P. 547. lign. 25. & plus, *lisez*, & la plus. P. 563. not. 2. lign. 1. Mardi 28. May, *lisez*, Mardi 29. May : & lign. 2. le 60. jour, *lisez*, le 54. jour. P. 592. lign. 12. Sa modestie lui fit refuser l'épiscopat. *lisez*, Il refusa par modestie l'épiscopat. P. 657. lign. 19. en 1543. *lisez*, en 1540.

ERRATA.

P. 18. not. margin. Polyb. lib. 3. *lisez*, lib. 13. P. 43. lign. 8. préférer, *lisez*, préfére. P. 50. lign. 5. le, *lisez*, les. P. 50. not. 1. lign. 9. Iliad. 5. *lisez*, Iliad. ρ. P. 58. not. 1. lign. derniére, rélegués, *lisez*, relégués. P. 121. lign. 11. celles, *lisez*, celle. P. 213. lign. 15. récommande, *lisez*, recommande. P. 222. not. lign. 2. ill evir, *lisez*, ille vir; & lign. 5. in digesta, *lisez*, indigesta. P. 246. lign. 14. globle, *lisez*, globe. P. 249. not. 1. lign. 2. prætermitam, *lisez*, prætermittam. P. 252. not. 1. lign. 1. Scrobe, *lisez* Scobe; & lign. 2. derotatur, *lisez*, devoratur. & lign. 4 c. 52. *lisez*, c. 51. P. 335. lign. 28. d'un égide *lisez*, d'une égide. P. 381. not. 1. lign. 4. Πρετοπλόυ, *lisez*, Πρωτοπλόυ. P. 540. not. 2. lign. 6. piuraque, *lisez*, pleraque. P. 614. lign. 8. supplée, *lisez*, suppléé.

TRAITE'



TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE. *DES BELLES LETTRES.*

CHAPITRE PREMIER. *Du pouvoir de l'Opinion.*



'IMMENSE variété des objets que la nature offre aux regards, conduit unanimement les hommes à la connoiſſance d'un être ſupréme; tours les réglements des légiſlateurs, qui paroiſſent n'avoir aucune liaiſon entr'eux, tendent & concourent au bien

Premiére utilité que l'Auteur s'eſt propoſée dans cet ouvrage.

de la ſociété; la contrariété des opinions des hommes peut auſſi être ramenée à une ſeule fin ; & nous ſervir de motif pour marcher, avec tout le diſcernement dont nous ſommes capables, dans le ſentier de la vérité.

J'expoſe dans ce traité les contradictions ſur les ſciences & les arts ; l'impoſture maſquée ſous le nom de la ſcience, la crédulité livrée aux illuſions & à l'erreur. Ce ſont ici, en quelque ſorte, des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain. Ils ſont remplis des traits les plus propres à l'humilier. Je lui préſente en même tems les monuments qui lui ſont le plus d'honneur, en ce qui concerne les ſciences profanes ; & rien n'eſt plus capable que ce contraſte, de l'exciter à la recherche & à l'amour du vrai. *Evitez de croire légérement*, diſoit Simonide ! *c'eſt de cette ſage maxime que dépend toute la force de l'eſprit.* Autant que le Pyrrhoniſme eſt dangereux, & même inſenſé, autant une défiance modérée, qui ſuſpend nos jugements, eſt prudente & avantageuſe.

Sim. ap. Dion. Chryſ. orat. 74.

L'eſprit guidé par elle examine ſans prévention les ſentiments oppoſés, & ſe propoſe pour (1) objet de donner à

(1) Maximè ſapientis eſt veritatem ab opinione ſejungere. *Cic. de finib. lib.* 1.

chaque opinion le degré de croyance qui lui convient. Il évite deux écueils également à craindre ; l'excès du Pyrrhonisme, & celui de la crédulité. C'est la premiére utilité à laquelle tend cet ouvrage.

Seconde utilité.

L'homme n'est pas fait pour la science. Il ne connoit ni les esprits, ni les corps : il ignore également les propriétés des substances spirituelles & matérielles. Toute la vigueur de l'entendement est contrainte de succomber sous la plus petite parcelle de la matiére. La divisibilité à l'infini, soit qu'il l'admette avec les Péripatéticiens & les Cartésiens, soit qu'il la rejette avec les Epicuriens & les Gassendistes, entraine après soi des difficultés & des conséquences, dont l'étenduë surpasse la force de notre imagination. Mais la démonstration de la divisibilité à l'infini en a-t-elle moins de force, parce que notre imagination ne peut se la représenter ?

Bayl. Dict. art. Zénon, not. E. & F.

Toute la pénétration de l'esprit ne démêle pas mieux ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes, & de quelle maniére les objets corporels agissent sur l'ame. Quelles sont donc les bornes de notre entendement, qui ne peut concevoir ni la divisibilité de la matiére à

l'infini, quoique démontrée, ni la maniére dont ſe fait la viſion, ni la propagation de la lumiére, ni la diſtinction des couleurs, ni la peſanteur des corps, ni l'organiſation des animaux, ni la communication réciproque de l'ame & des ſens; toutes vérités naturelles, qui ſont autour de nous, au dedans de nous.

Si nous joignons à l'expérience de notre propre foibleſſe, une étude qui nous apprenne combien les connoiſſances des auteurs les plus célébres ont été bornées, nous y trouverons le véritable motif de domter la préſomption de l'eſprit. C'eſt la ſeconde utilité que je me ſuis propoſée.

Cette diſpoſition eſt la plus heureuſe de toutes, pour recevoir les lumiéres de la foi. Car puiſque l'eſprit humain ne peut comprendre les choſes qui ſont le plus ſimplement renfermées dans l'ordre naturel, ne ſeroit-ce pas pécher évidemment contre la raiſon, que de refuſer de croire les effets de la toute-puiſſance de Dieu, par ce principe, que notre eſprit ne peut les comprendre? Et ne ſeroit-ce pas la plus déraiſonnable de toutes les prétentions, de vouloir ſoumettre à l'examen de la raiſon, ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, ce qui eſt au-deſſus d'elle, & qui ſurpaſſe infiniment ſa foibleſſe?

Il eſt donc très-important de s'accoutumer à ne pas prendre les bornes de notre intelligence pour des preuves négatives, & à ne pas conclure qu'une choſe n'eſt pas, parce que nous ne pouvons pas concevoir de quelle maniére elle eſt. C'eſt auſſi un des talents les plus utiles à l'homme, ou plutôt c'eſt une ſorte de ſageſſe, qui le délivre de beaucoup de peines, de conſentir à ignorer ce qui eſt au deſſus des forces de ſon entendement, & de calmer ſon inquiétude pour des objets qui échaperont toujours à ſa curioſité.

Si l'on vient à bout de domter l'orgueil de l'eſprit, c'eſt une ſuite néceſſaire que ſon opiniâtreté ſoit corrigée. On a vû des exemples de perſonnes qui ont mieux aimé ſouffrir la mort, que rétracter des opinions évidemment fauſſes. Quelques impies en ont tiré une objection contre la preuve de la religion qui réſulte des martyrs. Mais il faut diſtinguer entre les opinions & les faits. L'eſprit ſe livre avec opiniâtreté aux opinions les plus fauſſes. Leur perſuaſion, quelque dénuée qu'elle ſoit de ſolidité, n'agit pas moins puiſſamment ſur l'eſprit de l'homme, pendant qu'elle dure, que la vérité elle-même : & c'eſt en quoi nous avons un interêt ſi impor-

tant de surmonter la présomption & l'opiniâtreté de l'esprit. Il n'en est pas de même des faits. On ne trouvera aucun exemple de gens qui soient morts pour soutenir des faits qu'ils croïoient faux, lorsqu'ils auroient pû sauver leurs vies, en déclarant la vérité qui leur étoit connuë. Les fausses religions & les opinions les plus insensées peuvent donc avoir leurs martyrs. Mais on ne trouvera point de martyrs, qui aïent sacrifié leurs vies au témoignage des faits, dont ils connoissoient la fausseté.

Troisiéme utilité.

La meilleure voie qui puisse nous conduire aux progrès & aux découvertes en fait de sciences, c'est de rechercher, d'examiner, & de comparer soigneusement les opinions anciennes & modernes. C'est aussi la méthode la plus capable de donner à l'esprit toute l'étenduë dont il est susceptible. Le lecteur trouve ici une troisiéme utilité, & dans l'usage de cette excellente méthode, & dans l'exposition des opinions les plus remarquables sur touts les objets les plus intéressants.

Quatriéme utilité.

Un quatriéme avantage, auquel tend ce traité, est d'inspirer pour les sciences occultes (1) tout le mépris qu'elles

(1) *Je me sers dans ce traité de l'expression*

méritent. Il ne faut pour cela que les mettre au grand jour, en expliquant avec netteté ce qui ne peut être dangereux que par le mystére; comme, tout art qui se vante de prédire l'avenir, la composition des talismans, l'astrologie judiciaire, la vertu des nombres, l'interprétation des songes, & autres semblables impostures, par lesquelles l'effronterie n'a que trop réussi dans touts les siécles à se jouer de la crédulité.

Un Poëte moderne a appellé les bibliothéques :

Des sottises de l'homme orgueilleuses archives.

L'esprit verra ici au contraire les très-humbles archives d'un grand (1) nombre de ses égaremens. Le meilleur moïen de réprimer une curiosité illicite, c'est de la satisfaire pour la détromper.

Quoiqu'on ne puisse guéres espérer que l'esprit humain se délivre de son penchant & de ses dispositions à devenir la dupe de ses propres passions & de celles des autres; il est cependant cer- Titre & plan de l'ouvrage.

vulgaire de sciences occultes, quoique les tromperies désignées par ce nom, ne soient dignes en aucune maniére d'être appellées Sciences.

(1) O curas hominum, o quantum est in rebus inane!

Pers. Sat. 1.

tain que rien n'eſt plus capable de garantir les hommes de l'erreur, que l'hiſtoire même des erreurs dans leſquelles il eſt tombé en tout genre. C'eſt le projet général de ce traité, dont le plan eſt tiré de l'Ecriture Sainte, & le titre des penſées de Paſcal. *J'ai appliqué mon cœur*, dit (1) Salomon, *pour connoître la prudence & la Doctrine, les erreurs & l'imprudence.* C'eſt ce mélange & ce contraſte qui compoſent en entier cet ouvrage.

Penſ. c. 25. J'en ai pris le titre dans ces paroles de Paſcal : » Je voudrois de bon cœur » voir le livre Italien, dont je ne con» nois que le titre, *Della Opinione re» gina del mondo.* J'y ſouſcris ſans le » connoitre, ſauf le mal, s'il y en a. « Ce livre ne ſe trouve point, & n'a vraiſemblablement jamais été compoſé. J'ai ſaiſi ce titre d'autant plus volontiers, qu'il renferme le véritable point de vûë, ſous lequel il convient le mieux de traiter de la Science. Commençons par examiner à quel point l'antiquité étoit perſuadée du pouvoir de l'opinion.

Penſées des anciens, ſur le régne de l'Opiniõ.

Hera. ap. Iamblich. de animâ. Héraclite traitoit toutes les connoiſſances des hommes de jeux d'enfans.

(1) Dedique cor meum ut ſcirem prudentiam atque doctrinam, erroreſque & ſtultitiam. *Eccleſ. c.* 1. *v.* 17.

Xénophane ſoutenoit que la vérité n'eſt connuë que de Dieu, que tout le reſte n'eſt qu'*Opinion*. *Xen. ap. Stob. eclog. ethic.*

Socrate, Démocrite, Anaxagore, Empédocle, preſque touts les anciens philoſophes ont été perſuadés (1) qu'on ne peut rien connoitre avec certitude; que l'eſprit humain n'eſt pas capable de ſcience; que les ſens ſont trompeurs, l'entendement trop foible, la vie trop courte; &, ſuivant l'expreſſion familiére de Démocrite, que la vérité eſt plongée au fond du puits; enfin que l'*Opinion* & la coûtume régnent par-tout, pendant que la vérité eſt proſcrite & offuſquée de ténébres.

Rendons-nous attentifs aux réflexions & aux (2) avertiſſements, qui peuvent ſurmonter le bruit & le tumulte excité continuellement par les opinions qui nous environnent. Nous ne ſommes

(1) Socrates, Democritus, Anaxagoras, Empedocles, omnes propè veteres, nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſciri poſſe dixerunt: anguſtos ſenſus, imbecillos animos, brevia vitæ curricula; & ut Democritus, in profundo veritatem eſſe demerſam, opinionibus & inſtitutis omnia teneri, nihil veritati relinqui: deinceps omnia tenebris circumfuſa eſſe dixerunt. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

(2) Monitionibus crebris opiniones, quæ nos circumſonant, compeſcamus. *Sen. epiſt.* 94.

pas plûtôt nés (1) que les sentiments corrompus saisissent notre cœur, & que les opinions perverses s'emparent de notre esprit, en sorte que nous paroissons avoir sucé l'erreur avec le lait de nos nourrices.

Clitomaque (2) a comparé les combats de Carnéade contre l'*Opinion*, à ceux d'Hercule contre les monstres. Pyrrhon croïoit que les Dieux s'étoient réservé la science, & n'avoient laissé aux hommes que l'opinion. Et Platon oppose à ce monde sensible un monde intellectuel, où la vérité régne, tandis que l'*opinion* régne dans celui-ci.

Diog. Laërt. in Pyrrhon.

In Parmenid.

Pindare (3) appelle l'*Opinion* la sou-

(1) Simul atque editi in lucem, & suscepti sumus, in omni continuò pravitate, & in summâ opinionum perversitate versamur, ut penè cum lacte nutricis errorem suxisse videamur. Cum verò parentibus redditi, demùm magistris traditi sumus : tùm ità variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas, & opinioni confirmata natura ipsa cedat. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 3.

(2) Credoque Clitomacho ita scribenti, Herculis quemdam laborem exanthlatum à Carneade, quod, ut feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assensionem, id est opinionem & temeritatem extraxisset. *Cic. Acad. Quæst. lib.* 4.

(3) Νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων. *Pindar. ap. Plat. in Gorg.*

veraine des dieux & des hommes. Il se plaint de ce que les fables travaillées avec art s'insinuënt dans les esprits : les opinions, ornées de mensonges agréables, étant plus honorées que la vérité, & l'obligeant souvent de céder, jusqu'à ce qu'elle soit relevée par le témoignage des tems. *Pind. Olymp.* 1.

Sophocle (1) estime l'*Opinion* plus forte & plus puissante que la vérité. Cardan (2) reconnoit l'*opinion* pour la reine de l'univers. Presque touts les hommes lui sont soumis, & les plus sages sentent l'importance de la mettre dans leur parti.

Les payens en avoient fait une divinité qui présidoit aux jugements des hommes. Car l'esprit humain est un véritable Protée (3) qu'aucuns nœuds ne peuvent fixer. Il est sujet aux variations du temps, & *on le voit différemment affecté*, dit Homére, *suivant que Jupiter répand* (4) *plus ou moins de clarté &*

(1) Τὸ γὰρ νομισθὲν τῆς ἀληθείας κρατεῖ

(2) Æstimatio & opinio rerum humanarum reginæ sunt. *Cardan de utilit. ex advers. capiend. lib.* 3.

(3) Quo teneam vultus mutantem Protea nodo? *Hor.*

(4) Τοῖος γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων,
Οἷον ἐπ' ἦμαρ ἄγῃσι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε. *Hom.*

de sérenité dans les airs.

Les sources ordinaires de nos erreurs sont dans les illusions de nos propres passions & de celles des autres ; dans des autorités insuffisantes ; dans des témoignages peu authentiques ; dans les opinions vulgaires ; dans les défauts de l'éducation ; dans une paresse habituelle de l'esprit ; dans une foiblesse qui nous fait céder aisément à touts les préjugés ; dans les mauvais exemples ; dans des raisonnements peu refléchis, & dans lesquels nous n'avons examiné ni la solidité des principes, ni la justesse des conséquences. Commençons par douter, & n'acquiesçons qu'à une certitude proportionnée à la vérité qu'il s'agit de connoître.

Protagoras croïoit que tout ce qui

:... quot cœli mutatur in horas.
Temperies, hominumque simul quoque pectora mutant. *Vida poëtic. lib. 2.*
Vertuntur species animorum, & pectora motus
Nunc hos, nunc alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi. *Virg. Georg. lib. 1.*

Nemo mortalium omnibus horis sapit. *Eras. adag. Chiliad. 2. centur. 3. proverb. 29. è Plin. lib. 7. c. 40.*

paroit (1) vrai à chacun, l'eſt en effet. Cicéron (2) au contraire ſe plaint de ce qu'on étoit accablé de ſon temps par les opinions du vulgaire, & bien plus encore des demi-ſçavants. L'opinion d'autrui n'influë pas moins ſur notre conduite, que ſur nos connoiſſances ; & nous nous laiſſons plutôt (3) entrainer par l'exemple, que nous ne ſuivons des principes capables de nous rendre heureux.

L'opinion générale forme un préjugé : mais s'il étoit permis d'en ſuivre quelqu'un, il arriveroit le plus ſouvent, que le préjugé du petit nombre nous guideroit mieux (4) que celui de la multitude, parce que la vérité ne cherche pas à réveiller & à flatter les paſſions,

(1) Aliud judicium Protagoræ qui putat id verum eſſe, quod cuique verum videatur. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

(2) Oppreſſi ſumus opinionibus non modò vulgi, verùm etiam hominum leviter eruditorum. *Cic. de orator. lib.* 3.

(3) Nulla res nos majoribus malis implicat, quàm quòd ad rumorem componimur : optima rati ea, quæ magno aſſenſu recepta ſunt..... nec ad rationem, ſed ad ſimilitudinem vivimus. *Sen. de vitâ beat. c.* 1.

(4) Non graviſſimum eſt teſtimonium multitudinis. In omni enim arte, vel ſtudio, vel quâvis ſcientiâ, vel in ipsâ virtute, optimum quidque rariſſimum eſt. *Cic. de finib. lib.* 2.

comme la plûpart (1) des opinions fausses, qui s'insinuent par cet artifice dans les esprits du plus grand nombre.

Plutarch. in Phoc. Phocion ne se défioit jamais tant de lui-même, que lorsqu'il se voïoit applaudi de la multitude. *Quelle sottise ai je faite*, disoit Antisthéne, *pour que ces hommes m'applaudissent ?*

De même que les astres, suivant la pensée de Sénéque (2) ont dans leur cours un mouvement propre, une révolution opposée à celle qui emporte tout le reste de l'univers, de même les sages tiennent une route contraire à la multitude. Il dit ailleurs (3) que les hommes ne sont pas assez heureux, pour que le sentiment le meilleur soit au gré du plus grand nombre : que pour lui (4) il

(1) Ut quæ conductæ plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo.
Hor.

(2) Ut sidera contrarium mundo iter intendunt, ità sapiens adversùs opinionem omnium vadit. *Sen. de constant. sapient. c.* 14.

(3) Non tàm bene cùm rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant. *Sen. de vitâ beatâ.*

(4) Nunquàm volui populo placere, nam quæ ego scio, non probat populus, & quæ probat populus, ego nescio. *Sen. epist.* 29.

An quidquam stultius, quam quos singulos, sicut operarios barbarosque contemnas, eos aliquid putare esse universos ? *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 5.

ne cherche point à plaire à la multitude, parce que les sentiments du peuple & les siens ne peuvent se rencontrer.

Voulez-vous frapper l'esprit du vulgaire, & mériter sa confiance ? Exposez-lui des choses absurdes & incroyables. L'homme désire (4) naturellement de

Dispositions de l'homme envers la vérité.

(1) *Abadie, qui raisonne ordinairement si juste, avance un paradoxe faux, lorsqu'il dit :* C'est une erreur de s'imaginer que notre ame aime la vérité. Il n'y a point de plus grandes ni de plus certaines vérités, que les vérités que tout le monde connoît. Cependant il n'y en a point de plus indifférentes. D'où vient cela ? C'est que la vérité ne nous paroît point aimable par elle-même, mais seulement en tant qu'elle peut nous distinguer. *Abad. de l'art. de se conn. soi-même. L'habitude fait que les hommes sont moins frappés des grandes vérités, ausquelles ils sont accoutumés dès leur enfance. Le défaut de l'esprit humain est aussi de se porter plus volontiers aux connoissances dont il espére de la distinction, qu'à celles où il trouveroit souvent plus d'utilité. Mais il n'en est pas moins certain que notre ame aime naturellement la vérité. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à rappeller nos sentiments intérieurs, & le plaisir que nous avons ressenti en mille occasions, en appercevant des vérités, dont nous n'espérions aucune distinction.* Si verò aliquid occurret quod verisimile videatur, humanissimâ completur animus voluptate. *Cic. Acad. quæst. lib. 1. Abadie eût mieux expliqué la disposition de l'homme envers la vérité, s'il eût dit que notre amour pour elle est une suite de notre amour propre, qui s'applaudit de l'appercevoir.*

connoître la vérité; il fait ses efforts pour y parvenir, mais il s'égare le plus souvent, par sa faute, dans la route qui y conduit. Si la vérité se montre, il ne peut la comprendre; sa splendeur (1) le blesse; ou s'il la comprend, il s'en offense, & ses passions se révoltent. C'est que la vérité ne cherche point à flatter, au lieu que le mensonge est doux & insinuant. Qu'une vérité se présente, foible d'abord, timide, effraïée des obstacles qu'elle apperçoit; pensez-vous que les hommes iront au-devant d'elle, & tâcheront de la rassûrer? Au contraire, esclaves de sa superbe ennemie, ils se rangeront du côté de l'*opinion*, qui, soutenue de la réputation, du crédit, & des préjugés, fera touts ses efforts pour accabler cette vérité, avant qu'elle soit en état de se défendre. Quelles preuves peuvent avoir assez de forces, pour surmonter l'obstination des préjugés, l'habitude des raisonnements, les intérêts de l'amour propre mal-entendu, la vanité faussement attachée à l'opiniâtreté dans l'erreur?

Dio Chryss. orat. 11.

(1) Conobbi alhor, ch'augel notturno al sole
E nostra mente à i raï del primo vero;
E di me stesso risi, & de le sole,
Che già cotanto insuperbir mi fero. *Il Tass. cant.* 14.

Où est la sagesse? En quel lieu habite l'intelligence? L'homme ne connoît pas son prix; elle ne se trouve pas sur la terre. L'abysme dit: elle n'est pas en moi; & la mer répond: je ne l'ai pas dans mon sein. *Job, c. 28. v. 12. 13. & 14.*

Platon suppose que des hommes eussent été toûjours enfermés dans une caverne, d'où ils ne pussent appercevoir que les ombres de ce que le monde contient, à la foible lueur d'un feu éloigné d'eux, & qu'ils ne verroient même pas; ces malheureux ne désireroient rien de plus, & seroient persuadés qu'il n'y a que des ombres dans l'univers. Si l'on faisoit sortir un de ces hommes de la caverne, & qu'il apperçût de la lumiére, il la fuiroit, & il seroit blessé par son éclat. Mais après s'y être accoûtumé, & avoir connu la clarté des cieux, s'il retournoit dans cette caverne, & qu'il voulût faire le récit de ce qu'il auroit vû, ses camarades se mocqueroient de lui, & le traiteroient d'insensé. *De Republ. L. 7.*

On ne peut mieux dépeindre la disposition générale des hommes envers la vérité. Ces réflexions doivent nous engager à être sur nos gardes, pour n'être point entraînés (1) par le torrent.

Quel que soit l'empire de l'opinion,

(1) Apparent rari nantes in gurgite vasto. *Virg.*

Polyb. lib. 3. il faut revenir au sentiment de Polybe dans ce beau passage. *J'estime qu'il n'y a point de divinité si grande & si puissante que la Vérité. Quoique les hommes en général semblent conjurés contre elle, & que l'opinion mette souvent dans son parti les conjectures & les vraisemblances, la vérité sçait se faire jour au travers des illusions, & montrer sa force & sa lumière, après avoir percé les ténèbres par lesquelles on s'étoit efforcé de l'obscurcir. Le mensonge se soutient quelque tems, mais à la fin la Vérité triomphe toûjours.* C'est une pensée de Tertullien, que l'éloignement des temps, le crédit des personnes, la puissance des nations, ont moins de force (1) que la vérité. Et Cicéron observe que les traces mêmes de l'opinion sont (2) effacées par le tems, qui confirme les vérités puisées dans l'étude de la nature.

(1) Veritati nemo præscribere potest, non spatium temporum, non patrocinia personarum, non privilegium regionum. *Tertul. de veland. virg.*

(2) Opinionum commenta delet dies; naturæ judicia confirmat. *Cic. de nat. deor. lib. 2.*

CHAPITRE SECOND.

De l'usage de la Science.

LA ſcience corrige les défauts de l'eſprit humain, qui ſe trompant lui-même ſur ſes véritables intérêts, s'attache plûtôt (1) à l'apparence & à l'opinion, qu'à la vérité. Avantages de la ſcience.

La ſcience eſt une nourriture ſalutaire (2) de l'eſprit, pour tous les âges. Elle doit le remplir d'une ferme réſolution de ne s'écarter jamais de ſes devoirs C'étoit la vûë d'Helvidius (3) dans ſes études : il ne cherchoit pas à orner ſon loiſir du titre de la philoſophie, mais à fortifier ſon ame contre les coups de la fortune.

Celui qui travaille à acquérir la ſcien-

(1) Τυφλώττει γὰρ ὁ ἀνθρώπειος νοῦς πρὸς τὴν τοῦ συμφέροντος ὄντως αἴσθησιν, εἰκασμῷ καὶ στοχασμῷ μᾶλλον, ἢ ἐπιστήμῃ χρῆσθαι δυνάμενος *Phil. Jud. de legat. ad Caium.*

(2) ... petite hinc, juveneſque, ſeneſque,
Finem animo certum, miſeriſque viatica
canis. *Perſ. ſat.* 5.

(3) Ingenium illuſtre altioribus ſtudiis Helvidius dedit, non ut magnifico philoſophiæ nomine ſegne otium velaret, ſed quo firmior adverſus fortuita rempublicam capeſſeret. *Tac. hiſt. lib.* 4.

ce, doit se proposer, pour le but de son étude & de ses veilles, une régle irréprochable de sa conduite: La vertu est le seul fruit digne de la science. Cicéron fait à ce sujet cette comparaison où il y a un peu d'emphase. » Si l'expédition de » Xerxés (1) après avoir assemblé des » forces immenses pour porter la guer- » re en Gréce, après avoir jetté des ponts » sur la mer, & percé les montagnes, » n'avoit eu d'autre objet que de rap- » porter un peu de miel du mont Hy- » mette, un pareil dessein n'eût-il pas » paru, avec raison, fort méprisable ? Le » sçavant, qui en parcourant les cieux » & la terre, & en remplissant son esprit

(1) Ut si Xerxes, cùm tantis classibus tantisque equestribus & pedestribus copiis, Hellesponto juncto, Athone perfosso, maria ambulavisset, terramque navigavisset, si, cùm tanto impetu in Græciam venisset, causam ejus quis ex eo quæreret tantarum copiarum tantique belli, mel se afferre ex Hymetto voluisse diceret; certè sine causâ videretur tanta conatus: sic nos sapientem plurimis & gravissimis artibus atque virtutibus instructum & ornatum, non, ut illum, maria pedibus peragrantem, classibus montes; sed omne cælum totamque cùm universo mari terram mente complexum, voluptatem petere si dicemus, mellis causâ dicemus tanta molitum. Ad altiora quædam & magnificentiora mihi crede, Torquate, nati sumus. *Cic. de finib. lib.* 5.

» des connoissances les plus rares, n'au-
» roit en vûë que le plaisir ou la vanité,
» ne seroit-il pas aussi digne de mé-
» pris? «

Aristippe disoit (1) *que quand toutes les loix seroient supprimées, le philosophe ne changeroit rien en sa manière de vivre.* A la vérité, il faut connoître bien peu les hommes pour s'imaginer, comme Plutarque, que sans le frein des loix, les préceptes moraux d'un Parménide, d'un Socrate, d'un Platon, auroient assez d'efficace pour entretenir l'ordre & la paix. *Plutarch. advers. Colot.*

Il se trouve peu de sçavants (2) qui regardent les belles maximes, dont ils chargent leur mémoire, comme des régles de leur conduite, & qui travaillent plus à former leur cœur qu'à orner leur esprit.

La curiosité est pour eux un écueil: ces livres qu'ils dévorent (3) avec une

(1) Ἐρωτηθείς ποτε τί πλέον ἔχουσι οἱ φιλόσοφοι, ἔφη, ἐὰν πάντες οἱ νόμοι ἀναιρεθῶσιν ὁμοίως βιώσομεν. *Diog. Laërt. in Aristipp.*

(2) Quotus quisque philosophorum invenitur, qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? *Cic. Tuscul. quæst. lib. 2.*

(3) Accepi librum, & devoravi illum: & erat in ore meo tanquam mel dulce: & cùm devorassem eum, amaricatus est venter meus. *Apocal. c. 10.*

avidité insatiable, ont d'abord le goût du miel, mais ils se tournent ensuite en amertume, en faisant appercevoir les difficultés & le vuide des sciences. On peut dire de ces Sçavants, que semblables à Ixion, ils prennent un nuage pour l'objet de leurs amours.

Quelle est la vraie science. *Isocr. Panath.*

Quelle est donc la vraie science, dit Isocrate? *C'est de supporter avec tranquillité les évènements de la vie, de conformer sa conduite à la situation où l'on se trouve; c'est de traiter les hommes avec justice & bienséance; de souffrir patiemment leurs injustices & leurs défauts; enfin de ne se laisser ni amollir par la volupté, ni accabler par la mauvaise fortune, ni enyvrer par la prospérité.*

Theodoret. lib. 3. c. 7.

L'Empereur Julien avoit compris de quelle utilité les sciences prophanes pouvoient être aux Chrétiens, lorsqu'il défendit d'enseigner à leurs enfans la rhétorique, la poëtique & la philosophie. Aucun ennemi de la vraie religion n'avoit entrepris un genre de persécution aussi dangereux, si la force humaine pouvoit quelque chose contre les desseins de Dieu.

La plus ancienne des bibliothéques, au rapport de Diodore de Sicile, a été celle d'Osymandias roi d'Egypte. On lisoit sur le frontispice de cette bibliothé-

que (1) *Remédes pour les maladies de l'ame.*

Tel doit être l'usage de nos lectures. Soïons bien persuadés (2) que l'humble connoissance de nous mêmes est préférable à toute la profondeur de la science humaine. De son usage.

Sans cet usage de la science, elle n'est (3) qu'une grande & dangereuse illusion. Que sert-il de mesurer (4) la terre & les cieux, si nous négligeons ce qu'il nous importe le plus de connoître?

Appliquons-nous à acquérir la connoissance de nous mêmes, à devenir meilleurs, à vaincre les passions, dont nous sentons bien que nous avons le plus à craindre, à nous rendre (5) capables d'exercer nos emplois, & à nous acquitter de touts les devoirs de la con-

(1) ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diod. Sic. lib.* 1. *part.* 2.

(2) Humilis tui cognitio certior via est ad Deum, quàm profunda scientiæ inquisitio. *De imit. Christi c.* 3.

(3) Ingens fabula, & longum mendacium. *S. August. confess.* 4.

(4) Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat. *Plin. lib.* 2. *c.* 1.

(5) .... quem te Deus esse
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re.
Pers. Sat. 3.
Ἣν ἔλαχες, Σπάρταν κόσμει. *Eras. adag. chil.* 2. *centur.* 5. *proverb.* 1.

dition où Dieu nous a placés, de la maniére la plus avantageuſe à la ſociété.

Celui que ſa ſituation n'appelle pas au ſervice de ſa patrie, & qui eſt porté par ſon penchant à la retraite & à l'étude, peut en ſe renfermant dans la ſcience la plus conforme à ſon inclination, rendre ſon travail utile au public par de nouvelles découvertes.

De l'intemperance des lettres.

Les ſciences (1) ont entr'elles une liaiſon, qui les rend en quelque maniére inſéparables; & l'on ne peut exceller dans une, ſans avoir une connoiſſance au moins générale de toutes les autres. Mais il y a une ſorte d'intempérance (2) dans les lettres. » Rien n'eſt plus miſérable, dit l'empereur Marc Antonin, » qu'un homme qui veut tout connoître » & tout embraſſer, & qui non content » de ſonder les abîmes de la terre, veut » encore, par ſes conjectures, pénétrer

(1) Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddàm commune vinculum, & quaſi cognatione quâdàm inter ſe continentur. *Cic. pro Arch. poët.*

(2) Quemadmodùm omnium rerum, ſic litterarum quoque intemperantiâ laboramus. *Sen. epiſt.* 106.

Plus ſcire velle, quàm ſatis eſt, intemperantiæ genus eſt. *Sen. epiſt.* 88.

Labor ſtultorum affliget eos. *Eccleſ. c.* 10. *v.* 15.

„ dans

» dans l'esprit des autres hommes, sans
» se souvenir qu'il lui doit suffire de con-
» noître cette divinité (1) qu'il a au de-
» dans de lui, & de lui rendre le culte
» qui lui est dû. Le culte qu'elle deman-
» de consiste à la tenir libre de passions,
» à la garantir de la témérité, & à faire
» qu'elle ne soit jamais fâchée, de ce que
» font les dieux ou les hommes. Car ce
» que font les dieux mérite nos respects,
» à cause de leur vertu, & ce que font
» les hommes mérite notre amour, à cau-
» se de la parenté qui est entre nous. «

Une lecture vaste (2) n'a rien que de superficiel & d'infructueux. Arrêtons-nous aux auteurs (3) excellents. Leur commerce formera peu à peu notre fa-

(1) *C'est notre ame que l'empereur Marc Antonin entend, par cette divinité qui habite au-dedans de nous. Au milieu d'une morale sublime, quelle extravagante opinion de croire qu'il depend de nous tenir une divinité libre ! Ce passage est tiré des reflex. de M. Anton. liv. 2. §. 13. traduct. de Dacier.*

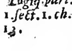
(2) Illud vide ne ista lectio multorum autorum, & omnis generis voluminum habeat aliquid vagum & instabile. Certis ingeniis immorari & enutriri oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo feliciter hæreat. *Sen. epist.* 2.

(3) Optimis assuescendum est, & multâ magis quàm multorum lectione firmanda mens, & ducendus color. *Quintil. lib.* 10. *instit. c.* 1.

çon de penser. La foule des livres (1) ne fait que charger la mémoire, sans laisser rien de solide.

C'est retressir la capacité de l'esprit (2) que de le dissiper par des occupations vaines & indignes de lui. Un homme qui met son étude à parcourir avec rapidité un grand nombre de volumes, ressemble au voïageur qui passe dans des contrées fort étenduës, sans connoître les mœurs des peuples, & sans apprendre leurs loix.

Si la mémoire & le jugement, comme on le dit d'ordinaire, se rencontrent rarement ensemble, ce n'est pas que les organes propres à l'une de ces facultés aïent quelque désavantage pour l'exercice de l'autre : mais cela vient, selon la remarque de M. de Crouzas, de la mauvaise maniére dont on étudie. Ceux qui se sentent riches de leur propre fond, négligent quelquefois de donner de l'occupation à leur mémoire ; & ceux qui apprennent très aisément, & retiennent sans nulle peine, contents de profiter



(1) Onerat discentem turba, non instruit. Satiùs est te paucis autoribus tradere, quàm errare per multos. *Sen. de tranquill. anim. c.9.*

(2) Hoc habet ingenium humanum, ut cùm ad solida non suffecerit, in vacuis & futilibus se atterat. *Verulam de augm. scientiar.*

du travail d'autrui, s'épargnent la fatigue de chercher eux-mêmes & d'examiner. Il leur arrive ainsi de se charger inconsidérément de sentiments contraires les uns aux autres : ce qui les jette dans l'incertitude & dans la confusion. La précipitation, avec laquelle ils lisent & apprennent, les accoutume encore à se païer de mots qu'ils n'entendent pas, & ensuite à parler sans réflexion. Ce n'est donc que le mauvais usage de la mémoire, qui nuit en eux au jugement.

La science ne consiste pas à sçavoir beaucoup, mais à faire un bon usage de ce qu'on sçait.

Platon se mocque d'un philosophe absorbé dans ses idées abstraites & spéculatives. La description, qu'il en fait, est remarquable : » Un philosophe ignore » le chemin de la place où l'on rend la » justice. Il n'écoute pas les loix nouvel- » les qu'on publie. Faire des brigues » pour parvenir aux charges, chercher » les festins, la musique, les compagnies » des Dames, c'est ce qui ne lui est jamais » venu dans l'esprit, même en dormant. » Les avantures du tems lui sont aussi » inconnuës que ce qui se passe dans un » autre monde. Il ne sçait même pas qu'il » ignore tout cela : car il n'y a que son » corps présent dans la ville où il demeu-

Plat. in Theæt.

» re. S'il parle des choses les plus com-
» munes, il donne à rire à tout le peuple,
» tombant dans un puits, comme Tha-
» lès, & dans des embarras infinis, fau-
» te d'expérience. Lorsqu'il entend par-
» ler de dix mille arpens de terre, com-
» me d'une richesse considérable, il trou-
» ve que c'est peu de chose en comparai-
» son de toute la terre. Quand on lui
» vante une noblesse qui compte sept
» aïeux; qu'est-ce que cela, dit-il, par
» rapport à ce grand nombre d'aïeux de
» chaque homme en particulier, parmi
» lesquels la fortune a confondu les pau-
» vres & les riches, les Rois & les esclaves,
» les Barbares & les Grecs? Tandis que
» d'un côté, il se met au-dessus de tout;
» d'un autre côté, tout l'embarrasse, & il
» paroît ridicule à la plupart de ceux
» qui l'écoutent. «

Hermagoras, dit la Bruyére, *croit Henri* IV. *fils d'Henri* III. *mais il récite de mémoire toute une liste des Rois des Médes & de Babylone*. On voit ces Sçavants, par la vanité de se distinguer davantage, négliger les connoissances les plus nécessaires, pour charger leur mémoire des plus superfluës.

Nous devons sur-tout prendre garde que l'intempérance des lettres ne nous détourne des devoirs essentiels. Grotius

qui étoit redevable de son tems aux emplois publics dont il étoit chargé, s'est attiré de justes reproches, pour avoir trop suivi le goût qu'il avoit pour les sciences, & s'être par là distrait de ses devoirs essentiels. Cicéron dit *que l'étude de la philosophie n'a jamais rien pris sur le service qu'il devoit à la république, mais qu'il ne pouvoit être privé sans injustice de la satisfaction d'employer à cette étude le tems, que les autres donnoient à des promenades, à des repas, & à d'autres parties de plaisir.*

J'ai connu un magistrat qui s'étoit jetté dans les plus profondes recherches en tout genre de littérature. Il possédoit les auteurs Grecs & Latins, quand il sortit du collége : il avoit appris l'Hébreu en moins de quatre mois. Quelques années après qu'il fut entré en charge, il me témoigna que son attachement à ses devoirs lui avoit fait quitter les études, pour lesquelles il avoit eu une extrême ardeur ; qu'il étoit responsable, non d'un grand progrès dans les sciences, ou même de l'explication de la sainte écriture, mais de son zéle pour le bien public, de l'engagement où il étoit entré, de rendre la justice au pauvre comme au riche ; & de l'attention qu'il devoit donner à réprimer les abus de la chicane. Les ma-

giſtrats ont beſoin des lettres, mais en général il eſt (1) dangereux qu'ils s'en chargent trop. Ils doivent craindre de diſſiper une application néceſſaire au public, & d'être trop ſenſibles ou au plaiſir, ou à la réputation du ſçavoir. Ces avantages appartiennent à ceux qui n'ont pas la conſidération des emplois.

Exemples d'un profond ſçavoir joint aux emplois.

Il s'eſt trouvé quelques génies aſſez heureux, pour allier les connoiſſances les plus étenduës, aux devoirs auſtéres de la magiſtrature. Tiraqueau conſeiller au parlement, Budé & Gaulmin maîtres des requêtes, & Jerôme Bignon premier du nom, avocat général, ont trouvé le tems d'acquérir un prodigieux ſçavoir, au milieu des fonctions laborieuſes de leurs charges. La ſcience met le comble à l'éloge du Magiſtrat. Quel ſecours n'en tire-t-il pas? On diſoit du chancelier de l'Hôpital, *que la ſévérité de la juſtice étoit tempérée en lui, par l'humanité des belles-lettres.*

Quand on conſidére les écrits, qui avoient été laiſſés à la poſtérité, par

(1) Memoriâ teneo ſolitum ipſum narrare ſe in primâ juventâ ſtudium philoſophiæ acriùs ultrà quàm conceſſum Romano & Senatori hauſiſſe, ni prudentia matris incenſum ac flagrantem animum coërcuiſſet. *Tac. in vitâ Agric.*

Caton (1) le censeur, Varron, Cicéron, César, Brutus, Pline (2), Sénéque, eux qui étoient d'ailleurs si occupés, & avoient tant de part aux affaires de leur temps, on a peine à comprendre, comment ils ont pû suffire à tant de différents travaux. On disoit du garde des sceaux de Marillac, *qu'il y avoit pour lui plus de 24. heures à la journée.* Le

(1) Erat enim, ut scis, in eo inexhausta aviditas legendi : nec sanari poterat, quippe qui ne reprehensionem quidem vulgi inanem reformidans, in ipsâ curiâ solebat legere sæpè, dùm senatus cogeretur, nihil operæ Reïpublicæ detrahens. Quo magis tùm in summo otio, maximâque copiâ, quasi helluo librorum, si hoc verbo in tàm clarâ re utendum est, videbatur. *Cic. de finib lib.* 3.

(2) Miraris quòd tot volumina, multaque in his tàm scrupulosa homo occupatus absolverit : magis miraberis, si scieris illum aliquandiù causas actitasse ; decessisse anno sexto & quinquagesimo ; medium tempus distentum impeditumque, quà officiis maximis, quà amicitiâ principùm egisse pernoscitur. *Plin. lib.* 3. *epist.* 5. *Comment Pline a-t-il trouvé du tems, pour composer des ouvrages si étendus, lui qui fut distrait de l'étude par tant d'autres occupations ? Son Neveu nous l'apprend ; c'est qu'il ne lisoit rien, sans écrire à mesure ce qu'il trouvoit de remarquable ; & que dès le commencement, il avoit observé cette méthode.* Nihil legit quod non excerperet : dicere etiàm solebat nullum esse librum tàm malum, ut non aliquâ parte prodesset. *Plin. ibid.*

Cardinal de Richelieu, au milieu de ses grandes occupations, a commencé une histoire de Louis XIII. Il a composé son testament politique, &c. il a travaillé à plusieurs piéces de théatre. Il y avoit plus de cinq cens vers de sa façon, dans la comédie intitulée : *La grande pastorale.*

Une bonne éducation, qui ménage les premiéres années, fait gagner bien du tems. Elles peuvent être utilement employées à bien apprendre les langues Grecque & Latine, la géographie, & la musique; à sçavoir assez de dessein pour lever toute sorte de plans. Il n'y a pas là dequoi surcharger un enfant, jusqu'à l'âge de 14. ou 15. ans; âge qui a quelque maturité, & auquel je serois d'avis de réserver tout ce qui exerce plus le jugement que la mémoire; comme la lecture des bons auteurs, les études de l'histoire, de la philosophie, & des mathématiques.

Qui sont ceux qui ont le plus de besoin de la lecture.

Ceux qui négligent le plus la lecture, en auroient ordinairement le plus de besoin. Les Grands, accoutumés à vivre dans l'agitation, peuvent bien moins soutenir ces vuides inévitables, que la lecture seule sçait remplir. Ils y trouvent encore un grand avantage, c'est que les livres leur parlent le même

langage, qu'aux autres hommes, & ne sçavent ce que c'est que de les flatter. Demetrius de Phalére appelloit les livres (1), les conseillers des rois les plus fidéles. Là ils voïent les hommes tels qu'ils sont & à découvert. C'est par la lecture, que les monarques peuvent suppléer à cette expérience de la vie privée qui avoit rendu Trajan, un maître aussi humain que grand Empereur, parce qu'il avoit vécu avec les hommes, & qu'il avoit partagé(2)leurs périls & leurs craintes. Quel avantage n'a pas un Roi, qui trouvant les hommes disposés par la majesté de sa naissance & de son rang à lui obéïr sans jalousie, s'applique à les connoître aussi-bien que s'il avoit vécu comme un particulier parmi eux? Et d'où peut-il tirer cet avantage plus sûrement & plus facilement, que de la lecture & des réflexions?

Rien n'excite plus puissamment à la vertu, que les grands exemples que la lecture fournit. César versa des larmes, parce que son nom étoit encore dans l'obscurité, à l'âge auquel Alexandre

(1) Fidissimos regum monitores & consiliarios esse libros Ptolemæo dixit Demetrius Phalereus.

(2) Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. *Plin. paneg. Traj.*

avoit déja conquis la plus grande partie de l'univers. Les louanges d'Achille enflammoient le courage d'Alexandre : Scipion Emylien ſongeoit continuellement à ſe former ſur l'idée de Cyrus, tracée par Xénophon ; Brutus ſur les leçons qu'il trouvoit dans l'hiſtoire de Polybe ; l'Empereur Julien avoit pris pour ſes modéles, Alexandre & Marc Aurèle Antonin ; Charles-Quint ne perdoit point de vûë les inſtructions de Philippe de Commines ; le cardinal de Richelieu ſe propoſoit en tout le modéle du cardinal Ximénès : auſſi voit-on que les deſſeins & les ſuccès de ces deux miniſtres ont beaucoup de conformité.

La lecture fait connoître le prix du tems, elle apprend à ménager le ſeul bien (1) dont l'avarice ſoit permiſe. Perſonne n'a mieux entendu cette œconomie du temps (2) que Scipion Emylien :

(1) Adſtricti ſunt in continendo patrimonio ; ſimul ad temporis jacturam ventum eſt, profuſiſſimi in eo, cujus unius honeſta avaritia eſt. *Sen. de brevitate vitæ*, *c.* 3.

(2) Neque enim quiſquàm hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit : ſemperque aut belli, aut pacis ſerviit artibus ; ſemper inter arma & ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit. *Vell. Paterc. lib.* 1.

Nunquàm ſe minùs otioſum quàm cùm otio-

il partageoit sa vie entre les armes & les lettres, emploïant à cultiver son esprit tout le loisir, que lui laissoient les fatigues de la guerre.

La fuite de l'oisiveté est le plus sûr préservatif des vices. Les traits de l'amour (1) sont émoussés, & son flambeau est éteint par des occupations continuelles.

Bonheur des gens de lettres. *Diog. Laërt in Pythag.*

L'homme de lettres goute une félicité, qu'il préfére sans comparaison aux plaisirs tumultueux des passions. Pythagore aïant démontré que le quarré de l'hypothénuse, dans le triangle rectangle, est égal à la somme des quarrés des deux autres côtés, il en ressentit la joie la plus vive, & il offrit aux dieux une hécatombe, ou le sacrifice de (2) cent bœufs, pour les remercier : Archiméde eut tant de satisfaction d'avoir démon- *Plutarq. refut. d'Epic.*

sus; nec minùs solum quàm cùm solus esset. *Cic. Offic. lib.* 3.

(1) Otia si tollas, periere Cupidinis arcus,
Extinctæque jacent & sine luce faces. *Ovid.*

(2) *Cicéron réduit cette hécatombe au sacrifice d'un bœuf* : Pythagoras, cùm in geometriâ quiddàm novi invenisset, musis bovem immolavisse dicitur. *Cic. de nat. deor. lib.* 3. *Et S. Grégoire de Nazianze observe que ce bœuf étoit d'argile, parceque, suivant les principes de la philosophie Pythagoricienne il n'étoit permis d'ôter la vie á aucun animal. S. Greg. Nazian. epist.* 183.

tré que la superficie de la sphére est quadruple de l'aire de son grand cercle, qu'il ordonna de graver sur son tombeau une sphére inscrite dans un cylindre. *Je ne changerois pas*, dit Cardan, (1) *ma pauvreté & ma vieillesse, avec l'âge & les richesses d'un jeune homme, pour qui la Science seroit sans attraits.* Scaliger (2) assûre, au sujet de deux odes d'Horace, qu'il aimeroit mieux les avoir composées que d'être roi d'Arragon. Suivant Nicéphore, un synode aïant donné (3) le choix à Héliodore, évêque de Tricca

Niceph. Call Hist. eccl. lib. 12. c. 34.

(1) Nos per Deum, fortunam nostram exiguam atque in ætate senili, cùm ditissimo juvene, sed imperito non commutaremus. *Cardan. de libris propriis.*

(2) Inter cæteras verò duas animadverti, quibus ne ambrosiam quidem aut nectar dulciora putem. Altera est tertia quarti libri, Quem tu, Melpomene, semel. Altera nona ex tertio, Donec gratus eram tibi. Quarum similes malim à me compositas, quàm Pythionicarum multas Pindari & Nemæonicarum: quarum similes malim composuisse, quàm esse totius Tarraconensis rex. *Jul. Scalig. poët. lib. 6. c. 7.*

(3) *Socrate, en parlant de cet évêque, n'a rien dit de cette histoire, qui a paru fabuleuse à Valois, aux Péres Petau & Vavassor, à Mr. Huet, à Bayle, à Fabricius. Vales. in Socrat. Vavass. de ludicrâ dictione. Huet de l'origine des Romans. Bayl. dict. not. B. sur Heliodore. Joann. Albert. Fabric. bibl. Græc. t. 6.*

en Thessalie, de bruler son roman des amours de Théagéne & de Cariclée, ou de renoncer à son évêché, il prit le parti de se démettre de son Evêché, plutôt que de jetter au feu son ouvrage. Robert, roi de Naples, de l'auguste maison de France, assûroit que (1) les lettres lui étoient plus chéres & plus prétieuses que sa qualité de roi. Passerat disoit qu'il eût mieux aimé avoir fait l'ode de Ronsard au chancelier de l'Hôpital, qu'être Duc de Milan: & le poëte Bourbon, suivant qu'il s'en expliquoit lui-même, eût été plus content de lui, d'être l'auteur des pseaumes de Buchanan, que d'être Archevêque de Paris.

L'étude instruit la jeunesse, (2) & bannit le chagrin d'un âge avancé: elle est un ornement dans la prospérité, & une consolation dans la mauvaise fortune: c'est une ressource assûrée en tout temps, en touts lieux, à la ville ou à la campa-

(1) *Pétrarque dit de ce Roi*: Fuit sacrarum scripturarum scientissimus, philosophiæ clarissimus alumnus, orator egregius, incredibilis Physicus. *Nicol. Vignier, de la nobl. de la troisiéme race.*

(2) Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent: delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscùm, peregrinantur, rusticantur. *Cic. pro Arch. poët.*

gne, en voïage, ou dans nos séjours ordinaires. Quelles satisfactions, & quels charmes ne trouve-t-on pas dans la conversation de (1) ces hommes choisis ? Ils ne se font connoître à nous, que par ce qu'ils ont de plus aimable, leur commerce n'est sujet à aucune inégalité. Zénon le Stoïcien aïant consulté l'oracle, sur le meilleur genre de vie, qu'il pouvoit choisir, le dieu lui répondit *qu'il conversât avec les morts.*

Diog. Laërt. & Suid. in Zen.

Dangers des sciences. *Alcib. 2.*

Mais les sciences nuisent plus qu'elles ne servent, suivant le sentiment de Platon, si l'on n'a pas la véritable science, c'est-à-dire, si l'on ne sçait pas en faire usage. Rien n'est plus dangereux, que l'impiété & le vice, armés de (2) la science : lorsqu'elle tombe en un esprit, qui manque de capacité pour la contenir, elle y fait plusieurs sortes de ravages, elle y porte (3) la présomption, l'impor-

(1) Illi noctù conveniri & interdiù ab omnibus mortalibus possunt.... Nemo horum quemquàm ad se venientem, vacuis à se manibus abire patitur. *Sen. de brevit. vitæ. c.* 14.

(2) Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo. 1. *Corinth. c.* 1. *v.* 19. Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? *Ibid. v.* 20.

(3) Nihil enim pejus est iis qui paulùm aliquid ultrà primas litteras progressi, falsam sibi scientiæ persuasionem induerunt. Nam & cre-

tunité, le ton décisif : elle dédaigne les conseils, & les travaux des autres.

Il est ordinaire, en parcourant la carriére des lettres, de passer par trois états différents. Celui qui commence a d'abord une grande idée de ses lumiéres ; après avoir fait quelque progrès, lorsqu'il apperçoit les doutes & la vaste étenduë des sciences, il tombe dans le découragement, & passe à une espéce de Pyrrhonisme littéraire : enfin devenu un vrai sçavant, il est persuadé qu'il y a beaucoup de connoissances très-réelles & très-utiles ; & qu'il ne faut pas un travail immense, pour les acquérir, pourvû qu'on ne lise que l'excellent en chaque genre.

La science entête un esprit foible, comme les odeurs blessent un cerveau délicat, ou comme un estomac malade est surchargé des aliments qu'il ne peut digérer. Le pédant est une espéce de sça-

dere præcipiendi peritis indignantur, & jure quodàm potestatis, quo ferè hoc hominum genus intumescit, imperiosi atque iterùm sævientes stultitiam suam perdocent. *Quintil. instit. lib.* I. *c.* I.

Quid quòd ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit, & ideò non discentes necessaria, quià supervacua didicerunt ? *Sen. epist.* 88.

vant importun, qui fortement préoccupé de quelque genre de ſcience, y veut ramener toutes les idées des autres ; qui a toujours l'eſprit prévenu de l'excellence de ce genre d'étude, & eſt incapable de raiſonner ſur toute autre choſe. C'eſt une comparaiſon fort ingénieuſe, que celle de ces demi-ſçavants, avec les épis vuides de grains, qui portent une tête droite & altiére.

Cic. de orator. lib. 2. Hannibal ſe moqua du philoſophe Phormion, qui faiſoit des diſſertations militaires en ſa préſence. On voit ces demi-ſçavants s'embarraſſer dans (1) des queſtions inutiles & épineuſes. Ils ſe perdent (2) dans leurs penſées, & leur cœur eſt enveloppé de nuages. Ils font de grands efforts (3), pour trouver le nom (4) de la nourrice d'Anchiſe, & rendre

(1) Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum. *Mart. lib. 2. epigr. 86.*

(2) Evanuerunt in cogitationibus ſuis, obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. *S. Paul. ad Rom. c. 1. v. 21.*

(3) Mus in pice. *Eraſm.*

(4) ... autores noverit omnes,
Tanquam ungues digitoſque ſuos, ut forte rogatus,
Dum petit aut thermas aut Phæbi balnea, dicat
Nutricem Anchiſæ, nomen patriamque novercæ

compte du nombre de piéces de vin, dont Aceste fit présent aux compagnons d'Enée. Ils disputent (1) avec chaleur si le vaisseau conservé anciennement à Athénes, étoit proprement le vaisseau de Thésée, ou un vaisseau différent. Tibére pour se mocquer des sçavants, leur demandoit de quelle maison étoit la mére d'Hécube ; quel nom Achille avoit porté, lorsqu'il s'étoit déguisé en fille, pour ne pas aller à la guerre de Troïe ; quel étoit le sujet des vers chantés par les Sirénes. *Suet. in Tib. c. 70.*

Il s'en faut bien que nous ne mettions au nombre de ces recherches ridicules, un traité qui se débite depuis peu ; qui contient (2) cinq dissertations singulié-

Anchemoli, dicat quot Acestes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas. *Juv. sat. 7.*

(1) *Le vaisseau sur lequel Thesée alla en Créte, & en revint après avoir tué le Minotaure, fut conservé jusqu'au temps de Demetrius de Phalére, c'est-à-dire, près de mille ans. Les Athéniens avoient un très-grand soin de conserver ce vaisseau en remettant des planches neuves, à la place de celles qui avoient besoin d'être renouvelées. Ce qui faisoit le sujet d'une dispute, les uns soutenant que c'étoit toujours le même vaisseau, & les autres que c'étoit un vaisseau different. Plutarq. vie de Thesée.*

(2) *Ce livre est intitulé :* Selectorum Litterariorum Pentas.

res : ſur les ſçavants miſanthropes ; ſur ceux qui ont été ennemis du beau ſéxe ; ſur ceux qui ont été mal propres, & qui n'ont eu aucun ſoin de leurs perſonnes ; ſur ceux qui ont eu de méchantes femmes ; enfin ſur ceux qui ont été groſſiers & ſans politeſſe. Tout ce qui ſert à faire connoître les hommes, peut être emploïé à leur avantage.

Il réſulte des réflexions que nous avons faites ci-deſſus, que la ſcience eſt pernicieuſe dans les méchants, & mépriſable dans les eſprits foibles. Elle eſt auſſi humiliante pour les vrais ſçavants : car plus (1) ils font de progrès, plus les doutes ſe multiplient, plus ils connoiſſent l'inſuffiſance de leurs lumieres. Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent, la pure ignorance naturelle, & l'ignorance ſçavante qui ſe connoit. La ſcience introduit les abus : elle eſt auſſi abſolument néceſſaire pour les réprimer.

Penſ. de Paſc. c.29.

Peu d'eſtime pour le ſçavoir.

Après que les deux derniers ſiécles ont produit les plus ſçavants hommes, & que le renouvellement des Lettres y a été célébré avec toute l'ardeur poſſible, il ſemble que l'eſtime des ſciences

(1) Cui plura noſſe datum eſt, eum majora dubia ſequuntur. *Æn. Sylv. rhet. lib.* 2.

ne soit plus à la mode. On a quelque confusion de paroître sçavant : on se persuade qu'il ne faut que de l'esprit, qu'on est assez riche de son propre fond. Ces maximes sont très-capables de faire bientôt renaitre l'ignorance, mére du mauvais goût & des erreurs.

Cicéron préféier la nature sans les lettres, au sçavoir destitué de touts les talents naturels. *Cic. pro Arch. poët.* Quintilien est de même avis, & il ajoute *que le* (1) *médiocre tient plus de la nature, mais que l'excellent appartient davantage aux talents acquis qu'aux talents naturels ; de même qu'une terre fertile produit bien quelques fruits sans culture ; mais que les récoltes abondantes sont plutôt dûes aux travaux du laboureur qu'à la bonne qualité des terres.* Il y a lieu d'excepter ici un genre d'excellent, rare & extraordinaire, auquel l'art

(1) Nam si parti utrilibet omninò alteram detrahas, natura etiàm sine doctrinâ multùm valebit, doctrina nulla esse sinè naturâ poterit. Sin ex pari coëant, in mediocribus quidem utrisque, majus adhuc naturæ credam esse momentum, consummatos autem plus doctrinæ debere quàm naturæ putabo. Sicut terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit : è terrâ uberi aliquid etiàm nullo colente nascetur : at in solo fœcundo plus cultor quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Quintil. lib. 2. instit. c. 19.*

& l'étude ne peuvent atteindre, & qui dépend beaucoup davantage du génie. Suivant le ſentiment d'Horace, l'art ne peut rien ſans (1) la nature, ni les plus heureuſes diſpoſitions ſans l'étude. La nature & l'art doivent s'entreſecourir mutuellement, & leur ſuccès dépend de leur bonne intelligence.

(1) ... Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium. Alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Hor. art. poët.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des Auteurs.

De l'eſtime de l'antiquité.

LES uns n'eſtiment que l'antiquité, comme ſi la nature eût été plus forte (2) & plus féconde, lorſque l'univers ſortoit, pour ainſi dire, de la main du créateur; les autres relévent

(2) Sum ex iis qui miror antiquos, non tamen, ut quidàm, temporum noſtrorum ingenia deſpicio, neque enim quaſi laſſa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat. *Plin. epiſt. lib. 6. epiſt.* 21.
Sive recens tellus, ſeductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat ſemina cœli.
Ovid. metam. lib. 1. *Mais on ne voit, ni dans les plantes, ni dans aucune autre production de la nature, les marques de cette prétenduë vieilleſſe.*

avec une censure trop maligne, ce qu'ils croient appercevoir de défauts dans les anciens.

Baçon a eu une pensée singuliére & qui semble très-raisonnable, quoique contraire à l'opinion commune; c'est que l'antiquité aïant été la jeunesse de la nature, c'est à nous, à proprement parler, que conviennent le nom & le titre d'anciens. Car tout étoit nouveau dans l'antiquïté, elle a inventé & défriché, au lieu que nous avons l'avantage (1) de l'expérience, & que nous pouvons profiter des modéles qui nous ont précédés.

Alphonse roi d'Arragon & de Naples, surnommé le sage, disoit: *qu'entre tant de choses, que les hommes recherchent pendant toute leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour bruler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la société, & de vieux livres pour lire.* Il pouvoit ajouter de vieux soldats pour la guerre, & même de vieux chiens pour la chasse.

Arétade prétendoit que les chemins

(1) Tot nos præceptoribus, tot exemplis instruxit antiquitas, ut possit videri nulla, sorte nascendi, ætas felicior quàm nostra, cui docendæ priores elaboraverunt. *Quintil. Instit. lib.* 12. c. 11.

des sciences étoient si battus & si fraïés, que les auteurs s'y rencontroient (1) sans se connoitre. Il avoit fait un traité de la rencontre fortuite (2) des pensées. Il y a long-temps qu'on a dit que touts les sujets étoient épuisés, & qu'il n'y avoit (3) plus rien de nouveau.

(1) *Racan étant en garnison à Calais en* 1608. *fit à l'âge de* 19. *ans ce quatrain.*

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de touts les animaux;
Quant à moi je la tiens pour le point désirable,
Où commencent nos biens, & finissent nos maux.

Un de ses amis lui fit voir que ce quatrain étoit le premier de Matthieu dans son livre intitulé: Les tablettes de la vie & de la mort, que Racan n'avoit jamais lû. Mais il pouvoit avoir vû ces vers cités en quelque endroit. Peut-être est-ce une pure rencontre. Corneille ne sçavoit pas que ces deux vers de sa tragédie de Polyeucte, sur la fortune:

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

se trouvoient dans une Ode à Loüis XIII. *que Godeau avoit faite plus de quinze ans auparavant. On a prétendu que le hazard avoit été jusqu'à faire composer des sonnets entiérement semblables.*

(2) Περὶ συνεμπτώσεως.

(3) *Les pensées ne peuvent paroître neuves, que par leurs expressions. Rien n'est plus commun que de loüer un Roi de rassembler en lui, plus qu'aucun autre monarque, toutes les qualités Roïales. Marot dit, en s'adressant à François* I.

Sénéque (1) pense au contraire que ceux qui sont venus avant nous, n'ont pû épuiser, ce qui est en soi inépuisable, & que les auteurs, qui naitront après une longue suite de siécles, trouveront encore dequoi ajouter à ce qui aura été fait avant eux.

La préférence des ouvrages anciens ou modernes étoit contestée dès le temps de Cicéron, & même d'Aristote. Ils en ont porté un jugement semblable, & l'application s'en trouve encore aujourd'hui fort juste. Ils ont (2) dit *que les anciens avoient bien moins d'ordre & de méthode; & que la composition des ouvrages (3) modernes de leur temps étoit beaucoup plus châtiée & plus correcte.*

*

Roi le plus Roi qui fut onc couronné. *le tour original fait que ce trait ne s'effacera jamais.*

(1) Multa venientis ævi populus ignota nobis sciet. Multa sæculis tunc futuris, cùm memoria nostri exoleverit, reservantur. *Sen. natural. quæst. lib. 7. c. 31. Quels sujets n'ont été épuisés par les Gens de lettres? Ils ont traité des bagues, des clefs, de toute sorte d'armes & de vétemens des anciens: & cependant combien sont rares encore les vérités importantes, sur lesquelles les sçavants sont d'accord!*

(2) Τὰ πλεῖστα τῶν ἀρχαίων ἧττον διήρθρωνται τῶν νεωτέρων. *Aristot. polit. lib. 2.*

(3) Certè recentissima quæque sunt correcta & emendata maximè. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

Le sentiment de Cicéron a d'autant plus de poids, que le plus grand nombre des auteurs qui nous sont restés de l'antiquité, avoit déja paru de son temps. Car l'antiquité littéraire ne s'étend qu'environ depuis Hérodote, jusqu'à l'empereur Marc-Antonin, ce qui ne comprend guéres plus de 600. ans ; les auteurs qui ne sont pas renfermés dans cet espace, étant ou en fort petit nombre, comme Homére & Hésiode, ou peu estimés, comme les auteurs du bas empire.

Horace montre ce qu'il y a de faux dans le relief que l'ancienneté donne aux poëmes. *Estimerons nous ancien*, demande-t'il, *celui qui est éloigné d'un siécle ? Oüi, la révolution d'un siécle donne l'ancienneté à juste titre. Mais celui* (1) *à qui*

(1) Est vetus atque probus, centum qui perficit annos.
Quid ? qui deperiit minor uno mense vel anno,
Inter quos referendus erit ? veteres ne poëtas,
An quos & presens & postera respuit ætas ?
Ille quidem veteres inter ponetur honestè,
Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.
Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiàm unum,
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui

il ne manque qu'un mois ou qu'un an des cent années, le regarderons-nous comme privé des avantages de l'ancienneté ? Il ne faut pas s'arrêter à cette bagatelle, celui là est encore au nombre des anciens. J'use insensiblement de la permission, & retranchant peu à peu tout ce monceau d'années, comme si j'arrachois les crins d'une quëue de cheval l'un après l'autre, je fais sentir à celui qui mesure son goût par l'ancienneté, qu'il bâtit sur un fondement ruineux.

L'autre extrémité n'est pas moins vitieuse. Jean Caramuel n'a pas fait honneur à son discernement, lorsqu'il a dit dans le catalogue de ses livres : *Je n'ai* (1) *jamais voulu employer ou perdre beaucoup de temps à lire les livres des anciens : non que je les méprise, mais parce que les modernes ont poli avec beaucoup d'étude & d'industrie, ce que les anciens ont pensé de plus beau & de meilleur.*

Il y a deux opinions diamétralement opposées sur le mérite des traductions. *Toute la délicatesse des pensées & des ex-* Du mérite des traductions. *Pens. ingén. p. 195.*

Qui redit ad fastos, & virtutem æstimat annis *Hor. lib. 2. epist. 1.*

(1) Non multùm ego temporis impendo aut perdo in veterum libris legendis : non quòd contemnam illos, sed quòd omnia, quæ pulchrè cogitarunt, jam sint à junioribus summo studio & industriâ elimata.

pressions des auteurs, dit le P. Bouhours, *se* (1) *perd quand on les veut mettre dans une autre langue ; à peu près comme ces essences exquises , dont le parfum subtil s'évapore , quand on le verse d'un vase dans un autre.* Le P. Bouhours se sert encore de la comparaison des traductions , avec l'envers des tapisseries de Flandres.

Parall. des anc. & des modern. Perrault soutient au contraire qu'il y a plus d'avantage à lire les auteurs anciens dans une bonne traduction ; que nous ne connoissons rien à la prononciation des anciennes langues , & qu'ainsi nous ne pouvons juger de leur nom-

(1) *On peut avoir une traduction à peu près équivalente d'un philosophe & d'un historien. Il y a peu d'apparence de l'espérer d'un orateur , & bien moins encore d'un poëte. Si la traduction est littérale, ces auteurs perdent toutes leurs graces; si elle est libre , vous n'avez plus l'original. Quelquefois les traducteurs substituënt des pensées entiérement différentes. Ainsi les vers qu'Homére met dans la bouche d'Ajax , Iliad. 5. v. 645. sont terminés par une pensée fort différente de celle que la traduction de des Preaux a exprimée :*

Grand Dieu , chasse la nuit , qui nous couvre les yeux ;
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

il n'est point question , dans le Grec , de ce défy d'Ajax à Jupiter ; le héros dit : Jupiter , delivre-nous des ténébres, & fais-nous périr en plein jour, puisque tu as résolu notre perte.

bre ni de leur harmonie ; qu'à l'égard du ſens du diſcours, des penſées qu'il renferme, des figures dont il eſt orné, de la ſuite du raiſonnement, & de l'œconomie de l'ouvrage, toutes ces choſes ſe font mieux ſentir dans une excellente traduction que dans l'original ; qu'on profite de toutes les recherches du traducteur, qui a conſulté touts les commentateurs & les interprétes, & que celui qui lit Lucien, par exemple, dans la traduction de d'Ablancourt, a entendu Lucien comme d'Ablancourt lui-même. Mais au lieu de dire qu'en liſant une traduction, on entend l'auteur traduit, comme le traducteur l'a entendu lui-même, Perrault ne devoit-il point ſe contenter de dire, qu'on entend l'auteur, autant que le traducteur (1) a pû le faire entendre ?

(1) *Les traducteurs qui ont le plus de réputation ne rendent point la force du texte, lorſqu'ils rencontrent quelque paſſage ſerré & nerveux. Je n'en rapporterai qu'un exemple. Ce mot de Tacite ſur Vitellius ; annal. lib.* 12. Ingruentium dominationum proviſor, *n'a été rendu ni par d'Ablancourt, ni par la Houſſaye. Le prémier a traduit : Vitellius pour gagner les bonnes graces d'Agrippine qu'il voyoit entrer en crédit. Le ſecond : Vitellius, qui prévoïoit à qui tomberoit l'empire. Il eût mieux valu, par un tour, à la vérité un peu diffus, mais plus énergique, tradui-*

Opinions extravagantes du P. Hardoüin.

Le P. Hardoüin a eu des opinions d'une critique inconsidérée, non-seulement indigne d'un sçavant, mais d'un homme sensé & raisonnable. Il s'étoit imaginé (1) que presque touts les au-

re ainsi : Vitellius dont la politique étoit de ménager d'avance les personnes dont il prévoïoit le pouvoir ; ou, Vitellius aux aguets des puissances prêtes à éclorre. Il est encore plus difficile de traduire les expressions poëtiques. Les plus zélés partisans d'Homére, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Juvenal, ne reconnoissent plus ces auteurs dans la lecture de leurs traductions.

(1) *Cette opinion du P. Hardoüin est contenuë dans ses livres intitulés*, de nummis Herodiadum, la chronologie de l'ancien Testament, les Médailles du siécle de Constantin, &c. *Il a soutenu dans le traité intitulé* : Pseudo-Virgilius, *que l'Eneïde n'a pas plus de 500. ans d'ancienneté, & que touts les ouvrages, regardés comme plus anciens, où il en est parlé, sont supposés. Il a fait un autre traité intitulé* : Pseudo-Horatius, *pour prouver que les Odes, les Epodes, & l'art poëtique attribués à Horace, ne sont point de cet ancien poëte. Ces vers*, dit-il,

Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, & album mutor in alitem supernè.

doivent s'entendre des Dominicains, à cause de leur habit blanc, & des grosses bottes qu'ils portent à cheval.

Ce visionnaire n'a pas borné son systême de supposition aux auteurs prophanes, il l'a étendu aux Péres de l'église, & au texte Grec de la sainte écriture. Sa rétractation du 27. Décembre 1708. a été insérée dans l'histoire des ouvrages des sçavants de Basnage, Mars 1709. Les mémoires de

teurs profanes avoient péri dans le naufrage des lettres, & que la plûpart des ouvrages que nous avons sous les noms d'Homére, d'Anacréon, de Cicéron, &c. avoient été composés dans le douziéme siécle par une cabale d'athées.

Grand nombre d'apocryphes.

Le grand nombre d'ouvrages supposés ou falsifiés a inspiré à plusieurs sçavants une défiance bien fondée au sujet des auteurs de l'antiquité. Les livres de Mercure (1) Trismégiste, les histoires de Dictys de (2) Créte, de Darès le

Trévoux de Janvier & Février 1734. tournent en ridicule tout son systême.

(1) *Siphoas roi d'Egypte, surnommé fils de Vulcain, fut fils & successeur de Mœris. Quelques-uns croïent que sa science le fit nommer Mercure ou Hermés Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois très-grand. Il en sera parlé plus amplement dans le premier chap. de la 2. partie de ce 1. livre. La supposition des ouvrages de Mercure Trismégiste est postérieure à Platon, qui n'a parlé que de Theut, ou de l'ancien Mercure.*

(2) *Un petit ouvrage latin a été donné comme une traduction de l'histoire écrite par Dictys de Créte, compagnon d'Idoménée: & le prétendu traducteur assûre qu'un tremblement aïant fait entr'ouvrir la terre dans l'île de Créte, cet ouvrage écrit en charactéres Phéniciens, fut trouvé dans un cercueïl de plomb, comme y aïant été enfermé avec son auteur. Darès, prêtre Troïen, dont Homére a parlé, Iliad. E. avoit écrit l'histoire de la guerre de Troie, qu'on voïoit encore du tems*

Phrygien, de (1) Bérose, de (2) Manethon, les poëmes (3) d'Orphée, &

d'Elien, & dont Photius fait mention dans sa bibliothéque, Cod. 190. Celle que nous avons sous ce nom, est un ouvrage supposé, où l'auteur apocryphe fait dire à Cornelius Nepos, que l'exemplaire original de cette histoire s'étant trouvé à Athénes, il l'a traduit en langue latine, & qu'il l'envoïe à Salluste. Glandorp a soutenu la vérité de cet ouvrage : mais Loüis Vivès, lib. 5. de tradend. discipl. & Jean-Gérard Vossius, lib. 4. de historic. Græc. c. 1. ne doutent point de la supposition de ces deux ouvrages, dont le premier est un peu plus estimable par l'élégance du style.

(1) *Bérose publia une histoire des Chaldéens, qu'il dédia à Antiochus II. Elle finissoit à l'an 267. avant J. C.*

(2) *Manethon avoit composé une histoire d'Egypte dédiée à Ptolémée Philadelphe, l'an 247. avant J. C.*

(3) *Orphée étoit contemporain de l'Hercule Grec, fils d'Alcméne, un peu plus ancien que la guerre de Troïe. Les vers attribués à Orphée passent pour avoir été composés par Onomacrite Athénien, qui vivoit du tems des fils de Pisistrate, sous la 50. olympiade. C'est la plus ancienne supposition d'ouvrage que nous connoissions. Tatian. advers. Græc. Herodote parle d'Onomacrite, comme d'un magicien. Herodot. Polymn. Les Pytagoriciens, au rapport d'Aristote cité par Ciceron, croïoient que les vers, qui portent le nom d'Orphée, avoient été composés par Cécrops.* Orpheum poëtam docet Aristoteles nunquàm fuisse; & hoc Orphicum carmen Pythagorici ferunt cujusdàm fuisse Cecropis. *Cic. de nat. deor. lib. 1. Suidas distingue plusieurs poëtes du*

de Musée (1) ont été faussement attribués aux auteurs dont ils portent les noms. Combien de traités douteux d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, de Plutarque? Le seul Annius de Viterbe est soupçonné de la supposition de plus de douze auteurs, d'un Archiloque, d'un Mégasthéne, d'un Manethon, d'un Bérose, d'un Fabius Pictor, des origines de Caton, &c. Il passe pour avoir composé en même temps le texte de ces auteurs & le commentaire. La sup-

Gorop. orig. Antvverp. lib. 4.

Lambec. lib. 1. hist. litt. prodr. c. 3.

nom d'Orphée. Suid. in voc. Ορφεύς. *Il est difficile de douter qu'Orphée ait existé, après tant de témoignages de l'antiquité: mais pour les poësies publiées sous son nom, Pausanias ne peut se persuader qu'elles soient de cet ancien poëte. Il doute aussi de celles de Musée; & dit qu'il n'y a parmi les ouvrages qui lui sont attribués que l'hymne à Cérès, qui soit certainement de lui. Pausan. in Attic. Il déclare au même endroit, sans en faire aucune difficulté, qu'après une exacte lecture de la théogonie d'Hésiode & des vers de Linus, il ne lui paroît pas que ces poësies aïent été composées par ces auteurs; & il remarque ailleurs, lib. 9. que les Bœotiens ne regardoient comme une production véritable d'Hésiode, que celle qui a pour titre,* les ouvrages & les jours.

(1) *Jules Scaliger dans sa poëtique attribuë à l'ancien Musée le poëme de Léandre & Hero. Vossius croit que c'est un ouvrage fort moderne en comparaison d'une antiquité si reculée, & qu'il a été composé depuis le quatriéme siécle de l'ére Chrétienne. Voss. de poët. Græc. c. 9.*

position des ouvrages s'est étenduë aux tems qui ont précédé le déluge ; & on a attribué des ouvrages à Adam , à Seth, à Enos , &c.

Muret (1) se divertit à tromper des sçavants de son temps , en donnant des vers de sa façon pour des fragments

(1) *Muret dans le recueil de ses poësies a fait imprimer la note & les vers qui suivent.* Per jocum prioribus versibus Attii , posterioribus Trabeæ nomen adscripsi, ut experirer aliorum judicia & viderem nùm quis in eis esset vetustatis sapor. Nemo repertus est, qui non ea pro veteribus acceperit. Unus etiàm eruditione & judicio acerrimo præditus repertus est, qui ea à me accepta pro veteribus publicaret.

Afficta Attio.

Nam si lamentis allevaretur dolor ,
Longoque fletu minueretur miseria ,
Tùm turpe lacrumis indulgere non foret ,
Fractâque voce divûm obtestari fidem ,
Tabifica donec pectore excesset lues.
Nunc hæc neque hilum de dolore detrahunt
Potiusque cumulum miseriis adjiciunt mali.

Afficta Trabeæ.

Here , si querelis , ejulatu , fletibus
Medicina fieret miseriis mortalium ,
Auro parandæ lacrumæ contrà forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent ,
Quàm nænia Præficæ ad excitandos mortuos :
Res turbidæ consilium,non fletum expetunt:
Ut imbre tellus , sic riganda mens mero ,
Ut illa fruges , hæc bona consilia efferat.

d'anciens poëtes. C'est ainsi que Michel-Ange cacha dans des masures une statuë de Cupidon qu'il avoit faite, & dont il avoit rompu un bras. Cette statuë aïant été trouvée, fut exposée à la critique des connoisseurs & des maîtres de l'art, qui la jugérent d'une antiquité très-reculée; elle fut même venduë pour antique. Il fut aisé à Michel-Ange de prouver l'erreur du Jugement porté sur cette statuë, en rapportant le bras qu'il avoit pardevers lui.

L'émulation qui étoit autrefois entre les rois d'Egypte & de Pergame, à qui amasseroit la plus somptueuse bibliothéque, a donné lieu à la supposition d'un grand nombre d'ouvrages. Ceux qui apportoient des livres, étoient libéralement récompensés. On trouvoit dans la bibliothéque d'Alexandrie quarante volumes différents d'Analytiques sous le nom d'Aristote, qui n'en avoit composé que quatre. Emulation des anciennes bibliothéques.

Callimaque (1) poëte Grec a appellé

(1) Τὸ μέγα βιβλίον ἶσον τῷ μεγάλῳ κακῷ. *Callimach. fragm. à Bentleïo collecta. Callimaque a été un des sept poëtes Grecs de la Pléiade formée sous le régne de Ptolémée Philadelphe, & qui étoit composée de Théocrite, Callimaque, Lycophron, Nicandre, Apollonius le Rhodien, Aratus, & Homére le jeune. D'autres nomment les*

Le nombre des livres plus grand dans l'antiquité.

Suet. in Calig. c. 20.

un grand livre un grand mal. Suivant cette pensée, l'art de l'imprimerie a furieusement multiplié (1) les maux sur la terre. L'empereur Caligula ordonna que touts les mauvais auteurs fussent

sept poëtes un peu différemment. Comme entre les étoiles de la Pléïade celeste, il s'en trouve une plus obscure que les autres, on peut dire que Lycophron la représente, dans la Pléïade poëtique, par l'obscurité de ses vers. La Pléïade Françoise sous Charles IX. fut imaginée par Ronsard, à l'imitation de la Grecque. Elle étoit composée de Joachim du Bellai, de Pontus de Thiard, de Jodelle, Belleau, Ronsard, Baïf & Dorat.

(1) *Cette énorme quantité de commentateurs du seul Aristote, ces livres barbares de théologie scholastique, tant de visions honorées du titre de philosophie, ces ouvrages de chimie qui n'ont jamais été entendus de leurs auteurs, tant de mystéres algébriques qui portent à faux, cette foule sublime de calculs ou d'hypothéses & de démonstrations incompréhensibles, ces prodigieux efforts de la géométrie transcendante, ces recueïls d'expériences, ces travaux des Infinitaires, cette troupe immense de Jurisconsultes & de Médecins qui ont si fort multiplié & allongé les procès & les maladies, tant de poëtes insipides, d'ouvrages périodiques, de mensonges répandus sous le titre d'histoires, de relations, de voïages; les fables inventées par les naturalistes, les impostures débitées sous le voile des sciences occultes, ce fatras effraïant de volumes en tout genre, justifient assez le mot de Callimaque; quoiqu'après tout, quel grand mal font-ils au genre humain, rélegués tranquillement dans la poussiére?*

condamnés à être jettés dans le Rhône, ou à effacer leurs ouvrages avec la langue.

On se plaint du nombre (1) excessif des auteurs, depuis que l'art de l'imprimerie a été inventé : mais on trouvera que l'antiquité a fourni un plus grand nombre de livres, si l'on fait réflexion aux prodigieuses bibliothéques, dont l'histoire a conservé le souvenir, & à ce nombre immense de livres dont elle nous apprend la perte. Les exemplaires étoient beaucoup plus rares ; mais les ouvrages n'étoient pas moins nombreux.

Pisistrate tyran d'Athénes avoit assemblé une bibliothéque plus ancienne que presque touts les auteurs, dont nous connoissons les ouvrages & même les noms. Elle fut enlevée par Xerxès, lorsqu'il brûla Athénes. Les livres furent transportés en Perse : une partie de ces livres subsistoit au temps d'Alexandre. Seleucus Nicanor un de ses successeurs

Meurs. Pisistr. Aul. Gell. lib. 17. c. 17.

Aul. Gell. noct. attic. lib. 6. c. 17.

(1) *C'est à tort qu'on se plaint de ce que les livres se multiplient. Il est avantageux à la république des lettres que l'émulation s'y entretienne. On ne court pas risque d'être surchargé de ce qui n'emporte avec soi aucune contrainte ; & l'on ne choisit jamais mieux que dans l'abondance. L'excellent en chaque genre est encore bien rare.*

en renvoïa un grand nombre à Athénes. C'est à cette (1) bibliothéque de Pisistrate qu'est dûë la conservation des poëmes d'Homére & d'Hésiode.

Cedren. Euseb. Chronic. Syncell. p. 271.

Ptolémée Soter commença la fameuse bibliothéque d'Alexandrie. Sous son fils Ptolémée Philadelphe, elle étoit déja composée de cent mille volumes. Depuis elle s'accrut prodigieusement. Tout le bâtiment qui contenoit l'ancienne bibliothéque étant rempli de quatre cents mille volumes, les livres nouveaux qui y furent ajoûtés, furent mis dans le temple de Sérapis; & cette seconde bibliothéque qui n'étoit que le

(1) *Strabon dit qu'Aristote est le premier qui ait amassé une bibliotheque. Strab. lib. 13. mais sans parler de la bibliothéque d'Osymandias, Roi d'Egypte, beaucoup plus ancien qu'Aristote, ni des bibliothéques trouvées à Carthage, lorsque Scipion Emylien détruisit cette ville, & qui avoient été vraisemblablement formées avant Aristote; cette bibliothéque de Pisistrate, à Athénes même, étoit de beaucoup antérieure. Celle de Polycrate, tyran de Samos, dont Athénée a parlé, liv. 1. étoit aussi plus ancienne qu'Aristote. Le sens de Strabon doit être, que la bibliothéque d'Aristote, par le nombre, le choix, ou l'arrangement des livres, servit de modéle aux bibliothéques d'Alexandrie & de Pergame. Car après avoir dit qu'Aristote est le premier que nous connoissions, qui ait assemblé une bibliothéque, il ajoute, tout de suite,* & son exemple inspira le même dessein aux Rois d'Egypte.

ſupplément de la premiére, contenoit trois cents mille volumes : en ſorte qu'Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, & Iſidore comptent ſept cents mille volumes dans ces deux bibliothéques d'Alexandrie. Céſar ſe trouvant en danger dans la ſédition d'Alexandrie, fit mettre le feu aux vaiſſeaux qui étoient dans le port. L'embraſement ſe communiqua à l'ancienne bibliothéque, dont les quatre cents mille volumes (1) furent conſumés par les flammes. La bibliothéque d'Alexandrie ſe releva de cette perte immenſe. Les deux cents mille volumes de la bibliothéque de Pergame donnés par Marc-Antoine à Cléopatre, & les autres additions qui y furent faites, la rendirent même encore plus magnifique & plus nombreuſe (2) que n'avoit *Plutarch. in Anton.*

(1)Quadringenta millia librorum Alexandriæ arſerunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. *Sen. de tranquillit. animi, c. 9.*

(2) *La Croix du Maine eſtime que ſi les ſept cents mille volumes de la bibliothéque d'Alexandrie étoient aujourd'hui imprimés, ils n'excederoient pas le nombre de ſept mille volumes : ſuppoſant que les anciens appelloient un volume ce que nous pourrions écrire dans un cayer, ou dans le chapitre d'un livre : & il aſſûre que ſi Paracelſe qui a écrit aux environs de trois cents volumes, eût été de leur temps, ils euſſent fait monter le nombre de ſes ouvrages à trente mille. Biblioth. de la Croix Du Maine. p. 519. Mais il y a beaucoup*

été l'ancienne. Ce grand amas de livres fut brûlé par les Sarasins en 642. lorsqu'ils firent la conquête de l'Egypte. Grégoire Abulfarage a rapporté qu'Amri, général des Sarasins, eut quelque dessein de conserver cette bibliothéque, à la priére de Jean le Grammairien sectateur d'Aristote ; Amri en écrivit à Omar Caliphe, qui lui fit réponse *que si touts ces livres ne contenoient que les mêmes choses que l'Alcoran, ils devoient être brûlés comme inutiles, parce que l'Alcoran suffisoit, comme rempli de toutes les vérités qu'il importoit de sçavoir : que s'ils contenoient des choses contrai-*

d'apparence que la Croix Du Maine se trompe dans ses conjectures ; la maniére dont Sénéque a parlé de cette bibliothéque, & le grand emplacement qu'elle occupoit, donnent lieu d'en penser différemment. Les volumes des anciennes bibliothéques étoient apparemment comme ceux des nôtres, les uns plus épais, les autres moins. Seroit-on bien fondé dans deux mille ans, à vouloir réduire les volumes de nos bibliothéques à ne contenir que fort peu d'écriture, parce que l'histoire fera mention que Paracelse a composé dans le XVI. *siécle 300. volumes, quoique sa vie n'ait été que de 48. ans, & qu'il en ait passé la plus grande partie dans les voyages, dans l'yvresse, & à voir des malades ? Ces trois cents volumes de Paracelse, ou touts les ouvrages au moins qui nous en restent, sont renfermés dans deux tomes in folio.*

res, il étoit encore plus nécessaire de les brûler. Sur cette décision, ce prodigieux assemblage d'auteurs fut livré aux flammes, & ils servirent pendant six mois à chauffer les bains publics d'Alexandrie.

Lucullus avoit une bibliothéque magnifique ouverte au public. Pollion fut le premier (1.) auteur de ce bienfait, envers les gens de lettres. Jules César chargea Varron de faire venir de toutes parts les ouvrages les plus curieux, & d'amasser de riches bibliothéques, pour les rendre publiques. Palladio compte à Rome trente-sept (2) de ces bibliothéques publiques, dont les plus célébres étoient l'Octavienne fondée par Auguste, la Gordienne & l'Ulpienne donnée au public par Trajan.

Bud. de asse. lib. 2.

Suet. in Jul. c. 44.

Delle antiq. di Roma.

On lit dans Zonaras que la bibliothéque de Constantinople qui contenoit cent-vingt mille volumes, fut brûlée sous l'empire de Basilisque.

C'est de tout temps qu'on a fait la

(1) Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. c. 2.*

(2) *Pancirole n'a compté que 29. de ces bibliothéques publiques.* Bibliothecæ 29. ex his præcipuæ duæ, Palatina & Ulpia. *Pancirol. Rom. descript. in Grav. antiq. t. 3. p. 320.*

Guerre faite aux livres. guerre aux livres, comme aux hommes & aux ſciences.

A quels excès fut portée la vanité inſenſée de Nabonaſſar ! Ce roi de Babylone, au rapport d'Alexandre Polyhiſtor & de Béroſe, ramaſſa toutes les hiſtoires qui contenoient les régnes de ſes prédéceſſeurs, & les fit diſparoître entiérement, afin qu'à l'avenir on commençât par lui à compter les rois de Babylone.

Syncell. p. 207.

Les annales Chinoiſes attribuënt à leur Roi Tſin-Chi-Hoang, qui vivoit 250. ans avant Jéſus-Chriſt, l'incendie de touts les livres qui ne traitoient ni d'aſtrologie, ni de médecine. Il y a bien de l'apparence que les Chinois, pour autoriſer leurs prétenduës antiquités, ont imité ce trait de l'hiſtoire de Babylone.

Caligula vouloit abolir les ouvrages d'Homére, diſant : *Pourquoi ne me ſera-t-il pas permis auſſi-bien qu'à Platon de bannir les poëtes de ma république ?* Il vouloit auſſi ſupprimer Virgile & Tite-Live, *parce que le premier*, diſoit-il, *n'avoit ni eſprit, ni ſçavoir, & que le ſecond étoit un écrivain froid & négligent.*

Suet. in Calig. c. 34.

Les lettres ont été preſque accablées ſous les ruines de l'empire Romain, par

les ravages des Barbares. Les Romains ont brûlé les livres des Juifs, des Chrétiens, & des Philosophes. Le Clergé d'Orient a détruit les poësies Grecques; ce qui a fait perdre les comédies de Ménandre, d'Apollodore, de Philémon, les vers de Sapho & d'Alcée, &c. Les Juifs ont brûlé les livres des Chrétiens & des Payens; les Chrétiens ont brûlé les livres des Payens & des Juifs. La plupart des livres d'Origéne & des anciens hérétiques ont été brûlés par les Catholiques. Le cardinal Ximénés à la prise de Grenade, fit jetter au feu cinq mille alcorans. Les Mahométans, dans touts les païs de leur Empire, ont anéanti, par un zéle de religion, touts les livres des peuples conquis. Les Puritains en Angleterre, au commencement de la prétenduë réforme, brûlérent une infinité de monastéres, & de monuments de l'ancienne religion. On méprisa les manuscrits, au point de s'en servir pour écurer des chandeliers, & pour frotter des bottes. On vendit pour deux livres sterlings deux belles bibliothéques à un marchand, qui se servit des livres, pendant plus de dix ans, pour empacqueter ses marchandises: Faits attestés dans une remontrance à Edoüard VI. Un évêque Anglois mit

Biblioth. Ang. t. 1. art. 6.

Jérém. Collier, Hist. écclesf. d'Angl.

le feu aux archives de ſon égliſe, & Cromwel dans les derniers temps fit brûler la bibliothéque d'Oxford, qui étoit une des plus curieuſes de l'Europe.

Epiſt. obſcuror. viror. part. 1. in dialog.

Les prétendus réformateurs avoient voulu d'abord étendre la réforme aux études, auſſi-bien qu'à la religion. Il ne faloit, ſelon eux, ni philoſophie, ni ſciences prophanes. On devoit brûler Platon, Ariſtote, Cicéron, & touts les auteurs prophanes de l'antiquité, pour n'étudier que l'écriture, & donner tout le reſte du tems aux exercices du corps. Mais ils ne reſtérent pas longtems dans cette opinion; & voïant qu'ils pouvoient tirer de grands avantages de la ſcience; ils furent les plus ardents à faire la proviſion la plus ample de l'érudition prophane. Ils donnérent même le renouvellement des lettres, comme le ſigne que Dieu avoit marqué de la néceſſité de réformer l'égliſe.

Béze, hiſt. éccleſ. au commenc.

Les extraits ont cauſé la perte d'un grand nombre d'auteurs. La compilation du digeſte a fait perdre les ouvrages de touts les juriſconſultes de l'antiquité. Les extraits faits par ordre de l'empereur Conſtantin Porphyrogénéte vers le milieu du 10. ſiécle ſur l'hiſtoire, la politique & la morale, ont cauſé la perte de l'hiſtoite univerſelle de Nico-

Voſſ. de hiſt. Græc. lib. 2. c. 26.

las de Damas, & d'une partie des livres de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile. Les abregés que le même empereur a fait faire sur les exercices de la campagne, & sur la maniére de guérir les maladies des chevaux, ont privé la république des lettres de plusieurs anciens philosophes & médecins. Il n'est resté de ces extraits mêmes que quelques fragments.

L'abbréviateur Justin a fait perdre Trogue Pompée ; Xiphilin par l'extrait de Dion a causé la perte de ses vingt derniers livres. Les épitomes de Florus nous ont privés d'une partie des livres de Tite-Live. Vossius juge au style de Valére Maxime, que l'original a été perdu, & que nous avons à sa place un abregé qui peut bien avoir causé la perte du véritable auteur. François Bacon chancelier d'Angleterre & comte de Vérulam, appelloit les abréviateurs & faiseurs d'extraits, les vers rongeurs des belles-lettres.

Voss. de historic. Latin. lib. 1. c. 24.

Verulam. de augm. scientiar. lib 2. c. 6.

Enfin dans les siécles d'ignorance, le parchemin étant rare, les Grecs racloient l'écriture des anciens manuscrits, pour y transcrire des livres d'église. Ce qui, au grand dommage de la république des lettres, fit disparoître plusieurs excellents auteurs Grecs, dont on peut

lire encore quelques mots, & même des lignes entiéres mal raturées, dans quelques-uns de ces livres d'églife manufcrits en parchemin. Combien d'auteurs perdus, feulement depuis Photius, qui vivoit dans le neuviéme fiécle !

Les bibliothéques de notre temps, quoiqu'elles renferment l'ancien & le moderne, n'égalent pas, à beaucoup près, les anciennes bibliothéques. Celle du Roi qui eft le plus magnifique affemblage de livres imprimés & de manufcrits, qui foit en Europe, ne peut être comparable pour le nombre des volumes aux anciennes bibliothéques, dont nous avons parlé.

Les anciens auteurs bien plus laborieux.

Bayl. Rep. des lett. Juin 1684.

L'hiftoire nous apprend que les auteurs de l'antiquité étoient bien plus laborieux que ceux d'aujourd'hui. Ce qu'elle raconte à ce fujet, paroît prefque incroïable. Les livres de Zoroaftre rempliffoient douze cents foixante peaux de bœufs. Jamblique a compté jufqu'à trente-fix mille cinq cents vingt-cinq livres compofés par Mercure Trifmégifte. Ils pouvoient être remplis (1) de figures hiéroglyphiques à la maniére des Egyptiens, & il eft à préfumer que ces carac-

(1) ... Volucrefque, feræque,
Sculptaque fervabant magicas animalia linguas. *Lucan.*

téres occupoient beaucoup d'espace. Quelques sçavants ont réduit ce grand nombre de livres à autant de versets. On appelloit vers, les lignes (1) des auteurs en prose, aussi-bien que des poëtes. Pline a dit que les ouvrages de Zoroastre (2) contenoient deux millions de vers. Ceux d'Aristote, suivant Diogéne de Laërce, contenoient quatre cents quarante cinq mille deux cents soixante & dix vers. On a mesuré les ouvrages de Cicéron, d'Origéne, de Lactance & d'autres, par le nombre de vers, c'est-à-dire, de (3) lignes que ces livres contenoient. Cornelius Nepos dit *qu'il a renfermé dans un seul*

Cardan. lib. 17. de rer. variet. c. 98.

in Aristot.

Prid. Hist. des Juifs. t. 2. part. 1. liv. 5.

(1) *On remarque, dans les anciens monuments, que les Grecs ne divisoient leur écriture que par l'accomplissement du sens, leurs mots mêmes n'aïant d'ailleurs aucune séparation. Quand le sens étoit fini, ils recommençoient une autre ligne, comme on peut le voir par les marbres d'Arondel. Ils n'écrivoient donc pas de suite, mais par versets.*

(2) Hermippus viciès centena millia versuum à Zoroastro condita, indicibus quoque voluminum ejus positis, explanavit. *Plin. lib.* 30. *c.* 1.

(3) Versus *vient de* verto, *qui signifie tourner, parce que l'écrivain & le lecteur, au bout de la ligne, retournent au commencement de la suivante. Menag. observat. in Diog. Laërt, t.* 2. *lib.* 4. *§.* 24. *La citation d'un verset se rend encore par le mot latin* versus.

In Epamin. *volume les vies des plus illustres capitaines, que différents auteurs avant lui avoient écrites en plusieurs milliers de vers.* Diogéne de Laërce fait monter les ouvrages de Théophraste à deux cents trente mille huit cents vers, & il rapporte que Chrysippe écrivoit jusqu'à cinq cents vers par jour. *InThéophr. & in Chrysip.* Joseph à la fin de ses antiquités observe qu'elles contiennent vingt livres, & soixante mille vers: & l'Empereur Justinien, dans la seconde préface du Digeste, fait remarquer que toutes les réponses des anciens Jurisconsultes, dispersées dans un nombre immense de volumes, ont été réduites environ à cent cinquante mille vers.

Suidas témoigne que Callimaque & Aristarque avoient composé chacun plus de huit cents (1) volumes. Zénon le Stoï-

(1) *Ces volumes étoient des cayers ou des rouleaux, d'où est venu le mot de volume, à* Volvendo. *On conservoit, dans les anciennes bibliothéques, les livres roulés autour d'un bâton orné aux deux bouts de quelque bois précieux, ou d'yvoire, comme nos cartes de géographie. Le bâton étoit à l'extrémité du livre; d'où est venuë l'expression,* ad umbilicum perducere, *pour signifier, achever un ouvrage: parce que l'extrémité du livre, en le roulant, étoit ramenée au milieu. Outre ces rouleaux, les anciens avoient des livres composés de plusieurs feüilles quarrées, reliées ensemble, comme nos livres d'aujourd'hui.*

cien avoit composé sept cents cinq traités ou opuscules différents. Epicure, selon Diogéne de Laërce, étoit celui des philosophes qui avoit le plus écrit; mais Diogéne de Laërce dit ailleurs, *que Xénophane avoit écrit plus que Zénon, Démocrite plus que Xénophane, Aristote plus que Démocrite, Epicure plus qu'Aristote, & Chrysippe avoit plus écrit qu'aucun.* A la vérité il observe *que si l'on eût ôté des ouvrages de Chrysippe, ce qui n'étoit pas de lui, il ne seroit rien resté.*

In Epicur.

In prœm.

In Zen. Cit.

Le grand travail de l'Hexaple d'Origéne lui fit donner le surnom *d'auteur de Diamant*. S. Jerôme dit que la vie est trop courte, pour lire autant qu'Origéne avoit écrit ou dicté à différents copistes. Didyme, surnommé (1) *Calcen-*

Adamantius

Epist. ad Pammach.

Sen. epist. 88.

Ceux-là étoient beaucoup plus resserrés; & Martial dit que son Tite-Live, qui en rouleaux occupoit toute sa bibliothéque, étoit réduit sous une relieure peu étenduë.

Pellibus exiguis arctatur Livius ingens,
Quem mea vix totum bibliotheca capit.

(1) *Il y a eu deux Didymes, touts deux d'Alexandrie: celui-ci surnommé Calcentére, qui vivoit du tems d'Auguste; & Didyme l'aveugle, dans le 4. siécle de l'ére chrétienne, qui après avoir perdu la vûë à l'âge de 5. ans, se rendit très-sçavant, fut professeur en théologie, & fit de grands progrès dans la dialectique, la géométrie, l'astronomie, & l'arithmétique. Rufin. lib. 2. hist. eccles. c. 7. Socr. lib. 4. c. 20.* Didymus

thére ou aux entrailles de cuivre, avoit composé jusqu'à quatre mille volumes. S. Augustin s'étonne que Varron aïant tant lû, ait pû tant écrire. S. Isidore dit que S. Augustin a composé tant d'ouvrages, qu'il seroit impossible à un homme qui travailleroit nuit & jour, non-seulement de transcrire, mais même de lire tout ce qui a été écrit par S. Augustin.

De civit. Dei. lib.6.c. 2.

S.Isid.Origin. lib. 6. c. 6.

Aristote a composé 747. ouvrages ou traités différents, si l'on s'en rapporte au dénombrement qu'en a fait François Patritius, sans y comprendre les ouvrages dont on doute qu'ils soient d'Aristote. Galien fut auteur de plus de cinq cents traités sur la médecine ; & d'environ la moitié autant sur les autres sciences. Il a fait lui-même deux livres contenant l'énumération de touts ces traités, & pour en marquer le temps, le lieu & l'occasion. Nous apprenons de lui qu'une partie de

In discuss. Peripat.lib. 2.t. 1.

Le Clerc. Hist. de la médec. part. 3. liv.3.c.1.

Alexandrinus, captus à parvâ ætate oculis, & ob id elementorum quoque ignarus, tantum miraculum suis omnibus præbuit, ut dialecticam quoque & geometriam, quæ vel maximè visu indigent, usque ad perfectum didicerit. *Freculf. chron. t. 2. lib. 4. c. 21. Il est vrai que la géometrie a grand besoin de l'organe de la vûë: mais Fréculphe ne pouvoit citer aucune science, à laquelle ce sens fût moins nécessaire qu'à la logique.*

ses

ſes ouvrages périt, de ſon vivant, par un incendie qui conſuma le temple de la paix à Rome.

Les œuvres d'Albert le grand rempliſſent vingt-un volumes in-folio, & celles de S. Thomas dix-ſept. Alphonſe Toſtat, évêque d'Avila, mort en 1454. a fait des commentaires ſi étendus ſur l'écriture ſainte, qu'André Schot a dit *que ſi l'on vouloit compter les feuillets par les jours de ſa vie, on trouveroit qu'il n'y en auroit pas un ſeul jour, à compter depuis le tems de ſa naiſſance, auquel il n'eût rempli plus de trois feuillets.* Alphonſe Toſtat peut encore être mis au rang des anciens, ſes ouvrages aïant précédé le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie.

Edit. de Lyon. 1651.

Edit. de Rom.

Tiraqueau qui vivoit, il y a 200. ans, eſt comparable aux plus laborieux des anciens. On fit ſur lui une épitaphe qui porte (1) *qu'en ne bûvant que de l'eau, il avoit laiſſé vingt enfans & vingt volumes.* Du Verdier Vauprivas dit *que Daurat fit plus de cinquante mille vers.* Bayle croit que du Verdier nous en a donné à garder. Cependant ce nombre de vers

Dict. not. N. ſur Daurat.

(1) Hic jacet, qui aquam bibendo, viginti liberos ſuſcepit, viginti libros edidit. Si merum bibiſſet, totum orbem impleſſet.

n'a rien d'incroïable, ni même de fort extraordinaire. On pourroit bien plutôt soupçonner de l'éxagération dans ce que Baillet rapporte que Lopès de Véga, poëte Espagnol, a composé dix-huit cents comédies, & quatre cents piéces dramatiques ou actes sacramentels, qui se représentoient à l'air dans les places publiques de Madrid à la fête du S. Sacrement; outre un grand nombre d'autres ouvrages, & entr'autres un poëme de la conquête de Jérusalem.

Jugem. des sçav. t. 5. p. 147.

Quelques auteurs se pressent trop de mettre au jour leurs productions. Horace (1) conseille de garder un ouvrage pendant neuf ans. Quintilien (2) avertit les auteurs de se défier de la complaisance, qu'ils ont pour leurs nouvelles productions. Apulée a raison (3) de dire que l'exactitude est incompatible avec la vitesse de la composition. D'autres ne pouvant se contenter eux-mêmes retouchent continuellement un ouvrage qu'ils

(1) Nonumque prematur in annum. *Hor. art. poët.*

(2) Ne nobis scripta nostra, tamquàm recentes foetus blandiantur. *Quint. instit. lib. 10. c. 4.*

(3) Nulla enim res potest esse eadem festinata simul & examinata: nec esse quidquam omnium quod habeat & laudem diligentiæ simul & gratiam celeritatis. *Apul. de Deo Socrat.*

ne rendent pas meilleur. Pline le jeune (1) voulant déterminer Suétone à publier son histoire, lui écrivit *qu'il l'avoit portée à un tel point de perfection, que la lime, au lieu de la polir, ne pouvoit plus que l'affoiblir.*

La coutume de changer de (2) nom a

(1) Perfectum opus absolutumque est, nec jam splendescit limâ, sed atteritur. *Plin. lib. 5. epist. 11.*

Memorabili præcepto nocere sæpè nimiam diligentiam. *Plin. Hist. nat. lib. 35. c. 10.*

(2) *Le Tourneur a été changé en Versoris. Reuchlin qui signifie en Allemand fumée (nom d'une famille illustre de France) changea son nom en Capnio qui a la même signification de fumée en grec. Il donna à un de ses disciples le nom grec de Melanchthon qui signifie terre noire: ce nom fut en grande réputation parmi les Calvinistes. Sammalicius prit le nom grec d'Akakia. Du nom de Gérard, a été formé celui d'Erasme. Le chancelier de l'Hôpital a été travesti en Xenius. On trouve un grand nombre de ces changemens de noms, dans les lettres intitulées:* Epistolæ obscurorum virorum. *Les noms propres ont essuié une autre révolution. Les anciens traduisant des noms étrangers, n'en changeoient que la terminaison. Ils conservoient par exemple Pyrrhus & Epicurus, sans les rendre par Rufus & Auxiliator: Homére, dont le nom signifie en grec, un otage, n'a point été appellé en latin,* obses. *Quelques-uns de nos auteurs, par un usage contraire, ont rendu les noms propres très-difficiles à entendre, en traduisant ce qui s'y trouve de significatif. De Thou appelle d'Entragues Interamnas. Toute son*

Changements de noms des sçavants.

régné long-temps parmi les gens de lettres. Le pape Paul II. défendit ce déguisement de noms. Il fit même emprisonner les sçavants qui contrevinrent à ses défenses, soit qu'il se défiât de quelque complot tramé entre ces auteurs qui affectoient de se cacher, soit qu'il jugeât impie de quitter son nom de baptême pour en prendre d'inventés à plaisir.

Huetian. p. 3.

Noms badins de quelques Académies.

Quelques académies ont pris plaisir à se donner des noms badins & extraordinaires. Celle de Pérouse s'est appellée l'académie des *Insensés*; celle de Pise, l'académie des *Extravagants* : celle de Pesaro, l'académie des *Hétéroclites*. L'académie de Florence fut appellée des *Humides*; & ses premiers membres étoient surnommés *le Gelé*, *le Trempé*, *le Trouble*, *le Brochet*, *le Bourbeux*, *le Cygne*, &c. L'académie de Gênes a pris le nom des *Endormis*; celle d'Alexandrie, des *Immobiles*; celle de Viterbe, des *Opiniâtres*; celle de Sienne, des *Lourdauts*; celle de Città di Castello, des *Absurdes*; celle de Fabriano, des *Dès-unis*; celle de

histoire est pleine de noms pareillement dépaïsés. Hugo Candidus & Guillelmus Parvus viennent du même abus. Ne seroit-il pas ridicule d'appeller Campanella, Thomas Clochette, ou de traduire le nom propre de Ménage en Oeconomus?

Rossano des *Sans-souci*; celle de Naples, des *Furieux*; celle de Macerata, des *Enchaînés*. Les académiciens de Toulouse ont pris le nom de *Lanternistes*, parce que leurs premiéres assemblées furent secrétes, & qu'ils se rendoient à leurs conférences la nuit, sans faire porter de flambeaux, & aïant à la main des lanternes.

La considération des sciences a fort varié. Il y a eu des temps & des païs où elles ont été fort honorées, & d'autres où elles sont tombées dans le mépris. La considération des sciences a fort varié.

Hipparque, fils de Pisistrate, envoïa à Anacréon une galére à cinq rangs de rames. *Ælian. lib. 8. var. c. 2.* Gorgias le Sophiste fut le seul, à qui les (1) Grecs firent élever une statuë d'or. Alexandre, à la prise de Thébes, conserva la maison de Pindare, & fit beaucoup de faveurs à ses descendants. *Arrian. lib. 1.* Les sçavants d'Alexandrie étoient entretenus & entiérement défraïés par les libéralités des Rois d'Egypte : ils étoient logés dans un grand édifice nommé le Musée, dont Ptolémée Soter fut le fondateur. Les philosophes & les (2) poëtes

(1) Gorgiæ tantus honos habitus est à totâ Græciâ, soli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata statua sed aurea statueretur. *Cic. lib. 3. de oratore.*

(2) Magnum & Menandro, in comico soc-

recevoient des ambassades de la part des souverains. Pompée, entrant chez le philosophe Possidonius, fit abaisser les haches & les faisceaux; & celui qui avoit (1) reçu les soumissions de tout l'Orient, voulut rendre hommage à la science. La lampe de fer d'Epictète fut venduë trois mille drachmes, ou environ cinq cents écus de notre monnoie. On a prétendu que l'usage de couronner les poëtes étoit presque aussi ancien que la poësie, & qu'après avoir été interrompu pendant les siécles de barbarie & d'ignorance, il fut (2) renouvellé avec éclat, en la personne de Pétrarque, qui fut couronné de laurier au Capitole, le jour de Pâques de lannée 1341. L'université de Paris est traitée par nos Rois de fille ainée depuis plusieurs siécles: le roi Catholique & le cardinal Ximénès allant un jour à un acte public qui se soutenoit dans la nouvelle université d'Alcala, voulurent que

Lucien, comment il faut écrire l'hist.

Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 10.

Hist. du Card. Xim. par Fléch. liv. 6.

ço, testimonium Regum Ægypti & Macedoniæ contigit, classe & per legatos petito. *Plin. lib. 7. c. 30.*

(1) Ut percuti de more fores à lictore vetuerit; & fasces januæ submiserit is cui se Oriens Occidensque submiserat. *Plin. loc. cit.*

(2) *Je n'ai trouvé aucune preuve de cet usage du couronnement des poëtes dans l'antiquité. Lilio Giraldi pense qu'il n'a pas commencé long-tems avant Pétrarque. Girald. dialog. 1.*

le recteur marchât au milieu d'eux. Marguerite Stuart, femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. trouvant Alain Chartier endormi, le baisa en présence de plusieurs dames & seigneurs qui étoient à sa suite, & leur dit *qu'elle avoit voulu faire cet honneur à une bouche, qui avoit proféré tant de belles paroles.*

On compte parmi les auteurs un grand nombre de souverains, de princes & de grands seigneurs. Le second Mercure ou Hermés Trismégiste, lequel, suivant l'opinion la plus commune, étoit roi de Thébes en Egypte & de Memphis, avoit composé plusieurs volumes qui contenoient des hymnes en l'honneur des dieux, des préceptes pour les rois & pour les prêtres, des traités d'astronomie, les explications des caractéres hiéroglyphiques, ou lettres mystérieuses des Egyptiens. Il avoit écrit du culte des dieux & des sacrifices, des (1) ames des hommes, de la nature des dieux, enfin de l'anatomie & de la médecine. Ptolémée Philadelphe emploïa Manethon à traduire ces ouvrages en Grec, mais l'original & la traduction se sont

Auteurs parmi les souverains & grands seigneurs.

(1) *Marsile Ficin a traduit en langue latine deux traités grecs de métaphysique, intitulés l'un Pymandre & l'autre Asclepius, attribués faussement à Hermès Trismégiste.*

également perdus. Nécepsos autre (1) roi d'Egypte fort ancien, a été auteur de plusieurs livres de magie, d'astrologie & de médecine. Denys tyran de Syracuse avoit une extrême passion pour composer des tragédies, & disputer le prix aux poëtes de son temps. Pyrrhus roi d'Epire, qui fut toujours dans l'action, & dont Plutarque raconte des prodiges de valeur, a laissé des traités de l'art de la guerre. On lit dans Arrien que Ptolémée Soter a écrit l'histoire d'Alexandre. Les Rois, Hiéron II. de Sicile, Attale Philométor de Pergame, & Archelaüs de Cappadoce ont composé des traités d'agriculture. Xénophon n'est pas moins célébre par ses ouvrages de philosophie & d'histoire, que par la retraite des dix mille Grecs qu'il commandoit. Hannibal écrivit plusieurs livres en Grec, & entr'autres l'histoire de l'expédition de Cn. Manlius Vulso en Asie, qu'il dédia aux Rhodiens. Scipion Emylien & Lælius ont (2) passé pour les

Diod. Sic. lib. 15.

Cic. lib. 9. epist. 25. Plutarq. compar de Pyrrh. & de Mar.

Plin. lib. 18. c. 3.

Cornel. Nep. in Hannib.

(1) *Il est parlé de Nécepsos, roi d'Egypte dans Pline, hist. nat. liv. 7. c. 49. & dans une lettre d'Ausone à S. Paulin.*

(2) *C. Lælius, ami inséparable de Scipion le premier Africain, eut un fils nommé comme lui C. Lælius, lié d'une aussi étroite amitié avec Scipion Emylien, ou le second Africain.*

auteurs des comédies mises sous le nom de Térence. Sylla a fait des mémoires qui sont souvent cités par Plutarque.

Jules César dans sa plus tendre jeunesse composa l'éloge d'Hercule, & les tragédies d'OEdipe & d'Adraste, avec plusieurs autres piéces de théatre, qui furent appellées Julies, & qu'Auguste défendit de publier. Il fit un (1) poëme dont parle Suétone. Les vers, qui nous (2) restent de lui, où il critique les comédies de Térence, ne marquent pas un grand talent pour la poësie. Il excella parmi les orateurs, & plaida pour les Bithyniens, pour la loi Plautia, pour Decius le Samnite, pour Sextilius. A l'âge de vingt-un ans, il accusa Dolabella. N'étant encore que questeur, il fit les oraisons funébres de sa tante Julie & de Cornélie sa femme. Il a composé les

(1) *Ce poëme étoit intitulé* Iter. *Suet. in Jul. c.* 56.

(2) Tu quoque, tu in Summis, o dimidiate Menander,
Poneris, & meritò puri Sermonis amator:
Lenibus atque utinàm Scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cùm Græcis, neque in hâc despectus parte jaceres.
Unum hoc maceror & doleo tibi dêsse, Terenti.

deux Anti-Catons, des traités d'auſpices & d'augures, un recueil d'apophthegmes, un traité d'aſtronomie, & des éphémérides. Il fut auteur de deux livres de remarques ſur la langue latine. Il ne nous reſte de touts ſes ouvrages que ſes commentaires. Pline dit que Céſar ſurpaſſoit en vigueur d'eſprit touts les autres hommes.

Plin. Lib. 7. *c.* 25.

Auguſte, à l'âge de douze ans, fit l'oraiſon funébre de ſon aïeule Julie. Il écrivit des commentaires de ſa vie. Il a fait, ſelon Suidas, les tragédies d'Ajax & d'Achille: mais Suétone rapporte que cette tragédie d'Ajax fut ſeulement commencée; & qu'Auguſte n'en étant pas content, répondit (1) à un de ſes amis, qui s'informoit de l'état où étoit cette piéce, *que ſon Ajax s'étoit jetté ſur une éponge*: faiſant entendre qu'il avoit effacé ſon ouvrage, par une alluſion à la mort d'Ajax, qui ſe jetta ſur ſon épée. Il compoſa un traité ſur Caton, des exhortations à la philoſophie, un poëme en vers hexamétres ſur la Sicile, & quelques épigrammes. Il ne reſte de ces ouvrages, que des vers fort obſcénes ſur Fulvie femme de Marc Antoine, qui ſont

In voc. Αὔγουστος.

(1) Ajax in ſpongiam incubuit. *Macrob. Saturnal. lib.* 2. *c.* 4. *Suet. in Octav. c.* 85.

rapportés par Martial : & ceux que cet Empereur avoit faits sur ce que Virgile (1) ordonna, par son testament, de brûler l'Enéïde, parce qu'il n'avoit pas eu le tems de retoucher ce poëme. *Martial. lib. 11. epig. 21.*

Tibére a écrit des commentaires de sa vie, il a aussi composé des vers lyriques intitulés, *Complainte sur la mort de César*, & des poëmes Grecs. Mæcenas a fait deux tragédies, de Prométhée & d'Octavie. Il a été auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle des animaux, sur la parure, sur les pierreries. Athénée & Plutarque parlent de Juba roi de Mauritanie, comme d'un prince très-sçavant. Pline (2) dit que ses con- *Suet inTib. c.61. & 70.* *Meibom.in Mæcen. c. 23.24.& 25.* *Athen.lib. 3. Plutarch. in Sertor.*

(1) Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tàm dirum mandare nefas ? ergò ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis ?
Sed legum servanda fides ; suprema voluntas
Quod mandat fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potiùs legum veneranda potestas ;
Quàm tot congestos, noctesque diesque, labores
Hauserit una dies.
Vita Virgil.

(2) Juba Ptolemæi pater, qui primus utrique Mauritaniæ imperavit, studiorum clari-

noissances le rendent plus célébre que sa couronne. Il avoit composé des antiquités Romaines; des dissertations sur la peinture & sur les peintres, des annales de Libye & d'Arabie, qui contenoient plusieurs choses curieuses sur l'histoire naturelle de ces païs-là, & qu'il avoit dédiées à Caïus César petit-fils d'Auguste, des traités de médecine & de grammaire.

Suet. in Claud.

Tac. annal. lib. 11.

Tac. annal. lib. 4.

Casaub. Præfat. ad Polyb.

Germanicus a fait quelques tragédies Grecques & un poëme sur le tombeau d'un cheval d'Auguste. L'empereur Claude écrivit une histoire Romaine depuis la mort de César, & des commentaires de sa vie, avec une défense de Cicéron contre la critique d'Asinius Gallus. Il ajouta à l'alphabet trois lettres, qui furent en usage durant son régne, & retranchées après sa mort. Agrippine, mere de Néron, a laissé des mémoires. Zénobie, reine de Palmyre, a composé un abregé de l'histoire d'Alexandrie & d'une partie de l'Orient. Trajan (1) & Adrien ont écrit des commentaires de leurs vies. L'empereur

tate memorabilior etiàm quàm Regno. *Plin. lib.* 5. *c.* 1.

(1) Commentarios de suis aut alienis rebus composuerunt Cornelius Sylla, Julius Cæsar, Augustus, Claudius, Trajanus, Adrianus, & plures alii. *Casaub. præfat. ad Polyb. Le Vayer, t. 2. discours de l'hist.*

Tite avoit tant de disposition à la poësie, qu'il dictoit plusieurs vers sur le champ. Il a composé des tragédies Grecques & d'autres poëmes. Domitien, pour cacher (1) ses inclinations perverses, feignit de s'adonner à l'étude, & s'occupa à (2) faire des vers. Nous avons les réflexions de l'empereur Marc Auréle Antonin, remplies d'une morale Stoïcienne. L'empereur Clodius Albinus a fait des Géorgiques, & des romans qui ont eu de la réputation, quoique d'un style assez médiocre. l'Empereur Constantin écrivoit des discours en latin, & il avoit des interprétes chargés de les traduire en Grec. De

Suet. in Tit. c. 3.

Eutrop. Isid. Suid. ap. Vos. de poët. græc. c. 9.

Jul. Capitol. in Albin.

Euseb. de vitâ Const. lib. 4. c. 22.

(1) Domitianus studium litterarum & amorem carminum simulans, quò velaret animum. *Tac. hist. lib. 4.*

(2) Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum; parumque diis immortalibus visum est eum esse maximum poëtarum. *Quintil. lib. 10. inst. c. 1. Ce passage de Quintilien ne regarde pas Germanicus, neveu de Tibére : c'est un trait de flatterie adressé à Domitien, qui fut surnommé Germanicus, avant que d'être Empereur. Il ne peut y avoir de doute, si l'on considére que le titre d'Auguste ne convient qu'à un Empereur, & que les paroles suivantes ne peuvent être appliquées qu'à un prince vivant:* Quis enim caneret bella meliùs, quàm qui sic gerit ? Dicent hæc pleniùs futura sæcula ; nunc enim cœterarum fulgore virtutum laus ista perstringitur. *Quintil. loc. cit.*

ce nombre est l'oraison adressée à l'assemblée des Saints, qu'Eusébe a rapportée à la fin de son histoire. Cet Empereur emploïa les derniers tems de sa vie à composer plusieurs autres discours : & même lorsqu'il se sentit proche de sa mort, il récita une oraison funébre, où il s'étendoit fort au long sur l'immortalité de l'ame & sur les récompenses & les punitions de l'autre vie. Les ouvrages de l'empereur Julien sont trop connus pour en faire ici le détail. L'empereur Gratien étoit bon poëte. L'impératrice Eudocie femme du jeune Théodose a laissé plusieurs poëmes, dont on trouve un extrait dans la bibliothéque de Photius. Elle mit en vers héroïques Grecs les huit premiers livres de l'ancien testament, & composa des paraphrases poëtiques sur les prophéties de Zacharie, de Daniel, & d'autres prophétes. Socrate rapporte qu'elle avoit composé un poëme heroïque au sujet de la victoire, que l'empereur Théodose II. son mari remporta sur les Perses. On lui a attribué la vie de Jesus-Christ en centons d'Homére, qui est venuë jusqu'à nous. L'Empereur Constantin Pogonat ou le Barbu a fait un ouvrage sur l'agriculture, divisé en vingt livres. Les empereurs Basile, & Constantin Porphyrogénéte ont composé des

Ibid. lib. 4. c. 55.

Cod. 183. & 184.

Hist. lib. 7. c. 21.

instructions à leurs enfants. Ce dernier, outre les extraits qu'il fit faire de plusieurs anciens auteurs, & la description de l'empire qu'il adressa à Romain son fils, a laissé un traité de l'image de notre Seigneur envoïée à Abgare roi d'Edesse, l'histoire de l'empereur Basile le Macédonien son aïeul, & autres ouvrages. Les empereurs Maurice & Léon VI. ont écrit des livres sur la Tactique & sur la discipline militaire. L'empereur Michel, surnommé Parapinace, à cause d'une grande famine arrivée de son tems, fut fort méprisé pour s'amuser à faire des vers, pendant que les Turcs attaquoient les frontiéres de l'empire. L'empereur Alexis Comméne a composé un traité des dons & des choses sacrées, qu'il a intitulé *la bulle d'or*. Il semble que ce titre ait été imité par l'empereur Charles IV. de Luxembourg, qui l'a donné à la fameuse constitution, qui est encore le fondement du droit Germanique. Anne Comméne a composé quinze livres de (1) l'Alexiade ou de la vie d'Alexis son pere: L'empereur Andronic Paléologue, *Hist.Byzant.*

(1) *L'Alexiade a été traitée de fable, parce que la vérité des faits y est entiérement déguisée par flatterie pour Alexis. Cette histoire ne fut d'abord publiée qu'en huit livres par Hœschelius.*

surnommé le Vieux, a fait (1) un dialogue entre un Juif & un Chrétien sur les preuves de la religion Chrétienne. Jean V. Cantacuzéne après s'être démis de l'empire, & s'être fait moine au mont Athos, a composé l'histoire d'Andronic Paléologue & la sienne. L'empereur Manuel II. étoit théologien & philosophe. On a de lui dans la bibliothéque du roi vingt dialogues sur la religion, & cent préceptes à Jean Paléologue son fils & son successeur. Ces ouvrages ont été traduits en François dans le seiziéme siécle.

Charlemagne paroît avoir écrit contre l'hérésie de Felix d'Urgel, & sur la (2) question des images. Il étoit si bon ménager du tems, qu'à table il se faisoit toujours lire quelque histoire ou quelque ouvrage de S. Augustin. Il donna des noms aux mois de l'année & aux vents. Ils composa en vers latins l'épitre dédicatoire d'un pseautier qu'il envoïoit au pape Adrien I. Ces vers, au nombre de vingt, sont rapportés par Lam-

Lambec. Biblioth. Cæsar. lib. 2. *c.* 5.

(1) *Quelques auteurs attribuent ce dialogue à un autre Andronic de Constantinople, différent des empereurs de ce nom.*

(2) Les livres Carolins, sur la question des images, furent composés ou par l'illustre Alcuin, ou par les évêques François, au nom de Charlemagne qu'ils y font parler. *Hist. litér. de la Fr. t.* 4.

becius. Il fit aussi, en vers latins, l'épitaphe du même pape qui se trouve dans les annales de Baronius, en 38. vers. Jean Albert Fabricius a encore recueilli deux épitres en vers de cet empereur à l'historien Paul Diacre & quelques vers sur la mort de Rolland. Il aimoit fort les Sciences & les Sçavants, & s'appliquoit à la rhétorique, à la dialectique, & surtout à l'astronomie. Il a aussi (1) composé une grammaire de la langue Thudesque.

Baron. t. 9. ad ann. 795.

Fabric. Biblioth. med. & infim. latinit. lib. 3.

Eginhard. in Car. M.

L'empereur Fréderic II. a fait de fort bonnes poësies Italiennes, & un traité sur la chasse. L'empereur Maximilien I. composa quelques poësies, des mémoires de sa vie & autres ouvrages.

Fabric. bibl. med. & infim. latinit. lib. 6.

Lambec. lib. 2. bibl. Cæsar. c. 8.

Charles-Quint fut auteur d'un traité de l'art de la guerre; & il écrivit des mémoires de son régne en François. *Je m'étonne*, dit Bayle, *que ces mémoires n'aient jamais vû le jour, puisqu'on en avoit des copies, & que Guillaume Marindo les avoit traduits en Latin, à dessein de les publier incessamment.* » Tout le monde, » suivant la remarque de Brantome, y » fût accouru pour en acheter, comme » du pain en un marché en un tems de

Préf. du duc de Rohan, sur les int. des pr.

Dict. not. C. sur Charl. Quint.

Cap. étrang. art. de Charl. Quint.

(1) Scripsit & grammaticam patrii sermonis, quam extare aïunt. *Aventin. lib. 4.*

» famine : & certes la cupidité d'avoir un » tel livre si beau & si rare, y eût bien » mis autre cherté qu'on ne l'a vûë, & » chacun eût voulu avoir le sien. «

Greg. Tur. lib. 6. *c.* 46.

Le roi Chilpéric étoit poëte. Grégoire de Tours dit que ses vers étoient pleins de licences poëtiques & irréguliers en la quantité. Il voulut ajouter des lettres Grecques à l'alphabet, & il fit un livre sur la Trinité. Grégoire de Tours & Salvius d'Albi dirent fort librement à ce roi, que son livre étoit plein d'erreurs.

Fleur. Hist. Eccl. t. 11. *l.* 54.

Vers la fin du neuviéme siécle, Alfred roi d'Angleterre, a fait des cantiques & plusieurs traductions, & il a recueilli les anciens vers Saxons, qui contenoient l'histoire de cette nation. Le roi Robert II. a composé plusieurs (1) hymnes & la priére au saint (2) Esprit que l'église chante encore. Marguerite d'Orléans sœur de François I. veuve en premiéres noces du duc d'Alençon, & remariée à Henri d'Albret roi de Navarre, a com-

(1) *Parmi les hymnes de ce Roi, il y en a un, qui commence par ces mots :* O constantia martyrum! *la Reyne Constance, qui avoit souvent pressé le Roi de faire des vers pour elle, ne douta point, lorsqu'elle entendit le commencement de cet hymne, que ce ne fussent des vers à sa loüange. Favyn, theatr. d'honn. & de chev. liv.* 3.

(2) Veni, sancte Spiritus, & emitte cœlitùs, &c.

posé des comédies, & autres ouvrages sous ce titre : *Marguerites de la Marguerite des Princesses* ; avec des contes à la maniere de Boccace, qui sont intitulés : *Les nouvelles de la reine de Navarre.* La reine Marie Stuart récita au Louvre, en présence de toute la Cour, une oraison Latine qu'elle avoit faite.

On a imprimé depuis peu une épître en vers, de François I. à la Comtesse d'Engoulesme sa mére. Il se trouve d'autres poësies de ce monarque à la bibliothéque (1) du Roi. Les lettres doivent s'honorer infiniment de ces ouvrages de leur restaurateur.

Charles IX. a fait un (2) traité sur la chasse du cerf, & quelques poësies. La reine Marguerite de Valois a laissé des poësies & des mémoires.

(1) *Parmi les manuscrits de Baluze, n. 370.*

(2) Ce petit ouvrage est plein d'érudition & de belles recherches sur la nature des cerfs, auxquelles ce monarque dit avoir fait travailler les plus sçavants personnages. *M. de Séré, Préf. du poëm. de la chass.* Ces livres de la vénerie & de la chasse ont été imprimés en 1625. quoiqu'imparfaits ; la mort n'aïant donné à Charles IX. le loisir d'y apporter la derniére main. Il étoit d'ailleurs si amateur de la poësie, que l'un des ornements de celle de Ronsard est d'y voir les vers d'un si brave Roi entremêlés. *Naudé, addit. à l'hist. de Loüis XI. ch. 8.*

Henri le Grand a traduit les commentaires de César, & Casaubon assûre que ce monarque avoit commencé des commentaires de sa vie. La guerre des Suisses, décrite dans le premier livre des commentaires de César, a été (1) traduite par Louis le Grand.

Casaub. Præfat. ad Polyb.

Henri VIII. roi d'Angleterre, obtint le titre de *défenseur de la foi*, pour son traité des Sacrements contre Luther. La reine d'Angleterre Elisabeth a traduit des auteurs Grecs & Latins, & entr'autres quelques tragédies de Sophocle. Jacques I. roi d'Angleterre, a écrit plus en docteur qu'en roi. Il a composé des livres de controverse contre Vorstius & contre les Cardinaux du Perron & Bellarmin. Scioppius auteur contemporain, l'a traité avec fort peu de ménagement (2) dans plusieurs ouvrages.

Hist. de l'Acad. des scienc. ann. 1725.

Le Czar Pierre I. a composé des traités de Marine. On attribue à Hoam Ti,

(1) *Cette traduction a été imprimée à Paris, en 1651. in fol. avec des figures. L'édition qui est unique, est rare. Méthod. d'étud. l'hist. t. 2. p.* 481.

(2) *Dans celui qui est intitulé* : Ecclesiasticus autoritati serenissimi D. Jacobi magnæ Britanniæ regis oppositus ; *Dans celui qui est intitulé* : Collyrium regium Britanniæ regi graviter ex oculis laboranti muneri missum ; *Dans celui qui est intitulé* : Corona regia.

prétendu roi de la Chine, des livres de médecine, qui traitent particuliérement de la connoissance du poulx. Il y a une relation de la bataille de Senef, écrite par le grand Condé. Armand-Loüis Prince de Conti a fait un traité de la comédie suivant la tradition de l'église & les sentiments des péres. Il est fait mention, dans la bibliothéque de la Croix du Maine, de plusieurs ouvrages de piété, qui sont de Gabrielle de Bourbon-Montpensier, femme de Loüis de la Trimoüille. Foulques IV. Comte d'Anjou, écrivit au commencement du douziéme siécle, une histoire de sa maison, qui a été publiée par D. Luc d'Achery. *Art. Gabrielle.*

La maison de Foix a passé pour lettrée & sçavante. Gaston Phœbus comte de Foix, est auteur d'un traité intitulé, *Déduits de la Chasse*; les deux tiers sont en prose, & un tiers en vers. Du Bellay de Langei a acquis beaucoup (1) de gloire, *Montagn. liv. 1. c. 25.*

(1) *Son épitaphe est en huit vers Gaulois :*
Arrête toi, lisant;
Cy dessous est gisant,
Dont le cœur dolent j'ai;
Ce renommé Langeai
Qui son pareil n'eut pas:
Et duquel au trépas
Jettérent pleurs & larmes
Les lettres & les armes.
S'éidan le nommé du Bellay de Langei, l'honneur de la noblesse Françoise.

pour n'avoir pas moins bien servi François I. de sa plume que de son épée. Henri duc de Rohan a laissé un traité des intérêts des princes, & un autre du parfait capitaine. Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon a décrit le siége de Metz. L'amiral de Coligni a composé l'histoire du siége de S. Quentin. Brantome, si connu par ses ouvrages, & Montrésor, auteur des mémoires de la minorité de Louis XIV. étoient de la maison de Bourdeille. Henri Duc de Guise, que quelques-uns ont appellé *le Roi de Naples*, publia des mémoires concernant la révolution de ce Roïaume. Il se présente une foule d'auteurs d'une noblesse distinguée & faisant profession des armes : les maréchaux de Montluc, de Tavanne, d'Estrées & de Grammont, Castelnau, Du-Plessis-Mornai, d'Aubigné, le duc de La Rochefoucault, La Chatre, Beauvau, Du Châtelet, Clermont de Monglas, Bussi-Rabutin, La Fare, &c.

Cicéron fait le dénombrement des illustres capitaines, qui ont cultivé leur esprit par les sciences & en particulier par la philosophie : tels que Pisistrate, Périclés, Alcibiade, Dion de Syracuse, Timothée, Agésilas, Epaminondas, &c.

Il appelle (1) nuds & désarmés ceux qui entreprennent le maniement des affaires publiques, sans y être préparés par l'étude. Il est évident, & par le raisonnement & par l'expérience, que la gloire des nations, leur police, leur bonheur, leur supériorité sur les autres peuples, dépendent en partie des sciences.

Les nations Barbares regardoient au contraire les lettres comme un obstacle aux qualités militaires. Les Scythes s'étant emparés d'Athénes du tems de l'empereur Claude II. rassemblérent tout ce qu'ils purent trouver de livres pour les bruler ; mais ils en furent détournés par la remontrance de l'un d'entr'eux, qui leur dit *qu'il étoit à propos de conserver ces sortes de choses, pour amollir les courages de leurs ennemis.*

Les lettres regardées par les Barbares comme un obstacle aux vertus militaires.

Cedren.

Les Goths représentérent à leur reine Amalasunte, *que l'éducation qu'elle donnoit à son fils Athalaric, ne convenoit pas à un roi des Goths ; que la science ne peut se rencontrer avec la valeur ; qu'elle se tourne en timidité & en bassesse de courage ; qu'on doit éloigner de l'indolence des lettres, & livrer entiérement aux exercices des ar-*

Procop. de bell. Goth. lib. 1. c. 2.

(1) Nunc contrà plerique, ad honores adipiscendos, & ad rempublicam gerendam, nudi veniunt atque inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati. *Cic. lib. 1. de orat.*

mes un jeune prince destiné à être un grand capitaine ; & que celui qui est accoutumé à avoir peur d'une férule, aura peur, à plus forte raison, d'une épée Cette erreur, dont la noblesse de l'Europe est aujourd'hui fort désabusée, avoit pris naissance chez les Barbares sortis du Nord, où les lettres étoient inconnuës.

Magnifiques récompenses de quelques sçavants.

Il en est de la fortune des gens de lettres à peu-près, comme de la considération des sciences. Les uns ont été récompensés fort libéralement, les autres avec beaucoup de talents & même de réputation ont été réduits à une extrême misére. Chærilus aïant composé un poëme des victoires des Grecs sur Xerxés, Archelaüs roi de Macédoine récompensa chaque vers d'une piéce de monnoye valant environ deux louis d'or. Horace (1) le confond avec un mauvais poëte de même nom, qui vivoit du tems d'Alexandre le grand. La tragédie d'Antigone valut à Sophocle le gouvernement de Samos. Hiéron roi de Syracuse récompensa de mille muids de blé une épi-

Athen. lib. 5.

(1) Gratus Alexandro regi magno fuit ille Chærilus, incultis qui versibus, & male natis, Rettulit acceptos regale numisma Philippos. *Hor. lib. 2. epist. 1. Outre ces deux Chæriles, il y a eu un poëte tragique grec du même nom. Hofman. in voc. Chæril.*

gramme.

gramme qu'Archimelus poëte Athénien composa sur un vaisseau que ce roi avoit fait construire. Virgile & Horace furent en faveur auprès d'Auguste, qui disoit sur l'asthme du premier & sur la fistule lachrimale du second (1) : *Je n'ai pas le pouvoir de garantir des soupirs & des larmes.* Caracalla fit compter à Oppien pour chaque vers de son poëme de la pêche, une piéce de monnoie d'or : ce qui fit nommer ces vers dorés.

La ville de Venise fit un présent de six cents écus d'or à Sannazar, pour une épigramme de six vers, qu'il avoit composée (2) à l'honneur de cette ville.

Charles V. donna une charge de maître des requêtes pour une traduction de la cité de Dieu de saint Augustin : & Budé dans ses commentaires de la langue Grecque, dit que François I. lui donna une même charge, en considération de l'intelligence qu'il avoit du Grec. An-

(1) Sedeo inter suspiria & lachrymas.

(2) Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & totò ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantumvis, Juppiter, arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque :
Illam homines dices, hanc posuisse deos.

drelinus raconte dans sa dixiéme éclogue (1) qu'aïant récité son poëme sur la conquête de Naples, en présence de Charles VIII. il en reçut un sac d'or qu'il pouvoit à peine porter sur ses épaules. Le même adresse à Jean Ruzé trésorier de France sous Charles VIII. un remerciement d'une forte pension, que ce roi lui faisoit païer.

René Choppin obtint des lettres de noblesse, il y a environ deux cents ans, pour son livre du domaine, & mille pistoles pour la premiére partie des commentaires sur la coutume d'Anjou. Amyot eut l'abbaïe de Bellosane pour une traduction du roman d'Héliodore. Il fut depuis grand-aumônier de France.

Charles IX. donna à des Portes huit cents écus d'or, pour la comédie du Rodomont. Henri III. lui fit présent d'une somme de trente mille livres, pour mettre au jour un fort petit nombre de sonnets. Le même auteur obtint de l'amiral de Joyeuse une abbaïe pour un

(1) Nescio quâ nostri captus dulcedine cantûs
Ipse fuit; fulvi saccum donavit & æris,
Vix istis delatum humeris, cunctosque per annos
Pensio larga datur, qualem non lentus habebat
Tityrus, umbrosis recitans sua gaudia sylvis.

seul sonnet. » La peine qu'il prit à faire » des vers, dit Balzac, lui acquit un loi- » sir de dix mille écus de rente, mais c'est » un dangereux exemple : ce loisir de dix » mille écus de rente est un écueil con- » tre lequel les espérances de dix mille » poëtes se sont brisées. « Balz. Entret. 8.

Le cardinal de Richelieu donna six cents livres à Colletet pour six vers : ce qui fit dire à ce poëte.

Armand, qui pour six vers m'as donné six
cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre touts
mes livres.

Ce cardinal donna encore une autre fois cinquante pistoles de sa propre main au même Colletet, pour deux vers seulement de son monologue des Thuilleries, ajoutant obligeamment *que le roi n'étoit pas assez riche pour païer tout le reste de cette piéce.*

Misére du plus grand nombre des gens de lettres.

Les exemples des sçavans malheureux (1) sont en bien plus grand nombre. Il n'y a point d'art, quelque méchanique qu'il puisse être, qui ne pro-

(1) *Il y a deux traités* de litteratorum infœlicitate. *L'un est de Pierius Valerianus Bellunensis : l'autre de Cornelius Tollius. Joseph Barberius a fait un petit traité* de miseriâ poetarum Græcorum.

mette une récompense (1) plus sûre, plus prompte & plus ample que les belles lettres. Juvénal dit que les meilleurs poëtes de son tems étoient (2) réduits à se faire baigneurs à Gabies, ou boulangers à Rome, ou crieurs publics.

Cléanthés gagnoit sa vie à puiser de l'eau. Les anciens poëtes Grecs nous sont représentés comme de pauvres vieillards, qui alloient de village en village chanter leurs vers pour mandier leur subsistance. Xylander sçavant commentateur, Alde Manuce, Jean Bodin, Agrippa, la Fontaine & le Tasse sont tombés dans une extrême misére. Charles Etienne est mort en prison pour dettes. Vaugelas ne sortoit point de l'hôtel de Soissons, de peur d'être arrêté par ses créanciers. Du Ryer & Baudouin avoient un marché fait avec leurs libraires (3) à trente sols la feuille des traductions, à quatre

Baill. Jug. des sçav. t. 1. p. 446.

(1) Ut dignus venias hederis & imagine macrâ:
Spes nulla ulterior. *Juven. Sat. 7.*

(2) . . . . . cùm jàm celebres notique poëtæ
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent, nec fœdum alii nec turpe putarent
Præcones fieri. *Juven. Sat. 7.*

(3) *Combien d'auteurs ont composé leurs ouvrages, plus pour soulager leur misére, que pour acquerir de la réputation? & dont on peut dire après de Thou, qu'ils ont travaillé,* fami non famæ.

francs le cent des grands vers, & à quarante sols le cent des petits. La triste pauvreté est (1) peu propre à l'enthousiasme des Muses. D'un autre coté, celui qui est occupé des devoirs d'une charge, distrait par le soin de ses biens, entrainé par le torrent des plaisirs, est-il fort capable de cet enthousiasme des Muses? Il n'arrive guéres qu'un homme, à portée de touts les agréments de la vie, donne ses veilles au travail, & pour me servir des termes de Perse, qu'il frappe (2) sa table & morde ses ongles pour composer de bons ouvrages. La pauvreté ôte à l'esprit son élévation & sa force; la prospérité le distrait & le rend paresseux. Quel concours de dispositions naturelles, fortuites & acquises ne faut-il point pour former d'excellents auteurs?

Ce qu'il y a de plus malheureux dans leur sort, c'est qu'ils ne joüissent point de leur réputation, (3) qui ne commen- Auteurs exposés à l'envie.

(1).... Neque enim cantare sub antro
Pierio, thirsumve potest contingere mœsta
Paupertas atque æris inops. *Juven. Sat.* 7.
(2) Nec pluteum cædit, nec de morsos sapit ungues. *Pers. Sat.* 1.
(3) Pascitur in vivis livor, post fata quiescit. *Ovid.*
Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infrà se positas: extinctus amabitur idem. *Hor.*

ce ordinairement qu'après leur trépas. L'optique de la renommée suit une régle opposée à celle de l'optique ordinaire. Plus l'objet s'éloigne, plus il paroît grand. Martial (1) dit à ce sujet, que si la gloire ne vient qu'après la mort, il n'est pas pressé d'en acquérir. On a cependant remarqué qu'un certain homme de Gades (2) vint exprès de son païs pour voir Tite-Live, & s'en retourna dès qu'il l'eût vû.

La plûpart des auteurs se flattent d'acquérir de la réputation par leurs ouvrages : quelques-uns avouënt que dans un siécle aussi éclairé & (3) aussi critique qu'est le nôtre, on s'humilie en se déclarant auteur.

Difficulté de réüssir.

Il est bien difficile de plaire aux différents charactéres. L'un se prévient par les apparences de la retenuë & de la modestie; l'autre pense avantageuse-

(1) Si post fata venit gloria, non propero. *Mart.*

(2) Gaditanum quemdam T. Livii nomine gloriâque commotum ad visendum eum, ab ultimo terrarum orbe venisse, statimque ut viderat, abiisse. *Plin. lib. 2. epist. 3.*

(3) Scio ego quæ scripta sunt, si palàm proferantur, multos fore qui vitilitigent : sed ii potissimùm, qui veræ laudis expertes sunt. Eorum ego orationes sino præterfluere. *Cato, ap. Plin. hist. nat. lib. 1.*

ment d'une présomption, qu'il croit plus capable de réüssir. Celui-ci veut trouver de l'esprit ; celui-là goute le sçavoir : un troisiéme les exclut touts deux, pour ne s'attacher qu'au sentiment. Plusieurs même croient qu'il est du bel air de décrier la science, & ils affectent de ne lui rien devoir, en même tems qu'ils en tirent tout l'avantage qu'ils peuvent. L'un blâme les citations ; rien ne plaît tant à un autre que l'application heureuse d'un beau passage. Dans le style, il y en a qui ne sont charmés que du concis, du haché, pour ainsi dire ; d'autres au contraire veulent par tout (1) des liaisons, & même de l'harmonie. On blâme les inégalités du style, comme du charactére ; & celui qui ne soutient pas (2) l'uniformité de l'un & de l'autre, s'expose à la critique. Il faut cependant, par un art, qui est en apparence opposé, diversifier sa composition : de même que certaines variations dans l'humeur ont je ne sçai quoi de plus piquant : & c'est un précepte

(1) *Caligula appelloit le style de Sénéque du sable sans ciment.* Senecam, arenam sine calce dicebat. *Suet. in. Calig. c.* 53.

(2)....... Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit. *Hor. art. poët.*

des plus néceſſaires, d'emploïer (1) les rafinements & les ombres, pour donner plus d'éclat aux couleurs. Quelques-uns n'eſtiment que la méthode, & cherchent uniquement l'analyſe & la préciſion : quelques autres ne peuvent ſouffrir tout cet ordre didactique, qui leur paroît ſec & gênant. Je me ſervirai d'une comparaiſon un peu groſſiére, mais les plus ſenſibles ſont celles qui donnent les idées les plus nettes. Comme un ragout délicat demande un aſſaiſonnement où rien ne domine, on veut dans les ouvrages des auteurs un ſtyle qui ſoit excellent, en ce qu'aucune des bonnes qualités, qui le forment, ne s'y faſſe trop ſentir. Ainſi la roideur des penſées nuit à Sénéque ; la pompe des expreſſions, à Lucain ; une véhémence trop ſoutenuë, à Juvenal ; l'enjoüement prodigué, à Ovide ; une négligence un peu préſomptueuſe & trop ſûre de plaire, à Horace, la monotonie à touts les auteurs médiocres. Il faut, pour être accompli, qu'un auteur ſçache mêler juſqu'au point convenable à ſon ſujet, l'éclat & la retenuë, la force & la douceur,

(1) Habeat igitur illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam ac receſſum, quo magis id quod erit illuminatum extare atque eminere videatur. *Cic. lib.* 3. *de Orat.*

la netteté & la profondeur, la précision & quelquefois le désordre.

Il est dangereux de tomber (1) entre les mains des ignorants, qui ne connoissent pas ce qu'on leur présente de bon; & des sçavants à qui l'on ne peut cacher ce qu'on a de défectueux & d'imparfait. L'agrément & l'utilité se combatent quelquefois. L'agrément veut qu'on tienne en réserve les choses même excellentes; il ne permet pas qu'on les montre en entier; il semble demander qu'on ne les laisse qu'entrevoir. Le véritable esprit des sciences ne connoît pas ces ménagements étudiés dans la seule vûë de plaire. Il ne se plaint jamais que ce qui est excellent, abonde; plus les véritables richesses sont prodiguées, plus elles sont de son goût: semblable aux avares, que la valeur la plus prétieuse d'un trésor ne dégouta jamais.

Un écueil des auteurs est le goût à la mode, le ton du siécle. Cicéron & Démosthéne même se seroient crus obligés de donner plus de parure & peut-être de l'affectation à leurs discours, s'ils

(1) C. Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere solebat ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis legi velle; quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortasse quàm de se ipse. *Cic. lib. 2. de orat.*

avoient vécu du temps de Sénéque & de Pline. On eſt, en quelque façon, obligé de ſortir de ſon naturel, pour ſe mettre à l'uniſſon de ſes contemporains. Mais ſi l'on a un diſcernement aſſez judicieux, pour appercevoir les défauts du goût général qui domine, ce ſeroit une complaiſance baſſe & ſervile, de ſuivre le torrent de l'opinion, & d'adopter, de deſſein prémédité, des défauts connus, pour plaire davantage.

Le goût, qui régne aujourd'hui, eſt en général trop porté au paradoxe. On ſonge moins à éclairer l'eſprit, qu'à l'éblouïr. Nos auteurs, en affectant un tour ſingulier, s'écartent du naturel; mais le plus grand des écueils eſt que chacun veut avoir de l'eſprit inventif, ſouvent malgré la nature; que pour donner du nouveau, on détériore l'ancien en tout genre, & que les moins habiles dédaignent de ſuivre les routes frayées. Ce n'eſt pas (1) inventer, que de produire ce qui n'étoit bon qu'à éviter. Ne perdons point de vûë les bons modéles (2) anciens & modernes, &

(1) Ego porrò ne inveniſſe quidem credo eum, qui non judicavit. Nec enim contraria, communia, ſtulta inveniſſe dicitur quiſquàm, ſed non vitaſſe. *Quintil. lib. 3. inſtit. c. 3.*

(2) Neque concipere aut edere partum mens

ſoyons ſur nos gardes contre tout ce qui pourroit cauſer parmi nous la même décadence des lettres, qui arriva bientôt à Rome, après le ſiécle d'Auguſte. Car à quoi pourroit-on attribuer cette eſpéce de fatalité, qui rend la décadence ſi proche de la perfection, ſi ce n'eſt à cette envie de ſe diſtinguer des excellents modéles, qui introduit le fardé pour le naturel, l'exceſſif pour le vrai ?

J'ajouterai encore une réflexion. C'eſt qu'on nous a aſſez dit, que l'eſprit ne doit être placé qu'à propos & avec ménagement ; mais on ne ſe plaint pas d'un autre excès, qui eſt celui des ſentiments. Il ſe remarque ſurtout dans le genre dramatique. La tragédie & la comédie même ſont devenuës des diſſertations métaphyſiques. N'oublions pas cet ancien conſeil d'Apollon : *Rien de trop* ; & n'évitons pas moins l'affectation du ſentiment que celle de l'eſprit.

Un défaut général, dont le plus ſouvent nous nous applaudiſſons, corrompt en même-tems, les ſciences, les belles lettres, le ſtyle, & le bon goût. C'eſt cet excès de ſubtilité qui s'empare

poteſt, niſi ingenti flumine litterarum undata. *Petron. Satyric.*

de presque touts les ouvrages.

Différentes classes des Auteurs.

Il y a, comme dans la société civile, différentes conditions dans la république des lettres. Commenter ou traduire est un genre inférieur à celui de composer de son chef : les sciences, qui ne servent que de clef & d'introduction, sont moins considérables que celles que l'esprit se propose, comme le terme où il a dessein d'arriver. Je ne comparerai pas un calculateur à un astronome, ni un grammairien à un orateur. Celui qui expose avec ordre & avec netteté les progrès déja connus de quelque science, n'est pas égal à un génie vraiment inventeur, qui donne une étenduë nouvelle à cette même science par ses découvertes. Mais l'excellent dans une classe inférieure, est de beaucoup préférable au médiocre d'une classe plus élevée.

La mode décide aussi de l'estime des ouvrages. Les commentateurs, qui ont rendu les services les plus importants à la république des lettres, sont aujourd'hui peu considérés en général, à cause des railleries qui ont été faites de la prévention & des défauts de quelques-uns d'entr'eux. La Mothe en citant ces deux vers de Corneille :

Mathanas.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

dit plaisamment *que dans deux mille ans, il viendra peut-être quelque commentateur, qui se récriera sur le bel effet que fait, dans ces vers, l'opposition du long & du large.* Mais les défauts de quelques particuliers ne doivent pas être imputés à toute l'espéce. Un bon commentaire est très-utile ; & c'est une sorte d'ouvrage d'autant plus honorable, qu'il demande beaucoup de capacité. On peut éviter les défauts si connus de certains commentateurs, de s'étendre beaucoup sur ce que tout le monde entend, & de passer les endroits obscurs ; d'exalter les choses les plus communes & quelquefois les imperfections dans les auteurs qu'ils commentent, & de leur donner des loüanges excessives.

Le nom de compilateur a deux significations fort différentes. Il y a des collections de piéces rares & d'un grand prix, qui ont enrichi considérablement la république des lettres. Les compilateurs de cette espéce sont très-estimés. Pour les compilateurs vulgaires, dont l'unique étude est de copier les ouvrages des autres, & de joindre des lam-

beaux détachés sans en faire usage on ne peut pas même les placer au rang d'auteurs. Leur fonction n'est proprement que de charrier les matériaux à l'architecte. *Comme les compilateurs ne pensent point*, dit la Bruyére, *ils rapportent ce que les autres ont pensé.* Mais lorsqu'il y a, dans le total de l'ouvrage, une unité de dessein, ce n'est plus une compilation que de rapporter les sentiments des auteurs qui ont précédé : c'est la meilleure maniére de traiter un sujet, celle qui demande le plus de travail, qui en épargne davantage au lecteur, & qui le met à portée de prendre son parti en plus grande connoissance de cause. Si l'on donnoit le nom de compilation à cette méthode emploïée avec choix & discernement, il faudroit traiter touts les auteurs profonds & instructifs, de compilateurs.

Les pensées desunies, qui ne tendent à aucun but certain, rendent la composition plus facile & plus libre; mais la lecture en est ordinairement séche & fatigante. Pascal, Montagne, le Duc de la Rochefoucault, S. Evremond, Vigneul-Marville ont excellé dans ce genre peu recommandable par lui-même.

Il est à souhaiter, pour le bien public, que le goût des lectures frivoles,

qui régne aujourd'hui, soit remplacé par celui des livres plus solides & en même-tems plus agréables pour quiconque a formé l'habitude de mêler un peu d'application à ses amusements. Je ne prétends pas comprendre touts les romans dans les livres frivoles : lorsqu'on y trouve des mœurs & de la noblesse, les desordres des passions liés avec des leçons utiles & avec des exemples qui portent à la vertu, des charactéres soutenus & dignes d'être pris pour modéles ; c'est une lecture qui peut être d'autant plus avantageuse, que l'utilité(1)s'y trouve jointe à l'agrément.

A l'égard de ceux qui s'abandonnent à la licence de l'impiété, de la rébellion, ou de la calomnie, ils éprouvent bientôt qu'ils entendent très-mal leur intérêt particulier, que le public veut être respecté, qu'un auteur, qui perd de vûë cette maxime, ne doit s'attendre qu'à une indignation générale. C'est en vain qu'il tâcheroit d'envelopper sous quelques dehors spécieux, ses mauvaises intentions par rapport à la religion, au gouvernement, & à la morale. Malgré

(1) Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. *Hor.*

cet artifice, elles se décélent bientôt elles-mêmes, & elles font, à coup sûr, haïr & mépriser l'auteur, surtout en ce païs-ci.

Des Rabbins. Les Rabbins sont les plus extravagants des auteurs. Leur ignorance est ridicule. Le Talmud est rempli de puérilités indécentes. Jean Albert Fabricius a recueilli la plupart des fables qu'ils ont débitées concernant les patriarches & l'histoire de l'ancien testament : & Jean Morin a produit au jour les absurdités en tout genre que les Rabbins ont avancées. On peut consulter la bibliothéque Rabbinique sur les principales opinions des Juifs en ce qui concerne la morale, la métaphysique, les cérémonies, &c. Les Rabbins ont eu, à la vérité, des auteurs très-sçavants parmi eux, mais seulement depuis cinq ou six cents ans, à commencer par le Rabbin Moyse Maimonide, appellé autrement Ramban, qui mourut à Cordouë en 1135. âgé de 70. ans. Les gens de lettres, parmi les Juifs, sont détournés de l'étude par le commerce & même par les métiers les plus bas ; leurs auteurs sont des frippiers, des savetiers, & toute sorte d'artisans.

Fabric. Cod. pseudepig. veter. testam.

Exercit. biblicar. part. poster.

Le goût de la commodité, qui régne dans nos habillements, dans nos meu-

bles, dans nos logements, influë aussi sur les sciences, & il a mis à la mode les dictionnaires qui ont été composés sur presque toutes les matiéres, jusqu'au commerce & aux cas de conscience. Mais ce genre d'ouvrage est ancien. Les vocabulaires d'Hesychius & d'Harpocration sont de vrais dictionnaires. Etienne de Byzance dans le cinquiéme siécle, ou au commencement du sixiéme, a composé un dictionnaire géographique dans la même forme que les nôtres. Photius parle d'un dictionnaire d'Helladius, *le plus ample*, dit-il, *qu'il eût vû*. Paul Warnefride, Diacre de l'église d'Aquilée, puis moine au mont Cassin, connu sous le nom de Paul Diacre, composa dans le huitiéme siécle, un vocabulaire qui se trouve encore manuscrit en partie, dans quelques bibliothéques. Henri Etienne & Bonaventure Vulcanius ont publié des glossaires qui sont au moins aussi anciens que Charles le Chauve. Salomon évêque de Constance a été auteur d'un dictionnaire vers le commencement du dixiéme siécle. On trouve, à la tête du lexicon de Suidas, les citations de plusieurs auteurs, dont les collections étoient rédigées antérieurement par ordre alphabétique, c'est-à-dire, avant le

Des Dictionnaires.

Phot. bibliot. cod. 145.

douziéme siécle. Le rudiment élémentaire de Papias dans l'onziéme fut bientôt suivi du glossaire plus ample d'Ugutio évêque de Ferrare; & sur ces deux ouvrages Jean de Janua de l'ordre des Fréres-Prêcheurs dans le treiziéme siécle composa son Catholicon, dictionnaire plus ample, & dont on s'est servi depuis l'invention de l'imprimerie. Vers le même tems, Matthæus Sylvaticus de Mantouë fit un dictionnaire de médecine. Guillaume Pastrengo de Vérone, contemporain de Pétrarque, vers le milieu du quatorziéme siécle, travailla à un dictionnaire historique; & il dit à la fin de son ouvrage, *que c'est assez d'avoir commencé de si grandes choses.* Pastrengo n'étoit pas en droit de s'attribuer l'invention ni le commencement de cette sorte d'ouvrages, puisque le lexicon de Suidas, antérieur de 300. ans, cite plusieurs ouvrages semblables. L'impératrice Eudocie, femme en premiéres noces de l'Empereur Constantin Ducas, & en secondes noces de l'Empereur Romain Diogéne, l'un & l'autre dans l'onziéme siécle, avoit composé un dictionnaire historique, qui comprenoit les dieux, les héros, les auteurs, & autres hommes illustres: & beaucoup plus anciennement les voca-

Veron. illustrat. part. 2. lib. 2.

bulaires d'Hesychius & d'Harpocration, ont été de vrais dictionnaires historiques. Il ne manque qu'un ordre alphabétique à l'Onomasticon de Julius Pollux, composé vers l'an 180. de J. C. pour être aussi un dictionnaire historique. Le glossaire de Perrot, intitulé *Cornucopia*, précéda celui d'Ambroise Calepin, religieux dans l'ordre des Augustins, ainsi nommé du bourg de Calepio près de Bergame, qui mourut en 1510. privé de la vûë par son extrême vieillesse. Son dictionnaire a été depuis augmenté par différents auteurs. Le dictionnaire de Loüis Moréry fut imprimé pour la premiére fois à Lyon en un volume in-fol. en 1673. Son auteur n'avoit que 30. ans, lorsqu'il donna au public un ouvrage rempli de matiéres si différentes. Il a travaillé à une seconde édition qui ne fut achevée qu'après sa mort en 1681. Il étoit décédé le 10. Juillet 1680. âgé seulement de 37. ans & 3. mois.

Les dictionnaires sont très-utiles. Ils donnent des idées superficielles au plus grand nombre des lecteurs qui s'en contentent ; ils épargnent quelquefois bien de la peine, même aux sçavants, en rappellant dans leur mémoire ce qu'ils ont puisé ailleurs. Ils indiquent souvent

les meilleurs auteurs ſur chaque matiére. Enfin il y a mille faits ſommaires, des dates, des époques, des ſuites complettes, & quelques détails inſtructifs.

Des Journaux.

N'oublions pas une (1) eſpéce d'auteurs inconnus à l'antiquité, & auxquels l'opinion eſt, avec juſtice, très-favorable. Ce ſont les journaux, qui tranſportent, en quelque façon, les provinces dans la capitale & même à la cour, & qui, par une correſpondance utile, lient entr'elles les parties les plus éloignées de la république des lettres. Ces ouvrages, plus importants qu'ils ne paroiſſent, demandent beaucoup de diſcernement & d'équité. *On entend par journal*, dit Camuſat, *un ouvrage périodique, qui paroiſſant réguliérement au tems marqué, annonce les livres nouveaux ou nouvellement réimprimés, donne une idée de ce qu'ils contiennent, & ſert à conſerver les découvertes qui ſe font dans les ſciences.* Le devoir d'un journaliſte eſt d'extraire un ouvrage, d'en donner l'analyſe, de préſenter quelques exem-

(1) *Le premier ouvrage périodique littéraire a commencé en 1665. Il fut inventé & exécuté par M. de Sallo, conſeiller au parlement, ſous le titre de journal des ſçavants, & ſous le nom du ſieur de Hédouville.*

ples du ſtyle, de n'omettre aucune des réflexions qui peuvent prévenir la corruption du goût ou des ſciences, & de réſerver au public le jugement. Il faudroit, ce me ſemble, en bonne police littéraire, qu'un auteur, critiqué par un journaliſte, fût en droit de faire inſérer ſa réponſe dans un des journaux ſuivants : car il n'y a pas de juſtice d'attaquer un homme, qui n'a aucun moïen de ſe défendre. Et pour éviter tout inconvénient, on pourroit preſcrire à l'auteur critiqué les mêmes bornes ou la même étenduë, dans ſes faits & raiſonnements juſtificatifs, qu'auroit eu la critique.

Des auteurs qui ſe ſont loüés eux-mêmes.

Pluſieurs anciens, & même quelques modernes, ſe ſont donné des louanges outrées, que le public ne leur pardonneroit pas aujourd'hui. Pindare aſſûre, *que ni les orages des hivers, ni les efforts des vents ne pourront détruire ſes vers.* Paſſons ce trait à l'enthouſiaſme poëtique, ceux qui ſuivent, ſont plus forts. Ariſtophane ſe rend ce témoignage à lui-même, *que ſa gloire eſt montée ſi haut, que le roi de Perſe, après avoir demandé aux ambaſſadeurs de Lacédémone, quels peuples de la Gréce étoient les plus puiſſants ſur mer, les queſtionna ſur Ariſtophane, & ſur les ſujets ordinaires de ſes traits ſa-*

In Acharn. act. 3.

tiriques, ajoutant que les conseils d'Aristophane tendoient au bien, & que si les Athéniens les suivoient, ils seroient les maîtres de la Gréce.

Caton l'ancien avoit l'habitude de se louer éternellement. Quand quelques citoïens avoient fait quelques fautes, & qu'on les en reprenoit, il avoit coutume de dire : *Ils sont excusables, car ils ne sont pas des Catons.* Cicéron répéte à tout propos les louanges qu'il se donne. Il s'éléve au-dessus de Romulus en plein Sénat, & dans une lettre à Atticus il dit : *Pourquoi me* (1) *blâmeroit-on de me louer, s'il n'y a rien dans l'univers, qui soit aussi digne de mes louanges ?* Lorsqu'il sortit du consulat, au lieu de faire le serment ordinaire, qu'il n'avoit eu en vûe que le bien public, il jura *que la république ne devoit sa conservation qu'à lui seul.* Horace est assûré *que sa renommée durera autant que le culte des dieux* (2) *dans le capitole.* Malherbe dit à Henri le Grand :

Plutarch. in Cat. Cens.

Dio Cass. lib. 37.

Mais qu'en de si hauts faits, vous m'aïez
pour témoin,

(1) Si est enim apud homines quidquàm quod potius sit laudetur, nos vituperemur, qui non potius alia laudemus. *Cic. epist. ad Attic. lib. 1. epist. 19.*

(2)... usque ego posterâ
Crescam laude recens, dùm Capitolium

Avoüez-le, grand roi, c'est le comble du soin,
Que de vous obliger ont eu les destinées.
Touts vous sçavent louer, mais non également,
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit, dure éternellement.

Arrien vers le milieu de son premier livre, dit *qu'il a entrepris l'histoire d'Alexandre le Grand, par la connoissance qu'il a d'être capable de s'en bien acquitter; qu'il a aimé les lettres dès sa plus tendre jeunesse, & que parmi ceux qui se mêlent d'écrire, il tient un rang égal à celui d'Alexandre parmi les guerriers.* Galien se compare à l'empereur Trajan. Paracelse s'attribuë la monarchie de la médecine, & il apostrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, touts ceux d'Italie & du Nord, &c. *pour les sommer de suivre les pas de leur monarque.* Il ajoute *qu'un de ses cheveux est plus sçavant que toutes leurs universités.* Cardan (1) parle de sa propre intelligence, *comme doüée d une telle perfection, qu'elle*

Méthod. medend.l.9.

Præfat.Paragran.

Scandet cum tacitâ virgine pontifex. *Hor.*

(1) Sentiebam, seu ex genio mihi præfecto, seu quòd natura mea in extremitate humanæ substantiæ conditionisque, & in confinio immortalium esset posita &c. *Cardan. de libris propr.is.*

étoit placée entre les substances humaines & la nature divine. Jules Scaliger avance dans une de ses lettres (1) *que les idées de Xénophon & de Massinissa réünies, n'expriment qu'imparfaitement ce qui se trouve en lui seul*.

Jules Scaliger avoit été Cordelier, il étudia beaucoup dès sa jeunesse. Il vouloit faire croire qu'il ne sçavoit rien à cinquante ans, qu'il avoit passé la plus grande partie de sa vie à la guerre & à la cour de l'empereur Maximilien, mais qu'en douze ou quinze années il en avoit plus appris que les plus sçavants hommes en toute leur vie. Un certain Riccius lui écrivit en ces termes : *Vous devez être bien sçavant maintenant, car il y a plus de 30. ans que vous étudiez sans discontinuation*. Compliment dont Scaliger se seroit bien passé.

Huet au contraire eût voulu persuader, qu'il n'avoit pas perdu un moment d'une vie de 91. ans. *A peine avois-je quitté la mammelle*, dit-il, *que je portois envie à ceux que je voïois lire*. Le cardinal du Perron datoit de plus loin. On attribuoit sa prodigieuse mémoire à l'envie, que sa mére, étant grosse de lui,

Huetian. p. 3.

(1) Quorum utriusque idea vix me unum exprimat.

avoit

avoit euë d'une bibliothéque.

C'est une remarque qui a été faite depuis longtems, que le progrès des sciences & des arts accompagne celui des armes ; que les tems féconds en grands capitaines l'ont été en auteurs célébres. Les siécles de (1) Philippe & d'Alexandre, de (2) César & d'Auguste, de (3) François I. de (4) Loüis le Grand ont été également distingués par la gloire des armes & par celles des lettres. C'est donc une opinion qui est fondée sur l'histoire, que la nature (5) produit, en même tems, les hommes excellents en chaque genre, comme si elle en faisoit un choix pour les faire paroître les uns à côté des autres.

Des siécles les plus illustres.

(1) *On trouve du tems de Philippe & d'Alexandre, Platon, Aristote, Théophraste, Isocrate, Demosthéne, &c.*

(2) *Le siécle de César & d'Auguste a produit Varron, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Catulle, Virgile, Horace, Ovide, Vitruve, &c.*

(3) *Le siécle de François I. s'honore de Longueil, de Paul-Emyle, de Lascaris, d'Alciat, de Budé, des deux du Bellay, de Danez, d'Erasme, &c.*

(4) *Quelle foule sous Loüis le grand, en tout genre ! c'est à la postérité à en faire le triage.*

(5) *Velleïus Paterculus en fait la remarque:* Cujusque clari operis capacia ingenia in similitudinem & temporum & profectuum semet ipsa ab aliis separavisse. *Vell. Paterc. lib.* 1.

Différence du génie & de l'esprit.

L'étude & les exemples forment les esprits, mais la nature seule produit les génies ; & ces productions sont rares. Car il y a bien de la distance du bel esprit au génie. Le premier est capable de clarté & de méthode ; il sçait orner les sujets qu'il traite, il peut même y faire des progrès & des découvertes. Le génie supérieur (1) aux régles, forme de grands projets, il porte par-tout des lumiéres nouvelles, il se rend maître de ses propres idées & de celles des autres ; ses défauts mêmes (2) ont de l'élévation & de la noblesse ; il invente, il crée, pour ainsi dire.

De l'étenduë des sciences.

On ne doit pas conclure, de ce que les sciences ont été fort défrichées, qu'il soit plus facile aujourd'hui d'acquérir la réputation de sçavant. Car à mesure que les voïes, qui conduisent aux sciences, paroissent applanies, on demande, pour faire un sçavant, une plus grande étenduë de connoissances.

Huet prétendoit *que tout ce qui fut jamais écrit, depuis que le monde est monde*,

(1) Jura negat sibi nata. *Hor. Mais il ne lui est permis de prendre l'essor, qu'autant qu'il est guidé par la justesse des principes & des conséquences.*

(2) In quibusdàm vitia ipsa delectant. *Quintil. lib. 11. c. 3.*

pourroit tenir dans neuf ou dix in-folio, si chaque chose n'avoit été dite qu'une fois. Il en exceptoit les détails de l'histoire, c'est une matiére sans bornes : mais après cela, il y mettoit absolument toutes les sciences, touts les beaux arts. Un homme donc, à l'âge de 30. ans, disoit-il, *pourroit, si cela étoit, sçavoir tout ce que les autres hommes ont jamais pensé.* Il faudroit en excepter, outre touts les livres d'histoire, tous les orateurs & poëtes, & toute la philosophie morale, sans parler des casuistes, des ascétiques, des livres de controverse, des hétérodoxes & des grammairiens de chaque langue particuliére ; chacun de ces genres n'étant pas moins étendu que les détails de l'histoire. Il ne resteroit donc de matiére pour ces neuf ou dix in-folio, que les principes épineux des sciences abstraites, qui, assûrément, ne demanderoient pas, à beaucoup près, un si grand nombre de volumes. Mais, d'un autre côté, le recueil aride & profond, n'étant à la portée que d'un homme universel, il ne faudroit pas moins de tems pour le bien lire & pour l'entendre, qu'il en faut maintenant pour apprendre toutes ces sciences & touts ces arts : car qui est-ce qui s'avise, en ce genre, d'apprendre deux fois & de relire les mêmes choses,

à moins qu'on n'appréhende de les oublier ; ce dont le grand recueil ne nous garantiroit pas. Dans l'état où sont les Sciences, un homme peut à l'âge de 30. ans, non pas sçavoir tout ce que les autres hommes ont jamais pensé (ce qui n'est ni possible, ni désirable) mais connoitre tout ce qu'il y a d'ouvrages excellents en chaque genre, & avoir mis dans sa mémoire tout ce qui mérite d'en être retenu.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Eloquence.

L'éloquence consiste dans l'opinion.

SUivant l'aveu du prince des Orateurs, toute l'éloquence (1) consiste bien plus dans *l'opinion*, que dans des régles certaines. Cette science de parler est tellement superficielle, qu'un mauvais mot fait plus de tort qu'un raisonnement défectueux, & que la multitude est plus frappée d'un son que d'une maxime.

Platon lui-même, qui a été un des parleurs des plus diffus de l'antiquité, a reconnu que les Athéniens étoient plus

(1) Oratoris autem omnis actio opinionibus continetur non scientiâ. *Cic. lib. 2. de orat.*

curieux des mots que des choses. Quelque éclat frivole de l'extérieur fait impression sur les esprits. L'Avocat Paul se paroit d'une pierre précieuse qu'il (1) empruntoit pour parler en public, & il en vendoit ses plaidoïers plus cher. Cicéron fait consister, dans l'extérieur, tout le (2) pouvoir de l'éloquence; & Démosthéne interrogé trois fois de suite, sur la qualité qu'il jugeoit (3) la plus nécessaire à l'orateur, répondit toujours *que c'étoit la prononciation.* *Plat. de legib. lib.*

Si nous pénétrons plus avant dans cet art, nous trouverons que la suite des raisonnements, l'enchaînement des

(1) . . . . . ideo conductâ Paulus agebat
Sardonyche, atque ideò pluris quàm Cossus agebat,
Quàm Basilus. Rara in tenui facundia panno.
Juven. Sat. 7.

(2) Actio in dicendo una dominatur. Sine hâc summus orator esse in numero nullo potest; mediocris hâc instructus, summos sæpe superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cùm interrogaretur quid in dicendo esset primum, huic secundas, huic tertias. *Cic. lib. 3. de Orat.*

(3) Siquidem & Demosthenes, quid esset in toto dicendi opere primum, interrogatus, pronunciationi palmam dedit, eique secundum, ac tertium locum, donec ab eo quæri desineret, ut eam videri posset, non præcipuam, sed solam judicasse. *Quintil. lib. 11. instit. c. 3.*

preuves, la finesse des transitions, le choix des mots donnent de la force & de l'agrément aux discours. Mais le desordre est nécessaire pour exprimer les passions vives : toute apparence d'art (1) les affoiblit ; & l'orateur ne peut faire passer dans les esprits de ceux qui l'écoutent, des mouvements dont lui-même n'est pas agité.

Diod. Sic. lib. 12. Diodore de Sicile observe que Gorgias se servit d'abord, avec beaucoup d'avantage, des figures de rhétorique ; les Athéniens, quoiqu'ingénieux & éloquents aïant été frappés d'un art qui leur paroissoit nouveau : mais lorsqu'ils eurent connu tout cet artifice d'antithéses, de périodes égales, de cadences, d'harmonie, & de terminaisons affectées, ils s'en dégoutérent bien-tôt.

Ne sera-t-on pas obligé de convenir que l'éloquence dépend plus du caprice que de l'art, si l'on considére que ce qui persuade & ce qui plaît dans un tems, est sans effet, & méprisé même dans (2)

(1) Cura verborum derogat affectibus fidem. *Quintil.*

(2) *Jean de Serez, prédicateur de Toulouze dans le 16. siécle, voïant l'hôpital surchargé de malades, dit en prêchant qu'il avoit appris que les habitans de Toulouze désiroient faire un voïage, & qu'il étoit bien instruit, pour avoir souvent*

un autre ? L'homme est si inconstant, que la bizarrerie du goût régle les affections de son cœur ; & le même discours qui a fait verser des larmes, exciteroit des éclats (3) de rire, s'il étoit prononcé

voïagé, qu'il faloit premiérement se pourvoir d'un cheval, en prendre bien soin, voir s'il avoit une bonne litiére, & s'il mangeoit bien son avoine, regarder si sa selle le blesse, & en ce cas, faire panser ses plaïes; qu'autrement le cheval, quelque fort qu'il fût, laisseroit le voyageur en chemin. Que les Toulouzains souhaitant donc de faire le saint voïage de Paradis, il les avoit voulu appeller dans cet hôpital, afin de les pourvoir chacun d'un bon cheval pour monter au ciel : leur répondant de la part de Dieu, que s'ils prenoient chacun un de ces pauvres, qu'ils vissent faire touts les soirs leur lit, qu'ils fussent présents pour les faire manger & boire, & faire panser les plaïes de ceux qui en avoient, que certainement ces pauvres les feroient arriver heureusement en Paradis. Ces paroles eurent une telle force que chaque habitant demanda un pauvre, pour le conduire en sa maison & en prendre soin; & il ne s'en trouva pas assez pour en fournir à touts ceux qui désiroient en avoir. Catel, mémoir. de l'hist. du Langued. liv. 2.

(1) *Les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, trouvent la répétition d'un même mot, une grossiéreté ridicule. Le retour du même son forme, par rapport à eux, une monotonie, qui leur choque l'oreille. C'est par cette raison, qu'ils se mettent à rire, lorsqu'ils entendent lire quelqu'un de nos livres ; à cause des fréquentes répétitions de ces mots :* &, que, qu'ils, quand,

devant un autre peuple, dans un autre ſiécle, ou ſeulement dans d'autres conjonctures.

Sans ſortir de la même aſſemblée, quelle ſorte de pathétique peut embraſſer des eſprits & des caractéres entiérement oppoſés, convenir à des conditions & à des profeſſions différentes, réunir les ſentiments de ceux entre leſquels l'éducation & les intérêts ont mis une ſi grande diverſité? Les orateurs eux-mêmes ont ſenti que l'art ne pouvoit être leur guide, lorſqu'ils ont ſuivi des routes contraires les unes aux autres; car les préceptes d'un art véritable ſont uniformes, & ne ſont point ſujets à varier ſuivant les tems & les lieux.

Plutarch. in Demosth. Erasm. apopht. lib. 8. Demoſthéne plaidant pour un homme accuſé d'un crime capital, & ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du peuple, s'aviſa de faire ce conte: *J'allois à Mégare ſur un âne, que j'avois loué. Dans la route, me trouvant incommodé de la chaleur, & n'appercevant aucun abri pour me mettre à couvert: je voulus me garantir pendant quelque tems de l'ardeur du*

quoi, mais, car, &c. *Deſcript. de la Chin. t.4. Jugez de l'idée que de pareils critiques auroient de l'éloquence de nos Boſſuets & de nos Bourdaloués.*

soleil, par l'ombre de ma monture. Le conducteur s'y opposa, en me soutenant qu'il m'avoit loué le corps de son âne, mais que l'ombre n'étoit pas du marché. La dispute s'échauffa.... Alors s'appercevant que les Athéniens prêtoient silence, pour entendre la suite de l'avanture, Démosthéne releva éloquemment la puérilité de ses auditeurs, leur reprochant *de donner à l'ombre d'un âne, l'attention qu'ils refusoient au salut d'un homme.*

» Démosthéne est grand, dit Longin, » en ce qu'il est serré & concis; & Cicé- » ron au contraire, en ce qu'il est diffus » & étendu. On peut comparer ce pre- » mier, à cause de la véhémence, de la » rapidité, de la force, & de la violen- » ce avec laquelle il ravage, pour ainsi » dire, & emporte tout, à une tempête » & à un foudre : pour Cicéron on peut » dire, à mon avis, que comme un grand » embrasement, il consume & dévore » tout ce qu'il rencontre, avec un feu » qui ne s'éteint point, qu'il répand di- » versement dans ses ouvrages, & qui, » à mesure qu'il s'avance, prend tou- » jours de nouvelles forces.

De Démosthéne & de Cicéron. *Traité du subl. c. 10. Trad. de Despreaux*

» Démosthéne a effacé tout ce qu'il y » a eu d'orateurs célébres dans touts les » siécles, les laissant comme abattus & » éblouis, pour ainsi dire, de ses tonner- *Ibid. c. 28.*

» res & de ses éclairs. Car dans les par-
» ties où il excelle, il est tellement élevé
» au-dessus d'eux, qu'il répare entiére-
» ment par là celles qui lui manquent :
» & certainement il est plus aisé d'envi-
» sager fixement, & les yeux ouverts,
» les foudres qui tombent du ciel, que
» de n'être point ému des violentes pas-
» sions qui régnent en foule dans ses
» ouvrages. «

Cicéron (1) se sert de la même métaphore des foudres & des éclairs, pour exprimer le style de Démosthéne.

Ces foudres & ces éclairs ont été traités par (2) Sénéque de sécheresse & de dureté de style. Démosthéne répétoit souvent de longs morceaux des harangues, qu'il avoit prononcées en d'autres occasions : comme dans la quatriéme Philippique, & dans la harangue sur la lettre de Philippe, où l'on trouve mot à mot des fragments fort étendus des trois premiéres Philippiques. Pytheas disoit *que les pensées de Démosthéne sentoient l'huile, comme travaillées long-tems à la lampe, & manquant de naturel.* Quand

Lucien, élog. de Dem. Ælian. variar. historiar. lib. 7. c. 7.

(1) Sed si recordabere Demosthenis, fulmina tùm intelliges :, &c. *Cic. ad Attic. lib. 15. epist. 2.*

(2) **Riget ejus oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene.** ***Sen. controv.***

il s'efforce d'être plaisant, dit Longin, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire ; & il s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. *Tr. du subl. ch. 28.*

Cicéron louë Démosthéne (1) d'avoir joint la délicatesse insinuante de Lysias, les tours fins & ingénieux d'Hypéride, l'élégance & la douceur d'Eschine. Toureil le représente, au contraire, comme ayant négligé impunément l'élégance, & méprisé le talent de s'insinuer dans les esprits, pour les soumettre par une énergie qui lui est propre.

Démosthéne eut beaucoup d'obstacles à surmonter pour devenir orateur. Il alloit déclamer sur le bord de la mer au bruit des vagues, pour s'accoutumer aux tumultes des assemblées populaires, & pour se fortifier la voix : il se mettoit des cailloux sous la langue pour la délier, & rendre sa prononciation plus libre : & il consultoit un grand miroir, pour former l'air de son visage, toute sa contenance, & ses gestes. Mais malgré tant de soins, Demetrius de Phalére, & les Citoïens, qui s'y connoissoient le mieux, trouvoient sa prononciation bas- *Plutarch. in Demosth. Cic. de orator. lib. 1. Quint. inst. lib. 11. c. 3.*

(1) Nihil Lysiæ subtilitate cedit, nihil argutiis & acumine Hyperidi, nihil lenitate Æschini & spendore verborum. *Cic. in orat.*

Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét.

se, languissante, & sans noblesse. Il redoutoit l'ascendant de Phocion, & le voïant un jour arriver à l'assemblée du peuple, il dit : *Voilà la hache de mes discours.*

L'exemple de Démosthéne semble justifier la maxime, que nous naissons poëtes, & que nous devenons orateurs. Mais dans l'éloquence, comme dans la poësie, le travail perfectionne les talents naturels, & ne peut y suppléer.

Pline (1) dit que Cicéron a passé les bornes de l'esprit humain, & il éléve sa gloire au-dessus de celle de touts les triomphes. Velleïus Paterculus & l'ancien Sénéque n'ont (2) pas donné à Ci-

(1) M. Tullius extrà omnem ingenii aream, extrà periculum reprehensionis. *Plin. lib. 1. Pline lui adresse ailleurs ce magnifique éloge :* Salve primus omnium parens patriæ appellate, primus in togâ triumphum linguæque lauream merite, & facundiæ Latiarumque litterarum parens : atque (ut Dictator Cæsar hostis quondàm tuus de te scripsit) omnium triumphorum lauream adepte majorem, quanto plus est ingenii Romani terminos in tantum promovisse, quàm imperii. *Plin. lib. 7. c. 30.*

(2) Vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib. 1.*

Illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Sen. Controv. lib. 1.*

céron de moindres loüanges. Appollonius Molo l'aïant entendu à Rhodes haranguer en Grec, resta longtems pensif, & dit ensuite, comme revenant d'un profond assoupissement : *Cicéron, je vous loue & je vous admire, mais je déplore le malheur de la Gréce, voïant que la gloire de l'érudition & de l'éloquence, le seul avantage qui lui reste, va passer aux Romains.* Erasme croit qu'une éloquence aussi admirable n'a pû qu'être divinement inspirée. *Erasm. præf. ad Tusc. quæst.*

Cicéron néanmoins n'a pas manqué de critiques, à qui il a paru enflé & trop diffus. Asinius Gallus (1) publia une satire de ses ouvrages. Calvus l'a trouvé *foible & sans nerfs* ; Brutus (2) l'appelloit *rompu & éreinté.* On osa blâmer

(1) Asinius Gallus Ciceronis verba singula insectatus, edito libro, cui titulus, Ciceromastix.

(2) Fractum & elumbem. *Quintil. dial. de orat.* Lentus est in principiis, longus in narrationibus, otiosus circà excessus: tardè commovetur, raro incalescit : pauci sensus optimè, & cùm quodàm lumine terminantur: nihil excerpere, nihil referre possis ; & velut in rudi ædificio, firmus sanè paries & duraturus, sed non satis expolitus & splendens ..... Nolo irridere *rotam fortunæ*, & *jus Verrinum*, & illud tertio quoque sensu in omnibus pro sententiâ positum, *esse videatur.* Nam & hoc invitus retuli, & plura omisi. *Ibid.*

(1) son style ampoulé & Asiatique, ses répétitions, ses froides plaisanteries, la mollesse de sa composition.

Plutarch. in Cic. Erasm. encom. Mor.

Dio Cass. Lib. 40.

Cicéron se forma par les leçons de deux fameux comédiens, Roscius & Esope. Il ne put jamais surmonter la timidité qu'il ressentoit toutes les fois qu'il parloit en public. Dion rapporte que Milon aïant lû dans le lieu de son exil le plaidoïer de sa défense, que Cicéron dans le trouble où il étoit, avoit prononcé tout différemment, il lui fit cette raillerie par une lettre: *que s'il avoit été défendu de la sorte, il n'auroit pas le plaisir de manger les beaux poissons que la côte de Marseille lui fournissoit.* Q. Fusius Calenus reproche à Cicéron, que quand

(1) Quem tamen & suorum homines temporum incessere audebant, ut tumidiorem & Asianum, & redundantem, & in repetitionibus nimium, & in salibus aliquandò frigidum, & in compositione fractum, exultantem, ac penè (quod procul absit) viro molliorem. *Quintil. lib.* 12. *instit. c.* 10. *Croiroit-on que Ciceron a été traité d'Allobroge pour le style?*

Rufum, qui totiès Ciceronem Allobroga dixit. *Juven. Sat.* 7. *Valla & Erasme lui ont reproché des Solecismes:* Diutiùs commorans Athenis, erat animus ad te scribere ..... Et cùm in animo haberem navigandi. *Erasm. in dial. Cicer. Vall. lib.* 1. *elegantiar. c.* 25.

il commençoit à parler, il étoit aussi tremblant & aussi démonté qu'un homme, qui se trouveroit dans un danger manifeste de perdre la vie, & qu'il n'a prononcé aucune de ses oraisons, comme elles sont écrites. *Dio Cass. lib. 46.*

Alcibiade, qui étoit très-éloquent, étoit sujet à se troubler en parlant en public, & à rester court. On lit dans Aulu-Gelle, & dans Élien, que Théophraste, à qui son éloquence acquit le surnom de divin, & le célébre orateur Démosthéne sont demeurés courts en parlant en public, comme si la timidité étoit inséparable de l'éloquence. *Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét.* *Aul. Gell. Epitom. lib. 8. c. 8. Ælian. variar. lib. 8. c. 12.*

Plutarque a remarqué les rapports qui se trouvent entre Démosthéne & Cicéron; de s'être rendus grands & illustres, de (1) petits & d'obscurs qu'ils étoient; *Comp. de Dém. & de Cic.*

(1) *Demosthéne étoit fils d'un homme qui faisoit valoir des forges : les uns disoient que Cicéron étoit né dans la boutique d'un foulon ; les autres rapportoient son origine à Tullus Attius, qui avoit regné 400 ans auparavant sur les Volsques. Cicéron se traite lui même d'homme nouveau, en plusieurs endroits de ses ouvrages. Velleïus Paterculus l'appelle* virum novitatis nobilissimæ, *comme étant d'une famille très-ancienne, mais qui n'étoit pas illustrée par les dignités curules. Cicéron étant Questeur en Sicile, fit graver sur une offrande ces deux mots* M. Tullius; *& pour le troisiéme, il ordonna, par plaisanterie, de met-*

d'avoir heurté de front les plus puissants ennemis ; d'avoir perdu chacun une fille très-chérie ; d'avoir été (1) bannis & rap-

tre au lieu de Cicero, *un pois chiche ; parce que* cicer *en latin signifie un pois chiche ; & que celui de ses ancêtres, qui le premier porta ce surnom, avoit au bout du nez une excrescence de chair comme une verruë, qui ressembloit à un pois.*

(1) *La cause de l'exil de Démosthéne fut honteuse : celle de l'exil de Cicéron augmente sa gloire. Démosthéne se laissa corrompre par les présens d'Harpalus, au risque d'exposer Athénes à la colere d'Alexandre, qu'Harpalus avoit offensé : ce fut la cause de son bannissement. Le Tribun Claudius prit pour prétexte de l'exil de Cicéron, que ce Consul avoit fait exécuter en prison les citoïens les plus qualifiés de Rome, contre la disposition des loix Valeria & Porcia, qui portoient qu'aucun citoïen ne pourroit être condamné à mort que dans l'assemblée du peuple. Mais Cicéron n'avoit fait mourir en prison Lentulus, Cethegus, & autres complices, qu'à cause du danger pressant de la conjuration de Catilina, & en conséquence d'un arrêt du Sénat. L'un fut exilé pour avoir sacrifié les interêts de sa patrie à son avarice ; l'autre pour avoir fait céder la considération de sa propre sûreté aux besoins pressants & à la liberté de Rome. Démosthéne ne dut son rappel qu'au hazard & à un bon mot. Après la mort d'Alexandre, Athénes envoïa des ambassadeurs dans les autres villes de la Gréce. Pytheas, qui tenoit le parti des Macédoniens, & qui se trouvoit alors en Arcadie avec Démosthéne, dit :* que comme on étoit persuadé qu'il y avoit quelque malade dans une maison, où l'on portoit le lait d'ânesse, c'étoit aussi une marque infaillible

pellés avec gloire ; de s'être enfuis encore ; & d'avoir vû, en (1) expirant, la liberté de leurs patries expirer avec eux. *De sorte que s'il étoit possible*, dit Plutarque, *que la nature & la fortune entrassent en dispute au sujet de ces deux grands orateurs, comme deux ouvriers qui contestent sur leurs ouvrages, il seroit difficile de juger laquelle des deux les a rendus plus semblables, ou la nature dans leurs*

qu'une ville étoit en mauvais état, lorsqu'on y voïoit entrer une ambassade d'Athéniens. *Démosthéne tourna la comparaison à son avantage, & répondit* : que comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison, que pour y rétablir la santé ; de même une ambassade d'Athéniens n'entroit dans une ville que pour y remédier aux maux publics. *Le peuple d'Athénes, qui aimoit à être flatté, n'eut pas plûtôt appris cette répartie, qu'il fit sur le champ le decret du rappel de Démosthéne. Quand Cicéron fut accusé, ce fut un deüil public à Rome : il fut redevable de son retour aux vœux de tout le peuple Romain, qui lui avoit donné le titre glorieux, & jusque-là inconnu, de Pére de la patrie : & lorsqu'il rentra dans Rome, touts les ordres de la ville allérent au-devant de lui.*

(1) *Démosthéne poursuivi par les gens d'Antipater, gouverneur de Macédoine, s'empoisonna dans un temple de Neptune, où il s'étoit réfugié. Cicéron lisoit dans sa litiére la Médée d'Euripide, lorsqu'il fut rencontré par les assassins d'Antoine. Ptolem. Hephæst. lib. 5. ap. Phot. biblioth. cod.* 190.

mœurs, ou la fortune dans leurs avantures & dans touts les accidents de leur vie. On peut ajouter que Démosthéne fut formé par le comédien Satirus, Cicéron par le comédien Roscius. Que Demosthéne avoit une provision de lieux communs & de périodes travaillées d'avance, pour s'en servir au besoin; & que Cicéron, dans ses heures de loisir, exerçoit son éloquence sur des sujets qu'il se proposoit, comme il nous l'apprend lui-même.

Plutarch. in Dem. Cic. ad Attic. lib. 9. epist. 4.

Cinq auteurs célébres, Plutarque, Quintilien, le P. Rapin, Fénelon archevêque de Cambray, & M. Rollin, ont comparé l'éloquence de Cicéron & de Démosthéne. Plutarque balance assez également les qualités personnelles de l'un & de l'autre, par rapport à la conduite qu'ils ont tenuë dans les affaires: en quoi il ne rend pas justice à Cicéron, qui, en qualité de citoïen & d'homme d'état, fut très-supérieur à Démosthéne. Et quant à l'éloquence, il préfére Démosthéne au point de ne pas même faire entrer Cicéron en concurrence à cet égard. Car il donne à Démosthéne cet éloge, d'avoir surpassé en gravité, énergie & force, touts ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des causes ou pour haranguer; en grandeur &

en magnificence de ſtyle ceux qui ne faiſoient des diſcours que pour l'oſtentation & la pompe ; & en exactitude, correction & adreſſe, les Rhéteurs les plus conſommés. Il ajoute que ſon ſtyle, ſans aucun ornement recherché, & ſans la moindre plaiſanterie, toûjours grave & ſérieux, ne ſent point la lampe, comme Pythéas le lui a reproché, mais qu'il ſent ſon bûveur d'eau, ſon homme qui penſe profondément, & qui ne cherche point à égaïer par aucune grace, l'aigreur, l'amertume, & l'auſtérité de ſes mœurs. Plutarque ne donne pas le moindre éloge à l'éloquence de Cicéron, dont il exagére les défauts. Il vante ſeulement ſon eſprit univerſel, l'étenduë de (1) ſes connoiſſances, le grand nombre de traités de philoſophie qu'il a laiſſés. Il ſemble que Plutarque ait cherché à aſſûrer à ſa patrie cette gloire de l'éloquence, dont Apollonius Molo diſoit, qu'elle alloit être transférée par Cicéron aux Romains.

(1) *Plutarque raconte qu'Auguſte aïant trouvé un de ſes neveux, qui liſoit un ouvrage de Cicéron, & ce jeune homme aïant voulu le cacher, Auguſte qui s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & le lui rendant, dit :* Voilà un Auteur bien judicieux, mon fils, & un citoïen qui aimoit beaucoup ſa patrie. *Plutarq. à la fin de la vie de Cicéron.*

Quintil. lib. 10. instit. c. 1. Quintilien entre dans un plus grand détail des différents talents des deux orateurs. Il semble accorder la préférence à Cicéron, ne laissant à Démosthéne d'autre avantage, que d'avoir, comme plus ancien, contribué à former l'éloquence de l'orateur Romain. *On voit, dit-il, en Démosthéne plus de soin & d'étude; en Cicéron, plus de naturel & de génie. Pour ce qui est de la maniére de railler & d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, Cicéron l'emporte sans contredit. Mais il lui céde d'un autre côté, en ce que Démosthéne a été avant lui & que l'orateur Romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien..... Vous diriez, ajoute-t-il, que les dieux ont accordé Cicéron à la terre, afin que l'éloquence fît l'essai de toutes ses forces en la personne de ce grand homme.*

Le P. Rapin marque autant de penchant que Quintilien, pour donner la préférence à Cicéron, quoique ni l'un ni l'autre ne décident. Voici quelques traits du paralléle des deux orateurs par le P. Rapin. » Démosthéne découvre, dans chaque raison qui se présente à son esprit, tout ce qu'il y a de » réel & de solide, & a l'art de l'exposer » dans toute sa force. Cicéron, outre ce

» solide qui ne lui échape pas, voit tout
» ce qu'il y a d'agréable & d'engageant,
» & il en suit la trace, sans s'y mépren-
» dre..... Ainsi pour distinguer les carac-
» téres de ces deux orateurs, il me semble
» qu'on peut dire que Démosthéne par
» l'impétuosité de son temperament, par
» la force de ses raisonnements, & par la
» véhémence de sa prononciation, étoit
» plus pressant que Cicéron, de même
» que Cicéron par ses maniéres tendres &
» délicates, par ses mouvements doux,
» pénétrants, passionnés, & par toutes
» ses graces naturelles, étoit plus tou-
» chant que Démosthéne. Le Grec frap-
» poit l'esprit par la force de son expres-
» sion & par l'ardeur & la violence de sa
» déclamation: le Romain alloit au cœur
» par certains charmes & certains agré-
» ments imperceptibles, qui lui étoient
» naturels & auxquels il avoit joint tout
» l'artifice dont l'éloquence peut être ca-
» pable. L'un éblouïssoit l'esprit par l'é-
» clat de ses lumiéres, & jettoit le trou-
» ble dans l'ame, qui n'étoit gagnée que
» par l'entendement: & le génie insi-
» nuant de l'autre pénétroit par des dou-
» ceurs & des complaisances jusque dans
» le fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer
» dans les intérêts, dans les inclina-
» tions, dans les passions, & dans les

» sentiments de tous ceux qui l'écou-
» toient. «

Fénelon, qui, suivant la remarque de M. Rollin, ne peut être soupçonné d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du discours, se déclare nettement pour Demosthéne. Il s'en explique ainsi dans ses réflexions sur l'éloquence : » Je ne crains pas de dire que » Demosthéne me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit » tout ce qu'il touche : il fait honneur à » la parole ; il fait des mots, ce qu'un » autre n'en sçauroit faire. Il a je ne sçai » combien de sortes d'esprits : il est même court & véhément, toutes les fois » qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on » remarque quelque parûre dans son » discours : l'art y est merveilleux, mais » on l'entrevoit. L'orateur, en pensant » au salut de la république, ne s'oublie » pas & ne se laisse pas oublier. Demosthéne paroît sortir de soi, & ne voir » que la patrie. Il ne cherche point le » beau, il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la » parole, comme un homme modeste » de son habit pour se couvrir ; il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui en-

» traîne tout. On ne peut le critiquer, » parce qu'on est saisi. On pense aux » choses qu'il dit, & non pas à ses pa- » roles. On le perd de vuë ; on n'est oc- » cupé que de Philippe, qui envahit tout. » Je suis charmé de ces deux orateurs : » mais j'avouë que je suis moins touché » de l'art infini & de la magnifique élo- » quence de Cicéron, que de la rapide » simplicité de Démosthéne. «

M. Rollin trouve ce dernier sentiment *fondé dans le bon sens, dans la droite raison, & dans les régles les plus exactes de la bonne rhétorique*. Cependant il remarque peu après, à l'avantage de Cicéron, *qu'un des plus sûrs moïens de persuader est de plaire. Pour préférer les harangues de Demosthéne à celles de Cicéron*, ajoute-t-il, *il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité, de force, & d'élévation d'esprit, qu'il en a falu à Démosthéne pour les composer*. Et il *avouë que nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthéne à l'insinuante douceur de Cicéron*.

Ces paralléles de Démosthéne & de Cicéron mettent dans un grand jour les contrariétés des opinions & des critiques. Quintilien trouve dans Démosthéne *plus de soin & d'étude, & dans Cicéron plus de naturel & de génie*. On avoit

reproché anciennement à Démosthéne, *que ses pensées sentoient l'huile*, comme long-tems travaillées à la lampe : & l'on sçait combien il lui en couta de peines pour devenir orateur. Fénelon au contraire, donne la préférence à Démosthéne sur Cicéron, parce que *l'art de celui-ci* (1) *se laisse entrevoir* ; au lieu que l'autre *ne cherche point le beau & le fait sans y penser*. Tout homme, qui connoît le style fleuri & insinuant de Fénelon (eh ! quel est le lecteur assez farouche pour n'en être pas charmé ?) doit être surpris de l'entendre élever au-dessus de tout, la sévére austérité du style, qui n'a aucun soin de plaire. En même tems qu'il trouve Cicéron inférieur, en ce qu'il n'oublie pas le succès de ses harangues, Fénelon ne paroît-il pas lui-même plus occupé de porter un jugement profond & rare, que de déclarer son véritable gout ? Ces idées d'un orateur, *qui*

(1) Posteà verò quàm Triumvirali proscriptione consumptus est, passim qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiàm præsentis potentiæ, non responsurum invaserunt. Ille tamen, qui jejunus à quibusdàm & aridus habetur, non aliter ab ipsis inimicis malè audire quàm nimiis floribus & ingenii affluentiâ potuit. Falsum utrumque : sed tamen illa mentiendi propior occasio. *Quintil. lib. 12. instit. c. 10.*

ne

ne se sert de la parole que comme un homme modeste de son habit pour se couvrir, & d'un orateur, qui *tonne*, qui *foudroie*, & qui *entraîne tout*, ne paroissent pas assorties; surtout étant appliquées à un même sujet, & jointes immédiatement.

Il me semble qu'on ne fait pas assez valoir un grand motif de décider la supériorité de Cicéron sur Démosthéne. Tout est serré, nerveux, & véhément dans l'Orateur Grec; mais toujours également austére & impétueux, il n'est pas exemt avec tout son feu, de séchéresse & de monotonie. Il ne connoît qu'un genre d'éloquence, qui est une simplicité forte & rapide. Cicéron est admirable dans (1) touts les genres; soit qu'il défende Milon, soit qu'il accuse Verrès, soit qu'il loue Pompée & César, soit qu'il tonne contre Catilina & contre Antoine.

Démadès, contemporain de Démos-

(1) *Ciceron se rend à lui-même ce témoignage, qu'il a embrassé touts les genres d'éloquence:* Nulla est ullo in genere laus oratoris, cujus in nostris orationibus non sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. *Cic. in Orat. Ce qu'il ajoute, est encore plus modeste:* Non assequimur, at quid deceat videmus. *Ibid.*

Theophr. ap. Plutarch. in Demosth. thène, passoit pour un orateur beaucoup plus accompli : & Théophraste, si bon juge en cette matiére, disoit *que Démosthène étoit un orateur digne d'Athénes ; mais que Démadès étoit un orateur fort au-dessus d'Athénes.* Cicéron n'a été surpassé, ni même égalé par aucun Romain.

Ce qui doit réunir touts les suffrages, c'est le conseil judicieux de M. Rollin, de *prendre pour modéle du style le fond solide de Démosthène, orné & embelli par les graces de Cicéron.* Car quoique le fond solide se trouve, sans sortir de Cicéron, il sera fort avantageux à un jeune orateur de se former sur ces deux grands maîtres de l'éloquence.

Du goût des anciens. Les anciens regardoient une simplicité pleine de force & de noblesse, comme seule capable de persuader. Demetrius de Phalére parmi les Grecs (1) commença le premier à altérer ce goût

(1) Phalereus primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 1. *Longin cependant a repris l'éloquence de Platon de l'excès des Allégories, & le style d'Isocrate de trop d'emphase : l'un & l'autre ont été plus anciens de quelque tems, que Demetrius de Phalére. Cicéron n'impute à Demetrius qu'un changement, & non pas une corruption du goût de l'éloquence :* Hic primus inflexit eloquentiam, & eam mollem teneramque reddidit ; ac suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis ;

ſi pur en joignant l'eſprit aux ſentiments. Enſuite on a donné dans les pointes & dans l'affectation du ſtyle : & la famille des Annéens (1) introduiſit à Rome un nouveau genre d'éloquence. Alors on préféra (2) le brillant du ſtyle au ſolide, l'eſprit au jugement, l'affectation à la nature. Le ſtyle fut hériſſé de pointes (3) & de ſaillies. On a dit d'un auteur (4) moderne, qu'il avoit de l'eſprit au huitiéme degré, de l'éloquence au cinquiéme, & du jugement ſeulement au ſecond dégré. Cette critique eſt une imitation de Quintilien, qui dit (5) de Sénéque : *Il ſeroit à ſou-*

ſed ſuavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. in Brut.*

(1) *Les Senéques, Florus & Lucain, étoient de cette famille.*

(2) *Rien ne fait mieux connoître les différents goûts d'éloquence, qui ont régné à Rome, que de comparer les oraiſons de Cicéron*, Pro lege Maniliâ, pro rege Dejotaro, pro Marcello, pro Ligario, *avec les Panégyriques faits par Pline, Pacat, Mamertin, &c.*

(3) Stimuli quidàm & ſubiti ictus ſententiarum. *Sen. epiſt.* 100. *N'eſt-il pas étonnant d'entendre Sénéque faire la critique de cette corruption de l'éloquence, dans le tems même qu'il contribuë plus qu'un autre à l'introduire !*

(4) *De Caramuel. Jugem. des ſçav. de Baillet, t. 2. p.* 580.

(5) Dulcibus abundat vitiis. Velles eum ſuo

haiter qu'en se servant de son esprit, il eût emploïé le jugement d'un autre.

Quintilien n'hésite point à dire, *que des deux extrémités, il préféreroit* (1) *une simplicité grossière à une affectation outrée.* Cicéron, plaidant pour Roscius Amœrinus, fit une description fort ornée & fort fleurie du supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivants dans un sac, & jettés dans la mer. Ce genre d'éloquence lui attira de grands applaudissements : mais son goût s'étant formé, & son esprit s'étant meuri, il blama depuis (2) cette affectation, comme une abondance vicieuse, qui ne pouvoit être excusée que par la jeunesse de l'orateur.

Du style de l'historien. Le style de l'historien doit être encore plus éloigné de toute parure trop re-

ingenio dixisse, alieno judicio. *Quintil. lib. 10. instit. c. 1.*

(1) Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. *Quintil. lib. 8. instit. c. 5.*

(2) Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum, quæ nequaquàm satis deferbuisse post aliquantò sentire cæpimus! Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tàm re & maturitate, quàm spe & expectatione laudati..... Illa pro Roscio juvenilis redundantia. *Cic. in Orat. Cicéron étoit alors âgé de 27. ans. Aul. Gell. lib. 15. noct. Attic. c. 28.*

cherchée. Un goût délicat est blessé de cette emphase de Velleïus Paterculus. *Telle fut* (1) *la fin*, dit-il, *du grand Pompée, après trois consulats, autant de triomphes, & après avoir domté l'univers : la fortune s'étant portée à de telles extrémités à l'égard de ce grand homme, que la terre, qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.* Il n'y a ici aucune pointe : le vrai se rencontre dans chaque membre de cette antithése : car Pompée avoit triomphé de toutes les parties du monde connu, & la terre lui avoit manqué pour de nouvelles victoires. La terre manquoit aussi pour la sépulture de son corps, abandonné sur un rivage d'Egypte. Pourquoi donc cette pensée, au lieu de plaire, a-t-elle quelque chose de choquant ? C'est que le contraste est outré, & que cette antithése affectée ressemble plus au style d'un déclamateur que d'un historien.

(1) Hic post tres consulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, sanctissimi ac præstantissimi viri, in id evecti super quod ascendi non potest, duodesexagesimum annum agentis, pridiè natalem ipsius, vitæ fuit exitus : in tantum in illo viro à se discordante fortunâ, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vell. Pat. lib.* 2.

C'est une pensée fausse, dans le même genre, que celle de Pétrone, lorsqu'il dit *que* (1) *Crassus a péri en Asie, Pompée en Afrique, César en Europe : que leurs cendres ont été dispersées dans les trois parties du monde, comme si une seule n'eût pû soutenir le poids de ces tombeaux.* Quelle enflure ! Pétrone fait sentir l'anéantissement de ces grandeurs, qu'il a dessein d'exagérer. La réflexion eût été plus sensée & plus juste, s'il eût dit au contraire, qu'il étoit inutile que ces cendres fussent séparées par de si grands espaces, puisqu'il ne faloit qu'un très-petit terrein pour couvrir les cendres de ceux, que le monde entier n'avoit pû contenir. Il se peut faire, au reste, que Pétrone, dont toutes les vuës tendent à des Satyres indirectes, ait voulu, en cet endroit, critiquer les poëtes de son tems, ou quelqu'un d'eux en particulier.

Cicéron & Plutarque ont porté deux

(1) Tot tulerat fortuna duces, quos obruit omnes,
Armorum strue diversâ, feralis Enyo.
Crassum Parthus habet, libyco jacet æquore Magnus,
Julius ingratam perfudit sanguine Romam:
Et quasi non posset tot tellus ferre sepulchra,
Dispersit cineres. *Petron.*

jugements différents sur la réflexion d'un (1) historien, au sujet de l'incendie du temple d'Ephése, arrivé la nuit même de la naissance d'Alexandre; *qu'il ne faloit pas* (2) *s'étonner que ce temple de Diane eût été brulé la nuit qu'Alexandre vint au monde, parce que la déesse, aïant voulu assister aux couches d'Olympias, avoit été obligée de s'absenter de sa demeure.* Cicéron approuve cette pensée, & il la trouve élégante. Plutarque, en la critiquant, ajoute *que cette réflexion est si froide qu'elle suffiroit pour éteindre l'incendie du temple.* Je ne trouve aucune difficulté à souscrire au jugement de Cicéron: car suivant l'idée, que les Payens avoient de leurs divinités, c'est une réflexion, où il entre beaucoup de grandeur & de finesse, que Diane, qui présidoit aux couches, regarda celle d'Olympias comme trop importante, pour s'occuper d'aucun autre soin. C'est em-

(1) *Cet historien, suivant Cicéron, est Timée. Plutarque l'appelle Hégésias. Plutarch. in Alex. Hégésias étoit de Magnésie, ville de Lydie dans l'Asie mineure.*

(2) Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse: adjunxit minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesset, abfuisset domo. *Cic de nat. deor. lib. 2.*

ploïer, d'une maniere très-heureuse, une circonstance favorable à relever un grand événement. Malgré le charactére judicieux de Plutarque, ne peut-on pas dire, que sa critique elle-même est une pointe détestable ?

Des harangues emploïées par les historiens.

C'est une question assez problématique, si l'historien doit emploïer les harangues directes. Plusieurs sont d'avis de les rejetter (1) entiérement de l'histoire. Mais quand elles y sont insérées à propos & sobrement, elles relévent & animent le récit. Les harangues de Tite-Live, de Salluste, de Thucidide, offrent de grandes beautés, & sont des ornements très-convenables à l'histoire. Les harangues directes en sont même une portion très-prétieuse, lorsqu'elles sont vraies & transmises par des mémoires fidéles. Car il est très-important de conserver le souvenir de ce qui a été dit par les hommes célébres, dans les occasions les plus remarquables.

De la simplicité & de la netteté.

Une maxime générale, pour toutes les productions de l'esprit, est d'éviter les ornements qui ne sont pas puisés

(1) *Le Boccalin, dans ses jugements du Parnasse, fait rendre une sentence à Apollon, par laquelle un auteur trop diffus est condamné à lire les harangues de Guichardin. Ragguagli di Parnasso. centur. 1. Ragg. 6.*

dans la nature. Horace (1) fait consister la perfection d'un ouvrage à être si simple, & si net, que chacun se persuade d'en pouvoir faire autant, quoiqu'il se consumât en efforts inutiles, s'il avoit la hardiesse de l'entreprendre ; Quintilien (2) parle d'un maître, qui donnoit au contraire, pour précepte à ses disciples de répandre, sur tout ce qu'ils composoient, l'obscurité la plus impénétrable, & qui mettoit le comble de la louange à dire : *Voilà qui est excellent, je n'y ai rien entendu moi même.* Il est vrai que les hommes méritent assez qu'on les traite ainsi ; car ils n'accordent guéres leur estime qu'à ce qu'ils ne peuvent comprendre : mais ce défaut de l'esprit humain ne justifie pas ceux, qui pour se faire valoir par cet artifice, corrompent les sciences.

(1) . . . . ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm frustràque laboret
Ausus idem. *Hor. art. poët.*

Imitabilis illà quidem videtur esse existimanti ; sed nihil est experienti minùs. *Cic. in Orat.*

(2) Apud T. Livium invenio fuisse præceptorem aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent, juberet Græco verbo utens, σκότισον. Unde illa scilicet egregia laudatio : tanto melior, nè ego quidem intellexi. *Quintil. instit. lib. 8. c. 2. Tite Live parloit de ce maître de rhétorique, dans une lettre à son fils.*

L'art doit être caché.

Les habiles orateurs n'attendent leur succès que du soin qu'ils prennent (1) de cacher leur art. C'est une de leurs plus importantes leçons. Dans la chaire & au barreau, dans sa propre carriére, si l'éloquence se montre, elle ne produit qu'un mauvais effet pour l'orateur. L'unique sorte d'arme, qui puisse être emploïée à découvert, c'est la force des raisonnements, & l'enchaînement des preuves. L'orateur n'est pas obligé de dissimuler le dessein qu'il a de convaincre. C'est le point de vuë de l'éloquence, c'est son plus beau triomphe. L'art découvert devient (2) suspect, & répand une prévention, qui lui est contraire. Les ornements diminuent la force & la dignité (3) du discours.

(1) Inde illa veterum, circà occultandam eloquentiam, simulatio, multùm ab hâc temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. lib. 4. instit. c. 1. Quintilien, qui fait cette remarque, tombe continuellement dans le défaut qu'il relève; ses déclamations étant pleines de cette éloquence fastueuse qu'il blâme.*

(2) Si latet ars, prodest; affert deprensa pudorem. *Ovid. Art. amat. lib. 2.*

Ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videtur. *Quintil. instit. lib. 10. c. 4.*

..... ne sis in fronte disertus. *Ovid. Metam. lib. 13.*

(3) Gravitas minuitur exornationibus fre-

Mascaron emploie souvent les métaphores & les apostrophes ; Fléchier les antithéses. Bossuet, peu occupé de touts ces ornements, dont l'art sçait tirer avantage, frappe les esprits par la grandeur des images, & inonde les cœurs, pour ainsi dire, d'un torrent pathétique. Il est vrai que les deux premiers orateurs excellent dans les mêmes talents ; mais Bossuet semble dédaigner d'admettre l'art à aucun partage des effets merveilleux que produit son éloquence.

Celui qui se sert d'une épée, dit S. Augustin, *ne pense pas à l'or ou aux pierreries, dont elle est ornée.* Cette comparaison ne me paroît pas entiérement juste ; car l'or & les pierreries ne rendent en rien l'épée plus propre à faire remporter la victoire, au lieu que les ornements de l'éloquence sont emploïés pour faire impression sur les esprits. *De doctr. christ. lib.* 4.

L'Orateur médiocre s'y trompe souvent. Rien n'éloigne davantage la per-

quenter collocatis, quod est in his lepos & festivitas, non dignitas neque pulchritudo. *Cic. ad Herenn. lib.* 4.

... ambitiosa recidat
Ornamenta. *Hor.*
Luxuriantia compescat. *Id.*

Grandis, &, ut ità dicam, pudica oratio non est maculosa nec turgida sed naturali pulchritudine exsurgit. *Petron.*

Tr. du subl. ch. 38. suasion, que tout ce qui a l'air affecté. » Isocrate, dit Longin, est tombé dans » un défaut de petit écolier. Voici par» où il débute. *Puisque le discours a na-» turellement la vertu de rendre les cho-» ses grandes petites, & les petites gran-» des; qu'il sçait donner les graces de la » nouveauté aux choses les plus vieilles, » & qu'il fait paroître vieilles celles qui » sont nouvellement faites;* Est-ce ainsi, » dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous » allez changer toutes choses à l'égard » des Lacédémoniens & des Athéniens? » En faisant, de cette sorte, l'éloge du » discours, il fait proprement un exor-» de pour avertir ses auditeurs, de ne » rien croire de ce qu'il va dire. «

Des Transitions. Un style coulant & naturel méne insensiblement l'esprit de ce qui précéde à ce qui suit. Tout semble s'y présenter de soi-même. Les transitions remarquables y sont rarement emploïées. C'est une marque sûre que les matiéres sont très-mal assorties, lorsque l'orateur me fait sentir le travail qu'il lui en coute pour les joindre les unes aux autres. Les liaisons du discours doivent se trouver dans l'ordre des choses, dans la convenance des faits, dans l'enchainement des idées. Voilà les bonnes transitions, qui se sous-entendent d'elles-mêmes, &

que les habiles maîtres ne montrent qu'à propos, ou comme des dépendances nécessaires du plan général, ou comme des ornements ménagés avec finesse.

Chaque genre de style a ses nuances différentes, & son génie particulier. Le style philosophique ne doit être que clair & solide : il paroît n'être compté pour rien. Il est permis à l'orateur de ménager habilement tout ce qui tend au pathétique. L'historien ne néglige pas l'agrément d'un style, qui intéresse en faveur des événements, qui peigne naïvement les mœurs & les qualités personnelles & qui excite les réflexions. Ceux qui composent des ouvrages purement d'imagination, doivent emploïer le style de touts le plus léger & la maniére la plus déliée. Le style épistolaire a toute la naïveté de la conversation. Ainsi l'éloquence, dans le sens étendu, a bien des sortes de charactéres. Mais retournons aux orateurs, dont il s'agit principalement dans ce chapitre.

Différents charactéres de l'éloquence.

Longin donne un précepte plus brillant qu'utile, lorsqu'il dit : » Que l'orateur doit cacher les figures dont il » se sert, par l'éclat même des pensées : que l'art renfermé au milieu de » quelque chose de grand & d'éclatant, » n'est plus suspect d'aucune tromperie.

Tr. du subl. c. 15.

» Comme les moindres lumiéres s'éva-
» noüissent, quand le soleil vient à éclai-
» rer, de même toutes les subtilités de
» rhétorique disparoissent à la vûë de
» cette grandeur, qui les environne de
» tous côtés. « Quel besoin des figures de rhétorique, au milieu de tant d'éclat, de lumiére, de grandeur ? Celui, qui sçait s'élever si haut, est de bien loin au-dessus des préceptes de l'art.

Mais il est dangereux de prendre un trop grand effort. Il faut souvent pour persuader & pour plaire, modérer ses forces (1), & contenir son talent. Claudius Cossus sçavoit trembler à propos, & paroitre (2) interdit, & par là il s'insinuoit dans les esprits avec plus de force. Ulysse baissoit les yeux, il paroissoit timide & immobile en (3) commençant à parler, mais sa parole avoit ensuite la véhémence d'une tempête.

Cicéron fait remarquer les degrés d'action & de chaleur placés à propos par Démosthéne. *Dans l'oraison pour Ctésiphon, qui est son chef-d'œuvre*, dit-

(1) . . . . . parcentis viribus, atque Extenuantis eas consultò. *Hor.*

(2) Claudius Cossus unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, eoque validior. *Tat. hist. lib.* 1.

(3) Principia verecunda. *Cic. in Orat.*

il, son exorde est (1) *modeste, son style est serré & concis dans les preuves qu'il tire des loix : mais s'élevant à mesure qu'il avance dans sa carrière, il s'abandonne à son feu, sitôt qu'il s'apperçoit qu'il l'a fait passer dans l'esprit de ses juges.*

Gracchus avoit derriére lui un joüeur d'instrument pour lui donner le ton, lorsque son impétuosité l'emportoit hors de lui-même. Cicéron n'approuve pas cette affectation, & Quintilien ne la trouve pas digne (2) de l'orateur. *Plutarch. in Gracch. Aul. Gell. lib. 1. c. 11. Cic. de orat. lib. 3. Quintil. inst. lib. 1. c. 10.*

C'est un défaut qui choque la délicatesse, d'épuiser trop un sujet, & de ne (3) sçavoir pas finir à propos. L'orateur doit imiter la peinture (4) de Timante,

(1) Itaque hic, quem præstitisse cæteris diximus, in illâ pro Ctesiphonte oratione longè optimâ, summissiùs à principio ; dein cùm de legibus disputat, pressiùs ; post sensim incedens, ut judices vidit ardentes, in reliquis exultat audaciùs. *Cic. in Orat.*

(2) Quid enim minùs oratori convenit, quàm modulatio Scenica ? *Quintil. lib. 11. instit. c. 3.*

(3) Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Sen. controv. 28.*

(4) Timanti plurimum adfuit ingenii, in omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur : & cùm ars summa sit ingenium tamen ultrà artem est. *Plin. lib. 35. c. 10. Quintilien louë Timante, de ce que dans le tableau du sacrifice d'Iphigénie, aiant peint*

qui donnoit encore plus à penser, qu'elle n'exprimoit. De là vient l'éloquence du silence préférable souvent à toute sorte de discours. Le silence d'Ajax, à la rencontre d'Ulysse dans les enfers, est plus (1) expressif que tout ce qu'Homére eût pû lui faire dire. Cicéron (2) dit à Atticus : *Alors j'ai emprunté l'éloquence que vous emploïez volontiers, je me suis tu.*

Odyss. λ.

La perfection consiste dans les bienseances.

On ne doit jamais perdre de vûë cette maxime la plus essentielle (3) de toutes, que *la perfection de l'art consiste dans les bienséances* : & c'est ce qui ne peut être réduit (4) en régle. Hortensius man-

l'affliction sur le visage de Calchas ; aïant représenté Ulysse plus triste, & épuisé son art pour exprimer la douleur de Ménélas, il avoit pris le parti de voiler le visage d'Agamemnon, laissant à chacun à juger quelle devoit être la passion d'un pére. Consumptis affectibus, non reperiens quo dignè modo patris vultum posset exprimere, velavit ejus caput, & suo cuique animo dedit æstimandum. *Quintil. lib. 2. instit. c. 13.*

(1) *Virgile a imité ce silence d'Ajax, par celui de Didon, à la rencontre d'Enée dans les enfers. Æneid. lib. 6.*

(2) Sumpsi aliquid de tuâ eloquentiâ, nam tacui. *Cic. ad Attic. lib. 13.*

(3) Caput artis decere. *Cic. de orator. lib. 1.*

(4) Quod tamen unum tradi arte non potest. *Cic. Ib.*

quoit à la bienséance par des gestes trop affectés : L. Torquatus pour s'en mocquer, lui donnoit le surnom *de la danseuse Dionysia.*

Aristote renferme la rhétorique dans ces trois points, la considération de celui qui parle, la disposition de ceux qui l'écoutent, & la maniére de s'exprimer. La bienséance (1) est une observation exacte de ce qui convient aux charactéres & aux conjonctures. La véritable éloquence ne peut donc être enseignée : elle varie suivant les personnes, & les circonstances. Elle est l'effet du sentiment. Antoine découvrit la poitrine d'Aquilius, pour lequel il plaidoit, & montra aux Juges les cicatrices des blessures qu'Aquilius avoit reçûes pour la patrie.

S. Aug. de doctr. Christ. lib. 4. c. 7.

Cic. in Verr. orat. 5. init.

Un trait d'une éloquence achevée est la réponse d'Asdrubal dans le sénat de Rome. Il commençoit à fléchir les sénateurs, lorsqu'un d'entr'eux, irrité de la perfidie des Carthaginois, lui demanda, par quelles divinités, après tant de serments violés, pourroit être jurée l'observation d'un nouveau traité ? *Par*

T. Liv. lib. 30.

(1) Decet quod aptum est personis, temporibus, ætatibus. *Cic. off. lib.* 1. Præferens in dicendo nobilitatem suam. *Quintil.*

ces mêmes dieux, répondit Asdrubal, *qui vengent si sévérement les parjures.* Quelle expression, dans ce peu de paroles, des malheurs & du repentir de Carthage! Une pareille éloquence est l'effet du sentiment & non des préceptes : car l'éloquence n'est (1) pas née des régles de l'art ; c'est elle, au contraire, qui par les exemples qu'elle a produits, a formé ces régles & ces préceptes.

Le discours d'un premier président, qui soutient les droits du Roi, est serré, grave, plein de vigueur & d'autorité. Un général s'exprime d'une maniére courte, remplie de feu, propre à inspirer le courage & la confiance. Les régles & les ornements de la rhétorique, les périodes mesurées, les métaphores, les antithéses, les apostrophes puisées dans l'art, tout genre d'éloquence, qui peut être le fruit de l'étude, seroit froid & déplacé. Chaque charactére, chaque situation demande un genre d'éloquence particulier. Peut-on donc réduire en un art véritable cette espéce de talent, dont les principes sont si différents, & très-souvent opposés, suivant les personnes,

(1) Non esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentiâ natum. *Cic. lib.* 1. *de Orat.*

les païs & les conjonctures ?

Hannibal avant la bataille du Tésin, dit à ses soldats : *La supériorité de la valeur doit être de notre côté, puisque l'agresseur est plus rempli de confiance, que celui qui se tient sur la défensive.* Et il finit par ces mots : *il ne vous reste aucune ressource : vous êtes placés entre la victoire & la mort : jamais les dieux ne mirent les hommes dans des circonstances plus favorables pour vaincre.* T. Liv. lib. 21.

Avant la bataille d'Ivri, Henri le Grand parcourant les rangs, & montrant aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, leur disoit avec un air de confiance, qui leur annonçoit la victoire : *Enfants, si les cornètes vous manquent, voici le signe du ralliement ; vous le trouverez toûjours au chemin de la victoire & de l'honneur : Dieu est pour nous.* Le P. Dan. ann. 1590.

Portrait de l'Orateur.

Cicéron fait un portrait si accompli de l'orateur, qu'il ôte l'espérance d'arriver à tant de perfection. L'orateur, selon lui, doit réunir un grand nombre de sciences, exceller dans le choix & dans l'arrangement des expressions, connoître tous les mouvements dont le cœur humain est susceptible, avoir de l'enjouement & de la politesse, de la présence d'esprit, pour attaquer & pour De orat. lib. 1.

répondre. Il faut qu'il possède l'histoire & les loix, & que toutes ces qualités soient soutenuës des graces de la taille & du visage, des avantages du geste & de la voix, & mises en œuvre par une mémoire heureuse & fidéle.

Quintil. in proœm.lib.1. lib.2.c.16. & lib.12.c.1. Quintilien demande, pour former l'orateur parfait, qu'il ait, outre touts ces talents, ce qui est encore plus essentiel, les qualités du cœur; & conformement au principe établi par Platon, *Plat. in Gorg. & in Phædr.* il soutient qu'il ne peut se trouver de vraie éloquence sans la probité. Cicéron *Cic. de orat. lib. 1.* blâme les maîtres de rhétorique d'avoir oublié le précepte le plus nécessaire, sçavoir que l'orateur se rende véritablement estimable, par ses mœurs & par sa conduite. *Ils remplissent*, dit-il, *leurs livres de régles frivoles, qui regardent les exordes ou les péroraisons, les figures, ou autres bagatelles: mais les leçons importantes de la politique ou de la morale ils ne les effleurent seulement pas.*

Après avoir montré combien il est difficile de former un excellent orateur, Cicéron passe aux (1) louanges de l'éloquence. Il ne trouve rien qui lui soit

(1) Quid tàm dignum cultu ac labore ducamus, aut in quo malimus præstare hominibus, quàm quo ipsi homines cæteris animalibus præstant? *Quintil. lib. 2. instit. c. 16.*

comparable, soit pour la gloire & la distinction qui lui sont attachées, soit pour le plaisir & la satisfaction qu'elle donne, soit pour le crédit & l'autorité qui l'accompagnent. Rien n'est si grand & si élevé que de commander aux affections des peuples, de disposer des suffrages des juges, de conduire la gravité du Sénat, de secourir les malheureux, de repousser les dangers, de contenir les hommes dans le devoir. Rien de si nécessaire que d'avoir des armes toûjours prêtes pour attaquer les méchants, ou parer leurs coups.

Cicéron doute cependant si l'éloquence a causé plus de biens que de maux. Il est à craindre qu'elle n'excite les séditions, qu'elle ne protége (1) l'injustice, qu'elle ne prête de fausses couleurs au mensonge, qu'elle ne serve l'hypocrisie, qu'elle n'opprime la vertu, qu'elle ne corrompe les loix, qu'elle n'enhardisse les vices, qu'elle ne leur prostitue la louange. *Cic. de invent. lib.* 1.

Pouvoir de l'éloquence.

Xénophon fait dire à Socrate *que la persuasion a plus de force que la violence*

(1) Discitur innocuas ut agat facundia causas :
Protegit hæc sontes, immeritosque premit.
Ovid. Trist. lib. 2. *Quintil. lib* 2. *instit. c.* 16.

Cornel. Nep. in Aristid. même. La condamnation d'Aristide accusé par Thémistocle, montra que les discours artificieux l'emportent sur la justice : & l'art insinuant d'Ulysse enleva (1) le prix dû à la valeur d'Ajax.

L'éloquence de M. Antoine l'orateur (2) avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoïés par Marius : la férocité de ces assassins étoit desarmée, lorsqu'Annius leur chef, qui étoit resté à la porte de la maison, entra dans la chambre où étoit Antoine, & lui coupa la tête de sa propre main. César avant le jugement de Ligarius, dit : *Entendons Cicéron, la résolution est prise, il n'en sera ni plus ni moins*. L'éloquence de Cicéron triompha de cette résolution, & César laissa tomber les papiers qu'il tenoit à la main. Archidame roi de Lacédémone aïant demandé à Thucydide, lequel étoit le plus fort à la lutte, de lui ou de Périclés ; *cela seroit difficile à verifier*, répondit Thucydide ; *car quand je l'ai abattu, il persuade à ceux qui l'ont vû, qu'il n'est pas tombé*.

Plutarch. in Mario.

Plutarch. in Cic.

Id. in Pericl.

Cicéron témoigne que Carnéade n'a

(1) ... fortisque viri tulit arma disertus. *Ovid. metam. lib.* 13.

(2) *M. Antoine l'Orateur étoit le grand pére du Triumvir.*

jamais (1) soutenu d'opinion sans l'établir, & qu'il n'en a jamais combattu sans la détruire. Les Athéniens aïant envoïé à Rome une ambassade composée de Carnéade, de Critolaüs, & de Diogéne le Stoïcien, les Romains se plaignirent de ce que le dessein des Athéniens avoit été de dominer dans les délibérations, par des ambassadeurs si éloquents. Caton (2) le censeur opina qu'ils fussent promptement renvoïés, parce que Carnéade avoit l'art d'embroüiller la vérité par ses propositions subtiles. Paul V. disoit : *Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera (3) tout ce qu'il voudra.* *Ælian. var. histor. l. 3. c. 17.*

C'est la présomption de l'éloquence qui lui a fait entreprendre, par maniére de jeu à la vérité, mais cependant pour faire briller son pouvoir, de louer les choses les plus détestables, & d'élever les plus viles : comme quand Isocrate a fait l'éloge de Busiris, Alcidamus de la *Eloges bizarres.*

(1) Nullam rem unquàm defendisse, quam non probarit, nullam opugnasse quam non everterit. *Cic. de orator. lib. 2.*

(2) Quoniàm Carneade argumentante, quid veri esset, haud facile discerni posset *Plin. lib. 7. c. 30.*

(3) *Il s'en falloit bien cependant que l'éloquence de ce cardinal n'eût en France le même succès.*

mort, Polycrate de Clytemnestre, Phavorin de Thersite, de la fiévre, & de l'injustice, Cardan de Néron & de la goute, Lucien de la mouche & des parasites, Heinsius du poulx, Erasme de la folie, Synesius des têtes chauves, Jules Scaliger de l'oye, le Vayer de l'âne, Ménage la métamorphose du pédant en perroquet; &, pour ne pas oublier les poëtes, lorsqu'Homére a décrit la guerre des grenoüilles & des rats, que Virgile a fait un poëme sur le moucheron, & que Passerat a composé l'éloge du rien.

La justesse & la solidité du raisonnement doivent être la base de l'éloquence. Zénon comparoit la rhétorique (1) à la main ouverte, & la dialectique au poing fermé, faisant entendre que l'une & l'autre science étoit la même, quoique l'une fût plus étenduë, & l'autre plus serrée.

Précautions contre la séduction de l'éloquence. Les subtilités de l'éloquence lui ont attiré plus de soupçons que d'applaudissements. Les orateurs étoient proscrits de Créte & de Lacédémone. Ctésiphon *Sext. Empir. adver.* s'étant vanté de pouvoir parler tout un

(1) Nam cùm compresserat digitos Zeno, pugnumque fecerat, dialecticam aiebat ejusmodi esse: cùm autem deduxerat, & manum dilataverat, palmæ illius similem eloquentiam esse dicebat. *Cic de finib. lib. 2.*

jour

jour ſur tel ſujet qui lui ſeroit propoſé, les Lacédémoniens le bannirent : & un autre orateur s'étant préſenté pour faire le panégyrique d'Hercule, ils refuſérent de l'entendre, en diſant : *Qui pourroit blâmer Hercule?* Julius Pollux obſerve que l'Aréopage avoit défendu les exordes & les péroraiſons. Ariſtote, Lucien & Quintilien parlent de cette loi. Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens ne ſouffroient point d'avocats parmi eux, de crainte que leur éloquence ne déguisât la vérité dans les jugements. Averroës remarque, dans ſon commentaire ſur la rhétorique d'Ariſtote, que parmi les Arabes il étoit ordonné aux avocats de parler ſans geſte & ſans aucun air de déclamation. C'eſt à cauſe (1) de la loi d'Athénes qui ordonnoit de ſupprimer les exordes & les péroraiſons, que le commencement & la fin, dans toutes les harangues de Démoſthéne, nous paroiſſent ſi ſimples & ſi dénués d'ornements. Toureil liſant dans l'académie quelques endroits de ſa premiére traduction de Démoſthéne, où il s'éloignoit un peu du ſens littéral, Racine s'écria : *Ah! le bourreau, ne va-t-il pas*

Grammat. lib. 2. c. 1.
Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 6.

Ariſtot. rhetor. lib. 1. c. 1.
Lucian. in Anach.
Quintil. inſtit. lib. 6.
Diod. Sic. lib. 1.

(1) Epilogos illi mos civitatis abſtulerat. *Quintil. inſtit. lib. 10. c. 1.*

donner de l'esprit à Démosthéne ?

On distribuoit souvent à différents avocats les différentes parties d'un plaidoïer. Cicéron nous apprend qu'en ce cas là, on le (1) chargeoit de la péroraison parce qu'on le jugeoit propre à exciter les passions. Quintilien dit (2) qu'il étoit ordinairement chargé de la narration.

Pline le jeune plaidoit des sept heures de suite. *Réjoüissez vous*, dit-t-il, *pour vous, pour moi, pour notre siécle. Ces jours passés, je devois plaider devant les Centumvirs; je me présentai, mais la foule étoit si grande qu'il me fut impossible de me faire d'autre passage pour aller au barreau qu'au travers du tribunal même, où les Juges sont assis. Il se trouva un jeune homme de qualité, dont une partie des habits aïant été déchirés, comme il arrive souvent dans la presse, il demeura couvert de sa seule veste, pendant sept heures entiéres: car je parlai pendant tout ce tems avec beaucoup de fatigue, & avec plus de succès encore.*

Plin. lib. 4. epist. Trad. de Sacy.

De l'Aréopage.

Les Juges de l'Aréopage n'écoutoient

(1) Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio, sed dolore assequebar. *Cic. in orat.*

(2) Ferè ponendæ à me causæ officium exigebatur. *Quintil. lib. 4. instit. c. 2.*

les avocats que dans les ténébres, soit pour avoir une attention plus recueillie, soit pour être moins susceptibles de la prévention, que les talents extérieurs pouvoient faire naître.

Erasm. adag. chil. 1. cent. 9. prov. 41. & chil. 4. cent. 10. prov. 6.

Il nous reste un exemple du peu de pénétration de ce tribunal à démêler la subtilité des avocats. Protagoras étoit convenu avec Evathle de lui enseigner la rhétorique, moïennant une somme qui lui seroit païée par son disciple, s'il gagnoit sa premiére cause. Evathle instruit de touts les préceptes de l'art, refusa de païer Protagoras. Ce professeur le poursuivit en justice, & dit aux Juges : *Tout jugement est décisif pour moi, quand il seroit dicté par mon adversaire. Car s'il m'est favorable, il porte la condamnation d'Evathle ; s'il m'est contraire, il lui fait gagner sa premiére cause, & le rend mon débiteur suivant notre convention. J'avouë*, répondit Evathle, *qu'on prononcera pour ou contre moi : l'un & l'autre m'acquittent également. Si les juges prononcent en ma faveur, il est jugé que je suis quitte envers vous ; s'ils prononcent pour vous, je perds ma cause, & ne vous dois rien suivant notre convention.* Les juges avouérent leur insuffisance pour décider une cause si difficile. Mais ces Juges, en faisant plus d'attention à la

Aul. Gell. noct. Att. lib. 5. c. 10. Apul. Florid. lib. 2.

chose qu'aux paroles, auroient connu aisément qu'Evathle en avoit assez appris, pour devoir à son maître la récompense promise. Le même Aréopage ne sçachant que (1) décider dans une autre affaire, ajourna les parties à comparoître dans cent ans.

A Athénes, où l'on se servoit d'horloges d'eau, l'accusateur & l'accusé, le demandeur & le défendeur avoient une certaine quantité de clepsydres ; c'est-à-dire que l'eau étoit mesurée aux orateurs. On en suspendoit l'écoulement pendant la lecture des piéces qui n'étoient pas du corps du discours ; comme les dépositions des témoins, le texte d'une loi, la teneur d'un decret.

Les talents de nos avocats ne sont pas génés par des loix si incommodes : & leur carriére n'est pas resserrée par des bornes étroites, comme quelques auteurs, qui ne connoissoient pas le bar-

(1) *Il s'agissoit d'une femme qui avoit fait mourir son mari, & le fils de son mari, coupables du meurtre d'un fils, qu'elle avoit eu d'un premier mariage. Les Aréopagites ne purent se résoudre à la condamner, à cause de la douleur qui avoit excité sa vengeance ; ni à l'absoudre, à cause de l'atrocité de ses crimes. Val. Max. lib. 8. c. 1. Ce jugement n'eût pas été fort difficile suivant notre jurisprudence, qui défend toutes les vengeances particuliéres.*

reau, l'ont prétendu. Les matiéres du droit public les plus importantes, les objets principaux de la police générale, les interprétations des loix & des motifs des législateurs, les limites des deux puissances, les enrégistrements des lettres des premiers officiers de la couronne, offrent un vaste champ à leur éloquence. Si l'avocat, parmi nous, a de si grandes occasions de déploïer ses talents; combien en ont de plus illustres encore messieurs les avocats généraux, ou dans ces réquisitoires qu'ils font au nom & quelquefois en présence de SA MAJESTÉ, ou dans cet exercice habituel de balancer tout ce que l'esprit des loix & le bien public peuvent avoir de plus intéressant, ou pour le service du Roi ou pour les fortunes particuliéres.

Les orateurs bannis de Rome.

Les Romains chasserent trois fois les orateurs; la premiére sous le consulat de Fannius Strabo, & de Valerius Messala; la seconde sous la censure de Domitius Ænobardus & de Licinius Crassus; & la troisiéme sous l'empire de Domitien.

L'éloquence fatale aux grands orateurs.

L'éloquence de Démosthéne & de Cicéron (1) les fit périr l'un & l'autre,

(1) Eloquio sed uterque perit orator. &c. *Juv. sat.* 10.

& attira de grands malheurs à leurs patries. L'éloquence de Démosthéne ne servit qu'à allumer davantage le (1) courroux de Philippe contre les Athéniens, & celle de Cicéron détruisit la liberté de Rome, en faisant continuer à César le gouvernement des Gaules, & en élevant Octavien pour l'opposer à Antoine. Brutus reprocha à Cicéron (2)

De provinc. Consularib.

In Philippic.

Juvénal dit que Cicéron n'eût eu rien à craindre des armes d'Antoine, s'il eût été aussi mauvais orateur que mauvais poëte.
O fortunatam natam, me Consule, Romam!
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. *Juven. Ibid.*

(1) *Philippe dit dans Lucien : qu'on n'appelle plus le peuple d'Athénes mon adversaire : je n'en connois point d'autre que Démosthéne. C'est lui seul qui me fait la guerre, qui s'oppose à mes desseins, & qui traverse mes entreprises. Sans lui je ne ferois pas plus de cas d'Athénes, que d'un vaisseau sans pilote. Lucien, élog. de Démosth.*

(2) Non Dominum fugisse, sed amiciorem Dominum quæsisse videris. *Cic. lib. epist. ad Brut. epist. 16. Brutus avoit prédit que Cicéron, en portant Oct..vien trop haut, perdroit la république. Il reprocha souvent à Cicéron ses flateries & sa soumission envers ce jeune homme, que Brutus traitoit d'enfant.* Valdè carè æstimas tot annos, quot ista ætas recipit, si propter eam causam puero isti supplicaturus es. *ibid. epist.* 16. Nimiùm timemus mortem, exilium, & paupertatem. Hæc mihi videntur, Ciceroni ultima esse in malis: & dùm habeat à quibus,

de n'avoir pas travaillé pour la liberté, mais pour se donner un maître favorable. Il en couta la vie à Papinien pour n'avoir pas voulu emploïer son éloquence à justifier le meurtre de Geta. *Xiphil. lib. 77 Spartian. in Carac.*

Cette science ambitieuse, qui se vante de régner sur les affections & sur les volontés des hommes, aura moins de vanité, si elle considére que ceux qui l'ont le plus cultivée, ont été livrés à cause d'elle aux plus grands malheurs; que plusieurs villes l'ont bannie de leurs enceintes, & qu'elle est dans une dépendance perpétuelle de l'usage & de l'opinion.

Les préceptes de rhétorique peuvent être aussi nuisibles qu'utiles. On peut s'en servir avantageusement pour l'ordre & l'élégance du discours, mais il faut prendre garde qu'ils n'éteignent le feu naturel, & que par une méthode & une imitation languissante ils ne vous tirent hors de votre (1) charactere, Les préceptes de la rhétorique peuvent être nuisibles.

impetret quæ velit, & à quibus colatur ac laudetur, servitutem honorificam modò non aspernatur, si quicquàm in extremâ ac miserrimâ contumeliâ potest honorificum esse. *Ibid. epist.* 17.

(1) Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ. *Hor.*

Nihil decet, invitâ Minervâ, id est, repugnante naturâ: sic ut decorum conservare non

dans lequel seul vous pouvez plaire. Isocrate disoit *qu'il étoit obligé de se servir d'éperons pour presser Ephore, & de frein pour retenir Théopompe.* Il faudroit autant de variété dans les préceptes, qu'il y en a dans les esprits.

Quintilien nous avertit qu'il a toujours (1) évité avec soin de s'assujettir aux préceptes généraux, *parce qu'il ne s'en trouve presque point*, ajoute-t-il, *dont l'autorité ne puisse être affoiblie, ou même entiérement détruite.* Les préceptes généraux ont une défectuosité encore plus essentielle, c'est que ne pouvant contenir le détail des circonstances particuliéres, ils sont, pour la plûpart, inutiles, n'apprennent que ce qu'on sçavoit déja, & ne sont d'aucun secours à celui qui se les propose. Ils ressemblent

possis, si aliorum naturam imiteris, omittas tuam. *Cic. de off. lib.* 1.

Quintilien se mocque de ces orateurs qui affectoient de terminer leurs périodes par ces mots, esse videatur, *pour donner à leur style un air Cicéronien. Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 2.

(1) Propter quæ mihi semper moris fuit quam minimè alligare me ad præcepta, quæ catholica vocantur, id est, ut dicamus quomodò possumus, universalia vel perpetualia. Raró enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliquâ, aut subrui possit. *Quintil. instit. lib.* 2. *c.* 13.

au conseil vague d'un politique, qui dans une conjoncture délicate, diroit *qu'il faut se déterminer à ce qui peut être avantageux au bien public, & éviter ce qui peut lui être nuisible.* Quintilien, au reste, qui nous fait remarquer l'inutilité des préceptes généraux, entre lui-même dans un détail de maximes générales ou plutôt puériles, sur l'éducation de celui qui est destiné à être orateur ; & il veut qu'on songe à le former dès le maillot, par le langage (1) pur & correct de ses nourrices.

Sénéque (2) fait une remarque fort juste, que le goût est une image des mœurs : & que l'éloquence est ferme & Léloquence l'image des mœurs.

(1) Ante omnia, ne sit vitiosus sermo nutricibus. *Quintil. lib.* 1. *instit. c.* 1. *Chrysippe recommandoit aussi qu'on apprît à bien prononcer aux nourrices comme à des comédiennes.* Chrysippus etiàm nutricum, quæ adhibentur infantibus allactationi, suum quoddàm carmen assignat. *Quintil. lib.* 1. *instit. c.* 10.

(2) Quemadmodùm unius cujusque actio dicenti similis est, sic genus dicendi imitatur publicos mores. *Sen. epist.* 114.

Cujuscumque orationem videris sollicitam & politam, scito animum quoque non minùs esse pusillis occupatum. . . . oratio vultus animi est. Si circumtonsa & fucata est, & manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum, & habere aliquid fracti. Non est ornamentum virile concinnitas. *Sen. epist.* 115.

vigoureuſe, ſans pointe & ſans affectation, quand la fermeté & le courage régnent dans les cœurs. Solon (1) & Platon ont dit, que l'éloquence eſt l'image du charactére.

De l'opinion que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques.

L'éloquence du ſiécle paſſé a fait connoître que les gouvernements monarchiques peuvent produire d'auſſi parfaits orateurs que les populaires. Le Maitre, Maſcaron, Fléchier, Boſſuet, & pluſieurs autres modernes ont égalé tout ce que l'antiquité peut fournir de plus éloquent. C'eſt donc une opinion très-mal fondée que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques. » Il ſemble, » dit Montagne, que les polices qui dé» pendent d'un monarque, ont moins » beſoin d'orateurs. La facilité d'une » commune d'être maniée & contour» née par les oreilles ne ſe trouve ſi ai» ſément en un ſeul. On n'a pas vû ſor» tir (2) de Macédoine ni de Perſe au» cun orateur de renom. « Convenons avec Longin, que rien n'éléve davan-

Liv. 1. c. 51.

(1) Solonis dictum vetus, ſermonem imaginem eſſe operum, Τὸν λόγον εἴδωλον εἶναι τῶν ἔργων. *Sic ait Plato*, οἷος ὁ λόγος, τοιοῦτος ὁ τρόπος. Qualis oratio, talis vita. *Lipſ. in Sen. epiſt.* 114.

(2) Nec Macedonum quidem, ac Perſarum, ac ullius gentis quæ certo imperio contenta fuerit, eloquentiam novimus. *Dial. de oratorib. Tac. vel Quintil. adſcript.*

tage l'esprit que la liberté : mais reconnoissons en même tems que les gouvernements républicains ou mixtes, multiplient la servitude, que les révolutions ausquelles ils sont exposés, sont de fréquents obstacles au progrès de l'éloquences, & que la véritable liberté & la justice des récompenses favorisent davantage les sciences & les arts sous un gouvernement monarchique. *Tr. du subl. c. 35.*

CHAPITRE CINQUIE'ME.

De la Poësie.

La poësie, si l'on veut l'en croire, est le (1) langage des dieux. Les héros lui sont redevables de l'immortalité dont les Muses sont les souveraines dispensatrices. La poësie se vante d'être la mére de la théologie payenne, de la philosophie, & des loix. Hérodote assûre que les divinités de la Gréce étoient tirées d'Homére & d'Hésiode : mais il témoigne lui-même que les Grecs avoient reçu les grands dieux de l'Egypte ; &

La poësie langage des dieux.

Euterp.

(1) Est Deus in nobis ; agitante calescimus illo :
Impetus hic sacræ semina mentis habet.
Ovid. Fast. lib. 6.

Diod. Sic. lib. I.

Diodore de Sicile obſerve que les Grecs ſe ſont approprié les dieux de l'Egypte, ſes héros & ſes colonies. Ce n'eſt donc pas le fond de la théologie Payenne, mais la plûpart de ſes fictions, qui avoient pris leur ſource dans la poëſie.

Les anciens poëtes, comme Orphée, Muſée, Linus furent les premiers philoſophes parmi les Grecs : ils ont paſſé (1) pour les fondateurs des ſociétés. Les loix furent d'abord écrites en vers. Ce qui honore la poëſie infiniment davantage, c'eſt de trouver dans la ſainte écriture pluſieurs cantiques, les pſeaumes de David, & le témoignage de la grande quantité de vers (2) qui avoient été compoſés par Salomon.

Les plus anciens auteurs ont écrit en vers.

Apul. Florid. lib. 2. *Strab. lib.* I.

Les plus anciens auteurs de la Gréce écrivent en vers, avant que la proſe y fût en uſage. Apulée obſerve que Phérécyde, quitta le premier ce ſtyle meſuré, & ſuivant Strabon, Cadmus (3), Phérécy-

(1) Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum
Cædibus, & fœdo victu deterruit Orpheus. *Hor.*
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. *Id.*

(2) Loquutus eſt quoque Salomon tria millia parabolas : & fuerunt carmina ejus quinque & mille. *Reg. lib.* 3. *c.* 4. *v.* 32.

(3) *Il y a eu deux hiſtoriens natifs de Milet du*

dè, & Hécatée (1) furent les premiers qui écrivirent en prose. Il paroit d'abord assez surprenant, qu'une maniére d'écrire génante & réguliére, telle que la poësie, ait été en usage avant la prose, qui est bien moins asservie aux régles; mais la raison n'en sera pas difficile à découvrir, si l'on considére que la premiére intention que les hommes ont euë en écrivant, a été d'aider la mémoire, & que les vers se retiennent beaucoup mieux que la prose.

Si l'on ne peut refuser à la poësie la gloire d'avoir produit les plus anciens des théologiens, des philosophes, & des législateurs de la Gréce, elle s'est attiré beaucoup de reproches par toutes les (2) fables monstrueuses qu'elle a mises au jour. Elle a répandu la superstition sur la terre, & placé le crime dans le ciel. Reproches faits à la poësie.

Elle a été une source de maximes pernicieuses, & ses charmes ont été

nom de Cadmus. Suid. & Voss. de historic. Græc. lib. 4. c. 1.

(1) De pluribus Hecatæis. *Voss. de historic. Græc. lib. 4. c. 3. Recherches sur Hécatée de Milet, par M. l'Abbé Sevin, dans les mémoires de l'Academie des belles lettres, tom. 6. p. 472.*

(2) . . . . pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Hor.

(1) un poison dangereux pour les bonnes mœurs. Elle a fourni des armes à la vengeance (2) la plus furieuse. Ce langage des dieux n'a pas toûjours été traité avec beaucoup d'estime. *La poësie*, dit S. Evrémond, *demande un génie particulier, qui ne s'acommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des dieux, tantôt c'est le langage des* (3) *fols, ra-*

(1) Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas. *Ovid. de remed. amor.*

(2) *Archiloque natif de Paros, pour se venger de Lycambe, qui lui avoit refusé sa fille, après la lui avoir promise en mariage, fit contre lui des vers si piquants, que Lycambe se pendit de désespoir. Archiloque inventa les vers Iambes.*
Archilochum proprio rabies armavit Iambo. *Hor.*

Archiloque, suivant Cicéron, vivoit du temps de Romulus. Eusébe & Scaliger font ce poëte un peu moins ancien, & le placent vers la 29. olympiade, environ du temps de Manassés roi de Juda, & de Tullus Hostilius, roi de Rome. Il fut contemporain de Gygès, roi de Lydie. Herodot. Clio.

(3) *Les poëtes ne peuvent pas s'offenser qu'on dise d'eux, ce qui a été dit de touts les grands esprits* : Negat enim sine furore Democritus quemquàm poëtam magnum esse posse, quod idem dicit Plato. *Cic de divinat. lib.* 1.
... Et excludit sanos Helicone poëtas Democritus. *Hor. art. poët.*
Sive Platoni credimus, frustrà poëticas fores compos sui pepulit : sive Aristoteli, nul-

rement celui d'un honnête homme. Elle se plait dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choses; & c'est la réalité seule qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Platon bannit les poëtes de sa république; & Cicéron a approuvé (1) la sagesse de ce réglement.

La poësie a une défense très-naturelle, qui est de dire qu'elle ne se sert de la fiction, que pour amener les hommes à la vérité.

Défense de la poësie.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
Il doit regner par tout, & même dans la fable.

C'est par une douce & utile séduction qu'elle a formé les premiéres sociétés: ce qui a donné lieu aux fables d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au son de sa lyre, & d'Orphée qui par la douceur de son chant adoucit les bêtes féroces. Tyrtée a été loüé d'avoir (2)

lum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ fuit. *Sen. de tranquill. animi. Pétrone a dit*: Sæpiùs poëticè quàm humanè locutus es.

(1) Rectè igitur à Platone educuntur (poëtæ) ex eâ civitate, quam finxit ille, cùm mores optimos & Reipublicæ statum exquireret. *Cic. Tusc. quæst. lib. 2.*

(2) Tyrtæusque mares animos in Martia bella Versibus exacuit. *Hor. art. poët.*

augmenté le courage & l'ardeur des guerriers. » Combien les bons poëtes
Aristoph. in ranis. » ont-ils été utiles ? Orphée a enseigné » aux hommes les mystéres & les sacri- » fices, & à fuir les meurtres : Musée » leur a appris la guérison des maladies, » & à consulter les oracles. Hésiode » leur a montré à cultiver la terre, & » leur a fait connoître le tems des se- » mences & des moissons; & le divin Ho- » mére par où croïez-vous qu'il ait ac- » quis tant de gloire & de réputation ? » parce qu'il leur a enseigné des choses » très-nécessaires, à ranger des troupes, » à les armer, & à être ferme & cou- » rageux. «

On ne pourroit sans une grande injustice imputer à la poësie l'abus qui a été fait de ses attraits innocents en eux-mêmes ; autrement il s'ensuivroit que c'est un crime que de penser & de parler, n'y aïant rien dont on ait tant abusé que de la pensée & de la parole. Presque toutes les choses bonnes en elles-mêmes ont leur danger. On peut abuser de la force, de la santé, de l'éloquence, de la beauté, des richesses, des talents militaires, des apparences de la vertu. La poësie (1) elle-même a con-

(1) *Jean Fiera Mantoüan, a fait un poëme la-*

damné les ouvrages trop libres.

Si Platon bannit les poëtes de sa république, il veut qu'on les renvoie couronnés, afin d'honorer les talents; & il retient cependant la poësie, pour l'emploïer aux hymnes des dieux, & aux loüanges des grands hommes. Aristote prétend que la poësie est plus utile que l'histoire. La raison, qu'il en donne, n'est pas moins paradoxe que la proposition elle même. *C'est*, dit-il, *parce que la poësie est bien plus générale, car l'histoire ne renferme que ce qui a été fait, au lieu que la poësie embrasse tout ce qu'on doit faire.* Il est vrai que la poësie peut prendre bien plus d'effort, par rapport aux situations qu'elle invente à son gré; mais les exemples tirés de l'histoire sont sans comparaison plus efficaces.

Plat. de republ. lib. 3.

Aristot. de poët. c. 9.

La poësie ne doit représenter les désordres des passions, que pour faire craindre les maux qui les accompagnent, & les peines dont elles sont suivies. C'est ainsi que le poëme épique représente une action héroïque accompagnée de quelque grande instruction. Aristote

Des spectacles.

tin contre les poëtes lascifs: & l'abbé Massieu, dans son histoire de la poësie françoise, ne laisse rien à désirer pour la défense d'un art aussi utile que charmant.

Aristot. poëtic. c. 6. nous apprend que l'objet de la tragédie est de remédier aux passions par la terreur & la pitié.

Le chœur, dans les anciennes tragédies, ne tendoit qu'à inspirer de bonnes mœurs. *Qu'il protége toujours les gens de bien*, dit Horace, *qu'il soutienne les amis de la vertu ; qu'il appaise ceux qui sont irrités ; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime ; qu'il vante les mets d'une table où régne la sobriété ; qu'il louë la justice si salutaire aux hommes ; qu'il chante la tranquillité & la sureté qui accompagnent toujours la paix ; qu'il garde inviolablement les secrets qu'on lui a confiés ; & qu'il prie les dieux que la fortune abandonne les méchans & remplisse les désirs des justes.* *Hor. art. poëtic.*

La Comédie se propose la correction des mœurs. Elle a été définie par Dryden, *l'image fidéle de la nature.* Cette définition est trop vague ; elle convient mieux à la perfection de l'art, qu'à la Comédie qui doit plutôt être appellée *une image fidéle des mœurs, qui tend à les corriger par le ridicule* Les Comiques enseignoient la morale au peuple : & Plaute se plaint de ce que le spectateur, de retour chez-lui, pratiquoit mal les sentiments qu'il avoit entendus au théatre. *Plaut. Rudent. act. 4. sc. 7.*

Mais les spectacles anciens étoient mêlés de beaucoup d'abominations, qui ont fait dire à S. Augustin, *que le Chrétien, ne devoit pas participer aux infamies du théatre, aux impiétés du cirque, aux cruautés de l'amphithéatre. Nous fuïons vos spectacles*, dit Tertullien, *parce que nous en abhorrons les principes. Les folies du cirque, les désordres du théatre, l'inhumanité de l'amphithéatre, les amusements frivoles de vos autres jeux ne conviennent point à nos mœurs.* *S. Aug. serm.* 198. *Tertull. apologet.*

Ces anciens désordres du théatre ont donné lieu à la sévérité avec laquelle les Comédiens ont été traités parmi nous : quoiqu'ils aïent eu en leur faveur des témoignages très-respectables. S. Thomas ne fait point difficulté de dire, *qu'on lit, dans les vies des Peres, que saint Paphnuce eut une révélation portant qu'un Comédien participeroit avec lui à la vie éternelle.* S. Thomas ajoute : *que le métier de Comédien, regardé seulement comme un amusement & une récréation, n'a rien d'illicite en soi, & que les acteurs ne sont point en état de péché, pourvû qu'ils ne sortent pas des bornes de l'honnêteté, & qu'ils ne représentent pas la comédie dans des tems indus ; qu'autrement il s'ensuivroit une conséquence qui est fausse, sçavoir que les spectateurs pécheroient aussi.* En 1641. le *S. Thom. 2. 2. quæst.* 168. *art.* 3.

parlement enrégistra une déclaration, par laquelle, après avoir renouvellé les peines ordinaires contre les comédiens qui useront d'aucunes paroles lascives ou à double entente qui puisse blesser l'honnêteté publique, il est porté qu'au cas qu'ils observent ces conditions, ils ne seront pas, à l'avenir, notés d'infamie.

Contrariétés des jugements sur les poëtes.

La diversité des opinions se remarque surtout dans les jugements qui ont été portés sur les poëtes. Homére a été révéré comme un dieu, dans (1) plusieurs villes de l'Asie, de l'Egypte, & de la Gréce. Ptolémée Philopator fit bâtir un temple à ce poëte, qui y paroissoit sur un thrône, environné des (2) sept villes qui se disputoient l'honneur de sa naissance. Ceux de Smyrne firent aussi construire un temple dédié à Homére. Dans l'île de Chio, & dans Amastris ville du Pont, on célébroit, touts les cinq ans, des jeux en son honneur, & on frappoit des médailles pour conserver la mémoire de ces jeux. A Argos on invoquoit Homére avec Apollon dans les

Ælian. lib. 13. variar. c. 22.

(1) *Sur les monuments élevés à l'honneur de ce poëte, on peut consulter Cuper de l'apothéose d'Homére.*

(2) Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin., Chios, Argos, Athenæ.

ſacrifices publics ; on fit même à Homére des ſacrifices particuliers. Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homére, frappées à Chio, à Smyrne, à Amaſtris. Solon faiſoit chanter les vers d'Homére par deux chœurs de jeunes gens, qui ſe répondoient alternativement. Alexandre envioit ſouvent à Achille le bonheur d'avoir eu un (1) Homére pour célébrer ſes exploits. Il regarda l'Iliade, comme le plus prétieux (2) ouvrage de l'entendement humain, & comme ce qu'il poſſédoit de plus digne d'être enfermé dans la magnifique caſſette de Darius. *Diog. Laërt. in Sol.*

Toute l'antiquité a retenti (3) des élo-

(1) *Alexandre voïant un homme, qui accouroit fort eſſouflé pour lui porter quelque nouvelle, dit :* Que peut-on m'apprendre à quoi je ſois ſenſible, à moins que ce ne fût la réſurrection d'Homére ? *Plutarch. de profectu virtutis.*

(2) Ut pretioſiſſimum humani animi opus quàm maximè diviti opere ſervaretur. *Plin. lib. 7. c. 29.*

(3) *Platon, in Jon. appelle Homére le meilleur & le plus divin des poëtes. Ariſtote, poëtic. c.* 24. *loue Homére d'avoir été le ſeul poëte qui ait connu les bienſéances, & qui ait ſçu donner à ſes perſonnages des mœurs convenables. Quintilien lib.* 10. *c.* 1. *penſe qu'Homére a paſſé les bornes de l'eſprit humain ; & qu'il eſt d'un grand homme, non pas de l'imiter, ce qui lui paroît impoſſible, mais de ſuivre & de comprendre ſes beautés.*

ges donnés à Homére. *Il a seul mérité le nom de poëte*, dit Velleïus Paterculus, *n'aïant eu* (1) *personne à imiter*, *& n'aïant*

(1) Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium sine exemplo maximum, qui magnitudine rerum & fulgore carminum solus meruit poëta appellari. In quo maximum est, quòd neque ante illum quem imitaretur, neque post illum qui eum imitari posset, inventus est: neque quemquàm alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum & Archilochum reperiemus. *Mais on prétend qu'Homére n'a point eu la gloire de l'invention. Suivant Antipater Acanthius, Darès prêtre Phrygien, dont Homére a parlé, Iliad. 5. avoit composé une Iliade avant Homére. Héléne, fille de Musée, écrivit l'histoire de la guerre de Troïe, & Homére a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade, si l'on en croit Ptolémée Héphestion. Le même auteur rapportoit que Phantasia de Memphis, fille de Nicarchus, avoit prévenu Homére dans ses deux poëmes, l'un de la guerre de Troïe, l'autre des navigations d'Ulysse: que ces ouvrages étoient restés en dépôt à Memphis: qu'Homere s'y transporta, qu'il obtint de Phanis, gardien des archives sacrées, la communication de ces deux poëmes, & qu'il se conforma exactement à ce modéle. Phot. Biblioth. cod.* 190. *Elien rapporte qu'un poëte, nommé Syagre, passoit pour l'auteur du premier poëme sur la guerre de Troïe. Ælian. lib.* 14. *variar. c.* 21. *Athénée liv.* 3. *parle d'un Hégésianax, qui avoit mis en vers, avant Homére, le siége de Troïe. Quelques-uns ont dit qu'Homére a inséré dans ses poëmes plusieurs vers de Daphné, prêtresse de Delphes. Quoiqu'il ne nous reste aucunes*

pu être imité de personne. On atribue à ses poëmes la gloire d'avoir formé les législateurs, les fondateurs des états, les philosophes, les médecins, les astronomes, les géométres, les Rois, les généraux d'armées, enfin les peintres.

Alcibiade étant entré dans une échole où il ne trouva pas les œuvres d'Homére, donna un soufflet au maître, sans daigner accompagner d'une parole cette correction. Horace préfére les instructions de ce poëte à celles (1) des philosophes. Justinien le nomme (2) le pere de toute vertu. Le jeune Casaubon dé- *Plutarch. ap. pht.*

poësies plus anciennes que celles d'Homére, il y avoit eu beaucoup de poëtes, dans la Gréce avant lui; Lycus, Orphée, Musée, Amphion, les Sibylles, Orœbantius, Thaletas, Melesander, Thamyris. Dictys de Créte, compagnon d'Idoménée, & Corynnus de Palaméde, avoient composé chacun une Iliade. Bochart. lib. 1. Chanaan, c. 20. Homére, en plusieurs endroits de l'Odyssée a parlé des poëtes Demodochus & Phemius; & il a fait mention, aussi-bien que Virgile, de Mélampe fils d'Amythaon.

(1) Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.
Hor. lib. 1. epist. 2.

(2) Homerum patrem omnis virtutis. *Justinian. præf. 1. Dig.* Homerus primus doctrinarum & antiquitatis parens. *Plin. lib. 25. c. 2.*

cide que quiconque ose mépriser Homére, ne mérite point d'autre punition que d'être abandonné à sa folie. Mad. Dacier admire dans Homére, outre la beauté incomparable de sa poësie, un sçavoir profond, des vestiges remarquables de l'antiquité la plus reculée, une connoissance prodigieuse de touts les arts, une variété charmante de mœurs & de caractéres, des modéles parfaits d'une véritable éloquence dans touts les genres de discours, des maximes tirées de la plus saine philosophie, & une conformité admirable & dans le style & dans les idées avec nos livres Saints. Enfin des Preaux vous dit, *que le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les ouvrages d'esprit; qu'il n'est plus question, à l'heure qu'il est, de sçavoir si Homére, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux; que c'est une chose sans contestation, puisque vingt siécles en sont convenus: qu'il s'agit de sçavoir en quoi consiste ce merveilleux, qui les a fait admirer de touts les siécles; & qu'il faut trouver le moïen de le voir, ou renoncer aux belles lettres, aux quelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti touts les hommes.*

Préf. de la trad. de l'Iliad.

Réflex. sur Longin.

Après un grand nombre de siécles, on

on a fait servir les fictions d'Homére à des traités d'alliances. Les Acarnaniens prirent prétexte de ce qu'ils n'avoient pas été, avec les autres Grecs, au siége de Troie, pour engager les Romains à les secourir contre les Etoliens. Les noms d'Achille & d'Hector sont en usage parmi la noblesse Chrétienne. *Strab. lib. 10.*

A l'égard du dessein de l'Iliade, les admirateurs d'Homére le vantent comme le plus politique & le plus utile à la Gréce. Ils prétendent qu'Homére s'y est proposé pour objet, de faire sentir aux Grecs, par les suites funestes de la colére d'Achille, que rien ne pouvoit leur être plus nuisible que la discorde. Ils disent que l'Odyssée a aussi ses vûës générales, & que toutes ses fictions tendent à l'utilité de la Gréce. Les Grecs, & surtout les Ioniens, se jettoient dans le commerce, & entreprenoient, à l'imitation des Phéniciens, des voïages de long cours : mais ils étoient encore très-ignorants dans l'art de la navigation. Pour les détourner de ces entreprises hazardeuses, Homére leur représenta les navigations d'Ulysse pleines de périls, & les malheurs causés dans la maison de ce Prince, par sa longue absence. *Le P. le Bossu, tr. du poëm. épiq.*

Zoïle, pour avoir voulu critiquer

Homére, a rendu (1) son nom aussi odieux que celui de l'envie même.

Quelques anciens cependant ont témoigné peu d'estime pour Homére ; & plusieurs de nos modernes ont critiqué ce Prince des poëtes avec succès. On peut dire d'Homére qu'il a réüni les deux extrémités des loüanges & du blâme.

Xénophane a reproché à Homére & à Hésiode d'avoir attribué aux dieux tout ce qu'il y a de plus infame parmi les hommes. Diogéne de Laërce & Suidas disent que Pythagore a vû dans les enfers l'ame d'Hésiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homére suspenduë à un arbre, & environnée de serpents ; & que ces ames y sont tourmentées à cause de toutes les fables que ces deux poëtes ont débitées sur les dieux. Héraclite soutenoit qu'Homére & Archiloque avoient mérité d'être chassés & bannis.

Diog. Laërt. in Pythag. Suid. in voc. Πυθαγ.

Diog. Laërt. in Heracl.

Platon accuse Homére de dès-honorer les dieux par des actions basses & criminelles : & Cicéron reprend (2) ce

De repub. lib. 3. & 10. de legib. lib. 2. & 7.

(1) *Zoïle avoit intitulé sa critique d'Homére*, Homeromastix. *Vitruve écrit que ce critique odieux fit une fin tragique.*

(2) Humana vitia ad deos transtulit : mal-

poëte d'avoir plûtot donné aux dieux les foiblesses des hommes que d'avoir élevé les hommes aux qualités divines. Les Epicuriens traitoient les poëtes de vile populace, à cause des folies contenuës dans Homére, & parce que Métrodore l'un des chefs de la secte Epicurienne, avoit parlé de cet ancien poëte avec beaucoup de mépris. Dion Chrysostome le traite de grand imposteur; Erasme & Scaliger l'ont peu estimé, & le P. Rapin y a relevé beaucoup de défauts. Il ne peut applaudir à la variété des combats, où il ne se donne pas un coup d'épée, sans qu'Homére en prenne occasion de conter des histoires & de rapporter des généalogies.

Plutarq. qu'on ne peut vivre joïeusem. selon Epic.

Dio Chrys. orat. 11.

J'ose avancer, dit Bayle, *qu'il ne faut que lire le discours de Phenix dans le 9. livre de l'Iliade pour admirer ceux qui admirent encore ce poëme Car sont-ce là des discours dignes (1) de la majesté du poë-*

Dict. not. C sur Achil.

lem divina ad nos. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1. *Surquoi S. Augustin fait cette reflexion* : meritò displicuit viro gravi divinorum criminum poëta confictor. *De civit. lib.* 4. *c.* 26.

(1) *Nous ne voulons voir la nature qu'embellie de tout ce que l'esprit peut lui prêter de plus majestueux. Du tems d'Homére, il étoit permis de la peindre avec les couleurs les plus naïves. Cet endroit même d'Homére, dont Bayle parle avec tant de mépris, a été admiré comme un mo-*

me Epique? Homére a rencontré trois critiques redoutables, dans Perrault, dans la Motte & dans M. l'abbé Terrasson. La Mothe ne s'est pas même contenté de

déle de la plus solide éloquence par les trois différents charactéres des discours d'Ulysse, de Phénix & d'Ajax. Quintil. lib. 10. c. 1. Ils sont envoïés par Agamemnon pour tâcher de fléchir Achille. Ulysse expose d'abord le danger où sont les Grecs. Il lui représente à quel repentir il s'expose, s'il laisse périr leur armée. Il lui rappelle les préceptes de son pere Pélée, & les intérêts de sa gloire: il lui parle ensuite des présens d'Agamemnon, & des satisfactions qu'il est chargé de lui faire de sa part. Phénix, qui parle le second, emploie pour toucher Achille, les considérations les plus tendres de leur ancienne amitié, & des soins qu'il a pris de son enfance. C'est de la traduction de cet endroit que Bayle a été si fort choqué, lorsqu'Homére décrit, avec la naïveté de son siécle, les dégouts qu'il faut essuïer auprès des enfans. Phénix propose à Achille l'exemple des dieux & des héros, d'autant plus remplis de clémence & plus faciles à appaiser, qu'ils sont plus vertueux & plus puissants. Il remarque l'égard que les priéres méritent. Elles sont, dit-il, filles de Jupiter: ces déesses se vengent, si elles sont méprisées; mais elles envoient toute sorte de bonheur à ceux qui ont des égards & de la vénération pour elles. Il finit en disant que si Achille se laisse toucher par le salut des Grecs, ils le recevront comme un dieu. Ce discours n'aiant pas eu plus d'effet que celui d'Ulysse, Ajax parle suivant son charactére haut & fier. Partons, dit-il à Ulysse, car l'inexorable Achille n'écoute pas nos représentations. Les plus cruelles injures, les

relever les défauts de l'Iliade (quoiqu'il ait toujours soutenu cette querelle avec beaucoup de modération & d'urbanité) il a entrepris de composer une autre Iliade pour montrer comment cet ancien modéle des poëtes auroit du traiter son sujet.

Perrault a choisi les endroits les plus propres à jetter du ridicule sur les deux poëmes d'Homére. „ Il semble, dit-il, » qu'Homére veüille insinuer par le cha» ractére d'Achille, qu'il suffit à un grand » capitaine d'avoir du courage & les » piés bien légers, & qu'il lui est per» mis d'être injuste, brutal, impitoya» ble, sans foi & sans loi. On ne peut » voir sans indignation & sans dégoût, » un des héros de l'Iliade, le fameux » Ulysse, se coucher le soir avec les » pourceaux, & se battre le lendemain à » coups de poing contre un vilain gueux, » pour les restes de la cuisine de (1) Pé- *Perr. Paral. des anc. & des mod.*

meurtres des fréres & des enfans ont été pardonnés ; mais les satisfactions ni les présens ne peuvent rien sur Achille. Persisterez-vous, cruel, dans votre implacable courroux ? Mépriserez-vous les vœux de l'armée, & les efforts que nous faisons pour vous fléchir, nous qui, parmi touts les Grecs, vous avons toujours le plus aimé ?

(1) *Ulysse affectoit alors de se cacher.*

» nélope. Qui pourroit lire sans dégoût
» la comparaison d'Ulysse, qui se tour-
» ne dans son lit sans pouvoir sommeil-
» ler, avec un boudin qui rotit sur le
» gril? Homére dit que la cuisse de Mé-
» nélas, qui est fort blanche, & sur la-
» quelle coule son sang, ressemble à de
» l'yvoire que l'on a teint en pourpre;
» que cet yvoire est taillé en bossettes
» de brides de chevaux; que ces bosset-
» tes sont enfermées dans le cabinet
» d'une femme Carienne ou Méonien-
» ne; que plusieurs chevaliers voudroient
» bien les avoir, mais qu'elles sont ré-
» servées pour les rois, & qu'elles sont
» d'un grand ornement & au cheval &
» à celui qui le méne. «

Dans le même livre de l'Iliade, qui est le quatriéme, Homére dit encore
„ que Lycaon prit son arc bien poli,
„ fait des cornes d'une (1) chévre sau-
„ vage qui faisoit de grands sauts, &
„ qu'il avoit autrefois atteinte sous la
„ poitrine, lorsqu'elle sortoit d'un rocher
„ où il l'attendoit. Or cette chévre tom-
„ ba à la renverse sur une pierre, & ses

(1) *Cette traduction étend & allonge des circonstances, à la vérité, trop chargées, mais plus courtes dans le Grec, & supportables par la beauté & l'harmonie des vers.*

„ cornes qui étoient longues de ſeize „ palmes, furent accommodées par un „ ouvrier poliſſeur de cornes, qui leur „ mit des bouts dorés, après avoir bien „ poli le tout.

„ La princeſſe Nauſicaa étant arrivée „ chez le roi ſon pere, ſes freres ſem- „ blables à des dieux, dételérent les mu- „ les, & portérent les robbes (qu'elle „ venoit de laver (1) à la riviére) dans „ le palais dont les murs étoient d'airain, „ & la porte d'or, aïant à ſes côtés des „ chiens d'argent, immortels & non ſu- „ jets à vieillir, que le ſage Vulcain „ avoit faits pour garder la maiſon du „ magnanime Alcinoüs. Voilà (ajoute „ Perrault) une choſe bien remarquable

(1) *Homére eſt ici conforme aux uſages atteſ-tés par l'hiſtoire. Hérodote a rapporté, que la Reyne de Macédoine paitriſſoit le pain elle-même. Hérodot. Uran. Madame Dacier remarque, dans ſa préface ſur Homére, que les filles les plus qualifiées de l'antiquité menoient les troupeaux aux fontaines, ou alloient y puiſer de l'eau. Abraham chargea Sara de faire le pain qui devoit être préſenté aux trois anges. Gen. c. 18. v. 6. Rebecca, Rachel, & les filles de Jéthro, conduiſoient leurs troupeaux à la fontaine. Dans l'hiſtoire de Fabius Pictor, Rhée va puiſer de l'eau: Tite-Live a écrit la même circonſtance de Tarpeïa. De notre tems, le Sultan des Turcs travaille à quelque art méchanique, non à cauſe d'un ſimple uſage, mais pour obéïr à un précepte de ſa loi.*

„ que des chiens d'argent ne vieilliſſent „ pas. Mais peut-on concevoir qu'un „ roi dont le palais eſt d'airain, qui a „ des portes d'or & d'argent, n'ait pas „ des palefreniers pour dételer les mules „ de ſon chariot ?

„ Quatre perſonnes, Ulyſſe, ſon fils, „ ſon porcher, & ſon bouvier, tuënt „ cent huit gentilshommes, ſans uſer „ de ſurpriſe, & ſans agir (1) avec promtitude. Ulyſſe après avoir tué d'un „ coup de fléche Antinoüs, le plus apparent de la troupe, au lieu de continuer à tirer ſur les autres, leur fait „ un grand diſcours plein de reproches, „ auquel Eurymachus répond par un autre diſcours fort ample; Ulyſſe le tuë „ d'une ſeconde fléche, & en fait autant à Amphinomus : il reſtoit encore „ cent cinq amants de Pénélope qui „ demeurent dans l'inaction, & qui donnent le loiſir à Télémaque d'aller querir des armes dans une chambre haute, après en avoir démandé la permiſſion à ſon pere. Cependant Melanthius, le chevrier (2) d'Ulyſſe, qui le

(1) *Il ſeroit difficile d'appliquer à ces récits l'éloge que Quintilien a fait d'Homére :* Idem lætus ac preſſus, jucundus & gravis, tùm copiâ tùm brevitate mirabilis. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(2) *Les plus grandes richeſſes des anciens con-*

„ trahissoit, étoit monté dans la mê-
„ me chambre aux armes, d'où il
„ apporta douze boucliers, douze lan-
„ ces, & douze casques, pour armer
„ douze de ces amants. (Il est impossi-
„ ble qu'un seul homme puisse porter
„ toutes ces armes.) Pendant que ces
„ douze amants nouvellement armés
„ présentent la pointe de leurs lances à
„ Ulysse & a Télémaque, ces deux hé-
„ ros & leur porcher font un fort long
„ dialogue. Il faut, dit Ulysse à son fils,
„ que ce soit quelqu'une des servantes
„ de la maison, qui soit cause de tout
„ ceci. Mon pere, reprend Télémaque,
„ c'est ma faute, j'ai laissé la porte de la
„ chambre ouverte, & je crois que quel-
„ qu'un, plus avisé que moi, s'en est
„ apperçû. Mais je te prie, divin Eu-

sistoient en troupeaux. Doit-il paroître si extraordinaire, que les prémiers hommes de l'état eussent l'intendance de ces troupeaux? Le mot pecunia *étoit encore emploïé pour signifier des bestiaux, du tems de Guillaume le conquérant, dont une ordonnance porte* : Interdicimus ut nulla pecunia viva vendatur aut ematur, nisi intrà civitates. *Les Patriarches, dans la sainte Ecriture, étoient bergers : les héros & les fils de rois, Anchise*, *Paris*, &c. *gardoient les troupeaux, suivant les poëtes; & dans l'histoire des tems bien moins reculés, les Dictateurs & les Consuls étoient laboureurs.*

„ mée, vas fermer cette porte, & prends
„ garde, si ce n'est point quelqu'une des
„ servantes, ou Melanthius fils de Do-
„ lius, qui soit cause de tout ceci. Là
„ dessus Eumée dit à Ulysse : Divin fils
„ de Laërte, prudent Ulysse, c'est assû-
„ rément le méchant homme que nous
„ soupçonnons, qui a fait ce coup là.
„ Dites-moi donc distinctement si je le
„ tuërai, en cas que je sois le plus fort,
„ ou si je vous l'amenerai ici, afin que
„ vous le punissiez de ces méchancetés.
„ Allez, répond Ulysse, liez-lui les piés
„ & les mains, & l'attachez à une haute
„ colonne avec une chaîne qui se plie
„ aisément. Pendant tout ce tems-là, pas
„ un des amants ne se remuë, sans qu'on
„ voïe aucune raison de leur étonnante
„ tranquilité. Voilà une espéce de mer-
„ veilleux, dont les modernes n'ont
„ plus l'adresse de se servir. «

On ne doit pas juger d'Homére par la traduction maligne d'un de ces endroits où ce grand poëte (1) sommeille. Ces mots de porcher & de bouvier doivent être entendus, dans le sens du sié-

(1) Indignor quandoque bonus dormitat Homerus:
Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.
Hor. art. poët.

clé d'Homére. Le mot de *Connétable* si relevé parmi nous, se rend en latin par *compagnon* (1) *de l'étable*; seroit-on bien fondé dans trois mille ans à critiquer un poëme de notre tems, parce qu'un Roi y paroîtroit accompagné de son Connétable? La catastrophe des amants de Pénélope, est conduite par Minerve, & n'a pas besoin de toute la vraisemblance (2) d'une action ordinaire.

La meilleure partie de l'Odyssée, dit Longin, *se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse, tellement qu'on peut comparer Homére dans ce dernier ouvrage, au soleil quand il se couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a* *Tr. du subl. ch. 7.*

(1) Comes Stabuli. *Le titre de Comte vient de ce mot Latin* Comes, *qui signifie compagnon, & il se donnoit à ceux qui approchoient le plus du Prince*; Illum defendere, tueri, sua quoque fortia facta gloriæ ejus assignare præcipuum sacramentum est. Principes pro victoriâ pugnant, Comites pro Principe. *Tac. de morib. Germ. Le titre de Duc est tiré du mot Latin* dux, *chef ou commandant; celui de Marquis signifie dans l'origine, le gouverneur d'une marche ou d'une frontiere.*

(2) *Il faut avoüer que des Preaux ne devoit pas avoir cet endroit en vuë, lorsqu'il dit d'Homére:*

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Des Preaux, art. poëtiq.

plus autant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce sublime de l'Iliade qui marche partout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule d'évènements & de passions entassées les unes sur les autres. Mad. Dacier (1) soutient, au contraire, qu'il n'y a pas eu moins de force & de vigueur d'esprit, d'avoir conservé à l'Odyssée son véritable charactére, que d'avoir donné à l'Iliade le sien. *J'avouë, dit-elle, que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyssée, & que la solidité, la douceur, & la sagesse de celle-ci me paroissent l'emporter sur l'éclat, sur le fracas, & sur les excès de l'autre.*

Préf. de la trad. de l'Odyss.

Perrault n'épargne pas le style si vanté dans Homére. „ Ce poëte continuë-„ t-il, a soin d'équiper touts ses dieux „ & touts ses héros de plusieurs épithé-„ tes de differentes longueurs pour fi-

(1) *Quel prodige littéraire que M. & Mad. Dacier ! Envain parcourroit-on touts les païs & touts les siécles pour trouver un couple aussi illustre & aussi parfaitement assorti dans les belles lettres. Même genre d'études, même étenduë de sçavoir, même goût de littérature, même vénération pour l'antiquité. Fille d'un sçavant célébre, Mad. Dacier avoit donné à une fille qui promettoit beaucoup, la même éducation qu'elle-même avoit reçuë : mais cette fille lui fut enlevée par une mort promte.*

„ nir ses vers pompeusement & commodément, & cela, non point selon le cas dont il s'agit, mais selon qu'il reste plus ou moins de place à remplir pour achever le vers. Ces épithétes se trouvent répétées, presque toutes les fois qu'il parle des mêmes personnes. Il se sert suivant le besoin de sept ou huit particules qui ne signifient rien. Il emploïe indifféremment toute sorte de dialectes, ce qui lui fournit des syllabes longues ou bréves, selon l'exigence de la versification. Seroit-ce une belle chose de voir un poëme François (1) orné de mots Picards, Gascons, Normands, & Poitevins? «

M. l'abbé Terrasson, dans une ana-

(1) *Cette comparaison n'est pas juste. Les mots Picards & Gascons ne sont pas du bon usage. Un auteur qui écriroit d'un style tout Normand ou tout Poitevin sans mélange, n'écriroit pas correctement. Il n'y a dans le François qu'un seul langage qui soit bon & pur, c'est celui que toutes les personnes polies parlent, non seulement à la Cour & dans la Capitale, mais dans toutes les Provinces. Au lieu que la langue Grecque étoit partagée en plusieurs dialectes également emploïés par les meilleurs écrivains. Le dialecte Ionien n'étoit pas moins pur en soi, que l'Attique, & ainsi des autres. Une critique d'Homére ne doit pas être fondée sur nos idées & sur nos usages.*

lyſe critique de l'Iliade reléve les contradictions du deſſein, les défauts de la morale, les inégalités & les vices des charactéres, l'indécence des ſentiments, le déplacement des traits les plus vantés, l'obſcurité & le peu de fondement des allégories, la mauvaiſe conduite des combats incapable de former des guerriers, l'extravagance de pluſieurs fictions, le peu de convenance des harangues & des diſcours, les détails allongés & languiſſants, la baſſeſſe de quelques comparaiſons, les répétitions, les ſuperfluités, & les licences du ſtyle, l'inutilité des épithétes ſouvent mal aſſorties au fait & à l'occaſion.

Quelques critiques ont douté qu'il y ait jamais eu un Homére. Cette penſée leur eſt venuë de ce que l'Iliade & l'Odyſſée ſont des recueils de chanſons détachées : ce qui a fait donner à ce poëme le nom de (1) *rhapſodies* ; & ſur ce qu'on n'a jamais pu convenir du (2) païs d'Ho-

(1) *Rhapſodies en Grec, ſignifie des chanſons couſuës.*

(2) *Apion eut recours à la magie, pour tâcher de connoître le païs & les parents d'Homére* : Apion prodidit ſe evocaſſe umbras ad percontandum Homerum quâ patriâ quibuſve parentibus genitus eſſet, non tamen auſus profiteri quid ſibi reſpondiſſe diceret. *Plin. lib.* 30. *c.* 2.

mére. Cette opinion semble confirmée par ce début de l'Iliade : *Déesse, chantez la colére d'Achille.* Car la colére d'Achille n'est pas la fin du poëme entier, qui se rapporte plutôt à la victoire d'Achille, comme à la fin principale. Il n'y a non plus aucune unité de dessein dans l'Odyssée, où la fable est double, & composée des voïages de Télémaque & de ceux d'Ulysse, qui n'ont aucun rapport. La différence des dialectes est encore une présomption que ces rhapsodies ne sont point d'un seul auteur. Car on ne trouve dans aucun autre auteur Grec le mêlange de différents dialectes. Il ne paroît rien de réel, dans toute l'histoire de ce fameux personnage. Ses parents, & le tems où il a vécu, ne sont pas plus connus que sa patrie. Ceux de Smyrne disoient que sa mere, nommée Critheïs, devenuë grosse par un amour clandestin, allaà une fête que les habitants de Smyrne célébroient sur les bords du fleuve Mélés, qu'elle y fut surprise des douleurs de l'accouchement, & qu'elle nomma son fils Mélésigéne, parce qu'il étoit né sur la rive de ce fleuve. Mais toutes les villes qui se disputoient l'honneur de la naissance d'Homére, ceux de Chio sur-tout, qui ont pour eux les témoignages de Simonide & de Théocrite, le

suffrage de Strabon & une dissertation entiére composée par Leo Allatius, nioient toute cette histoire & ce nom d'Homére. Les uns ont écrit que le surnom d'Homére, qui signifie *l'aveugle*, dans le langage des Cuméens, lui fut donné, parce qu'étant devenu aveugle, il demanda au Sénat de Cumes que son entretien fût assigné sur le thrésor public; promettant que si on lui faisoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célébre de toutes les villes. Quelques auteurs ont prétendu qu'il porta toujours le nom d'Homére, parce qu'il étoit aveugle né: sur quoi Velleïus Paterculus dit, *que pour* (1) *tenir cette opinion, il faut être privé de l'usage de touts les sens.* Ce prétendu aveuglement d'Homére est encore assez réfuté par quelques médailles frappées en son honneur, où il est représenté assis & tenant un livre qu'il lit; preuve certaine que ces médailles sont antérieures à la tradition qui l'a fait aveugle, & qui vraisemblablement n'avoit d'autre fondement que la signification de son nom. D'autres ont assuré que ce Prince des poëtes fut nommé Homére, parce qu'il fut don-

(1) Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est. *Vell. Paterc.*

né en otage par les habitants de Smyrne à ceux de Chio. Plusieurs auteurs rapportent qu'Homére mourut de chagrin, de n'avoir pu expliquer cette énigme proposée par des pescheurs : *Nous avons* (1) *jetté tout ce que nous avons pris ; & nous emportons tout ce que nous n'avons pu prendre.* Hérodote, ou l'ancien auteur de la vie d'Homére, quel qu'il soit s'oppose à une opinion si peu probable. L'abbé d'Aubignac avoit composé sur la non-existence d'Homére, une dissertation qui n'a pas été publiée. Baillet dit qu'on travailloit en Allemagne à établir cette opinion, à laquelle il n'ajoute lui-même aucune foi, & que des Preaux, dans ses réflexions sur Longin, a rejettée comme dépourvuë de tout fondement.

Jugem. des Sçav. t. 3. p. 330. 364.

Mais voici une autre opinion, qui paroît encore plus vraisemblable, quoique des Preaux ne l'approuve pas davantage. Supposé qu'un seul auteur, nommé Homére, ait fait les 48. livres, qui composent l'Iliade & l'Odyssée, il est presque indubitable que ce n'est point le mê-

(1) ὅσσ' ἕλομεν λιπόμεσθ' ὅσσ' οὐχ ἕλομεν φερόμεσθα.
Anthol. lib. 1. c. 64. le mot de l'énigme est la vermine des pescheurs.

me homme qui en a formé ces deux poëmes. Elien dit que les anciens chantoient les vers d'Homére détachés & séparés : & qu'ils donnoient différents noms à ces poësies, sçavoir aux différentes parties de l'Iliade, les noms du dénombrement des troupes, du combat près des vaisseaux, des jeux funébres &c. Et aux différentes parties de l'Odyssée, les noms de l'île de Calypso, de l'Apologue d'Alcinoüs, de l'avanture du Cyclope &c.

Ælian.lib. 13.variar.c. 14. Rapin, compar. d'Hom. & de Virg.

Lycurgue législateur des Lacédémoniens recueillit ces différentes poësies, qu'il apporta de l'Ionie dans la Gréce ; & long-tems après, Pisistrate suivant les uns, ou Hipparque son fils, suivant les autres, les mit en ordre, & les fit paroître en deux poëmes. Après l'intervalle d'un tems encore assez long, Aristarque divisa l'Iliade & l'Odyssée par livres, & les marqua des lettres de l'alphabet Grec. Car avant Aristarque, ou le tems de Ptolémée Philometor, sous lequel ce critique a vécu, on lisoit les poëmes d'Homére, tout de suite, sans distinction de livres; & l'on trouve, dans les œuvres de Plutarque, plusieurs vers retranchés d'Homére par Aristarque, à cause de leur impiété, ou de la dureté de leur expression. Il est donc claire-

Plutarch. in Lyc.

Cic.lib.3.de Orat. Plat. in Hipparch. Pausan. in Achaïc.

Plutarch. de legend. poët. & de discr. adul. & amic.

ment prouvé, par les témoignages les plus certains de l'histoire, que ce n'est point Homére qui a donné à l'Iliade & à l'Odissée la forme, que ces deux poëmes ont aujourd'hui.

Ramenons les jugements portés sur Homére à quatre opinions principales, fort opposées entr'elles. La premiére est celle de Mad. Dacier. *Il y a deux sortes de perfections*, dit-elle, *la perfection absoluë, & la perfection par comparaison. La première ne se rencontre jamais dans les ouvrages des hommes; ils porteront toujours les marques de leur infirmité. Il n'y a donc pour eux que la seconde; & c'est celle d'Homére.* Cette loüange est excessive: Homére me paroit bien éloigné de l'avoir méritée. A peine les avantures de Télémaque pourroient-elles soutenir un éloge aussi fort.

Des caus. de la corr. du goût.

La seconde opinion sur Homére consiste dans ces maximes générales, tirées des sentiments de l'académie sur le Cid: *Que les fautes des anciens semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou si on l'ose dire, pour leur immortalité: qu'elles ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que faites avant les régles, elles sont nées libres, & hors de la jurisdiction des critiques, & qu'elles ont, comme acquis une prescription légiti-*

me. Mais ne peut-on pas dire (en conſervant toute l'eſtime duë à un auſſi excellent ouvrage, qu'aux ſentiments de l'académie ſur le Cid) que c'eſt une expreſſion impropre & qui manque de juſteſſe, *que des fautes ſoient nées libres*? Ce ſont les ſuffrages de touts les ſiécles, qui ſont véritablement libres : & des fautes, quelqu'anciennes qu'elles ſoient, ſi elles bleſſent, non des régles d'inſtitution mais des régles naturelles, ſont de la juriſdiction des critiques, & il n'y a point de preſcription légitime contre des principes dictés par la nature.

La troiſiéme opinion, qui eſt de la Mothe, ſe réduit à dire, que ſi Homére étoit né dans notre ſiécle, il auroit été un très-grand poëte. 1. Je récuſe la Mothe ; il faut ſçavoir le Grec, pour décider du mérite d'Homére. Ce critique a beau me dire : *Je m'en tiens au gros des choſes : je ne juge que du ſentiment & de l'action.* Mais ce n'eſt pas là tout le poëte. Peut-on faire quelque comparaiſon des ſecond, quatriéme, & ſixiéme livres de l'Eneïde, & des autres morceaux admirables, qui nous reſtent de l'antiquité, avec les meilleures traductions qui en aïent été faites ? 2. Il s'agit, non de ce qu'Homére eût été, mais de ce qu'il eſt. Je crois même la conjecture

de la Mothe mal fondée. Le génie d'Homére, non plus que celui de Pindare, ne me paroît pas avoir été fort propre à cette justesse de composition si nécessaire aujourd'hui. 3. Un grand génie n'attend pas d'être guidé par des régles d'institution & par un art poëtique pour avoir l'idée du beau, qui doit précéder l'institution des régles, & qui leur sert de fondement. Aristote veut, dans sa poëtique, en parlant des images & des portraits des poëtes, que les hommes soient représentés, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devroient être. Et Platon, dans le 5. livre des loix, récommande de ne choisir pour l'imitation que les choses les plus accomplies. Voilà l'idée du beau; elle est aussi ancienne que les pensées des hommes. Homére ne peut être excusé de s'être écarté de cette idée, sous prétexte qu'il a manqué de régles d'institution & de bons modéles. S'il a contrevenu, dans son siécle, aux premiers principes & aux régles naturelles, il est à présumer qu'il s'en fût écarté dans le notre.

Le quatriéme jugement, qui est de M. l'abbé Terrasson, porte *que l'Iliade est un ouvrage sans raison, sans humanité, sans bienséance.* Cette rigoureuse sentence peut-être justifiée par plusieurs en-

droits particuliers d'Homére. Mais je ſuis plus porté à croire que M. l'abbé Terraſſon a voulu, pour ainſi dire, donner un contrepoids de critique aux loüanges exceſſives d'Homére. Ce qui eſt outré, faiſant ſur les eſprits une impreſſion qui n'eſt que trop forte, demande ſouvent d'être combattu par les mêmes armes.

Je ne puis adhérer entiérement à aucun des quatre jugements rapportés ci-deſſus. Je trouve, dans ce poëte célébre, le véritable charactére ſous lequel je conſidére l'eſprit humain dans ce traité, des fautes inexcuſables jointes aux plus grandes beautés. Rien ne me paroît plus avantageux que l'étude d'Homére, accompagnée des critiques très-ſenſées & très-judicieuſes qui en ont été faites. L'Iliade peut former bien mieux le goût par des défauts relevés avec beaucoup de juſteſſe, que s'ils euſſent été paſſés ſous ſilence : & c'eſt de toutes les lectures, qui ont rapport aux belles lettres, celle qui eſt la plus conforme au deſſein que je me ſuis propoſé, de ramener l'eſprit à d'utiles retours ſur lui-même, par l'expérience de ſes fautes.

Mon ſentiment ſur Homére eſt que

ce poëte est grand (1) par le génie, quoique très-grossier, si l'on considére la conduite du poëme, & la description des mœurs : que non-seulement nous devons, suivant la pensée de Quintilien (2) au sujet d'Ennius, regarder Homére, *comme ces vieux chênes, dont la vieillesse attire plus de vénération qu'ils ne conservent de beauté*; mais que l'harmonie des vers dans l'Iliade & dans l'Odyssée, l'imitation naïve de la nature, les tableaux prétieux de l'antiquité que ces poëmes contiennent, les traits lumineux d'un grand génie, qui y sont répandus de toute part, méritent l'estime de touts les siécles.

Virgile, qui est beaucoup plus connu, nous arrêtera moins. Daniel Heinsius a dit *que la grandeur de l'Enéide a égalé celle de l'Empire Romain.* Virgile joint la modération & la retenuë d'un jugement exquis, & une sage œconomie du merveilleux avec le génie le plus poëtique; & ces admirables qualités le ren-

(1) .... ingenio maximus, arte rudis. *C'est le jugement qu'Ovide a porté d'Ennius. Ovid. Trist. lib.* 2.

(2) Ennium, sicut sacros vetustate lucos, adoremus in quibus grandia & antiqua robora jàm non tantam habent speciem, quantam religionem. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

dent le poëte de touts les siécles. Rien n'est plus flateur pour sa nation, que le dessein de son poëme, appellé par Segrais, *le plus illustre monument de la gloire de Rome.*

Mais sans nous arrêter à des loüanges, qui ne peuvent augmenter la réputation de Virgile, examinons ce que les critiques lui ont objecté. Le défaut d'invention a été reproché à Virgile : Segrais a raison de dire que ce reproche n'a pu être fait que par des personnes, qui ignorent ce que c'est qu'invention. En effet, quelle invention plus admirable que celle d'avoir fait annoncer à Enée les destins de sa postérité?

Virgile a été accusé d'inhumanité, parce que Enée ôte la vie à Turnus suppliant, & qu'il réserve huit prisonniers pour les immoler sur le bucher de Pallas. Mais la nécessité des conjonctures, la piété envers les morts, l'usage superstitieux d'immoler les prisonniers à Rome dans les jours solemnels & de triomphe, sont des motifs suffisants pour justifier Virgile : qui d'ailleurs n'a fait en cela qu'imiter Homére. Dans l'Iliade, *Iliad.* ψ Achille fait verser, sur le tombeau de Patrocle, quantité d'huile & de miel; & il lui offre plusieurs victimes, quatre beaux chevaux, deux des chiens qu'il avoit

avoit le plus aimés, & douze prisonniers Troïens.

Il est indifférent pour la beauté de l'Enéïde, que l'arrivée d'Enée en Italie ait été un événement véritable. Il suffit que Virgile ait emploïé à la gloire de sa nation une opinion historique généralement répanduë. A l'égard de l'anachronisme de Didon, qui a été postérieure à Enée d'environ 300. ans, un poëte est peu (1) assujéti à la chronologie, & la

(1) *Il est encore plus aisé de défendre Virgile, contre la critique de Valois, qui impute à ce poëte de se contredire sur l'âge du fils d'Enée. Ascanius suivit son pére en sortant de Troïe:*

.... sequiturque patrem non passibus æquis.

La navigation d'Enée avoit duré sept ans, lorsqu'il fut jetté par la tempête sur les côtes de Carthage:

..... nam te jàm septima portat
Omnibus errantem terris & fluctibus æstas.

Ascanius souhaitoit à la chasse de rencontrer un sanglier ou un lion:

Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

cependant l'amour prend la ressemblance d'Ascanius, & Didon le caresse comme un enfant:

..... & interdùm gremio fovet inscia Dido,
Insideat quantus miseræ deus.
Aut gremio Ascanium, genitoris imagine captâ
Detinet, infandum si fallere possit amorem.

Il n'y a point là de contradiction. Valois donne lui-

haine de Rome & de Carthage méritoit bien une pareille licence.

Venons à l'accusation la plus grave. Ausone & l'Académie Françoise ont blâmé Virgile, *non d'avoir altéré simplement l'histoire, mais de l'avoir altérée de bien en mal, de manière qu'il n'est pas accusé proprement d'avoir péché contre l'art, en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs, en diffamant une personne, qui avoit mieux aimé mourir que vivre* (1) *diffamée.* La réponse à cette accusation est que Virgile voulant orner son poëme d'un aussi magnifique épisode que la source de la haine de Rome & de Carthage, il n'a pas cru être obligé de respecter les vertus attribuées par l'histoire à la fondatrice d'une nation perfide. D'ailleurs les fictions de la poësie ne

même 14. ans au fils d'Enée. La ressemblance de l'amour & les expressions des caresses de Didon, conviennent fort à cet âge. Il est vrai que cette Reyne, troublée apparemment par la présence de l'amour, observoit peu les bienséances, de tenir sur ses genoux & d'embrasser dans son sein un dieu qui avoit la figure d'un jeune homme de 14. ans.

(1) *Suivant Justin, liv. 18. Didon se donna la mort pour garder sa foi à Sichée son mari, dont elle étoit veuve, & se délivrer des recherches d'Iarbas, qui la pressoit de l'épouser en secondes nôces.*

pouvant être d'aucun poids contre les témoignages de l'histoire, la réputation de cette reine de Carthage n'a reçu de l'Enéïde aucune réelle flétrissure.

On a encore blâmé Virgile, de ce que son héros quitte Didon avec trop de froideur & avec ingratitude. Mais il devoit sacrifier son amour à sa piété & à son obéïssance envers les dieux. Le poëte marque expressément *que le cœur d'Enée étoit* (1) *pénétré des peines qu'il ressentoit, & que malgré ses gémissements, une divinité le rendoit sourd aux plaintes de Didon.*

Les uns ont critiqué, dans l'Enéïde, la duplicité de l'action divisée entre les navigations & les guerres d'Enée : mais ce sont deux moïens qui tendent au même but de l'établissement des Troïens en Italie. Les autres ont regardé l'Enéïde comme imparfaite, parce qu'Enée n'épouse pas Lavinie, & ne prend pas possession (2) du royaume des Latins : mais

(1) .... curam sub corde premebat
Multa gemens, multoque animum labefactus amore.
Fata obstant, placidasque viri deus obstruit aures.

(2) *Maffée Vegio a ajoûté un treiziéme livre à l'Enéïde : de même que Quintus de Smyrne, appellé par d'autres Coïntus ou Quintus Ca-*

dès que touts les obstacles sont levés, comme dans le douziéme livre de ce poëme, par la mort de Turnus, l'action de l'Epopée est finie.

Enfin Perrault ne peut souffrir que *Virgile fasse pleurer Ènée si souvent, ni que la crainte saisisse ce héros en toutes rencontres.* Sur la premiére partie de cette critique, il y a lieu d'observer que les larmes d'Enée ont rapport au charactére d'Auguste, qui s'attendrissoit aisément : & cette conjecture a d'autant plus de vraisemblance, que tout le poëme de l'Enéïde est rempli des loüanges indirectes & en même-tems les plus délicates de cet empereur. Car il ne faut pas croire qu'un poëte, dont il est peut-être permis de dire que c'est le plus beau de touts les génies en ce genre, n'eût pas apperçu un défaut que les jeunes écholiers remarquent. La seconde partie de la critique tombe par cette réflexion, que la valeur ne con-

labrois, & Tryphiodorus ont entrepris de continuer l'Iliade, comme le poëme étant imparfait jusqu'à la prise de Troïe : quoique d'autres en aïent pensé bien différemment, aïant au contraire traité de superflus les deux derniers livres de l'Iliade, qui contiennent les jeux célébrés aux funérailles de Patrocle, les regrets des Troïens, & la rançon du corps d'Hector. Le dernier livre de l'Odyssée a semblé aussi à quelques-uns inutile & hors d'œuvre après le dénouëment de l'action,

siste pas à être insensible à la crainte, mais à la surmonter.

Ce qu'on peut imputer, ce me semble, à Virgile avec le plus de justice, c'est que le fidéle Achate, Sergeste, le fort Cléanthe paroissent des hommes bien médiocres, & que rien n'en reléve l'idée. Dans Homére, Achille est grand, parmi plusieurs autres héros tels que les Atrides, les deux Ajax, Dioméde, Ulysse &c. Il est vrai que leur grandeur n'est remarquable que par l'absence d'Achille. Pour le Tasse, observons en passant, qu'après avoir annoncé qu'il va chanter Godefroy, il fait de Renault le véritable héros de son poëme.

Toute l'antiquité a donné la préférence à Homére sur Virgile, si l'on excepte Properce, qui met (1) l'Enéïde au-dessus de l'Iliade, & Juvenal qui admet Virgile (2) à la concurrence. Quintilien en donnant le second rang à Virgile, dit qu'il est plus (3) près du premier que du troisiéme.

(1) . . . . . cedite Graii,
Nescio quid majus nascitur Iliade.

(2) Conditor Iliados cantabitur, atque Maronis
Altisoni, dubiam facientia carmina palmam.
Sat. 11.

(3) Secundus est Virgilius, propior tamen primo quàm tertio. *Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 1.

Compar. d'Homér. & de Virg. Le P. Rapin observe que la préoccupation pour Homére a éblouïi touts ceux qui ont prétendu à la gloire d'être sçavants, & qui ont cru s'attirer de la considération & se faire honneur, en donnant l'avantage à Homére, parce que cela semble avoir un air plus capable. La Mothe a dit, dans le même sens, *que les hommes formoient d'ordinaire deux sortes de jugements ; l'un public & l'autre secret ; l'un de parade & de cérémonie, l'autre de réserve & à leur usage particulier.*

Disc. sur Hom. avant l'Iliad. en vers Franç.

Jules Scaliger n'a pas eu ces ménagements. Il éléve Virgile fort au dessus d'Homére. *Autant qu'une femme de qualité* (4) *effaee une petite bourgeoise*, dit-il, *autant le grand Homére est effacé par le divin Virgile. Les récits de l'un sont tout d'or, ceux de l'autre ne sont que de plomb en comparaison. Homére est une masse prodigieuse, mais grossiére & brute : tout est divin dans Virgile, tout y embellit la nature.*

Le P. Rapin beaucoup plus favorable

(4) Quantum à plebeïâ mulierculâ matrona distat, tantum summus ill evir à divino nostro superatur. Narratio alterius aurea, alterius plumbea. Homerus moles quidem est, sed rudis & in digesta ; Virgilius autem deus est, & melior natura.

à Homére, dit *que le poëte Grec a une plus grande étenduë de charactéres que Virgile, qu'il a les maniéres plus nobles, un air plus grand, & je ne sçai quoi de plus sublime. Homére*, dit-il, *peint beaucoup mieux les choses que Virgile : ses images sont plus achevées, ses réflexions plus morales & plus sententieuses ; son imagination est plus riche : il a un esprit plus universel, il a plus de variété dans l'ordonnance de la fable : il a plus de cette impétuosité qui fait l'élévation du génie ; son expression est plus forte, son naturel est plus heureux. Homére est poëte par tempérament : ses vers sont plus pompeux & plus magnifiques : ils remplissent plus agréablement l'oreille par leur nombre & par leur cadence, quand on sçait connoître la beauté de sa versification. Enfin il est plus naturel que Virgile, parce que toute son étude ne va qu'à cacher son art, & il ne peint rien que d'après nature.* Compar. d'Homér. & de Virgil.

Le P. Rapin donne aussi la préférence à Homére, pour l'invention, & parce qu'il a été le modéle. Il pense encore *qu'Homére a plus d'esprit, & que Virgile a plus de discrétion & de jugement.* Et il finit la comparaison, en disant, *que s'il aimoit mieux avoir été Homére que Virgile, il aimeroit aussi beaucoup mieux avoir fait l'Eneïde que l'Iliade & l'Odyssée.*

Après cette description des personna-

ges & des poëmes, la conclusion est un peu bizarre. Car si quelqu'un peut, au contraire, être plus flatté d'avoir composé un ouvrage où il y eût plus d'esprit, personne au moins ne doit souhaiter davantage de ressembler à l'auteur qui a le moins de jugement. Le P. Rapin a voulu dire sans doute, que la renommée d'Homére, en qualité de modéle, peut surpasser celle de Virgile, mais que l'Enéide est de beaucoup préférable à l'Iliade & à l'Odyssée. Touts les avantages relevés en faveur d'Homére ne peuvent, ce me semble, balancer l'exacte observation des bienséances & le charactére d'un héros formé sur l'idée de la vertu; motifs essentiels d'adjuger la supériorité à Virgile. Ilionée dépeignant à Didon le Roi, que les Troïens craignoient d'avoir perdu par la tempête, dit à cette Reine : *Nous avions pour Roi Enée, qu'aucun monarque* (1) *ne surpassa jamais, par la justice, ni par la piété, ni par la gloire des armes.* On ne trouve pas les héros, dans Homére, formés par l'assemblage de ces qualités.

Macrob. lib. 5. Saturnal. c. 2. Macrobe a remarqué que Virgile avoit pris Théocrite pour modéle dans

(1) Rex fuit Æneas nobis, quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

ses éclogues, & Hésiode dans ses Géorgiques; qu'il avoit beaucoup emprunté des Phénoménes d'Aratus, dans ce dernier ouvrage; que le second livre de l'Enéïde, la prise de Troie, le stratagême de Sinon, & le cheval de bois, étoient copiés presque mot à mot de Pisandre, l'un des meilleurs poëtes Grecs : que la navigation, dans l'Enéïde, étoit une imitation de l'Odyssée, & les combats, de l'Iliade. Macrobe emploie ensuite huit chapitres à marquer les endroits de chaque livre de l'Enéïde, qui sont des traductions d'Homére.

Mais autant que Virgile est au-dessus d'Hésiode dans les Géorgiques, autant surpasse-t-il Homére, dans touts les endroits les plus remarquables, où il le prend pour modéle. Le bouclier d'Achille ne présente que des discriptions générales, sans aucun intérêt particulier, des batailles, des vendanges, la richesse des moissons, les danses des bergéres, les astres, une noce, la gravité d'un tribunal, les inquiétudes d'un barreau. Virgile fait entrer dans la description du bouclier d'Enée, les événements les plus mémorables de l'histoire Romaine, & sur-tout la bataille d'Actium. Ulysse, dans sa descente aux enfers, ne voit que les héros qu'il avoit connus : Virgile, par la pré-

diction d'Anchise, place, dans la descente d'Enée aux enfers, les traits les plus flatteurs pour Auguste & pour les Romains.

Il n'y a pas moins de contrariété dans les jugements des critiques sur les autres poëtes anciens. Le grand nom de Pindare semble être l'expression du sublime. Horace le compare *à un* (1) *torrent impétueux qui descend des montagnes*; & il le trouve inimitable. Quintilien louë, dans Pindare, la force du génie, l'élévation du style, l'abondance des choses, & les beautés des sentences & des figures. Alexandre, à la prise de Thébes, fit grace à la famille de Pindare, & conserva la maison qui avoit servi de demeure à ce poëte. Les Athéniens paiérent des deniers publics une amende à laquelle les magistrats de Thébes avoient condamné Pindare, pour avoir appellé Athenes, *une ville magnifique & le soutien de la Gréce*. Et ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitants de Delphes, de présenter à Pindare la moitié de toutes les prémices

Instit. lib. 10. *c.* 1.

Ælian. variar. hist. lib. 13. *c.* 7. *Plin. lib.* 7. *c.* 29.

Pausan. in Bœot.

(1) Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.
Pindarum quisquis, &c. *Hor. lib.* 4. *Od.* 2.

qui seroient offertes à Apollon.

Cette grande réputation de Pindare n'a pas empêché plusieurs critiques de relever ses défauts. Blondel blâme ses hyperboles excessives, & ses digressions énormes. Vossius trouve ses expressions trop enflées. Le P. Rapin, après avoir loüé la grandeur de ses desseins, & la noblesse de ses imaginations, dit *que sa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop : que ses panégyriques ne sont que des égarements perpétuels, où sortant souvent de son sujet, il promène ses lecteurs d'illusions en illusions.* Longin observe, au sujet de Pindare & de Sophocle, *qu'au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & qu'ils tombent malheureusement.*

Compar. de Pindar. & d'Hor.

Réflex. sur la poëtiq.

Tr. du subl. ch. 33.

Le P. Rapin dit qu'Horace a joint la force & l'élévation de Pindare à la douceur & à la délicatesse d'Anacréon. D'autres ont trouvé que sa maniére est souvent (1) basse & négligée. Scaliger pré-

(1) *Perrault blâme les écarts & les digressions déplacées d'Horace. Dans l'Ode, dit-il,* Mercuri, namque te docilis magistro : *Horace, après une invocation à Mercure, ajoûte : il faut que Lydé sçache les peines que souffrent cel-*

fére Juvenal à Horace. Il décide que les vers du premier sont beaucoup meilleurs, les sentences plus (1) vives & plus fortes, & le style plus clair. Il parle avec beaucoup de mépris de la 16. Ode du 5. livre d'Horace. Heinsius, au contraire, estime qu'elle (2) surpasse tout ce que l'antiquité a tenté en ce genre.

Le P. Rapin, Réfl. sur la poës. part. 2.

Scaliger est charmé des poësies d'Anacréon; & le P. Rapin en fait cet éloge; *que ses Odes ne sont que des fleurs, des beautés, & des graces perpétuelles;*

les qui commettent de grands crimes; & là-dessus il conte l'histoire des Danaïdes, & comment une d'entr'elles sauva son époux contre l'ordre que son pére leur avoit donné à toutes de tuer leurs maris. A quoi bon cette histoire au sujet de la lyre de Mercure, & de la cruauté de Lydé? Cette Lydé n'avoit égorgé, ni ne vouloit égorger personne. C'est avoir bien envie de faire un conte. Perrault, parall. des anc. & des mod. Je ne puis lire, dit Fenelon, cette merveilleuse Ode d'Horace; Qualem ministrum fulminis alitem; *sans être toûjours attristé d'y trouver ces mots,* Quibus mos unde deductus, &c. *Fenel. Réflex. sur la grammaire, la rhétorique, &c.*

(1) Versus longè meliores quàm Horatiani, sententiæ acriores, phrasis apertior. *Lipse applaudit à cette décision.*

(2) In epodis sextam & decimam, quæ antiquitatis universæ excedit conatum, ineptam judicavit. *Cette Ode commence par ces mots:*

Altera jam teritur bellis civilibus ætas.

que la naïveté lui est si familière, & qu'il a un air si délicat, si aisé & si agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'antiquité à la maniere qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Mais Athénée dit que plusieurs ne pouvoient goûter ses loüanges perpétuelles de l'yvrognerie; & il remarque qu'Anacréon veut toujours paroître yvre, en écrivant de sang froid, quoique cette feinte ne fût point du tout nécessaire. Horace trouve que les (1) vers d'Anacréon ne sont pas travaillés. *Deïpnos. livr. 10.*

La finesse des pensées & des expressions de Catulle a été fort vantée. André Nauger poëte Venitien sacrifioit touts les ans un volume d'épigrammes de Martial aux mânes de Catulle. Jules Scaliger, d'un sentiment fort opposé, trouve commun & vulgaire tout ce que Catulle a fait. Il le blâme d'être dur & quelquefois si lâche & si foible, qu'il ne peut se soutenir; & d'avoir entassé beaucoup de choses déplacées sans choix & sans discernement. *Poëtie. lib. 6. c. 7.*

L'empereur Adrien préféroit Ennius à Virgile, l'historien Cœcilius à Salluste, *Spartian. in Adrian.*

(1) Anacreonta Teïum,
Qui persæpè cavâ testudine flevit amorem,
Non elaboratum ad pedem. *Epod. od. 14.*

l'éloquence de Caton à celle de Cicéron. Malherbe mettoit Stace au-dessus de touts les poëtes latins, & Corneille élevoit Lucain au-dessus de Virgile.

Plusieurs critiques modernes se sont déchaînés contre le jugement qu'Horace a (1) porté de Plaute. *Il faut être ennemi des Muses*, dit Scaliger, *pour n'être pas touché des plaisanteries* (2) *de Plaute*

(1) At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stultè mirati.

Ce jugement d'Horace est fort éloigné du sentiment d'Ælius Stolo, & de Varron, qui ont pensé que si les Muses eussent voulu parler latin, elles eussent emprunté le style de Plaute. Licet Varro dicat Musas, Ælii Stolonis sententiâ, Plautino sermone locuturas fuisse, si Latinè loqui vellent. *Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 1.

(2) Quis adeò aversus à musis, ut lepore ac salibus Plauti & Laberii non tangatur? Horatii judicium sine judicio est. *Dans le jugement, sur les poëtes comiques, rapporté par Aulu-Gelle, Plaute n'a que le second rang, Térence le sixiéme.*

Cœcilio palmam Statio do comico:
Plautus secundus facilè exsuperat cœteros.
Dein Nævius qui fervet, pretium tertium est.
Si erit quod quarto detur, dabitur Licinio.
Post insequi Lucilium facio Attilium.
In sexto sequitur hoc loco Terentius.
Turpilius septimum, Trabea octavum tenet.
Nono loco esse facilè facio Luscium:
Decimum addo causâ antiquitatis Ennium.

Il n'est point ici parlé de Livius Andronicus le

& de Laberius. Il n'y a pas le sens commun à la décision d'Horace. Lipse attaque Horace encore plus personnellement. *Ce n'est pas sans raison*, dit-il, *que l'élégance & la politesse de Plaute paroissent si aimables ; & cet homme de Venuse* (1) *excite en moi quelque indignation, toutes les fois que je lis le jugement qu'il en a porté.* Turnébe pousse l'invective plus loin : *à l'égard de l'estime* (2) *que Plaute mérite, je me range bien plutôt à l'avis des plus honnêtes gens de l'ancienne Rome, que de cet homme de Venuse, fils d'un affranchi.* Il semble que ces critiques aïent oublié l'avertissement (3) de Quintilien, qu'on doit parler, avec modestie & circonspection, des hommes dont le nom est devenu si célébre.

plus ancien de touts ; ni d'Afranius, qu'Horace remarque avoir été l'imitateur de Ménandre, comme Plaute d'Epicharme. Hor. art. poët.

(1) Neque præterrem amari elegantes & urbanos Plauti sales, nec Venusini illius aliter sentientis versus unquàm sine indignatiunculâ legere se posse.

(2) In hujus Plauti salibus æstimandis, accedo potiùs sententiæ veterum ingenuorum Romanorum, quàm Flacci, Venusini hominis, libertino patre nati.

(3) Modestè tamen & circumspecto judicio, de tantis viris judicandum est. *Quintil. lib. 10. instit. c. 1.*

En général, les Sçavants sont partagés sur la préférence des Grecs & des Latins. Ils trouvent communément, dans les Grecs, de plus grandes beautés jointes à des plus grands défauts. Pour moi j'applaudis au jugement de Cicéron, que les Romains (1) ont inventé avec plus de sagesse; & qu'à l'égard de ce qu'ils ont reçu des Grecs, ils l'ont perfectionné.

Mais pourrions-nous ne pas regretter la perte du plus grand nombre des poëtes Grecs, que le (2) Clergé d'Orient,

(1) Sed meum semper judicium fuit omnia nostros aut invenisse per se sapientiùs, quàm Græcos; aut accepta ab illis fecisse meliora, quæ quidem digna statuissent in quibus elaborarent. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1. *Cela ne peut cependant s'appliquer qu'à la poësie, à l'éloquence, à l'histoire, aux loix : car pour la philosophie, la médecine, les arts, la Gréce avoit conservé la supériorité.*

(2) *Pierre Alcyonius, dans le premier livre de l'exil, nous a conservé ce témoignage de Jean de Médicis, qui fut ce Pape célébre sous le nom de Léon* X. Audiebam puer ex Demetrio Chalcondylâ Græcarum rerum peritissimo, Sacerdotes Græcos tantâ floruisse auctoritate apud Cæsares Byzantinos, ut integra (illorum gratiâ) complura de veteribus Græcis poëmata combusserint, imprimisque ea, ubi amores, turpes lusus, & nequitiæ amantium continebantur; atque ità Menandri, Diphili, Apollodori, Philemonis, Alexis Fabellas & Sap-

par un zéle mal-entendu, a fait livrer aux flammes!

Les belles lettres, à l'imitation de la philosophie, ont entiérement secoüé le joug de la prévention pour l'antiquité. Nous sommes plus sévéres même à son égard; car l'indulgence convenable envers les contemporains, exigée par la politesse, & utile pour exciter les talents, n'a aucun lieu envers les anciens, qui sont placés dans le véritable point de vuë de l'estime ou du blâme, & dont les fautes, relevées avec exactitude, peuvent nous être fort avantageuses. Mais pour bien juger des ouvrages, on doit, suivant le conseil du P. Brumoy dans le théatre des Grecs, se transporter en idée dans les lieux & dans les siécles, pour lesquels ces ouvrages ont été composés.

Lorsque je compare les mœürs & le goût d'une antiquité éloignée de nous de près de 3000. ans, avec les mœurs & le goût de notre siécle, je suis étonné de n'y pas trouver plus de différence; & Homére me paroit bien plus proche de nous, que les auteurs, qui vivoient il y a deux cents ans. Voici un exemple

phûs, Erinnæ, Anacreontis, Mimnermi, Bionis, Alcmanis, Alcæi carmina intercidisse,

qui servira de preuve à ma proposition.

Des premiéres piéces du théatre François.

Les piéces de théatre parmi nous ont commencé par joüer l'histoire de la vie & de la passion de N. S. cela s'appelloit *joüer les mystéres*, & lorsqu'on représentoit la vie de quelque saint, cela s'appelloit *joüer le mystére d'un tel saint.* Ces comédies étoient presque aussi longues, que des comédies (1) Chinoises.

Hist. du Théat. Fran.

Le mystére de sainte Barbe en cinq journées, contenoit vingt cinq mille vers: celui de la destruction de Troïe, qui n'est divisé qu'en quatre journées, contient environ quarante mille vers. Comme ces journées sont fort longues, on faisoit une pause vers le midi, & on continuoit la représentation à deux heures, jusques vers l'heure du souper.

Dans l'édition de la tragédie de la passion, donnée au public l'an 1539. qui

(1) *Les comédies des Chinois ne se bornent pas à représenter une seule action, ni à ce qui peut se passer en une seule journée. Il y a des comédies dont le sujet renferme des événements arrivés pendant l'espace de dix ans. Ils les divisent en plusieurs parties, qu'ils représentent aussi en différents jours. Ces comédies sont mêlées de musique & de récits: il y a du sérieux & du plaisant, mais le sérieux y domine. Il s'en faut bien qu'elles soient aussi vives, & aussi propres à remuer les passions que les notres. Le P. du Halde, descr. de la Chin. t. 4.*

contient les additions faites par très-éloquent & ſcientifique (1) docteur maître Jean Michel, on lit au titre ces paroles naïves : *Lequel myſtère fut joué à Angers moult triomphamment, & dernièrement à Paris.* Comme dans cet ouvrage il n'y a point d'acteur qui n'ait ſon nom particulier, les deux gardes du ſépulchre s'appellent l'un *Marchantonne*, & l'autre *Rubion.* Voici en quels termes Marchantonne aſſûre à Caïphe & aux autres Juifs, qu'il aura très-grand ſoin, que le corps du crucifié ne ſoit pas dérobé.

MESSEIGNEURS,

Nous promettons ſur nos honneurs
De veiller ſi bien nuit & jour,
Et d'y faire ſi bon ſéjour,
Que nous vous répondrons du corps ;
Pourvû que ſoïons les plus forts,
Ou y en aura de torchés.

Rubion ajoûte :

Je ſois pendu ou écorché,
S'il en approche chien ou chat,
Si je ne l'aſſomme tout plat
Du premier coup, ſans marchander ;
Et puis m'en vienne demander
De ſes nouvelles qui voudra.

(1) *Maître Jean Michel n'a point été évêque d'Angers, comme on le croïoit, mais un médecin d'Angers, qui devint celui de Charles* VIII.

Ces vers sont un peu éloignés du goût dramatique, qui a régné cent ans après dans les piéces de Corneille.

Journ. de Par. sous Charles VI. & Charles VII. p. 72.

„ En 1420. lorsque le roi de France „ & le roi d'Angleterre entrérent dans „ Paris, fut fait en la ruë Kalende de- „ vant le palais un moult piteux mys- „ tére de la passion notre Seigneur au „ vif, selon qu'elle est figurée autour du „ cueur de notre Dame de Paris, & du- „ roient les échaffaulx environ cent pas „ de long, venant de la ruë de la Ka- „ lende jusqu'aux murs du palais, & „ n'étoit homme qui veist le mystére, à „ qui le cueur ne apiteast.

„ En 1424. devant le Châtelet, avoit „ ung moult bel mystére du vieil testa- „ ment & du nouvel, que les enfants „ de Paris firent, & fut fait, sans par- „ ler, ne sans signer, comme ce fussent „ ymages enlevées contre ung mur. «

Hist. de Charles VII p. 109.

Alain Chartier parlant de l'entrée de Charles VII. à Paris en 1437. dit: „ Tout au long de la grand'ruë saint „ Denys, auprès d'un jet de pierre l'ung „ de l'autre, étoient faits échaffaulx „ bien & richement tendus, où étoient „ faits par personnages l'annonciation „ notre Dame, la nativité notre Sei- „ gneur, sa passion, sa résurrection, la „ pentecôte, & le jugement qui séoit

„ très bien : car il se joüoit devant le » Châtelet, où est la justice du roi. Et » emmy la ville avoit plusieurs autres » jeux de mystéres, qui seroient trop » longs à raconter & là venoient gens » de toutes parts, criants, Noël, & les » autres pleuroient de joïe. « On trouve, dans le cérémonial François, plusieurs descriptions des anciens mystéres qu'on joüoit, aux entrées des Rois & des Reines, & en plusieurs autres occasions solemnelles.

L'histoire de la ville de Lyon fait mention d'un théatre public dressé à Lyon en 1540. » Et là par l'espace de » trois ou quatre ans, les jours de di» manche & les fêtes après diner furent » représentées la plûpart des histoires » du vieil & du nouveau testament, avec » la farce au bout pour recréer les assis» tants. « Il paroît par la bibliothéque de la Croix du Maine, que dès l'an 1540. quelques-unes de ces comédies saintes avoient été imprimées. Dans un Auto sacramental de Caldéron (ces piéces Espagnoles sont des allégories qui roulent sur les plus saints mystéres) les acteurs sont l'épine, le mûrier, le cédre, l'amandier, le chêne, l'olivier, l'épi, la vigne & le laurier. Deux anges leur donnent l'usage de la parole, & propo-

Rubis, liv. 3. c. 53.

Mém. de Trév. Mars 1740.

ſent une couronne aux plantes qui doivent un jour produire des fruits divins ; ſur quoi il y a un combat de préférence entr'elles. Certaines proceſſions qui ſont encore uſitées en beaucoup d'endroits, ſont des reſtes des anciens jeux des myſtéres. Quelques-uns font remonter l'origine de ces myſtéres, au tems des Croiſades & au retour des pélerins (1) de la terre ſainte, qui pour s'attirer des aumônes, chantoient les cantiques qu'ils avoient compoſés ſur la paſſion de N. S, & ſur les choſes merveilleuſes qu'ils ſe vantoient d'avoir vuës. Long-tems depuis, le Prévôt de Paris rendit une ordonnance au mois de Juin 1398. par laquelle il fit défenſes à touts les habitants de Paris, de S. Maur, & autres lieux de ſa juriſdiction, de repréſenter aucuns jeux de perſonnages, ſoit de vies de ſaints ou autrement, ſans le congé du Roi. Peu de tems après, il ſe forma une ſociété de comédiens érigée en confrérie, ſous le titre de la paſſion de N. S. Ils obtinrent des lettres paten-

(1) Chez nos devots aïeux le théatre abhorré
Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiére
En public, à Paris, y monta la premiére.
Des Preaux, art. poëtiq. chant. 3.

tes du 4. Décembre 1402. pour leur établissement à Paris.

Lorsqu'on se lassa du sérieux des mystéres, on y mêla des scénes burlesques ; & ces nouveaux spectacles furent appellés *les jeux des pois pilés*. Il y avoit trois différentes sociétés de théatre : les confréres de la passion qui joüoient les mystéres ; les Clers (1) de la bazoche, qui représentoient les moralités & les farces ; & les enfans (2) sans-souci, dont les piéces s'appelloient *soties* ou *sotises*. *Tr. de la pol. t. 1. p. 438.* *Hist. du théat. Fran.*

François I. confirma l'établissement des confréres de la passion, par lettres patentes (3) du mois de Janvier 1518. En 1543. ils achéterent une partie de l'ancien hôtel des Ducs de Bourgogne, qui n'étoit plus qu'une masure. Ils en firent (4) depuis l'acquisition entiére : &

(1) *Sous François* I. *les Bazochiens prirent des masques ressemblants, & des écriteaux nommant les personnes. Une si grande licence finit par l'interdiction des jeux de la Bazoche sous peine de la hart.*

(2) *Les Enfans sans-souci avoient un chef, nommé* Prince des Sots : *titre confirmé par des lettres patentes de Charles* VI.

(3) *Ces lettres sont signées de Messeigneurs Maître Jacques de Bourbon, l'Amiral, & autres présents.*

(4) *Cet hôtel leur appartenoit encore en* 1674.

par arrêt du 17. Novembre 1548. le Parlement leur permit de s'y établir, à condition de n'y joüer que des ſujets prophanes, licites, & honnêtes. On a remis, à l'hôtel de Bourgogne, l'écuſſon ſoutenu par deux anges, où l'on voit les inſtruments de la paſſion, armoirie des confréres de ce nom, qui avoient la propriété de l'hôtel. On trouve, en France, des comédiens d'une ancienneté bien plus reculée que ces confréres de la paſſion; puiſque les capitulaires des rois de la ſeconde race (1) défendent aux comédiens de ces tems-là, de commettre aucune prophanation ſur la ſcéne.

Les autres théatres de l'Europe fourniſſent auſſi les exemples des repréſentations les plus extraordinaires & les plus ridicules. Je ne citerai que le théatre Hollandois. On y coupoit des têtes, on ſaccageoit des couvents de religieuſes. Circé veut perdre le confident d'Ulyſſe; elle le cite au tribunal, pour lui faire ſon procès dans les formes. Le lion eſt préſident, le ſinge le greffier, le loup, le renard, &c. ſont les conſeil-

Réfl. hiſt. & critiq. ſur les diff. théatr.

(1) Si quis ex ſcenicis veſtem ſacerdotalem aut Monaſticam, vel mulieris religioſæ, vel qualicumque eccleſiaſtico ſtatui ſimilem indutus fuerit, corporali pœnæ ſubſiſtat & exilio tradatur. *Baluz. Capitul, t. 1. p. 906.*

lers

lers : l'ours est le bourreau. On condamne le coupable ; l'ours le pend sur le champ aux yeux du public. Toutes ces sottises sont bannies aujourd'hui, à l'exception du siége de Leyde par plus de trois cents acteurs : piéce qui se joüe touts les ans pour le peuple & les païsans. Il y a encore le saccagement d'un couvent, qu'on joüe de même chaque année la veille de Noël. *Mém. de Trév. Mars 1740.*

Si nous remontons jusqu'à l'histoire ancienne des théatres Grec & Romain, quelle bizarrerie de goût se présente ! La tragédie chez les Grecs avoit eu les commencements les plus grossiers. Un chœur de villageois chantoit les loüanges de Bacchus, après lui avoir sacrifié un bouc, parce que cet (1) animal fait beaucoup de dommage à la vigne. Le bouc immolé étoit le (2) prix proposé *Des théatres anciens.*

(1) Non aliam ob causam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, & veteres ineunt proscenia ludi.
Virgil. Georg. lib. 2.

(2) Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum. *Hor. art. poët. La tragédie tire son nom du bouc* (τράγος) *qu'on donnoit pour récompense à son auteur. Aristote rapporte l'origine de la tragédie à l'Iliade & à l'Odyssée. Aristot. poët. c. 4. Et Platon, dans le* 8. *livre de la république, dit : Il est tems d'examiner la tragédie & Homére qui y a donné lieu. Aristote a dit aussi que la comédie*

aux auteurs de ces premiéres tragédies. Les acteurs de Thespis furent ensuite (1) barboüillés de lie : mais Eschyle donna plus de décence aux siens. Et la tragédie devint le genre d'écrire le plus (2) relevé, le plus noble, & le plus (3) grave.

avoit été tirée du poëme d'Homére contre Margitès. Il est parlé de Margitès dans Platon, Alcib. 2. c'étoit un homme fort vain, & qui n'étoit propre à rien.

(1) Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ
Æschylus. *Hor. art. poët. Solon temoigna de la défiance de ces premiers essais de la tragédie ; & frappant la terre de son baton avec colére, il dit à Thespis* : qu'en accoutumant les citoiens aux fables & aux mensonges, la vérité & la bonne foi se trouveroient bannies des discours sérieux & des affaires. *Diog. Laërt. in Sol.*

(2) *Les Athéniens ont plus dépensé au théatre qu'en toutes leurs guerres. Plutarq. si les Athen. ont été plus excell. aux arm. qu'aux lett.*

(3) Omne genus scripti gravitate tragœdia vincit. *Ovid.*

Les tragédies Italiennes & Angloises sont mêlées de scénes boufones, que nous trouvons peu décentes. Les spectateurs Anglois aiment à voir touts les événements représentés sur la scéne, au lieu que nous suivons le conseil d'Horace :

. . . . multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.

A l'égard des Comédies, elles tiroient (1) leur nom des chansons de villages. Tite Live donne à la Comédie Romaine un commencement un peu différent. *Les premiers acteurs*, dit-il, *qui furent mandés d'Hétrurie, dansoient seulement au son de la flute. Leurs scénes muettes ne consistoient que dans le spectacle d'une danse étrangere. La jeunesse Romaine commença ensuite à les contrefaire, en accompagnant ces danses de railleries & de vers grossiers, avec des gestes & des mouvements qui répondoient passablement aux paroles. De ces exercices, il se forma peu à peu des comédiens, qui furent nommés Histrions comme chez les Etrusques. Les Comédies ne consistérent plus, suivant l'ancien usage, dans des vers (2) Fescennins & des saillies grossiéres. Le théatre Romain eut des piéces appellées (3) Satyres*, T.Liv.lib.7.

Neu pueros coràm populo Medea trucidet,
Aut humana palàm coquat exta nefarius
Atreus. *Hor. art. poët.*

(1) Comœdias constat appellari ex eo quòd initio in vicis juvenes cantare soliti essent convenientes. *Fest. in voc. Comœdias.*

(2) *Le nom des vers Fescennins étoit tiré de la petite ville de Fescennium, maintenant le bourg de Galése dans le patrimoine de S. Pierre.*

(3) *Il y avoit un genre de Satyres que Varron appelloit Ménippées, à cause de Ménippe le Cynique, qui avoit écrit en ce genre. C'étoit un mé-*

assujéties à des mesures prescrites, & où le chant & les gestes mêmes étoient réglés par l'accompagnement des flutes. Livius Andronicus fut le premier qui hazarda de traiter (1) *avec dessein un sujet détermi-*

lange du sérieux & de l'enjoüé, & quelquefois de prose & de vers. Telle est la satyre de Petrone, & celle que Sénéque composa sur l'apothéose de Claude.

(1) *Livius Andronicus affranchi de M. Livius Salinator, représenta sa première tragédie, l'an 514. de Rome, sous le consulat de C. Claudius Cento & de M. Sempronius Tuditanus, environ 160. ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, peu après la fin de la première guerre Punique.*

Et post Punica bella quietus quærere cœpit
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschylus utile ferrent. *Hor. lib. 1. epist. 17.*

En général, la poësie étoit à Rome aussi ancienne que Rome elle-même. Cicéron a parlé du poëme d'Appius Cæcus sur la philosophie Pythagoricienne. La loi des 12. tables défendoit les vers infamants & les satyres outrageuses. Caton l'ancien, dans ses origines, remarquoit que les premiers Romains chantoient à table, au son de la flute les actions des grands hommes : Horace & Quintilien n'ont pas oublié les vers des prêtres Saliens sous Numa. Mais la poësie avoit été peu estimée à Rome; ce qui y rendit ses progrès tardifs. Honorem huic generi non fuisse declarat oratio Catonis, in quâ objicit ut probrum Marco Nobiliori, quòd in provinciam poëtas duxisset. Duxerat autem Consul ille in Ætoliam, ut scimus, Ennium. Quo minùs ergò erat honoris poëtis, eo minora studia fuerunt. *Cic. Tusc. quæst. lib. 1.*

né. La Comédie étant devenuë un art, & des plaisanteries (1) *libres aïant été converties en piéces régulières, les jeunes gens de Rome laissérent ces comédies travaillées aux Histrions ; & continuèrent, suivant l'ancien usage à reciter entr'eux alternativement des boufoneries tournées en vers, auxquelles on donna le nom* d'Exodes, & *qui étoient dans le goût des*(2) farces Atellanes. *Ces acteurs n'admettoient point, parmi eux, les Histrions qui faisoient mêtier du théatre, & ils conservérent touts les priviléges de Citoïens.*

Dans les siécles les plus polis, on trouve au sujet du théatre les singularités les plus surprenantes. Les acteurs des comédies d'Aristophane étoient tantôt déguisés en guêpes, tantôt en grenoüilles, ou en oiseaux.

Considérons d'abord la tragédie par ses habits, dit Lucien ; *y a-t-il rien de plus choquant & de plus affreux ? Un homme* *Lucien de la danse.*

(1) Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.
Hor. lib. 2. epist. 1.

(2) *Atelle ville des Osques, se nomme aujourd'hui* Aversa, *& est située dans la terre de Lavour entre Naples & Capouë.* Ludi Atellani, fabulæ Atellanæ. *T. Liv. lib.* 7. *Strab. lib.* 5. Oscum ludicrum. *Tac. annal. lib.* 4.

d'une taille giganteſque, monté ſur des échaſſes, portant ſur ſa tête un maſque énorme, dont le ſeul aſpect inſpire l'effroi, & qui ouvre une grande bouche, comme s'il vouloit dévorer les ſpectateurs; ſans parler de ſon faux eſtomac, de ſon ventre poſtiche, & de la vaine enflûre de tout ſon corps, pour répondre à ſa hauteur exceſſive.

On voit la figure des anciens maſques des Comédiens, dans un manuſcrit de Térence, qui eſt à la bibliothéque du Roi. C'étoit une eſpéce de globle, qui enfermoit toute la tête de l'acteur. Julius Pollux décrit les maſques des différents charactéres. Il y en avoit pour les tragédies & pour les deux ſortes de (1) comédies; la première qui repréſentoit des perſonnages qualifiés, la ſeconde qui rouloit ſur des avantures & des intrigues dés gens du commun. Les maſques des acteurs étoient (2) incruſtés

Onomaſtic. lib. 4. *c.* 19.

(1) Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas. *Hor. art. poët. Les premiéres tenoient beaucoup de la nobleſſe de la tragédie; les ſecondes étoient d'un ſtyle plus bas. Elles étoient auſſi nommées* tabernariæ.

(2) Quoniàm igitur indumentum illud oris clareſcere & reſonare vocem facit, ob eam rem perſona dicta eſt. *Aul. Gell. lib.* 5. *noct. Atticar. c.* 7.

Calcophonos nigra eſt, ſed illiſa æris tin-

en dedans d'airain ou de lames fort minces d'une espéce de pierre, qui les rendoit sonores.

Les masques des acteurs Grecs ressembloient aux Citoïens qu'on vouloit joüer sur le théatre. Car l'ancienne comédie Grecque nommoit les personnes par leurs noms. Cléon, Lamachus, Alcibiade, Socrate, les plus illustres personnages d'Athénes ont été les objets des (1) railleries d'Aristophane. Périclès même, quoique fort puissant, ne fut pas ménagé sur le théatre. Cette licence outrée mérita d'être réprimée (2) par les

Pollux, Onom. lib. 4. c. 19.

S. Aug. lib. 1. de civit. c. 9.

nitum reddit, tragœdis, ut suadent, gestanda. *Plin. lib.* 37. *c.* 10.

(1) *On a dit qu'Alcibiade, dans son trajet en Sicile, avoit fait noïer Eupolis poëte de l'ancienne comédie; mais Eratosthéne a fait voir qu'Eupolis avoit composé des comédies depuis. Cic. lib. 6. ad Attic. epist.* 1.

(2) *Dans la comédie des Chevaliers, violente satyre contre Cléon, qui d'un métier très-vil s'étoit élevé aux emplois de thrésorier & de général d'armée; Aristophane fut obligé de joüer lui-même le rôle de Cléon, aucun comédien n'aïant osé faire ce personnage; & il se barboüilla le visage de lie, faute de masque, n'aïant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, ainsi qu'Aristophane le témoigne dans la piéce.*

. . . . doluere cruento
Dente lacessiti: fuit intactis quoque cura
Conditione super communi. Quin etiam lex

loix. Alcibiade fit passer une loi qui défendoit de nommer personne.

La Comédie moïenne s'abstint seulement de nommer les citoïens ; elle roula sur des sujets réels & des avantures véritables. La comédie nouvelle substitua des sujets feints & vagues, sans aucune application particuliére. C'est dans celle-ci qu'excella Ménandre, le modéle de Térence.

La comédie, chez les Romains, ne donna jamais dans les excès de licence de l'ancienne comédie Grecque. Mais Cicéron nous apprend que l'acteur (1) Diphilus, aïant désigné Pompée le grand,

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquàm
Describi. Vertêre modum formidine fustis,
Ad bene dicendum delectandumque redacti.
Hor. lib. 2. epist. 1.

Successit vetus his comœdia, non sine multâ
Laude ; sed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi : lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Hor. art. poët.

(1) Diphilus tragœdus in nostrum Pompeïum petulanter invectus est : *nostrâ miseriâ tu es magnus.* Milliès coactus est dicere. *Cic. ad Attic. lib. 2. epist. 19.* Itaque amicus ille noster, insolens infamiæ, semper in laude versatus, circumfluens gloriâ, deformatus corpore, fractus animo, quò se conferat nescit. *Ib. lib. 2. epist. 21.*

en déclamant ces mots : *Vous êtes grand par notre misére* ; le peuple les lui fit répéter plusieurs fois ; & que Pompée, accoutumé aux loüanges & aux applaudissements, en fut pénétré d'une si vive douleur, qu'aïant le courage abattu & le visage défait, il ne sçavoit que devenir, ni quel parti prendre.

Cicéron raconte, avec une complaisance qui est bien pardonnable en un sujet si glorieux, que pendant son exil, le peuple fut attendri à son sujet par la déclamation d'Esope. » Lorsqu'on(1) joüoit, »

(1) Nam cùm ageretur togata, *simulans*... nè illud quidem prætermitam, in magnâ varietate sententiarum, nunquàm ullum fuisse locum, in quo aliquid à poëtâ dictum cadere in tempus nostrum videretur, quod aut populum universum fugeret, aut non exprimeret ipse actor... Tùm illa quanto cùm gemitu populi Romani sunt acta ! O pater !... is enim liberè reprehendere & accusare populi nonnunquàm temeritatem solebat, aut errorem Senatûs.

O ingratifici Argivi, inanes Graii,
Immemores beneficii !

non erat illud quidem verum : non enim ingrati, sed miseri, quibus reddere salutem, à quo acceperant, non liceret. Nec unus in quemquàm unquàm gratior, quàm in me universi. Sed tamen illud scripsit disertissimus poëta pro me, egit fortissimus actor, non solùm optimus de me, cùm omnes ordines demonstraret, Senatum, Equites Romanos,

» dit-il, la piéce intitulée *le Dissimulé* ou
» *l'ancien Brutus*, il n'y eut aucun en-
» droit, qui pouvoit se rapporter à ma
» situation, que le peuple ne remarquât,
» & que l'acteur ne fit valoir. Avec quels
» gémissements, furent entenduës ces
» paroles, *oh* ! *notre pére* ! Cet acteur,
» non moins courageux qu'excellent,
» reprocha indirectement au peuple de
» s'être laissé emporter par des mouve-
» ments inconsidérés, & au sénat de s'ê-
» tre laissé tromper. *O Grecs, ingrats,*
» *légers, insensibles aux plus grands bien-*
» *faits* ! Il ne devoit pas appeller mes
» Citoïens ingrats, mais les plaindre de
» ne pouvoir pas alors secourir celui,
» par qui ils avoient été conservés. Car
» j'avouë qu'aucun particulier n'eut ja-
» mais plus de reconnoissance pour son
» bienfaicteur, que la république en a
» pour moi. En disant ces paroles, *Vous*

universum populum accusaret.
Exulare finitis, sivistis pelli, pulsum patimini.
Histrio casum meum totiès collachrymavit, cùm ità dolenter ageret causam meam, ut vox ejus illa præclara lachrymis impediretur. Neque poëtæ, quorum ego ingenia dilexi, tempori meo defuerunt : eaque populus Romanus, non solùm plausu, sed etiàm gemitu suo comprobavit.... nominatim sum appellatus in Bruto : *Tullius qui libertatem populo stabiliverat.* Milliès revocatum est. *Cic. pro Sextio.*

» *souffrez qu'il soit en exil, vous avez per-*
» *mis qu'il fut chassé, vous consentez en-*
» *core à en être séparés*, la beauté de sa
» voix étoit étoufée par l'abondance de
» ses larmes. Il substitua même mon
» nom à celui de Brutus en cet endroit:
» *Tullius qui avoit afermi la liberté des*
» *Citoïens.* Le peuple le lui fit répéter
» mille fois. Les poëtes, que j'ai tou-
» jours aimés, ne me manquérent pas
» au besoin: & tout ce qui fut tenté en
„ ma faveur, fut reçu, non-seulement
„ avec des applaudissements, mais avec
„ toutes les marques publiques de la
„ plus vive douleur. «

La grande étendüe des théatres anciens, qui n'avoient aucune couverture solide, obligeoit à ménager tout ce qui pouvoit donner plus de force à la voix des acteurs. C'est pour cela que Vitruve nous apprend qu'on y plaçoit à certains intervalles, des vases d'airain d'une forme ronde & concave. Ces échos artificiels, par les proportions géométriques de leur construction, & par les proportions harmoniques de leur correspondance, sonnoient à la quarte, à la quinte les uns des autres, & formoient ainsi touts les autres accords jusqu'à la double octave. Il falloit que de leurs dimensions & de leurs distan- *Lib. 5. c. 5.*

ces il résultât un son uniforme. Les anciens ne sont pas bien d'accord sur l'effet de ces vases. Pline se plaint (1) de ce que le sable répandu sur le fond de l'orchestre, & les vases placés contre la muraille absorboient la voix des acteurs. Cassiodore au contraire (2) témoigne, *que les sons tragiques étoient tellement augmentés par ces échos artificiels, qu'on les prenoit à peine pour des sons humains.*

Les acteurs joüérent long-tems les rôles des femmes. Aulu-Gelle parle d'un comédien nommé Polus, qui faisoit (3) le personnage d'Electre, d'une maniére fort touchante. Cet acteur, aïant perdu son fils, tint entre ses mains l'urne qui renfermoit ses cendres comme si elle eût contenu les cendres d'Oreste, & fit retentir le théatre de sanglots & de lamentations véritables.

(1) In theatrorum orchestris scrobe aut arenâ vox derotatur, & in rudi parietum circumjectu, doliis etiam inanibus. *Plin. lib.* 11. *c.* 52.

(2) Tragœdia ex vocis vastitate nominatur, quæ concavis repercussionibus roborata, talem sonum videtur efficere, ut pœnè ab homine non credatur. *Cassiod. lib.* 4. *epist.* 51.

(3) Polus lugubri habitu Electræ indutus, urnam è sepulchro tulit filii, & quasi Orestis amplexus, opplevit omnia, non simulachris atque incitamentis, sed luctu atque lamentis veris. *Aul. Gell. lib.* 7. *noct. Atticar. c.* 5.

Il nous reste bien peu de tragédies des anciens. De cent vingt tragédies de Sophocle, il n'en est venu jusqu'à nous que sept. De quatre-vingt douze tragédies d'Euripide, il ne s'en est conservé que dix-neuf. Nous n'avons de tragédies Romaines, que celles qui portent le nom de Sénéque; & qui, pour la plûpart, ne sont pas de cet auteur.

La tragédie avoit pour objet la terreur & la pitié, & de rendre les maux supportables par l'exemple des grandes calamités des personnages les plus illustres. Eschyle, dans une comédie d'Aristophane, reproche à Euripide *d'avoir corrompu la tragédie par les personnages criminels des Phédres & des Sthenobées.* Echyle ajoute, *qu'on ne trouvera, dans ses pièces dramatiques, aucun rôle d'amante*; & il s'attribuë l'honneur d'avoir formé les Grecs illustres, qui avoient rendu de si grands services à leur patrie.

Aristot. poët. c. 13.

Aristoph. in ranis. act. 4. sc. 2.

On a reproché à nos poëtes tragiques d'avoir amolli la scéne & abaissé la tragédie, en rapportant toute l'action du théatre à l'amour. Mais ils ont en cela suivi une voie plus sûre pour aller au cœur, qu'ils ont mieux connu que les tragiques anciens. Le poëte, qui suivroit le plan d'Aristote, d'émouvoir par la terreur, trouveroit tous les courages

roidis contre lui. Quelle impreſſion feroit-il, puiſque rien n'eſt plus aiſé, que de mépriſer des craintes fictives? La terreur n'eſt pas une paſſion, qu'il ſoit glorieux d'introduire dans le cœur. Celui, qui en eſt frappé, voudroit cacher l'impreſſion qu'il en reſſent. Elle n'eſt pas capable, par elle-même, de porter à la vertu; & ſi elle eſt efficace pour détourner du crime, c'eſt le motif le plus bas & le moins sûr, puiſqu'il ceſſe par l'eſpérance de l'impunité. Le but de la tragédie eſt d'offrir de grands ſpectacles des paſſions, des deſordres & des maux qu'elles cauſent à celui qui s'y abandonne, du bonheur & de la gloire qui accompagnent celui qui s'en rend le maître, & qui, par un uſage héroïque de ces mêmes paſſions, s'éléve à une vertu plus éclatante. L'amour, qui fournit de lui-même un champ très-pathétique, eſt encore une paſſion d'autant plus propre au théatre, qu'elle peut ſervir de liaiſon à toutes les impreſſions les plus vives, à une terreur utile & qui puiſſe être avoüée, à la pitié dont Ariſtote a fait le ſecond reſſort de la tragédie, à l'amour de la patrie, à l'ambition, à la juſtice, à la valeur, à touts les traits de la générofité. L'amour peut exciter ou combattre les mouvements de toutes

les autres passions : ses foiblesses mêmes sont les sources des sentiments les plus magnanimes. D'ailleurs de quel ornement & de quelles graces ne priveroit-on pas le spectacle, en supprimant les rôles des femmes, à l'imitation des anciens théatres, ou des tragédies de Colléges ?

Si nous y prenons garde, nous ne pouvons souffrir toutes les autres passions que deja métamorphosées en vertus. L'amour est la seule passion, dont le combat forme un spectacle. Nous nous mocquerions d'un héros, qui laisseroit entrevoir les atteintes de la peur, avant que de la surmonter ; ou, qui, par des impressions de crainte, s'éleveroit par degrés à la prudence : nous n'aurions que de l'horreur pour celui qui sentiroit du penchant à trahir, avant que de se déterminer à être fidéle. Mais nous plaignons les foiblesses de l'amour : cette passion se transforme en toutes les autres ; c'est le sujet inépuisable du théatre, & qui y est devenu nécessaire. Ainsi quelques déclamations qu'on renouvelle de tems en tems contre la mollesse de notre tragédie, en ce qu'elle roule principalement sur l'amour, il faut avoüer que les sujets, où la tragédie pourroit s'en passer, sont très-rares. Mais la vraisemblance des charactéres ne doit pas

moins être observée dans tous les personnages introduits sur la scéne. P. Corneille paroît ne regarder l'amour que comme une passion subalterne *J'ai cru jusqu'ici*, dit-il, *que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une piéce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps ; & que les grandes ames ne la laissent agir, qu'autant qu'elle est compatible avec les plus nobles impressions.* Il est vrai que Corneille suit ordinairement cette maxime, de n'emploïer l'amour qu'autant qu'il lui sert à produire sur le théatre les plus nobles impressions: mais il n'a hazardé aucune tragédie, d'où il l'ait entiérement proscrit, comme Racine d'Athalie. Que l'amour ne soit pas la passion dominante dans une piéce héroïque, qu'il n'en soit pas non plus le principal ornement : mais le théatre seroit bien-tôt abandonné, si l'on prétendoit l'en exclure.

Lett. de P. Corn. à S. Evrem. en 1668.

Réflex. critiq. sur la poës. & la peint. part. 3.

Il est prouvé clairement par un grand nombre de passages, que la déclamation théatrale, au lieu d'être, comme la nôtre, arbitraire & abandonnée au discernement des acteurs, étoit notée & assujetie à des mesures fixes, à des tons & à des gestes prescrits. Ce n'étoit pas un chant proprement dit, un chant musi-

cal, mais une (1) prononciation réglée, soit pour les élévations & les abaissements de la voix, soit pour les intervalles & les mesures de lenteur ou de vîtesse, soit pour les accents & les tons, soit pour touts les mouvements extérieurs.

(1) *La déclamation est communément exprimée dans les écrits des anciens par le mot*, canere *& le geste par le mot* saltatio. *Suétone dit que Caligula étoit si transporté hors de lui-même aux spectacles, qu'il chantoit avec l'acteur tragique. Suet. in Cal. Le même historien nous représente Néron chantant les tragédies. Suet. in Ner. Cet usage est attesté par Tite-Live & par Horace.* Impletas modis Satyras, descripto jàm ad tibicinem cantu, motuque congruenti peragebant. *T. Liv. lib.* 7.

Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti
Tibicen. *Hor. art. poët. Aristote compte la mélopée au nombre des six parties essentielles à la tragédie: il dit même que la mélopée est le plus important de ses assaisonnements.* μέγιστον τῶν ἡδυσμάτων. *Aristot. poëtic. c.* 6. *Dans les problêmes qui portent le nom d'Aristote, l'auteur demande pourquoi les modes Hypodorien & Hypophrygien, emploïés souvent dans les scénes, ne servent point aux chœurs? Et il répond que le chœur, qui représente des spectateurs & des témoins, doit exprimer des passions modérées par des tons plus doux & plus tranquilles. Probl.* 19. *quæst.* 49. *Quelque soit l'auteur de ces problêmes, ils prouvent également l'usage du théatre Grec, étant bien certain qu'ils ont été composés, pendant que le théatre d'Athénes subsistoit.*

Quoique cette déclamation n'eût ni cadences, ni ports de voix, ni aucun des charactéres du chant proprement dit, elle étoit composée & notée comme de la musique, & accompagnée d'instruments à vent ou a cordes, mais plus souvent de (1) flutes. L'accompagnement devoit être plus travaillé dans les monologues, qui exprimoient des passions plus vives. En Gréce, les poetes étoient eux-mêmes les auteurs de la modulation: parmi les Romains, le compositeur de cette modulation, pour les endroits où elle devoit être plus travaillée, étoit different du poete. On a marqué exactement, au bas du titre des comédies de Térence, le nom des instruments dont on s'étoit servi pour la représentation de chaque piéce.

Lucien se mocque des poetes tragiques, qui faisoient chanter Hercule, comme une Hécube ou une Andromaque. Cicéron a remarqué que le comédien (2) Roscius, devenu vieux, avoit

(1) *Les bas reliefs ne nous permettent pas de douter que les joüeurs de flutes n'en embouchassent deux à la fois.*

(2) Quemadmodùm Roscius familiaris tuus, in senectute, numeros & cantus ceciderat, ipsasque tardiores fecerat tibias. *Cic. de legib. lib.* 1.

prolongé la mesure du chant, & que les flûtes l'accompagnoient plus lentement. Cet orateur observe encore que ceux, qui avoient un grand usage de la déclamation, connoissoient, au prélude des flûtes, quelle étoit (1) la piéce qu'on alloit joüer, disant sans s'y méprendre, *c'est Antiope, ou c'est Andromaque. Comment croirai je*, ajoute-t-il, *que l'ombre* (2) *de Polydore soit aussi agitée, qu'elle veut me le persuader, lorsqu'elle récite des vers, dont la mesure & l'accompagnement ont tant de régularité?*

Cette réflexion conduiroit ceux qui ne connoissent pas nos Opéras, à penser que rien n'est plus ridicule, que de pleurer, de menacer, de mourir en chantant. Il est néanmoins certain par l'expérience que les passions exprimées par le chant, font beaucoup d'impression. Les tons & les gestes des Acteurs anciens étoient notés comme la musique, & comme la chorographie, où Feüillée avoit tracé par des notes les pas des danseurs.

(1) Quàm multa quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in hoc genere exercitati? Qui primo inflatu tibicinis, Antiopam esse aïunt, vel Andromacham cùm id ne suspicemur quidem. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(2) Non intelligo quid metuat, cùm tàm bonos septennarios fundat ad tibiam. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans la déclamation ancienne, c'est qu'à Rome, elle étoit souvent partagée entre deux Acteurs, dont l'un étoit (1) chargé de prononcer, & l'autre de faire les gestes. Une coutume (2) si éloignée de no-

(1) Iisque canentibus, alii gestus edebant. *S. Isidor. lib.* 18. *orig. c.* 44. Autrefois, *dit Lucien*, c'étoit la même personne qui récitoit, & qui faisoit les gestes; mais comme l'action troubloit la liberté de la respiration, on a séparé les gestes & la prononciation. *Lucien, de la danse.*

(2) *Polydore Virgile, lib.* 3. *de invent. c.* 13. *révoque en doute cette coutume, & prétend même prouver le contraire par ce passage de Cicéron:* Histrio, si paulò se moveat extrà numerum, aut si versus pronunciatus est syllabâ unâ brevior aut longior, exsibilatur & exploditur. *Cic. Parad. Si ce n'étoit pas un seul acteur, dit Polydore, qui déclamât en même-tems qu'il faisoit les gestes, comment pouvoit-on siffler ses gestes ou sa prononciation? Mais Cicéron ne dit pas que ce fût le même acteur qui fût exposé à être sifflé pour le geste & pour la prononciation. D'ailleurs, il est constant que quelquefois la déclamation & les gestes étoient partagés entre deux acteurs, & qu'ils étoient aussi quelquefois réunis dans le même. Nous avons vû ci-dessus que le comédien Esope rendit de grands services à Cicéron par sa déclamation touchante; Plutarque va nous apprendre qu'Esope faisoit aussi des gestes. Après avoir observé, dans la vie de Cicéron, que cet Orateur avoit formé sa prononciation sur celle d'Esope, fameux acteur pour le tragique, il raconte que ce comédien jouant le rôle d'Atrée, &*

tre goût & de nos idées, étoit venuë de ce que le Comédien Livius Andronicus, s'étant enroüé à force de recommencer (1) un endroit, que le peuple lui avoit redemandé plusieurs fois, il fit continuer la piéce par un esclave, qui ne faisoit que prononcer, tandis que Livius faisoit les gestes. Ce n'étoit que dans (2) les monologues, où les passions étoient exprimées plus vivement, que la déclamation & les gestes étoient séparés. C'étoit une nécessité que les intervalles des gestes & de la prononciation fussent réglés, afin que les deux acteurs, dont l'un prononçoit & l'autre

un domestique étant venu à passer inconsidérément devant lui, dans le moment que la violence de la passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses piés.

(1) Is sui operis actor, cùm sæpiùs à populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri & tibicinis concentu, gesticulationem tacitus peregit. *Val. Max. lib. 2. c. 4.*

(2) *Tite-Live dit que celui qui prononçoit n'étoit pas exposé en vuë, mais placé auprès du joüeur de flute.* Veniâ petitâ, puerum ad canendum ante tibicinem cùm statuisset. *T. Liv. lib. 7. La déclamation & les gestes n'étoient executés par les mêmes acteurs, que dans les scénes, où ils se parloient & se répondoient.* Inde ad manum cantari histrionibus cœptum : diverbiaque tantùm ipsorum voci relicta. *T. Liv. loc. cit.*

faisoit les gestes, se rencontrassent toujours. Les masques empêchoient de discerner si l'acteur prononçoit ou non. Il n'est pas fort difficile d'imaginer que l'action & les gestes d'un comédien pourroient nous plaire, quoique la voix, qu'on entendroit, partît de l'orchestre aussi bien que les accompagnements. Si nous entendions une voix, qui continuât le recitatif pendant les fureurs de Roland, pensons-nous que le spectacle en fût moins capable de faire impression? Les dépenses prodigieuses des Romains pour construire des théatres & des amphithéatres, dont les ruines causent encore aujourd'hui notre étonnement, & leurs profusions envers les comédiens Esope & Roscius, ne nous permettent pas de douter qu'on ne cherchât soigneusement à Rome ce qui devoit plaire davantage dans les représentations des piéces de théatre: & d'un autre côté, l'excellence de leurs poëmes & de leurs autres ouvrages, & le bon goût de tous les arts qui se remarque dans les monuments, qui nous en restent, otent tout soupçon que ce peuple manquât de discernement.

De la danse des anciens. L'ancienne danse ne paroît pas moins bizarre. Simonide l'appelle *une poësie muette*. Toute sorte de sujets étoient re-

présentés par des ballets expressifs & des danses charactérisées. Longus décrit une danse de Pantomimes, qui imitoient les vendangeurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui foulent les raisins, ceux qui emplissent les tonneaux, ceux qui boivent le vin doux. *Longus, pastoral. liv. 2.*

Une espéce de danse, appellée *Cheironomie*, consistoit dans les gestes & dans les mouvements des bras & des mains. *Suid in voc. χειρονομεῖν. Xenoph. in Sympos.*

Jamblique rapporte que la cheironomie étoit un des exercices des Pythagoriciens. Quintilien nous apprend qu'elle avoit été cultivée, dès les tems héroïques, par les plus grands hommes de la Gréce; approuvée par Socrate; mise par Platon, au nombre des vertus civiles, & par Chrysippe, parmi les principes les plus nécessaires de l'éducation: que les Lacédémoniens l'avoient regardée comme utile à la discipline militaire: que les anciens Romains ne l'avoient pas dédaignée, & que les prêtres l'avoient pratiquée constamment. *Quintil. lib. 1. instit. c. 11.*

Juvenal dit (1) de Bathylle: *Lorsque le gracieux Bathylle exprime dans une cheironomie l'histoire de Leda.* Et ailleurs il fait mention d'un écuïer tranchant,

(1) Chironomon Ledam molli saltante Bathyllo. *Juven. Sat. 6.*)

qui dansoit en servant (1) sur table, & qui exerçoit une espéce de cheironomie, en coupant les viandes avec tant d'adresse & de légéreté, qu'il sembloit faire voler le couteau dont il se servoit.

Cette espéce de danse est décrite par Cassiodore (2) dans ce passage: *On ajouta les mains parlantes des acteurs, leurs doigts expressifs, leur silence éloquent, leur langage muet, inventions de la muse Polymnie, qui a montré que les hommes pouvoient manifester leurs pensées sans l'organe de la voix.*

Macrob. lib. 2. *Satur. c.* 10.

Cicéron disputa avec Roscius, à qui mettroit le plus de variété dans l'expression d'une même pensée, ou par le discours ou par les gestes; ce qui enfla tellement le courage de cet excellent comédien qu'il composa un livre, pour comparer son art avec l'éloquence.

Hylas, dans un ballet, aïant repré-

(1) Structorem intereà, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, & Chironomounta volanti
Cultello, donec peragat mandata magistri,
Omnia. *Juven. sat.* 5.

(2) His sunt additæ orchistarum loquacissimæ manus, linguosi digiti, clamosum silentium, expositio tacita, quam musa Polymnia reperisse narratur, ostendens homines posse & sine oris affatu velle suum declarare. *Cassiod. l.* 4. *Epist.* 51.

senté

senté la grandeur d'Agamemnon par des bras élevés & étendus, Pylade lui cria : *Tu le fais long, & non pas grand.* Et le peuple aïant ordonné à Pylade de joüer le même rôle, quand il vint à cet endroit où il falloit exprimer la grandeur d'Agamemnon, il se mit à rêver profondément, faisant entendre de combien de soins est rempli celui qui est chargé de veiller au bien public.

Un Pantomime, du temps de Néron, avoit (1) si bien représenté, par sa danse & par ses gestes, l'histoire de Mars & de Venus surpris & enchainés par Vulcain, qu'un prince de Pont, qui étoit à la cour de Néron, lui demanda ce danseur, ajoutant *qu'il avoit des voisins, dont la langue étoit inconnuë, & que ce Pantomime seroit le meilleur de touts les interprétes, pour se faire entendre d'eux.* *Lucien de la danse.*

(1) *Sénéque fait mention de l'art surprenant de ces Pantomimes.* Mirari solemus scenæ peritos, quòd in omnem significationem rerum & effectuum parata illorum est manus, & verborum velocitatem gestus assequitur *Sen. epist.* 121. *Une ancienne épigramme dit que les Pantomimes avoient autant de langues que de membres.*

Tot linguæ quot membra viro : mirabilis est ars,
Quæ facit articulos, ore silente, loqui.

Apulée décrivant la représentation du jugement de Paris, dit *que Venus immobile, & ne faisant aucun geste, ne dansoit que* (1) *des yeux*, c'est-à-dire, qu'elle ne se faisoit entendre que par ses regards.

Il étoit arrivé le même changement dans la danse que dans la déclamation. D'abord le même acteur avoit chanté & dansé, en même tems: mais comme on vit que le mouvement rendoit la prononciation plus difficile, on sépara le chant & la danse, de même qu'on avoit séparé la déclamation & les gestes. Nous avons vû, sur le théatre de l'opéra, plusieurs ballets expressifs & charactérisés; comme les pompes funébres de Psyché & d'Alceste, les vieillards de Thésée, les songes funestes d'Atys, les Hyperboréens d'Isis. Un exemple, en ce genre, plus récent & plus gracieux est la danse de Flore, qui après avoir été exposée aux attaques impétueuses de l'Aquilon est ranimée par les secours de Zéphyre.

Lucien de la danse.

Les anciens avoient aussi, sur leur musique, des idées fort différentes des nôtres. Elle embrassoit touts les usages

(1) Et nonnunquàm saltare solis oculis. *Apul. metam. lib.* 10.

qu'on peut faire de la voix, & tours les exercices du corps, susceptibles de grace & de justesse. Elle comprenoit (1) la déclamation, les gestes, la danse, tout ce qui est assujéti à certaines mesures, touts les mouvements réglés, & surtout la poësie.

Quoique la danse des anciens fût une poësie muette, & qu'ils étendissent les dépendances de leur musique à toute sorte de mesure & de poesie, ce seroit nous écarter de l'objet de ce chapitre, que de pousser plus loin cette digression sur les théatres des anciens.

Il y a beaucoup de caprice dans toutes les productions de l'esprit, comme dans les autres ouvrages de la nature. Le poëme dramatique parmi les anciens fut long-temps dans l'enfance, & l'essai du poëme épique, le plus difficile de touts, a été regardé comme le chef-d'œuvre d'un grand maître : au lieu que parmi les modernes le poëme drama-

(1) Numeros musica duplices habet in vocibus & in corpore : utriusque enim rei aptus quidam motus desideratur. *Quintil. instit. lib.* 1. c. 12.

Quidquid numerositatis, quæ temporum atque intervallorum dimensionibus movetur. ..... Musica est scientia bene movendi. *S. Aug. de Musicâ lib.* 1.

tique atteint ou surpasse même tout ce que l'antiquité a fourni en ce genre, mais qu'il ne se voit rien qui égale les poëmes d'Homére & de Virgile.

Pourquoi le poëme épique réussit difficilement.

La plûpart de ceux qui en ont cherché la cause, & entr'autres le P. Rapin, l'ont attribuée à la monotonie de la rime, qui à la longue fatigue l'oreille, & rend un ouvrage languissant. Le P. Bougeant réfute cette opinion, & trouve la véritable raison du peu de réussite de nos poëmes épiques, dans le mêlange de la véritable religion avec l'intervention des divinités du Paganisme, & avec ce merveilleux dans lequel consiste l'essence du poëme épique. Je rapporterai les propres termes du Pere Bougeant, comme très-propres à développer & à faire valoir sa pensée.

» Par quelle fatalité est-il arrivé que » depuis la renaissance des lettres, ni les » François ni les autres nations, après » avoir égalé à peu près les anciens dans » tout le reste, & les avoir même surpassés en plusieurs choses, n'ont pu » encore produire aucun poëme épique, qui soit véritablement estimable » en genre de poëme épique, quoiqu'on y trouve d'ailleurs beaucoup de » beautés? Ce seroit une injustice d'en » attribuer la cause au défaut de génie

» dans les modernes. L'Arioste, le Tasse, Milton, sans parler de plusieurs autres, en ont eu suffisamment pour réussir, si la chose eût été possible. » C'est encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on, & les chutes continuelles fatiguent l'esprit & l'oreille. » Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraine l'esprit, flatte l'oreille, embellit l'expression, elle réléve les pensées les plus simples, & donne une nouvelle force aux plus sublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? » Ne lit-on pas tout de suite toutes les tragédies de Racine, sans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs se sont attachés à des sujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des sujets fort anciens. Tels sont la Jérusalem délivrée, Clovis, Pharamond, Constantin, & encore plus le Paradis Perdu, qui est sans contredit le plus ancien de touts les sujets. Il n'y eut jamais de sujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorsqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laissa pas d'attirer dès-

» lors l'admiration de toute la Gréce. La
» véritable raison du peu de succès des
» poëmes épiques de nos modernes,
» c'est qu'ils ont choisi des sujets qui
» supposent la véritable religion, & qui
» ont quelque liaison avec elle : or la
» véritable religion détruit ce merveil-
» leux, qui consiste dans l'intervention
» des divinités du Paganisme, qui cons-
» titue la véritable essence du poëme
» épique. Aussi voïons-nous que les
» avantures de Télémaque, auxquelles
» il ne manque que la rime pour être un
» poëme épique accompli, & auxquel-
» les rien ne manque pour être un ou-
» vrage achevé, ont été généralement
» applaudies & admirées, au lieu que le
» mêlange des idées de la véritable re-
» ligion avec les fables & les divinités
» du Paganisme n'a pû rien produire qui
» ait été goûté, malgré l'excellence des
» morceaux détachés, malgré l'agré-
» ment de la belle versification, malgré
» les descriptions charmantes, & les
» plus beaux traits de morale qui y sont
» insérés. »

Ariost. Orland. furios. cant. 34. *Stanz.* 58.

L'Arioste mêle S. Jean avec les Parques, avec l'Hippogryphe & autres fables. Tout le poëme du Camoëns roule sur des allégories, qui confondent perpétuellement la religion & la mytholo-

gie. Les poëtes Anglois surtout associent les Anges & les Cupidons, S. George & Venus, l'enfer du Christianisme & celui des Païens. Ils ne peuvent quitter les descriptions démoniaques. C'est l'objet favori tant de leurs poemes épiques que dramatiques. Dryden égaie la comédie du roi Artus par les plaisanteries de ses diables. L'auteur de D. Quichote, autre comédie angloise, dépeint les démons farcis de la plus délicieuse curée des ames, & faisant griller des tranches de fols pour leurs déjeuners. Milton, dans le second chant du Paradis perdu, représente l'enfer comme des champs élisées. Là les diables s'exercent de même que dans les jeux olympiques, ils manient avec adresse leurs chevaux ardents, ou dans une course rapide ils évitent la borne. D'autres raisonnent sur la providence, la prescience, la liberté. A la fin du même chant, satan veut sortir des enfers. La mort, qui est un des deux monstres qui en gardent l'entrée, lui reproche sa rébellion, & le traite d'orgüeilleux & de perfide. Satan & la mort, monstre masculin, sont prêts de se battre, lorsque l'autre monstre, qui est féminin, & qui se nomme le péché, se jette entr'eux avec un cri épouvantable, & se fait re-

connoître pour la fille de ſatan. Elle lui fait un récit fort hideux de l'inceſte qu'elle a commis avec ſon fils la mort. Satan ſe radoucit; & aïant fait part aux deux monſtres de ſes projets, ils ſont tranſportés de joie, & ils concluënt que leur véritable intérêt eſt de déſobéir à Dieu, & de favoriſer l'évaſion de ſatan. Le poete nous laiſſe ignorer comment les clefs de l'enfer avoient paſſé en de ſi mauvaiſes mains. Dans le ſixiéme chant, Michel briſe le cimeterre de ſatan, & lui fait dans les côtes une profonde bleſſure. Les diables imaginent de ſe ſervir d'artillerie, avec laquelle ils mettent une telle confuſion dans la ſainte armée, qu'ils renverſent par millions anges ſur archanges. Ceux-ci arrachoient & déracinoient les montagnes, & les lançoient contre leurs ennemis: mais les diables en aïant fait autant, ces monts lancés de part & d'autre ſe rencontroient dans les airs avec une violence terrible. Le Fils de Dieu foudroie les diables, & les précipite dans les enfers. Dryden trouvoit que ce n'étoit pas Adam, mais le diable qui étoit le héros de ce poëme.

Le génie heureux de Moliére n'a pas beſoin de ſe tranſporter hors de la nature. Le roman ſublime de Télémaque préſente le fabuleux convenable à l'E-

popée ; mais sans aucun mélange de la vraie religion ; & il n'enveloppe ses instructions admirables, que sous des images proportionnées aux héros qu'il a dessein de former.

Le poëme de la Henriade vient de prouver qu'aucun des obstacles du poëme épique n'est insurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un sujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire de l'excellent dans le genre épique. Il faut avoüer cependant que ce contraste (1) de nos mystéres avec le Paganisme est un dangereux écueil, lorsqu'on les fait entrer dans l'unité d'un dessein & dans le tissu du même ouvrage. L'art le plus brillant ne peut réparer entiérement cette défectuosité. Le magnifique poëme de la Henriade en est encore un exemple. Quelque rempli qu'il soit de beautés capables de séduire un cen-

(1) *Alexandre Rosa dans un poëme intitulé,* Virgilius Evangelizans, *décrit ainsi l'institution du saint Sacrement :*

Jamque dies cœlo concesserat, almaque Phœbe
Noctivago curru celsum pulsabat Olympum :
Cùm Christus Cererem sociis Bacchumque
ministrat,
Quæ mortis monumenta suæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Christi testentur amorem.

seur sévére, il n'a pas été, du côté de la conduite, exemt de critique.

L'Arioste & le Tasse méritent nos applaudissements. S'il faut excuser de grands défauts dans les anciens, pourquoi n'aurons-nous aucune indulgence pour ceux des modernes ?

Le merveilleux des fables est si essentiel à l'Epopée, que la qualité de poëte a été contestée à (1) Lucain, dont les narrations tiennent plus de l'histoire que de la fiction. Palingenius se (2) déclare contre ce sentiment.

(1) *Lucain fut excité à entrer dans une conjuration contre Néron, parce que cet empereur traversoit la réputation de ses poësies.* Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero. *Tac. annal. lib.* 15.

(2) Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fœdumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsùm ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti : vetulis puerisque relinquo
Has nugas ; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyiasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas ....
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloria lauri,
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem ! pudet ah ! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Paling. Zodiac. lib. 6.

Il auroit honte, dit-il, *de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.*

On ne doit, suivant Strabon, ni prendre pour vrai, ni pour entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes. *Strab. lib.1.*

'Les avantures de Télémaque ont été regardées par plusieurs comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose. Cette dispute n'est pas terminée : quelques auteurs voudroient donner l'exclusion (1) à la rime, & à toute la (2) contrainte des régles de la poësie. Une comparaison fort courte, emploïée par Montagne, suffit pour décider la question. *Comme la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aiguë & plus forte, ainsi la sentence pressée aux piés nombreux de la poësie s'élance plus brusquement, & frappe d'une plus vive sécousse.* On ne peut faire à la rime que les mêmes objections,

Mem. de l'Acad. des bell.lett.t.6.

Dispute littéraire au sujet de la rime.

Liv.1.ch.25.

(1) *Les Anglois ont secoüé le joug de la rime, dans touts les ouvrages de longue haleine, comme dans leurs poëmes épiques & dramatiques.*

(2) *L'épître de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

qui tombent également sur les syllabes cadencées des vers Grecs & latins. La contrainte des pensées & le danger de la monotonie se trouvent des deux côtés. Mais combien d'admirables productions sont sorties de cette contrainte ! Elle excite & autorise un feu éclatant : c'est un langage à part.

L'abb. de de Pons, Disc. sur le poëm. épiq.

Le poëme de Télémaque, dit l'abbé de Pons, *devroit avoir fait soupçonner aux gens de lettres, que les vers n'ont aucunes richesses qui n'appartiennent à la prose & dont elle ne sçache user avec succès.* Cet exemple est le seul prétexte spécieux qu'on puisse alléguer pour transférer à la prose les droits & les avantages propres à la poesie. Mais la question n'est pas de sçavoir s'il est nécessaire qu'un roman soit écrit en vers : il s'agit de distinguer la poësie de la prose, & de ne pas prendre une prose fleurie & brillante pour des vers. Le roman de Télémaque est un chef-d'œuvre d'une espéce singuliére, & qui ne peut être tiré à conséquence. Les grandes leçons de magnanimité & de sagesse, les allégories ingénieuses qui enveloppent une morale exquise, sont toujours en droit de plaire. Le style même de Télémaque, orné des images les plus brillantes de la poësie, a beaucoup d'attraits. Il faut

avoüer néanmoins que cet exemple est doublement dangereux. 1. Il applanit trop les sentiers escarpés de la poësie aux génies médiocres de mille auteurs, qui n'étant pas nés poëtes, accableroient le public de poëmes prosaïques, dans lesquels ils ne pourroient substituer au feu de la poësie un autre genre de beautés encore plus sublimes aux quelles ils sont hors d'état d'atteindre. 2. On peut abuser des attraits de ce modéle, & emploïer l'enflûre d'une prose poëtique dans tout autre genre, où elle seroit ridicule à l'excès. A quoi tient-il que dans un siécle si susceptible des mauvaises impressions, le goût ne soit entiérement dépravé par une prose, où l'on trouve: *une mer follement irritée contre des rochers où elle se brise en gémissant*;... *De hauts peupliers, qui portent leurs têtes superbes jusques dans les nuës*..... *Des canaux qui semblent se joüer dans la campagne*. Un pareil langage doit-il être permis à la prose ?

Préf. de M. Bouh. à la trad. du poëm. de Pétron.

Il ne faut donc pas, dira-t-on, traduire les poëmes en prose. De combien de richesses notre langue ne seroit-elle pas privée, si l'on suivoit cette maxime ? La conséquence n'est pas juste; & il ne s'ensuit pas qu'on doive ôter toute connoissance d'un poëme à celui qui n'est pas en

état de gouter les beautés attachées à la versification. Mais que ces traductions sont inférieures aux excellents originaux ! Homére, malgré les défectuosités les plus essentielles, n'est méprisé que par ceux qui ne peuvent le lire en sa langue.

Quelques auteurs conviennent qu'il faut une séparation, un charactére distinctif entre la prose & la poësie ; mais ils voudroient substituer à la rime des cadences & des piés mesurés semblables à ceux des vers Grecs & Latins. *L'idée, qu'on nous donne pour une découverte philosophique de nos jours*, dit M. l'abbé d'Olivet, *a été vingt fois présentée au public, & toujours rebutée depuis* 200. *ans.* On peut voir entr'autres le pseautier de Blaise de Vigénére traduit en 1588. & la Sylvanire, fable bocagére d'Honoré d'Urfé. Touts les passages des poëtes Grecs & Latins, cités & traduits par Méziriac dans ses commentaires sur les Héroïdes d'Ovide sont en vers François mesurés, non rimés.

Lett. à M. le prés. Bouhier. & tr. de la proso.

Jodelle l'un des poëtes, qui composoient la Pleïade sous Henri II. mit à la tête des poësies d'Olivier de Magni imprimées en 1553. un dystique mesuré par dactyles & spondées à la maniére des Grecs & des Romains. Pasquier

nous apprend qu'en 1555. le Comte d'Alcinois, c'est-à-dire, Nicolas Denysot, qui déguisoit ainsi son nom, fit des vers hendécasyllabes à la loüange d'un poëme dont Pasquier étoit auteur. Pasquier ajoute qu'à la priére de Ramus en 1556. il fit, en ce genre, un essai de plus longue haleine que les deux précedents: il rapporte ensuite cet essai qui consiste en une élégie de 28. vers. Nicolas Rapin fit la même tentative d'introduire, à la place de la rime, des vers mesurés; en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean Antoine de Baïf qui avoit essaïé le même genre de poësie. Pasquier attribuë l'invention des vers mesurés & rimés tout ensemble à Marc Claude de Buffet, dont les poësies parurent en 1561. Passerat, des Portes, & Scévole de sainte Marthe ont continué à faire des vers mesurés. D'Aubigné, dans une préface qu'il a mise à la tête de quelques pseaumes traduits en vers mesurés, dit que cette maniére de vers n'a point été inventée par Jodelle ou par Baïf, comme on le prétend; mais qu'il se souvient d'avoir vû l'Iliade & l'Odyssée traduites en vers hexamétres par un nommé Mousset, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fussent au monde.

Pasq.liv.7. des Recher. ch. 12.

Baill.jugem. des sçav. t. 5. p. 59.

De l'origine de la rime.

L'origine de la rime a été fort contestée. Le rythme, dans sa véritable signification des langues Grecque & Latine, signifioit, nombre, cadence, mesure : ce mot qui s'appliquoit à la prose, aux vers, à la musique, à la danse, a été emploïé, dans la basse latinité, à exprimer la rime. L'opinion la plus commune est que ce genre de poësie a pris naissance chez les Provençaux. Le cardinal Bembe & la plûpart des écrivains d'Italie sont de cet avis. Mais les raisons, qu'ils en apportent, prouvent seulement que les Provençaux ont été des premiers à mettre en vogue la poësie rimée, & ne prouvent pas que l'invention leur en soit duë. Nous avons, en plus d'une langue, des piéces de vers rimés fort antérieures aux plus anciennes que les Provençaux puissent montrer. Un prêtre, nommé Sigefroy, mit en vers Thudesques rimés le nouveau testament, à la priére de Walton qui passe pour le dixiéme évêque de Frisingue. Otfride religieux de Wesseimbourg vers l'an 870. fit différents ouvrages, en poësie Tudesque rimée, nommément une paraphrase sur le pseautier & une autre sur les évangiles. Quelques-uns veulent que la rime ait commencé du tems de Charlemagne ; & que l'hym-

Du Cang. in voc. Rythmici.

Mass. Hist. de la poës. Franç.

Trithem. chron. Hirs.

ne de saint Jean, *Ut queant laxis*, qu'ils attribuënt à Paul Diacre, en ait été le premier modéle. Fauchet conjecture, sans aucun fondement, que la poësie des Hébreux étant rimée, les Chrétiens auront voulu s'y conformer. D'autres rapportent le commencement de la rime au Pape Léon II. qui fit plusieurs réformes dans le chant d'église. Il y en a qui prétendent qu'elle a été apportée du Nord, qu'elle étoit en usage parmi les Scaldes, poëtes Septentrionaux, & qu'elle se répandit en deçà de la mer Baltique, lorsque les peuples sortis de la Scandinavie se jettérent sur les provinces de l'Empire Romain. D'autres soutiennent, au contraire, qu'elle est entrée en Europe par le midi, & que c'est une production de la galanterie des Maures. Huet & l'abbé Massieu marquent beaucoup de penchant pour cette opinion. Il faut avoüer qu'elle n'est pas sans vraisemblance. La rime est en usage chez les Arabes, de tems immémorial : tout l'Alcoran a été mis en vers rimés par un poëte Arabe. Depuis l'irruption des Maures en Europe, la rime y est devenuë très-commune. Son arrivée dans nos provinces par les ports de la Méditerranée sur les côtes de Provence, paroît nous indiquer qu'elle venoit des Maures d'Espagne.

Fauchet, liv. 1. de la lang. & poës. Franç. ch. 7.

Huet, de l'origin. des rom.

If. Voff. de virib. Ryth. *La naiſſance des vers rimés a été attribuée à un penchant naturel pour le retour des mêmes ſons;& M. l'abbé d'Olivet trouve la rime uſitée parmi les plus anciens peuples(1)de l'Aſie,de l'Afrique, & de l'Amérique même. Jean le Maire, dans ſes illuſtrations des Gaules, va chercher le commencement de notre rime; plus de ſept cents ans avant la priſe de Troie. Il croit que Bardus, qui étoit, ſuivant ſon opinion, le 5. Roi des Gaules, & qui vivoit l'an du monde 2140. fut le premier auteur de la poeſie rimée.

Tr. de la proſod.

Aucun de ces ſentiments ne nous découvre la véritable ſource de la rime. Il eſt évident que les Troubadours de Provence ſont trop modernes : les Scaldes Septentrionaux, ou les vers qui nous en reſtent, ne le ſont, dans la vérité, guéres moins; & tout ce que les auteurs du Nord nous racontent de leur poeſie runique gravée anciennement ſur leurs rochers, n'a aucun fondement ſolide. L'uſage de la rime ſe trouve antérieur au Ti & à Otfrid, & à Paul Diacre & à l'irruption des Maures en Europe, & au

(1) *Les vers Chinois ſont rimés, & compoſés d'un nombre réglé de monoſyllabes. If. Voff. de virib. Rythm. M. l'abbé d'Oliv. Tr. de la Proſod. Memoir. de l'acad. des bell. lettr. t. 3.*

Pape Léon II. Je ne pense pas non plus que l'origine de la rime doive être rapportée au sentiment naturel ; le goût sur cela, comme sur presque tout le reste, a varié ; & ce qui fut introduit, comme une élégance, il y a treize ou quatorze siécles, avoit été rejetté, comme une imperfection, dans les tems de la plus pure latinité, au moins quant aux vers : car on trouve bien alors que la rhétorique se servoit quelquefois (1) du retour des mêmes sons, comme d'une figure. Ainsi en supposant que l'usage de la poësie rimée soit aussi généralement répandu dans toutes les parties du monde, qu'on le prétend, on n'en peut tirer, ce me semble, aucune induction, soit parce que ces nations Asiatiques, Africaines, ou Américaines ne pourroient fournir des monuments de poësie rimée aussi anciens que les nôtres ; soit parce qu'il n'y auroit toujours aucune vraisemblance, que nous eussions emprunté d'elles l'usage de notre poësie rimée. Le genre de la poësie des Hébreux, où il ne se trouve aucun vestige de rime, étoit anciennement trop inconnu, & l'est trop encore de nos jours, pour avoir servi de modéle aux Chré-

(1) *Cette figure de Rhetorique, souvent employée par Cicéron, se nomme* similiter desinens.

tiens ; & les fables de Jean le Maire, sur le prétendu Roi des Gaules, Bardus auteur de la rime, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Il faut donc en revenir à la poësie latine & au goût dépravé qui s'y est introduit, dès le quattiéme siécle, dans les hymnes & autres vers, bien plus anciens que les Thudesques, les Arabes, & touts les autres qu'on peut nous citer. Le fragment d'une chanson latine rimée, qui appartient à l'année 627. date de la victoire de Clotaire II. sur les Saxons, & qui est (1) rapportée dans la vie de saint Faron de Meaux, seroit d'une antiquité suffisante pour nous déterminer à croire que les Arabes trouvérent en Europe l'usage de la rime, au lieu de l'y apporter. Le témoignage de Cassiodore, qui remonte à plus de cent ans au delà, nous apprend que (2) les rimes dès-lors étoient estimées & recherchées des orateurs & des poëtes; & il parle de cet usage comme déja établi depuis long-tems. On trouve, en effet,

(1) De Clotario est canere Rege Francorum,
Qui ivit pugnare cùm gente Saxonum.
Quàm graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclytus Faro de genere Burgundionum, &c.

(2) *Cassiodore donne ce vers pour exemple* :
Pervia divisi patuerunt cærula Ponti.

beaucoup plus anciennement, l'affectation du retour des mêmes sons dans les vers latins, comme dans ceux qu'Adrien adressa (1) à son ame, peu de tems avant sa mort; & dans une chanson (2) militaire sur l'Empereur Aurélien. *Vopisc. in Aurelian.*

Les vers, où l'hémistiche rime (3) avec la fin, ont été nommés Léonins, du nom d'un chanoine régulier de saint Victor, appellé Leonius, sous le régne de Loüis VII. non qu'il en fût l'inventeur, mais parce qu'il en composa un grand nombre, & qu'il passa pour y exceller.

Dans l'état où est notre poësie, elle est très-harmonieuse: le nombre mesuré des syllabes, la diversité des terminaisons, le mêlange des rimes (4) masculines & fé-

(1) Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos. *Spart. in Adr.*

(2) Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus.
Mille, mille, mille, mille Persas quærimus.

(3) Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat:
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.
Curia dat curas: ergò tu si benè curas
Vivere securè, non sit tibi curia curæ.

(4) Le Comte de Champagne est le premier qui ait mêlé les rimes masculines & féminines. *Massieu, hist. de la poës. Franç. Mais on trouve plus anciennement des exemples de ce mêlange, & long-*

minines, lui donnent beaucoup d'agrément : elle eſt propre à touts les charactéres. On ne trouve, dans aucune langue, des vers qui aïent ni plus de majeſté, ni plus de feu, ni plus de tendreſſe, ni plus de badinage.

Notre verſification eſt beaucoup plus difficile que la Grecque & la Latine. Le nombre des ſyllabes & l'harmonie de la céſure, qui n'admettent dans les vers François preſque aucune inverſion de phraſes, peuvent ſuffire pour balancer la meſure des vers Grecs & Latins; & nous avons de plus la contrainte extrême de la rime, qui ſeule ſurpaſſe toutes les autres difficultés. Voilà pour le méchaniſme des vers. Quant à ce feu poëtique & à cet enthouſiaſme, que nous ne cherchons pas moins dans notre poëſie que dans la Grecque & la Latine, le charactére de ſageſſe & de retenuë eſſentiel à notre langue, les favoriſe beaucoup moins.

Entraves données à l'eſprit.

On a donné à l'eſprit humain des entraves bien plus gênantes encore, que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité, par la meſure de leurs vers plus ou moins longs, certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache,

tems depuis nos poëtes ne s'y aſſujétiſſoient pas encore.

des ailes. Athénée (1) observe que Pindare composa une ode d'où la lettre S étoit excluse.

Nestor, qui vivoit sous l'Empereur Septime sévére composa une Iliade, dans le premier livre de laquelle la premiére lettre de l'alphabet n'étoit point admise; la seconde lettre dans le second livre, & ainsi des autres; & sous l'Empereur Anastase, Tryphiodore mit au jour une Odyssée, où il s'assujétissoit à la même exclusion d'une lettre par ordre alphabétique, dans chaque livre.

Fortunat a laissé trois piéces formées en croix de figures différentes.

Bernard de Cluny a fait un poëme latin, sur le mépris du monde, de plus de trois mille vers, touts hexamétres, & touts bien rimés: & il n'a emploié que des dactyles excepté au sixiéme pié, où il ne pouvoit se dispenser de mettre des spondées. *Mass. Hist. de la poës. franç.*

L'anthologie fait mention de vers composés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faisoient d'autres vers & un autre sens. *Lib. 6. c. 4.*

L'histoire des Cardinaux (2) rappor-

(1) *Ce poëme étoit nommé ἄσιγμον. Athen. deipnos. lib.* 10. *c.* 17.

(2) Quidàm vates Clementi VI. obtulit li-

te des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les lisant dans l'ordre qu'ils présentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renversant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort satyriques. On trouve dans cette même histoire des cardinaux, des vers Grecs à la loüange de Pierre de Gondi, commençants par toutes les lettres, qui rangées de suite forment son nom.

Gall.purpur. p. 658.

bellum supplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem versus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò supplicationi fuisset satisfactum; aliàs eodem retrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus composuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nonquàm stat janua clausa;
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua sit stabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hìc Deus omnipotens.

Sensu & ordine inversis.

Omnipotens Deus hìc faciat te vivere parvo
Tempore, nec stabilis sit tua conditio.
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clausa
Janua stat, nunquàm das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te scandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72. Ces vers sont attribués à François Philelphe.

C'est

C'est ce qu'on appelle vers acrostiches, lorsque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre chose intelligible. Cicéron a parlé des vers acrostiches des Sibylles. S. Augustin (1) rapporte de ces sortes de vers de la Sibylle Erythrée. *De divinat. lib. 2.*

Hucbaldus moine de S. Amand dans le 9. siécle a composé un poëme de trois cents vers, à la loüange des chauves, dont tous les (2) mots commencent par la lettre C. Chrétien Adam natif de Dreux avocat au parlement, décedé en 1675. a écrit une vie de Sainte Cécile, dont tous les mots, à la réserve d'un petit nombre, commencent par la lettre C. & une harangue sur la mort d'un professeur de Dreux, nommé Arnicourt, dont touts les mots commencent par la lettre A. On trouve dans les bigarrures *Singul. histor. t. 1. p. 383.*

(1) *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par S. Augustin, forment par leurs lettres initiales ces mots :* Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. *Jesus-Christ fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23. Il est aussi parlé de ces vers acrostiches de la Sibylle Erythrée dans l'oraison de Constantin à l'assemblée des saints, c. 18.*

(2) *Ces sortes de poëmes, quelque licence que l'auteur prenne, en insérant des mots forgés exprès ou des mots Grecs, ne paroissent pas possibles.*

Liv.1. c.14. de des Accords plusieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé (1) *Pugna porcorum* dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers, d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Christus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Tasse, fit un poëme de la Jérusalem ruinée, où il s'assujétit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui composent le poëme du Tasse de la Jérusalem délivrée. C'est un petit ouvrage fort connu que le Centon (2) nuptial d'Ausone, tiré de Virgile. L'impératrice Eudocie a fait la vie de Jesus-Christ en centons d'Homére. Proba Falconia a composé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau testament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poësie, où ils se font exercés sur plusieurs sujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de S. Victor, a traité quelques sujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage est approuvé

(1) *Ce poëme est d'un Allemand appellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

(2) Cento *signifie en latin un habit plein de piéces.*

de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui disent dans leur approbation, *que cet Auteur a fait des couronnes à Jesus-Christ & aux Martyrs, de l'or de l'idole de Moloch.* Suivant les régles qu'Ausone a prescrites sur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'est pas permis d'en emploïer deux de suite. Caramuel a composé un art poëtique de ces vers rétrogrades, acrostiches, Protées & autres espéces plus puériles que curieuses.

Le goût de la poësie a fort varié; les épithétes d'Homére sont fort simples & prises dans la nature, il appelle sans façon la neige blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide (1) a emploïé des épithétes brillantes, & qui sont autant Variations dans le goût.

(1) *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans ce dystique de l'épître de Didon à Enée.*

Exerces pretiosa odia & constantia magno,
Si dum me fugias, est tibi vile mori.

Votre haine est à un prix inestimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'eussent jamais appellé une haine prétieuse. Quoique Velleïus Paterculus ne soit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle est, présente une belle idée. C'est lorsque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente simplicité. Eminentissimæ simplicitatis virum.

de pensées. Les auteurs qui sont venus depuis, ont cherché des antithéses & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été poussé à l'excès. Bensserade disoit sur le déluge :

Dieu lava bien la tête à son image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame :

Ah ! voici le poignard, qui du sang de son maître
S'est soüillé lâchement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers sur une bergére dans un bois.

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre
Une déesse en terre, & le soleil à l'ombre !

Le P. Bouhours, maniére de bien penser.

C'est une piéce originale que le poëme de la Magdeleine. Les yeux de la pécheresse pénitente y sont des chandelles fonduës : de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau : ses tresses blondes, dont elle essuïe les piés de Jésus-Christ, sont un torchon doré : elle-même est une sainte courtisanne, qui n'est plus un chaudron sale & tout noir: les larmes d'un Dieu ne sont que d'eau de vie : Jésus-Christ est un grand opérateur qui eut l'adresse d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Her-

cule qui nettoïa l'étable de son cœur.

M. Muratori soûtient que c'est de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. Jean-Joseph Orsi défend les auteurs de sa nation contre la critique du Pére Bouhours : il observe que ce Pére, dans la maniére de bien penser, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en passant, & qu'il cite souvent le cavalier Marin & plusieurs autres poëtes Italiens encore moins estimés ; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en prose, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûe énorme, d'avoir attribué à l'Arioste, ces deux vers qui sont du Bernia,

Così colui (1) del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une pensée fort convenable à un poëme burlesque. Des Preaux assûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie : *Art poëtiq. ch. 2.*

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées ;
Le vulgaire ébloüi de ce faux agrément

(1) *Ces deux vers signifient : Ainsi ce guerrier ne s'étant pas apperçu du coup mortel, qu'il avoit reçu, continuoit de combattre, quoiqu'il fût mort.*

A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse....
Un héros sur la scéne eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
On vit touts les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles....
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux.

Rien n'est plus insupportable qu'un poëte médiocre.

Le bon goût & la critique sont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'esprit ; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des vers, touts ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes ? C'est un métier (1) dont chacun croit pouvoir se mêler, quoique rien ne soit plus (2) insuportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faisant réponse à Licinius Calvus célébre Orateur, qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales

(1) Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare: quod medicorum est,
Promittunt medici : tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique poëmata passim.
Horat. lib. 2. epist. 1.

(2) . . Mediocribus esse poëtis
Non di, non homines, non concessere columnæ,
Hor.
Sæcli incommoda pessimi poëtæ. *Catul.*

de très - méchans vers d'auteurs inconnus, le menace (1) en raillant de chercher tours les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suffenus pour lui en faire préſent.

Deſpr. art poët. c. 4.

Soïez plutôt maçon, ſi c'eſt votre tàlent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés differents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire :
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers. Celui - là ſeul en mérite le (2) nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes : celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrange-

(1) Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

(2) . . . . neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem.
Hor. lib. 1. *Sat.* 4.

ment des mots (1) mais dont les vers intervertis & mis en piéces feroient reconnoître en cet état des talents inspirés par Apollon & par les Muses.

L'étude des anciens nécessaire.

Un beau naturel se perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation servile (2) est méprisable, autant il est avantageux de se former sur les grands modéles. Les plus illustres auteurs ont profité des (3) exemples & s'y sont conformés. C'est principalement (4) dans l'antiquité, qu'on peut trouver le simple joint au sublime.

(1) . . . eripias si
Tempora certa, modosque, & quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut si solvas, postquàm discordia tætra
Belli ferratos postes, portasque refregit;
Invenias etiàm disjecti membra poetæ. *Hor. lib. 1. Sat. 4.*

(2) O imitatores servum pecus, ut mihi sæpè
Bilem, sæpè jocum vestri movere tumultus!
Hor.

(3) . . . . . . vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
Hor. art. poët.

(4) *Virgile a beaucoup emprunté d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il. ρ, Hésiode a décrit le bouclier d'Hercule. Hesiod. in Aspid. C'est à leur exemple que Virgile a fait la description du bouclier d'Enée; que le Tasse a gravé les destinées de la maison d'Est sur le bouclier de Renaud; & que dans*

Le goût de la poësie n'a commencé à se former parmi nous, que depuis François I. Jusque-là, les poëtes François n'avoient » nulle régle pour le mélange ou l'arran- » gement des rimes. Ils plaçoient l'e fé- » minin au repos du vers ; ils comptoient » ce même e pour rien, quoiqu'il fasse par » lui-même une syllabe, toutes les fois » qu'il est suivi d'une consone. Ils faisoient » rimer les singuliers avec des pluriers; ils » ne s'embarrassoient point du son rude » qui naît du choc des voyelles. Ils n'é- » toient nullement scrupuleux sur la rime » féminine, & n'avoient égard qu'à la der- » niére syllabe, bien que tout dépende de » la pénultiéme ; de sorte que ces deux » mots qu'on a coutume de citer pour » l'exemple d'une rime ridicule, *hallebar-* » *de* & *miséricorde* étoient alors une bonne » rime. Mais quoique ces fautes fussent » grossiéres, ils en faisoient de bien plus » considérables, dans la maniére de trai- » ter les sujets. Ils n'avoient presqu'aucu- » ne idée du grand & du sublime. Leur sé- » rieux étoit un vrai burlesque. Ils con- » fondoient les styles, & ignoroient les » convenances. Ils remplissoient leurs ou-

Hist. de la poës. Franç.

les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune heros présente un tableau qui est une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les descentes d'Enée & de Télémaque aux enfers sont des imitations de l'Odyssée, &c.

» vrages d'imaginations bizarres & monſ-
» trueuſes. Ce n'étoit pas Jupiter, Junon,
» Mars & Neptune ; c'étoient Faux-ſem-
» blant, Franc-vouloir, Bel-accueil, &
» Malebouche qui agiſſoient dans touts
» les poëmes. Aux grandes & nobles fic-
» tions, que l'antiquité nous a laiſſées ;
» ils en avoient ſubſtitué de baſſes & de
» frivoles. En un mot, l'état informe,
» où ſe trouvoit alors notre poëſie, ne
» donnoit pas lieu de croire qu'elle dût
» jamais parvenir au degré de perfection
» où elle a depuis été portée. Le ſeul
» point, où ils excelloient, étoit le naïf;
» & en ce genre, ils ſont pleins de traits
» qui aujourd'hui encore peuvent ſervir
» de modéles « Il n'y avoit pas davantage à eſpérer (1) de la poëſie Latine, dans ſon enfance : & il ſeroit injuſte d'imputer à notre ſeule poëſie la groſſiéreté de ſes commencements.

(1) *Le mot* Cœlum *eſt-il trop long pour faire le vers ? Ennius en retranche la moitié :*

. . . . divûm domus altitonûm cœl.

Le mot gaudium *l'incommode-t'il par la même raiſon ? Il dira* gau.

. . . . replet te lætificum gau.

Veut-il exprimer qu'un ſoldat a eu la tête caſſée d'un coup de pierre? Comme il ne peut faire ſon vers, en diſant, Saxo comminuit cerebrum, *il coupera ce dernier mot en deux :*

. . . . . ſaxo cere comminuit brum.

On ne trouvera point, dans nos anciens poëtes, de ſi barbares licences.



LIVRE PREMIER.

PARTIE SECONDE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philosophie avant qu'elle eût commencé chez les Grecs.

LA Philosophie a procuré aux hommes de (1) très-grands avantages. Elle leur a inspiré l'amour des vertus, & la haine des vices : elle a lié les sociétés, produit les mariages, inventé les loix, adouci les mœurs.

Avantages procurés par la philosophie.

Sen. epist. 90.

C'est elle qui a corrigé la crédulité,

(1). O vitæ philosophia dux, o virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum, quid non modò nos, sed omninò vita hominum sine te esse potuisset ? Tu urbes peperisti, tu dissipatos homines in societatem vitæ convocasti. Tu eos inter se primò domiciliis, deinde conjugiis, tùm litterarum & vocum communione junxisti. Tu inventrix legum, tu magistra morum & disciplinæ fuisti. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 5.

par cette maxime ; que le commencement (1) de la sagesse est de ne pas croire légérement. Quand on parloit à Aristippe de ceux qui s'attachent à d'autres sciences, qu'à la philosophie, il disoit *que ces gens là ressembloient à ces amants de Pénélope, qui n'espérant pas de réüssir auprès de la maitresse, tâchoient de gagner les bonnes graces de Mélanthe ou de Polydore ses suivantes.*

Diog. Laërt. in Aristipp.

Cicéron donne à la philosophie la gloire d'avoir produit & créé, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a de loüable dans les arts : & il fait dire à Platon *qu'elle est le présent le plus grand & le meilleur que les dieux aïent fait aux hommes.*

La philosophie source de contradictions.

Cette même philosophie a été une source d'erreurs, & de contradictions. On se mocqua autrefois du dessein du Proconsul Gellius, qui assembla touts les philosophes d'Athénes, pour tâcher de mettre fin à leurs dispútes, les exhortant à se concilier entr'eux, & à terminer touts leurs différends sous son autorité. Cette espéce de gens ne s'accommode jamais, parce que c'est la vanité, & la passion, qui sont les fondements

Cic. de legib. lib. 1.

(1) *Ἀρχὴ τῆς σοφίας ἀπιστία. Aristot.*
Ἐπιχαρμεῖον illud teneto, nervos atque artus esse sapientiæ non temerè credere. *Cic. de petit. Consul.*

de leurs disputes, sans aucun égard pour la vérité. Cicéron blâme, avec raison, les (1) injures qu'ils se disent, & l'animosité qui régne entr'eux, comme indignes de la philosophie.

Lucien dit qu'aïant voulu consulter les différents philosophes, il devint semblable à ces personnes, qui sommeillent, & qui donnent de la tête, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans pouvoir trouver d'assiéte ferme & assûrée. Il fait ailleurs une satire fort ingénieuse de leurs incertitudes, & de leur orgueil. La philosophie peut être comparée à l'homme lui-même, qui est un composé de lumiéres & de ténébres, de grandeur & de misére. *On ne peut rien* (2) *avancer de si absurde*, dit Cicéron, *qu'on ne rencontre quelque opinion philosophique. Il n'y a point*, suivant Varron (3), *de songe de malade si extravagant, qui ne soit confor-*

Dans le dial. intit. la Nécromantie.

Dans le dial. intit. Icaroménippe.

(1) Quamobrem differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tùm iracundiæ, contentiones, concertationesque in dicendo pertinaces, indignæ mihi philosophiâ videri solent. *Cic. de finib. lib.* 1.

(2) Nescio quomodò nihil tàm absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum. *Cic. de divinat. lib.* 2.

(3) Postremò nemo ægrotus quicquàm somniat tàm infandum, quod non aliquis dicat philosophus. *Fragm. Varron.*

me au sentiment de quelque philosophe.

Toutes les absurdités ont trouvé des Sectateurs. La philosophie étant très-propre à dissiper le nuage superstitieux d'une religion pleine d'extravagances & de crimes, les philosophes anciens furent décriés, comme aïant des sentiments opposés à ceux du vulgaire sur la religion. Cicéron (1) expliquant les conséquences probables, que l'orateur peut faire valoir, & qu'il peut tirer de son sujet, dit : *Si c'est une mére, elle aime son fils ; si c'est un avare, il est peu religieux sur son serment ; si c'est un philosophe, il pense mal des dieux.* Mais aujourd'hui la philosophie est de toutes les sciences celle qui s'accorde le mieux avec notre sainte religion, & rien n'est plus capable d'élever l'homme au souverain être que de contempler la nature. Origéne obligé de se justifier de l'attachement qu'il avoit à la lecture des philosophes, emploïa une comparaison, que saint Clément d'Alexandrie, qui fut son maître, avoit faite avant lui, disant *qu'il sembloit que*

La philosophie n'est pas inutile dans la religion véritable.

Apul. apolog.

S. Aug. de verâ relig. c. 28.

Euseb. hist. lib. 6. c. 17.

Orig. Philocal. 13.

(1) Probabile est hujusmodi : si mater est, diligit filium : si avarus est, negligit jusjurandum. In eo, autem quod in opinione positum est, hujusmodi sunt probabilia : impiis apud inferos pœnas esse præparatas, eos qui philosophiæ dent operam ; non arbitrari Deos esse. *Cic. de invention. lib. 1.*

Dieu eût voulu apprendre à faire triompher la foi par la philosophie, lorsqu'il ordonna au peuple d'Israël, de se servir des richesses, & des dépouilles de l'Egypte, pour contribuer à l'ornement de la véritable religion.

Nombre des sectes des philosophes.

La philosophie éléve nos pensées, & remplit nos esprits de (1) réflexions très-capables de nous inspirer le détachement des choses terrestres.

Pour entendre les différentes opinions des philosophes, il est nécessaire de connoître chaque secte en particulier. Varron en a compté 288. Thémistius en a distingué jusqu'à 300. Je ne m'arrêterai qu'aux principales.

La philosophie est aussi ancienne que le monde.

On ne peut douter que la philosophie n'ait commencé avec le monde. Adam (2) eut une philosophie infuse : & par les noms qu'il donna aux animaux, & aux plantes, il montra la connoissance, qu'il avoit de leurs propriétés. Il semble que

(1) Erigimur, elatiores fieri videmur, humana despicimus, cogitantesque supera ac cœlestia, hæc nostra ut exigua & minima contemnimus. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(2) *Suivant la tradition Rabbinique, Adam pécha dans la premiére heure, après sa Création; & il ne resta que six heures dans le paradis terrestre, aïant été créé à neuf heures du matin, & chassé du paradis terrestre à trois heures après midi. Biblioth. Rabbinic. t. 1. p.* 64.

Platon eût appris de la sainte écriture, combien le prémier homme excelloit dans la science de la nature, lorsqu'il dit(1) *que les noms primitifs exprimoient les vertus des choses, & qu'ils avoient été inspirés de Dieu même.*

Plat. in Cratyl.

La philosophie, en naissant, fut dans un état bien plus parfait, qu'elle n'a pû être rétablie depuis. La métaphysique d'Adam étoit incomparable : sorti des mains du créateur, il avoit puisé à la source même les notions des substances spirituelles, & il avoit reçu immédiatement de Dieu les préceptes de sa morale. Le péché originel répandit bien-tôt d'épaisses ténébres dans l'esprit humain.

Philosophie des Patriarches.

Les Patriarches, en conservant la saine tradition, transmirent à un peuple choisi de Dieu, quelques principes de cette philosophie émanée du ciel ; & en écartant toutes les fables de l'antiquité, on peut se persuader avec beaucoup de vraisemblance, que la philosophie a commencé par les patriarches. Un passage de Bérose porte, *qu'à la dixiéme génération après le déluge, il y avoit chez les*

(1) Omne enim quod vocavit Adam, animæ viventis, ipsum est nomen ejus. Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, & universa volatilia cœli, & omnes bestias terræ, *Gen. c. 2, v. 19, & 20.*

Chaldéens, un homme juste, & versé dans l'astronomie. L'historien Joseph, qui cite ce passage de Bérose, en fait l'application à Abraham qui étoit le dixiéme descendant de Noé. *Jos. antiq. liv. 1. ch. 7.*

Les Chaldéens & ensuite les Egyptiens apprirent l'astronomie d'Abraham, suivant les témoignages d'Eupoléme, d'Alexandre Polyhistor & d'Artapan, auteurs très-anciens cités par Eusébe. *Euseb. lib. 9. præcep. c. 17. & 18.* Joseph dit qu'Abraham, dans le voïage qu'il fit en Egypte, enseigna l'arithmétique & l'astronomie aux Egyptiens qui n'avoient aucune notion des sciences, avant l'arrivée d'Abraham; que ce fut par lui, qu'elles furent transmises de Chaldée en Egypte, d'où elles passérent ensuite chez les Grecs: & S. Augustin observe, que la philosophie beaucoup plus ancienne chez les Egyptiens, que chez les Grecs, n'avoit commencé en Egypte, qu'au tems des Patriarches Abraham, Isaac, & Jacob. *Joseph. lib. 1. antiq. c. 8.* *De civit. Dei, lib. 18. c. 39.*

Salien ne croit pas qu'Abraham ait enseigné les sciences abstraites aux Egyptiens. *Ces sciences de même que la poësie*, dit-il, *demandent de la tranquillité dans l'esprit: or Abraham ne pouvoit en avoir aucune, dans le tems que Pharaon roi d'Egypte lui avoit enlevé Sara: & l'écriture marque qu'il fut congédié aussi-tôt.* *Salian. Annal. ad ann. Mundi 2115.*

qu'elle lui eut été renduë. Salien est d'avis que les sciences furent enseignées aux Egyptiens, par le Patriarche Joseph, & non par Abraham. Cette objection est trop foible pour balancer les témoignages très anciens d'Artapan & d'Eupoléme, qui étoient cités par Alexandre Polyhistor, comme nous l'apprenons d'Eusébe. Ces historiens avoient apparemment tiré cette tradition des Egyptiens eux-mêmes. Il n'est pas vraisemblable que les sciences n'aient été connuës en Egypte, que du tems du patriarche Joseph. Le raisonnement de Salien n'est d'aucun poids. Dès qu'Abraham fut arrivé, la beauté de Sara fit du bruit; elle fut incontinent menée à Pharaon, qui bientôt après fut contraint de la rendre. Le reste du séjour, qu'Abraham fit en Egypte, a pû être emploïé en conférences avec les sçavans, comme il est marqué par Joseph l'historien. L'écriture ne dit pas qu'il fut congédié, dès que Sara lui eût été renduë, mais que *Pharaon* (1) *aïant donné ordre à ses gens de conduire Abraham, ils l'emmenérent lui & sa femme, avec tout ce qu'il avoit jusque hors de l'Egypte.* Cela signifie seulement que lorsqu'Abraham

(1) Præcepitque Pharao super Abram viris, & deduxerunt eum, & uxorem illius, & omnia quæ habebat. *Gen. c. 12. v. 20.*

& Sara partirent, Pharaon les fit conduire jusqu'à la frontiére de ses états, par honneur & pour leur sûreté.

Abraham étant parti de la ville d'Ur en Chaldée, avoit porté ses connoissances dans la terre de Chanaan, & entr'autres peuples de ces contrées, chez les Phéniciens. Ainsi l'histoire de ce seul Patriarche semble concilier les disputes de ces trois nations, la Chaldéenne, la Phénicienne, & l'Egyptienne, sur la gloire d'avoir donné la naissance à la philosophie. *Genes. c. 11.*

La providence divine aïant rendu Joseph tout-puissant en Egypte, ce Patriarche, & ses fréres renouvellérent, & étendirent les connoissances portées en ce païs par Abraham. L'historien Joseph rapporte formellement, que ce fut Joseph le Patriarche, qui apprit la géométrie aux Egyptiens. Il n'y a aucun doute, que Moïse ne joignit aux autres dons du ciel, une connoissance très-étenduë de la nature: & lorsqu'il est dit qu'il fut élevé dans la science des Egyptiens, cette science ne peut s'entendre de leurs illusions, & de leur magie qu'il confondit dans la suite avec éclat: il est donc vraisemblable, qu'il fut instruit de ces disciplines & de cette philosophie qui tiroient leur origine de sa nation, & qui avoient paſ- *Act. apost. c. 7. v. 22.*

ſé en Egypte en premier lieu avec Abraham, & depuis avec Joſeph, & ſes fréres.

Nous liſons dans l'écriture ſainte, que Salomon traita de toutes les plantes, depuis le Cédre, juſqu'à l'Hyſſope. Les prophétes, & les autres docteurs des Juifs, négligérent dans la ſuite l'étude de la philoſophie : & les livres mêmes de Salomon, qui contenoient la phyſique la plus utile & la plus curieuſe, furent brûlés par Ezéchias, de peur qu'ils ne détournaſſent le peuple de ſon attention à la ſainte écriture.

Cedren.

Prétentions des Egyptiens.

L'indifférence des Hebreux (1) pour la philoſophie, donna lieu à pluſieurs anciens peuples, de s'en attribuer l'origine & l'invention. Les Egyptiens ſe piquoient d'avoir tranſmis toutes les diſciplines aux autres peuples. Ils ſe donnoient pour les péres du genre humain, & pour les auteurs de toutes les ſciences, diſant : que le monde n'avoit rien de bon, dont l'origine ne dût être rapportée à l'Egypte. Mais ce qu'ils racontoient d'eux-mêmes, a l'air ſi fabuleux, & leurs prétentions étoient enveloppées de ſi épaiſſes

(1) *Dans des temps plus récents, les Juifs ont pouſſé leur averſion pour les ſciences, juſqu'à maudire également celui qui nourriſſoit des porcs, & celui qui apprenoit les lettres Grecques. Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 2.*

ténébres, qu'on ne peut se laisser persuader, en se rapportant à leur propre témoignage. Ils attribuoient l'origine de leur philosophie à Isis, Osiris, Vulcain, Mercure, & Hercule. Ils disoient que Vulcain fils de Nilus avoit enseigné les sciences dans l'Egypte, quarante-huit mille huit cents soixante & trois ans, avant le régne d'Alexandre, qui a détruit la monarchie des Perses.

Diod. Sic. lib. 1.

Sotion, ap. Diog. Laërt. in proœm.

Ils ont débité un grand nombre de fables, sur leurs deux Mercures, dont le premier fut nommé Thot, & le second eut le surnom de Trismégiste. Quelques ouvrages de Mercure Trismégiste avoient été conservés jusqu'à saint Augustin, qui en cite des passages. Ce pére de l'église ajoute, qu'Atlas frére de Prométhée fut contemporain de Moyse; qu'Atlas étoit l'aïeul maternel (1) de l'ancien Mercure, dont le petit-fils a été (2) Mercure Trismégiste.

De civit. Dei, lib. 8. *c.* 23.

Selon quelques chronologistes modernes, les deux Mercures sont beaucoup plus anciens. Le premier est placé peu de

(1) Mercuri, facunde nepos Atlantis. *Hor.*

(2) Eo quippe tempore, quo Moyses mortuus est, fuisse reperitur Atlas ille magnus astrologus, Promethei frater, maternus avus Mercurii majoris, cujus nepos fuit Trismegistus iste Mercurius. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 18. *c.* 39.

temps après le déluge, & le second étoit contemporain d'Abraham.

Il est impossible de concilier ce que les auteurs ont dit de Mercure Trismégiste. Quelques-uns ont écrit, qu'il a régné en Egypte, & qu'il est le même que Siphoas, surnommé fils de Vulcain, & qui a été fils & successeur de Mœris. Suivant le fragment de Sanchoniaton conservé dans Eusébe, Mercure Trismégiste a été Secretaire *de Cronos* fils *d'Ouranos & de Gué*; c'est-à-dire, qu'il a été Secretaire *du tems fils du ciel & de la terre.* Diodore de Sicile dit qu'il fut Secretaire d'état d'Osiris. Si l'on en croit les Chrétiens Orientaux, il est la même personne qu'Hénoc : & ils attribuoient son surnom de Trismégiste à ses trois noms d'Hénoc, d'Edris, & d'Hermès, ou à ses trois qualités de Roi, de Prophéte, & de Philosophe. Le P. Kircher pense, après Suidas, que le second Mercure a été surnommé Trismégiste, ou trois fois très-grand, parce qu'il a eu une connoissance, au moins obscure & imparfaite, du mystére de la Trinité.

Diod. Sic. lib. 1. part. 1.

Biblioth. Orient. art. d'Edris & d'Hermès.

Suid. in voc. Ἑρμῆς. Kirch. in Œdip. Ægypt. class. 12. c. 3. & in Obel. Pamphil. lib. 5. c. 3.

M. Fourmont prend ce personnage célébre pour Eliézer serviteur d'Abraham. On trouve presque autant de sentiments différents sur Mercure Trismégiste, qu'il y a d'auteurs qui en ont parlé.

Une ancienne tradition, attestée par Hérodote, porte que la géométrie a été inventée par les Egyptiens, pour reconnoître les limites de leurs terres, après les inondations du Nil. Les philosophes Egyptiens distinguoient (1) quatre élements : on croit qu'ils expliquoient les causes physiques des éclipses : & qu'ils avoient connoissance du systême astronomique, suivant lequel la terre tourne autour du soleil. Ils soutenoient l'immortalité de l'ame, & la métempsychose : ils adoroient le soleil sous le nom d'Osiris, & la lune sous le nom d'Isis. *Herodot. Euterp.*

Les Grecs étoient persuadés, que le voïage d'Egypte, & les conférences avec les prêtres Egyptiens, étoient les meilleures préparations, qu'on pût apporter à l'étude de la philosophie. Solon voïagea en Egypte, pour entendre leurs leçons. Thalés fit le même voïage, pour conférer avec eux. Il conseilla à Pythagore de suivre cette route, & Pythagore ne borna pas ses voyages à l'Egypte, il pénétra jusques dans les Indes, pour entendre les Gymnosophistes. Démocrite & Platon allérent aussi s'instruire en Egypte, en sorte qu'on ne peut refuser aux *Plat. in Crit. & in Tim. Plutarch. de Isid. & Osir.* *Diog. Laërt. in Thal.* *Jamblich. in Pythag.* *Diog. Laërt. in Democr. & in Plat.*

(1) *Je n'explique pas ici les opinions des différentes sectes : elles se trouvent discutées dans les traités particuliers, qui composent cet ouvrage.*

(1) sçavants Egyptiens ; la gloire d'avoir formé les plus illustres philosophes de la Gréce. Les prêtres Egyptiens tombérent depuis dans l'ignorance, & Strabon rapporte qu'étant en Egypte, on ne put lui montrer aucun prêtre versé dans ces disciplines, dont les anciens Egyptiens étoient instruits, & que toutes les connoissances de ces gens-là se bornoient à quelques cérémonies de leur religion.

Strab. lib. 17.

Philosophie des Chaldéens.

L'histoire des Assyriens n'est pas moins ténébreuse, que celle d'Egypte, sur la connoissance de la philosophie. Parmi les peuples, qui composoient le puissant roïaume d'Assyrie, les Chaldéens étoient regardés comme un peuple de sages, auxquels la philosophie étoit héréditaire. Cicéron les appelle les plus anciens sçavants (2) du monde. Ils excelloient principalement dans l'observation des astres. Habitants d'une contrée qui fut la premiére patrie du genre humain depuis le déluge, ils avoient conservé vraisemblablement des traces moins altérées de la

Diod. Sic. lib. 2.

(1) *La sagesse des Egyptiens est célébre, même dans la sainte écriture. L'idée que nous pouvons nous former de cette sagesse, comprend leur astronomie, leur géométrie, leurs charactéres hiéroglyfiques, leurs arts, & surtout leur police, leurs loix, leur gouvernement.*

(2) Suntque Chaldæi antiquissimum doctorum genus. *Cic. de divinat. lib.* 1.

science

ſcience des Patriarches, que les autres peuples tranſplantés.

Ariſtote prétendoit, que les Mages Perſans l'emportoient, par l'ancienneté, ſur les ſçavants de toutes les autres nations. Les Mages admettoient deux principes, Oromaſe auteur du bien, & Arimanius auteur du mal. Ils reconnoiſſoient auſſi un Dieu médiateur, appellé Mithras. Ils étoient perſuadés qu'il y auroit une oppoſition éternelle entre ces deux principes, juſqu'à la fin du monde : qu'alors le bon auroit le deſſus ſur le mauvais, & qu'après cela chacun d'eux auroit ſon monde ſéparé en propre, ſçavoir le bon principe ſon monde, & touts les gens de bien avec lui, & le mauvais auſſi ſon monde, & touts les méchants avec lui. Ils croïoient que la lumiére étoit le véritable ſymbole du bon principe, & les ténébres du mauvais; & c'eſt pour cela qu'ils adoroient toûjours le premier devant le feu, & particuliérement devant le ſoleil, comme étant la plus pure lumiere. Ils entretenoient religieuſement un feu perpétuel & ſacré. Ils enſeignoient la réſurrection, ils défendoient de bâtir des temples aux dieux, & de les repréſenter par des images. Hérodote en rend cette raiſon, qu'ils ne croïoient pas, comme les Grecs, que les dieux fuſſent de la mê-

Des Perſes.

Ariſtot. ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Iſid.

Theopomp. ap. Diog. Laërt. in proœm. Herodot. Clio.

me nature que les hommes. Ils joignoient une vie austére à leurs préceptes : ils étoient vêtus de blanc, couchoient sur la dure, & se nourrissoient de légumes, & de fromage. Prideaux prétend que l'origine, & l'étymologie du nom de Mage, vient de l'imposteur Smerdis, qui s'empara du roïaume de Perse, en passant pour Smerdis fils de Cyrus, & qui fut assassiné après avoir été reconnu par une de ses femmes, au défaut de ses oreilles, qui lui avoient été coupées pour quelque crime ; que dans la langue qui étoit alors en usage dans la Perse, le nom de Mage signifioit un homme qui a les oreilles coupées, & que ce nom fut donné depuis aux docteurs, & aux philosophes, du nombre desquels étoit l'imposteur.

Hist. des Juifs part. 1. liv. 3. pag. 318.

Différentes opinions sur Zoroastre.

Biblioth. Orient. art. Zerdascht. Huet. demonst. prop. 4. c. 5.

Zoroastre a été le chef des Mages : il a passé chez quelques-uns (1) pour l'inventeur de la magie, & de l'astrologie. Zoroastre a été confondu avec Noé, avec Misraïm, avec Abraham. On l'a fait disciple d'Elie, d'Elisée, des Réchabites. Huet prétend que Zoroastre n'est autre que Moyse. Il ne se peut rien de plus frivole, que tout ce qui a été débité touchant ce merveilleux personnage. On raconte qu'il vivoit dans le feu. Il a été

(1) *Apulée nomme Zoroastre*, omnis divini arcani antistes. *Apul. Florid. l. 2.*

l'auteur de l'ancienne religion des Perses, dont le culte extérieur se rapportoit à cet élément. Il vivoit, selon Xanthus le Lydien, six cents ans avant l'expédition de Xerxès en Gréce; suivant Plutarque & Suidas, cinq cents ans avant la guerre de Troie; selon Hermippus, & Hermodore le Platonicien, cinq mille ans avant la prise de Troïe; selon Eudoxe, & Aristote, six mille ans avant Platon. Grégoire de Tours prétend que Zoroastre est le même que Cham fils de Noé; & il observe que le nom de Zoroastre signifie étoile vivante. Monsieur l'abbé Banier croit que Zoroastre est le même que Mesraïm fils de Cham. Justin au commencement de son abregé de Trogue Pompée, rapporte que Zoroastre étoit roi de la Bactriane, & qu'il fut tué dans une bataille contre Ninus roi des Assyriens. Suivant Cédréne, Zoroastre prédit qu'il seroit tué d'un coup de tonnerre. Plusieurs auteurs tiennent qu'il y a eu deux Zoroastres, à six cents ans de distance; que le premier vivoit vers l'an du monde deux mille neuf cents, & le second entre le commencement du régne de Cyrus, & la fin de celui de Darius fils d'Hystaspe.

Ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Isid. Sui. in voc. Ζωρ. Hermipp. ap. Plin. lib. 30. c. 1. Eudox. & Aristot. ap. Plin. loc. cit.

Greg. Turon. lib. 1. c. 5. Explic. hist. des fabl. entret. 4.

Prideaux est d'un sentiment fort opposé à ceux de touts ces auteurs. Il avance

Hist. des Juifs, part. 1. liv. 4.

qu'il n'y a eu qu'un Zoroastre, & il le place sous Darius I. fils d'Hystaspe. Il lui donne une origine Juive, & le fait domestique du Prophéte Daniel. Il entre dans un grand détail de la conformité de sa doctrine, avec la loi de Moïse: Thomas Hyde professeur en Hébreu, & en Arabe à Oxfort, qui entendoit l'ancien Persan & le moderne, s'étoit offert de donner une édition des œuvres de Zoroastre, dans sa langue originale, avec une version Latine, si l'on vouloit l'aider dans les frais de l'impression. Il avoit fort approfondi tout ce qui regarde la doctrine des Mages, & il soutenoit qu'ils avoient toujours adoré un seul Dieu sans mélange d'idolâtrie, quoiqu'on ne puisse les justifier touchant plusieurs cérémonies superstitieuses envers le feu & les astres; mais qu'ils n'avoient jamais adressé leur culte ni leurs invocations à ces objets matériels, non plus qu'à Mithras; que par les deux principes, l'un éternel, l'autre créé, qu'ils nommoient la lumiére & les ténébres, ils entendoient, comme les Juifs & les Chrétiens, l'être toutpuissant & un esprit rebelle; que le vrai nom de Zoroastre est Zerdust, prophéte des Perses: que le livre des Mages, qui est un abrégé de la théologie de Zerdust, est intitulé la loi d'Abraham, & que

De relig. veter. Persar. c. 1.

Hist. relig. veter. Persar. c. 1. 2. 4. 9. 24. &c.

c'est la religion de ce Patriarche, qui leur a été enseignée par leur prophéte. Eusébe nous a transmis quelques principes de la doctrine de Zoroastre : *que Dieu est éternel, qu'il est la cause générale, & la source de touts biens, qu'il est le pére de la justice, & le seul auteur de la nature.*

Præpar. evang. lib. 1. c. 7.

Le P. Kircher a rapporté les symboles de Zoroastre, suivant l'interprétation de Psellus & de Pléthon. Ce sont les mêmes que les oracles de Zoroastre, ou des sentences fort obscures, dont on voit une traduction Grecque & Latine, à la fin de l'histoire de la philosophie par Stanley. Plusieurs ont regardé ces fragments comme supposés. Le fameux Comte de la Mirandole les soutenoit véritables. Il prétendoit posséder l'original, auquel il attribuoit une telle vertu, qu'il s'étoit senti détourné par cet attrait de toute autre étude. C'étoit un sentiment fort naturel, que ce penchant à examiner un manuscrit qu'il croïoit si précieux.

Œdip. Ægypt. class. 3. c. 3.

Pic. Mirandul. epist. ad Marsil. Ficin.

Edoüard Pocock, qui a écrit l'histoire de Zoroastre, prétend qu'un ouvrage dans lequel Zoroastre instruisoit les Mages, étoit distribué en douze volumes ou rouleaux, dont chacun étoit composé d'un cuir de bœuf.

Journ. des Sçav. du dern. Juin 1709.

Prideaux raconte ainsi la mort de Zoroastre. Ce chef des Mages aïant entre-

pris de faire embrasser sa religion à un roi Scythe, & aïant emploïé à cet effet l'autorité de Darius, le prince Scythe indigné, qu'on voulût lui faire la loi, dans une affaire de cette nature, se jetta dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, & tua Zoroastre, avec touts les prêtres de sa secte qui l'accompagnoient, & qui étoient au nombre de 80.

La diversité de ces opinions sur Zoroastre est vraisemblablement causée parce qu'il y en a eu plusieurs. Le premier, Chaldéen ou Assyrien, qui fut tué par le tonnerre. Le second, Roi de la Bactriane, contemporain de Ninus, vaincu par ce Roi, suivant Justin qui le regarde comme l'auteur de la magie naturelle & de l'astronomie. Le troisiéme de Perse, qui a été le chef des Mages. Le quatriéme de Pamphilie, nommé aussi Er Arminius, qui a passé pour être ressuscité dix jours après avoir été tué. Stanley croit que celui là est le fils d'Hostanès. Le cinquiéme de la Proconnése, qui semble à Stanley avoir été le même qu'Aristée de Proconnése, contemporain de Crœsus & de Cyrus, dont on a dit que l'ame s'absentoit quelquefois de son corps. Le sixiéme qui vivoit à Babylone, dans le tems que Pythagore y fut emmené

Suid in voc. Ζωροάς.

Val. Max. lib. 1. c. 8. Clem. Alex. Strom. lib. 5.

captif par Cambyse. C'est celui que plusieurs ont appellé Zabrate, qui fut dit-on le maître de Pythagore, & qu'Apulée qualifie *Pontife de tout mystére divin.* Le premier de touts ces Zoroastres, confondu par plusieurs avec Cham fils de Noé, a été, suivant la conjecture de Stanley, chef de l'ancienne secte des Chaldéens. C'est celui qui renferma toute cette philosophie en deux millions de vers commentés par Hermippus. La plûpart de ces opinions sont destituées, non-seulement de preuves, mais encore de présomptions valables; & elles ne peuvent guéres servir que d'exemples de la facilité, avec laquelle les sçavants avançoient toute sorte de faits & de conjectures, avant que la critique eût proscrit ou au moins condamné cette licence.

Stanl. in philo. Chald. Plin. lib. 30. c. 1.

On trouve des Mages dans l'histoire ecclésiastique, sous le régne d'Isdegerde Roi de Perse, au commencement du cinquiéme siécle; & vraisemblablement cette secte à duré long-tems depuis. Isdegerde aïant témoigné de la considération à Maruthas évêque dans la Mesopotamie, les Mages irrités cachérent un homme dans un temple, pour crier, *qu'il ne falloit pas obéir à un Roi qui favorisoit l'impiété des Chrétiens.* L'évêque dit à Isdegerde: *Ce n'est pas le feu qui a parlé; mais*

Socr. lib. 7. hist. c. 8.

la fraude des Mages. Le Roi de Perse, par le conseil de Maruthas, fit foüiller à l'endroit d'où venoit la voix ; & l'artifice aïant été découvert, il fit décimer les Mages.

Il y a encore, dans la Perse & dans plusieurs contrées des Indes, quantité de Guébres ou de descendants des anciens Perses adorateurs du feu. Tavernier témoigne qu'ils sont fort attachés à leur religion, à laquelle cependant ils ont fait beaucoup de changements : que le feu n'est, parmi eux, que l'objet d'un culte cérémoniel ; & qu'ils disent qu'ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu Créateur du Ciel & de la terre.

Voïag. de Perse, liv. 4. ch. 8.

Description des Mages qui vinrent à Bethléem, par Béde.

Béde à écrit le premier les noms des trois Mages, qui vinrent adorer notre Seigneur à sa nativité. Il les nomme Balthazar, Gaspar, Melchior. Il décrit leurs visages, leurs tailles, la figure de leurs barbes, l'arrangement de leurs cheveux, & la forme de leur chaussure.

Hist. relig. veter. Pers. c. 31.

Thomas Hyde prétend qu'ils étoient envoïés par Phraatès roi des Parthes ; que c'étoient des plus grands Seigneurs du païs, & qu'ils avoient un cortége de plus de mille personnes. Il rapporte les différents noms qui leur sont donnés dans les histoires Orientales. D. Calmet ne croit pas que les Mages, qui vinrent

Differt. sur les Mages, comm. t. 7.

à Béthléem, fussent des sages de ce nom, connus autrefois dans la Perse; mais des sçavants de l'Arabie déserte, ou de la Chaldée, ou de la Mésopotamie aux environs de l'Euphrate, qui étoient apparemment de la même profession que le fameux devin Balaam.

Les Mages s'appliquoient sur-tout à la morale. Il semble que Porphyre fasse le partage de la philosophie, comme un arbitre, entre les nations qui se disputoient l'honneur de son invention & de son origine, en disant que Pythagore apprit l'arithemétique, des Phéniciens; la géométrie, des Egyptiens; l'astrologie, des Chaldéens; & la morale, des Perses.

Des Gymnosophistes.

Cléarque a écrit que les Gymnosophistes, philosophes Indiens, furent les disciples des Mages. Ces philosophes des Indes & de l'Ethiopie, qui ont aussi porté le nom de Brachmanes, étoient en si grande réputation de sagesse & de doctrine, que Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon, & autres philosophes pénétrérent jusqu'aux Indes pour les aller entendre, & se ranger au nombre de leurs disciples. Les Gymnosophistes passoient trente-sept ans dans l'étude, & dans la retraite. Ils adoroient une souveraine intelligence répanduë dans tout l'univers. Ils enseignoient la métempsychose; ils

Ælian. hist. lib. 4. c. 20. Suid. in voc. Δημοκρ.

Diog. Laërt. in Democr. & in Pyrrhon. Jamblich. in Pythag.

Strab. lib. 15.

Clem. Alex. Strom. lib. 1. & 3.

méprisoient la mort, le plaisir, & la douleur. Ils faisoient profession de la plus exacte justice, & de la tempérance la plus austére. Les maladies passoient chez-eux pour honteuses, parce qu'ils les regardoient comme la suite de la débauche. Pline dit de ces Gymnosophistes, *que depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, ils* (1) *contemploient cet astre avec des yeux fixes & immobiles, & que dans les plus grandes chaleurs de l'année, ils se tenoient pendant tout un jour, tantôt sur un pié, tantôt sur l'autre au milieu des sables brulants.* Arrien a rapporté avec quelle liberté plusieurs Gymnosophistes parlérent à Alexandre, blâmant sa vaste ambition & cette vaine ardeur de subjuguer toute la terre, dont une si petite étenduë lui devoit suffire, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Dandamis, le plus renommé de ces sages, refusa de rendre des devoirs à Alexandre, & ne permit à aucun de ses disciples d'aller voir ce conquérant, disant qu'ils n'avoient rien à espérer à désirer, ni à craindre: que les courses d'Alexandre n'étoient que de longs

Arrian. de exped. Alex. lib. 7.

(1) Philosophos eorum, quos Gymnosophistas vocant, ab exortu ad occasum perstare contuentes solem immobilibus oculis, ferventibus arenis, toto die alternis pedibus insistere. *Plin. lib. 7. c. 2.*

égaremens & de frivoles inquiétudes, dont il troubloit son repos & celui des autres hommes. Alexandre parut estimer cette liberté & ce dès-interessement, comme vraiment philosophiques ; & sa propre modération, à ce sujet, lui fit beaucoup d'honneur.

Le Gymnosophiste Calanus, aïant commencé à l'âge de 73. ans, de sentir quelque incommodité, demanda permission à Alexandre de se brûler ; & après avoir construit son bucher, il y fut consumé par les flammes en présence de l'armée. *Diod. Sic. lib. 17. part. 2.*

Les Philosophes Indiens de ces derniers tems, appellés Bramines ou Brames, qui sont les successeurs des anciens Brachmanes & Gymnosophistes, enseignent une doctrine mêlée de Paganisme, de Judaïsme, & de Christianisme. Ils ne ressemblent aux anciens Brachmanes, ni par les mœurs, ni par la doctrine. Abraham Roger, qui avoit passé dix ans sur la côte de Coromandel, vers le milieu du dernier siécle, témoigne qu'ils rapportent leur origine & leur nom à Brama, qu'ils disent avoir été le créateur du monde, parce que le Dieu suprême se repose sur lui de toute la disposition des choses de ce monde. Ils veulent aussi que Brama ait été le premier homme, le pére *La porte ouverte pour la connoiss. du Pagan. part. 2.*

de tout le genre humain. Ils croient la transmigration du plus grand nombre des ames en d'autres corps ; mais que les plus parfaites & les plus criminelles passent, en sortant des corps, aux récompenses ou aux punitions d'une autre vie.

Réfl. crit. sur les hist. des anc. peupl. liv. 2. *sect.* 3. *ch.* 17.

M. Fourmont regarde les Brames, comme des disciples d'Abraham ; & il observe que les Indiens ont plusieurs livres sacrés, qui, à chaque page, contiennent des traditions de l'histoire d'Abraham, de Sara, d'Isaac &c. Ce qui est confirmé par le témoignage d'un missionnaire instruit par les livres mêmes des Brames, qui nous apprend, dans les lettres édifiantes & curieuses, que la femme de Brama, selon l'histoire de ces Indiens s'appelloit *Sarasvadi* ; que *Vadi* signifie *Madame* ; & qu'ils ont conservé la premiére partie du mot, comme le nom propre de Sara.

Des Philosophes Chinois.

Observat. astron. mathém. du P. Souciet.

Le P. Gaubil Jesuite, missionnaire à la Chine, est persüadé, que les Egyptiens & les Gymnosophistes des Indes avoient puisé chez les Chinois les sciences, qui depuis passérent de l'Egypte dans la Gréce. Il prétend que la fameuse découverte attribuée à Pythagore, de l'égalité du quarré de l'hypoténuse, dans le triangle rectangle, à la somme des quarrés des

deux autres côtés, pour laquelle on dit que Pythagore sacrifia une hécatombe; que cette découverte, dis-je, étoit très-distinctement connuë & pratiquée à la Chine plus de mille ans avant Pythagore : que la géométrie avoit fait déja de grands progrès à la Chine, avant le tems qu'on fixe pour son invention chez les Egyptiens. Mais lorsqu'on vient à considérer attentivement tout ce qui a été écrit sur ces découvertes Chinoises, il est facile de connoître qu'il ne nous est venu de ce païs aucune invention originale; que ce peuple est dans l'usage de s'attribuer tout ce qu'il apprend avoir été découvert ailleurs, & qu'en même tems, il le rapporte à des antiquités, qui loin d'en cacher la source, otent toute vraisemblance à leurs prétentions. L'ancienneté de leur chronologie n'a rien de plus solide que celle de leurs inventions dans les sciences : c'est ce que je conte établir dans une dissertation particuliére.

L'Afrique, ou la Libye a eu aussi des philosophes très-anciens. Saint Augustin en parle sous le nom de philosophes Libyens, ou Atlantiques. Ils portérent ce dernier surnom, parce qu'ils reconnoissoient Atlas pour leur chef. Plusieurs lui ont attribué l'invention de l'astronomie.

Des Philosophes Libyens.

De civit. Dei, lib. 8. *c.* 9.

Plin. lib. 7. *c.* 56.

Il s'adonna principalement (1) à la contemplation des astres, d'où vint la fable débitée par les poëtes, qu'Atlas soutenoit (2) le ciel de ses épaules. Son nom fut donné à une montagne fort élevée. Quelques Rabbins ont avancé *que les Arabes étoient les plus anciens des philosophes, & que leur doctrine étoit tirée des livres d'Adam, de Seth, & d'Edris.* On sent assez quelle foi mérite ce qui n'est fondé que sur des assertions Rabbiniques; & ce qu'on doit penser des livres qui viennent d'être cités.

Stanl. in philos. Sabaor.

Des Thraces. Parmi les nations de l'Europe, les Thraces vantoient l'ancienneté de leurs philosophes. Orphée, qui le premier adoucit les mœurs farouches des hommes, par les doux sons de sa lyre, & encore plus par l'humanité de ses préceptes, étoit natif de Thrace. Ces philosophes reconnoissoient Zamolxis pour leur chef, il fut aussi le législateur des Thraces: & les Gétes lui offrirent des sacrifices, comme à un dieu. Diogéne de Laërce dit, que Zamolxis fut esclave de Py-

Diog. Laërt. lib. 8.

(1) . . . . . Cytharâ crinitus Iopas
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores.
Virg. Æneid. lib. I.

(2) *M. Fourmont pense qu'Atlas est le même que Lot neveu d'Abraham.*

thagore, & il cite Hérodote. On trouve, à la vérité dans cet historien, que Zamolxis passoit pour avoir été esclave de Pythagore, mais il ajoûte peu après, qu'il le croit plus ancien que Pythagore. *Herodot. Melpom.*

Dans l'antiquité la plus reculée, il n'y a point eu de Philosophes plus célébres que les Druides. Cicéron & César, comprennent touts les sages des Gaules, sous ce nom. Strabon, & Ammien Marcellin les divisent en trois espéces, des Bardes ou des poëtes, des prêtres uniquement occupés des choses de la religion, & de ceux qui faisoient toute leur étude de la nature & de la morale. Cette philosophie Gauloise est confirmée par un passage d'un ouvrage perdu d'Aristote, cité par Diogéne de Laërce. Aristote dit *que les Gaulois ont été instruits anciennement par des sages appellés Semnothéens, ou Druides.* Ramus soûtient que la philosophie a commencé chez les Gaulois, & que les plus anciens des philosophes, ont été les Druides. Il nous reste de leur philosophie, qu'ils enseignoient la piété envers les dieux, le zéle pour la patrie, la valeur, la fermeté, & le mépris de la mort. Ils regardoient les lettres, comme ennemies de la mémoire, préférant la tradition à l'écriture, & ne laissant aucuns écrits, afin que leurs préceptes de-

Des Druides.

Cic. de divinat. lib. 1. *Cæs. de bell. Gall. lib.* 6. *Strab. lib.* 4. *Amm. Marc. lib.* 15.

Diog. Laërt. in proem.

De morib. veter Gallor.

meuraſſent gravés plus profondément dans les eſprits de leurs diſciples. Les leçons des Druides étoient contenuës dans des vers que leurs diſciples apprenoient par cœur. Sur cet uſage de ne rien écrire, Ramus exprime ainſi ſes regrets. *Fatale opinion, ſans laquelle nos Gaules auroient fourni des Platons, des Ariſtotes, des Euclides, des Ptolémées, & peut-être des auteurs encore plus célébres!* Les Druides enſeignoient l'immortalité de l'ame, & ce dogme ne fut jamais altéré parmi-eux par l'opinion de la métempſychoſe ainſi que les ſçavants auteurs de l'hiſtoire littéraire de France l'ont très-ſolidement prouvé. La doctrine de l'immortalité de l'ame, ſuivant Céſar, rendoit les (1) Gaulois fort courageux. Les Druides habitoient dans le fond des forêts, pour leſquelles il avoient une vénération ſuperſtitieuſe. Ils étoient les pontifes & les juges de la nation. Leur aſſemblée la plus célébre étoit au païs (2) Chartrain. Les Bardes habitoient principalement dans l'Auvergne, & dans la Bourgogne. Leur profeſſion étoit d'écrire en vers les actions

Strab. lib.

(1) Atque hoc maximè ad virtutem excitari, putant, metu mortis neglecto. *Cæſ. bell. Gall. lib.* 6.

(2) In finibus Carnutum conſidunt in luco conſecrato. *Cæſ. de bell. Gall. lib.* 6.

des (3) grands hommes, & de les chanter au son d'un instrument, qui ressembloit assez à la lyre. Pline dit que Tibére supprima les Druides. Suivant Suétone leurs fonctions furent entiérement abolies sous l'Empire de Claude. Cependant on trouve encore des vestiges des Druides, dans Tacite, sous l'empire de Vitellius, & il y a même apparence, qu'ils subsistoient sous le Pontificat de S. Grégoire, puisque ce pape écrivant à la reine Brunehaut, la prie de faire cesser les sacrifices, que quelques-uns de ses sujets offroient aux idoles, & le culte qu'ils rendoient aux arbres.

Plin. lib. 10. c. 1.
Suet. in Claud. c. 25.
Tac. hist. lib. 4.

On découvrit en 1598. près de Dijon, le tombeau de Chyndonax que plusieurs ont regardé comme un chef des Druides, avec une inscription en Grec, dont voici la traduction : *Dans le bocage de Mithras, ce tombeau couvre le corps de Chyndonax grand-prêtre : Retire-toi, impie, les dieux libérateurs gardent mes cendres.* Ce monument a paru suspect à quelques sçavants. Baudelot n'est pas d'avis que Chyndonax fût un Druide. : aussi l'inscription ne par-

Antiq. expl. par fig. t. 2. part. 2. p. 430.

(1) Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum vates demittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina, Bardæ.
Lucan. lib. 1.

Baudel. de l'util. des voïag. le-t-elle pas de cette qualité. Il est porté à croire que Chyndonax a été un prêtre Grec, consacré au soleil, du temps de l'empereur Aurélien, sous le régne duquel le culte de cet astre fut fort répandu dans l'empire Romain, lorsqu'Aurélien eut fait bâtir un temple au soleil dans Rome, après la prise de Zénobie & la conquête de Palmyre.

CHAPITRE SECOND.

De la secte Ionique.

Les Grecs se prétendoient auteurs de la philosophie.

Clem. Alex. Strom. lib. 1.

NOus venons de voir que la philosophie a été long-tems florissante chez les Barbares, avant qu'elle ait commencé chez les Grecs. Un passage de Mégasthéne, cité par S. Clément d'Alexandrie, marque expressément que tout ce que les anciens ont dit de la nature, a été enseigné en premier lieu par d'autres que par les Grecs, comme par les Brachmanes chez les Indiens, & en Syrie par les Juifs. Diodore de Sicile témoigne que la Gréce avoit emprunté presque toutes ses connoissances des Barbares : ce qui est confirmé par Eusébe.

Diod. Sic. lib. 1.

Præpar. evan. lib. 10. c. 1.

Les Grecs appellant toutes les autres nations Barbares, ne pouvoient souffrir, qu'elles leur contestassent l'invention de

la philosophie. Le nom même de philosophie (1) étoit, selon eux, une preuve qu'elle devoit son origine aux Grecs. Preuve peu concluante, puisque ce terme étoit inconnu du tems des sept sages de la Gréce, & qu'il fut inventé par Pythagore, qui voïagea jusqu'aux extrémités de la terre, pour consulter les sages, dont les sectes étoient établies depuis long-tems chez les autres nations.

Diog. Laërt. in prœm.

Des Sages de la Gréce.

Les sages de la Gréce peuvent être regardés comme les précurseurs de la philosophie chez les Grecs. Demetrius de Phalére, Plutarque, & Eusébe les font contemporains. Porphyre les place du tems de Cyrus & des derniers prophétes des Hébreux, plus de 600. ans après la prise de Troie, environ 1500. ans après Moyse. On n'en compte que sept : mais touts les auteurs ne s'accordent pas à nommer les mêmes. Les sept sages nommés par Platon, sont Thalès, Pittacus, Bias, Solon, Cléobule, Mison, & Chilon. A la place des trois derniers, quelques-uns mettent Phérécyde ou le Scythe Anacharsis, ou Périandre, ou Epiménide, ou Pisistrate. Thalès & Phérécyde ont été les fondateurs de la philosophie chez les Grecs : nous reviendrons

Demetr. Phaler. ap. Diog. Laërt. in Thalet. Plutarch. in conviv. Sapient. Porphyr. ap. Euseb. lib. 10. præp. c. 3.

Plat. in Protag.

(1) *Philosophie en Grec signifie l'amour de la sagesse.*

bientôt à eux ; à l'égard des autres sages, voici quelques traits de leur histoire échappés de l'oubli & des ténébres d'une antiquité si reculée.

Diog. Laërt. in Pittac. Strab. lib. 13. Suid. in voc. Πιτ7.

Pittacus commanda l'armée de Mityléne sa patrie contre les Athéniens, dont il fut vainqueur, aiant tué dans un combat singulier Phrynon leur général. Pittacus usa de stratagéme ; il porta un filet caché sous son bouclier, & enveloppa tout d'un coup de ce filet la (1) tête de Phrynon qui ne s'attendoit pas à ce genre de combat. Il gouverna pendant dix ans avec une autorité absoluë, & remit ensuite la souveraineté au peuple, lorsqu'il crut que sa patrie n'avoit plus besoin de lui. Ses Citoïens lui aïant offert de grandes possessions de terres, il lança son Javelot, & ne voulut accepter que celles qui se trouvérent comprises dans sa portée, disant *que la partie valoit mieux que le tout, & que son desintéressement lui seroit plus glorieux que de plus grandes richesses.* Il mourut la 3. année de la 52. Olympiade, 569. ans avant J. C. âgé de plus de 70. ans suivant Diogéne de Laërce, de 80. selon Suidas, de cent suivant Lucien.

Diog. Laërt. in Pittac. Val. Max. lib. 6. c. 5.

Lucian. in Longæv.

(1) *Dans les combats des Gladiateurs à Rome, il y en avoit qui, à l'imitation de Pittacus, portoient un filet caché sous leur bouclier, pour envelopper la tête de leur ennemi. Fest. in voc. Retiar.*

Bias étoit citoïen de Priéne, ville de la dépendance de Thébes. Diogéne de Laerce rapporte que Priéne étant assiégée par Halyattès Roi de Lydie, & les assiégés étant près de se rendre faute de vivres, Bias fit engraisser deux mulets, qui furent mis ensuite hors des portes de la ville. Halyattès aïant jugé, par l'état où il vit ces animaux, de l'abondance qui étoit dans Priéne, il en leva le siége. Valére Maxime rapporte, au contraire, que les citoïens les plus riches de Priéne en étant sortis par la crainte du siége, & aïant emporté leurs effets les plus prétieux, Bias en sortit aussi, mais qu'il n'emporta aucun de ses effets; & comme plusieurs s'en étonnoient, il leur fit cette réponse, qui est depuis devenuë si célébre: *Je porte touts mes biens avec moi.* Bias florissoit en la quarante-deuxiéme Olympiade, vers l'an six cents dix avant Jesus-Christ. Il mourut dans le barreau, étant fort âgé, après avoir défendu avec beaucoup de véhémence, la cause d'un de ses amis accusé d'un crime capital; il expira aïant la tête appuïée sur les genoux de sa fille.

Diog. Laërt. in Biant.

Val. Max. lib. 7. c. 2.

Solon naquit à Athénes, la seconde année de la trente-cinquiéme Olympiade, six cents trente-neuf ans avant Jesus-Christ. Il descendoit de Nélée fils de

Codrus Roi d'Athénes ; & sa mére étoit parente de Pisistrate. Il a été le legislateur des Athéniens. Ses loix sont fort célébres dans l'antiquité. Il les publia étant Archonte, la troisiéme année de la quarante-sixiéme Olympiade, suivant le témoignage de Sosicrate. Il contrefit l'insensé, pour persuader aux Athéniens la guerre de Salamine, dont un decret du peuple avoit défendu, sous peine de mort, de faire la proposition : & aïant recité une élégie de cent vers, il fit une telle impression sur les esprits, que les Athéniens abrogérent cette loi, prirent les armes sous sa conduite, & se rendirent maîtres de Salamine.

Plutarch. & Diog. Laërt. in Sol. Pausan. in Attic. Polyæn. stratag.

Pendant la premiére guerre sacrée, il imagina un stratagéme, qui causa la prise de Cirrha. Il détourna le cours d'un aqueduc, dont il fit couler les eaux dans un bassin creusé exprès, & rempli de racines d'ellébores. Les eaux chargées de la vertu purgative de cette plante, furent ensuite renduës au canal ordinaire, qui les portoit dans la place assiégée. Les habitants qui en burent furent purgés si violemment, qu'étant hors d'état de garder leurs postes, la ville fut emportée d'assaut.

Stanl. in Sol.

Solon comparoit les favoris des Rois aux jetons, qui tantôt valent beaucoup

Plutarch. apopht. Meurs. Sol. c. 29.

dans les comptes, & tantôt n'ont presqu'aucune valeur. Il recommandoit surtout d'éviter la mauvaise compagnie, & de ne commander que lorsqu'on a appris à obéïr.

Il s'opposa à la souveraine puissance de Pisistrate, & reprocha hautement aux Athéniens leur soumission à un perfide. Mais voïant le bon usage que Pisistrate faisoit d'une autorité injustement envahie, il se reconcilia avec lui, entra même dans sa confiance, & l'aida de ses conseils. Il mourut âgé de 80. ans, la 2. année de la 55. Olympiade & de la domination de Pisistrate, sous l'Archontat d'Hégestrate. Elien dit positivement que Solon mourut à Athénes : mais, suivant Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Valére Maxime, & Suidas ; Solon s'exila volontairement, & mourut dans l'isle de Chypre. Lucien lui donne cent ans de vie. Il reste de Solon des poësies & des lettres, outre ses loix.

Ælian. lib. 8. Variar. c. 16. Aul. Gell. lib. 17. c. 21. Val. Max. lib. 5. c. 3. Suid. in voc. Σολ.

Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement d'Athénes, l'an 560. avant J. C. par des stratagémes, qui prouvent la simplicité des anciens peuples. Il plaça sur un char élevé une courtisanne belle & bien faite nommée Phya : il la revêtit d'un égide, & d'un casque, & la promenant par toute la ville d'Athénes, comme si c'eût été Minerve elle-même la déesse tu-

Herodot. Clio. Val. Max. lib. 1. c. 2.

de la part d'Amasis Roi d'Egypte, qui les consultoit sur la maniére dont il devoit répondre à l'énigme du Roi d'Ethiopie. Il s'agissoit de la cession d'un certain nombre de villes à celui qui boiroit toutes les eaux de la mer. La réponse des Sages à Amasis fut qu'il acceptoit le défy, à condition que le Roi d'Ethiopie arrêteroit touts les fleuves qui se déchargent dans la mer; leurs eaux n'étant pas comprises dans la gageure, dont l'inéxecution étoit ainsi rejettée sur le Roi d'Ethiopie. Suivant les uns, cette réponse fut suggérée par Bias, suivant les autres par Esope. Euripide, dans le prologue des Phénisses, raconte que Créon Roi de Thebes proposa la résolution de l'énigme du Sphynx, & promit sa sœur Jocaste en mariage à celui qui la devineroit. Joseph cite un fragment de Ménandre d'Ephése, où l'on voit l'émulation qui étoit entre Salomon & Hiram Roi de Tyr, au sujet des énigmes. La Reine de Saba (1) éprouva, par des énigmes, la sagesse de Salomon. L'énigme proposée par Samson aux Philistins, & les paraboles de Salomon montrent combien cet usage étoit répandu anciennement.

(1) Sed & Regina Saba, auditâ famâ Salomonis, in nomine Domini, venit tentare eum in ænigmatibus. 3. *Reg.* 1. 1.

Périandre étoit, de même que Cléobule, de la race des Héraclides, issuë d'Hercule fils d'Alcméne. Il s'empara du gouvernement de Corinthe sa patrie, par des voies violentes. Sa tyrannie commença en la 4. année de la 37. Olympiade, l'an 629. avant Jésus-Christ. Son histoire est un exemple, que les Grecs faisoient plus consister la sagesse dans les lumiéres de l'esprit, & dans l'étenduë des connoissances, que dans les sentiments du cœur, & dans la pratique de la vertu; puisque Périandre, que plusieurs ont mis au nombre des sept sages, fut un tyran noirci de beaucoup de crimes.

Chilon Lacédémonien eut part au gouvernement de sa patrie, en qualité d'Ephore, la derniére année de la 54. Olympiade, l'an 561. avant J. C. Diogéne de Laërce dit que Chilon faisoit consister la sagesse *à garder le secret, à faire un bon usage du tems, & à sçavoir supporter les injures.* Il avertissoit *de prendre garde surtout que la langue ne prévint la réflexion.* Il disoit *que la pierre de touche éprouve l'or, & que l'or éprouve l'homme* Il a passé pour l'auteur de ces (1) deux belles maximes,

Diog. Laërt. in Chil.

Aristot. lib. 2. rethor. c. 12.

(1) *Pline y ajoûtoit une troisiéme sentence, écrite en lettres d'or, comme les deux autres dans le temple de Delphes;* que les dettes & les procès étoient des sources de misére. Rursus morta-

de se connoître soi-même & de ne désirer rien de trop. Quelques-uns lui en ont attribué une troisiéme bien moins honorable, & que d'autres ont mise dans la bouche de Bias, *de regarder ses amis, comme pouvant devenir un jour des ennemis* Pline rapporte que Chilon mourut de joie, de ce que son fils avoit remporté le prix aux jeux Olympiques. Diogéne de Laërce croit qu'une extrême vieillesse & la défaillance de la nature contribuérent autant à sa mort que la joie. La Gréce lui rendit de grands honneurs à ses funérailles. *Plin. lib. 7. c. 32.*

Mison, qui selon les uns étoit aussi de Lacédémone, & selon les autres d'Arcadie ou de l'île de Créte, vivoit en la quarante-huitiéme Olympiade, vers l'an 587. avant Jesus-Christ. Il donnoit au labourage de la terre tout le têms, qu'il n'emploïoit pas à l'étude. Uniquement occupé d'exercer son esprit & son corps, il cultivoit son champ paternel de ses propres mains. Il fut d'une humeur semblable à celle de Timon, & d'Apémas, & il témoigna qu'il avoit pour les hommes tou-

les oraculorum societatem dedere Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis consecrando aureis litteris, quæ sunt hæc: nosse se quemque, & nihil nimium cupere, comitemque æris alieni & litis esse miseriam *Plin. lib. 7. c. 32. Ces mêmes maximes ont été attribuées à quelques autres.*

te la haine, dont il les jugeoit dignes. La philosophie approuvoit cette haine des hommes: mais la religion, bien différente de la sagesse humaine, met dans la charité le fondement de toutes les vertus, & nous ordonne d'aimer nos ennemis. Hipponax rapporte que l'oracle d'Apollon déclara Mison le plus sage des hommes, & il eut l'honneur de porter ce titre plus de cent-vingt ans avant Socrate.

Anacharsis acquit une telle sagesse, par les conférences qu'il eut à Athénes avec Solon, qu'il a été mis, quoique Scythe, au nombre des sages de la Gréce. Il étoit venu à Athénes, la 1. année de la 47. Olympiade. Il disoit, *que la vigne portoit trois sortes de fruits, la volupté, l'yvresse, & le repentir.* A son retour en Scythie, aïant voulu sacrifier à Cybéle, pour s'acquitter d'un vœu, il fut tué par ses compatriotes, comme introduisant une religion étrangere. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse; & si l'on s'en rapporte à Suidas, & à Diogéne de Laërce, on trouve qu'Anacharsis vivoit encore, lorsque Crœsus fut vaincu par Cyrus.

Herodot. Melpom.

La fable a plus de part que l'histoire, à ce qui nous reste d'Epiménide, natif de l'île de Créte. Il étoit contemporain de Solon. Il florissoit en la quarante-sixiéme Olympiade, suivant Diogéne de Laërce:

Diog. Laërt. in Epimen.

quelques-uns l'ont fait plus ancien, & l'ont reculé jusqu'à la vingt-quatriéme Olympiade. On a écrit de lui que s'étant endormi dans une caverne, ce sommeil dura suivant Théopompe, 157. ans; suivant Varron, Plutarque & Tertullien 50. ans; suivant Pausanias, 40 ans. Ces années de sommeil ne lui parurent qu'une nuit. Plutarque dit qu'il se trouva vieux à son réveil. Diogéne de Laërce & Pline rapportent qu'il vieillit en autant de jours, qu'il avoit dormi d'années. Epiménide consulté par les Athéniens, sur une peste qui faisoit beaucoup de ravage, conduisit des brebis blanches & noires dans l'Aréopage, & ordonna qu'on les laissât aller, de quel côté elles voudroient, & que les hommes qui les suivroient, les immolassent aux divinités (1) convenables, dans les endroits où elles s'arrêteroient. C'est l'origine *des autels dédiés aux divinités anonymes*, que les Athéniens conservérent depuis, & qui donnérent occasion à saint Paul de dire (2) aux Athéniens: *J'ai trouvé dans vos temples un autel dédié à la divinité inconnuë; c'est ce que vous ignorez*,

Theop. ap. Val. Max. lib. 8. c. 13. Varr. de ling. Latin. lib. 6. Tertull. de anim. c. 44. Pausan. in attic. Plutarch. an seni capessend. resp. Plin. lib. 7. c. 52.

(1) Τῷ προσήκοντι Θεῷ.

(2) Inveni & aram, in quâ scriptum erat; Ignoto Deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis. *Act. Apostolor. c. 17. v. 23.*

que je viens vous annoncer. Diogéne de Laërce, qui vivoit plus de huit-cents ans après Epiménide, dit que (1) ces autels subsistoient encore de son tems. Suivant S. Clément d'Alexandrie, c'est Epiménide, qui a été désigné par S. Paul, sous le nom de *prophéte Grec.* Les uns ont prolongé la vie d'Epiménide jusqu'à 157. ans, les autres jusqu'à 299. ans.

Clem. Alex. Strom. lib. 1.
Epist. ad Tit. c. 1. v. 12.

Quoiqu'Esope n'ait pas été mis au nombre des Sages de la Gréce, de la plupart desquels il a été contemporain, nous pouvons lui donner place ici, puisque ses fables ingénieuses enveloppent les instructions les plus morales. La premiére invention des fables est contestée à Esope, & attribuée par Quintilien à (2) Hésiode beaucoup plus ancien qu'Esope : car la naissance de celui-ci est placée, suivant l'opinion commune, en Phrygie, dans la 51. Olympiade, environ 576. ans avant J. C. les sçavants sont persuadés qu'Esope est le même, qui sous le nom de Locman est devenu célébre chez les Orientaux, & dont la réputation n'a pas été moins répanduë en Egypte & dans la Nubie. L'Alcoran fait une mention ho-

Quintil. lib. 5. c. 11.

(1) Βωμοὶ ἀνώνυμοι.

(2) *Hésiode est assûrément auteur de beaucoup de fables : mais sa théogonie ne ressemble en rien aux fables détachées, courtes, & morales d'Esope.*

norable de Locman. Les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux. Les Perses prétendent qu'il étoit Arabe noir, & qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui étoit l'Arsacie des anciens. Sa vie écrite par Mirkond a beaucoup de rapport avec celle d'Esope, que Maxime Planudès nous a laissée. Et c'est une question assez indécise de sçavoir si la Phrygie a fait son Esope du Locman des Orientaux, ou si les Orientaux se sont approprié l'Esope connu des Grecs. Celui-ci fut d'abord esclave. Son maître lui aiant commandé un jour d'acheter tout ce qu'il y avoit de meilleur pour régaler ses amis, Esope n'acheta que des langues. Le lendemain, aiant reçu ordre de son maître, qui pour le coup vouloit l'éprouver, de lui servir tout ce qu'il y avoit de pire, Esope n'acheta encore que des langues.

Huet, de l'orig. des Rom.

Crœsus le fit venir à sa cour, pour se servir de ses conseils. On ne peut justifier Esope de s'être laissé séduire par cet esprit de flatterie qui régne dans les cours. *Solon*, dit-il un jour, *il ne faut point approcher des Rois, ou il faut ne leur tenir que les discours les plus agréables.* *Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il ne faut tenir aux Rois que les discours les plus utiles.* Les habitants de Delphes firent mourir Esope, soit parce qu'il avoit détourné Crœ-

Plutarch. in Sol.

ſus d'envoïer à leur temple de nouveaux préſens, après les en avoir déja comblés, ſoit parce qu'il avoit fait des railleries de leur oracle dans ſes fables.

Peu de tems après les ſept Sages, la philoſophie fut reçuë dans la Gréce. Lucien, dans le dialogue des fugitifs, lui fait dire, *qu'elle n'avoit pas fait ſon premier ſéjour chez les Grecs, aïant voulu commencer par la cure la plus difficile, qui étoit celle des Barbares. Qu'elle s'étoit d'abord tranſportée chez les Indiens, d'où elle avoit été viſiter les Ethiopiens : qu'elle avoit enſuite paſſé en Egypte, puis chez les Chaldéens & les Mages : & que s'étant arrêtée quelque tems en Scythie, elle prit ſon chemin par la Thrace, & qu'elle y choiſit Eumolpe & Orphée, pour être ſes précurſeurs dans la Gréce.* Il paroît que Lucien ne s'eſt pas aſſujéti à un ordre chronologique, en décrivant cette marche de la philoſophie ; car les philoſophes de Chaldée & d'Egypte & les Mages paſſoient pour les plus anciens de touts.

Deux branches principales ; l'Ionienne & l'Italique.

La philoſophie, dont nous allons donner l'hiſtoire, ſe diviſa en deux branches principales, la ſecte Ionienne, qui a reconnu Thalès pour ſon premier maître, & la ſecte Italique inſtituée, comme il a été dit, par Pythagore. Ceux qui ont eu dans leurs opinions le plus de confor-

mité avec Pythagore, sont compris dans l'échole Italique, quoique fort étrangers à l'Italie, comme Démocrite & Epicure, le premier d'Abdére ville de Thrace, & le second d'Athénes : & par la même raison, ceux qui ont adhéré à quelqu'une des sectes, qui partagérent l'échole Ionienne ou Grecque, sont rapportés à cette échole, quoique nés en Italie, comme Cicéron & Brutus, qui étoient Académiciens, & Caton qui étoit Stoïcien. Je suivrai les principales sectes de la philosophie Ionienne ou Grecque proprement dite ; avant que de remonter à la philosophie Italique, qu'on peut aussi nommer une philosophie Grecque, comme domiciliée dans cette portion de l'Italie surnommée la grande Gréce.

La philosophie Ionienne commença par Thalès, fondateur de l'échole (1) de Milet, ville de l'Ionie. Quelques auteurs ont reculé la naissance de Thalès, jusqu'à la trente-cinquiéme, & même à la trente-uniéme Olympiade. Pline a écrit que Thalès florissoit du tems d'Halyattès, roi de Lydie ; & Cicéron le fait contemporain d'Astyage, roi des Médes : ce qui se rapporte parfaitement, ces deux rois s'étant fait la guerre.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Thal.

Plin. lib. 2. c. 12.

Cic. de divinat. lib. 1.

(1) *L'Ionie est une province de l'Asie mineure. Milet se nomme aujourd'hui Palatschia.*

De Thalès. Thalès étoit originaire de Phénicie, & de la plus illustre naissance, descendant de Cadmus, & d'Agénor. Il fut surnommé Milésien, soit parce qu'il naquit à Milet, soit parce qu'il s'y établit. S. Justin prétend qu'il tira une grande partie de ses connoissances des poesies d'Homére. Il enseigna aux Grecs la géométrie, & l'astronomie, & leur expliqua la formation du tonnerre, & des autres météores. Aïant prévû la fertilité extraordinaire d'une année, il acheta touts les fruits des Oliviers du territoire de Milet avant qu'ils fussent en fleurs; & fit un gain immense, seulement pour montrer quel avantage auroient les philosophes, s'ils étoient désireux de gain. La philosophie donne assurément les moïens de s'enrichir, mais ce n'est pas par la prévoïance des années abondantes ou stériles; c'est par le calme des passions qu'elle domte, par l'esprit d'ordre qu'elle inspire, par le retranchement du luxe qu'elle méprise. Je donne les faits sur la foy de mes garants. Thalès observa les solstices, & les équinoxes; il perfectionna la navigation des Phéniciens, en leur découvrant le cours de la petite ourse autour du pôle. Eudemus, dans l'histoire de l'astronomie, rapportoit, que Thalès annonçoit d'avance les éclipses de soleil, & de lune. Il prédit

Diog. Laërt. in Thalet.

Apul. Florid. lib. 4.

Cic. de divin. lib. 1. Aristot. lib. 1. polit. c. 11.

Ap. Diog. Laërt. in Thal.

l'éclipse de soleil, qui arriva sous le Roi Halyattès. Il mesura les pyramides d'Egypte & les hauteurs inaccessibles par (1) les ombres. Il attribuoit l'origine de tout à l'eau, comme à l'unique élément.

Des jeunes gens de Milet, aïant rencontré des pescheurs sur le bord de la mer, achetérent le coup de filet avant qu'il fut jetté. Mais s'étant trouvé, dans le filet retiré de la mer, un trépié d'or, il s'éleva une grande contestation, sur laquelle l'oracle consulté ordonna *que le trépié fût porté au plus sage de la Gréce.* Il fut porté d'abord à Thalés, qui l'envoïa à Solon: & après que ce trépié eut fait la ronde des sages de la Gréce, dont aucun n'eut la présomption de se l'approprier, il revint à Thalés, qui le consacra à Apollon, dans le temple de Delphes. Les circonstances de cette histoire sont à la vérité racontées fort diversement. Thalés

Plutarch. in Sol.

(1) *Pline dit que ce fut en observant l'heure du jour, à laquelle l'ombre de nos corps est égale à sa grandeur.* Mensuram altitudinis earum, omniumque similium deprehendere invenit Thales Milesius, umbram metiendo, quâ horâ par esse corpori solet. *Plin. lib.* 36. *c.* 12. *Cette trigonométrie étoit bien grossiére; Thalés s'y prit mieux, suivant Plutarque. Il planta un bâton à l'extrémité de l'ombre de la pyramide; & dit: comme l'ombre du bâton est à sa hauteur; de même l'ombre de la pyramide est à la hauteur de la pyramide. Plutarch. in conviv. Sapient.*

Plat. in Theæt. Diog. Laërt. in Thal. un jour occupé de la contemplation des astres, tomba dans un fossé, & il essuïa cette raillerie d'une vieille servante : *Vous entreprenez, Thalès, de parcourir les cieux, & vous ne voïez pas ce qui est à vos piés.* Il disoit, *que rien n'est si fort que la nécessité, à qui tout céde ; rien si rapide que l'esprit, qui parcourt les espaces immenses plus promptement que la lumière ; rien si difficile que de se connoître soi-même.* Etant jeune, il répondit à sa mére qui le pressoit de se marier, *qu'il n'en étoit pas encore tems*, & étant plus avancé en âge, il répondit, *qu'il n'en étoit plus tems.* On raconte aussi que Solon étant à Milet, & *Tzetz. Chil. 5. hist. 5.* aïant fait des reproches à Thalès de ce qu'il ne se marioit pas, ce dernier imagina une ruse, qui pût, en même-tems, le justifier dans l'esprit de son ami & le venger. Il donna le mot à un étranger ; & lui aïant demandé en présence de Solon, *s'il n'avoit rien appris de nouveau ? J'ai reçu une lettre d'Athénes*, répondit l'étranger, *par laquelle on me mande une histoire digne de compassion. Un jeune homme de grande espérance, & de la première considération dans la ville, a été enlevé à sa famille par un accident subit, pendant l'absence de son pére. Tout le peuple pénétré de douleur a assisté.....* Alors Solon craignant que cette triste nouvelle ne regar-

de son fils, change de couleur, & ne peut, malgré sa constance, retenir ses soupirs & ses larmes. Mais Thalès, en l'embrassant avec gaiété, lui dit : *Consolez-vous, Solon ; la nouvelle est fausse. Jugez seulement par votre état, si les reproches que vous me faisiez tantôt, étoient bien fondés ; & si j'ai si grand tort d'avoir évité les inquiétudes inséparables du mariage & de ses suites.* Thalès mourut, suivant Riccioli, l'an 548. ans avant J. C. âgé de 95. ans. Stanley lui donne 92. ans de vie ; Lucien & Syncelle jusqu'à cent.

Ricciol. chron. reform. lib. 1. c. 6. Stanl. in Thal. Lucian. in Longæv. Syncell. chron.

Diogéne de Laërce croit que Thalès n'a laissé aucuns ouvrages : ce qui revient au sentiment de Themistius, que Thalès ni aucun de ses contemporains n'avoit rien écrit, & qu'Anaximandre fut le premier des philosophes Grecs qui donna des dissertations écrites sur les choses naturelles. Cependant Diogéne de Laërce rapporte, comme nous le dirons bientôt, que Phérécyde, avant Anaximandre, avoit écrit quelques traités philosophiques, qu'il laissa en mourant à Thalès.

Themist. orat. 26.

De Phérécide.

Phérécyde plus jeune que Thalès, a été son contemporain. Il naquit en Syrie, ou plutôt dans l'isle de Scyros, l'une des Cyclades, vers la 45. Olympiade. Il a été mis par quelques-uns, au nombre des sept sages de la Gréce. Il puisa sa doctrine dans

Suid. in voc. Φερεκ. les livres des Phéniciens, & comme il fut le maître de Pythagore, il transmit cette philosophie Phénicienne à toute l'école Italique. Il finit ses jours par une cruelle maladie. Une sueur épaisse sortit d'abord de toutes les parties de son corps; elle se changea ensuite en une infection affreuse; & ses chairs se remplirent de vermine. Pline dit qu'il en sortoit des serpents. Il ne doit pas être confondu avec Phérécyde l'Athénien, qui avoit écrit dix livres des antiquités de l'Attique, intitulés *les Autochtones*. Phérécyde le philosophe, fut auteur d'un traité du principe universel de la nature. Il passa pour avoir fait de grands progrès dans la physique. On conte de lui, que sur l'inspection de l'eau tirée d'un puits, il annonça un tremblement de terre. Pythagore fut disciple de Phérécyde, qui légua en mourant ses ouvrages à Thalès, le priant de les publier, s'il trouvoit qu'ils en valussent la peine.

Ælian. lib. 5. Variar. c. 2.

Cic. de divinat. lib. 1. Tusc. quæst. lib. 1. Apul. Florid. lib. 2. Diog. Laërt. in Pherec.

Des successeurs de Thalès.

Plin. lib. 7. c. 56. Strab. lib. 1.

Anaximandre de Milet né la 3. année de la 42. Olympiade, fut disciple & successeur de Thalès. Pline attribue à Anaximandre l'invention de (1) la sphère, &

(1) *Pline attribue ailleurs l'invention de la sphère à Atlas. Plin. lib. 2. c. 8. Ce que le P. Hardouin concilie fort bien en disant qu'Anaximandre, auteur des premières cartes géographiques, a été*

Strabon le fait auteur des premiéres Cartes géographiques. Suidas rapporte qu'il expliqua le premier les équinoxes & les solstices, & qu'il inventa les horloges. Anaximandre s'écarta en plusieurs articles, de la doctrine de son maître : il établit plusieurs mondes & plusieurs éléments. Il écrivit différents traités sur la nature, sur le circuit de la terre, sur les étoiles fixes. Il avertit, un jour, les Lacédémoniens de sortir de Sparte & de camper. Cette prédiction les empêcha de périr par un tremblement de terre, qui renversa la ville, & fit tomber une partie du mont Taygéte sur les maisons. Anaximandre enseigna, que les dieux naissoient, & mouroient après de longs intervalles. Suivant Apollodore, il mourut âgé d'un peu plus de 64. ans, la deuxiéme année de la 58. Olympiade, 547. ans avant Jésus-Christ.

Stanl. in Anaximandr.

Plin. lib. 2. c. 79. Cic. de divinat. lib. 1.

Anaximéne de Milet, fils d'Euristrate, & disciple d'Anaximandre, florissoit, suivant Eusébe, la seconde année de la 56. Olympiade. Apollodore, cité par Diogéne de Laërce, a rapproché sa naissance jusqu'à la 63. Olympiade, & il dit, au même endroit, *que ce philosophe mourut dans le tems que Crœsus fut pris par Cyrus.*

Euseb. chron.

Diog. Laërt. in anaxim.

auteur de la sphére terrestre, & Atlas de la sphére céleste. Hard. animadv. in lib. Plin. 2. n. 10.

C'est un anachronisme des plus marqués, ou plutôt une faute de copiste : car Crœsus fut fait prisonnier par Cyrus en la 55. Olympiade, selon Suidas ; ou la 1. année de la 58. suivant Eusébe. Quelques-uns font Anaximéne disciple de Parménide. Anaximéne tint l'échole de Milet, après Anaximandre. Pline rapporte qu'Anaximéne fit le premier (1) cadran solaire, & qu'il fut tracé à Lacédémone. Mais on trouve dans les livres saints, qu'il y avoit un cadran solaire à Jérusalem, dans le palais d'Ezéchias roi de Juda, que le roi Achaz son pére y avoit fait mettre. Ce cadran étoit donc plus ancien qu'Anaximéne, de plus de deux siécles. Isaïe

Suid. in voc. Anaxim. Euseb. Chron. lib. 2.

(1) Primusque horologium, quod appellant Sciothericon Lacædemone ostendit. *Plin. lib. 2. c. 76. Diogéne de Laërce attribuë la même invention à Anaximandre. Il est vraisemblable que ces quadrans solaires ne marquoient qu'en gros où en étoit la course journaliére du soleil ; & que le partage de cette révolution en 24. parties n'a été fait que long-tems après. Au commencement du 6. siécle de l'ére Chrétienne, du tems de l'illustre Boëce, un cadran solaire passoit encore pour une invention admirable ; comme il paroît par cette description ingénieuse, qui se lit dans une lettre du Roi Théodoric à Boëce :* Radius itaque immobilis & parvus, peragens quod tàm miranda solis magnitudo discurrit ; & fugam solis æquiparat, quod motum semper ignorat. Inviderent talibus, si astra sentirent ; & meatum suum fortasse deflecterent, ne tali ludibrio subjacerent. *Cassiod. lib. 1. epist. 45.*

fit reculer l'ombre du soleil de dix degrés (1) sur ce cadran de Jérusalem, pour signe de la guérison du roi Ezéchias, & des quinze années ajoutées à sa vie. S. Augustin fait mention du sentiment d'Anaximéne, que l'air étoit le principe général de toutes choses, & que les dieux mêmes en tiroient leur origine. *De civit. Dei, lib. 8. c. 2.*

Un autre Anaximéne, de Lampsaque, fils d'Aristoclès, fut disciple de Diogéne le Cynique, & l'un des précepteurs d'Alexandre, qu'il suivit dans ses expéditions. Ce Monarque étant fort irrité contre les habitants de Lampsaque, & voïant venir Anaximéne député par cette ville pour implorer sa clémence, il jura que le sort de ses habitants seroit contraire à la requête d'Anaximéne. Ce philosophe, aïant entendu le serment d'Alexandre, eut la présence d'esprit de lui demander sur le champ, que les femmes & les enfans de ceux de Lampsaque fussent réduits en servitude, que les maisons fussent détruites, & que tout y ressentît la colére d'Alexandre. Il força ainsi Alexandre d'accorder le pardon, que ce Monarque étoit résolu de refuser.

*Anaxagore succéda à Anaximéne. Il

(1) Reduxit umbram per lineas, quibus jam descenderat in horologio Achaz, retrorsùm decem gradibus. *Reg. lib. 4. c. 26. v. 11.*

étoit né, selon Apollodore la 1. année de la 70. Olympiade. Il quitta un riche patrimoine, pour se livrer tout entier à la philosophie. Etant âgé de 20. ans, il se rendit à Athénes la 1. année de la 75. Olympiade, dans le tems de l'expédition de Xerxès. Il y fut disciple d'Anaximéne, qui suivant le calcul d'Eusébe, eût passé alors les termes d'une vie ordinaire. Lucien fait dire à Jupiter, au sujet d'Anaxagore : » J'ai brisé deux pointes de mon » foudre, en le lançant trop brusque- » ment, contre le philosophe Anaxago- » re, qui vouloit persuader à ses disci- » ples, que nous autres dieux n'étions » que des chansons. Mais il se mit à cou- » vert sous l'autorité de Périclés, & ce- » pendant j'allai mettre en poudre le » temple de Castor & de Pollux, qui ne » m'avoit fait ni bien ni mal «.

Lucien, Dial. de Timon.

Νοῦς. *Plutarch. in Pericl.*

Anaxagore fut surnommé *esprit*, parce qu'il enseignoit que la matiére étoit éternelle, & qu'elle étoit restée dans la confusion, jusqu'à ce que l'esprit eût débroüillé le cahos. Anaxagore fut accusé d'impiété, pour avoir dit que le soleil étoit une masse enflammée. On a aussi prétendu qu'à cette accusation étoit jointe celle d'une intelligence criminelle avec les Perses. Plutarque dit qu'Anaxagore, étant en prison, composa un traité de la

Diog. Laërt. in Anaxag. & Suid. in voc. Ἀναξαγ.

Plutarch. de exil.

quadrature du cercle. Les uns rapportent, qu'il fut condamné à une amende de cinq talents, & à l'exil; d'autres qu'il fut mis en prison, & condamné à mort, mais que Périclés obtint la commutation de cette peine, en un bannissement: d'autres ont écrit qu'il toucha ses juges, par l'abattement & la maigreur, dans laquelle il parut. Selon Suidas, Anaxagore se fit mourir de faim, étant âgé de 70. ans. S. Augustin s'étonne qu'Anaxagore ait été accusé, & poursuivi en justice à Athénes, pour avoir dit que le soleil n'étoit pas un dieu, puisqu'on y souffrit les Epicuriens, qui nioient ouvertement la providence divine, & les Cyrénaïques qui faisoient consister le souverain bien dans la volupté des sens. Il est vraisemblable que, depuis Anaxagore, le peuple d'Athénes s'accoutuma aux opinions & aux disputes des philosophes, & qu'il devint moins zélé pour ses fausses divinités: peut-être aussi que le regret, qu'il eut d'avoir fait mourir Socrate, le rendit plus indulgent pour les philosophes du tems d'Aristippe & d'Epicure.

De civit. Dei, lib. 18. c. 41.

Anaxagore ou Archelaüs son successeur transféra l'échole de Milet à Athénes. Anaxagore eut pour disciples, l'illustre Périclés, qui gouverna pendant 40.

L'échole transférée à Athénes.

ans la république d'Athénes, le poëte Euripide ſurnommé *le philoſophe du théâtre*, & Socrate que l'oracle de Delphes déclara *le plus ſage de touts les hommes*. On compte encore, parmi ſes diſciples, le célébre Démocrite, & Métrodore de Lampſaque plus ancien que l'autre Métrodore, auſſi de Lampſaque, qui fut diſciple & ami d'Epicure. Anaxagore ſe trouvant réduit à une extrême pauvreté, forma la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Toute la tendreſſe de Périclès fut ranimée à cette triſte nouvelle. Il accourut pour conſoler le Philoſophe; & comme Périclès ne pouvoit lui faire changer la réſolution de mourir, il le conjura, ſi la vie lui étoit odieuſe, de la ſupporter pour lui continuer des conſeils, qui lui étoient plus néceſſaires que jamais. Alors Anaxagore, ſe laiſſant fléchir par ſa priére, lui fit ce reproche : *Periclès, quand on veut ſe ſervir de la lumiére d'une lampe, on a ſoin d'y verſer de l'huile pour l'entretenir.* Anaxagore étoit de Clazoméne. Il mourut âgé de 72. ans, la 1. année de la 88. Olympiade, 428. ans avant Jeſus-Chriſt. Ses amis qui aſſiſtoient à ſa mort à Lampſaque, lui aïant (1) demandé, s'il n'ordonnoit pas que ſon

Plutarch. in Pericl. Eraſm. apopht. lib. 7.

(1) Præclarè Anaxagoras, qui cùm Lampſaci moreretur, quærentibus amicis, vellet ne

corps fût transporté à Clazoméne (1) sa patrie ; *ce n'est pas la peine*, leur répondit-il, *car Clazoméne n'est pas plus proche du séjour qui m'attend.*

Clazomenas in patriam, si quid accidisset, afferri : nihil necesse est, inquit, undique enim ad inferos tantumdem viæ est. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 1.

(1) *Clazoméne ville de l'Ionie près de Smyrne. Elle se nomme aujourd'hui Vourla. Lampsaque ville maritime de l'Asie mineure.*

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des cinq Académies.

ARchelaüs Athénien fut le successeur d'Anaxagore, dans l'échole transférée de Milet à Athénes. Archelaüs est regardé, comme le (1) véritable maître de Socrate, qui ne fut disciple d'Anaxagore, que pendant sa premiere jeunesse. Socrate fils du sculpteur Sophronisque, & de Phænaréte sage-femme, nâquit à Athénes la quatriéme année de la 77. Olympiade, l'an 469. avant Jesus-Christ.

S. Aug. de civit Dei, lib. 8. c. 2.

De Socrate.

(1) *Socrate prit aussi des leçons de Prodicus de Chio; & il reconnoissoit qu'il avoit beaucoup appris de deux femmes célébres, Diotime & Aspasie. Plut. in Phædr. in Sympos. & in Menex.*

Il exerça ce même métier de sculpteur pour gagner sa vie, pendant ses premiéres années. Son pére ne lui (1) avoit laissé que 80. mines, qu'il perdit par une banqueroute. Diogéne de Laërce, qui a écrit ses dix livres de la vie des philosophes, sous l'Empire d'Alexandre Sévére, dit qu'on voïoit encore de son temps, dans la citadelle d'Athénes, les statues des Graces, travaillées de la main de Socrate : & Pausanias en parle dans son voïage de la Gréce. Socrate fit paroître (2) beaucoup de courage, en portant les armes pour la patrie ; & il céda à Alcibiade le prix de la valeur, qu'il avoit remporté dans un combat. Platon dit que Socrate, dans ses expéditions militaires, sauva la vie à Xénophon & à Alcibiade. Il supportoit les injures, avec une modération & une patience, qui montroient, combien il sçavoit se rendre maître de lui-même. Aïant reçu un soufflet, il dit en riant : *Il est facheux que les hommes ne sçachent pas, quand ils doivent se munir d'un* (3) *casque, pour aller en vil-*

Liban. ap. Stanl. in Socr.

Pausan. in attic.

Plat. in Sympos. & in Alcib. 2.

(1) *Quatre-vingt mines reviennent à une somme de quatre mille livres de notre monnoie.*

(2) *Tout ce qui a été dit de la valeur de Socrate par Platon & par Antisthéne, est traité de pure fiction dans Athénée. Deipn. lib. 5.*

(3) Socratem aïunt colapho percussum, nihil ampliùs dixisse, quàm molestum esse quod

le. Il trouva dans les caprices, & dans les emportemens de sa femme Xantippe, une épreuve continuelle de sa vertu. Il l'avoit épousée, connoissant toute sa mauvaise humeur; *afin*. dit-il à Antisthene, *de s'agguerir contre les orages du dehors, par le vacarme domestique, & pour imiter les meilleurs écüiers, qui cherchent dans les manéges les chevaux les plus difficiles.* D'anciens auteurs ont dit que Socrate eut en même tems ses deux femmes Xantippe & Myrto: qu'une loi permettoit alors à Athénes d'épouser deux femmes, à cause des ravages que la peste y avoit faits. Myrto par sa mere étoit petite-fille d'Aristide surnommé le Juste: car à Athénes, toutes les conditions étoient égales; & les artisans s'allioient aux généraux d'armée.

Diog. Laërt. in Socr. Xenoph. in Symp.

Athén. Deïpn. lib. 5. Stanl. in Socr.

La philosophie étoit encore bornée à quelques principes de physique, & de dialectique, lorsque Socrate s'appliqua principalement à l'étude de la morale. Les sept Sages & Pythagore avoient enseigné des préceptes moraux détachés, avant Socrate: mais ils n'avoient pas fait de la morale une science & la principale des sciences, comme Socrate, qui est le chef de cette partie de la philosophie,

Cic. Acad. quæst. lib. 1.

nescirent homines, quandò cum galeâ prodire deberent. *Sen. de irâ. lib. 3. c. 11.*

Xenoph. memorabil. Socr. lib. 1. & 4. la plus utile de toutes. Il trouvoit peu digne de notre application tout ce qui ne tend qu'à satisfaire notre curiosité, & il conseilloit de ne s'attacher qu'à la science qui peut rendre l'homme meilleur. Il eut une si grande réputation, que les différentes sectes rapportoient leurs doctrines à ce centre commun, & que touts les philosophes, selon le témoignage de Cicéron, se disoient disciples de Socrate, & vouloient passer pour tels. *Cic. de orat. lib. 3.*

Socrate protestoit hautement *que la seule chose qu'il sçavoit c'étoit qu'il ne sçavoit rien*; mais il n'appliquoit ce principe qu'à confondre la curiosité des Physiciens, ou la vanité des Sophistes, & il étoit tellement persuadé des vérités morales, qu'il sacrifia sa vie pour elles. C'est donc avec justice que Cicéron l'exemte du reproche d'être l'auteur de l'opinion outrée de ces Académiciens, qui prétendirent depuis, que l'esprit de l'homme est incapable de discerner aucune sorte de vérité. *Cic. Acad. quæst. lib. 4.*

Plat. apolog. Socr. L'oracle de Delphes aïant déclaré Socrate le plus sage de tous les hommes, ce Philosophe modeste attribuoit uniquement cette réponse, à ce que les autres (1) croïoient sçavoir ce qu'ils ne sça-

(1) Ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quod hæc

voient

voient pas, au lieu qu'il reconnoissoit sincérement son ignorance. Il étoit fort laid, & outre sa laideur, il avoit dans la physionomie quelque chose d'hébété & de stupide.

Xenoph. in Sympos. Plat. in Theat.

Socrate juroit par le chien, l'oye, le platane. S. Augustin interprête ces serments d'une maniére avantageuse, comme si Socrate eût voulu faire entendre par là aux Athéniens que les bêtes, & les plantes étant des ouvrages de Dieu, méritoient la préférence sur toutes les idoles, par lesquelles il étoit en usage de jurer. Lucien, dans le dialogue des sectes à l'encan, fait parler ainsi Socrate; *Rien n'est plus vrai, j'en jure par le chien, & par le platane. Voilà*, dit le marchand, *de plaisantes divinités. Eh! quoi*, répond Socrate, *n'est-ce donc pas un dieu considérable que le chien? ignorez-vous ce que c'est qu'Anubis en Egypte, la Canicule dans le ciel, & Cerbère dans les enfers? Vous avez raison*, replique le marchand, *je n'y pensois pas.*

S. Aug. de verâ relig. in init.

Diogéne de Laërce dit que Socrate a travaillé aux tragédies d'Euripide. Il apprit la rhétorique de la célébre Aspasie. Il avoit une éloquence forte & véhémen-

Athen. lib. 5.

esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. quæst. lib.* 1.

te, dont les trente tyrans d'Athénes (1) prirent ombrage ; & ils lui défendirent d'enseigner la rhétorique. Socrate faisant allusion au métier de sa mére, feignoit que son démon familier lui avoit défendu de produire lui-même des pensées, ne devant servir qu'à faire accoucher les autres de leurs sentiments, & de leurs opinions. C'est aussi la méthode, que Platon & Xénophon lui font tenir dans touts ses dialogues. Socrate ne soutient pas la vérité, mais par ses détours, & ses questions, il améne celui (2) contre qui il dispute, à la découvrir lui-même; ce qui produit une conviction bien plus efficace : Socrate lui persuade qu'il rappelle seulement dans sa mémoire, ce qu'il sçavoit déja. L'ironie lui étoit très-familiére.

Plat. in Theæt. Plutarch. quæst. Platonic.

Quintil. lib. 9. c. 2.

Aristophane, dans la comédie des nuées, le décrie comme sçachant emploïer un tour apparent & subtil, pour faire valoir de mauvaises raisons. Cette

(1) *Les Lacedémoniens vainqueurs d'Athénes lui imposérent le joug de trente gouverneurs, qui sont nommés les 30. tyrans dans l'histoire Grecque.*

(2) Itâ disputat Socrates, ut nihil affirmet, refellat alios. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

Socrates ipse sibi detrahens in disputatione plus tribuebat iis, quos volebat refellere. *Cic. Acad. quæst. lib. 4.*

Socrates percontando interrogandoque, elicere solebat eorum opiniones, quibuscùm disserebat. *Cic. de finib. lib. 2.*

comédie eſt pleine de traits ſatyriques contre Socrate. Elien rapporte qu'elle fut compoſée à la ſuggeſtion d'Anytus, & de Melitus accuſateurs de Socrate, & il trouve vraiſemblable que le poëte ſe laiſſa corrompre par argent, pour diſpoſer le peuple par cette piéce, à la condamnation de Socrate. Mais ce philoſophe ne fut accuſé & condamné, que plus de vingt-trois ans après la repréſentation de cette comédie, qui fut jouée ſous l'archontat d'Iſarchus, la neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la premiére année de la 89. Olympiade. Elien raconte encore qu'à la repréſentation de la comédie des nuées, Socrate ſe plaça en vûë de touts les ſpectateurs, & ſe tint debout pendant toute la piéce. Plutarque, dans la traduction d'Amiot, exprime ainſi la patience de Socrate, pendant la repréſentation de cette comédie. » Comme » quelqu'un des aſſiſtants à l'heure qu'on » le farçoit, & gaudiſſoit ainſi, lui de» manda: Ne te courrouces-tu point, So» crate, de te voir publiquement blaſon» ner ? Non certainement, répondit-il, » car il m'eſt avis, que je ſuis en ce théa» tre, ne plus ne moins qu'en un grand » feſtin, où l'on ſe gaudit joïeuſement » de moi. « Eupolis poëte comique avoit fait auſſi beaucoup de railleries de Socrate.

Ælian. Var. lib. 2. c. 13.

Ælian. loc. cit.

Plutarq. de l'éducat.

un tel point, qu'ils le condamnérent à mort. Il ne fut d'abord condamné que par 281. suffrages ; mais après cette réponse, il le fut par quatre-vingts autres. Il avoit prévû son sort, & il avoit dit souvent aux Athéniens, *qu'il devoit s'attendre à être traité par eux, comme un médecin qui seroit accusé par un pâtissier, devant une troupe d'enfants.* La constance, qu'il témoigna jusqu'à la fin, est un des traits qui font le plus d'honneur à la philosophie. Ses yeux & toute sa contenance marquoient beaucoup de fermeté & même de satisfaction. Il reprenoit, avec douceur & avec gaïeté, ceux qui pleuroient sa mort ; & Apollodore lui aiant dit : *Socrate, je suis inconsolable de la condamnation injuste qui a été prononcée contre toi ;* il lui répondit en riant, *aimerois-tu donc mieux qu'elle fût juste* ? Il poussa le scrupule, jusqu'à refuser les moïens, qui lui furent offerts, de s'enfuir de la prison, pour n'être pas rebelle aux ordres du gouvernement : & il avala avec beaucoup de tranquillité, le breuvage de jus de ciguë, que le bourreau lui porta : en la premiére année de la 95. Olympiade, étant âgé de soixante & dix ans, suivant Diogéne de Laërce. Mais quelle apparence d'en faire un saint, & un martyr ? Erasme (1) témoigne, qu'il a peine à re-

Stanl. in Socr.

Plat. in Gorg.

Xenoph. apolog. Socr.

Plat. in Criton.

(1) Vix mihi tempero, quin dicam ; Sancte

tenir le transport, qui le porte à s'écrier, *S. Socrate, priez pour nous.* A la vérité, S. Justin semble en faire un Chrétien. Mais comment concilier cette prétenduë sainteté avec ce discours qu'il adressa à ses Juges, *que sa condamnation ne devoit point lui abattre le courage, puisqu'il n'avoit été convaincu d'aucun des crimes dont il avoit été accusé; & que ni dans les sacrifices ni dans les serments, il n'avoit jamais substitué des dieux nouveaux à Jupiter, à Junon, & autres divinités d'Athénes?* Comment concilier cette prétenduë sainteté avec ses derniéres paroles, *qu'il devoit un coq à Esculape?* Elles font connoître que Socrate n'avoit pas même suivi ces grandes vérités, que la nature seule, indépendamment de la révélation, offre à l'esprit, touchant la divinité. Ceux qui ont bonne opinion de son salut, l'excusent, en disant qu'il emploïoit alors l'ironie: mais étoit-il temps de tenir un discours ironique en mourant? Environné d'un petit nombre d'amis fidéles, ne devoit-il pas leur inspirer dans ces derniers moments, l'attachement aux vérités, pour lesquelles on suppose qu'il mouroit? Socrate eut trois fils de Xantippe, & deux fils de Myrto. Les Athéniens témoignérent bientôt après par un

S. Justin, édit. de Par. p. 83.

Xenoph. apolog. Socr.

Plat. in Phædon. Diog. Laërt. in Socr.

Socrates, ora pro nobis. *Erasm. in. conviv. religios.*

deuil public, le regret qu'ils avoient de sa condamnation : ils firent (1) mourir Melitus le principal de ses accusateurs, ils exilérent les autres, & ils érigérent une statuë à Socrate. Il n'a laissé (2) aucuns écrits : Xénophon, & Platon ses disciples, ont transmis à la postérité ses sentiments & sa doctrine.

Diod. Sic. lib. 14. Stanl. in Socr.

(1) Calumniosâ criminatione damnatus, morte mulctatus est. Sed eum posteà illa ipsa, quæ publicè damnaverat, Atheniensis civitas publicè luxit; in duos accusatores ejus usque adeò populi indignatione conversâ ut unus eorum oppressus vi multitudinis interiret, exilio autem voluntario atque perpetuo pœnam similem alter evaderet. *S. Aug. lib.* 8. *de civit. c.* 3. *Il y a quelques variations dans les auteurs sur le sort des accusateurs de Socrate.*

(2) Socrates, cujus ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit, litteram nullam reliquit. *Cic. de orator. lib.* 3. *Leo Allatius restreignoit ce passage à des écrits philosophiques; & il a fait imprimer sept lettres qu'il attribuoit à Socrate. Olearius a soutenu que ces lettres n'étoient point de Socrate; & les Sçavants en ont douté; soit parce qu'aucun ancien n'en a parlé, non pas même Diogéne de Laërce, qui ramassoit avec soin tout ce qu'il y avoit de vrai & de suspect en ce genre; soit parce que le style de ces lettres paroît tenir beaucoup de l'art sophistique, auquel Socrate faisoit une guerre continuelle. On a aussi prétendu que Socrate avoit composé des dialogues, dont il avoit fait présent à Eschines, afin qu'il en tirât quelque profit, & qu'il soulageât sa pauvreté. Stanl. in Socr. Arrien & Athénée ont parlé de quelques autres écrits de Socrate.*

s'informa comment son fils s'étoit comporté dans cette bataille. Lorsqu'on lui eut rendu compte des marques de valeur que Gryllus avoit données, & de la gloire qu'il avoit acquise, Xénophon remit sa couronne sur sa tête; & achevant le sacrifice sans verser une larme, il prit les dieux à témoins qu'il ressentoit plus de joie que de tristesse d'une mort si honorable. Il étoit né la premiére année de la 82. Olympiade, & il mourut la premiére année de la 105. âgé de 91. ans.

Parmi les disciples de Socrate, il y en eut cinq qui formérent des sectes différentes: Platon, celle des Académiciens; Aristippe, celle des Cyrénaïques; Phédon, la secte Eliaque; Euclide, celle de Mégare; & Antisthéne, celle des Cyniques. Commençons par la secte Académicienne.

Cinq sectes formées par les disciple. de Socrate

Platon disciple de Socrate & chef des Académiciens, naquit à Athénes, en la premiére année (1) de la 88. Olympiade. Il descendoit par son pére Ariston, de Codrus roi d'Athénes, & par sa mére

De Platon.

(1) *Stanley a fait une dissertation fort sçavante sur l'année de la naissance de Platon; par laquelle, après avoir écarté l'erreur d'Eusébe qui rapportoit cette naissance à la 4. année de la 88. Olympiade, il se fixe à la 1. année de cette même Olympiade. Stanl. in Plat.*

Périctyqne, de Dropidès frére de Solon législateur des Athéniens. L'une & l'autre famille issuë de Codrus rapportoit son origine à Neptune. Speusippus, & Cléarque ont écrit qu'Apollon fut son pére; ce fut bien moins l'opinion de cette origine, que l'éloquence de ses écrits, qui lui acquit le surnom de divin. On vit des abeilles poser leur miel sur ses lévres, un jour que cet enfant dormoit dans son maillot, & ce fut un présage de la douceur de son éloquence. Son premier nom fut celui d'Aristoclés, qu'il quitta pour prendre celui de Platon, soit à cause de la largeur de ses épaules ou de son front, soit à cause du style ample & diffus de ses écrits. Il s'appliqua dans sa jeunesse aux exercices des athlétes, à la (1) poësie, & à la peinture; mais il les quitta bientôt pour se donner tout entier à la philosophie, & s'attacher uniquement à Socrate.

Procl. in Tim. Diog. Laërt. in Plat.

Val. Max. lib. 1. c. 6.

On peut juger de la galanterie de Platon, par cette épigramme qu'il composa à l'honneur d'une vieille courtisanne, nommée Archaïanasse. *Je posséde Ar-*

(1) *Platon renonça à faire des vers, & brûla même ceux qu'il avoit composés, parce qu'il les trouva fort inférieurs aux vers d'Homére. Ælian. lib. 2. Variar c. 30.*

chaïanasse (1) de Kolophon, dans les rides de laquelle les amours sont logés. O vous, qui avez été à portée de voir les attraits de sa plus charmante jeunesse, à quelles flammes ne fûtes-vous point exposés?

Platon voïagea en Italie, pour y avoir des conférences, avec les disciples de Pythagore; il alla en Egypte, pour y apprendre la théologie (2) des prêtres; il se transporta en Perse, pour y consulter les mages; & son dessein étoit de pénétrer jusqu'aux Indes, pour y entendre les Gymnosophistes; mais les guerres qui survinrent en Asie, mirent obstacle à ce dernier voïage, & l'obligérent de retourner à Athénes. Il y établit son échole, dans un jardin appartenant à un citoïen, nommé (3) Academus, dont le nom a été immortalisé, pour avoir cédé ce terrain à Platon, & à ses disciples, qui prirent de-là le nom d'Académiciens.

Val. Max. lib. 8. c. 7. Cic. de finib. lib. 5.

Apul. dogm. Plat.

Platon composa sa philosophie de cel-

(1) Ἀρχαιάνασσαν ἔχω τὴν ἐκ Κολοφῶνος ἑταίραν,
Ἧς καὶ ἐπὶ ῥυτίδων ἕζετο δριμὺς ἔρως.
Ἆ δειλοὶ νεότητος ἀπαντήσαντες ἐκείνης
Πρωτοπλόου δι' ὅσης ἤλθετε πυρκαϊῆς.

(2) *S. Clément d'Alexandrie assûre que* Platon *étudia en Egypte sous un sçavant d'Héliopolis nommé Sechnuphis.* S. Clem. *Alex. Strom. lib. 1.*

(3) *Il y a des auteurs qui prétendent que cet Academus avoit été contemporain de Thésée, & que son nom étoit demeuré au jardin où* Platon *établit son échole.*

Apul. dogm. Plat. Diog. Laërt. in Plat.

les d'Héraclite, de Pythagore, & de Socrate. Il ſuivit Héraclite, dans la phyſique; il ſe conforma dans la métaphyſique à (1) Pythagore; & il emprunta la morale de Socrate. Timon reprocha par quelques vers à Platon, qu'il étoit un plagiaire, & qu'il avoit pris ſon Timée dans les écrits des Pythagoriciens. Platon, dans ſes dialogues, fait dire à Socrate pluſieurs choſes, auſquelles ſon maître n'avoit jamais penſé: & Diogéne de Laërce raconte que Socrate aïant entendu la lecture du dialogue de Lyſis, s'écria: *O Hercule! combien de menſonges ce jeune homme avance à mon ſujet!*

Aul. Gell. lib. 3. c. 17.

Plutarch. in Dione.

Platon s'attira une facheuſe affaire en Sicile. Dion plein d'ardeur pour la philoſophie, crut bonnement que les diſcours de Platon feroient les mêmes impreſſions ſur l'ame de Denys que ſur la ſienne: & dans cette vûë, il engagea le tyran à entendre Platon. La diſſertation roula ſur la vertu, & ſur la véritable force de l'ame. Platon prouva qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le tyran. La converſation étant tombée enſuite ſur la juſtice, le philoſophe ſoutint que la vie des

(1) *D'autres ont dit que ſa métaphyſique étoit tirée de Mercure Triſmégiſte. Eugub. ap. Stanl. in Plat.*

hommes justes est la seule heureuse, & que celle des hommes injustes est malheureuse nécessairement. Denys, quoiqu'il se sentît convaincu, ne put soutenir ces discours; & il fut fort fâché que touts ceux qui étoient présents, parussent touchés des raisons du Philosophe. Enfin transporté de colére, il demanda à Platon, *ce qu'il étoit venu faire en Sicile?* Platon répondit, *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment*, répartit le tyran, *on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé. Ces discours*, ajoûta Denys, *sont d'un vieillard oisif. Les votres*, répartit Platon, *sont d'un tyran.* *Diog. Laërt. in Plat.* Dion & les autres amis de Platon ne doutérent point que Denys ne se portât à quelque extrémité. C'est pourquoi ils renvoïérent promptement Platon, qui étoit fort aise de partir; & ils le firent embarquer sur une galére à trois rangs de rames, qui ramenoit en Gréce le spartiate Pollis. Denys pria Pollis en secret, avec de très-grandes instances, de tuer Platon dans le voïage; ou, si cela lui faisoit trop de peine, de le vendre au moins comme esclave. *Car*, dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, puisque selon ses maximes, étant homme juste, il sera aussi heureux, esclave que libre.* On dit que Pollis étant arrivé à Egine, y vendit Pla-

ton, en conséquence d'un decret des Eginétes, qui étant en guerre avec les Athéniens, avoient ordonné que touts lès Athéniens, qui seroient trouvés dans lèur île, seroient vendus comme esclaves. Un marchand de Cyréne, qui avoit acheté Platon, l'aïant reconnu, le renvoïa à Athénes, & les Athéniens, pour témoigner leur joie du retour de Platon & leur reconnoissance envers le marchand, firent toucher à ce dernier une grosse somme tirée du thrésor public. Platon retourna deux fois en Sicile, à la priére de Denys le jeune, & par considération pour Dion, au sujet duquel il se broüilla depuis avec Denys. Comme il étoit près de s'embarquer, à la fin du dernier de ces voïages, Denys le jeune lui dit : *N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas dire bien du mal de nous, quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes ?* à quoi Platon répondit : *A dieu ne plaise, que nous manquions assez de bons propos à l'Académie, pour y faire mention de vous.* Platon mourut subitement, dans un festin, le jour de sa naissance, étant âgé de 81. ans, dans la premiére année de la 108. Olympiade. Il n'avoit point été marié.

Le style de Platon est fleuri, & (1) très-

(1) Quis enim uberior in dicendo Platone ? Jovem aïunt Philosophi, si Græcè loquatur

éloquent. Sa méthode est d'instruire bien plus par les exemples que par les préceptes : mais toute sa doctrine est répanduë, dans ses dialogues, sans suite, & sans liaison. Il est même difficile de fixer un objet principal à chaque dialogue particulier. Il se contredit (1) en plusieurs endroits de ses ouvrages. Origéne, Proclus, & Marsile Ficin ont donné à presque touts ses ouvrages, des sens figurés & mystérieux : Serranus l'a expliqué d'une maniére plus naturelle & plus simple. Les expressions de géométrie, & les allégories fort fréquentes, le rendent très obscur, & souvent inintelligible, sur-tout dans sa métaphysique & dans sa physique.

Diogéne le Cynique avoit demandé à Platon deux ou trois bouteilles de vin ; Platon lui en envoïa trois douzaines : Diogéne le rencontrant le lendemain, lui dit : *Quand on vous demande, Platon, combien font deux fois deux ; au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt* ; se mocquant ainsi de son style diffus & souvent peu juste. Platon avoit défini l'homme *un animal à deux piés n'aïant point de plumes* : Diogéne prit un coq, le pluma,

Érasm. apoph. Diog. Laërt. in Diog. Cyn.

Diog. Laërt. in Diog. Cyn.

sic loqui. *Cic. in Brut.*

(1) Jam de Platonis inconstantiâ longum est dicere. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

& l'apportant dans l'échole de Platon ; dit à ses disciples : *Voilà l'homme de votre maître*. Un autre jour, Diogéne se mocquant de la doctrine des idées, dit à Platon : *Je vois bien la table & la bouteille ; mais je n'ai jamais vû leurs idées*. A quoi platon répondit : *C'est que Diogéne n'a pas les yeux qui peuvent appercevoir les idées*. Platon paroît peu sçavant dans l'anatomie, lorsqu'il fait la description du corps humain dans le Timée, en termes éloquents & magnifiques.

Diog. Laërt. in Plat.

Athénée l'accuse d'avoir été envieux & médisant. On a remarqué que Platon n'a pas nommé Xénophon une seule fois dans touts ses ouvrages. Parlant de Cyrus, il conjecture que ce Prince fût mal élevé, parce qu'il donna lui-même une mauvaise éducation à ses enfans ; & il ne fait aucune mention de la Cyropédie de Xénophon. Celui-ci ne dit de Platon autre chose, sinon que Socrate, en considération de Charmidès & de Platon, détourna Glauco de s'ingérer trop jeune dans l'administration des affaires publiques. Le silence mutuel de ces deux disciples de Socrate fait connoître la jalousie & le peu de liaison qui étoit entr'eux.

Athen. Deïpn. lib. 11.

Plat. de legib. lib. 3.

Xenoph. memorabil. lib. 3.

Speusippus fils de Potoné sœur de Platon, & son successeur fit tort à la

Diog. Laërt. in Speusip.

réputation de l'Académie, par l'avarice, qui lui faisoit exiger de grosses sommes de ses disciples. Xénocrate de Calcédoine tint l'échole après Speusippus, auquel il succéda la 2. année de la 110. Olympiade. Il fit un mêlange de la doctrine de Platon & de celle d'Aristote. Platon, à cause de son charactére lourd & austére l'avertissoit souvent de sacrifier aux Graces. Phryné, célébre courtisanne, ayant gagé de triompher de sa continence, & n'ayant pû en venir à bout, dit que sa gageure avoit été faite sur un homme & non sur une statuë. Il mourut la premiére année de la 116. Olympiade, âgé de 82. ans. Polémon, Cratés, & Crantor, qui se succédérent, ne firent aucun changement à la philosophie de Platon : mais Arcésilas, que Pomponius Mela (1) appelle *l'illustre prince de l'Académie*, poussa les doutes, & l'incertitude bien plus loin que Socrate, & que Platon. Il avoit été disciple de Crantor; par sa nouvelle doctrine il fonda la seconde Académie. Il soutint *que tout (2) étoit incompréhensible; que l'esprit humain n'avoit aucune régle, pour discerner la vérité; que nous ne sçavions*

Suid. in voc. Ξενοκρ.

Val. Max. lib. 4. *c.* 3.

D'Arcésilas, chef de la seconde Académie.

(1) Nihil affirmantis Academiæ clarissimum antistitem. *Pomp. Mel lib.* 1.

[2] Πάντα ἀκατάληπτα.

même pas, si nous ne (1) *sçavions rien; qu'aucune chose n'étoit ni vraie, ni vraisemblable; qu'il falloit toujours suspendre son consentement.* Ainsi bien loin de déclarer jamais son sentiment, il ne vouloit même pas qu'on eût de sentiment.

Pour autoriser des propositions si insoutenables, il les attribuoit à Héraclite, à Parménide, à Socrate, & à Platon; mais elles lui avoient été inspirées par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir quitté Théophraste & Crantor. Il fut donc véritablement Pyrrhonien, quoiqu'il enseignât dans l'académie, & qu'il fît profession de reconnoître Socrate, & Platon pour ses maîtres. Il corrompoit leur doctrine, au lieu de la suivre: & il semble même que Platon ait prévû & qu'il ait voulu réfuter d'avance les excès d'Arcésilas & de Pyrrhon, par ce discours qu'il fait tenir à Socrate: *que comme celui, qui auroit été trompé par quelques hommes seroit injuste, s'il formoit la résolution de haïr touts les hommes, aussi celui qui ne peut découvrir quelques vérités, donneroit dans une extrémité vitieuse, s'il se portoit à re-*

Plat. in Phœdon.

(1) Itaque Arcesilas negabat esse quidquàm quod sciri posset; nè illud quidem ipsum quod sibi Socrates reliquisset. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

jetter toute sortes de vérités. Lorsque Démocrite, Socrate, Anaxagore, Empedocle &c. avoient dit, *que la vérité étoit cachée dans des ténébres impénétrables, qu'ils ne sçavoient rien si ce n'étoit cela même qu'ils ne sçavoient rien ; que la science étoit le partage des dieux, & l'opinion celui des hommes* ; ils n'entendoient que les questions de métaphysique & de physique, sur lesquelles les Philosophes ne pouvoient s'accorder : mais ils n'ont jamais prétendu, comme la seconde académie, ou comme les Pyrrhoniens, révoquer en doute les vérités des nombres & de la Géométrie, ni les premiers principes de la morale, ni en un mot, toutes ces vérités immuables & éternelles, qui sont empreintes, pour ainsi dire, du charactére de l'évidence.

Cicéron traite Arcésilas de séditieux, & dit, *que comme Tiberius Gracchus troubla le* (1) *repos public, dans un gouvernement tranquille, de même Arcésilas renversa touts les principes d'une philosophie très-solide.*

Ariston lui appliquoit plaisamment le vers d'Homére, qui signifie, *que la chi-*

(1) Ut in optimâ republicâ Tiberius Gracchus qui otium perturbaret, sic Arcesilas qui constitutam philosophiam everteret. *Cic. Acad. quæst. lib. 4.*

mère étoit lion par dévant, dragon par derriére, & chèvre par le milieu: Arcésilas étant, selon lui, Platon par-devant, Pyrrhon par derriére, & Diodore par le milieu; car sa philosophie étoit un Pyrrhonisme orné de l'éloquence de Platon, & fortifié de la dialectique de Diodore.

Arcésilas varioit continuellement dans ses discours, & dans ses enseignements; il n'avoit aucune opinion arrêtée, & ne (1) soutenoit jamais la même chose deux fois: il estimoit, que le pour & le contre pouvoit être défendu par des raisons également bonnes, & il regardoit comme un jeu d'esprit, de disputer tantôt pour un sentiment, tantôt pour un autre.

Quelqu'un ayant raillé Arcésilas, de ce que plusieurs de ses disciples quittoient son échole, pour suivre celle d'Epicure, au lieu qu'on ne voyoit aucun Epicurien se ranger au nombre de ses disciples: *Cela ne peut être autrement*, répondit-il; *vous ferez bien un chapon d'un coq, mais vous ne ferez pas un coq d'un chapon.*

Plutarch. de discrim. amic. & adulat. Plutarque raconte qu'Arcésilas étant allé voir Apelle, peintre natif de Chio,

(1) Nunquàm fuit in Arcesilâ, ut unum bis diceret, neque putabat ingeniosi esse viri in iisdem permanere. *Cic.*

qui étoit malade, ce philoſophe lui dit: *Je vous trouve dans un état bien pauvre : il n'y a ici que les quatre éléments d'Empédocle.* En même tems, avançant la main, comme pour tâter ſi ſon lit étoit paſſablement bon, il gliſſa ſous le chevet vingt drachmes, ou dix livres de notre monnoie. Une ſervante, qui venoit de tems en tems dans la chambre du malade, ayant trouvé cet argent, & ayant appris au peintre cette bonne nouvelle, *voilà*, dit-il en riant, *un vol d'Arcéſilas.*

Lacyde Cyrénien lui ſuccéda. Arcéſilas né la premiére année de la 116. Olympiade, mourut âgé de 75. ans, la quatriéme année de la 134. Olympiade. *Stanl. in Arceſil.*

Quelques efforts que faſſent les ſectateurs modernes d'Arcéſilas & de Pyrrhon, pour prouver que de toutes les diſpoſitions de l'eſprit, la meilleure à l'égard de la religion, eſt celle de ſuſpendre ſon conſentement à toutes les vérités naturelles ; qu'un eſprit vuide de toute opinion eſt plus humble, & plus propre à recevoir les lumiéres de la foi ; qu'un entendement libre de toute prévention eſt plus docile, qu'il eſt rempli d'une ſalutaire défiance de ſoi-même : il eſt clair que les doutes outrés, & cette incertitude générale, qui n'admet aucune vérité naturelle, ferment *Eſſ. de Mont. Oeuv. de la Mothe-le-Vayer. Tr. de la foibl. de l'eſpr. hum.*

aux vérités ſurnaturelles tous les paſſages pour arriver à notre entendement, puiſque les vérités, même révélées, ſont fondées ſur la certitude de quelques faits, & ſur l'évidence de quelques raiſonnements.

S. Aug. Retract. lib. 1. c. 1.

S. Auguſtin dit que par la grace & la miſéricorde de Dieu, il eſt venu à bout d'ôter de ſon eſprit ces doutes Académiques, ſuivant leſquels toutes choſes paroiſſent également obſcures & incertaines. Tertullien fait ces reproches à ces philoſophes. *Que fais-tu, téméraire Académicien: tu renverſes tout l'ordre de la vie; tu troubles toute l'œconomie de la nature; tu dépeins comme aveugle la providence de Dieu qui, ſelon toi, pour rendre ſes ouvrages intelligibles, & habitables pour nous les diſpenſer, & nous en faire jouir, les a fait dépendre des ſens entiérement trompeurs, & de leurs rapports pleins de menſonges.* Il ajoute qu'il ne nous eſt pas permis de douter de la fidélité des ſens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être, qu'il aura vû fauſſement Satan précipité du ciel, ou qu'il aura entendu fauſſement la voix du ciel, qui lui rendoit témoignage.

Tertull. de animâ c. 17.

De la troiſiéme Académie.

Suivant Diogéne de Laërce, Lacydès a fondé la troiſiéme Académie: Cicéron, & S. Clément d'Aléxandrie rapportent

ſon commencement à Carnéade : Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans ſon inſtitution. La différence de la ſeconde & de la troiſiéme Académie, étoit que la troiſiéme avouoit qu'il y avoit des choſes vraies & fauſſes en elles-mêmes, mais que nous n'avions pas de régles ſûres pour les diſcerner ; au lieu que la ſeconde ne ſçavoit s'il y avoit rien de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que quoique nous ne connuſſions pas le vrai, nous pouvions au moins déméler quelque vraiſemblance ; au lieu qu'Arcéſilas rejettoit toute vraiſemblance, auſſi bien que toute vérité. Carnéade vouloit que l'eſprit demeurât ſuſpendu dans une égale incertitude, non pas fondée ſur la nature des choſes incompréhenſible en elle-même, comme le croïoit Arcéſilas, mais ſur l'imperfection de nos jugements. Cette troiſiéme Académie adouciſſoit donc un peu le pyrrhoniſme de la ſeconde. *Euſeb. lib. 4. præp. c. 8.*

Mais elles s'accordoient en ce qu'elles rejettoient également toute ſorte d'évidence : ils alleguoient (toujours par maniére de doute) que l'évidence ne pouvoit être une régle de vérité, puiſque touts ceux qui portent de faux jugements, ſont ſéduits par elle. C'eſt l'évidence qui guide (1) les inſenſés, qui prête ſa clarté

(1) *Quelle folie de comparer l'éclat de la vérité*

à l'yvresse, au délire, aux songes. Il est même à remarquer, que ceux qui ont l'esprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidents, sont ceux qui se persuadent, que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainsi le véritable philosophe doit toujours être dans une juste défiance, & dans une suspension continuelle; de même que Zeuxis, trompé par le rideau peint dans le tableau de Parrhasius, après avoir reconnu son erreur, eût douté en voïant un rideau véritable, si ce n'étoit point une peinture. Carnéade mourut la 4. année de la 162. Olympiade, âgé de 85. ans. Il eut pour successeurs Clitomaque, ensuite Philon, puis Antiochus. Pendant qu'il étoit ambassadeur des Athéniens à Rome, il établit, en présence de Galba & de Caton le Censeur, la nécessité & la force d'une loi naturelle; & le lendemain, par une dissertation contraire, il détruisit tout ce qu'il avoit avan-

Stanl. in Carnead. Lucian. in Longæv.

Lactant. lib. 5. Instit. c. 4.

aux nuages confus d'un songe ou de la démence ? Qui ne sçait, par sa propre expérience, que les idées & les perceptions d'un rêve ou d'un délire, sont vaines, imparfaites, sans liaison entr'elles; plus différentes de l'évidence, que l'ombre ne l'est de la réalité ? La régle de juger, appellée par les philosophes, criterium veritatis, *est donc l'évidence; ou cette connoissance accompagnée d'une clarté, qui force l'esprit à lui donner son consentement.*

cé

cé la veille. Il ne se détournoit pas de l'étude pour prendre ses repas ; & Mélisse, sa femme, le faisoit manger comme un enfant.

Val. Max. lib. 8. c. 7.

Sextus Empiricus a encore distingué une quatriéme, & une cinquiéme Académie. La quatriéme fut fondée par Philon & Charmidès, successeurs de Clitomaque. Cette quatriéme Académie se rapprochoit de plus en plus de l'ancienne, ou des sentiments de Socrate ; car elle permettoit au philosophe de se déterminer quelquefois par la vraisemblance, à une opinion plutôt qu'à une autre ; de prendre parti pour ou contre ; & d'avoir plus de penchant pour certains sentiments, que pour les sentiments opposés. Elle admettoit un petit nombre de choses compréhensibles.

Des quatriéme & cinquiéme Académies. *Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 33.*

Enfin Numenius rapporte qu'Antiochus, qui fut le troisiéme successeur de Carnéade, fit de grands changements dans l'échole de l'Académie, en y introduisant la doctrine de plusieurs sectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme Académie. Il ne paroit pas avoir jamais eu de systéme bien lié : comme il étoit véhément, subtil, & éloquent dans la dispute, il attira dans son échole un grand nombre de disciples. Il fit toujours profession d'adhérer aux sentiments

Sext. Empir. loc. cit.

de Socrate, & de Platon ; mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne Académie, & avec sa méthode irrésoluë de disputer, plusieurs opinions des dogmatiques, & entr'autres plusieurs décisions des Stoïciens. Non content de faire passer ces dogmes dans l'Académie, il les attribuoit à Platon, soutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne Académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ses auditeurs, les plus illustres Romains, dont la mode étoit alors de voïager en Gréce, & de séjourner à Athénes, pour s'y former le goût par l'étude de la philosophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'échole d'Antiochus, fut d'y avoir instruit, en même tems, Varron le (1) plus sçavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier (2) avoit une déférence si parfaite pour Platon, qu'il avouë, *que la seule autorité de ce philosophe suffiroit, sans apporter aucune raison, pour entraîner son*

(1) *Les plus sçavants des Romains ont été Varron, Ovide, & Pline. Il y a beaucoup plus à apprendre du dernier seul que des deux autres.*

(2) Ut enim rationem Plato nullam afferret (vide quid homini tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 1. Errare mehercule malo cum Platone, quàm cum istis vera sentire. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 2.

ſentiment. Il l'appelle (1) *le Dieu de la philoſophie.* Il obſerve que toutes les autres ſectes, qu'il traite de (2) Plébéïennes, donnoient aux Académiciens le ſecond rang : ſur quoi il fait cette réflexion très-ingénieuſe, *que celui, qui au jugement de (3) touts ſes concurrents, mérite le ſecond rang, eſt par là déclaré digne du premier.*

Quintilien (4) préfére Platon à touts les philoſophes, pour la ſubtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'eſt pourtant pas ſi prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoiſſe (5) *que ce philoſophe ſe perd ſouvent dans ſes idées, au ſujet de la géométrie, de la muſique, des aſtres, & des nombres.*

(1) Plato quidàm quaſi Deus philoſophorum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

(2) Licet concurrant plebeii omnes philoſophi : ſic enim ii, qui à Platone & Socrate & ab illâ Patritiâ familiâ diſſident, appellandi videntur. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 2.

(3) Philoſophorum quis dubitat Platonem fuiſſe præcipuum, ſive acumine dicendi, ſive eloquentiæ facultate divinâ. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(4) Academico ſapienti ab omnibus cœterarum ſectarum, qui ſibi Sapientes videntur, ſecundas partes dari, cùm primas ſibi quemque vindicare neceſſe ſit; ex quo poſſe probabiliter confici, eum rectè primum ſuo judicio eſſe, qui omnium cœterorum judicio ſit ſecundus. *Cic. ap. S. Aug. lib.* 3. *contr. Academ. c.* 7.

(5) Plato in geometriâ, muſicâ, aſtris & numeris, ſe contrivit. *Cic. de finib. lib.* 1.

Toutes les variations survenuës dans l'Académie, déterminérent les disciples de Platon, à prendre le nom de Platoniciens : celui d'Académicien resta aux sectateurs d'Arcésilas & de Carnéade, aux disciples de la seconde & de la troisiéme Académie. Les plus illustres des Platoniciens ont été Apulée, qui fut accusé de magie ; Calcidius, qui a fait un commentaire sur le Timée ; Alcinoüs, auteur d'un abregé de la philosophie Platonicienne, traduit par Marcile Ficin ; Maxime de Tyr, qui, suivant quelques-uns, a été précepteur de l'empereur Marc-Auréle ; Galien, dont le nom est révéré dans la médecine ; Philon Juif ; Ammonius philosophe Chrétien, qui enseigna à Alexandrie, & tâcha de concilier les sentiments opposés de Platon & d'Aristote. Il eut pour disciples Origéne, & Plotin qui fut le maître du célébre Amelius. L'empereur Galien, & l'impératrice Salonine sa femme, eurent dessein de donner à Plotin une ville en Italie, pour y établir un gouvernement (1) conforme aux livres de Platon de la république & des loix, ce

(1) *Au contraire, Philippe Roi de Macédoine, assembla touts les hommes les plus méchants & les plus incorrigibles, pour les loger dans une ville qu'il fit bâtir, & qu'il appella* Poneropolis, *ou la ville de la méchanceté. Plutarq. de la curiosité.*

qui fut traversé par quelques conseillers de cet Empereur, & demeura sans effet. Plotin mourut l'an de Jésus-Christ 270. âgé de 66. ans.

Porphyre, philosophe Platonicien, natif de Tyr, & disciple d'Amelius, fut fort attaché à la doctrine de Plotin ; il a vécu jusqu'au regne de Dioclétien, & peut-être au delà. Jamblique Syrien de nation, disciple de Porphyre a vécu sous Dioclétien, & ses successeurs, jusqu'au régne de Valens. Proclus, originaire de Lycie, a laissé six livres de la théologie Platonicienne, qui sont venus jusqu'à nous. Il écrivit contre la religion Chrétienne, & tint l'échole d'Alexandrie, vers l'an 500. quoique d'autres le fassent bien plus ancien, & le reculent même jusqu'au tems de Marc-Auréle. Apollonius, dont Photius fait mention dans sa bibliothéque, composa l'histoire des dames Platoniciennes, parmi lesquelles une des plus illustres fut Hypatie, que l'évêque Synesius appelle sa maîtresse en philosophie. Non-seulement elle fut sçavante dans la philosophie de Platon : mais elle en fit des leçons publiques dans Alexandrie, aïant succédé à Plotin. Elle surpassa touts les philosophes ses contemporains. On accouroit de toutes parts pour l'entendre ; & les envieux de sa gloire

Socr. hist. eccl. lib. 7. c. 15. prenant pour prétexte qu'elle entretenoit la discorde, entre l'archevêque Cyrille & Oreste gouverneur d'Alexandrie, l'assommérent, & mirent son corps en piéces. Hypatie avoit formé le dessein de se faire Chrétienne, & elle fut arrêtée par la contradiction qu'elle trouvoit dans un Dieu immortel & mortel. Elle ne fut point convertie à la foi, parce qu'elle ne considéroit pas deux natures dans J. C. & qu'elle portoit trop loin le foible examen de la raison dans les mystéres. Le P. Lupus à donné une lettre d'Hypatie à S. Cyrille, où elle marquoit *qu'elle souhaitoit d'être Chrétienne, mais qu'elle étoit retenuë par la difficulté de croire la mort d'un Dieu.* Tillemont regarde cette lettre comme supposée, & comme une fiction de quelques Nestoriens. *Hist. eccl. t. 14. p. 276.*

Les principaux commentateurs de Platon ont été Maxime de Tyr, sous l'empereur Marc-Auréle dans le deuxiéme siécle : Plotin dans le troisiéme ; Porphyre disciple de Plotin ; Jamblique disciple de Porphyre dans le quatriéme siécle ; & Proclus dans le sixiéme.

La philosophie Platonicienne en vogue parmi les premiers Chrétiens.

Les premiers philosophes, parmi les Chrétiens, furent presque touts Platoniciens, à l'exemple de S. Justin, de Tatien, d'Origéne. S. Augustin dit, en plusieurs endroits de ses ouvrages, *que de touts*

les auteurs prophanes, il n'en trouve aucun, avec lequel on puisse entrer (1) en quelque sorte d'accommodement sur la religion, plus aisément qu'avec Platon : & il donne aux Platoniciens le premier rang parmi les philosophes. Il ajoute *que Simplicius l'a félicité de n'avoir pas (2) fait son étude des ouvrages des autres philosophes, qui sont pleins de mensonges & de tromperies ; au lieu que les Platoniciens insinuënt par-tout la connoissance de Dieu & de son Verbe.* Eusébe a remarqué plusieurs endroits importants, sur lesquels Platon est aussi conforme à la sainte écriture qu'Aristote y est contraire ; comme sur le souverain bien, sur la providence, sur la création, sur les récompenses ou les punitions dans une autre vie. S. Augustin dit aussi qu'il s'est servi de plusieurs livres des (3) Platoniciens,

Le P. Rapin, comp. de Plat. & d'Aristot. & réflex. sur la phil.

S. Aug. de civit Dei, lib. 8. c. 6.

Euseb. lib 15. prap.

(1) Paucis mutatis verbis atque sententiis Christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. *S. Aug. de verâ relig. c. 4.*

(2) Gratulatus est mihi quòd non in aliorum philosophorum scripta incidissem plena fallaciarum & deceptionum, secundùm elementa ejus mundi : in istis autem omnibus insinuari Deum & ejus verbum. *S. Aug. lib. 8. Confess. c. 2.*

(3) *S. Augustin adresse à Dieu cette action de graces* : Procurasti mihi quosdàm Platonicorum libros, & ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omnino multis & multiplicibus

pour se faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités Chrétiennes.

Euseb. lib. 11. prap. c. 18. & 19. Amelius Platonicien dit de S. Jean l'Evangeliste : *Ce barbare se conforme à Platon mon maître, & il exprime bien l'idée de Dieu, par ces paroles, que le Verbe est de toute éternité, & que le Verbe est Dieu.* C'étoit l'ancienne doctrine d'Héraclite : elle avoit été empruntée par Héraclite & par Platon de Moyse, qui a représenté la création de l'univers, comme l'effet de la parole de Dieu. *Clem. Alex. Strom. lib. 1.* S. Clément d'Alexandrie approuve le mot de Numénius, qui appelloit Platon (1) *le Moyse Athénien.* S. Ambroise a cru que Platon avoit été instruit en Egypte par le prophéte Jérémie : opinion que S. Augustin avoit suivie, & dont il a reconnu l'erreur, parce que les tems de Jérémie & de Platon ne se rapportent pas. Eusébe place les prophéties de Jérémie, en l'Olympiade 37. & 38. & la naissance de Platon, en la quatriéme *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.*

suaderi rationibus, quòd in principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum. *S. Aug. lib. 7. Confess. c. 9. Plusieurs Platoniciens, au tems de S. Augustin, avoient puisé une partie de leurs écrits, dans les ouvrages des Chrétiens.*

(1) Μωσῆς Ἀττικίζων. *Aristobule & Joseph l'historien ont dit que Platon avoit suivi, en plusieurs choses, la sainte écriture. Aristob. ap. Euseb. lib. 9. c. 6. Joseph. contr. Apion. lib. 2.*

(1) année de la 88. Olympiade. En donnant à Jérémie plus de 40. ans de vie, depuis qu'il commença à prophétiser, il y auroit de sa mort à la naissance de Platon environ cent soixante ans. Platon est mort soixante ans avant la version des Septante ; mais il peut avoir eu plusieurs notions de la sainte écriture, par les entretiens qu'il eut avec les Juifs répandus en Egypte, ou par quelque version Grecque, antérieure à celle des Septante. S. Irénée a souvent allégué l'autorité de Platon, contre les hérétiques ausquels il le préfére. Le cardinal Bessarion montre combien S. Denys & autres théologiens l'ont estimé, emploïant ses passages à l'explication des mystéres de la foi.

S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.

S. Iren. adversùs hæres. lib. 3. c. 45.

Bessar. in calumn. Plat. lib. 2.

La philosophie Platonicienne décriée par plusieurs péres de l'église.

Il se trouve, d'un autre côté, plusieurs Péres de l'église fort contraires à la philosophie de Platon. Tertullien (2) le décrie, pour avoir fourni des armes aux hérétiques ; Lactance & Arnobe le censurent avec véhémence ; S. Chrysostome dans la préface des homélies sur S. Matthieu, le traite de visionnaire ; S. Epiphane prétend que son échole a été

(1) *La naissance de Platon, comme nous l'avons remarqué après Stanley, se rapporte à la premiére année de cette même Olympiade 88.*

(2) Philosophi patriarchæ, ut ità dicam, hæreticorum. *Tertull. de anim. c. 3.*

une échole d'héréſies ; S. Cyrille l'appelle la ſource de l'ignorance & de l'impiété. S. Grégoire de Nazianze traite ſes ouvrages, de chiméres & d'illuſions. S. Auguſtin ſe (1) repent, dans ſes rétractations, des louanges qu'il lui a données. Il ajoute *que s'il n'eût cherché la voie du Seigneur, la lecture de Platon ne le conduiſoit pas à la ſcience, mais à ſa perte.*

S. Aug. Confeſſ. lib. 7. *c.* 20.

Depuis S. Auguſtin, la philoſophie de Platon fut peu eſtimée. L'ignorance, qui ſurvint bientôt, la fit oublier. Dans le douziéme ſiécle, S. Bernard (2) a repris Abélard de ce qu'en voulant trop faire paroître Platon Chrétien, il ſe montroit lui-même preſque payen.

Diſpute ſur la préférence de Platon & d'Ariſtote.

Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 2. *p.* 775.

Vers le milieu du quinziéme ſiécle, peu avant la priſe de Conſtantinople par les Turcs, il s'éléva une diſpute fort vive entre les philoſophes, au ſujet de la préférence de Platon, ou d'Ariſtote. Gémiſthe Pléton en donna le ſignal, par

(1) Laus ipſa, quâ Platonem vel Platonicos, ſeu Academicos philoſophos tantùm extuli, quantùm impios homines non oportuit, non immeritò mihi diſplicuit : præſertim quorum contrà errores magnos defendenda eſt doctrina Chriſtiana. *S. Aug. lib.* 1. *retract. c.* 1.

(2) Dum multùm ſudat quomodò Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum. *S. Bern. epiſt. ad Innocent.* 190.

un écrit intitulé : *Sentiments d'Aristote différents de ceux de Platon.* Dans tout cet ouvrage, la philosophie de Platon est préférée à celle d'Aristote, & l'auteur fait voir que Platon a toujours tenu le premier rang, parmi les philosophes, jusqu'à Averroez. George Scholarius, qui fut depuis patriarche de Constantinople, & connu sous le nom de Gennadius, Théodore Gaza, & George de Trébyzonde, qui est aussi appellé Trapezonce, défendirent avec chaleur la doctrine d'Aristote.

Le cardinal Bessarion, quoiqu'il se montrât tout Platonicien, porta les esprits à se concilier, ou du moins à bannir l'aigreur de leurs disputes, & il écrivit une lettre, qui contribua beaucoup à ramener le calme & la paix. Marc archevêque d'Ephése, pour donner hautement la préférence à Aristote sur touts les philosophes ses concurrents, s'efforçoit de faire paroître les opinions Péripatéticiennes conformes en tout au Christianisme. Le cardinal Bessarion beaucoup plus modéré, élevoit Platon au-dessus d'Aristote, avoüant en même tems, qu'il s'en (1) falloit bien que

Hist. de l'Acad. des bell. lett. t. 3. p. 301.

(1) Itaque non est consilium laborare ut Platonem Christianum fuisse ostendamus, quem-

ton renferme le mystére de la sainte Trinité, & que c'est un decret de la providence divine, que les esprits les plus incrédules, & rebelles à l'autorité de l'écriture sainte, soient obligés de céder aux raisons de Platon.

Ficin n'est pas le seul, qui ait donné à Platon ces louanges excessives. On a prétendu trouver le sacrement de pénitence dans le dialogue de Phœdon, & le mystére de la sainte Trinité dans le dialogue de Gorgias, & dans l'épitre à Denys. S. Justin, & S. Clément d'Alexandrie accordent eux-mêmes à ce philosophe quelque notion de ce mystére. Eusébe fait un détail de la conformité de la doctrine Platonicienne, avec la sainte écriture. S. Clément d'Alexandrie ajoute que J. C. est désigné, dans Platon, par sa qualité de fils de Dieu. Mais c'est faire trop d'honneur à ce Philosophe, qui, dans les écarts métaphoriques de son style pompeux, a paru désigner bien des choses qui lui étoient inconnuës. S. Cyrille trouve aussi que les Platoniciens ont parlé très-distinctement de la sainte Trinité : ce qui se rapporte aux Platoniciens, qui avoient écrit depuis le Christianisme. Si Platon enseigne, dans le Timée, que Dieu a

Huet. Alnet. quæst. lib. 2. c. 3. & 20.

Ib. lib. 2. c. 3.

S. Just. apol. lib. 2. Clem. Alex. strom. lib. 5.

Euseb. præpar. evang. lib. 11. c. 10.

Clem. Alex. loc. cit.

S. Cyrill. advers. Julian. lib. 8.

(1) engendré un Dieu très-puissant, c'est parce qu'il étoit prévenu de l'erreur commune aux philosophes anciens, qui ont appellé le monde un dieu.

Plat. de rep. lib. 2. On a appliqué au Sauveur le portrait que Platon fait de l'homme juste, lorsqu'il introduit Socrate cherchant l'idée de la perfection & de la plus haute vertu, & qu'il lui fait tenir ce discours ; *Que comme de touts les méchants, celui-là seroit le plus méchant, qui sçauroit si bien couvrir sa malice, qu'il passeroit pour homme de bien, & jouiroit par ce moïen de tout le crédit que peut donner la vertu ; de même le plus vertueux devoit être sans difficulté celui, à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de touts les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, & qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à être fouetté & attaché à une croix.*

Sur ce que Platon a dit que le triangle équilatéral est de toutes les figures la plus approchante de la divinité, les premiers Chrétiens lui ont attribué une idée quoiqu'imparfaite de la sainte Trinité. Mais il n'y a rien que de très-na-

(1) *Platon, dans le Timée, appelle le monde un Dieu très-heureux, engendré par Dieu, & composé de natures différentes.*

turel, & même de fort borné dans cette explication de la divinité par le triangle équilatéral, dont le premier côté signifie, suivant Plutarque, l'exemplaire ou le pére, le second la matiére ou la mére, & le troisiéme l'enfant ou le monde. Platon a donné à Dieu la figure d'un triangle, avec ce même esprit de ténébres & d'erreur, qui portoit Zénon, & Xénophane (1) à faire la divinité de figure ronde : & Pythagore à représenter la divinité sous l'emblême d'un quarré, *parce que* disoit-il, *les angles & les côtés droits & égaux sont les symboles d'une force stable & permanente.* Platon semble distinguer en trois la nature divine, & attribuer trois causes différentes à trois sortes d'effets. Rien n'est moins compréhensible, ni moins appliquable au mystere de la très-Sainte Trinité.

Plutarch. de. Isid. & Osir.

Procl. ad Euclid. lib. 2.

Plat. epist. 2. & 6.

Dacier, dans la vie de Platon, attribue à ce sublime philosophe quelque connoissance de l'Incarnation & de la Passion du Sauveur ; mais touts ses lecteurs ne l'admirent pas autant que Dacier. On le trouve obscur, confus, rempli de fables & de visions. Le hazard seul a produit les termes, qu'on veut appliquer aux vérités Chrétiennes.

(1) Deum conglobatâ figurâ. *Cic. Acad. quæst. lib. 4.*

Il n'est pas étonnant, qu'un philosophe aussi diffus ait souvent emploïé le terme de discours, ou de *verbe*, ou de raisonnement, sans y entendre aucun mystére. Ce qu'il dit de la persécution de la vertu la plus pure, est un sentiment qui devoit nécessairement être gravé dans l'esprit de Platon, témoin de la mort de son maître Socrate, & de toutes les injustices des Athéniens, peuple accoutumé à ne pouvoir souffrir la vertu de ses citoïens, & à la regretter, dès qu'ils ne l'avoient plus devant les yeux. Quant à ce qu'on trouve dans Platon, du jugement des ames après cette vie, de leurs récompenses & de leurs punitions, Eusébe compare les opinions de ce philosophe aux expressions de la sainte écriture; & Théodoret estime que Platon avoit appris cette doctrine, dans les conversations qu'il eut avec les Juifs en Egypte. Mais il est possible que guidé par les seules lumiéres naturelles, il ait entrevû de grandes vérités dans ses profondes réflexions sur les attributs de Dieu & sur sa justice. Il a corrompu de si belles notions par le mêlange des fables; & loin de suivre la route qui lui étoit tracée par la raison seule, il s'est plongé dans les plus épaisses ténébres, & s'est rendu indigne des secours qui lui eussent

λόγος.

Euseb. lib. 11. præp. c. 38. Theodoret. Græcar. affect. curat. lib. 11.

été néceſſaires pour s'élever à ces vérités de la foy, que quelques-uns de ſes admirateurs lui ont attribuées ; mais qui ne peuvent avoir rien de commun avec les découvertes de l'eſprit humain.

Le cardinal Bellarmin détourna le pape Paul V. d'ordonner qu'on enſeignât à Rome la philoſophie de Platon, au lieu de celle d'Ariſtote. Les ſectateurs de Platon ne ſont pas aujourd'hui en grand nombre. L'ancienne philoſophie ne ſe ſoutient plus, que par la réputation qu'Ariſtote conſerve encore dans quelques écholes. *Voïag. du mond. de des Cart. part. 2.*

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des Péripatéticiens.

Ariſtote diſciple (1) de Platon, a été accuſé d'ingratitude envers ſon maître. Diogéne de Laërce rapporte que *Ingratitude reprochée à Ariſtote.* *Diog. Laërt. in Ariſtot.*

(1) *Ammonius & le cardinal Beſſarion, ont cru, contre le ſentiment de Diogéne de Laërce, qu'Ariſtote avoit étudié ſous Socrate. Patritius lui-même, dans ſes profondes recherches ſur Ariſtote, a donné dans cette erreur. Diſcuſſ. Peripatet. t. 1. lib. 1. Mais Socrate étoit mort dès la 1. année de la 95 Olympiade, l'an 400. avant J. C. ſeize ans avant la naiſſance d'Ariſtote, qui paſſa 20. ans dans l'échole de Platon, depuis l'âge de 17. ans juſqu'à 37.*

retour qu'il enseigna pendant 13. ans dans le Lycée, qui lui fut donné par les magistrats d'Athénes, pour y assembler ses disciples. Le Lycée étoit un terrein, que Périclés avoit fait servir aux exercices militaires. *Suid. in voc. Λύκειον.*

Les disciples d'Aristote furent nommés *Péripatéticiens*, du mot Grec, qui signifie *se promener*, parce que la coutume d'Aristote, étoit de leur donner ses leçons, en se promenant avec eux. Ce philosophe donnoit deux sortes de leçons, les intérieures, ou les plus sçavantes, réservées aux disciples choisis (ces leçons se faisoient le matin;) & les extérieures, qui étoient plus à la portée du commun de ses disciples, il faisoit ces leçons l'après-dînée. Etymologie de Péripatéticien. *Aul. Gell. noct. attic. lib. 20. c. 5.*

Aristote étoit né à Stagyre, la premiére année de la quatre-vingt dix-neuviéme Olympiade, 384. ans avant J. C. Cette (1) patrie d'Aristote étoit anciennement une ville de Thrace, mais il doit être regardé comme Macédonien, *Apoll. d. ap. Diog. Laërt. in Arist.*

(1) *Stagyre fut rétablie par Alexandre, parce qu'elle étoit la patrie d'Aristote; & l'on y célébroit une fête en l'honneur d'Aristote. Diog. Laërt. & Ammon. in Aristot. Ælian. lib. 3. Variar. c. 17. Quoique Plutarque attribuë le rétablissement de Stagyre, non à Alexandre, mais à son pére Philippe, toûjours en considération d'Aristote. Plutarch. in Alex.*

parce que lorsqu'il est né à Stagyre, cette ville faisoit partie du royaume de Macédoine. Il descendoit de Machaon fils d'Esculape. Nicomachus pére d'Aristote fut premier médecin d'Amyntas roi de Macédoine, pére de Philippe, & aïeul d'Alexandre. Quelques Rabbins, par une erreur grossiére, ont prétendu qu'Aristote étoït de leur nation.

Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 471.

Aristote est traité par Athénée d'hommes fort adonné à la bonne chére & aux plaisirs de la table. Aïant dissipé son bien par ses débauches, il fut soldat puis il fit pour subsister, un petit trafic de poudres de senteur, & de remédes qu'il débitoit à Athénes.

Athen. Deïpnos. lib. 8. c. 6.

Ælian. lib. 5. Variar. c. 9.

S'étant ensuite appliqué à la philosophie, & y aïant acquis une grande réputation, Philippe le fit venir à Pella, capitale de la Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre, en la quatriéme année de la cent huitiéme Olympiade, & il en continua les fonctions jusqu'à ce qu'Alexandre succéda à son pére, la premiére année de la cent onziéme Olympiade.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Aristot.

Rien n'est plus flatteur que la lettre écrite à Aristote par Philippe, au sujet de la naissance d'Alexandre. *Philippe à Aristote, Salut. Je remercie moins les dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait*

Aul. Gell. lib. 9. c. 3.

naître dans un tems où il sera à portée de recevoir vos instructions. J'espére qu'élevé par vous, il se rendra digne & du sang dont il sort, & de la monarchie qui lui est destinée. Aristote fut très-puissant, & en grande faveur à la cour de Macédoine. Après avoir demeuré un peu plus de huit ans auprès d'Alexandre, il plaça, auprès de ce monarque, Callisthéne son (1) petit neveu, pour le suivre dans ses expéditions.

Aristote étoit un peu bégue: il avoit les yeux petits, & les jambes fort maigres. Il étoit si appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit à la main une boule d'argent au-dessus d'un bassin d'airain, pour se réveiller au bruit, que cette boule faisoit en tombant, lorsqu'il se laissoit aller au sommeil. Alexandre le grand son disciple imita cette ardeur pour le travail, & mit en pratique (2) la même méthode de résister au sommeil. *Diog. Laërt. in Aristot.*

Alexandre aïant appris en Asie, qu'Aristote avoit publié dans ses écrits, les

(1) *Callisthéne étoit fils d'Hero, niéce d'Aristote, fille de son frere. Plutarch. in Alex.*

(2) Alexander, æneâ conchâ suppositâ, brachio extrà cubile porrecto, pilam tenebat argenteam, ut cùm nervorum vigorem sopor laxasset infusus, tinnitus somnum abrumperet. *Amm. Marcell. lib. 16. c. 5.*

sciences les plus secretes, appellées *acroamatiques*, comme devant être apprises de la bouche du maître, il lui en fit des reproches, dans cette lettre rapportée par Plutarque. *Alexandre à Aristote salut. Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes si les hautes sciences, dont tu m'as instruit, deviennent communes? Ne sçais-tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au-dessus des hommes par la science des choses sublimes & excellentes, que par la puissance? Adieu.* Aristote s'excusa *sur ce qu'il avoit publié ces traités, sans les publier.* En effet ses livres de Métaphysique sont d'une telle obscurité, qu'on n'y peut rien apprendre, & qu'ils ne sont propres qu'à réveiller les idées des personnes déja instruites.

Plutarch. in Alex. Aul. Gell. lib. 20. c. 5.

Il arrive souvent que cette jalousie est un obstacle au progrès des sciences. Fénelon représente en vain *que le beau ne perdroit rien de son prix, quand il seroit commun à tout le genre humain; qu'il n'en seroit que plus estimable; que la rareté est un défaut & une pauvreté de la nature; que les raïons du soleil n'en sont pas moins un grand thrésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers.* Ces réflexions si nobles, si désintéressées, si vraies, ne changeront

Réfl. sur la Gramm. la Rhétor. &c.

pas l'opinion générale, que ce qui est plus rare, sera toujours plus estimé.

Aristote fut soupçonné, quoiqu'absent, d'avoir eu part à la conjuration d'Hermolaüs, & de Callisthéne, & il fut disgracié. Arrien, Pline (1) & Xiphilin témoignent qu'il passa, pour avoir été complice de la mort d'Alexandre. Pline le charge même d'avoir indiqué la corne de mule, comme la seule matiére capable de contenir, & de transporter l'eau de la fontaine du Styx, envoïée par Antipater à son fils Cassandre, pour empoisonner ce monarque. C'étoit en punition de ce crime, que l'empereur Caracalla vouloit faire supprimer & bruler touts les ouvrages d'Aristote. Plutarque traite ces soupçons de faux bruits, & il justifie Aristote, sur ce qu'il ne se trouva aucune marque de poison dans le corps d'Alexandre. L'humeur extravagante de Caracalla ne laisse aucune autorité à son témoignage; & les soupçons contre Aristote en particulier, sont d'autant plus foibles, qu'il

Aristote accusé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre.

Xiphil. è Dion. lib. 77. Arrian. lib. 7.

Plutarch. in Alex.

(1) Ungulas tamen mularum repertas, neque aliam ullam materiam quæ non perroderetur à veneno Stygis aquæ, cùm id dandum Alexandro Magno Antipater mitteret, memoriâ dignum est, magnâ Aristotelis infamiâ excogitatum. *Plin. lib. 30. c. 16*

est fort incertain en tout qu'Alexandre ait été empoisonné, & que plusieurs (1) ont attribué sa mort à l'excès d'une débauche de table.

Q. Curt. lib. 10. *Diod. Sic. lib.* 17. *Arrian. lib.* 7.

Différentes opinions sur la mort d'Aristote.

Athen. Deipn. lib. 15.

Eumel. ap. Diog. Laërt. in Aristot.

Aristote fut accusé d'une espéce d'idolatrie singuliére. Sa passion pour sa femme Pythaïs le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, & à lui rendre le même culte après (2) sa mort, que les Athéniens rendoient à Cérés. Quelques auteurs ont écrit qu'étant poursuivi à ce sujet, par

(1) Alexandrum Herculanus ac fatalis Scyphus condidit. *Sen. epist.* 83.

Philo Heracleota, libro de miraculis in Scythiâ, tradit asinos cornibus præditos reperiri, quæ hanc aquam (Stygii fontis) ferant, ac tale cornu Alexandro Macedoni à Sopatro datum fuisse, idque etiàm Delphis cùm hoc epigrammate positum :

Σοὶ τόδ' Ἀλέξανδρος Μακεδὼν κέρας ἄνθετο, Παίαν,
Κάνθωνος Σκυθικοῦ χρῆμα τι δαιμόνιον.
Ὃ Στυγὸς ἀχράντου λουσιάδος οὐκ ἐδαμάσθη
ῥεύματι, βάσταζεν δ' ὕδατος ἠνορέην.

Alexandre de Macédoine te consacre, ô Apollon, cette corne d'un âne de Scythie, qui a une qualité surprenante : car elle peut contenir l'eau de la fontaine de Styx, & résister à toute sa violence. Il est fort vraisemblable que cette offrande faite par Alexandre au temple de Delphes, fut le fondement de l'opinion qui s'est répanduë que ce roi avoit été empoisonné par une eau qui ne pouvoit être contenuë que dans la corne de pié de mule.

(2) *Aristote veuf de Pythaïs se remaria à Herpylis Athénienne. Stanl. in Aristot.*

Eurymedon

Eurymédon Prêtre de Cérés, la crainte des Athéniens le porta à s'empoisonner: d'autres rapportent qu'il s'enfuit à Calcis ville d'Eubée, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de sa retraite, *qu'il avoit voulu épargner aux Athéniens un second crime contre la philosophie*, faisant entendre la condamnation de Socrate, & le danger que lui-même avoit couru. Hesychius, assûre *que non seulement il y eut arrêt de mort contre lui, mais que l'arrêt fut même exécuté, & qu'Aristote avala de l'aconit, dont il mourut.*

Ælian. variar. lib. 3. c. 36.

Hesych. in Aristot.

S. Justin, & S. Grégoire de Nazianze ont cru, qu'Aristote étoit mort de déplaisir, de n'avoir pu comprendre la cause du flux & du reflux de l'Euripe; sur quoi Cœlius Rhodiginus & quelques autres ont inventé cette fable, qu'Aristote se précipita (1) dans l'Euripe, en disant: *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* On doit être fort réservé à ajouter foi à ces sortes d'histoires, à cause du penchant que les hommes ont toujours eu à attribuer une fin extraordinaire à ceux qui ont laissé un nom fort illustre.

S. Justin, cohort. ad Græc. S. Greg. Naz. orat. 3.

Cœl. Rhod. lib. 29. c. 8.

(1) *Cœlius Rhodiginus fait dire à Aristote en mourant :* Causa causarum miserere mei. *Cœl. Rhod. lib. 17. c. 34.*

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Aristot. Censorin. de die natal. c. 14.

Plusieurs auteurs rapportent simplement qu'Aristote mourut de mort naturelle, & d'une douleur de cholique à laquelle il étoit sujet, dans une de ses années climactériques, étant âgé de 63. ans, la troisiéme année de la cent-quatorziéme Olympiade, 322. ans avant J. C. deux ans après la mort d'Alexandre, & la même année que mourut Démosthéne l'orateur.

Louanges excessives données à Aristote.

Averr. ap. Petr. Castellan. de vitis illustr. medicor. in Aristot.

Jamais on n'a donné à aucun auteur des louanges si excessives. Suivant Averroës, *c'est un* (1) *miracle de Dieu d'avoir accumulé tant de lumiéres en un seul sujet. Loüons Dieu*, ajoûte-t-il, *qui a séparé cet homme de touts les autres, pour rendre propre à lui seul le comble de l'humaine perfection.. Sa doctrine est la vérité même; son entendement a été l'ouvrage le plus achevé de la nature, & la derniére limite de l'intelligence humaine : il a été créé pour enseigner tout ce qu'il est possible de sçavoir.* Les théologiens de Cologne l'ont nommé *le précurseur de J. C. dans les choses naturelles, comme S. Jean-Baptiste, dans les mystéres de la grace.* Henri d'Assia le fait *aussi sçavant que notre premier pére Adam.* Le célébre commentateur de l'écriture sainte, Corneille de la Pierre doute si Aristote, dans ses ouvrages de morale, *tient plus du jurisconsulte que du prêtre, plus du prêtre que*

Agripp. van. scient. c. 54.

Le P. Rapin., compar. de Plat. & d'Aristot.

Præfat. in ecclesf.

du prophéte, plus du prophéte que de Dieu. Géorge de Trébyzonde avoit fait un livre entier *des conformités de la philosophie d'Aristote, avec l'écriture sainte.* Baronius rapporte que les Carpocratiens rendoient aux images de J. C. de Pythagore, de Platon & d'Aristote, le même culte, que les Payens rendoient aux idoles. Macrobe (1) dit *qu'il ne peut pas être d'un sentiment différent de celui d'un philosophe, que la nature approuve en tout.* Quelques auteurs ont écrit, qu'il y avoit des églises en Allemagne, où on lisoit la morale d'Aristote, au lieu de l'évangile. Mais ce fait paroit fort suspect, aïant été avancé par des Calvinistes, qui ont voulu faire honneur à la réformation, d'avoir corrigé cet abus.

Baron. annal. ad ann. 120.

Le docteur Sepulveda a soutenu publiquement & par écrit, l'opinion qui place Aristote parmi les bienheureux. Le P. Gretser est de même sentiment, quoiqu'il reprenne la façon de s'exprimer de Sepulveda, comme trop affirmative. Cœlius Rhodiginus donne à Aristote quelque notion du Messie, & du mystére de l'Incarnation, & une parfaite contrition à l'article de la mort, avec des larmes

Cœl. Rhodig. lib. 17. *c.* 34.

(1) Non possum non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa natura dissentit. *Macrob. Saturnal. lib.* 7. *c.* 6.

pleines de douleur & d'espérance, qu'il offrit au souverain être, en implorant sa miséricorde. Mais cette contrition & cette priére paroissent peu vraisemblables. Son testament prouve qu'il n'avoit pas l'esprit dégagé des erreurs de l'idolatrie, aïant ordonné qu'on l'acquittât d'un vœu fait à Jupiter pour la santé de Nicanor, & qu'on fît quatre animaux de pierre de quatre coudées chacun, pour être placés dans les temples de Jupiter & de Minerve, dans la ville de Stagyre. Il n'a rétracté aucune de ses erreurs, dont les principales sont injurieuses (1) à la divinité. Dans sa métaphysique, il représente Dieu comme assujetti aux loix de la nature, & sans prévoïance des choses d'ici-bas : il ajoute que la providence divine ne s'étend pas aux choses sublunaires, c'est-à-dire, à tout le monde habité, & à cette partie de l'univers, qui est comprise entre le centre de la terre, & la région de la lune. La mortalité de l'ame résulte des principes qu'il établit, quoiqu'il la déclare immortelle dans ses livres de l'ame. Il a soutenu l'impossibilité de la création du monde, fondé sur cet axio-

(1) Aristoteles tàm callidè mundi ortum, & animæ præmia, & Deos, & dæmones sustulit, ut hæc omnia apertè quidem diceret, argui tamen non posset. *Cardan. de sapient. lib. 3.*

me, *Qu'on ne fait rien de rien*, d'où il conclut que le monde eſt éternel. Comment Marc d'Ephéſe pouvoit-il faire un Chrétien de ce Philoſophe ? Et comment le Juif Ariſtobule avoit-il, ſelon le témoignage de S. Clément d'Alexandrie, composé pluſieurs ouvrages pour prouver que la doctrine d'Ariſtote avoit beaucoup de conformité à la loi de Moyſe & aux écrits des prophétes.

Clem. Alex. Strom. lib. 5.

Caſaubon remarque dans ſes notes ſur Diogéne de Laërce, qu'il n'y a jamais eu que des ſophiſtes & de petits ſçavants, qui aïent mal parlé d'Ariſtote. Cependant cet illuſtre philoſophe a été peu eſtimé de Jean-François Comte de la Mirandole, dans ſon traité de la vanité de la doctrine des Gentils ; par François Patritius ; dans ſes diſcuſſions Péripatétiques, par Vivès, dans les cauſes de la corruption des arts ; par Bodin dans ſa république ; par Bacon, Galilée & Gaſſendi, dans leurs traités de philoſophie ; & par le plus grand nombre des philoſophes modernes. En général, Ariſtote eſt preſque abandonné, & l'on conſulte bien peu ſes ouvrages.

Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſçavants.

Jean François Pic Comte de la Mirandole, Gaſſendi & d'autres auteurs ont relevé des fautes d'Ariſtote dans la géographie, l'aſtronomie, l'anatomie, dans

Fautes relevées dans Ariſtote.

l'explication des météores, dans l'histoire des animaux. Galien le reprend d'avoir établi le principe des nerfs dans le cœur: Aristote ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a écrit *qu'il n'y a point d'artére dans le foie; que le Danube prend sa source dans les Pyrénées.* Tantôt il est d'avis dans le second livre du ciel, chapitre second, que le pôle austral est le supérieur: tantôt il croit dans le second livre des météores, chapitre premier, que les terres septentrionales sont les plus élevées. Sa physique est remplie d'explications vuides de sens, & d'un langage qui ne signifie rien: comme lorsqu'il dit *que la matiére a un desir & un empressement naturels de se perfectionner par la forme, & que les formes sont des substances qui subsistent par elles mêmes*; ou lorsqu'il prétend expliquer les opérations de la nature *par des qualités occultes, & des vertus specifiques.* Galien avance qu'Aristote a tiré d'Hippocrate, tout ce qu'il y a de bon dans sa physique: & Cardan soutient qu'il se trouve des fautes grossiéres dans l'histoire des animaux, que plusieurs ont regardé comme le meilleur ouvrage de cet ancien philosophe. Aristote dans le troisiéme livre du ciel, place sans aucun fondement *une sphére du feu élémentaire au-dessus de la lune.* Il avance au second livre des météores, *que la terre est inhabitable sous l'équateur.* Il ap-

Cardan. lib. 7. de rer. variet. c. 37.

prouve dans ses politiques, *que les enfants mal constitués soient mis à mort*, & il conseille *de faire avorter les femmes*, pour éviter la trop grande multiplication des citoïens. Son obscurité l'a fait comparer (1) à la Seiche, qui répand autour de soi une liqueur noire pour se cacher. *Oppian. de piscat. lib.* 3. *v.* 156.

Avicenne, suivant quelques aûteurs, fut assez patient, pour lire quarante fois les livres de métaphysique d'Aristote, sans les entendre, jusqu'à ce qu'un commentaire Arabe, qui lui tomba heureusement entre les mains, lui en expliqua le sens.

La philosophie d'Aristote n'a pas cet éclat de style, ni cette élévation des pensées métaphysiques de Platon, qui pouvoit bien avoir rapporté le goût de l'emphase & des allégories, de ses voïages parmi les Orientaux. Aristote a écarté les fables, dont Platon avoit rempli ses écrits. Il l'emporte sur Platon pour la physique, principalement dans l'histoire des animaux. Il excelle dans la logique; & il est en tout plus méthodique & plus régulier que Platon. Mais il est, comme son maître, rempli de contradictions avec lui-même, sur les sujets les plus im-

(1) Atramentum sepiæ more inspersit. *Themist. ap. Patrit. discuss. Perip. t.* 1. *lib.* 13.

portants, tels que la nature & les attributs de l'ame, la politique, les meilleures formes de gouvernement &c.

De Théophraste.

Le successeur d'Aristote dans le lycée, a été Théophraste d'Erése, ville de l'isle de Lesbos. C'est lui dont il nous reste des charactéres traduits par la Bruyére, à la tête des charactéres de ce siécle. Il se nommoit Tyrtame, mais son éloquence lui fit donner le nom (1) de Théophraste. Il passa sa vie à Athénes; & Cicéron, dans le livre des orateurs illustres, fait mention de la douceur de son style. Il lui arriva cependant une avanture un peu mortifiante. Après avoir vieilli à Athénes, il demanda le prix de quelque légume, à une vendeuse d'herbes dans le marché: *O étranger*, lui répondit cette femme, qui s'apperçut qu'il lui manquoit je ne sçais quoi d'Attique. Théophraste connut ainsi que la plus longue application ne pouvoit acquérir, ce que la nature donnoit aux personnes mêmes les plus viles, parmi ce peuple poli. Cet exemple a été souvent cité pour faire valoir le bon goût & le discernement délicat, qui régnoient à Athénes jusques dans la populace. Mais je ne trouve pas ce trait décisif: nos vendeuses d'herbes distingueroient fort bien, non-seulement

Strab. lib. 13. Diog. Laërt. in Theophr. Hesych. de philos.

Cic. de clar. oratorib. Quintil. lib. 8. 6. 1.

(1) *Théophraste en Grec signifie parleur divin.*

un étranger d'un François, mais un Gaſcon d'un Normand.

Théophraſte avoit plus de deux mille diſciples dans le Lycée. Les plus renommés furent Straton de Lampſaque, & Demetrius de Phalére. L'Archonte Sophocle, fils (1) d'Amphiclide, ſous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les aſſemblées tumultueuſes, défendit à peine de mort à aucun philoſophe d'enſeigner dans les écholes. Mais l'année ſuivante, Philon aïant ſuccédé à Sophocle, le peuple abrogea cette loi odieuſe, condamna Sophocle à une amende de cinq talents, & rétablit Théophraſte & les autres philoſophes dans la liberté d'enſeigner.

Ce diſciple d'Ariſtote plus heureux que ſon maître, & que pluſieurs autres philoſophes qui l'avoient précédé, aïant été accuſé d'impiété, Agnonide ſon accuſateur courut riſque d'être puni lui-même de la témérité, qu'il avoit euë de ſuſciter cette accuſation ; & le même peuple qui avoit fait mourir Socrate, qui avoit condamné pluſieurs autres philoſophes, & dont Ariſtote n'évita la rigueur que par la fuite, bien loin d'être ſuſceptible d'aucun ſoupçon contre

(1) *Sophocle fils d'Amphiclide ne doit pas être confondu avec Sophocle, le poëte tragique qui eſt plus ancien.*

Téophraste, ne lui marqua au sujet de cette accusation, que de l'affection & de l'estime. Il fut chéri de Cassandre, qui régna en Macédoine après Aridée frére d'Alexandre le grand; il eut aussi part aux bonnes graces du roi d'Egypte Ptolémée, fils de Lagus.

Diog. Laërt. in Theophr. Cic. Tusc. quæst. lib. 3.

Théophraste parvint à l'âge de 85. ans; & Cicéron rapporte que ce philosophe, en mourant, se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux corneilles & aux cerfs une vie si longue & si inutile, au lieu qu'elle avoit borné les hommes à une vie très-courte, dont le peu de durée leur ôtoit le moïen d'atteindre à la perfection des sciences & des arts. Diogéne de Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents composés par Théophraste. Straton de Lampsaque, qui succéda à Théophraste, la 3. année de la 123. Olympiade, gouverna le Lycée pendant 18. ans.

Sort des écrits d'Aristote.

Athen. Deipnos. liv. 1.

Aristote avant que de mourir, avoit confié ses écrits à Théophraste, qui les transmit à Nélée disciple d'Aristote, & depuis le sien. Athénée rapporte que Ptolémée Philadelphe acheta de Nélée les ouvrages d'Aristote, mais ce fait ne s'accorde pas avec les récits de Strabon & de Plutarque, & il est vraisemblable, ou que ce bruit fut répandu, pour faire honneur à

la bibliothéque de Ptolémée, dont on ſçait combien ce prince étoit jaloux ; ou que Nélée vendit des écrits ſuppoſés pour être mis dans cette bibliothéque ; ce qui arrivoit fréquemment alors ; ou, comme le croit François Patritius, qu'il avoit un double exemplaire des écrits d'Ariſtote, qu'il en vendit un pour la bibliothéque d'Alexandrie, & qu'il garda l'autre pardevers lui. Ses héritiers groſſiers & ignorants, dans la crainte que ces livres ne leur fuſſent enlevés pour la bibliothéque de Pergame, pour laquelle on faiſoit de grandes recherches, les cachérent dans un caveau, où ils reſtérent abandonnés à l'humidité, aux mites & aux vers. Longtems après, les ouvrages d'Ariſtote furent vendus à un Athénien nommé Apellicon, qui étant plus curieux de livres que véritablement philoſophe, remplit mal les lacunes que l'humidité & les vers avoient faites ; & y introduiſit quantité de fautes. Sylla s'étant rendu maître d'Athénes, environ deux cents cinquante ans après la mort d'Ariſtote, s'empara de la bibliothéque d'Apellicon, & fit tranſporter à Rome les écrits d'Ariſtote, avec ceux des autres philoſophes qu'Apellicon avoit raſſemblés. Un grammairien nommé Tyrannion, qui avoit une bibliothéques d'anciens philoſophes fort nom-

Strab. lib. 13.

Plutarch. in Syll.

Bayle, Dict. not. ſur Tyrann.

breuse, & qui étoit fort zélé pour la doctrine d'Aristote, obtint du bibliothécaire de Sylla une permission de prendre copie des ouvrages d'Aristote : mais ces exemplaires livrés à des copistes qui n'avoient ni sçavoir ni exactitude, devinrent de plus en plus défectueux. Andronicus le Rhodien, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome, s'appliqua à les tirer de la confusion & du désordre où ils étoient tombés. Il travailla sur les originaux pour les rétablir, & composa des sommaires de chaque ouvrage, du tems de Cicéron qui dit à Trebatius, au commencement de ses Topiques, que parmi les philosophes même, il y en avoit très-peu qui connussent Aristote. Cicéron témoigne (1) une grande estime, pour cette philosophie Péripatéticienne *qui embrasse*, dit-il, *toute la nature*.

Le P. Rapin, comp. de Plat. & d'Aristot. & Réfl. sur la phil.

On ne reconnoit plus les ouvrages d'Aristote, à la description que Cicéron & Diogéne de Laërce nous en ont laissée. Cicéron dans ses lettres à son frére

(1) Naturam à Peripateticis sic investigatam, ut nulla pars cœlo, terrâ, marique prætermissa sit. *Cic. de finib. lib. 5.*

Peripatetici veteres, quorum princeps Aristoteles quem excepto Platone haud scio àn rectè dixerim principem philosophorum. *Cic. loc. cit.*

Quis Aristotele nervosior? Theophrasto doctior? *Cic. in Brut.*

Quintus, a Lentulus, & à Atticus, dit qu'il compose ses traités en forme de dialogue à la maniére d'Aristote, & qu'il imite encore ce philosophe en mettant, comme lui, des préfaces à la tête de ses ouvrages. On ne retrouve plus aujourd'hui dans Aristote, ni cette forme de dialogues, ni ces préfaces. Patritius fait monter à 747. le nombre des ouvrages d'Aristote. Ce nombre surpasse de beaucoup les catalogues, qui en ont été donnés par Diogéne de Laërce dans la vie de ce philosophe, & par Gesner.

Patrit. Disc. Perip. t. 1. lib. 2. Gesn. biblioth. in Aristot.

Curion ancien auteur a cru qu'il n'y avoit de véritables ouvrages d'Aristote, que l'histoire des animaux, le livre du monde, & la rhétorique : Vossius a rejetté du nombre des ouvrages d'Aristote le livre du monde, & la rhétorique attribuée par quelques critiques modernes à Anaximéne de Lampsaque, qui fut aussi précepteur d'Alexandre. Jean-François Pic comte de la Mirandole a soutenu qu'il étoit très-incertain, qu'Aristote eût composé aucun des livres, que nous avons sous son nom. François Patritius, noble Vénitien, après une profonde recherche & une grande discussion, conclut qu'il n'y a que le livre des méchaniques, & celui qui renferme trois dissertations fort courtes sur Zénon, Gorgias, &

De exam. vanit. doct. gent. lib. 4. c. 4. & 5.

Discuss. Peripat. t. 1. lib. 3.

Xénophane, qui ſoient hors de doute & de ſoupçon. Ammonius dans ſon commentaire ſur les Catégories obſerve qu'on voïoit dans la ſomptueuſe bibliothéque des Ptolémées à Alexandrie quarante différents traités d'Analytiques, qui touts portoient le nom d'Ariſtote, quoiqu'il n'en eût compoſé que quatre. Pluſieurs ſçavants croïent que nous n'avons aucun des ouvrages originaux (1) d'Ariſtote; mais qu'aïant été traduits en Arabe, avant que les originaux Grecs fuſſent perdus, ils ont été remis en Grec, ſur la traduction Arabe.

Ariſtote a été, non-ſeulement accuſé de plagiariſme, mais d'avoir même ſupprimé & brulé les écrits des philoſophes qui l'avoient précédé. Sur quoi Stanley obſerve que cette calomnie eſt ſuffiſamment réfutée par les ouvrages de Cicéron, qui font connoître que long-tems après Ariſtote, les écrits de ces anciens philoſophes étoient encore entre les mains de touts ceux qui avoient la curioſité de les lire.

Stanl. in Ariſtot.

Le plus célébre des commentateurs d'A-

(1) Multipliciter probatur incertum eſſe àn ullum habeamus librum, cujus exemplaria fuerint ab Ariſtotele compoſita. *Joan. Franc. Pic. mirand. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 4. c. 4.*

ristote parmi les Grecs, a été Alexandre d'Aphrodisée ; & parmi les Arabes, Averroës qui a été nommé simplement le commentateur par excellence. Alexandre d'Aphrodisée vivoit vers le commencement du troisiéme siécle, Averroës vers le milieu du douziéme.

S. Thomas (1) témoigne beaucoup de mépris pour les ouvrages d'Averroës. Vivés, conformément à l'opinion de saint Thomas, traite le commentateur comme un ignorant, qui a entiérement défiguré & corrompu la philosophie d'Aristote. Les autres commentateurs d'Aristote les plus renommés, ont été Themistius surnommé Euphradés, à cause de l'élégance de son style, qui a vécu du tems des empereurs Jovien, Valens, & Valentinien ; Olympiodore philosophe d'Alexandrie, qui a vécu vers l'an 480. sous les empereurs Léon & Zénon ; Proclus de Lycie disciple d'Olympiodore ; Ammonius, disciple de Proclus ; & Simplicius qui a vécu peu après sous l'empire de Justinien. Les anciens commentateurs d'Aristote sont détaillés dans Stanley & les modernes à la fin des œuvres d'Aristote, de l'édition de Paris.

(1) Averroës non tàm fuit Peripateticus, quàm philosophiæ Peripateticæ depravator. *S. Thom. opuscul.* 16. *cont. Averroïst.*

Disc.Perip. t. 1. lib. 11. Patritius compte plus de douze mille volumes composés sur la seule philosophie d'Aristote. Les siécles de grossiéreté & d'ignorance en Europe, furent des siécles d'érudition, pour l'Arabie & pour l'Egypte. La philosophie y fut conservée, & ces philosophes Arabes s'appliquoient surtout à la logique, à la médecine, & à l'astronomie. Il s'y forma une foule de commentateurs d'Aristote, Alfarabe, Algazel, Albumazar, Maimonide, Alkind, Avicenne. Jean-François comte de la Mirandole assûre que les Arabes, aïant connu Aristote, abandonnérent touts les autres auteurs.

Révolutions de la philosophie d'Aristote. La secte d'Aristote a passé par bien des révolutions. Les Chrétiens des trois premiers siécles furent moins favorables à Aristote, qu'à Platon. Origéne, dans son traité contre Celse, décria Aristote parmi les Chrétiens. La plupart des Péres de l'église entrérent dans les mêmes sentiments. Aristote paroissoit donner trop au raisonnement, & éloigner ses disciples de la soumission que la foi demande. Le charactére pointilleux de sa dialectique étoit redouté; les hérétiques s'en servoient pour soutenir leurs erreurs. Saint Ambroise, dans le premier livre des offices, dit *que le Lycée est plus à craindre, que les jardins d'Epicure.*

Plusieurs ſaints & illuſtres docteurs trouverent cependant cette philoſophie ſolide, & utile à la religion. Anatolius, qui fut depuis évêque de Laodicée, enſeigna la doctrine d'Ariſtote, dans Alexandrie, ſous l'empire de Dioclétien. S. Auguſtin blâme Creſcentius, de vouloir ôter à l'égliſe l'uſage de la dialectique. Themiſtius précepteur de l'empereur Arcadius, releva la philoſophie d'Ariſtote. Théodoret donna de grands éloges à cet admirable aveugle, Didyme d'Alexandrie, un des plus ſçavants hommes de ſon tems, parce qu'il avoit bien entendu Ariſtote. Severin Boëce, qui fut trois fois Conſul, & qui excella dans la philoſophie & dans les belles lettres, étudia pendant dix-huit ans à Athénes la philoſophie d'Ariſtote, & fit connoître plus généralement ce philoſophe dans l'égliſe Latine, par ſes traductions. S. Jean Damaſcéne, ſous Conſtantin Copronyme, fit un abregé de la logique & de la morale d'Ariſtote. Peu après l'ignorance & la ſtupidité furent ſi grandes, qu'on prenoit pour des Nécromanciens ceux qui avoient quelque ſçavoir, ainſi qu'il arriva au pape Sylveſtre II. ſuivant le témoignage du cardinal Bellarmin.

Dès le commencement du douziéme ſiécle, les Péripatéticiens ſe diviſérent en

Querelles ſanglantes des Nomi-

naux & des Réalistes. Nominaux, & en Réalistes. Les Nominaux soutenoient que les natures universelles n'étoient que des noms, & les Réalistes soutenoient qu'elles étoient réelles. Les abstraits, suivant les Nominaux, n'existent que dans les concrets. Substituons au plus vîte une notion claire à ce langage obscur de l'échole. La rondeur n'existe que dans la chose ronde, la dureté que dans la chose dure. Mais les Réalistes attribuoient à la rondeur, à la dûreté &c. des substances distinctes de la chose ronde ou dure.

Les formes substantielles, dans le Péripatétisme, étoient des substances incomplétes, qui en déterminant l'existence de la matiére, composoient avec elle l'essence d'une substance compléte. Elles étoient considérées par les Réalistes, comme des êtres distingués du sujet, comme des réalités différentes de la substance à la quelle elles adhéroient, quoique pour exister, elles eussent besoin de l'appui de cette substance.

Occam (1) cordelier Anglois, disciple de Scot, fut chef des Nominaux dans le

(1) *Guillaume Occam fut surnommé le docteur invincible. Les écholes ont honoré leurs maîtres de plusieurs titres fastueux, de séraphique, d'irréfragable, d'illuminé, d'extatique, &c. Jugem. des Sçav. de Baill. t. 1. part. 2. ch. 5.*

quatorziéme siécle ; Jean Duns (1) surnommé Scot, étoit le chef des Réalistes. Ces derniers suivoient Aristote plus à la lettre ; les Nominaux (2) rejettoient toutes les entités superfluës, s'attachant à ce principe, qu'ils tiroient aussi d'Aristote, que la nature ne fait rien en vain. Cette maxime a été appellée *le rasoir d'Occam, & des Nominaux*. Ils conservoient cependant les noms de l'échole, ce qui les fit appeller Nominaux : ils ont été regardés comme les (3) précurseurs des Cartésiens.

(1) *Jean Duns surnommé Scot, parce qu'il étoit Ecossois, eut le titre de docteur subtil. Il mourut à Cologne le* 8. *Novembre* 1308. *âgé de* 33. *ans. Il affecta de suivre des opinions opposées à celles de S. Thomas : ce qui a produit dans l'échole de théologie les deux sectes des Thomistes & des Scotistes.*

(2) *Les Réalistes soutenoient l'universel* à parte rei ; *les Nominaux affirmoient qu'il ne peut exister qu'*à parte mentis : *& ils n'attribuoient l'universalité qu'aux noms & aux concepts ou aux idées. Dans le fond, ce ne pouvoit être qu'un mal-entendu & une question de nom : car quel est l'homme qui puisse imaginer qu'il y a réellement, par exemple, une universalité de genre humain qui existe d'une maniére matérielle & distincte de touts les individus, de l'assemblage desquels la pensée compose cette universalité ?*

(3) *Les Cartésiens ont été plus loin. Non-seulement ils ont attribué une simple existence de raison, ou par l'abstraction de l'entendement, aux*

Les sectes des Nominaux & des Réalistes se firent en Allemagne une guerre qui alla jusqu'à l'extravagance & à la fureur. Ce n'étoit plus des disputes, c'étoit de véritables batailles : on ne soutenoit son opinion que par des violences. Ces terribles Dialecticiens étoient bien éloignés des dispositions que Cicéron (1) demande dans la dispute, où il veut qu'il n'entre ni opiniâtreté ni colére. Pour faire cesser les désordres en France, une ordonnance (2) de Loüis XI. défendit d'en-

formes substantielles ; mais ils les ont entiérement supprimées, & leur ont substitué des modes, ou plûtôt la chose elle-même modifiée de telle ou telle maniére. Ainsi l'universalité du genre humain n'est autre chose que touts les individus rassemblés. Au lieu de dire avec les Réalistes que la rondeur est une forme substantielle, qui existe réellement & d'une maniére distincte de la cire ; au lieu de soutenir, conformément aux Nominaux, que la rondeur est une entité qui n'a qu'une existence de raison ou par abstraction de l'entendement, ils lui ont refusé toute sorte d'existence, soutenant que la rondeur de la cire n'est autre chose que la cire elle-même modifiée de cette maniére.

(1) Nos & refellere sine pertinaciâ, & refelli sine iracundiâ, possumus. *Cic. Tusc. quæst. l. 2.*

(2) *L'ordonnance est datée de Senlis du* 1. *Mars* 1473. *Elle est signée du Duc de Bourbon, de l'évêque d'Albi, du seigneur d'Argenton, du seigneur de Genlis, de maître Jean d'Amboise, & autres présents. Naudé, addit. à l'hist. de Loüis* XI. *ch.* 6.

ſeigner la doctrine des Nominaux, à peine du banniſſement perpétuel & ſous de plus griefves peines, ſi le cas l'exigeoit.

Cette guerre des Réaliſtes & des Nominaux n'eſt pas le ſeul exemple des fureurs excitées pour les diſputes les plus vaines. La queſtion appellée *le pain des Cordeliers* conſiſtoit à ſçavoir, ſi le domaine des choſes qui ſe conſument par l'uſage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient qu'un ſimple uſage, ſans domaine & ſans propriété. Un ſujet ſi frivole diviſa les plus fameuſes univerſités, cauſa preſqu'un ſchiſme, & fit paſſer le plus grand nombre des Cordeliers dans le parti de l'empereur Loüis de Baviére, contre le pape Jean XXII. leur animoſité les (1) rendant Gibelins, de Guelphes qu'ils étoient auparavant.

Les vers ſuivants de l'abbé Regnier contiennent une hiſtoire naïve de preſque toutes les diſputes.

J'ai vû deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre;
Le public, ſans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter:

(1) *Dans les ſanglantes querelles des papes & des empereurs, qui ont cauſé d'affreux déſordres dans l'Allemagne & dans l'Italie, les partiſans des empereurs portoient le nom de Gibelins, & ceux des Papes le nom de Guelphes.*

Et de leur dispute authentique,
Qui moins s'entend plus on l'explique,
J'ai vû qu'après un long débat,
Après replique sur replique,
La haine des partis étoit le résultat.

Ces défauts de l'esprit humain sont fort opposés à l'esprit philosophique, qui n'admet dans (1) le sanctuaire de sa tranquilité, ni le vain éclat des disputes, ni même le tumulte & l'agitation des pensées.

Aristote se trouva défiguré par les vaines substilités, qui s'introduisirent dans la philosophie. La passion déréglée, que chacun avoit pour le tirer de son côté & l'avoir dans son parti, ne fut pas une de ses moindres persécutions. Les livres d'Aristote avoient été apportés en France, dès le commencement du treizième siécle, par les François qui avoient pris Constantinople. Amauri, qui prétendoit soutenir ses erreurs par les principes d'Aristote, aïant été condamné comme hérétique, par le concile de Paris l'an 1209. ce concile défendit la lecture d'Aristote, & condamna ses ouvrages au feu. Ri-

(1) Philosophia ejus est verecundiæ, ut strepitum non modò verborum, sed nè cogitationum quidem in sacrarium suæ quietis admittat. *Macrob. lib. 7. Saturnal. c. 1.*

gord, historien contemporain, en allégue cette raison, que leur subtilité avoit donné occasion à des hérésies, & pouvoit en faire naître encore. En 1215. les mêmes défenses furent renouvellées, par le légat qui vint en France; mais à l'égard de la métaphysique, & de la physique seulement, & sa dialectique fut admise dans les écholes. En 1231. une bulle de Grégoire IX. adoucit un peu la rigueur de la sentence prononcée par le Concile de Paris, en ce qu'elle défendit la lecture des ouvrages d'Aristote, jusqu'à ce que le danger des erreurs en eût été retranché. Peu de tems après, Albert le Grand & S. Thomas son disciple, aïant commenté quelques ouvrages d'Aristote, cet exemple fit voir que la lecture de ce philosophe pouvoit être utile. En 1366. les Cardinaux Jean de S. Marc, & Gilles de S. Martin, délégués pat Urbain V. pour réformer l'université (1) de Paris, permi-

Rigord. de gest. Phil. Aug. ad ann. 1209.

Laun. de var. Arist. fort.

(1) *Quelques auteurs rapportent à Charlemagne l'institution de l'université de Paris. Cette opinion ne paroît fondée, que sur les soins que cet empereur, sçavant lui-même, se donna pour faire fleurir les sciences. On n'a aucun monument qui prouve que Charlemagne ait institué l'université. Les premiers statuts sont de l'an 1215. Philippe-Auguste lui a accordé des priviléges. Les papes Innocent* III. *Honoré* III. *Innocent* IV. *&* *Alexandre* IV. *lui en ont aussi attribué. Comme les bulles*

rent la lecture du plus grand nombre des ouvrages d'Aristote, & restreignirent les anciennes défenses à la seule physique. Le cardinal d'Estouteville, faisant plusieurs réglements en 1452. de l'autorité de Charles VII. concernant l'université de Paris, ordonna que les écholiers & bacheliers seroient examinés principalement, sur plusieurs chapitres de la métaphysique & de la morale d'Aristote, qu'il indique & qu'il spécifie, & il ne parle point de sa physique.

Ramus aïant écrit contre la doctrine d'Aristote, François I. par lettres-patentes du 10. Mai 1543. lui fit très-expresses défenses d'user de médisances & d'invectives contre Aristote, condamna, supprima, & abolit les livres de Ramus. Dans la suite, Ramus aïant été assassiné à la S. Barthélemi, cet exemple fit mourir de peur Denys Lambin, qui n'avoit guéres eu plus de ménagement pour les Péripaticiens de son tems. Cette secte avoit, pour ainsi dire, englouti toutes les autres, & le comte de Vérulam dit *qu'Aristote, suivant la politique des Ottomans,*

addressées, par ces papes aux maîtres, & aux écholiers, commençoient par ces mots: Noverit universitas vestra, *ou* universitas magistrorum & scholarium, *le nom d'université leur demeura.*

ne

ne (1) *croïoit pas pouvoir régner en sûreté, s'il ne faisoit mourir touts ses fréres.* Par le réglement fait pour l'université de Paris en 1661. la lecture des ouvrages d'Aristote est enjointe, même de ses livres de physique. Toutes les écholes retentirent alors de la seule philosophie Péripatéticienne. Fra-Paolo, dans son histoire du concile de Trente, dit *que nous aurions moins d'articles de foi si Aristote avoit moins écrit.* Cette raillerie n'est pas exemte d'impiété, quoiqu'elle puisse être entenduë dans un sens véritable, sçavoir que les disputes de la philosophie scholastique ont donné lieu à un plus grand nombre de décisions de l'église.

La doctrine d'Aristote aiant été attaquée par des théses en 1624. la faculté de théologie & le parlement se joignirent, & emploïérent leur autorité en faveur d'Aristote, la Sorbonne par un decret qui censura ces théses, & le parlement par un arrêt du 4. Septembre 1624. qui ordonne que ces théses seront déchirées, bannit du ressort ceux qui les avoient soutenuës, & défend sous peine de la vie de tenir & d'enseigner aucune maxime con-

(1) Aristoteles, more Ottomanorum, regnare se haud tutò posse putabat, nisi fratres suos omnes contrucidasset. *Verulam. de augm. scientiar. lib. 3. c. 4.*

tre les auteurs anciens & approuvés. Les remontrances de la Sorbonne au parlement, ſur leſquelles intervint arrêt contre des chimiſtes en 1629. portoient qu'on ne pouvoit choquer les principes de la philoſophie d'Ariſtote, ſans donner atteinte à ceux de la théologie ſcholaſtique reçuë dans l'égliſe.

Nonobſtant touts les réglements, la ſévérité des arrêts du parlement, la puiſſance de l'univerſité & le grand crédit de la philoſophie d'Ariſtote, Gaſſendi ſe déclara & écrivit contre elle, & des Cartes ſe fit chef d'une nouvelle ſecte, vers le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. Depuis eux, la philoſophie d'Ariſtote a beaucoup perdu de ſa réputation; elle ne conſerve encore quelque autorité, que dans les univerſités & dans les écholes. Galilée de Florence, contemporain de Gaſſendi, & de des Cartes, ſuivit le ſyſtéme de Copernic, comme le plus grand nombre des modernes. Quoiqu'Ariſtote n'ait pas embraſſé, dans ſa phyſique, l'arrangement général des parties de l'univers, & que le ſyſtéme de Ptolémée n'ait été compoſé que 500. ans après Ariſtote, le ſyſtéme de Copernic a fort ébranlé toute la phyſique Péripatéticienne.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

Des Cyrénaïques.

LE ſecond des diſciples de Socrate, qui fonda une ſecte particuliére, fut Ariſtippe natif de Cyréne, d'où ſes diſciples prirent le nom de *Cyrénaïques.* Ariſtippe aïant envoïé à Socrate une groſſe ſomme d'argent, qui faiſoit partie de celles qu'il tiroit de ſes écholiers, Socrate la lui renvoïa, & blâma ſon avarice. d'Ariſtippe.

Horace rapporte cependant (1) un trait d'Ariſtippe, qui marque beaucoup d'indifférence pour les richeſſes. Ce philoſophe, voïageant dans les ſables ardents de la Libye, & voïant ſes eſclaves fatigués du poids de l'or qu'ils portoient, leur ordonna de le jetter au milieu des déſerts.

Ariſtippe offenſé par Eſchine fit les avances du raccommodement. Eſchine lui répondit: *Tu fais bien connoître, Ariſtippe, que tu vaux mieux que moi ; puiſque* *Diog. Laërt. in Ariſtipp.*

(1) .... quid ſimile iſti
Græcus Ariſtippus, qui ſervos projicere aurum
In mediâ juſſit Libyâ, quià tardiùs irent
Propter onus ſegnes. *Hor.*

j'ai été la cause de la haine, & que tu veux être l'auteur de la bonne intelligence entre nous.

Denys tyran de Syracuse aïant dit à Aristippe, *que les biens de la fortune étoient préférables à la philosophie, puisqu'on voïoit les philosophes chez les riches, & non pas les riches chez les philosophes : C'est*, répondit Aristippe, *comme on voit les médecins chez les malades.* Denys, dans une autre occasion, lui demanda *ce qu'un philosophe comme lui venoit faire à sa cour ?* Aristippe répondit : *J'ai été trouver Socrate, lorsque j'ai voulu faire provision des biens de la sagesse ; maintenant aïant besoin de ceux de la fortune, je viens à la cour des rois.*

Diogéne le Cynique lui dit un jour : *Si Aristippe sçavoit* (1) *se contenter de légumes, il ne voudroit avoir aucun commerce avec les rois.* Aristippe repliqua : *Si celui qui me reprend, sçavoit vivre avec les rois, il mépriseroit les légumes.* Lucien le traite d'homme troublé par la débauche.

Dial. des sectes à l'encan.

Toute sorte de vie & d'état accommodoit Aristippe ; son charactére se conformoit aux conjonctures (2) où il se

(1) Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti,
Fastidiret olus, qui me notat. *Hor. lib. 1. epist. 17.*

(2) Omnis Aristippum decuit color, &

trouvoit, & aux personnes avec lesquelles il avoit à vivre.

Les Cyrénaïques méprisoient la physique, comme une science remplie d'incertitude & d'obscurité, & inutile à l'usage de la vie. Ils ne s'appliquoient qu'à la morale, qu'ils dépravoient étrangement par des opinions qui les rendoient indignes du nom de philosophes.

Aristippe, quoique sorti de l'échole de Socrate, ne suivit en rien sa doctrine & ses préceptes. Il fit consister le souverain bien dans la volupté : il expliqua cette volupté, par les satisfactions des sens, & rapporta le bonheur à la volupté du corps par cette raison, qu'elle fait sur l'esprit la plus forte de toutes les impressions, de même que rien n'afflige & ne tourmente l'esprit autant que la douleur corporelle. Doctrine sur la volupté.

Le seul contrepoison qu'il donnoit à une doctrine si dangereuse, c'est que le sage, pour son propre bonheur, ne se laisse pas dominer par quelques attraits particuliers de la volupté, mais qu'il s'en rend le maître au contraire, & qu'il s'éléve au-dessus d'eux. C'est sur ce principe qu'est fondée cette célébre (1) réponse d'Aristippe : *Il est vrai que j'aime Laïs*,

status, & res. *Hor. lib.* 1. *epist.* 17.

(1) Ἔχω Λαΐδα, οὐκ ἔχομαι.

mais je la possède, & elle ne me possède pas.

Cette secte ne fut pas plus estimée, qu'elle méritoit de l'être, & il paroit par un passage (1) d'Horace, qu'il étoit peu honorable d'en faire profession. *Je retombe en cachette* dit-il *dans les préceptes d'Aristippe, & je tache de m'assujettir les plaisirs, sans devenir leur esclave.*

La fille d'Aristippe, nommée Arété, lui succéda. La secte Cyrénaique fut divisée en trois branches, des Hégésiaques, des Annicériens, & des Théodoriens. La secte des Hégésiaques fut formée par Hégésias de Cyréne; né en la quatre-vingt-onziéme Olympiade, vers l'an 416. avant J. C.

Cette secte fut une source d'impiétés.

Il fut surnommé *l'orateur de la mort*, parce qu'il enseignoit à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentoient de la vie: & comme les Hégésiaques mettoient souvent en pratique une doctrine si pernicieuse, Ptolémée fils de Lagus craignant qu'elle ne dépeuplât ses états, défendit à Hégésias d'enseigner.

Val. Max. lib. 8. c. 9. Cic. Tusc. lib. 1.

Les Annicériens furent ainsi nommés d'Anniceris leur chef, qui fit quelques changements peu importans à la doctrine d'Aristippe.

(1) Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor:
Et mihi res, non me rebus submittere conor.
Hor. lib. 1. epist. 1.

Théodore, ſurnommé l'Athée, donna ſon nom aux Théodoriens. Hégéſias, & Théodore enſeignoient que le ſage n'eſt fait que pour lui-même, & qu'il ne doit rien à ſa patrie ni à la ſociété.

Amphicrate rapporte que Théodore fut condamné à mort par les Athéniens, & qu'il s'empoiſonna. Il n'eſt pas étonnant que la plus ſenſuelle de toutes les écholes ait produit les ſectes les plus monſtrueuſes, qui déshonorérent la philoſophie, en enſeignant que le ſage pouvoit commettre toute ſorte de crimes & renoncer à toute pudeur, dans les occaſions favorables à ſes intérêts. Cette morale abominable dérivoit de la ſource impure des Cyrénaïques: ce qui a fait dire à Cicéron *que la ſecte* (1) *d'Ariſtippe avoit enfanté l'impiété, & celle de Zénon une ſévérité de mœurs outrée & ſauvage.*

(1) Aſotos ex Ariſtippi, acerbos è Zenonis ſcholâ prodire. *Cic. de nat. deor. lib.* 3.



CHAPITRE SIXIE'ME.

Des sectes Eretrique & de Mégare.

LA troisiéme secte sortie de l'échole de Socrate, a été la secte Erétricienne, dont Phédon a été auteur. Platon a intitulé de son nom, le dialogue de l'immortalité de l'ame.

De Phédon.

Phédon natif d'Elée étoit un esclave, que Socrate fit acheter par Alcibiade, qui peu de temps après lui donna la liberté. Il écrivit les choses les plus mémorables de la doctrine & de la vie de Socrate, à l'exemple de Platon & de Xénophon.

Il s'attacha fort religieusement à la doctrine de Socrate son maître, & il ne fut le chef d'une secte particuliére, que parce qu'au lieu de suivre Platon dans l'académie, il institua une échole dans la ville d'Elée sa patrie.

Plisthanes, qui étoit aussi Eléen, succéda à Phédon, & fut relevé par Ménédéme Erétricien, qui vivoit en la cent-vingtiéme Olympiade, vers l'an trois cents avant J. C. Ménédéme aïant transporté l'échole d'Elée à Erétries ville d'Eu-

bée, donna lieu au nom d'*Erétrique* porté par cette secte, qui est toujours demeurée assez obscure, & dont je n'ai fait mention que pour n'omettre aucune des branches principales sorties immédiatement de l'échole de Socrate.

D'Euclide.

Euclide a été le quatriéme disciple de Socrate, qui a fondé une secte particuliére : il étoit de Mégare, ce qui fit nommer sa secte *Mégarique*. Dans sa jeunesse, il eut une si grande ardeur pour la philosophie, & pour la doctrine de Socrate, que les Athéniens aïant défendu, par un édit portant peine de mort, à touts ceux de Mégare, de mettre le pié dans Athénes, Euclide arrivoit touts les soirs déguisé en femme, & s'en retournoit touts les matins avec le même déguisement à Mégare éloignée d'Athénes de plus de vingt milles, ou environ sept lieuës. *Aul. Gell. lib. 6. c. 10.*

Euclide disciple de Socrate ne doit pas être confondu avec Euclide le Mathématicien, dont nous avons les éléments de géométrie. Ce dernier, moins ancien d'environ un siécle, étoit d'Alexandrie, où il enseignoit du temps de Ptolémée, fils de Lagus, en la cent-vingtiéme Olympiade, l'an trois cents avant J. C.

Des Sophismes.

Ces philosophes de Mégare furent grands dialecticiens, & donnérent beau-

coup dans les subtilités des sophismes, faisant leur principale étude des raisonnements captieux, & dont la solution paroissoit difficile : en quoi ils parurent dégénérer de l'esprit & de la doctrine de Socrate. Cette secte fut surnommée *la contentieuse* : Eubulide successeur d'Euclide se signala par l'invention de plusieurs sophismes.

Les anciens ont fait une affaire sérieuse de la solution du sophisme (1) appellé *le menteur*. Il consistoit en certains termes, qui sembloient se détruire eux-mêmes, comme quand un homme en se parjurant, jure qu'il fait un faux serment : car tout à la fois il jure la vérité, & ainsi il ne se parjure pas, mais il affirme avec serment une chose fausse, & par conséquent il se parjure. Ou bien, si vous dites que vous mentez, & qu'en le disant vous proferiez quelque vérité, vous mentez : cependant la chose que vous dites est vraie : donc vous mentez en disant la vérité.

Un autre argument captieux (2) con-

(1) Si dicis te mentiri, verumque dicis, mentiris. Dicis autem te mentiri, verumque dicis, mentiris igitur. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(2) *Cet argument se nommoit* Sorites, *ou* Acervalis. Soritas hos vocant, qui acervum efficiunt, uno addito grano. Vitiosum sanè &

sistoit à tirer une conséquence générale de quelques rapports particuliers. Par exemple, avoir deux mille livres, c'est être peu riche; en avoir trois, c'est être peu riche; en avoir quatre, c'est être peu riche; donc avoir deux, trois, ou quatre mille livres, c'est la même chose.

Les Stoïciens avoient beaucoup de penchant pour ces fausses subtilités de l'échole de Mégare. Aristote déclare fort sérieusement que le sophisme, nommé le menteur, le jette dans une extréme perplexité. Sénéque se mocque (1) des livres composés sur ce sophisme.

Ethic. Nicomach. lib. 7. c. 3.

Il y avoit une espéce de sophisme (2) semblable au menteur. On suppose qu'un homme a songé qu'il ne faut point croire aux songes, & sur cela voici comment on raisonne. Si cet homme croit à ce songe, il croira en même-temps, & ne croira point aux songes. Il ne croira point aux songes, puisqu'il ajoute foi à celui qui défend de croire aux songes; & il

captiosum genus. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(1) Quid me detines in eo quem tu ipse pseudomenum appellas, de quo tantùm librorum compositum est? Ecce tota mihi vita mentitur; hanc coargue, hanc ad verum, si acutus es, dirige. *Sen. epist.* 45.

(2) *Cet argument se nommoit* Asystate, *c'est-à-dire, qui ne peut subsister.*

croira aux songes, puisqu'il suit le précepte d'un songe, qui l'avertit de ne point croire aux songes. Que si cet homme rejette l'avertissement de ce songe, il croira encore en même temps, & ne croira point aux songes : il croira aux songes, puisqu'il rejette l'avertissement de ne point croire aux songes ; & il ne croira point aux songes, puisqu'il est persuadé que l'avertissement, qui lui est donné par ce songe, ne doit point être suivi. Ces propositions semblent se contredire, & se détruire les unes par les autres ; mais la solution en est facile, en ce que ce songe, en faisant cesser la croïance aux autres songes, se l'ôte à lui-même. Le songeur ne refusera donc pas de croire aux songes, parce qu'il croit à celui-là, mais étant averti seulement par celui-là, sans le prendre pour motif de sa persuasion, il tiendra touts les songes pour faux, & celui-là comme les autres ; leur fausseté ne consistant pas à dire le contraire de la vérité, mais à ne pouvoir pas nous apprendre la vérité.

Diogéne de Laërce, dans la vie de Chrysippe, rapporte quelques exemples de ces sophismes. Lucien s'en mocque en parlant de deux arguments appellés, l'un l'*Electre*, & l'autre *le Masqué* (1). Le

(1) Ἐγκεκαλυμμένος.

» *Marchand.* Qu'elle est cette Electre ? » *Chrysippe.* La fille d'Agamemnon si cé- » lébre, qui sçait en même temps une » chose, & ne la sçait pas : car elle sçait » qu'Oreste est son frére, mais elle ne » sçait pas que celui qui est présent, est » Oreste. Pour le masqué, il est tout-à- » fait incompréhensible. Réponds-moi, » connois-tu ton pére ? *Le Marchand.* » Qui en doute ? *Chrysippe.* Si je te le pré- » sentois masqué, que répondrois-tu ? *Le* » *Marchand.* Que je ne le connois point. » *Chrysippe.* Tu connois donc ton pére, » & tu ne le connois pas. «

Luc. Dial. des sect. à l'encan. trad. de d'Ablanc.

On peut mettre dans le nombre de ces vaines subtilités, l'argument du Crocodile, qui a pris un enfant, & qui a promis de le rendre, si l'on peut lui dire ce qu'il a résolu d'en faire.

Luc. Dial. d'Hermotime.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Cyniques.

LE cinquiéme disciple de Socrate, qui a établi une secte particuliére, a été Antisthéne Athénien, chef des Cyniques. Il étoit né d'un pére Athénien, & d'une mére Phrygienne, & vivoit dans la 94. Olympiade, vers l'an 404. avant J. C.

D'Antisthéne.

Il quitta l'étude de la rhétorique, pour s'attacher à Socrate, vendit tout son patrimoine, & le distribua à ses citoïens, pour embrasser l'état d'une pauvreté libre & indépendante. Jamais aucune secte ne s'est élevée avec tant de hardiesse contre les préjugés. Elle bravoit les opinions & les mépris des hommes, & son esprit étoit de donner tête baissée dans les extrémités opposées aux erreurs, qu'elle se proposoit de combattre, afin de ramener les hommes à des sentiments raisonnables. Mais si ces Philosophes avoient pour but la sagesse & la modération, ils devoient en donner l'exemple aux autres hommes; & non pas se jetter dans des excès vitieux, & franchir, par la plûpart de leurs actions, les bornes que la nature a prescrites.

Etymologie de Cynique. Hésychius tire l'étymologie du nom de *Cynique*, de ce qu'Antisthéne établit son échole dans un lieu consacré à Hercule, & qu'on nommoit *Cynosarge*, ou la chapelle du chien blanc, parce que pendant un sacrifice qu'on y faisoit à ce dieu, un chien blanc vint enlever une cuisse de la victime, sans qu'aucun des assistants pût lui faire lacher prise, ni empêcher qu'il ne l'emportât. Sextus Empiricus rapporte l'origine de ce nom de Cyni-

Pyrrhon. hypot. lib. 1. *c.* 14.

que, à la hardiesse avec laquelle ces philosophes aboïoient, pour la défense des bons, & contre les vices des méchants. Leurs ennemis prétendoient par ce nom désigner leur impudence : ainsi cette dénomination ne pouvoit pas manquer de devenir générale, puisqu'eux-mêmes se la donnoient comme honorable, & que leurs ennemis la regardoient comme une satyre & comme une injure.

Les Cyniques soutenoient que tout ce qui est naturel, est bon en soi ; que ce qui est bon, ne doit inspirer aucune honte, & qu'ainsi toute action conforme à la nature pouvoit être commise indifféremment en public. Ils faisoient consister la sagesse à se mettre au-dessus des opinions des hommes, & les richesses à retrancher les besoins & les désirs.

Diogéne disciple d'Antisthéne a surpassé de bien loin la gloire de son maître. Il naquit à Synope, la 4. année de la 91. Olympiade, 413. ans avant Jesus-Christ. Convaincu d'avoir fait de la fausse monnoie, il s'enfuit de sa patrie, & se réfugia à Athénes, où il eut assez de peine à être reçu parmi les disciples d'Antisthéne. De Diogéne.

Il n'avoit qu'une besace, un bâton, & une écuelle de bois ; & il jetta ce dernier meuble comme superflu, aïant re- *Plutarq. de l'avancement dans la vertu.*

marqué un jeune garçon, qui bûvoit dans le creux de sa main. Sa maison étoit un tonneau, où il demeuroit exposé aux raïons du soleil. Aïant paru en plein jour dans le marché avec une lanterne à la main, il dit *que parmi touts ceux qu'il rencontroit, il cherchoit un homme.* Il fut trouvé demandant l'aumône à des statuës, & il répondit à ceux qui lui marquoient leur étonnement: *Je sçais bien que ces statuës ne m'entendent point; mais j'apprends à supporter la dureté des hommes, qui ne sont pas moins insensibles qu'elles.* Lucien dans le dialogue des sectes à l'encan, fait dire à Diogéne, *que celui qui l'achetera, trouvera en lui un maître au-lieu d'un esclave.* Le vulgaire s'en mocquoit, mais Alexandre (1) l'admiroit:

Plutarq. de la mauvaise honte.

(1) Sensit Alexander, testâ cum vidit in illâ Magnum habitatorem; quanto felicior hic, qui Nil cuperet, quam qui magnum sibi posceret orbem. *Juven. Sat.* 14.

Un autre Diogéne fut moins désintéressé avec un monarque, qui portoit aussi le nom d'Alexandre. Ce Diogéne Epicurien étoit traité comme un favori par Alexandre Roi de Syrie; qui voulant peut-être imiter Alexandre le Grand Roi de Macédoine, demanda un jour à Diogéne quelle grace il souhaiteroit. Le philosophe lui fit une priére peu décente à sa profession, de lui accorder une couronne d'or & une robbe teinte de pourpre. Alexandre lui fit donner l'une & l'autre; & Diogéne courut aussitôt les porter à Lysiodon sa maîtresse, qui

l'aïant pressé un jour de lui demander quelque grace, Diogéne le pria (1) *de se détourner un peu, afin de le laisser jouir des raïons du soleil:* & ce monarque dit, *que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogéne.* Saint Jean Chrysostome a proposé Diogéne, comme un modéle de vertus. Saint Jérôme l'a nommé plus grand & plus puissant qu'Alexandre, & le vainqueur de la nature humaine. Diogéne étoit dans Corinthe, lorsque Philippe assiégea cette place : touts les habitants travailloient avec empressement,

Val. Max. lib. 4. c. 3.

S. Jean Chrys. contre ceux qui méprisf. la vie monast. liv. 2.

S. Hier. advers. Jovin. lib. 2.

Lucien, de la man. d'écr. l'hist.

étoit une joüeuse de luth. Quelques jours après, le Roi de Syrie fit dire au philosophe de venir manger à sa table, avec la couronne & la robbe qu'il lui avoit données. Diogéne y vint, vêtu à l'ordinaire, s'excusant sur ce qu'il eût été contre toute bienséance de paroître devant le Roi avec des ornements si fastueux. Alexandre parut se contenter de cette raison, quoiqu'il fût bien informé de la véritable; & ayant dit, un moment après, qu'on fît entrer les musiciennes, Lysiodon parut parmi elles avec la couronne d'or & la robbe de pourpre. Alors Diogéne, après avoir attendu que les ris du Roi & de toute l'assemblée fussent un peu calmés, célébra éloquemment les charmes de Lysiodon & le pouvoir de l'amour. Antiochus, successeur d'Alexandre, ne pouvant souffrir les railleries insolentes de ce philosophe, le fit mourir. Athen. Deïpn. lib. 5.

(1) Nunc quidem, inquit, paululùm à sole abssis. Offecerat videlicet apricanti. *Cic. Tusc. quæst. l.b. 5.*

à fortifier ou à défendre la place. Diogéne ne voulant pas être le seul à ne rien faire, se mit à rouler son tonneau par toute la ville. Il se transportoit quelquefois d'Athénes à Corinthe & de Corinthe à Thébes, *pour ne céder en rien*, disoit-il, *au Roi de Perse, qui passoit le printems à Suze, l'hyver à Babylone, & l'été dans la Médie.* Diogéne mourut à Corinthe, âgé de 90. ans, la seconde année de la 114. Olympiade, 323. ans avant Jesus-Christ.

Diog. Laërt. in Diog. Cyn. Diogéne ordonna, en mourant, qu'on jettât son corps aux chiens, *Voulant*, disoit-il, *faire un legs à ses fréres* Cicéron conte la chose autrement, & rapporte que les amis de Diogéne lui aïant demandé, *s'il n'ordonnoit rien touchant sa sépulture*, il leur avoit recommandé *de mettre un bâton près de lui, pour qu'il pût se garantir des bêtes féroces*; & qu'un d'eux lui aïant représenté *qu'un bâton seroit inutile, auprès d'un corps dépourvû de sentiment. Qu'importe donc*, dit-il, *de quelle maniere se fassent mes funérailles, puisque je dois être dépourvû de sentiment?*

Tusc. quæst. lib. 1.

Sa mort fut causée, selon quelques-uns, par une indigestion, qu'il eut pour avoir mangé un pié de bœuf tout crud, &, selon d'autres, par la morsure d'un chien.

Hipparchia fut éprise d'une passion si violente pour le philosophe Cratés, l'un des plus illustres Cyniques, qu'elle se résolut à l'épouser & à le suivre partout, malgré la résistance de sa famille, & de Cratés lui-même. Elle préféra la besace Cynique à tout le luxe & à toute la parûre; & s'étant livrée à la secte de son mari, elle en pratiqua avec zéle les préceptes, qui enseignoient à fouler aux piés les régles de la pudeur & de la bienséance. Grotius a traduit, en vers latins, une ancienne (1) épigramme grecque, dont le sens est *qu'Hipparchia a triomphé de la délicatesse des sens, qu'elle a préféré la philosophie au luxe, & qu'elle a surpassé la gloire de son sexe.* Cratés & Hipparchia vivoient dans la cent treiziéziéme Olympiade. Saint Jérôme dit que Cratés jetta ses richesses dans la mer, pour s'affranchir plus aisément de l'empire de ses passions. Il laissa, suivant Stanley, un dépost à un banquier, pour

De Cratés, & d'Hipparchia.

Diog. Laërt. in Cratet.

S. Hier. lib. 2. adv. Jovinian.

Stanl. in Cratet.

(1) *L'épigramme qui est d'un poëte Grec, nommé Antipater, commence par ces mots:* Οὐχὶ βαθυζώνων, *&c. Voici la traduction latine de Grotius.*

Non ego fœminei mores Hipparchia sexûs,
Sed mare sum fortes corde secuta canes.
Nec placuit pallam substringens fibula, nec pes
Vinctus, & unguentis oblita vitta mihi.

le rendre à ses enfans, en cas qu'ils n'eussent aucun mérite, & pour le distribuer aux pauvres citoïens, si ses enfans embrassoient la philosophie. Cratés Thébain avoit été disciple de Diogéne le Cynique; & il eut pour disciples Ménippe (1) Phénicien, & Zénon chef de la secte Stoïque.

Du Cynique Pérégrin.

Euseb. chron. Lucien, de la mort de Peregr.

Le Cynique Pérégrin, qui avoit longtemps trompé les Chrétiens, & qui avoit amassé beaucoup d'argent des aumônes qui lui avoient été faites, sous l'apparence de la persécution, se voïant vieux & méprisé, voulut se rendre célébre par une mort extraordinaire. A l'assemblée des jeux Olympiques, il promit qu'à l'Olympiade suivante, qui étoit la deux cents trente-sixiéme, il se brûleroit. Il tint effectivement parole. Les jeux de cette année, (qui répondoit à la cent soixante & huitiéme de l'ére Chrétienne) étant finis, il fit dresser un grand bucher, & pendant la nuit il vint y met-

Sed baculus, nudique pedes, quæque artubus hæret
Diploïs, inque locum dura cubilis humus.
Mœnaliæ tanto potior mea vita puellæ,
Quanto venari quàm sapuisse minùs.

L'épigramme Grecque d'Antipater est rapportée dans l'Anthologie, l. 3. tit. Εἰς γυναῖκας.

(2) *C'est du nom de ce Ménippe, que Zénon intitula ses satyres Ménippées.*

tre le feu, suivi de plusieurs Cyniques; il quitta sa besace, son manteau & son bâton, jetta de l'encens dans le feu, & dit tourné vers le midi : *Démons de mon pére & de ma mére, recevez-moi favorablement.* Aussitôt il sauta dans le feu, & ne parut plus, aïant été environné & englouti par les flammes.

Saint Augustin observe que de son temps, il y avoit encore des Cyniques; mais qu'ils n'auroient pas osé impunément offenser les yeux du public, par leur impudence. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 14. *c.* 20.

CHAPITRE HUITIE'ME.

Des Stoïciens.

LA secte Stoïcienne, quoique fort différente de la Cynique, convenoit cependant avec elle dans les principaux dogmes, & elle peut passer pour fille de la secte Cynique. Il y eut toujours beaucoup d'union entre les Cyniques & les Stoïciens. La fierté des uns & l'idée de leur sage; l'effronterie des autres, & leur mépris pour les opinions des hommes, avoient pour principe le même fond d'orgueil. Même orgueil dans les Cyniques & dans les Stoïciens.

Zénon de Cittie, ville de l'isle de Chy- De Zénon.

pre, aïant perdu tout ſon bien ſur mer, ſe livra entiérement à la philoſophie, & il dit (1) *que jamais il n'avoit fait de navigation ſi heureuſe, que lorſqu'il avoit fait naufrage.* Il fut d'abord diſciple de Polémon, philoſophe de l'ancienne Académie, en même temps qu'Arcéſilas qui fut chef de la ſeconde.

Cic. Acad. quæſt. lib. 1.

La ſecte Stoïcienne toute dogmatique, & remplie de l'eſprit de déciſion, fut très-oppoſée à la ſeconde & à la troiſiéme Académie, au Pyrrhoniſme, & même à cette maniére irréſoluë de philoſopher, dont Socrate avoit donné l'exemple. Carnéade partiſan de l'indéciſion regardoit Zénon, comme un redoutable adverſaire; & lorſqu'il ſe diſpoſoit (2) à diſputer contre lui, il ſe purgeoit avec de l'ellébore, pour ſe fortifier le cerveau.

Aul. Gell. lib. 17. c. 15.

Zénon fut ſurnommé Phénicien, parce que ſa patrie étoit une colonie de Phéniciens. Il s'attacha à Cratés le Thébain, ou le Cynique; il eut depuis pluſieurs autres maîtres, & il fonda ſa ſecte peu de

(1) Νῦν εὐπλόηκα, ὅτε νεναυάγηκα. *Diog. Laërt. in Zen.*

(2) *Suivant Valére Maxime, c'étoit pour diſputer contre Chryſippe. Val. Max. lib. 8. c. 7. Mais, ſuivant Pétrone, c'étoit Chryſippe qui ſe ſervoit de ce reméde.* Et Chryſippus, ut ad inventionem ſufficeret, ter helleboro animum deterſit. *Petron. Satyr.*

temps après la mort d'Ariſtote. Il enſeignoit dans un portique d'Athénes orné des peintures du célébre Polygnote : & le mot Grec, qui ſignifie portique, fit nommer les diſciples de Zénon *Stoïciens.*

Antigonus roi de Macédoine écrivit à Zénon une lettre pleine d'eſtime. Diogéne de Laërce nous l'a tranſmiſe avec la réponſe : » Le roi Antigonus, au philoſophe Zénon. Si la fortune & la gloire m'ont mis au-deſſus de vous, je reconnois que vous me ſurpaſſez en ſcience & en félicité : c'eſt pourquoi je vous invite à venir à ma cour, pour me communiquer les biens dont vous jouiſſez. » Faites réflexion que vos enſeignements » ne feront pas ſeulement utiles à un » grand roi ; mais à toute la nation des » Macédoniens : car celui qui forme le » roi à la vertu, rend toute une nation » vertueuſe, puiſque vous n'ignorez pas » quelle eſt la force de l'exemple du monarque. « *In Zen. Citt.*

Zénon lui fit cette réponſe : » Zénon, » au roi Antigonus. J'applaudis à cette » ardeur, qui vous porte à préférer une » ſcience vraie, utile, & néceſſaire, telle » qu'eſt la philoſophie, à une politique » fauſſe & artificieuſe ; étude que la plûpart des rois jugent ſeule digne d'eux, » & qui eſt ſi ſouvent fatale aux peuples.

» Celui qui suit la philosophie, & qui » s'éloigne de la volupté, joint bientôt » les doux fruits de la vertu, aux heureu» ses dispositions que la nature a mises » en lui, & qu'on peut appeller la véri» table noblesse. Un travail modéré, & » de bons enseignements, le condui» sent bientôt à la perfection. Mon âge » de quatre-vingts ans passés, & la foi» blesse de ma santé, sont des obstacles » insurmontables au désir, que j'ai de me » rendre près de vous; mais je vous en» voie deux de mes disciples, auxquels il » ne manque rien du côté des biens de » l'ame, & qui me surpassent beaucoup » par les avantages du corps. Si vous leur » donnez une sérieuse attention, ils vous » mettront dans le chemin de la sagesse » & du véritable bonheur. «

Il envoïa Persée & Philonidas à Antigonus. Ptolémée roi d'Egypte députa un ambassadeur à Zénon, comme à un souverain. Les Athéniens firent un decret, pour lui déférer une couronne d'or, lui construire un tombeau aux frais du public, & élever deux colonnes, sur lesquelles ce decret fut gravé.

Lucian. in Longæv. Suid. in Zen.

Zénon mourut dans la cent vingtneuviéme Olympiade, âgé de quatrevingts-dix-huit ans, suivant Lucien, & de quatre-vingts-dix seulement, selon Suidas.

Suidas. Les uns disent que ce fut d'une mort naturelle ; les autres, d'une mort volontaire, occasionnée par le chagrin qu'il conçut de s'être rompu un doigt en tombant. Plusieurs personnages illustres ont fait honneur à cette secte, comme Cléantés, Chrysippe, Stilpon, Panætius, Possidonius, Caton, Sénéque, Thraseas Pœtus, Helvidius Priscus, Epictéte, l'empereur Marc-Auréle Antonin. Les dames Romaines, au milieu du luxe & (1) de la mollesse, se piquoient de morale Stoïque.

De Cléanthés.

Cléanthés Lycien, après avoir été disciple de Zénon pendant dix-neuf ans, lui succéda dans le portique. Il acquit beaucoup de gloire, par la constance avec laquelle il supporta la pauvreté. Il passoit le jour à étudier la philosophie & (2) tiroit de l'eau, pendant la nuit, pour gagner de quoi vivre. Il a vécu quatre-vingts ans, suivant Diogéne de Laërce, & quatre-vingts-dix-neuf, suivant Lucien, Valére Maxime, & Censorin.

Lucian. in Longæv. Censorin. c. 15.

De Chrysippe.

Chrysippe natif de Soles ville de Cilicie ; & selon d'autres, natif de Tharse, fut disciple de Cléanthés. Chrysippe af-

(1) Quid, quod libelli Stoïci inter sericos Jacere pulvillos amant ? *Hor. Epod.* 8.

(2) Cleanthes Φρεάντλης, id est, puteos exhaurientis cognomen tulit. *Diog. Laërt. in Cleanth.*

fectoit le même mépris que les Cyniques, pour les opinions des hommes. Le Sage, suivant ses principes, étoit si peu esclave des bienséances, qu'il feroit une douzaine de culbutes en public, pour gagner quelques olives.

Val. Max. lib. 8. c. 7. Valére Maxime rapporte que Chrysippe, à l'âge de quatre-vingts ans, acheva son trente-neuviéme traité de logique. *Diog. Laërt. in Chrysipp.* Diogéne de Laërce fait monter le nombre des traités de dialectique, composés par Chrysippe, à trois cents onze. Cette logique de Chrysippe & des Stoïciens, passoit pour être fort supérieure à celle d'Aristote, & des Péripatéticiens, qui régne encore aujourd'hui dans les écholes. Il composa 705. ouvrages, mais il ne faisoit le plus souvent que transcrire ceux des autres. *Sen. de benef. lib. 1. c. 4.* Sénéque dit *qu'il étoit superficiel & trop subtil, & qu'il ne faisoit qu'effleurer les sujets, comme une lame qui plie & qui ne perce pas.* Diogéne de Laërce ne lui donne que 73. ans de vie; mais, *Castellan. de illustr. medic. in Chrysipp.* selon d'autres auteurs, étant âgé de 81. ans, il mourut à force de rire, de ce qu'aïant vû un âne, qui mangeoit des figues dans un plat, il avoit dit à sa servante *de servir du vin à cet animal dans une coupe.* *Lactant. lib. 3. instit. c. 18.* Lactance rapporte que Chrysippe se tua à cause d'une forte persuasion de l'immortalité de l'ame, & pour

la faire passer à un état plus parfait, en l'afranchissant des liens du corps.

Panætius Rhodien fut ami de Scipion Emylien & de Lælius, & en grande liaison avec Polybe l'historien. Cicéron l'appelle le prince des Stoïciens. Possidonius d'Apamée, ville de Syrie, a été un des plus célébres Stoïciens ; il tint l'échole de Rhodes, & fut chef de cette république. Pompée alla exprès à Rhodes pour l'entendre ; & en entrant dans la maison du philosophe, le général Romain fit abaisser les faisceaux.

Cic. de finib. lib. 1. & off. lib. 2.

Strab. lib. 7. & 14.

Les Stoïciens enseignoient à rechercher la vertu pour elle-même, sans aucun motif d'espérance, ou de crainte, soutenant qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Cicéron dit *que malgré l'opposition des* (1) *autres sectes, il est difficile de ne pas avoüer que les Stoïciens sont les seuls dignes du nom de philosophes.* S. Jérôme trouvoit beaucoup de (2) rapport de la philosophie Stoïque à la religion Chrétienne. Il met Sénéque au rang des écrivains Ecclésiastiques, *obligé*, dit-il, *de l'y insérer, à cause des lettres de Sénéque à S.*

Des lettres de Sénéque à S. Paul.

S. Hieronym. de scriptor. eccles.

(1) Licet insectemur istos, metuo ne soli philosophi sint. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 4.

(2) Stoïci cùm nostro dogmate in plerisque concordant. *Hieronym. in Isai. c.* 10.

Tillemont. hist. ecclef. t. 1. p. 303.

Baron. annal. ad ann. 66.

Paul, & de S. Paul à Sénéque. Ces lettres sont rejettées par touts les critiques. Leur supposition doit être fort ancienne, puisque le pape S. Lin, S. Jérôme, & S. Augustin les ont regardées comme véritables. Il est aussi fait mention par S. Lin, de l'amitié qui étoit entre S. Paul & Sénéque.

Le témoignage attribué à S. Lin n'est d'aucune considération, parce que son livre des actes de S. Pierre d'où il est tiré, est faux au jugement de Bellarmin & de Baronius. Quant à S. Jérôme & à S. Augustin, on peut dire, ou qu'ils n'ont pas eu le loisir de bien examiner ces lettres, ou qu'il y en avoit de véritables de leur temps, ausquelles on en a substitué de fausses, ou que S. Jérôme & S. Augustin n'ont pas jugé à propos de s'opposer à une opinion qui étoit répanduë.

Sénéque a parlé fort clairement (1) de la sainte Trinité, ce qui ne peut être rapporté qu'à ce qu'il vivoit dans un temps, où le Christianisme étoit fort connu.

De la doc-

On a reproché aux Stoïciens, d'avoir

(1) Quisquis formator universi fuit, sive ille Deus est potens omnium, sive incorporalis ratio ingentium operum artifex, sive divinus spiritus per omnia maxima, minima, æquali intentione diffusus. *Sen. consol. ad Helv. c. 8.*

égalé leur sage (1) à Jupiter, d'avoir enseigné que l'ame étoit une partie de la divinité, & que les hommes pouvoient disposer de leurs vies, & se donner la mort. Les Stoïciens ont soutenu l'égalité des vertus & des vices: voici les raisons sur lesquelles ils se fondoient. *Il n'y a pas différents degrés de vérité, il n'y en a pas non plus, dans ce qui est honnête & honteux. Comme un pilote, qui par l'ignorance de son art fait échoüer un vaisseau chargé de paille, n'est pas moins indigne d'être emploïé que celui, qui fait perdre un vaisseau chargé d'or: de même celui qui bat sans raison un esclave, péche autant que celui qui tuë son pére.*

trine Stoïque.

Cic. de finib. lib. 4.

(1) Sapiens vicinus proximusque diis consistit, exceptâ immortalitate similis Deo. *Sen. de constant. sapient. c.* 8.

Jupiter quo antecedit bonum virum? diutiùs bonus est. Sapiens nihilo se minoris æstimat, quòd virtutes ejus spatio breviore clauduntur. Quemadmodum ex duobus sapientibus qui senior decessit, non est beatior eo, cujus intrà pauciores annos terminata virtus est: sic Deus non vincit sapientem felicitate, etiamsi vincit ætate. *Sen. epist.* 73.

Hoc mihi philosophia promittit, ut me Deo parem faciat. *Sen. epist.* 48.

Sapiens ille est, qui plenus gaudio, hilaris, & placidus, inconcussus, cum diis ex pari vivit. *Sen. epist.* 59.

Les Stoïciens rapportoient (1) cette opinion à Socrate, quoique toute l'Académie fût dans des principes (2) fort différents. *Ceux qui veulent*, dit Horace, *que toutes les fautes* (3) *soient égales, se trouvent en peine, quand on remonte à la source de la vérité : car le sens commun & les mœurs y répugnent & l'utilité même s'y oppose, l'utilité, dis-je, qui est la mére de la justice & de l'équité. La raison ne permettra jamais* (4) *qu'un homme qui n'aura dérobé que des choux dans un jardin, ait fait un aussi grand crime que celui qui aura pillé un temple.*

Les Stoïciens outroient la morale. Cicéron, dans la critique ingénieuse qu'il

(1) Idem esse Socrates dicebat veritatem & virtutem : quomodò illa non crescit, sic nec virtus quidem. *Sen. epist.* 71.

(2) Illa paradoxa primâ specie admirationem, re explicatâ risum movent. *Cic. academ. quæst. lib.* 4.

(3) Queis paria esse ferè placuit peccata, laborant,
Cùm ventum ad verum est, sensus, moresque repugnant,
Atque ipsa utilitas justi propè mater, & æqui. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 3.

(4) Nec vincet ratio hoc; tantumdem ut peccet idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm sacra legerit. *Hor. ibid.*

fait de Caton, & de la secte Stoïque, en plaidant pour Muræna, dit que ces philosophes (1) étendent les devoirs au-delà des bornes qui leur sont prescrites par la nature.

Stilpon aïant perdu sa patrie, sa femme, & ses enfants, nioit qu'il eût perdu aucun bien véritable. *Sen. epist. 9.*

Le sage, suivant Zénon, sera très-heureux dans la maladie, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les tourments : & comme la vertu ne peut recevoir aucune atteinte ; le bonheur, qui en dépend, n'est sujet à aucune altération, ni à aucune inégalité. *Cic. de finib. lib. 5.*

Sénéque avance gravement que les remparts des villes peuvent être ébranlés par le bélier, que les tours peuvent être renversées par des mines, mais que la vertu est hors de toute atteinte. L'abregé de Xiphilin reproche à ce même Sénéque d'avoir mené une vie très-contraire à ses écrits ; d'avoir corrompu Julie & Agrippine, & d'avoir ensuite trempé dans la mort de la derniére ; d'être monté sur le théatre avec Néron, par une flat- *Sen. quòd in sapient. non cad. injur.* *Lib. 61. & 62.*

(1) Stoïcos fines officiorum paulo longiùs, quàm natura vellet, protulisse. *Cic. orat. pro Muræn. Cicéron a tourné les Stoïciens en ridicule, dans l'oraison pour Muræna, & dans les paradoxes.*

terie basse & indigne de la gravité qu'il affectoit. Son avarice & son luxe sont exaggérés à tel point par le même auteur, que Sénéque est représenté, comme la cause (1) des révoltes de l'Angleterre, qui ne pouvoit plus souffrir ses usures. On lit, dans Tacite, des reproches à peu près semblables : *Par quelle (2) espéce de philosophie, par quels préceptes de la sagesse, avoit-il si bien mis à profit 4. années de la faveur de Néron, qu'il avoit amassé trente sept millions cinq cents mille livres ? Que les riches successions n'échapoient pas à ses artifices, & que l'Italie & les provinces de l'Empire étoient épuisées par ses usures.* Il paroît cependant que les Romains du temps de ce philosophe, avoient une haute idée de sa vertu, puisque Juvénal en parle comme d'un contraste qu'il oppose aux (3) monstrueux débordements de Néron.

(1) *Parceque Sénéque aïant prêté cinq millions à de grosses usures en Angleterre, exigeoit à la fois le capital & les intérêts. Xiphil. è Dion. lib.* 62.

(2) Quâ sapientiâ, quibus philosophorum præceptis, intrà quadriennium regiæ amicitiæ, ter milliès sestertiûm paravisset ? Romæ testamenta & orbos velut indagine ejus capi : Italiam & provincias immenso fœnore hauriri. *Tac. annal. lib.* 13.

(3) Libera si dentur populo suffragia, quis tàm
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni?

Ce tyran envoïa prononcer à Sénéque l'arrêt de sa condamnation, parce qu'il étoit soupçonné d'être complice de la conjuration de Pison. Sénéque reçut cet ordre, & se fit ouvrir les veines avec beaucoup de fermeté.

Horace est plein de traits de raillerie de la secte Stoïque. » Le sage, dit-il, » ne voit que Jupiter au-dessus (1) de lui; » il est riche, libre, comblé d'honneurs, » beau & bien fait; & pour sa santé, elle » est merveilleuse, à moins qu'il ne soit » incommodé de la pituite.

Plutarque a porté les coups les plus mortels à la secte Stoïque. Il représente le Lapithe Stoïcien, formé d'un acier impénétrable aux passions & à la douleur, & bien plus merveilleux que le Cœnée de Pindare, qui étoit invulnérable: car ce héros Stoïcien étant prisonnier, est libre; étant précipité, il n'est pas endommagé; étant tourmenté par les plus cruels supplices, il est sans douleur; étant brûlé ou pilé, il ne sent point de mal; étant terrassé, il n'est point abattu; étant vendu, il ne peut être livré; étant es-

De Stoic. repugn. & comm. quo ostend. Stoic. quàm poët. absurdior. dicer.

(1) Ad summam, sapiens uno minor est Jove; dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.
Hor. lib. 1. epist. 1.

clave, il commande; étant exposé aux mépris des hommes, il régne; dans un corps accablé d'années & d'infirmités, il a toutes les graces de la beauté; souffrant toutes les incommodités de la vie & demandant l'aumône, il est riche. Minerve ôte à Ulysse les rides & la laideur de la vieillesse; mais le sage est beau, même en conservant ces rides: Hercule trouve dans sa vertu des ressources contre les épreuves de la plus rigoureuse fortune; mais le sage ne peut être exposé aux coups de la fortune.

Vie de Cléomen. Plutarque ailleurs porte un jugement fort équitable de cette secte: *Si la doctrine des Stoïciens*, dit-il, *rencontre un esprit élevé, fier, & dur, elle est fort dangereuse: mais si elle tombe en un esprit profond & doux, il n'est pas douteux qu'elle ne lui soit d'un grand secours, pour le guider dans le chemin du bonheur & de la vertu.* Epictéte (1) rabattit beaucoup de l'orgueil Stoïcien, & orna cette secte d'une morale sublime par le commerce qu'il eut avec les Chrétiens. Il réduisoit toute la philosophie à ces deux chefs, *soutenir & s'abstenir.*

Sa patience & sa modération furent

(1) *Epictéte étoit né à Hierapolis, ville de Phrygie, vers le régne de Vespasien.*

admirables : il dit un jour à son maître, qui le frappoit rudement ; *si vous continuez, vous me casserez la jambe.* Ce maître violent & emporté lui aïant effectivement cassé la jambe, Epictéte lui dit, sans s'émouvoir ; *Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous me casseriez la jambe?*

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Des Pyrrhoniens.

PYrrhon natif d'Elée a été contemporain d'Arcésilas, de Zénon, de Théophraste, d'Epicure. Il vivoit vers la cent dixiéme Olympiade, trois cents trente-six ans avant Jesus-Christ. Il fut disciple de Dryson, & ensuite d'Anaxarque d'Abdére, avec lequel il suivit Alexandre jusqu'aux Indes. Pyrrhon avoit d'abord été un assez mauvais peintre. Quoiqu'il ne s'attachât à aucune doctrine, il prétendoit néanmoins philosopher à la maniére de Socrate & de l'Académie : ce qui est une raison de ranger sa secte parmi les Ioniennes. Il poussa plus loin qu'aucun philosophe l'irrésolution & l'incertitude ; mais il mettoit de la différence entre la recherche de la vérité, les usages communs de la vie ; entre

De Pyrrhon.

Diog. Laërt. in Pyrrhon.

Lucien, dial. des sect. à l'encan.

philosopher, & se conduire à l'ordinaire. Il se laissoit entrainer par les loix & les coutumes, sans former aucun jugement, ni adhérer à aucune opinion. Il fut bien éloigné d'être tel, qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun péril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant pas les chiens qui le vouloient mordre, fuïant la compagnie des hommes, errant, solitaire, ou demeurant immobile dans le même état. Une pareille conduite lui a été attribuée, pour le tourner en ridicule, par des personnes peu sincéres ou mal informées: & une preuve du contraire est que ses citoïens lui déférérent une des plus importantes magistratures de la ville; qu'ils accordérent en sa faveur l'exemption des charges publiques aux philosophes; que les Athéniens lui donnérent droit de bourgeoisie; & qu'il reçut des présents d'une grande valeur de la part d'Alexandre.

Pyrrhon a vécu 90. ans, & cette longue vie porte encore à croire qu'il n'étoit pas si insensé dans ses actions, que dans sa doctrine. On raconte cependant qu'aïant trouvé son maître Anaxarque dans un fossé, il passa outre, sans lui offrir aucun secours; & Anaxarque lui-même avoüa *que cette indifférence étoit*

un fort beau trait de philosophie.

Pyrrhon étoit regardé comme un homme affranchi de toute passion, & supérieur à l'humanité. La crainte d'un chien l'aïant obligé un jour de se cacher derriére un arbre, il répondit à ceux qui l'en railloient : *qu'il étoit bien difficile de dépoüiller l'homme entiérement.* Ce n'étoit pas la crainte du chien, mais cette honte d'en avoir eu peur, qui étoit une passion blâmable ; & il montra par cet exemple, que l'excès n'est jamais d'accord avec soi-même. Euryloque, un de ses disciples, soutint mal cette incapacité d'être émû, que les Grecs nomment en un seul mot *ataraxie* ; car étant transporté de colére contre un cuisinier, qui lui avoit fait un mauvais ragoût, il le poursuivit, une broche à la main, jusques dans le marché d'Elée.

Pyrrhon dans une tempête, voïant touts les hommes fort effraïés, apperçut un pourceau, qui sans connoître le danger, ou sans en tenir compte, n'avoit rien perdu de son appétit ordinaire. Pyrrhon en témoigna beaucoup d'admiration, & dit *que c'étoit là le vrai modéle du sage.*

Plutarq. de l'avancem. dans la vertu.

Ses disciples furent appellés de son nom *Pyrrhoniens.* Ils portérent aussi le nom de *Sceptiques*, sous lequel ils sont

fort connus, parce qu'ils considéroient le pour & le contre; celui de *Zététiques*, comme cherchant continuellement la vérité; & celui d'*Aporétiques*, comme doutant de tout.

Pyrrhon. hyp. lib. 1. c. 1.

Sextus Empiricus a divisé la philosophie en trois branches, premiérement de ceux qui se vantent d'avoir trouvé la vérité: il les appelle les dogmatiques; tels sont les sectateurs d'Aristote, de Zénon, d'Epicure. Secondement de ceux qui estiment que la vérité est introuvable, comme Clitomaque, Carnéade, & le plus grand nombre des Académiciens. Troisiémement de ceux qui la cherchent, sans sçavoir s'il est possible de la trouver ou non: ces derniers sont les Sceptiques, ou Pyrrhoniens.

Pyrrhon n'a rien écrit; ses disciples ont laissé des ouvrages qui ont été combattus, non seulement par l'extravagance de leurs principes, mais encore par leurs perpétuelles contradictions avec ces principes: car ils doutoient de leur existence; mais pour douter, pour être incertain même si l'on doute, il faut exister.

De la philosophie Pyrrhonienne.

Les Pyrrhoniens se gardoient de tomber dans aucune assertion, soit positive, soit négative. S'ils étoient pressés par les objections du sentiment de voir, de penser, d'exister, ils répondoient qu'ils ne

sçavoient ce que (1) c'étoit que la lumiére, ni la pensée, ni l'être, ou le néant. Ils n'admettoient aucune régle de discerner la vérité, & ils regardoient toute sorte de raisonnements, comme également frivoles : quelques raisons qu'on leur opposât, ils en alléguoient (2) de contraires, pour favoriser une opinion opposée ; les hommes, selon eux, ne devant rien affirmer, rien définir, rien juger. Ils n'avançoient cette derniére proposition, que par maniére de doute ; & ils la comparoient à une médecine, qui ne chasse pas seulement (3) de notre corps les mauvai-

Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 6.

(1) *Mais il est fort différent de sçavoir ce que c'est que l'être & le néant, ou de douter de son existence. Je puis n'être pas assez philosophe pour définir l'être & le néant; mais je ne puis être assez stupide pour ne pas connoître que j'existe. Si le Pyrrhonien s'obstine à soutenir qu'il ne sçait s'il pense, ni s'il existe : que des propositions fausses paroissent évidentes à ceux qui rêvent, à ceux qui ont le transport au cerveau, ou à ceux qui sont insensés; & qu'il pourroit se faire qu'il fût sans s'en appercevoir dans quelqu'un de ces trois états, je cesserai de raisonner avec lui, & je lui passerai même cette proposition, qu'il pourroit bien se faire qu'il fût dans l'un de ces états.*

(2) Sic Protagoras ait de omni re in utramque partem disputari posse ex æquo, & de hâc ipsâ, an omnis res in utramque partem disputabilis sit. *Sen. epist.* 88.

(1) Καθάπερ τὰ καθαρτικὰ τῶν φαρμάκων οὐ μόνον τοὺς χυμοὺς ὑπεξαιρεῖ τοῦ σώματος, ἀλλὰ καὶ

ſes humeurs, mais qui ſe chaſſe elle-même, avec les humeurs qu'elle a rencontrées.

Les Pyrrhoniens auroient donc beſoin d'un langage nouveau; car les façons de parler ordinaires ſont formées de propoſitions affirmatives, qui ne leur conviennent pas: ainſi quand ils diſent: *Je doute*, ils veulent faire entendre, qu'ils ſont même incertains s'ils doutent. Ils n'admettoient rien de vrai, ni de faux; car comme, ſelon eux, les préjugés, les coutumes, les phantaiſies des hommes font regarder par les uns comme vrai, ce que les autres eſtiment faux, il faudroit que toutes choſes fuſſent vraies, & fauſſes en même temps.

Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 7.

Sextus Empiricus dit que le Pyrrhonien acquieſce aux choſes qui ſont purement ſenſibles, & que lorſqu'il ſent de la chaleur, il n'entend pas douter qu'il ſente de la chaleur. Dans la bouche de gens raiſonnables, ne ſeroit-ce pas là un aveu de la certitude de l'exiſtence? Car peut-on ſentir ſans exiſter?

Le but de la Sceptique eſt de rendre l'eſprit parfaitement tranquille, & de déraciner les paſſions: ceux qui admettent

ἑαυτὰ τοῖς χυμοῖς συνεξάγει. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 1. c. 28.*

des biens & des maux, ſont continuellement agités du déſir qui les entraine vers les uns, & de la crainte qui leur fait éviter les autres; mais celui qui doute, s'il y a dans la nature aucun bien ou aucun mal, n'eſt pas ſuſceptible de trouble.

L'homme n'eſt pas exemt, par la philoſophie Sceptique, des impreſſions que les ſens reçoivent, comme celle du froid & du chaud; mais le Pyrrhonien n'ajoute pas à ces impreſſions le jugement, que le froid & le chaud ſoit un bien ou un mal. Le Sceptique a la perception & l'intelligence à la maniére des autres hommes; mais il en demeure là, il n'admet aucune conviction, il ne porte même aucun jugement, & n'a aucune opinion. Il examine toutes les déciſions des dogmatiques, mais en ſuſpendant toujours ſon jugement, & en cherchant continuellement la vérité. Pour entretenir cette perpétuelle ſuſpenſion ou indétermination, il oppoſe les apparences aux apparences, les raiſonnements aux raiſonnements, ou les raiſonnements aux apparences.

Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. c. 12.

Ib. lib. 2. c. 1. & 9.

Les Pyrrhoniens rejettoient les témoignages des ſens, & les opérations de l'entendement, doutant même ſi les ſens & l'entendement exiſtent. Ils prétendoient

tirer de grands avantages des contradictions des dogmatiques. Les opinions, » disoient-ils, qu'on estime aujourd'hui » des vérités, & qui ont succédé à d'autres » opinions contraires, seront peut-être » détruites à l'avenir par de nouvelles » découvertes. Parmi les dogmatiques, » Dicéarque a soutenu qu'il n'y a point » d'entendement; Gorgias a affirmé que » rien n'existe. En supposant que l'entendement existe, qui pourroit connoître » sa nature? Qui pourroit expliquer quelle est sa substance, & en quel lieu il réside? Les hommes ne peuvent fonder » aucune opinion sur un moïen aussi » éloigné de leur connoissance. Cet entendement non seulement est guidé par » des sens trompeurs, mais il ajoute encore aux erreurs des sens, celles qui lui » sont particuliéres, comme lorsque de » ce principe, que le miel paroît doux » aux uns, & amer aux autres, Démocrite en tire cette conclusion, que le » miel n'est ni doux ni amer, & qu'Héraclite en infére, que le miel est doux & » amer en même-temps. Pour juger des » apparences que nous recevons des sujets, dit Montagne, il nous faudroit » un instrument judicatoire; pour vérifier cet instrument, il y faut de la démonstration, pour vérifier la démons-

Liv. 2. c. 12.

» tration un inſtrument : nous voilà au
» roüet. «

Il n'y a point là de cercle vitieux, comme Montagne voudroit le perſuader. Je n'ai beſoin d'aucune démonſtration pour me convaincre que j'ai un entendement. Ces vérités, *je penſe*, *j'exiſte*, ſont antérieures à toute démonſtration : elles ſont certaines par la force invincible du ſentiment. Ne ſeroit-il pas également injuſte & ridicule d'exiger d'un homme qu'il prouvât que la lumiére brille, & qu'il la voit? Elle eſt elle-même la preuve de ſon éclat, & ne peut avoir d'autre preuve. Mais la lumiére du monde matériel n'eſt qu'une foible image de la lumiére du monde intellectuel. C'eſt un artifice bien foible que celui dont uſent les Sceptiques, de ramaſſer touts les exemples des raiſonnements & des coutumes contraires au bon ſens. Il eſt certain que les égarements de l'eſprit & du cœur, & la diverſité des préjugés & des motifs ont jetté les hommes dans toute ſorte d'excès. Les Pyrrhoniens n'en peuvent point trouver ailleurs de plus inſenſés que dans leurs propres diſcours. Mais la vérité & l'évidence réclament ; il ne tient qu'à l'entendement de ſe rendre attentif à leurs voix. Les hommes ne ſe trompent que par leur faute ; lorſqu'ils

abusent des facultés qu'ils ont reçues de Dieu, qui est incapable de les tromper.

C'est une des vérités fondamentales, & à l'évidence de laquelle aucun esprit ne peut refuser sincérement d'acquiescer. Elle a été cependant attaquée par deux Pyrrhoniens modernes, qui ne cherchoient apparemment qu'à briller par des paradoxes. Le premier de ces Pyrrhoniens est Bayle, qui a opposé cette hypothése : *Il peut y avoir beaucoup d'esprits, non seulement plus bornés que l'homme à certains égards, mais aussi plus volages & plus capricieux. Que sçait-on s'ils n'aiment pas à se divertir à nos dépends, & à nous faire courir après des énigmes, où ils mêlent tout exprès du puéril & du frivole, pour se procurer un spectacle plus ridicule? Que sçait-on si nous ne leur servons pas de joüet comme les bêtes nous en servent? Que sçait-on s'ils ne trouvent pas dans le mouvement de nos esprits animaux un obstacle qu'ils ne peuvent vaincre, lorsqu'ils souhaiteroient de se rendre intelligibles?* Il faut avoüer que l'esprit de l'homme est aussi fertile en illusions, que le seroit cette troupe de lutins imaginée par Bayle. Mais quiconque fera une attention sérieuse à cette hypothése, sera convaincu qu'il est impossible que Dieu ait livré des créatures raisonnables aux esprits trom-

Dict. not. sur Artémidore.

peurs. S'ils exercent en quelques rencontres, leur empire ſur nous, c'eſt par l'abus que nous faiſons de notre liberté ; mais ils ne peuvent nous tromper au ſujet des vérités qui portent le charactére divin de l'évidence, & qui ſont, pour ainſi dire, marquées au ſceau de la vérité primitive, incompatible avec l'eſprit de menſonge. L'auteur du traité de la certitude morale a fort bien refuté cette hypothéſe extravagante de Bayle : *La bonte de Dieu*, dit-il, *me raſſûre parfaitement contre la crainte d'une erreur qui ſeroit inſurmontable. Touts les agents libres étant ſoumis à l'empire du créateur, dont la providence dirige toujours leur action & la retient dans certaines bornes, le même principe qui l'empêche de nous faire lui-même de telles illuſions, l'engage à ne jamais ſouffrir que d'autres êtres nous les faſſent.* *Tr. de la certit. moral. ch. 7.*

Le ſecond Pyrrhonien s'y prend d'une maniére différente : *Dieu*, dit-il, *en nous faiſant naître incapables de découvrir certainement aucune vérité, ne nous a pas trompés, puiſqu'il nous a mis en pouvoir de découvrir nous-mêmes cette incapacité.* 1. Ce ſubterfuge, emploïé par l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, eſt un aveu du principe, que Dieu ne peut nous tromper. C'eſt un ſophiſme toujours appuïé ſur cette propo-

ſition, contraire au ſentiment intérieur, qu'il n'y a point d'évidence. Mais tout homme ſent qu'il eſt entraîné invinciblement par elle; & aucun Pyrrhonien ne peut douter de bonne foi s'il exiſte. 2. Il répugne à l'idée de Dieu de lui attribuer un ouvrage, où l'on ne trouve aucune trace de ſageſſe & de bonté. Or telle ſeroit une créature, capable de réflexion, qui douteroit ſi elle exiſte, ſi exiſter eſt un bien, ſi elle a des graces à rendre à ſon créateur, s'il y a des devoirs, une juſtice, &c.

M. de Crouz. Exam. du Pyrrhon. p. 771.

Tout homme de bon ſens n'a qu'à s'en tenir fermement, en ce qui concerne l'évidence, au témoignage de *cette lumiére naturelle qui éclaire tout homme qui vient au monde.* Qu'on n'objecte point les ſonges ni la folie : nous connoiſſons les ſonges; nous connoiſſons les délires des maladies. Le témoignage de notre conſcience nous ſuffit pour faire la comparaiſon d'un ſonge ou d'un tranſport au cerveau avec l'évidence. Si quelqu'un le nie, il mérite d'être retranché du nombre des êtres raiſonnables; & l'on ne peut que le plaindre de ſa folie. *Je reconnois*, dit des Cartes, *une très notable différence entre le ſommeil & la veille, en ce que notre mémoire ne peut jamais lier & joindre nos ſonges les uns avec les autres & avec*

Des Cartes. Medit. 6.

la ſuite de notre vie, ainſi qu'elle a coutume de joindre les choſes qui nous arrivent, lorſque nous ſommes éveillés..... Ainſi quand j'apperçois des choſes dont je connois diſtinctement & le lieu d'où elles viennent, & celui où elles ſont, & le tems auquel elles m'apparoiſſent, & que ſans aucune interruption, je puis lier le ſentiment que j'en ai avec la ſuite du reſte de ma vie, je ſuis entiérement aſſûré que je les apperçois en veillant, & non point dans le ſommeil. Et je ne dois, en aucune façon, douter de la vérité de ces choſes là, ſi après avoir appellé touts mes ſens, ma mémoire & mon entendement, pour les examiner, il ne m'eſt rien rapporté par aucun d'eux, qui ait de la répugnance avec ce qui m'eſt rapporté par les autres. On ne peut objecter ſérieuſement à cet examen ſolide, les illuſions foibles & paſſagéres d'un ſonge, qui rouleroient ſur les mêmes objets, & qui repréſenteroient les mêmes rapports & les mêmes liaiſons. Mais je ne ſuivrai pas des Cartes dans ce qu'il avance : *Que tout ce qui ſe préſente à mon eſprit avec évidence, même en ſonge, eſt abſolument véritable.* C'eſt abuſer d'un bon principe, & ſuppoſer même à la fois les deux contradictoires, le rêve & l'évidence, l'illuſion & la vérité. Car quoique ce qui ſe préſente à l'eſprit,

Des Cart. médit. 5.

pendant un songe ou pendant un transport au cerveau, puisse fortuitement être vrai, il ne mérite jamais aucune confiance que par l'examen qui peut s'en faire, lorsque le sommeil ou le transport ont cessé. Autrement il faudroit établir que la même régle pourroit être vraie & fausse alternativement; ce qui est absurde. Des Cartes devoit nier que l'évidence pût jamais se trouver dans un rêve, au lieu de soutenir que bien même que l'on dormît, tout ce qui se présente à l'esprit avec évidence, est absolument véritable.

Elem. de métaph. entret. 5. L'évidence est très-bien définie par le P. Buffier, *ce qui est tellement imprimé dans l'esprit de touts les hommes, qu'il leur est impossible de juger autrement* On entend par touts les hommes, touts ceux qui sont raisonnables. Les premiéres vérités ne peuvent être démontrées: car toute démonstration est un enchaînement, ou au moins, une conséquence déduite d'un principe ou d'une vérité admise. Ainsi le principe lui-même, la premiére vérité, qui sert de fondement à la démonstration, n'en est pas susceptible, puisqu'elle cesseroit d'être principe ou premiére vérité. Une premiére vérité n'a pas besoin de preuve, ne pouvant être attaquée par aucune proposition qui fasse impression sur

sur un esprit raisonnable. Une premiére vérité est celle qui est apperçue des hommes de touts les temps & de touts les païs, qui en y faisant réflexion font usage de leur raison: On peut regarder les propositions suivantes, comme d'éternelles vérités : *Une chose ne peut se faire elle-même. Un être infiniment parfait ne peut tromper. Ce qui est affirmé par le témoignage & le sentiment de touts les hommes, est incontestablement vrai. Le désir du bonheur & l'aversion du mal sont des sentiments communs à touts les hommes. Les contradictoires ne peuvent subsister, en même tems, dans un même sujet. Un effet composé d'un grand nombre de relations, qui a des révolutions réguliéres, ne peut être l'effet du hazard & ne peut être que l'effet d'une intelligence. Un fait attesté par un très grand nombre de gens sensés, qui disent en avoir été les témoins, ne peut être révoqué en doute. Les axiomes des mathématiques sont au nombre de ces vérités éternelles & nécessaires. Deux grandeurs égales à une troisiéme sont égales entr'elles. Le tout est plus grand que la partie, &c.* Les axiomes de morale ont aussi une certitude évidente : *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, &c.*

Toutes les idées, que nous concevons

clairement & distinctement sont vraies, & l'erreur ne peut se rencontrer avec l'évidence, parce que Dieu ne peut nous tromper.

Sext. Emp. Pyrrhon. hyp. lib. 2. c. 7.

Les Pyrrhoniens ajoutoient *qu'il ne peut pas y avoir plus de vraisemblance que de vérité. Car la vraisemblance est la ressemblance de la vérité; s'il n'y a point de vérité, il n'y a donc point de vraisemblance, puisque pour juger de la ressemblance du portrait de Socrate; il faut connoître la figure de Socrate.* Se persuadera-t-on jamais qu'un entendement capable de faire un raisonnement aussi suivi, puisse douter sincérement s'il existe?

De la différence de la seconde Académie & du Pyrrhonisme.

C'est une ancienne question & fort débattuë par plusieurs auteurs Grecs, de sçavoir, en quoi consiste la différence de la seconde Académie, & du Pyrrhonisme. Plutarque avoit fait un traité sur ce sujet, qui est développé avec beaucoup de subtilité dans Sextus Empiricus, & dans le traité moderne de la foiblesse de l'esprit humain.

Aul. Gell. lib. 11. c. 5.

Les Académiciens disoient que les apparences du bon se rencontroient dans certaines choses, & les apparences du mauvais dans d'autres; les Sceptiques regardoient toutes sortes d'apparences, comme indifférentes, pour faire naître aucune opinion de la bonté ou de la con-

venance d'une chose préférablement à une autre ; le choix de l'apparence n'étant qu'une conformité aux usages. Les Académiciens supposoient l'incompréhensibilité de toutes choses : les Sceptiques cherchoient continuellement la vérité, ne sçachant s'il est possible de la trouver. Les Académiciens proposoient une indétermination générale, & une suspension de tout jugement, comme la meilleure maniére de philosopher ; les Pyrrhoniens étoient indéterminés, sans donner aucune préférence à l'irrésolution sur l'affirmation. Les Académiciens disoient, par maniére de proposition affirmative, qu'ils ne sçavoient rien, & qu'ils ne sçavoient même pas, s'il est possible ou non de rien sçavoir ; les Pyrrhoniens disoient les mêmes choses, par forme de doute. Les Académiciens admettoient quelque sorte de probabilité dans les usages de la vie ; les Pyrrhoniens s'y conformoient, sans y connoître aucune probabilité. Les Académiciens avoüoient du penchant vers quelques objets ; les Sceptiques se laissoient entraîner par les exemples & par les coutumes, sans écouter aucun penchant. Les Académiciens, en excluant toute vraisemblance de jugements ou d'opinions, trouvoient quelque sorte de vraisemblance

dans les idées, & dans la maniére de concevoir ; les Sceptiques n'estimoient pas les idées plus vraisemblables les unes que les autres ; & l'esprit, selon eux, devoit rester dans une incertitude & une suspension perpétuelle, qu'ils nommoient *époque*.

Sext. Emp. lib. 1. *Pyrrhon. hypotyp. c.* 33.

Il faut avoüer cependant que la seconde Académie d'Arcésilas, & la philosophie sceptique de Pyrrhon n'étoient qu'une même secte, & que ce qui a donné lieu à leurs noms différents, a été que les sectateurs de Pyrrhon tenoient une échole particuliére, où ils reconnoissoient Pyrrhon pour chef ; au lieu que les sectateurs d'Arcésilas restoient dans l'Académie, & vouloient passer pour disciples de Socrate & de Platon.

Lorsqu'on objectoit aux Pyrrhoniens que la Sceptique n'étoit pas une secte, ils répondoient que si l'on entendoit par secte, un choix, une préférence, un enchaînement d'opinions, la Sceptique n'étoit point une secte ; mais que si par le terme de secte, on entendoit simplement une institution suivant laquelle, quoiqu'on se conformât à des apparences de loix & d'usages, & qu'on se servît même pour l'ordinaire des façons de parler communes, l'esprit cependant n'acquiesçât à aucune vérité, à aucun

dogme, ni à aucune opinion, & ne portât aucun jugement sur les conséquences de ce qui apparoissoit, ni sur les apparences mêmes, en ce cas la Sceptique étoit une secte.

Toutes ces subtilités de raisonnements sortent des bornes de la nature & de la raison; & on peut trancher la difficulté, en disant qu'il faut être insensé pour douter sincérement des vérités primitives, pour ne pas être persuadé des principes, dont nous sentons une conviction intérieure; & pour desavoüer les notions, dont la lumiére luit naturellement à l'esprit. Il n'est pas davantage possible de raisonner avec de telles gens qu'avec des insensés; & le seul bon parti à prendre, est de les citer au tribunal de l'évidence. Paschal nie avec raison qu'il puisse y avoir un Pyrrhonien de bonne foi. Des Cartes (1) soutient que nous ne pouvons pas douter que nous n'existions.

Nul Pyrrhonien de bonne foi.

Pens. c. 21.

. Jean-François Pic comte de la Mirandole, qui ne succeda pas moins à la science, qu'à la souveraineté de son oncle, renouvella dans le seiziéme siécle la philosophie Sceptique. Montagne dans le même siécle, La Mothe-le-Vayer & Bayle dans le dix-septiéme, & en dernier

Des Pyrrhoniens modernes.

(1) Non posse à nobis dubitari quin existamus. *Cartes. princip. philos. part. 1.*

lieu l'auteur du traité de la foiblesse de l'esprit humain, ont épuisé, soit du côté du raisonnement soit du côté de l'érudition, tout ce qui peut être allégué en faveur d'une philosophie si insoutenable.

Bayle a montré le Pyrrhonisme avec tout son danger. La Mothe-le-Vayer, & l'auteur du traité de la foiblesse de l'esprit humain, ont soutenu (comme nous l'avons déja observé au sujet de la seconde Académie) qu'il n'y avoit point de meilleure disposition pour recevoir les lumiéres de la foi, que cette philosophie Sceptique, ou cette suspension générale, qui chasse de l'entendement toutes les opinions naturelles, pour ne les remplir que des vérités de la foi. Mais à moins que le Pyrrhonien ne renonce à ses principes, comment pourra-t-il recevoir les lumiéres de la révélation? & s'il persiste à soutenir qu'on ne peut faire aucun usage de la lumiére naturelle, comment distinguera-t-il la révélation de l'imposture, & la vérité de l'erreur?

La lumiére naturelle doit se soumettre à la révélation, avec toute la docilité qu'elle trouve aisément dans l'expérience de sa propre foiblesse : mais si quelqu'un venoit à proposer cette instance; *Il faut captiver notre entendement par l'obéissance de la foi, jusqu'à ne pas se servir de la*

régle de juger, que la nature nous a donnée, le Pére Valérien Magni Capucin dit qu'il répondroit, *que c'est renverser la foi, étant absolument impossible de croire, sans l'aide d'un raisonnement, qui conclut que celui en qui nous croïons ne se trompe ni ne nous trompe.* Or ce raisonnement, sur lequel toute la religion est appuïée, ne peut avoir aucune force, si l'on détruit la régle naturelle de juger que Dieu nous a donnée. *De Catholicor. credendi regulâ.*

Ce n'est qu'en faisant usage de ma raison, que je puis m'assûrer des vérités révélées. Et la raison ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. De sorte que celui qui proscrit la raison pour faire place à la révélation, éteint ces deux flambeaux tout à la fois, & fait la même chose, que s'il vouloit persuader à un homme de fermer les yeux, pour mieux recevoir, par le moien d'un télescope, la lumiére éloignée d'une étoile qu'il ne peut voir par le seul secours de ses yeux. Maintenant que le Pyrrhonisme est plus à la mode que jamais, un des objets des plus importants de la philosophie est de contenir le doute dans de justes bornes. *Essai de l'entend. liv. 4. ch. 19.*

CHAPITRE DIXIE'ME.

Des Pythagoriciens.

NOus avons divisé la philosophie en deux branches principales, l'Ionienne & l'Italique ; & après avoir achevé l'histoire des principales sectes émanées de la premiére, il est dans l'ordre de remonter à la seconde. L'échole Italique est de quelques années seulement plus moderne que l'Ionienne : car Pythagore que l'échole d'Italie a reconnu pour chef, étant jeune, connut Thalés fondateur de l'échole Ionienne qui étoit déja vieux, & qui lui conseilla de voïager en Egypte, pour cultiver les dispositions qu'il avoit à la philosophie.

Cic. Tuscqu. lib. 1. Lactant, lib. 7. c. 8.

Suivant Cicéron & Lactance, Pythagore persuadé de l'immortalité de l'ame, par les leçons de son maître Phérécide, quitta le métier d'athléte, pour se donner tout entier à la philosophie.

De Pythagore. *Stanl. part. 8.*

Il y a plusieurs opinions différentes, sur la patrie de Pythagore, & sur le nom de son pére : le sentiment le plus général est que Pythagore, fils d'un statuaire nommé Mnésarque, étoit né à Samos la 3. année de la 53. Olympiade. Le roi

Numa, que quelques-uns ont fait disciple de Pythagore, a donc été beaucoup (1) plus ancien que ce philosophe.

S. Augustin (2) se fut aisément conformé à l'opinion qui fait Numa disciple de Pythagore, car il a mis Thalés du temps de Romulus. Or Thalés fut contemporain & même disciple, selon quelques-uns, de ce même Phérécyde, qui fut le maître de Pythagore. Phérécyde laissa en mourant ses ouvrages à Thalés. Ainsi en plaçant Thalés du temps de Romulus, Pythagore se trouve du tems de Numa. Mais suivant Denys d'Halicarnasse, il a été postérieur à ce roi de 4. générations, & suivant Plutarque de cinq. Diogéne de Laërce, Cicéron, Tite-Live, & Aulu-Gelle sont de même sentiment. Quelques-uns ont été d'avis que

Tzetz. ap. Menag. ad Diog. Laërt. c. 1.

Diog. Laërt. in Pherec.

Den. d'Halic. Antiq. Rom. liv. 2. T. Liv. lib. 1. Aul. Gell. lib. 17. c. 21.

(1) Pythagoras fuit in Italiâ temporibus iisdem, quibus L. Brutus patriam liberavit. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 4.

Pythagoras, cùm regnante Tarquinio superbo in Italiam venisset, tenuit magnam illam Græciam cùm honore & disciplinâ, tùm etiàm autoritate. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 1.

Ex quo etiàm quidàm Numam Pompilium regem nostrum fuisse Pythagoreum ferunt, qui annis permultis ante fuit quàm ipse Pythagoras. *Cic. de orator. lib.* 2.

(2) Eodem Romulo regnante, Thales Milesius fuisse perhibetur unus è septem sapientibus. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 18. *c.* 24.

ce fut un autre Pythagore, natif de Sparte, qui après avoir remporté le prix de la course en la 16. Olympiade, (dont la 3. année est la premiére du régne de Numa) vint en Italie, & que Numa se servit beaucoup de ses conseils : ce qui fit que plusieurs coutumes des Lacédémoniens furent mêlées parmi celles des Romains.

Plutarch. in Num.

Cicéron & Apulée ont dit que Pythagore fut disciple de Phérécyde ; & la plûpart des auteurs, qui ont écrit touchant Pythagore, veulent qu'il ait été aussi disciple du fameux Zoroastre à Babylone. Il commença ses voïages par la visite qu'il rendit, dans la ville de Milet à Thalés, qui étoit déja fort vieux. Il s'arrêta en Egypte, pendant l'espace de vingt-deux ans, appliqué à l'étude, & fréquentant divers colléges des prêtres qui étoient à Memphis, à Thébes, & à Héliopolis. Il se fit initier dans touts leurs Mystéres. Il passa à Babylone douze ans, qu'il emploïa à recevoir les instructions des Mages ; & aïant poussé ses voïages jusqu'en Ethiopie, en Arabie, & dans les Indes, il revint par l'isle de Créte & par Delphes. Il profita des lumiéres des sçavants de touts ces différents païs, & il visita les oracles les plus célébres. Suivant Hermippus, il s'attacha principalement aux

Cic. Tusc. lib. 1. Apul. Florid. lib. 2.
Jamblich. in Pythag. Apul. Florid. lib. 2.

Ap. Joseph contr. Apion. lib. 1.

opinions des Juifs, & des Thraces. Origéne rapporte que Pythagore puisa une grande partie de sa doctrine dans celle des Juifs; Usserius croit, après S. Clément d'Alexandrie, que Pythagore connut les saintes écritures, par les conversations qu'il eut avec les Juifs qui étoient à Babylone; & Porphyre nous apprend que non seulement Pythagore avoit consulté les Egyptiens, mais qu'il avoit eu aussi des conférences avec les Arabes, les Hébreux, & les Chaldéens. Apulée est d'avis que Pythagore avoit emprunté la meilleure partie de sa doctrine de celle des Brachmanes ou Gymnosophistes. Au retour de ces longs voïages, il s'établit à Crotone ville d'Italie, dans le voisinage de Tarente.

Orig. adverf. Celf. lib. 1.

Usser. annal.

Porphyr. in Pythag.

Apul. Florid. lib. 2.

Les uns prétendent que le nom de Pythagore lui fut donné parce qu'il avoit le talent (1) de persuader. Les autres, parce que sa naissance avoit été prédite par l'oracle d'Apollon; les autres parce qu'il n'y avoit pas moins de certitude & de sagesse dans ses discours, que dans les réponses de la Pythie. Il paroit que ses disciples regardoient ses paroles comme des oracles: & la meilleure raison qu'ils

Etymologie du nom de Pythagore.

Dacier, vie de Pythag.

(1) *Il faudroit écrire Pithagore, si l'on entendoit par ce nom, celui qui persuade la multitude.*

Αὐτὸς ἔφα. pûssent apporter entr'eux, c'étoit (1) ces mots, *Il l'a dit.*

Le titre de philosophe inventé par Pythagore.

Pythagore changea le nom de sage en celui de *philosophe*, titre plus modeste, & qui exprime seulement en Grec le désir de la sagesse. Pythagore comparoit la vie à l'assemblée des jeux Olympiques, où les uns se mêloient parmi les combattants, pour acquérir de l'honneur par la force & par l'adresse, les autres cherchoient du profit par quelque trafic, tandis qu'un petit nombre plus désintéressé ne s'occupoit que du spectacle. *De même*, ajoutoit-il, *parmi les hommes qui arrivent en ce monde, les uns sont desireux d'honneur, les autres de richesses : quelques-uns assez rares préférent la contemplation & la science, & sont desireux de la sagesse, c'est à dire philosophes.* Mais cette comparaison de Pythagore s'écarte du véritable objet de la philosophie, qui ne se borne pas à la vie contemplative ; les plus célébres philosophes aïant reconnu que nous sommes nés pour la société, & que nous devons lui rendre touts les services qui dépendent de nous. La véritable phi-

(1) Nec verò soleo probare id quod de Pythagoricis accepimus, quos ferunt si quid affirmarent in disputando, cùm ex eis quæreretur quarè ità esset, dicere solitos : ipse dixit. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

losophie ne consiste donc pas à renoncer à la vie active, mais à en pratiquer les devoirs, non en vuë du profit & de l'honneur, mais par l'amour de la sagesse.

Pythagore aïant entendu, lorsqu'il passoit devant la boutique d'un maréchal, l'harmonie qui résultoit des coups de marteau qui frappoient une enclume à intervalles réglés, il pesa ces marteaux pour connoître les différences de son produites par l'inégalité de leur pesanteur. Il prit ensuite des cordes semblables par la matiére, la grosseur, & la longueur. Il y suspendit des poids qui répondoient à la grosseur des marteaux; & touchant ces cordes par intervalles réglés, il trouva qu'elles rendoient des sons proportionnés aux sons de l'enclume. Il imagina ensuite de donner à la tention & à la grosseur des cordes les mêmes inégalités & les mêmes proportions. Ce fut l'origine des instruments de musique à corde.

Censorin. de die natal. c. 10. Macrob. lib. 2. in somn. Scip. c. 1. Boeth. lib. 1. de musio. c. 10.

La mort de Pythagore est rapportée par Eusébe à la derniére année de la soixante-dixiéme Olympiade. Cette mort a été racontée fort diversement. Les uns ont écrit que Pythagore & ses disciples vivant d'une maniére fort retirée, & se séparant du reste des citoïens, pour passer les journées entiéres dans les assem-

Euseb. chronic. lib. 2.

Stanl. part. 8. Porphyr. & Jamblich. in Pythag. Justin lib. 8.

blées mystérieuses qu'ils faisoient entr'eux, ils furent soupçonnés de conjuration contre la patrie : & que les Crotoniates mirent le feu à la maison, où Pythagore s'étoit enfermé avec ses disciples, dont il périt un grand nombre par les flammes ; que Pythagore se sauva & s'enfuit hors de la ville, mais que s'étant trouvé sur le bord d'un champ de féves, il s'arrêta & aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivoient, que de traverser ce champ, & de gâter les féves. Dacier rapporte une autre cause de cette émeute de Crotone, & prétend qu'elle fut excitée par Cylon jeune Crotoniate, que Pythagore avoit refusé de recevoir au nombre de ses disciples ; que le philosophe fugitif prit le chemin de (1) Locres, mais que les Locriens envoïérent au-devant de lui leurs principaux magistrats, pour le prier de se retirer ailleurs, & lui offrir touts les secours dont il auroit besoin, pour continuer son voïage ; qu'il passa à Tarente, d'où une nouvelle persécution l'aïant obligé de sortir, il se retira à Métapont ; mais que la

Diog. Laërt. in Pythag.

Vie de Pythag.

(1) *Locres, située autrefois dans le pays qu'on appelle maintenant la Calabre ultérieure, étoit la capitale de toute cette partie de l'Italie, que les anciens nommoient la grande Gréce. Cette ville se nomme aujourd'hui Gieraci.*

fédition de Crotone aïant été comme le fignal d'un embrafement général, les écholes de Pythagore furent détruites, & que lui-même âgé de 80. ou 90. ans fut tué à Métapont.

Selon Dicéarque, il fe réfugia dans le temple des Mufes, & y mourut après avoir réfifté à la faim, pendant quarante jours. D'autres auteurs racontent qu'au retour d'un voïage qu'il avoit fait à l'ifle de Délos, il termina fa vie par une mort volontaire, en s'abftenant de toute nourriture. Enfin fuivant quelques autres, il mena touts fes difciples au fecours des Agrigentins, contre ceux de Syracufe; & cette petite armée Pythagoricienne aïant été défaite, il fut tué près d'un champ de féves, autour duquel il fuïoit.

Tzetz. Chil. 11. hift. 366.

Diog. Laërt. in Pythag.

Juftin rapporte (1) que la mémoire de Pythagore fut en fi grande vénération, que l'on fit un temple de la maifon dans laquelle ce philofophe mourut à Métapont, & qu'il y fut adoré comme un dieu.

On lit dans Pline que l'oracle aïant ordonné aux Romains, pendant la guerre

Plin. lib. 34. c. 6.

(1) Cùm annos viginti Crotonæ egiffet, Metapontum migravit, ibique deceffit. Cujus admiratio tanta fuit, ut ex domo ejus templum facerent, eumque pro Deo colerent. *Juftin. lib. 20.*

des Samnites, d'élever deux statuës, l'une au plus grand capitaine, l'autre au plus illustre philosophe de la Gréce, ils dressérent ces deux statuës en l'honneur d'Alcibiabe & de Pythagore. La raison de préférer Pythagore à Socrate fut apparemment, que ces anciens Romains connoissoient beaucoup davantage la réputation de Pythagore, qui avoit établi son échole dans le canton de l'Italie appellé la grande Gréce. Ovide fait cet éloge magnifique (1) de Pythagore : *que son esprit s'éleva jusqu'aux cieux, & que ce philosophe penétra par les lumiéres de l'entendement les choses les plus cachées, que la nature a dérobées aux regards des hommes.* Théano sa veuve tint quelque tems l'échole après lui, & se remaria à Aristée qui succéda à Pythagore.

Joseph, de la guerr. contr. les Rom. liv. 2. c. 12. Joseph trouve une grande conformité entre les Esséens, & les Pythagoriciens : *Clem. Strom. lib. 5.* S. Clément d'Alexandrie témoigne que Pythagore se conforma à Moïse : *Clem. Strom. lib. 1.* quelques sçavants ont pris Pythagore pour le prophéte Ezéchiel : *S. Ambr. ap. Cornel. à Lap. in Ezech.* S. Ambroise croit que Pythagore étoit Juif : *Theodoret. serm. 1. de fide. Clem. Strom. 1.* Théodoret & S. Clément d'Alexandrie avancent même qu'il fut circoncis. On dit qu'il a paru un

(1) Mente Deos adiit, & quæ natura negavit
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Ovid. metam. lib. 15.

théſe ſoutenuë par quelques Carmes, dans un chapitre général tenu à Beziers vers la fin du dernier ſiécle, dans laquelle ils avançoient que Pythagore avoit été Carme, & qu'en qualité de prieur des Carmes, il avoit gouverné leurs convents de Samos & de Crotone. *Fayd. Sopho.*

Plutarque ſe trompe en diſant que Pythagore n'a laiſſé aucuns ouvrages, & qu'il ne vouloit pas que ſes préceptes fuſſent écrits. Cette autorité ne peut balancer les témoignages nombreux, qui prouvent que Pythagore avoit composé pluſieurs ouvrages. Le petit poëme, qui eſt venu juſqu'à nous, ſous le titre *des vers dorés de Pythagore*, eſt un ouvrage de Lyſis philoſophe Pythagoricien, qui fut précepteur d'Epaminondas. Porphyre croit que la plus grande partie de la philoſophie de Pythagore s'eſt perduë, ſoit à cauſe des énigmes & de l'obſcurité dont elle étoit enveloppée, ſoit parce que les philoſophes, qui ſont venus depuis, comme Platon, Ariſtote, Speuſippe, Xénocrate, ont ſupprimé ce qu'il y avoit de plus curieux pour en orner leurs écrits, comme de leurs propres inventions : plagiat, dont les Pythagoriciens ſe plaignoient ouvertement. *Plutarq. in Num.* *Stanl. in Pythag.* *Pauſan. in Bœot.*

Pythagore laiſſa ſes écrits à Damo ſa fille, avec défenſe de les publier. Damo *Dacier, vie de Pythag.*

obéit si exactement que, quoique réduite à une extrême pauvreté, elle refusa une grosse somme, qui lui fut offerte de ces ouvrages. Diogéne de Laërce rapporte qu'il n'étoit pas permis d'expliquer les dogmes de Pythagore, jusqu'à Philolaüs de Crotone, qui développa le premier le sens de ses symboles, & de ses expressions énigmatiques. Dion de Syracuse acheta de Philolaüs les écrits de Pythagore, dont il païa cent mines qui reviennent à cinq mille francs de notre monnoie.

In Pythag.

Jamblich. In Pythag.

De l'abstinence des féves.

Jamblich. in Pythag.

S. Ambros. lib. 2. de virginit. c. 4.

Si l'on en croit Jamblique, Timicha célébre Pythagoricienne se coupa la langue, avec les dents, à la question pour ne point révéler le secret de sa secte. Il ne s'agissoit que de découvrir à Dénys tyran de Syracuse, ce que Pythagore entendoit par le précepte de l'abstinence des féves. De touts les symboles Pythagoriques, aucun n'a tant exercé les sçavants, que celui par lequel l'usage des féves étoit défendu.

Les uns ont prétendu que le motif de cette défense étoit de peur que leur suc grossier n'appesantît le cerveau, & ne le rendît moins propre à l'étude. S. Clément d'Alexandrie (1) cite un vers d'un Pytha-

(1) Ισόν τοι κυάμους τρώγειν, κεφαλάς τε τοκήων. *S. Clem. Alex. Strom. lib. 3.*

goricien, dont le sens est *qu'il y a autant de mal à manger des féves ; qu'à manger les têtes de ses parents.* Sextus Empiricus se sert (1) de la même comparaison. Hérodote témoigne que les Egyptiens s'abstenoient des féves, qu'ils n'en semoient point, que leurs prêtres se faisoient même un scrupule de les regarder, comme étant des légumes immondes : ce qui a donné lieu de penser que Pythagore avoit pris chez les Egyptiens cette aversion, que Lucien attribue à ce que les féves cuites & exposées à la lune pendant un certain nombre de nuits, se convertissent en sang. C'est peut-être sur l'opinion de ce changement des féves en sang, que Pythagore fondoit une (2) parenté mystérieuse avec ces légumes. Cicéron est d'avis que les féves avoient été défenduës par Pythagore, parce qu'elles étoient contraires à la vérité des songes. D'autres prétendent que le précepte de l'abstinence des féves doit être entendu figurément, soit que ce philosophe enseignât à ses disciples, par ce symbole, l'abstinence des magistratures & de toute administration publique, parce qu'aux élections & aux

Herodot. Euterp.

Dial. des sect. à l'encan.

Cic. de divinat. lib. 1.

Erasm. adag. Dacier, vie de Pythag.

(1) Ταῦτον ἂν τὰς κεφαλὰς φαγεῖν φασὶ τῶν πατέρων, ἢ κυάμους. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 25.*

(2) Faba Pythagoræ cognata. *Hor.*

jugements, on donnoit les suffrages avec des féves noires & blanches ; soit que par les féves il désignât l'impureté, & qu'il recommandât la continence. Toute cette dispute sera terminée, si l'on ajoute foy à ce qui a été écrit (1) par Aristoxéne disciple d'Aristote, que Pythagore faisoit sa nourriture la plus ordinaire des féves, les estimant très-saines. Les Romains avoient aussi leur superstition concernant les féves. Pompeius Festus remarque (2) qu'il n'étoit pas permis au prêtre de Jupiter de les toucher, ni même de prononcer leurs noms, parce qu'on les regardoit comme consacrées aux morts : qu'elles étoient emploïées dans les sacrifices & dans les cérémonies funébres ; & que la fleur de ces légumes paroissoit avoir quelque signification de mauvais présage.

(1) Πυθαγόρας δὲ τῶν ὀσπρίων μάλιστα τὸν κύαμον ἐδοκίμασε λίαν, κινητικόν τε γὰρ εἶναι καὶ διαφορητικόν. Διὸ καὶ μάλιστα κέχρηται αὐτῷ. Id est, Pythagoras in leguminibus fabam præcipuè approbavit ; motum enim maximè excitat, & alvum ciet. Quamobrem eâ maximè usus est. *Aristoxen. ap. Aul. Gell. lib.* 4. *c.* 11.

(2) Fabam nec tangere nec nominare Diali Flamini licet, quòd ea putetur ad mortuos pertinere. Nam & lemuralibus jacitur larvis, & parentalibus adhibetur sacrificiis, & in flore ejus luctûs litteræ apparere videntur. *Fest. in voc. Fabam. Varr. ap. Plin. lib.* 18. *c.* 1.

Les symboles de Pythagore ont été recueillis par plusieurs sçavants. On peut les voir dans les adages d'Erasme au commencement, ou dans la traduction que Dacier en a faite. Ces symboles contenoient des instructions morales, que les commentateurs ont tâché de deviner. Comme lorsque Pythagore ordonne *de chausser le pié droit le premier, & de laver le pié gauche avant le pié droit*, il a fait entendre, dit-on, de faire les affaires utiles les premiéres, & de ne donner que le second rang aux occupations agréables. La défense *de manger de la main gauche* a été expliquée de la prohibition de tout gain illicite : quand il commande *de se gratter le devant de la tête en sortant, & le derriére de la tête en rentrant*, il enseigne à songer attentivement le matin à ce que l'on doit faire, & le soir à se rendre un compte exact de ce qu'on a fait pendant la journée. La défense *de s'asseoir à table, si le sel n'y a été mis auparavant*, est un précepte d'observer la justice en toutes nos actions ; & l'avertissement *de ne souffrir aucune hirondelle sous le toit*, est un avis de bannir les amis intéressés. Le symbole *de ne point manger son cœur*, est une exhortation de ne pas se laisser accabler par le chagrin ; celui *de ne pas porter un anneau étroit*, s'entend aisément de la

Des symboles de Pythagore.

conservation de la liberté ; & celui *de ne pas remuer le feu avec l'épée*, signifie de ne pas irriter la colére par des injures.

De la Métempsychose.

Reuchl. de art. caball. *Dacier, vie de Pythag.*

Reuchlin & Dacier mettent l'opinion de la métempsychose au rang des symboles, & ils prétendent que Pythagore ne l'a jamais enseignée que par allégorie, & pour inspirer l'horreur des vices, en feignant que l'ame qui s'étoit laissé dominer par la colére, passoit dans le corps d'un ours ; que celle qui étoit souillée par les débauches, étoit envoïée dans le corps d'un porc ; la paresseuse, dans un poisson ; l'inconstante, dans un oiseau ; se servant d'autres pareilles descriptions capables de faire impression sur les entendements grossiers.

Diog. Laërt. in Pythag. *Ovid. metā. lib. 15.*

Pythagore n'avoit pas défendu de se nourrir de la chair des animaux, à cause de l'opinion de la métempsychose, mais par un motif d'humanité, & pour accoutumer ses disciples à une nourriture plus aisée à préparer, plus saine, & plus propre à rendre l'esprit subtil & délié.

Herodot. Euterp.

Le sentiment le plus général attribuë à Pythagore le dogme de la métempsychose comme une opinion, qu'il enseignoit réellement & sans figure, & qu'il avoit tirée des Egyptiens, chez lesquels elle avoit commencé, suivant le témoignage d'Hérodote. Pour autoriser sa doc-

trine sur la métempsychose, il disoit *qu'il se souvenoit fort bien* (1) *d'avoir été Ethalide & Euphorbe ensuite, à telles enseignes qu'il avoit été tué par Ménélas; d'avoir passé depuis la guerre de Troïe par le corps d'Hermotime, & enfin par celui d'un pescheur de l'isle de Délos, nommé Pyrrhus.* Pour convaincre quelques incrédules, il les mena avec lui dans le temple de Junon à Argos, & leur montrant un bouclier suspendu (2) parmi plusieurs autres, leur dit: *Voilà le bouclier dont je me servois, lorsque j'étois Euphorbe*, & ce bouclier aïant été détaché, on trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans. *Diog. Laërt. in Pythag.*

C'est à ce sujet que Lactance (3) fait

(1) Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ.
Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondàm,
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ;
Cognovi clypeum lævæ gestamina nostræ,
Nuper Abanteïs templo Junonis in Argis. *Ovid. metam. lib.* 15.

(2) .... Clypeo Trojana refixo
Tempora testatus. *Hor. lib.* 1. *Od.* 28.

(3) Quòd si benè sensisset de his quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquàm sibi tàm petulanter mentiendi licentiam vindicasset: sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. instit. lib.* 3. *c.* 18.

cette invective contre Pythagore : *S'il eût eu bonne opinion des hommes, ausquels il parloit, s'il les eût regardés comme des personnes raisonnables, eût-il osé proférer des mensonges si impudents, & étaler à leurs yeux une vanité si ridicule ?* Lucien dans la conversation de Mycillus avec son coq, fait dire à cet oiseau qu'il se souvient d'avoir été Pythagore, & ensuite Aspasie femme de Périclés.

Dial. intit. le songe.

Hermippus rapporte que Pythagore s'étant caché quelque tems dans une demeure souterraine, & en étant sorti fort maigre & fort pâle, voulut persuader qu'il revenoit des enfers. Il regardoit les nombres, comme un élément universel ; il leur rapportoit l'origine de toutes les substances ; & il enseignoit que la vertu & la santé n'étoient que des harmonies : que l'homme étoit formé du rapport de certaints nombres, établissant l'unité pour principe de la génération, & la pluralité pour principe de la corruption. Ceux qui veulent justifier sa doctrine, prétendent qu'il n'emploïoit les nombres, que comme les signes, & non comme les principes des choses. Aristote & Cicéron attribuent aux Pythagoriciens, & non à Pythagore, d'avoir rapporté l'origine de tout ce qui existe aux nombres.

Ap. Diog. Laërt. in Pythag.

Aristot. metaph. lib. 12. c. 3. Cic. Acad. quæst. lib. 2.

Pythagore a eu la réputation d'être magicien.

magicien. On a raconté de lui, qu'il avoit apprivoisé une aigle avec laquelle il conversoit ; qu'il fit sortir un bœuf d'un champ de féves, en prononçant quelques paroles ; qu'il montra une de ses cuisses qui étoit d'or, dans l'assemblée des jeux Olympiques ; qu'il prédisoit les choses futures, & qu'il se fit voir le même jour & à la même heure, en la ville de Crotone & en celle de Métapont.

Cœl. Rhodig. lib. 19. c. 7.

Orig. contr. Cels. lib. 6. Amm. Marcell. lib. 22. c. 16. Ælian. lib. 2. Variar. c. 26.

Cœlius Rhodiginus, l'ancien commentateur d'Aristophane, en la comédie des nuées, & Stanleï témoignent que Pythagore traçoit des lignes avec du sang sur un miroir convexe d'une telle composition, qu'en l'exposant à la face de la lune, lorsqu'elle étoit pleine, on appercevoit dans le rond de cet astre les mêmes traits, qui étoient marqués sur la glace du miroir. Campanella soutient que cette opération du prétendu miroir de Pythagore est impossible, & il le prouve par des raisons très-solides, mais superfluës en une question si claire.

Du miroir de Pythagore.

Cœl. Rhodig. lib. 9. c. 23. Stanl. part. 8.

De sensu rerum. lib. 4. c. 16.

» Quand Agrippa, dit Naudé, s'est » vanté (1) d'avoir le secret du miroir » de Pythagore, & que Noël Des Com-

Naudé, apolog. c. 10.

(1) *C'est dans le premier livre de la philosophie occulte, c. 6. qu'Agrippa se vante de sçavoir la composition du miroir de Pythagore.*

» tes (1) a écrit que du tems de François
» I. & de Charles-Quint, on sçavoit à
» Paris la nuit, tout ce qui s'étoit passé le
» jour, au château de Milan; le premier
» ne le disoit, que pour se vanter & met-
» tre en vogue; & la relation du dernier
» est une pure fable & bourde controuvée
» par ceuxqui ont voulu joindre la magie
» aux armes de ces deux grands princes,
» comme l'on dit que firent autrefois
» Ninus & Zoroastre, Pyrrhus, Crœsus,
» Nectanebus, & Philippe de Macé-
» doine. «

Pythagore enseignoit de commencer la journée par la méditation, & la priére, & de la finir par l'examen de toutes les actions de la journée. C'étoit sur-tout le matin & le soir qu'il étoit recommandé à ses disciples de se recueillir en eux-mêmes, rappellant dans leurs mémoires les leçons qu'ils avoient entenduës la veille ou pendant la journée, les personnes qu'ils avoient vûës, les discours qu'ils avoient tenus, quelle avoit été leur conduite, comment ils devoient régler celle du jour commencé ou du lendemain, quel progrès ils avoient fait ou avoient pû faire dans la vertu.

Jamblich. & Porphyr. in Pythag.

Pythagore regardoit la musique, com-

(1) *Cet auteur est plus connu sous son nom Latin de Natalis Comes.*

me le fondement de la morale, & de cette tempérance qui doit régler toutes les modifications de l'ame, & calmer les agitations déréglées. C'est pourquoi il vouloit que ses disciples commençassent & finissent la journée par (1) la musique, qui n'étoit, selon lui, qu'une foible imitation de cette harmonie des cieux qu'il se vantoit d'entendre. Il est le premier, suivant Aristote, qui ait traité de la morale. Sa méthaphysique étoit fort défectueuse, puisqu'il soutenoit la métempsychose, & qu'il prodiguoit la raison & l'intelligence aux bêtes.

Quintil. lib. 9. Instit. c. 4.

Arist. Magnor. moral. lib. 1. c. 1.

Plutarch. de Placit. philosoph. l. 5. c. 20.

A l'égard de sa physique, il a connu la rondeur de la terre & les Antipodes. Il a été le premier qui ait découvert l'obliquité du zodiaque, & qui se soit fait une idée nette du cercle, & de la route que le soleil ou la terre décrit en un an. Il a fait voir que la lune reçoit sa lumiére du soleil, que l'arc en ciel n'est que la réfraction d'une lumiére refléchie; que l'étoile du soir nommée *Venus* & *Vesper*, est la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phosphore*. C'est sur ces premiéres découvertes, que toute l'as-

(1) *Montagne dit de son pére* : Il me faisoit éveiller par quelque instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servît. *Essais*, *l.* 1. *ch.* 26.

tronomie & la physique se sont élevées depuis.

Pythagore se vantoit d'entendre l'harmonie produite par le concert céleste, ou par les mouvements réguliers des révolutions des cieux & des planétes : & il prétendoit que la distraction & l'habitude empêchoient les hommes de gouter cette admirable musique, parce qu'ils sont inappliqués à ce qui leur est le plus important, & que l'habitude les rend insensibles aux phénoménes les plus admirables. *Il n'est pas possible*, disoit-il, *que les mouvements des corps célestes se fassent sans de très-fortes percussions de l'air qui produisent des sons proportionnés à la vîtesse, à la grosseur, & à la distance des planétes. Or comme il n'y a rien de fortuit, de tumultueux, ni de confus dans ces mouvements, il n'en peut résulter qu'un bruit mesuré & fort harmonieux.* Mais le son ne se produit pas par de simples percussions de l'air : il ne s'excite que par les vibrations des parties insensibles des corps sonores : & en supposant même qu'il résultât quelque son du mouvement des corps célestes, ils sont trop éloignés pour que ce son pût arriver jusqu'à nous.

Diog. Laert. in Pythag. Vitruv. lib. 9 c. 1. Diogéne de Laërce & Vitruve, rapportent que Pythagore fit le sacrifice de l'hécatombe ou de cent bœufs, pour re-

mercier les dieux d'avoir trouvé la démonstration (1) de ce probléme, que le quarré de l'hypothénuse, dans le triangle rectangle, est égal à la somme des quarrés des deux autres côtés. Suivant Plutarque, il n'immola qu'un bœuf en cette occasion, & Cicéron révoque même ce fait en doute, à cause du scrupule de toute la secte Pythagoricienne, de répandre le sang des animaux : ce qui a fait croire à Porphyre & à S. Grégoire de Nazianze, que Pythagore, dans cette occasion, n'offrit aux Muses que la représentation d'un bœuf.

Plutarch. non posse suaviter vivi secund. Epic. Cic. de nat. deor. lib. 3. Porphyr. in Pythag. S. Greg. Nazian. epist. 183.

Il faisoit passer ses disciples par beaucoup d'épreuves; il observoit leurs discours, leur ris, leur démarche : Il les assujétissoit à un silence de cinq ans, afin que détachés des choses sensibles, par une longue habitude, ils devinssent plus capables de méditer les objets sublimes de la philosophie. Pendant ce noviciat, ils étoient appellés *Auditeurs*, & s'ils étoient admis, on les nommoit *Initiés*. D'autres, comme Porphyre, ont prétendu que ces deux classes étoient deux états fixes, suivant les dispositions & les talents, que Pythagore trouvoit en ses disciples.

Jamblik. in Pyth.

Porphyr. in Pythag.

(1) *C'est la 47. proposition du premier livre des élémens d'Euclide.*

S. Justin. Dial. cùm Tryph. S. Justin raconte que s'étant adressé à un Pythagoricien pour être reçu au nombre de ses disciples, ce philosophe lui demanda s'il étoit sçavant en musique, en astronomie, & en géometrie: & que S. Justin lui aïant avoüé qu'il n'avoit qu'une teinture fort légére de ces sciences, le Pythagoricien refusa de l'admettre dans son échole, & lui fit une réprimande fort sévére, de ce qu'il s'y présentoit sans avoir les dispositions requises. *Pensez-vous*, lui dit-il, *être capable de méditer ce qui est honnête, & de contempler la vraie béatitude, si votre ame n'est exercée dans ces disciplines qui la détachent des choses sensibles, & qui l'accoutument aux choses intellectuelles.*

Aul. Gell. lib. 1. c. 9. Les Pythagoriciens, après avoir achevé leur noviciat, portoient touts leurs biens en commun. Si quelqu'un quittoit Orig. contr. Cels. lib. 2. la secte, touts les autres le regardoient comme mort, célébroient ses obséques, & lui élevoient un tombeau. Un certain Clem. Strom. 5. Hipparque aïant révélé quelqu'un des mystéres, fut chassé de l'échole, & ses confréres lui firent dresser un monument comme à un défunt. Il y avoit entr'eux une parfaite union, & une obligation indispensable, de se secourir mutuellement.

Union & morale des Jamblique rapporte à ce sujet qu'un Pythagoricien tomba malade dans une

hôtellerie ; aïant épuisé tout son argent, l'hôte lui fournit les secours nécessaires. Le malade se sentant près de mourir, écrivit en peu de mots son histoire, mit au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & recommanda à l'hôte d'afficher ce placard. L'hôte qui comptoit peu sur le placard, ne laissa pas de l'afficher. Un disciple de Pythagore passa, lut cette affiche, vit par le symbole qu'elle étoit d'un confrére, païa à l'hôte touts ses frais, & le récompensa encore de son humanité.

Pythagoriciens.
Jamblick. in Pythag.
Dacier, vie de Pythag.

Les Pythagoriciens regardoient le serment, comme une prophanation de la divinité : Syllus & Clinias aimérent mieux païer ce qu'ils ne devoient pas, que de jurer qu'ils ne devoient rien.

S. Basil. de legendis Græcor. libr.

Ils s'abstenoient de chair & de poisson, & généralement de tout ce qui avoit été animé. Ils se nourrissoient de fruits, de pain & de légumes : ils n'usoient même de ces aliments, qu'avec une grande sobriété. Mais il y avoit des Pythagoriciens d'une conduite moins austére, qui demeuroient dans leurs familles, & retenoient la propriété de leurs biens. Ils s'assembloient seulement en commun, pour s'instruire de la philosophie de Pythagore.

Le Scythe Abaris vint entendre Pytha- *Jamblich.*

in Pythag. *Strab. lib. 6* gore ; & le fameux Milon de Crotone fut aussi un de ses disciples.

Athen. lib. 1. c. 3. Philostr. lib. 1. in Apoll. c. 1. Empédocle d'Agrigente ayant remporté, le prix de la course à cheval dans les jeux de la 81. Olympiade ; & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple, suivant la coutume, ni en viande, ni en poisson, il fit faire la représentation d'un bœuf, composée avec une pâte de myrrhe, de miel, & de toute sorte d'aromates, & la distribua par morceaux à ceux qui se présentérent. Empédocle fut un des plus illustres Pythagoriciens ; il étoit né vers le commencement de la 73. Olympiade. Suidas nous apprend *In voc. Εμπεδ.* qu'il fut disciple de Parménide, & ensuite (1) de Thélaugés fils & successeur de Pythagore. Empédocle passoit pour avoir des connoissances surnaturelles & magiques, par le pouvoir desquelles il avoit *Plin. lib. 7. c. 52. Diog. Laërt. in proœm. & Emped.* ressuscité une femme. Pline & Diogéne de Laërce disent seulement qu'elle avoit été en létargie pendant sept jours. Empédocle mit la philosophie (2) en vers, suivant

(1) *Ceux qui ont fait Empédocle disciple de Pythagore sont tombés dans un anachronisme ; puisque Pythagore auroit été âgé de près de 100. ans à la naissance d'Empédocle.*

(2) Carmina quin etiàm divini pectoris ejus. Vociferantur & exponunt præclara reperta, Ut vix humanâ videatur Stirpe creatus. *Lucret. lib. 1.*

l'exemple qu'il en avoit reçu d'Hésiode, de Xénophane & de Parménide, & qui fut imité long-tems après par Lucréce. Il avoit aussi composé un poëme de trois mille vers sur les expiations.

Empédocle disoit qu'il avoit été fille, plante, oiseau, poisson. Il refusa de régner dans Agrigente, sa patrie, pour se donner tout entier à la philosophie. Quant à l'histoire qui rapporte qu'Empédocle se précipita (1) dans les flammes du mont Gibel, afin de passer pour un dieu, & de persuader, en disparoissant, qu'il avoit été enlevé aux cieux; Pausanias & Timée la maintiennent fausse, dans Diogéne de Laërce qui est de leur sentiment: & il y a lieu de croire que s'il tomba dans ces flammes, ce fut par un motif & par un malheur semblable à celui de Pline, qui fut englouti par l'embrasement du mont Vésuve, pour avoir voulu en examiner la cause de trop près. Néanthès racontoit qu'Empédocle étant tombé de son char en voïageant, s'étoit cassé la cuisse; & qu'il étoit mort de cette chute à l'âge de 77. ans. Mais Aristote ne lui a donné que 60. ans de vie: d'autres l'ont prolongée jusqu'à 109. ans.

Xant. & Tim. ap. Diog. Laërt. in Emped.

Stanl. in Emped.

(1) ..... Deus immortalis haberi
Dùm cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Hor. art. poët.*

Une preuve de l'excellence de la morale Pythagoricienne, c'est que Rufin, qui traduisit en Grec le recueil des maximes d'un Pythagoricien, nommé Sextus, l'attribua au pape S. Sixte. Pélage cita cet ouvrage, & S. Augustin tâcha de donner un sens orthodoxe au passage allégué par Pélage. S. Augustin reconnut depuis que Pélage l'avoit trompé, & il avertit que l'ouvrage traduit par Rufin étoit d'un philosophe, & non pas d'un Chrétien. S. Jérôme s'éleve contre cette fourberie de Rufin, qui avoit osé attribuer à un pape l'ouvrage d'un Pythagoricien. Baronius a conjecturé avec beaucoup de vrai-semblance, que Rufin avoit ajouté à l'ouvrage de Sextus plusieurs traits tirés de l'écriture sainte, afin de mieux persuader que c'étoit l'ouvrage d'un Chrétien.

S. Aug. de nat. & grat.

S. Aug. retract. lib. 2.

S. Hieronym. ad Ctesiph. advers. Pelagian.

Baron. Annal. t. 5. ad ann. 410.

Dans le seiziéme siécle, Reuchlin essaïa de ressusciter la philosophie de Pythagore en Allemagne, comme Marsile Ficin avoit rétabli la philosophie de Platon en Italie : mais cette entreprise de Reuchlin eut peu de succès, & la philosophie de Pythagore est restée en possession de son ancienne renommée, sans acquérir rien de nouveau.

CHAPITRE ONZIE'ME.

De la secte Eléate.

LA secte Eléate a eu pour chef Xénophane de (1) Colophon : qui fut contemporain d'Hiéron roi de Sicile, & du poëte Epicharme, suivant Clément d'Aléxandrie ; ou du philosophe Anaximandre, suivant Diogéne de Laërce : ce qui revient au même, c'est-à-dire qu'il florissoit vers la soixantiéme Olympiade, environ 536. ans avant J. C. Xénophane a vécu quatre-vingts douze ans. Il ne suivit ni la secte Italique, ni l'Ionienne. Il témoigna cependant beaucoup plus de penchant pour la philosophie de Pythagore, quoiqu'il s'en écartât en plusieurs rencontres. Touts ceux qui étant guidés du même esprit, & sans être entiérement Pythagoriciens, ont donné la préférence à la philosophie de Pythagore, doivent être rangés sous la secte Eléate, fort semblable à la secte Eclectique que nous expliquerons bientôt.

De Xénophane.

Stanl. in Xenophan.

Les deux principaux disciples de Xé-

(1) *Colophon ville d'Ionie, célébre par le temple & l'oracle d'Apollon Clarien. Les Géographes lui substituent aujourd'hui Altobosco ou Belvédére.*

nophane, Parménide & Zénon (qu'il ne faut pas confondre avec Zénon de Cyttie chef des Stoïciens) étoient (1) d'Elée, ville des Lucaniens en Italie, & firent donner à cette secte le nom d'*Eléate*. Suivant les uns Xénophane n'eut aucun maître; d'autres ont écrit qu'il fut disciple d'Archelaüs; mais il faudroit que ce fût un Archelaüs différent du maître de Socrate, Xénophane aïant été plus ancien que Socrate environ d'un siécle.

Diog. Laert. in Xenophan.

Xénophane soutint la pluralité des mondes, réduisit les éléments au nombre de quatre, traita des météores, & donna une forme ronde à la divinité. Il soutint, au rapport de Sotion, que toutes choses sont également incompréhensibles; & il pourroit, à cet égard, passer pour le fondateur du Pyrrhonisme. Il fut poëte en même-temps que philosophe, & il composa un poëme de deux mille vers sur Colophon sa patrie.

De Parménide & de Zénon d'Elée.

Parménide d'Elée, disciple de Xénophane, a aussi été, suivant quelques auteurs, disciple d'Anaximandre. Platon a intitulé son dialogue des idées, du nom de Parménide. Ce philosophe étoit poëte, à l'exemple de Xénophane son maî-

(1) *Cette ville étoit située dans la Province appellée aujourd'hui la Basilicate, qui fait partie du roïaume de Naples.*

tre, & l'un & l'autre traitérent la philosophie en vers. Il est difficile de comprendre ce que Parménide entendoit, en disant que le soleil est chaud & froid en même-temps. Mélisse de Samos, disciple de Parménide, fort connu pour avoir nié la réalité du mouvement, a vécu, suivant Apollodore, en la 84. Olympiade. *Diog. Laert. in Zen. Eleat.*

Zénon d'Elée autre disciple de Xénophane a passé pour l'inventeur de la logique. Il étoit né vers la soixante & douziéme Olympiade, environ 492. ans avant J. C. Parménide étant fort âgé, & Zénon d'Elée aïant autour de 40. ans, se trouvérent aux Panathénées avec Socrate, qui étoit fort jeune. Le tyran Néarque aïant fait appliquer Zénon à la question, afin de le contraindre à découvrir les complices d'une conjuration, il nomma touts les amis & les serviteurs affidés du tyran, qui furent conduits au supplice; & s'étant coupé la langue avec les dents, il la souffla au visage de (1) Néarque: enfin le peuple animé par la constance de Zénon lapida le tyran lui-même. *Plat. in Parmenid.* *Cic. Tusc. quæst. lib. 2.*

Leucippe fut disciple de Zénon d'Elée. Il est assez incertain si Milet ou Abdére fut sa *De Leucippe.*

(1) *Ce tyran est appellé Phalaris par Valére Maxime, lib. 3. c. 3. & Néarque ou Diomédon par Diogéne de Laërce, in Zenon. Eleat.*

patrie. Leucippe a été l'auteur du systême des atomes rendu célébre par Epicure. *Quelle est l'origine* (1) *des corpuscules*, dit Lactance ? *ils n'en ont point d'autre que l'imagination déréglée de Leucippe, dont le disciple Démocrite a fait Epicure héritier de sa folie.* Possidonius rapportoit l'invention des atomes à Moschus Phénicien, qui vivoit avant la guerre de Troïe.

Sext. Emp. advers. mathem. Strab. lib. 16.

Hippias d'Elée acquit une grande réputation, non seulement par sa science, mais par l'industrie qui le mettoit (2) en état de se suffire à lui-même, comme il s'en vanta, en paroissant aux jeux de la 86. Olympiade, où il assûra qu'il sçavoit préparer lui-même, & accommo-

(1) Ubi sunt aut unde ista corpuscula ? Cur illa nemo præter unum Leucippum somniavit ? à quo Democritus eruditus hæreditatem stultitiæ reliquit Epicuro. *Lactant. instit. lib.* 3. *c.* 17.

(2) In illâ quinquennali celebritate ludorum, gloriatus est Hippias, cunctâ pænè audiente Græciâ, nihil esse, ullâ in arte, rerum omnium quod ipse nesciret : nec solùm has artes quibus liberales disciplinæ atque ingenuæ continerentur, geometriam, musicam, litterarum cognitionem & poëtarum, atque illa quæ de naturis rerum, quæ de hominum moribus, quæ de republicâ dicerentur ; sed annulum quem haberet, pallium quo amictus, soccos quibus indutus esset, se suâ manu confecisse. *Cic. de Orat. lib.* 3. *Quintil. lib.* 12. *instit. c.* 11.

der généralement les choses qui étoient à son usage.

Le philosophe le plus célébre de cette secte a été Démocrite né à Milet, la 3. année de la 77. Olympiade, suivant Thrasyllus. Démocrite, à ce compte, auroit été plus âgé d'un an que Socrate. Apollodore ne place la naissance de Démocrite, qu'en la première année de la quatre-vingtiéme Olympiade; & cette opinion est préférée par Stanley. Démocrite a été surnommé Abdéritain, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Abdére ville de Thrace. Sa naissance étoit des plus illustres: car il descendoit d'un frére d'Hercule, ainsi qu'il est marqué dans la lettre, que les Abdéritains écrivirent à Hippocrate au sujet de Démocrite. Il étudia sous Leucippe, & suivant quelques-uns sous Anaxagore, mais il ne s'en tint pas à ces maîtres; il alla chercher la sagesse, & les connoissances les plus étenduës en Egypte, chez les Mages, chez les Chaldéens, & jusques chez les Gymnosophistes des Indes & de l'Ethiopie, imitant les voïages de Pythagore, pour la doctrine duquel il témoigna toujours beaucoup d'estime. Démocrite poussa même bien plus loin l'ardeur de s'instruire par les voïages, si Eusébe est bien fondé à lui faire dire qu'il a voïa-

De Démocrite.

Ap. Diog. Laërt. in Democr.

Euseb. lib. 10. præp. c. 4.

Ælian. lib. 4. Variar. c. 20. gé jusqu'à l'âge de 80. ans. Elien croit qu'un des motifs de Démocrite, dans ses longs voïages, étoit de passer sa vie inconnu & étranger en touts lieux. Aulu-Gelle lui (1) donne le titre du plus illustre des philosophes.

Démocrite eut une passion extrême pour l'étude ; il s'enfermoit dans les tombeaux, afin de mieux méditer. Quelques jeunes gens étant venus déguisés en spectres pour lui faire peur, il leur dit, sans lever les yeux de dessus son livre, *Ne cesserez-vous point de faire les fols ?* Le philosophe Laberius rapporte que Démocrite s'aveugla par la réverbération d'un miroir ardent (2) pour ne pas voir la prospérité des méchants : mais quelle apparence que Démocrite, qui rioit de toutes choses, ait conçu un si violent dépit de la prospérité des méchants ? Il n'est pas plus vraisemblable que pour se délivrer des désirs & de l'inquiétude que lui causoit la vûë des femmes, ou afin d'étudier sans aucune distraction, il se soit privé de l'usage de la vûë, qui lui étoit si nécessaire pour avancer ses progrès dans la philosophie. Aussi ce trait de l'his-

Lucien, dial. intit. l'incrédule.

Tertull. apolog. c. 46.

(1) Nobilissimus philosophorum Democritus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 12.

(2) ... malis benè
Esse ne videret civibus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 17.

toire de Démocrite est traité de fable par Plutarque, & est regardé (1) comme fort incertain par Cicéron; mais il passe pour constant que Démocrite abandonna le soin (2) de son patrimoine, pour ne s'occuper que de la philosophie. *Plutarq. de la curios.*

Il céda à ses fréres la part qui lui revenoit dans la succession de leur pére, dont les richesses devoient être fort grandes, puisqu'il reçut chez lui Xerxès, lorsque ce Roi des Perses passa en Gréce. Valére Maxime ajoute même que le pére de Démocrite régala les troupes immenses de Xerxès, & que ses grandes richesses le mirent en état de faire une si prodigieuse dépense sans s'incommoder. Démocrite ne se réserva, dans cette riche succession, que l'argent nécessaire pour ses voïages. *Ælian. variar. lib. 4. c. 20.* *Val. Max. lib. 8. c. 7.*

Quelques auteurs rapportent que Démocrite vit Socrate à Athénes, & suivant Valére Maxime, il y passa plusieurs années sans se faire connoître: mais Demetrius de Phalére disoit, dans l'apologie de Socrate, que Démocrite n'étoit ja- *Val. Max. lib. 8. c. 7.*

(1) Democritus dicitur oculis se privasse; certè ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deseruit incultos. *Cic. de finib. lib. 5.*

(2) .... Democriti pecus edit agellos, Cultaque, dùm peregrè est animus sine corpore velox. *Hor.*

mais venu à Athénes. Il est cependant peu vraisemblable que Démocrite, qui avoit tant voïagé, n'eût jamais été à Athénes : il y a plus d'apparence que ne s'y étant pas (1) fait connoître, Demetrius de Phalére a ignoré ce voïage. Les Abdéritains lui érigérent une statue, en considération de son livre intitulé *le Diacosme*, dans lequel il avoit embrassé toute la philosophie & la description (2) entiére de l'univers. Ils changérent depuis de sentiments à son égard ; & prenant ses ris continuels (3) pour une marque de dé-

(1) Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quisquàm ibi agnovit. Constantem hominem & gravem, qui glorietur à gloriâ se abfuisse ! *Cic. Tusc. quæst. lib. 5.*

(2) Quid loquar de Democrito ? Quem cùm eo conferre possumus, non modò ingenii magnitudine, sed etiam animi ? qui ità ausus sit ordiri : *Hæc loquor de universis.* Nihil excipit de quo non profiteatur. Quid enim esse potest extrà universa ? *Cic. in Lucull.*

(3) Tunc quoque materiam risûs invenit ad omnes
Occursus hominum, cujus prudentia monstrat
Magnos posse viros & magna exempla daturos
Vervecum in patriâ crassoque sub aëre nasci.
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdùm & lacrymas, cùm fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem. *Juven.*

mence ; ils firent venir Hippocrate de l'isle de Cos sa patrie, pour traiter Démocrite. Dans la lettre écrite à ce sujet par les Abdéritains à Hippocrate, ils disent que Démocrite entendoit le langage des oiseaux. Après quelques entretiens avec ce philosophe, Hippocrate déclara au peuple d'Abdére, *que non-seulement Démocrite n'étoit pas insensé, mais qu'aucun homme n'étoit aussi capable que lui de guérir la folie des hommes.*

Démocrite s'étoit si peu crevé les yeux, qu'Hippocrate, dans une lettre à Damagetus, dit qu'étant appellé par les Abdéritains pour remédier à la folie de Démocrite, il le trouva appliqué à la lecture & à l'anatomie, qui sont deux occupations qui demandent l'usage de la vûë. Ce fut aussi dans cette occasion (1) que Démocrite aïant salué à titre de fille une jeune personne qui accompagnoit Hippocrate, il la salua le lendemain à titre de femme, connoissant à ses yeux qu'elle étoit devenuë femme pendant la nuit : sagacité capable de rendre la philosophie

In operib. Hippocr. t. 2.

(1) Puellam Hyppocratis comitem virginem primo, sequenti verò die fœminam salutavit, quòd nocturnæ deflorationis vestigia in ejus oculis perciperet, invisâ generis humani dimidio sagacitate. *Joann. Chrysost. Magnenus in vitâ Democriti. Suid. in voce* Δημόκρ.

odieuse à la moitié du genre humain, suivant la réflexion de l'auteur de la vie de Démocrite.

Son génie avoit beaucoup de force & d'étendue ; il réünit la morale, les mathématiques, la physique, l'astronomie, en un mot l'encyclopédie des sciences. Il établit pour premiers principes, les atomes & le vuide, & pour souverain bien la tranquillité de l'ame. Pline lui attribuë ce que la plûpart des auteurs, Aristote, Cicéron, Diogéne de Laërce ont rapporté de Thalès, qu'il prédit une disette d'olives en considérant d'avance les (1) aspects du lever des Pleïades ; & qu'aïant acheté presque toute l'huile du païs, il ne tint qu'à lui de faire un gain immense ; mais qu'il rendit toute la marchandise à ceux dont il l'avoit achetée, content de faire connoître qu'il ne dépendoit que de sa volonté de s'enrichir.

Aristoxéne témoigne que Platon eut dessein de supprimer les ouvrages de Démocrite, pour se faire honneur des découvertes de ce grand philosophe ; mais que ses amis l'en détournérent, lui aïant représenté, qu'il y en avoit des exemplaires répandus en trop grand nombre, pour qu'il pût venir à bout de son des-

(1) Ex futuro Vergiliarum ortu. *Plin. lib.* 18. *c.* 28.

sein. Hermippus a écrit que Démocrite, à l'âge de cent neuf ans, finit ses jours par une abstinence volontaire de toute nourriture, & qu'en considération de sa sœur, qui souhaitoit de n'être pas privée de la célébration de certaine fête par un deuil domestique, il prolongea sa vie de trois jours, par l'odeur des pains chauds, ou par celle du miel, suivant Athénée. Phlégon & Lucien lui donnent cent quatre ans de vie, & Diodore de Sicile ne lui en donne que quatre-vingt-dix. L'empereur Marc-Aurèle Antonin a écrit que Démocrite mourut mangé des poulx.

Hermipp. ap. Diog. [illegible] t. in Democr.

Athen. lib. 2. [illegible]
Lucian. in Longæv.
Diod. Sic. lib. 14.

Protagoras d'Abdére, disciple de Démocrite, fut rencontré par ce philosophe, comme il portoit une charge de bois liée avec beaucoup d'industrie. Démocrite le pria de la délier & de la lier en sa présence; & aïant jugé qu'un jeune homme, qui sçavoit si bien arranger plusieurs souches tortuës, avoit l'esprit naturellement géométre: *Jeune homme*, lui dit-il, *vous méritez de vous appliquer à des choses plus élevées:* & l'aïant emmené, il se fit un plaisir de cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit trouvées en lui. Protagoras, aïant avancé que les connoissances humaines étoient trop bornées pour sçavoir ce qu'on devoit penser des dieux, fut chassé par les

Athéniens de leur ville, & ses ouvrages furent condamnés au feu. Il fut le chef de l'art des sophistes, que Platon combat dans plusieurs de ses dialogues.

Métrodore de Chio, autre disciple de Démocrite poussa les doutes & l'irrésolution jusqu'à dire, comme les Pyrrhoniens, *qu'il ne sçavoit même s'il ne sçavoit rien.* Ce fut de l'échole de Métrodore, que sortit Anaxarque d'Abdére, qui suivit Alexandre en Asie. Dans un repas, Anaxarque dit à ce conquérant, *qu'il ne manquoit à la bonne chère que la tête d'un Satrape*; désignant par ces paroles Nicocréon tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, une tempête aïant jetté Anaxarque sur les côtes de cette isle, Nicocréon le fit piler dans un mortier; & pendant ce cruel supplice, Anaxarque s'écrioit: *Pilez l'étui d'Anaxarque, car vous n'avez aucun pouvoir sur lui-même.*

Cic. Tusc. lib. 2. & de nat. deor. lib. 3. Tertull. apolog.

On place ordinairement Héraclite à côté de Démocrite, à cause du contraste (1) des pleurs de l'un & des ris de l'autre, quoiqu'Héraclite soit de quelque

Ælian. lib. 8. Variar. c. 13.

(1) Heraclitus quotiès prodierat, & tantùm circà se malè viventium, immò malè pereuntium viderat, flebat, miserebatur omnium qui sibi læti felicesque occurrebant, miti animo, sed nimis imbecillo: & ipse inter deplorandos erat. Democritum contrà aïunt nun-

tems plus ancien que Démocrite; car Héraclite vivoit en la soixante-neuviéme Olympiade, environ cinq cents ans avant l'ére Chrétienne. Il fut surnommé le ténébreux (1) à cause de sa grande obscurité. Platon même ne pouvoit entendre ses écrits, à l'exception cependant d'une partie de sa physique, que Platon insèra dans ses ouvrages. Héraclite n'a eu que trop d'imitateurs de son obscurité. Plusieurs sçavants évitent de rendre leurs écrits aisés à entendre, par une vanité mal entenduë, de paroître plus profonds: au lieu que ceux qui aiment véritablement le progrès des sciences, ne s'appliquent à rien davantage, qu'à une *Stab. lib. 14.*

quàm sine risu in publico fuisse. Adeò nihil illi videbatur serium eorum, quæ seriò gerebantur *Sen. lib. 2. de irâ, c. 10.* Democritum potiùs imitemur quàm Heraclitum. *Id. de tranquill. anim. c. 15.* Τοῖς δὲ σοφοῖς ἀντὶ ὀργῆς, Ἡρακλείτῳ μὲν δάκρυα, Δημοκρίτῳ δὲ γέλως ἐπῄει. *Sotio, ap. Stob. de irâ, serm. 20. Stobée ne nous apprend pas si Sotion, dont il rapporte le passage, est le précepteur de Sénéque, ou plutôt celui qui vivoit du tems des Ptolémées, vers l'an 270. avant Jesus-Christ, qui avoit écrit un traité de la succession des philosophes, & qui est souvent cité par Diogéne de Laërce.*

(1) Clarus ob obscuram linguam. *Lucret.* Cognomento σκοτεινὸς exhibetur, quia de naturâ nimis obscurè memoravit. *Cic. de finib. lib. 2.*

extrême clarté, afin qu'en communiquant aux autres hommes les découvertes faites jusqu'à eux, ils les mettent plus à portée d'en faire de nouvelles.

Quelques auteurs font Héraclite disciple de Xénophane, d'autres ont écrit qu'il n'eut point de maître, & qu'il devint philosophe, par de profondes & continuelles méditations. Il étoit né à Ephése. Il établit le feu pour principe général de toutes choses, & il annonça que le monde finiroit par un embrasement. Les uns ont attribué à cette réflexion la cause de ses larmes, d'autres estiment qu'il gémissoit & pleuroit continuellement de la folie des hommes.

Antisth. ap. Diog. Laërt. in Heracl. La philosophie lui inspira un tel détachement des grandeurs, qu'il résigna à son frére la principauté d'Ephése. Darius fils d'Hystaspe roi de Perse rechercha son amitié. Ce philosophe misanthrope fut le contraste de Socrate par sa vanité, comme il l'étoit de Démocrite par ses pleurs. Il traitoit touts les hommes d'ignorants, & croïoit (1) tout sçavoir.

Héraclite étant attaqué de l'hydropisie,

(1) Damnatâ totius vitæ omniumque mortalium ignorantiâ, omnia deplorabat. Humanam verò miserans conditionem, se quidem omnia aïebat, nihil autem sçire reliquos. *Origen. philosophum. c. 4.*

ſie, demanda aux médecins *s'ils pourroient bien changer la pluïe en un tems ſec & ſerein*; mais voïant qu'ils ne ſçavoient que répondre à cette énigme, il ne voulut pas les conſulter davantage; & de ſon ordonnance, il ſe mit dans du fumier, pour faire tranſpirer ſes humeurs. Ce reméde ne lui réüſſit pas, & il mourut peu après, âgé de ſoixante ans.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

Des Epicuriens.

EPicure (1) naquit la troiſiéme année de la cent neuviéme Olympiade, trois cents quarante-deux ans avant l'ére Chrétienne, à Gargettium, bourg du territoire (2) d'Athénes. Sa famille étoit illuſtre parmi celle de l'Attique. Son pére ſe nommoit Néoclès, & ſa mére Chereſtrata. Il étoit de la tribu des Phileïdes, D'Epicure.

(1) *Sur ce que le nom d'Epicure ſignifie ſecourable en Grec, Eraſme dit* : Nemo magis promeretur nomen Epicuri quàm Chriſtus.

(2) *Lucréce fait cet éloge d'Athénes à cauſe de la naiſſance d'Epicure* :

Et primæ dederunt ſolatia dulcia vitæ,
Cùm genuere virum tali cùm corde repertum,
Omnia veridico qui quondàm ex ore profudit.
Lucret. lib. 6. in init.

qui descendoit de Philée second fils d'Ajax. Epicure préféra la philosophie de Pythagore à celle de Platon & d'Aristote. Cicéron (1) dit qu'Epicure arrosa ses jardins des eaux puisées dans les sources de Démocrite. Cicéron (2) un peu auparavant avoit blâmé l'ingratitude d'Epicure envers Démocrite. Lucréce, au contraire, le louë d'avoir (3) inventé & produit une philosophie immortelle. Ce fut peu de temps après la mort d'Alexandre, vers

(1) Democritus vir magnus imprimis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

(2) In Democritum ipsum, quem secutus est, fuit ingratus. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

Quid est in physicis Epicuri non à Democrito? nam etsi quædàm commutarit, ut quod paulo ante de inclinatione atomorum dixi, tamen pluraque dicit eadem, atomos, inane, imagines, infinitatem locorum, innumerabilitatemque mundorum, eorum ortus, interitus, &c. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

(3) Pectore parta suo quæsitaque præmia liquit. *Lucret. lib.* 5.

Tu pater es rerum inventor; tu patria nobis
Suppeditas præcepta; tuisque ex inclute chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea perpetuâ semper dignissima vitâ.
Id. lib. 3.

. . . . . . perfringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Id. lib. 1.

la fin de la vie d'Aristote, qu'Epicure se fit chef de la secte, qui a porté son nom. Métrodore de Lampsaque fut le principal de ses disciples.

Aucune secte n'a eu autant de vogue, & ne s'est soutenuë avec autant d'éclat que l'Epicurienne. C'est à cette grande réputation qu'on doit attribuer le déchaînement de toutes les sectes, pour lesquelles celle d'Epicure a toujours été un objet d'aversion & de jalousie. Nous ne lisons pas les mêmes reproches contre Aristippe & les Cyrénaïques, qui les méritoient bien davantage, que contre Epicure & ses sectateurs, parce que la secte Cyrénaïque n'a jamais eu une vogue fort étenduë, au lieu que l'Epicurienne a été la (1) plus florissante de toutes. Cette philosophie fut surtout celle des personnes les plus qualifiées de la Gréce & de Rome; & du temps de Diogéne de Laërce, sous l'empereur Sévére, la secte Epicurienne attirant à elle presque touts les disciples, les professeurs des écholes abandonnées se vengeoient en décriant les Epicuriens.

(1) Epicuri disciplina multo celebrior semper fuit quàm cœterorum, non quià veri aliquid afferat, sed quià multos nomen populare voluptatis invitat: nemo enim non in vitia pronus est. *Lactant. l.b. 3. instit. c. 17.*

Epicure a été fort dédommagé par les louanges qu'il a reçues. Il a joui de sa réputation de son vivant ; les plus illustres des Grecs recherchérent son amitié, & sa patrie lui érigea des statuës. Ses disciples célébroient sa fête par des sacrifices, & portoient son image gravée sur (1) des anneaux, comme une cause infaillible de bonheur. Lucréce n'hésite point à décider que le génie d'Epicure (2) a autant surpassé & effacé les autres esprits, que le soleil par sa lumiére efface celle des étoiles.

Louanges de la vertu d'Epicure. *S. Hieronym. advers. Jovinian. lib. 2.*

S. Jérôme louë beaucoup la tempérance d'Epicure : Sénéque nonobstant l'antipathie de la secte Stoïcienne, avouë que les préceptes d'Epicure étoient (3) accompagnés de sainteté & d'austérité, & qu'il

(1) Epicuri imaginem, non modò in tabulis nostri familiares, sed etiàm in poculis & in annulis habent. *Cic. de finib. lib. 5. Plin. lib. 35. c. 2.*

(2) Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes,
Restinxit stellas, exortus uti æthereus sol. *Lucret. lib. 3.*

(3) Mea quidem ista sententia est (invitis hoc nostris popularibus dicam) sancta Epicurum & recta præcipere, &, si propiùs accesseris, tristia.... Itàque non dico, quod plerique nostrorum, sectam Epicuri flagitiorum magistram esse : sed illud dico ; malè audit, infamis est, & immeritò : nec hoc scire quisquàm potest, nisi interiùs fuerit admissus. *Sen. de vitâ beat. c. 13.*

n'étoit pas moins rigide sur sa volupté, que les Stoïciens sur leur vertu. Epicure fut le premier qui eut à Athénes un jardin particulier : il avoit écrit sur la porte (1) de ce jardin : *Vous serez reçu ici avec de la bouillie & de l'eau en abondance.* Diogéne de Laërce en a parlé avantageusement, & l'apologie que Gassendi, dans la vie d'Epicure, a publiée des (2) mœurs & de la morale de ce philosophe, a entiérement effacé toutes les anciennes impressions défavorables au nom Epicurien sur les mœurs de cette secte. *Plin. lib. 19. c. 4.*

Diogéne de Laërce & Jamblique le louent d'avoir témoigné beaucoup de piété envers les dieux, au lieu que les plus célébres philosophes des autres sectes ont été accusés d'impiété, & que plusieurs ont été condamnés à mort ou au bannissement pour ce crime. Cicéron au contraire le regarde comme l'ennemi de la divinité, & il dit *que si Epicure n'a pas* (3) *renversé les temples & les autels, com-*

(1) Te polentâ excipiet, & aquam largè administrabit. *Tr. hist. de l'abst. par D. Grég. Bertheiet.*

(2) Quod ad mores attinet, Epicurum maximè & sobrium & continentem extitisse, ac sectam nullam philosophorum illius sectâ fuisse sanctiorem. *Gassend. de vita Epicur.*

(3) Nec enim manibus, ut Xerxes, sed rationibus deorum immortalium templa & aras evertit. *Cic.*

me Xerxès avec violence, il les a détruits, autant qu'il a pu, par ses raisonnements. Lucréce représente Epicure, comme s'opposant (1) au joug de la religion & de la croiance des dieux. Suivant Tertullien, *c'est annuller* (2) *la divinité, que de nier la providence à la maniére des Epicuriens.*

Epicure le plus laborieux des philosophes

Epicure a été le plus laborieux de touts les philosophes, & celui qui a laissé un plus grand nombre d'écrits. Crysippe a voulu imiter la fécondité de la plume d'Epicure, mais Carnéade appelle Chrysippe un plagiaire qui inséroit dans ses volumes des ouvrages entiers des autres auteurs, qui composoit avec précipitation, & qui sembloit n'écrire que pour avoir la réputation d'avoir beaucoup écrit. Epicure fit un abregé de sa philosophie *également utile*, disoit-il, *& à ceux qui ne pouvoient lire touts ses ouvrages, & à ceux qui les avoient lus.*

(1) Humana ante oculos fædè cùm vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub relligione,
Quæ caput à cæli regionibus ostendebat;
Primùm Graïus homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum. *Lucret. lib.* 1.

(2) Epicurei otiosum & inexercitum, & ut ità dixerim, neminem Deum admittunt. *Tertull. ad nation. lib.* 2. *c.* 2.

Il ne nous reste de touts ses écrits, que trois lettres insérées dans sa vie par Diogéne de Laërce. La premiére est un abregé de sa physique, dans la seconde il traite des météores, la troisiéme contient les principales maximes de sa morale. Il faisoit peu de cas de la rhétorique, & il méprisoit la dialectique, à la place de laquelle il recommandoit l'ordre & la netteté, travaillant lui-même à se rendre intelligible, avec autant de soin que plusieurs autres philosophes en avoient eu de se rendre obscurs. Il donnoit à la pénétration de l'esprit la préférence sur toutes les autres qualités de l'entendement.

Philosophie d'Epicure.

Le sage, suivant Epicure, commande à ses passions; il est juste, sincére, reconnoissant, modéré, & si constant, qu'il ne se dément pas même en songe. Il est capable de s'exposer à la mort pour ses amis, & à plus forte raison pour la patrie. Epicure faisoit l'éloge de la frugalité, comme de l'assaisonnement exquis des choses les plus simples & les plus communes, qui entretient la santé & la vigueur, & qui maintient l'homme dans la disposition la plus avantageuse pour toutes les opérations de l'esprit & du corps. Il mettoit le souverain bien dans la volupté, mais non pas dans la débauche ou

Diog. Laërt. in Epicur.

dans (1) la volupté des sens ; il entendoit par la volupté, le plus doux usage de la raison & de l'esprit, la satisfaction intérieure d'une bonne conscience, la tranquillité d'une ame exemte de trouble & de crainte, enfin (2) une volupté qui ne peut être que le fruit de la vertu. Gassendi ne fait aucune difficulté d'avancer qu'il n'y avoit qu'une différence de nom entre le souverain bien de la secte Stoïcienne & celui de la secte d'Epicure. Le P. Thomassin s'est trop attaché à un passage de Sénéque ; & il n'a pas bien pris le sens de cette morale Epicurienne : *la morale spécieuse d'Epicure*, dit-il, *ne tend au fond*

Méthod. d'étudier & d'enseig. la philos. liv. 1. *c.* 20.

(1) *Platon & Aristote, avant Epicure, avoient distingué deux voluptés, l'une des sens pleine de troubles, l'autre de l'ame qui consiste dans une paix intérieure. Plat. in Phileb. Aristot. Ethic. lib.* 10.

(2) Negat Epicurus jucundè vivi posse, nisi cùm virtute vivatur. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 3.

Clamat Epicurus, is quem vos nimis voluptatibus esse deditum dicitis, non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur, nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè : neque enim civitas in seditione beata esse potest, nec in discordiâ dominorum, domus : quo minùs animus à se dissidens, secùmque discordans gustare ullam partem liquidæ voluptatis ac liberæ potest. *Cic. de finib. bonor. & malor. lib.* 1.

qu'à rendre les (1) *vertus esclaves de la volupté, pour faire qu'on aime la volupté pour elle-même, & les vertus à cause de la volupté qui les accompagne. Or ce sont les vertus qu'il faut aimer pour elles-mêmes, quand nulle volupté ne les suivroit. Et si l'on jette les yeux sur le plaisir qu'il y a à être sobre, juste, prudent, & généreux; ce plaisir ne doit pas être la fin de la vertu ni prendre le devant, mais suivre comme un effet, qu'on n'aime qu'avec beaucoup de détachement & d'indifférence.* Une volupté, qui n'a rien de sensuel, peut être la fin de la vertu, ou plutôt c'est la vertu-même. C'est un attrait victorieux des passions; c'est un bonheur entiérement pur, qui est la cause & la récompense de la vertu. Ce n'est pas sur une pareille satisfaction que doivent tomber le détachement & l'indifférence. Sénéque est mieux fondé à blamer le terme de volupté, comme sujet aux abus qui effectivement en ont été faits à l'égard de la philosophie d'Epicure; ce terme aïant été entendu & expliqué (2) de la maniére la plus grossiére & plus matérielle. *Sen. epist. 67.*

(1) Apud Epicureos, virtus voluptatum ministra est: illis paret, illis deservit, illas suprà se videt. Non est, inquit, voluptas sine virtute: sed quarè ante virtutem est? *Sen. lib. 4. de benef. c. 2.*

(2) Non verbo solùm posuit voluptatem,

Epicure avoit pour maxime que tout est commun entre amis ; mais il ne voulut pas astreindre ses disciples, à l'exemple des Pythagoriciens, à mettre leurs biens dans un dépôt commun, regardant cette obligation comme un effet de la défiance. Il rejettoit également l'empire du destin & du hazard ; il faisoit consister l'un & l'autre dans le concours fortuit des atomes, & il exhortoit les hommes à se conduire par les régles de la prudence. Il avoit tiré le systême des atomes de la philosophie de Leucippe & de Démocrite. Il y ajoûtoit un mouvement de déclinaison (1) d'une parti des atomes, tandis que les autres se mouvoient en ligne directe ; afin de pouvoir expliquer leur accrochement & leur liai-

sed explanavit quid diceret : saporem, inquit, & corporum complexum, & ludos atque cantus, & formas eas quibus oculi jucundè moveantur. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 3.

Testificatur ne intelligere quidem se posse ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud quod cibo, aut potione, aut aurium delectatione & obscœnâ voluptate capiatur. *Cic. de finib. lib.* 2.

(1) Quòd nisi declinare solerent, omnia deorsùm
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum.
..... Ità nîl unquàm natura creasset. *Lucret. lib.* 2.

son, sur laquelle il fondoit la formation de l'univers. Cicéron se mocque de ces différents mouvements introduits dans les atomes, sans une cause premiére qui leur imprime ces mouvements. *De finib. bonor. & malor. lib. 1.*

Epicure enseignoit que Dieu est un être immortel, souverainement parfait & heureux : il admettoit aussi des divinités inférieures ; il disoit que l'impie n'est pas celui qui rejette la multitude des dieux, mais celui qui attribuë aux dieux des choses indignes de la divinité. Il supposoit dans Dieu & dans les divinités inférieures (1) une égale indifférence pour tout ce qui se passe parmi les hommes, aïant poussé l'aveuglement jusqu'à nier la providence.

Il donnoit une entiére croïance, & rapportoit toute régle de juger, au témoignage des sens, soutenant même qu'ils ne se trompoient jamais, & que le soleil, ni la lune (2) n'étoient pas plus

(1) Omnis enim divûm per se natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè :
Nam privata dolore omni, privata periclis
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ.
Lucret. lib. 1.

(2) Nec nimio solis major rota, nec minor ardor

grands, qu'ils paroissoient à nos yeux. Il disoit que le soleil s'allume touts les matins de nouveaux feux, & s'éteint touts les soirs dans les eaux de l'Océan : il posoit pour principe que le soleil, la lune, les étoiles, les planétes, la terre, la mer, enfin touts les corps célestes & terrestres avoient été produits par le mouvement & l'accrochement des atomes. Il a soutenu le vuide, & que sans le vuide il ne pourroit y avoir de mouvement ; que l'univers étoit infini, sans quoi il ne pourroit éviter de se dissoudre dans les espaces, par lesquels il seroit terminé ; que les atomes étoient immuables, éternels, indivisibles ; que leurs différentes positions faisoient les couleurs ; que l'atome de lui-même n'avoit aucune couleur, & étoit imperceptible aux sens ; que l'ame étoit materielle, sans quoi elle ne pourroit avoir ni action, ni sentiment.

Il joignoit quelquefois à la physique des explications empruntées de la géométrie, comme lorsqu'il disoit que la glace est formée par le brisement des par-

Esse potest, nostris quàm sensibus esse videtur. *Lucret. lib.* 1.

Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
Quidquid id est, nihilo fertur majore figurâ.
Quàm nostris oculis, cùm cernimus, esse videmus. *Lucret. lib.* 5.

ties, qui composent l'eau, & par l'accrochement des triangles aigus & scalénes. Cicéron méprise fort toute cette physique, & dit qu'Epicure (1) en voulant faire quelques corrections à la philosophie de Démocrite, n'a fait que la corrompre.

Epicure mourut à l'âge de 72. ans, la 2. année de la 127. Olympiade, 270. ans avant J. C. Sa mort fut causée par les douleurs les plus vives d'une rétention d'urine, au milieu desquelles, il se disoit heureux par le souvenir de sa vie passée, tenant à ses disciples des propos dignes d'admiration, au jugement même de Sénéque ennemi, comme Stoïcien, de la secte Epicurienne. Cicéron trouve que cette (2) fermeté, avec laquelle Epicure

(1) Principio in physicis, quibus maximè gloriatur, primùm totus est alienus. Democrito adjicit, perpauca mutans, sed ità ut ea quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. *Cic. de finib. lib.* 1.

(2) Epicurus Hermacho salutem: Cùm ageremus vitæ beatum eumdemque supremum diem, scribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cùm his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque nostrorum. Sed tu, ut dignum est tuâ ergà me & ergà philosophiam voluntate ab adolescentiâ susceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.

mourut, ne s'accorde pas avec sa doctrine. On peut aussi remarquer qu'Epicure recommanda, comme un des préceptes des plus essentiels de la sagesse, de vivre inconnu aux hommes; & qu'il s'applaudit, en mourant, d'avoir tenu une conduite fort opposée à cette maxime.

Sen. epist. 14. 79. & passim.

La courtisanne Leontium, qui fut aimée d'Epicure, & fort zélée pour la secte (1) de son amant, écrivit contre Théophraste le Péripatéticien. Pline (2) exprime fortement l'indignité qu'il trouvoit dans la hardiesse de cette courtisanne, en disant qu'elle donna lieu au proverbe, dont le sens étoit *qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les sçavants étoient exposés à de tels affronts.*

Cic. de finib. bonor. & mal. lib. 2. & Tuscul. quæst. lib. 5. C'est que Cicéron suppose alors qu'Epicure faisoit consister le souverain bien dans la volupté des sens, & le plus grand mal dans la douleur corporelle.

(1) Non modò Epicurus & Metrodorus & Hermachus contra Pythagoram, Platonem, Empedoclemque dixerunt; sed meretricula etiam Leontium contrà Theophrastum scribere ausa est, scito quidem illa sermone & Attico, &c. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

(2) Ceu verò nesciam adversùs Theophrastum hominem in eloquentiâ tantum, ut nomen divinum inde invenerit, scripsisse etiam fœminam, & proverbium inde natum, suspendiò arborem eligendi. *Plin. lib.* 1.

CHAPITRE TREIZIE'ME.

De la secte Eclectique.

POtamon d'Alexandrie, qui vivoit (1) sous l'empire d'Auguste, est reconnu pour chef de la secte Eclectique, qu'il a plutôt formée par son exemple que par ses préceptes, puisque ce n'est pas, à proprement parler, une secte nouvelle, mais un composé de toutes les autres. Elle ne s'attache à aucun maître, & choisit dans toutes les autres sectes les opinions les mieux prouvées, ou au moins les plus vraisemblables. Diogéne de Laërce témoigne que la secte Eclectique étoit récente de son tems; il y a cependant cent soixante & dix-neuf ans depuis la mort d'Auguste, sous lequel Potamon a vécu, jusqu'à l'empereur Sévére, sous lequel on place communément Diogéne de Laërce. De Potamon.

On peut assûrer que la philosophie

(1) *Potamon d'Alexandrie le philosophe doit être distingué de Potamon de Mytiléne l'orateur, qui étoit en telle recommandation auprès de Tibére, que lorsqu'il retourna en sa patrie, cet empereur lui donna des lettres conçuës en ces termes: Si quelqu'un fait tort à Potamon, qu'il sçache que c'est s'adresser à moi-même. Suid. in voce* Ποτάμων.

Eclectique est la meilleure de toutes ; car chaque secte a atteint par quelqu'endroit à la vérité, & il n'y en a aucune qui n'ait avancé des erreurs. Origéne avoit coutume de parcourir les sectes des philosophes, & de choisir entre leurs différents sentiments. Il suivoit en cela la méthode de S. Clément d'Alexandrie son maître, qui jugeoit que la seule secte qui méritoit le nom de philosophie étoit, non celle qui réclame Platon pour son auteur, ou Aristote, ou Zénon, ou Epicure, mais celle qui prend dans chacune de ces sectes ce qu'il y a de meilleur. Lactance déclare qu'il est de l'avis de ceux, qui ramassant de côté & d'autre la vérité répanduë parmi les différents philosophes, la rédigent en un seul systéme.

Origenian. lib. 2. c. 1. §. 4.

Clem. Strom. lib. 1.

Lactant. lib. 7. instit. c. 7.

La secte Eclectique a été celle des plus grands philosophes

L'esprit de la secte Eclectique a commencé long-tems avant Potamon, & il est presque aussi ancien que la philosophie elle-même. Platon disoit : *Aimons Socrate, mais aimons encore davantage la vérité ;* maxime dont Aristote se servit contre son maître. Platon dit dans le Criton, qu'il ne suit point d'autre autorité que celle de la raison. Aristote déclare la vérité préférable à toutes les autorités. Platon & Cicéron avoient pour principe qu'il ne faut pas considérer, par-

Aristot. Ethic. lib. 1. c. 4.

Plat. in Charmid.

qui une opinion a été soutenuë, mais sur quelles raisons elle est appuïée. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

Platon avoit tiré de Pythagore la maniére d'appliquer la vertu des nombres & les démonstrations géométriques aux choses naturelles. Il avoit emprunté d'Héraclite, une partie de sa physique; d'Epicharme, la doctrine des idées; de Socrate, sa morale, sa politique & son (1) œconomique: & il avoit pris des Egyptiens, la méthode d'expliquer ses opinions, par des fictions & des allégories.

Quoique Cicéron se donne pour Académicien, il choisit cependant dans les écholes des autres philosophes, & s'approprie tout ce qui est à son goût. Il suit quelquefois les Stoïciens, & quelquefois ses sentiments particuliers. Horace (2) n'est pas si fidéle à Aristippe & à Epicure, qu'il ne devienne de tems en tems Péripatéticien & Stoïcien, sans se lier à aucune secte. Sénéque a quelquefois abandonné la doctrine du Portique, & il déclare que si quelqu'un s'attache tellement aux opinions d'un autre, qu'il ne *Hor. Carm. lib. 1. Od. 34. epist. lib. 1. epist. 1.* *Sen. epist. 113. & 117. & de vitâ beat. c. 3. &*

(1) *L'œconomique est la science de gouverner la maison particuliére, comme la politique est la science de gouverner la ville. Ces mots viennent des mots Grecs* οἶκος, domus, *&* πόλις urbs.

(2) Nullius addictus jurare in verba magistri. *Hor.*

de otio. sapient.in init. s'en départe jamais, il montre plutôt en cela le sentiment d'un homme factieux, que d'une personne raisonnable. Il témoigne ouvertement qu'il ne suit aucun maître, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune secte : qu'il n'est point esclave de ceux qui l'ont devancé, mais qu'il leur prête son consentement, en se réservant la liberté de le retirer, quand il le juge à propos. Qu'il faut faire dans la philosophie (1), comme dans le Sénat, où lorsque quelqu'un propose un avis dont une partie plaît, & l'autre n'agrée pas ; on divise l'avis, & l'on n'en prend que ce qu'on veut.

Sen. epist. 12. 21. & 33.

Si la philosophie Eclectique est la meilleure de toutes, c'est aussi la plus difficile ; elle demande bien plus d'étendue de connoissances, & de justesse de discernement, pour choisir ce que chaque secte a de meilleur. Profitons de cette belle exhortation de Cicéron, dont S. Augustin avoue qu'il a été touché, *de suivre non pas une secte particulière, mais la sagesse même, en quelque lieu qu'elle se trouve.*

S. Aug. Confess. lib. 3. c. 4.

Des femmes philosophes.

Les femmes philosophes ne doivent pas être oubliées dans l'histoire de la phi-

(1) Quod fieri in senatu solet, faciendum ego in philosophiâ quoque existimo. Cùm censuit aliquis, quod ex parte mihi placet, jubeo illum dividere Sententiam, & sequor. *Sen. epist. 22.*

losophie ancienne. Les plus célébres ont été Cléobuline fille de Cléobule, mis par quelques-uns au nombre des sept sages de la Gréce.

Théoclée sœur de Pythagore, suivant Diogéne de Laërce & Suidas. Aristoxéne a écrit que Pythagore emprunta d'elle ses plus beaux préceptes. *Diog. Laërt. in Pythag.*

Les Pythagoriciennes Thymicha & Théano, qui furent les victimes des préceptes mystérieux de leur secte, comme il a été observé ci-dessus dans le chapitre dixiéme.

Hipparchia femme du Cynique Cratés : Leontium courtisanne d'Athénes ; & Hypatie desquelles nous avons déja parlé.

Arété fille (1) d'Aristippe.

Aspasie femme de Périclès.

L'impératrice Julie femme de l'empereur Sévére.

L'impératrice Eudocie femme du jeune Théodose.

Anne Comnéne, qui a écrit en 15. livres l'histoire de l'empereur Alexis son pére. On peut, au sujet des femmes philosophes, consulter Ménage, qui en a recueilli 65. *Menag. hist. mulier. philos.*

(1) *Aristippe petit-fils du fondateur de la secte Cyrénaïque eut le surnom de* Μητροδίδακτος *instruit par sa mére.*

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

De la Philosophie moderne.

Perſécutions de la philoſophie.

Aul. Gell. lib. 15. *c.* 11.

Dio. lib. 66.

LA philoſophie a eſſuïé de fréquentes & de longues perſécutions. Elle fut bannie de Rome, ſous le Conſulat de Fannius Strabo & de Valerius Meſſala, l'an de Rome 593. & avant J. C. 161. peu de tems après y avoir été admiſe ; & depuis encore, pendant la cenſure de Domitius Ænobarbus & de Licinius Craſſus ; comme jettant la jeuneſſe dans l'oiſiveté. Long tems après, Caligula ennemi des lettres, marqua ſa haine aux philoſophes. Néron plein de courroux & de dépit de n'avoir tiré aucune ſatisfaction des ſommes immenſes qu'il avoit dépenſées pour des recherches magiques, & dans leſquelles il s'étoit engagé ſur les promeſſes trompeuſes des philoſophes, les chaſſa de Rome. A peine y étoient-ils rentrés, que Mucianus perſuada à Veſpaſien de les en faire ſortir, à l'exception du ſeul Muſonius. Domitien les proſcrivit non-ſeulement de Rome, mais de toute l'Italie. Il fit même mourir quelques Romains ſous ce prétexte de philoſophie. Il haïſſoit les philoſophes, comme gens

dangereux & propres à soulever les peuples. Apollonius de Thyane, qui trouvoit dans la philosophie un obstacle à la réputation & au crédit de ses prestiges, excita secrétement, dit-on, la colére du tyran, qui étoit déja fort irrité de ce que sa mort prochaine avoit été prédite par les astrologues.

La Philosophie proscrite par Caligula, Néron, & Domitien, commença à refleurir sous Adrien, & ses successeurs : & elle vit ses plus beaux jours sous le régne de Marc-Auréle Antonin. Pline, Dion Chrysostome, Plutarque furent les premiers, qui remirent la philosophie en honneur ; Epictéte, Arrien son disciple, Galien, Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Maxime de Tyr, Taurus de Bérite, Athénée, Alexandre d'Aphrodisée, Philostrate, Plotin, Apulée, Porphyre, Themistius, Proclus, Boëce, & quelques autres rétablirent son ancienne splendeur.

Le principal talent des philosophes du bas empire étoit de commenter Platon & Aristote. On n'imaginoit guéres qu'il fût permis d'aller plus loin. Quel progrès pouvoit faire une philosophie, qui n'avoit pour principes que les nombres de Pythagore, les idées de Platon, ou les formes d'Aristote ? Il se trouva plusieurs philosophes, parmi les Péres de l'église. S.

Justin, Clément d'Alexandrie, Origéne, & autres philosophes Chrétiens, rectifiérent l'ancienne Philosophie. Bientôt après, les irruptions des Barbares, qui renversérent l'empire d'Occident, enveloppérent la philosophie sous ses ruines; & l'ignorance générale qui se répandit dans les siécles suivants, l'empêcha long tems de se relever. Elle ne commença d'être tirée de l'oubli, que chez les Arabes, par Avicenne, Alkind, Algazel, Averroës, Alpharabe, & quelques autres. Vivés témoigne beaucoup de mépris (1) pour toute cette philosophie Arabesque.

Les François après la prise de Constantinople, rapportérent les livres d'Aristote, commentés par les Arabes. Il s'introduisit alors une philosophie tirée d'Avicenne, & autres commentateurs Asiatiques & Africains; & le mauvais goût Arabesque gâta les écholes, comme l'architecture, & les autres arts avoient été corrompus par le goût Gothique. Des subtilités vaines & barbares prirent la place de l'ancienne philosophie, & s'emparérent de la logique & de la métaphy-

(1) Averroïs doctrina & metaphysica Avicennæ, omnia denique illa Arabica mihi videntur respirare deliramenta Alcorani: nihil fieri potest illis insulsius frigidiusque. *Viv. de causis corrupt. art.*

fique, qui étoient preſque les ſeuls objets des philoſophes d'alors. Abélard, Albert le grand, S. Thomas, Duns qui eut les ſurnoms de Scot & de docteur ſubtil, ſe livrérent eux-mêmes à un genre d'étude ſi peu digne d'eux. Sous ce régne de la philoſophie Scolaſtique, la diſpute s'échauffa, juſqu'à la fureur, pour ſes ſubtilités, toutes mépriſables qu'elles étoient. Nous avons rapporté dans le quatriéme chapitre de cette ſeconde partie, ces marques déplorables de l'égarement & de l'opiniâtreté de l'eſprit humain.

La philoſophie Scholaſtique fut preſque la ſeule ſcience connuë, juſqu'à ce que la priſe de Conſtantinople par les Turcs fût l'occaſion du rétabliſſement d'une philoſophie plus ſaine dans l'Occident, en même-tems que des lettres, qui juſqu'alors n'avoient pas été moins corrompuës que la Philoſophie. A la vérité, Pétrarque, Boccace, Laurent Valle, Maphée Vegio avoient commencé, quelque tems (1) auparavant, le réveil des belles lettres. Emanuel Chryſolore, qui fut com-

(1) *François Pétrarque Florentin, célébre par ſa conſtance pour la belle Laure, naquit le 20. Juillet 1304. & mourut le 18. Juillet 1374. Jean Boccace né en Toſcane en 1313. fut diſciple de Pétrarque; il mourut en 1375. Laurent Valle Romain décéda en 1457. Maphée Vegio de Lodi près Milan, en 1458.*

me le précurseur de leur rétablissement, eut plusieurs (1) disciples célébres, Philelphe, Léonard d'Arezzo, le Pogge Florentin, & quelques autres.

Veron. illustrat. part 2. lib. 3.

Guarino né à (2) Vérone en 1370. est encore plus ancien que la plûpart de ceux qui viennent d'être nommés. Il est le premier qui en Occident ressuscita les lettres Grecques, qui y étoient oubliées depuis plus de 600. ans. A l'âge de 23. ans, il alla à Constantinople, où il séjourna cinq ans, & eut pour maître Emanuel Chrysolore. A son retour en 1398. il enseigna le Grec, avant que les deux Chrysolores eussent passé en Italie. Le retour de l'esprit phi-

(1) *Emanuel Chrysolore passa en Italie en 1397. envoïé par l'empereur Manuel Paléologue, pour implorer le secours des Chrétiens Occidentaux. Après s'être acquité de sa commission, il s'arrêta à Venise: il mourut à Constance en 1415. âgé de 47. ans. François Philelphe, philosophe, orateur, & poëte, nâquit le 25. Juillet 1398. à Tolentino petite ville de la marche d'Ancone. Il passa à Constantinople en 1419. où il épousa Théodore Chrysoline petite fille d'Emanuel Chrysolore. Il est mort à Florence en 1480. ou 1481. Léonard Bruni, connu sous le nom de Léonard d'Arezzo, ville de Toscane, parce qu'il y étoit né, mourut à Florence en 1440. ou 1443. âgé de 74. ans. Le Pogge Florentin, né l'an 1380. à Terranuova, dans le territoire de Florence, mourut le 29. Octobre 1459.*

(2) *Le célébre auteur du Pastor fido, qui portoit le même nom de Guarino, est sorti long-tems après de la même famille.*

losophique

losophique étoit insensiblement préparé par le rétablissement des belles-lettres: mais ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, que l'Occident vit renaître la philosophie, & que l'aurore des belles lettres devint un beau jour.

Les sciences ont passé trois fois de la Gréce dans l'occident.

Nous apprenons donc de l'histoire, que les sciences ont passé trois fois de la Gréce dans l'Occident; la premiére, lorsque les Romains les (1) puisérent en Gréce; la seconde, lorsque les François, après avoir pris Constantinople, rapportérent du Levant les écrits d'Aristote, avec les commentaires des Arabes; & la troisiéme, lorsqu'aprés la destruction de l'empire d'Orient par les Turcs, les sçavants de la Gréce cherchérent une retraite en Italie.

Epoque pour distinguer les modernes des anciens.

Nous nous servirons de cette époque du rétablissement des lettres, après la prise de Constantinople par les Turcs, dans le milieu (2) du quinziéme siécle, comme d'un terme fixe, propre à sépa-

(1) Græcia capta ferum victorem cepit; & artes
Intulit agresti Latio. *Hor. lib. 2. epist. 1.*

(2) *Constantinople fut prise un mardi 28. May 1453. le 60. jour du siége, la 3. année du régne de Mahomet* II. *après 8. ans & 3. mois du régne de Constantin Paléologue* XI. *surnommé Dracosès, appellé Constantin* XV. *par ceux qui comptent quelques Césars au nombre des Empereurs.*

rer les anciens des modernes ; donnant la qualité d'anciens à touts ceux qui ont précédé cette époque, & celle de modernes à ceux qui ont paru depuis.

Des philosophes qui ont ressuscité les lettres en Occident.

Les plus célébres des Grecs, qui passérent en Occident, furent Jean Argyropyle (1), Théodore Gaza (2), George de Trébyzonde (3), Bessarion, patriarche de Constantinople (4), & depuis cardi-

(1) *Jean Argyropyle fut choisi par Cosme de Médicis, pour être le précepteur de Pierre son fils, & de Jean son neveu. Il fut aussi professeur de la langue Grecque à Rome. Des cardinaux, & autres auditeurs des plus qualifiés, assistoient à ses leçons dans son école, suivant le témoignage de Reuchlin.*

(2) *Théodore Gaza né à Thessalonique s'étant réfugié en Italie après la prise de Constantinople par Mahomet II. fut redevable à la protection du cardinal Bessarion d'un bénéfice qu'il obtint en Calabre. Il a fait plusieurs traductions ; il présenta ses ouvrages au pape Sixte IV. & ne trouvant pas le présent qu'il en reçut assez magnifique, il le jetta de dépit dans le Tibre.*

(3) *George de Trebyzonde étoit natif de Candie, mais d'une famille originaire de Trebyzonde : c'est le même qu'on trouve souvent nommé George Trapezonce. Son nom est devenu célébre par la guerre littéraire qu'il soutint pour Aristote contre Platon, dont il parloit avec beaucoup de mépris.*

(4) *Bessarion fut archevêque de Nicée, patriarche de Constantinople, & cardinal. Etant légat en France, il visita le duc de Bourgogne avant Loüis XI, ce monarque lui donnant audience, porta la*

nal. Gémisthe Pléthon, qui avoit excité beaucoup de disputes au sujet de la philosophie Platonicienne, étoit mort peu de tems auparavant dans le Péloponnése. Après s'être trouvé au concile de Florence, sous le pape Eugéne IV. en 1438. il avoit été engagé par les Médicis à séjourner dans cette cour, pendant plusieurs années. La principale gloire du rétablissement des Sciences est dûë à la protection & à l'asyle, que ces Princes accordérent aux sçavants.

Parmi les Grecs, qui se retirérent en Italie, un des plus célébres fut Jean Lascaris, envoïé en ambassade à Constantinople par Laurent de Médicis, pour obtenir la permission de visiter les bibliothéques de la Gréce, & de faire apporter en Italie les manuscrits les plus curieux qu'il pourroit trouver.

Æn. Sylv. Europ. c. 58. Genebr. lib. 4. chronograph.

main à la grande barbe du légat par un geste de mépris, & dit :

Barbara Græca genus retinent quod habere solebant.

Lui reprochant par l'application de ce vers la faute qu'il avoit commise. Le cardinal Bessarion eut, dit-on, assez de voix pour être élevé au pontificat ; mais son élection n'eut pas lieu à cause des remontrances de quelques cardinaux sur sa patrie. Il fut le protecteur de touts les sçavants. Il laissa sa bibliothéque au sénat de Venise, qui la conserve prétieusement. Il y avoit plus de treize cents volumes de manuscrits Grecs.

Grégoire Typhémas, disciple d'Emanuel Chrisolore, & le maître du sçavant Guillaume Budé, fut le premier qui eut des gages réglés pour enseigner le Grec dans l'université de Paris. Andronic de Thessalonique enseigna cette langue à Florence, puis à Paris, où il y avoit, en même tems, trois autres professeurs du même nom d'Andronic. La connoissance du Grec contribua plus que tout le reste à ranimer la philosophie; les sçavants s'étant appliqués à la lecture de Platon & d'Aristote.

L'émulation & l'ardeur, avec laquelle les sciences furent renouvellées, formérent bientôt en Occident un grand nombre de sçavants en touts genres: Pomponace, Niphus, Marsile Ficin, Politien, les deux comtes de la Mirandole, Fracastor, Cardan, & autres.

Pomponace né à Mantouë en 1463. fut professeur à Padouë & à Boulogne: il traita quelques matiéres physiques, avec toute la barbarie de l'échole; & il devint fort célébre par les traités, dans lesquels il soutint qu'Aristote avoit cru l'ame mortelle, & que l'esprit ne pouvoit être convaincu de son immortalité, que par la foi. Niphus, dont le style est fort élégant, a été son principal adversaire.

Le cardinal Bembe, pris pour arbitre de cette querelle, décida, que le livre de Pomponace ne contenoit rien de contraire à la foi. On dit pourtant, que Pomponace fut condamné à jetter lui-même son livre au feu. Augustin Niphus a laissé principalement des ouvrages de politique ; il fut professeur en quelques universités d'Italie, & mourut en 1537.

Marsile Ficin étoit fils du premier Médecin de Cosme de Médicis, duc de Florence. Il a été le plus outré des Platoniciens. L'obscurité de ses écrits est impénétrable en plusieurs endroits, à l'exemple de ceux de Platon.

Politien fut précepteur de Jean de Médicis, qui fut depuis le pape Léon X. Le nom de Politien étoit Ange Bassi, il fut surnommé Politien, parce qu'il étoit né à Monte-Pulciano, petite ville de Toscane, nommée en latin, *Mons-Politianus*. Il mourut en 1494. de chagrin de l'exil des Médicis, ses protecteurs : d'autres disent, de chagrin (1) de n'avoir pû plaire à une dame, qu'il aimoit ; & d'autres ont écrit qu'il fut empoisonné par un philtre.

(1) Insano moreris sed, Politiane, furore. *Ce fut vraisemblablement une calomnie des ennemis de la maison de Médicis, à laquelle Politien étoit fort attaché.*

Varill. Anecd. de Florenc.

On a dit que le fameux Jean Pic Comte de la Mirandole, commentoit (1) le droit à dix ans ; qu'à 18. ans, il sçavoit vingt deux langues. Il soutint à 24 ans, neuf cents propositions de dialectique, théologie, mathématique, magie, cabale, physique, tirées des auteurs Grecs, Latins, Hébreux, Chaldéens, &c. Ces théses furent fort critiquées : Innocent VIII. les fit examiner : treize propositions parurent suspectes. Ce jeune prince les défendit, par une apologie qu'il fit en dix-sept nuits, & qu'on trouve à la tête de ses ouvrages, avec le bref d'approbation d'Alexandre VI. Il mourut à Florence, âgé de trente-trois ans, le 17. Novembre 1494. le même jour que Charles VIII. y fit son entrée.

Jean-François Pic son neveu, en succédant aux états de son oncle, soutint sa réputation parmi les sçavants, & a laissé comme lui plusieurs ouvrages. Sa vie fut fort traversée, & fort malheureuse. Il fut chassé de sa principauté, par Louis Pic son frére puîné. Après avoir été rétabli en 1510. il fut encore chassé par les

(1) *Baillet, dans les enfans célébres, doute que le Comte de la Mirandole n'eût que dix ans, lorsqu'il travailloit à un commentaire sur le droit. Et le fait des vingt-deux langues apprises avant dix-huit ans lui paroît incroïable.*

François, & enfin cruellement massacré par Galeotti Pic, fils de Louis son frére.

Rodolphe (1) Agricola, éléve de Théodore Gaza, renouvella les lettres en Allemagne & dans les Païs-bas, & précéda de quelques années le célébre Erasme.

Jérôme Fracastor étoit de Vérone; il fut philosophe, médecin, poëte, & astronome. Il étoit né l'an 1485. Il a prévenu le langage Cartésien, en rejettant les (2) qualités occultes, & en leur substituant

(1) *On voit, aux Cordeliers d'Heidelberg, cette épitaphe de Rodolphe Agricola:*

Invida clauserunt hoc marmore fata Rodulfum
Agricolam, Frisii spemque decusque soli.
Scilicet, hoc vivo, meruit Germania, laudis
Quidquid habet Latium, Græcia quidquid habet.

Rodolfe Agricola, né dans la province de Frise, près Groningue, décedé en 1485. à l'âge de 42. ans, ne doit pas être confondu avec George Agricola auteur célébre par ses recherches dans la science métallique. Ce dernier, qui étoit médecin, naquit en Misnie en 1494. & mourut en 1555. âgé de 61. ans.

(2) *Fracastor, dans l'épitre dédicatoire qui est à la tête de son traité de la sympathie, se mocque des philosophes & des médecins, qui croïoient avoir donné une explication suffisante, lorsqu'ils avoient allegué des causes occultes:* Si horum omnium causas in occultas illas (ità ipsi vocant) proprietates reduxissent, quibus acquiescendum non modò sibi sunt arbitrati, sed & aliis præ-

une philosophie corpusculaire.

Thuan. lib. 4. Il mourut d'apoplexie à Padouë, le six Août 1553. dans sa soixante & onziéme année.

Jérôme Cardan vint au monde malgré sa mére, qui l'aïant (2) conçu hors du mariage, tenta de perdre son fruit par toutes sortes de breuvages. Il fut bizarre, inconstant, entêté de ses prédictions. Il se vanta d'avoir un démon familier comme Socrate : & si ses ouvrages ont transmis à la postérité des marques de beaucoup d'érudition & même de génie, ils font encore plus connoître combien son imagination étoit déréglée.

Parmi ceux qui se sont appliqués à la philosophie politique & morale, on remarque principalement, dans le 16. siécle, Machiavel, Montagne, Bodin, Ammirato, les deux Barclaï.

Machiavel a rendu son nom odieux par les plus pernicieuses maximes. Il fut secrétaire de la république de Florence; on le soupçonna d'avoir été complice de deux conjurations contre les Médicis. Il mourut dans la misére en 1528. ou 1529.

cipere : atque his contenti, in plurimis philosophati sunt; quod certè philosopho homine semper indignum existimavi.

(1) *Cardan né à Pavie le 24. Septembre 1501. mourut le 21. Septembre 1576.*

abandonné & méprisé de tout le monde.

Michel de Montagne naquit au château de Montagne en 1533. son pére prit les soins les plus singuliers de son éducation. Il le faisoit éveiller au son des instruments, & il lui fit apprendre le Grec par forme de divertissement. Montagne étudia sous plusieurs (1) précepteurs célébres ; il fut quelque tems conseiller au parlement de Bourdeaux, & ensuite chevalier de l'ordre de S. Michel. Ses essais furent publiés en 1580. Ils sont remplis de sentiments libres & dangereux. Les graces les plus séduisantes y sont répanduës au milieu du désordre qui y régne, & il plaît au point de pouvoir impunément parler presque continuellement de lui même. Montagne a renouvellé la philosophie sceptique. Il est mort à Montagne dans le Périgord, âgé de 60. ans.

Jean Bodin jurisconsulte Angevin, aïant été en Angleterre en 1579. à la suite du duc d'Alençon, trouva que ses livres de la république y étoient enseignés publiquement à Londres & à Cambridge. Il mourut en 1596.

(1) *Montagne étudia sous quatre régents ; Nicolas Grouchi, qui a écrit* de comitiis Romanorum ; *Guillaume Guérante, qui a publié des commentaires sur Aristote ; George Buchanan ; & Marc-Antoine Muret. Dict. de Morery, art. Montagne.*

Scipion Ammirato, chanoine de Florence, a été un historien célébre. Nous n'en parlons ici que par rapport à ses réflexions sur Tacite, où l'on trouve une politique très-judicieuse & des exemples fort instructifs. Il est mort en 1600. âgé de 69. ans.

Guillaume Barclai conseiller d'état & maître des requêtes du duc de Lorraine, puis professeur roïal dans l'université d'Angers, a traité du gouvernement monarchique, suivant les principes de la plus saine politique. Il mourut en 1605.

Jean Barclai fils du précédent, a composé deux espéces de romans (1) politiques, dont le style est dur & obscur. Jean Barclai est mort en 1621.

Le siécle le plus sçavant à été le seiziéme.

Le seiziéme siécle, auquel on peut, ce me semble, donner le titre du plus sçavant (2) de touts les siécles a retiré l'ancienne philosophie des ténébres, où elle étoit plongée: le dernier siécle a été plus loin. Il a critiqué cette ancienne philosophie, & en a produit une, qui peut passer pour nouvelle, quoique le plus

(1) *Ils sont intitulés, l'un* Argenis, *& l'autre,* Euphormionis Satiricon, *quoiqu'on doute si ce dernier n'est point de Guillaume Barclai.*

(2) *C'est une remarque très-juste de Jean Barclai, que les siécles, comme les païs, se distinguent par différents charactéres. Euphorm. Satiric. part. 4. c. 2.*

grand nombre de ses découvertes ait sa source dans les écrits des anciens : par exemple, le grand (1) principe de des Cartes, de commencer par douter, est tiré d'Aristote. La matiére subtile se trouve aussi, sous le nom d'éther, dans cet ancien philosophe. Platon a dit, après d'autres physiciens qui l'avoient précédé, que les étoiles sont autant de soleils. Lucréce explique, en toute occasion, que les corps sont composés de particules insensibles, dont les divers arrangements causent la variété des objets visibles. Pereira avoit écrit, environ cent ans avant des Cartes, que les bêtes sont des automates : & c'étoit une ancienne opinion renouvellée par ce médecin Espagnol. Les preuves Cartésiennes de la spiritua-

Aristot. lib. 3. Metaph. c. 1.

Plat. ap. Paling. Zodiac. lib. 11.

(1) *Huet a objecté à des Cartes qu'il avoit bientôt oublié le premier axiome de sa philosophie, de n'admettre que les vérités dont on est fort assûré ; puisqu'il a donné plus d'effort à son imagination qu'aucun autre, & qu'il a fondé son hypothése sur les arrangemens les plus arbitraires. Huet. censur. phil. Cartes. c. ult. Mais on peut répondre que cette régle de des Cartes ne regarde pas une science telle que la physique, qui de sa nature est conjecturale, & où il ne s'agit pas d'expliquer les phénoménes par des vérités démontrées, mais suivant des principes qui satisfassent l'esprit, & qui soient si bien liés les uns avec les autres, qu'ils rendent compte de touts les effets naturels d'une maniére probable.*

lité de l'ame,& la remarque qu'elle pense toujours, sont dans Claudien Mamert. Sturmius professeur de Mathématique à Altorf, du Hamel de l'Académie Roïale des sciences, & Leibnits ont taché de concilier (1) la philosophie ancienne avec la moderne. Il est vrai qu'il se rencontre dans les anciens, des semences, pour ainsi dire, ou des prémices de la plûpart des choses que les modernes ont dites; & que les principales propositions y sont mêmes énoncées d'une maniére entiérement semblable: mais l'ordre qui les lie les unes aux autres, les explications qui les développent, les vûës systématiques leur ont donné une forme différente, avec l'air de la nouveauté.

Diog. Laërt. in Leucipp. Democr. Epicur. & Archel.

La fameuse hypothése des tourbillons a été connuë à Leucippe, à Platon, à Epicure. On trouve dans Leucippe l'axiome de méchanique emploïé par des Cartes, comme le fondement de tout son systéme, que la matiére a un mouvement naturel direct; l'ancien philosophe avoit enseigné que les atomes les plus subtils tendent à monter comme en s'élançant,

Diog. Laërt. in Leucipp.

(1) *Les titres de ces ouvrages des trois auteurs sont, sçavoir de Sturmius:* Physicæ conciliatricis tentamina; *de du Hamel*: De consensu veteris & novæ philosophiæ; *de Leibnits*: De Aristotele recentioribus reconciliabili.

C'est le mouvement que des Cartes auroit donné à sa matiére subtile, s'il eut suivi ses propres principes ; mais par une contradiction des plus surprenantes, il place au centre du tourbillon solaire cette matiére subtile, qui doit avoir le plus de mouvement & de force centrifuge, & il envoie à la circonférence les corps les plus massifs. Ce qui est non-seulement contraire à ses principes, mais encore à la méchanique qu'il emploie pour l'arrangement & la construction des planétes & de l'atmosphére qui les environne, où il assigne une place différente à ses trois éléments, expliquant la pesanteur par la force centrifuge des corps les plus légers, qui, aïant plus de mouvement pour s'éloigner du centre, répercutent les corps plus massifs, & les repoussent vers le centre. Contradiction de des Cartes.

Galilée Florentin forma le premier le dessein d'une physique moderne, dont on peut le regarder comme le fondateur. Il étoit fils naturel de Vicenzo Galileï noble Florentin ; il fut professeur à Padoue, & depuis à Pise, & mourut en 1642. âgé de 78. ans. De Galilée, Gassendi, & autres modernes.

Gassendi, en levant le masque (1) con-

(1) *Gassendi se déclara, dès l'année 1624. contre la philosophie Péripatéticienne : mais l'ouvrage qu'il avoit commencé, excita tant de murmure & de tumulte qu'il n'osa pas l'achever. Après en*

tre Aristote, ne contribua pas peu à exciter des Cartes par son exemple, quoique leur philosophie soit contraire dans les principes fondamentaux. Gassendi naquit à Chantersier petit village de Provence, dans le Diocèse de Digne le 22. Janvier 1592. il fut chanoine, & prévôt de l'église Cathédrale de Digne, & ensuite professeur de philosophie & de mathématique à Aix, puis à Paris. Il est mort le 24. Octobre 1655. âgé de 63. ans & 9. mois, dans la réputation d'un des plus sçavants hommes, & des plus pénétrants philosophes qui aïent paru. Ses écrits sont plus recommandables par l'étenduë des connoissances, que par la solidité des principes, qu'il fait consister dans les atomes & le vuide.

De René des Cartes, & de sa philosophie.

René des Cartes (1) naquit à la Haie en Touraine, en 1597. d'une famille noble, dont il y a des branches en Bretagne, & en Poitou; il commença par porter les armes en Allemagne, & en Hongrie. Son inclination pour la philosophie le détermina bientôt à la retraite, & pour n'être point interrompu dans ses

avoir publié les deux premiers livres, il supprima les cinq autres promis dans sa préface. Vie de Gass. liv. 1.

(1) *La vie de des Cartes a été écrite par Adrien Baillet.*

méditations, il se retira près d'Egmond, petite ville de Hollande, sur le Zuyderzée, où il passa 25. ans à étudier la nature. La reine Christine l'attira en Suéde, où il mourut le 2. Février 1650. quatre mois après y être arrivé : il étoit dans sa cinquante-quatriéme année. Rechercher dans la nature, un méchanisme général, dirigé par une sagesse & une puissance infinie ; ramener tout à des loix universelles, & à des causes simples, retrancher le vain jargon de l'ancienne philosophie, & les entités ou les causes superfluës de la nouvelle, c'est être dans la voie de la bonne philosophie ; & c'est la route que des Cartes nous a tracée, en la suivant lui-même.

La philosophie Cartésienne a été attaquée par deux objections principales : la premiére, *que les causes finales en sont excluses, pour n'y admettre que les méchaniques ; la seconde, qu'elle semble insinuer qu'une matiére muë en rond a pû produire l'univers*. Si des Cartes n'a pas emploïé les causes finales à l'explication des phénoménes, c'est qu'elles appartiennent à des sciences plus hautes, & qu'elles ne sont, en aucune maniére, de la compétence du Physicien. La théologie & la métaphysique remontent quelquefois aux decrets particuliers du souverain

être ; mais le Physicien ne considére le créateur que dans la sphére & l'enchaînement des causes naturelles. Ainsi ce seroit une explication fort éloignée du langage du Physicien & du but qu'il se propose, que de dire, par exemple, que les fleurs répandent des odeurs agréables, pour manifester les bienfaits de Dieu envers ses créatures. Les causes finales ne pourroient être admises dans la physique, sans l'anéantir, c'est-à-dire, sans l'absorber dans une cause primitive, unique, & universelle, qui est la providence. Il est permis au Physicien de suivre d'autres vûës moins élevées, mais qui peuvent être également pieuses, & de contempler cette même providence dans les loix qu'elle a établies pour la productions des phénoménes. Le Physicien n'examine pas pourquoi, mais comment ils arrivent : & ce seroit s'écarter de la fin de ses recherches, que de substituer à la cause méchanique la cause finale, comme si l'une pouvoit être emploïée à la place de l'autre. Ce sont donc deux choses entiérement différentes, de reconnoître des causes finales, & de les admettre dans la physique.

La seconde objection n'est pas mieux fondée. Il faudroit être aussi insensé qu'un Epicurien ou qu'un Spinosiste,

pour croire qu'une matiére muë en rond, ou tout autre principe dépourvû d'intelligence, eût pû produire tout ce que nous voïons de merveilleux & de régulier dans l'univers. Mais des loix constantes, uniformes, & qui annoncent d'autant plus la sagesse qu'elles sont plus générales, présentent-elles à l'esprit l'idée, ni même le soupçon d'un principe aveugle? Ne sont-elles pas, au contraire, ce qui lui est le plus opposé? Et cette maniére de philosopher (quelque disproportion qu'il y ait entre des lumiéres aussi bornées que celles de notre entendement, & une puissance infinie) ne paroît-elle pas plus digne du créateur, que les qualités occultes des anciens philosophes, que les ames (1) plastiques de Hartsoeker, que les principes vitaux de Cudworth & de Grew, que les attractions variables des Newtoniens, ou cette multiplication d'entités différentes & de loix particuliéres, introduite dans la nature par quelques philosophes modernes?

Enfin dans la physique de des Cartes, les hypothéses vraisemblables, conformes à un méchanisme connu, & propres

(1) *Il sera parlé de ces ames plastiques dans la seconde partie du second livre, chapitre cinquiéme.*

à rendre raiſon de touts les phénoménes ; en quoi conſiſte la vraie phyſique, doivent être diſtinguées de ce briſement des cubes qui compoſoient le cahos & qui ont formé les trois éléments imperceptibles : ce qui eſt proprement, comme des Cartes lui-même s'en eſt expliqué, le roman de la phyſique. Quelle eſt donc l'injuſtice de l'accuſation du P. Hardoüin, & des ſoupçons de Ray & de Cudworth? J'avouë que les raiſonnements de des Cartes, ſur l'impoſſibilité métaphyſique du vuide & ſur l'excluſion des bornes du monde matériel, ménent à l'infinité & à l'éternité de la matiére. Mais des Cartes n'a pas toujours raiſonné conſéquemment. La conſtruction de l'univers, telle qu'il l'a ſuppoſée, ſe contredit en ce qui concerne, d'un côté, la matiére dont il compoſe le ſoleil, & de l'autre, l'explication qu'il donne de la peſanteur. Il s'eſt trompé, en ſoutenant que les eſſences des choſes & les vérités métaphyſiques dépendoient de la volonté arbitraire de Dieu. Il n'a pas apperçu davantage où conduiſent ſes principes outrés ſur le vuide, & ſon opinion du monde matériel indéfini. Peut-on ſoupçonner de matérialiſme celui de touts les philoſophes, qui a le mieux établi la diſtinction des deux ſubſtances ſpirituelle & maté-

Harduin. de Atheis detectis. Cudvv. ſyſt. intell. Ray, de l'exiſt. de Dieu.

rielle ? L'impie, loin de démontrer d'une maniére invincible, la spiritualité & l'immortalité de l'ame, n'acquiescera jamais à un dogme, qui dissiperoit, malgré lui, les ténébres où il s'efforce de se plonger.

Le Cartésianisme a été attaqué injustement sur le mystére de l'eucharistie. Premiérement, c'est un principe certain que les mystéres sont au-dessus de la raison & de la philosophie : il n'y a donc aucun inconvénient à soutenir des principes physiques, qui se rapportent à la matiére & à la forme ; quoique ces principes, appliquables naturellement à touts les corps, ne convinssent pas au corps véritable & réel de Jesus-Christ, dans le mystére de la transubstantiation. Le même mystére n'empêche pas non plus, que toutes les personnes sensées ne soutiennent, comme une vérité naturelle, qu'un corps ne peut être en plusieurs lieux, à la fois ; suivant cet axiome évident, que ce qui est impossible dans l'ordre naturel, est possible à Dieu. Il n'y a d'impossible à une toute-puissance infinie, que ce qui est contradictoire ; comme si l'on disoit : *Un corps est en tel lieu, & n'est pas dans le même lieu.* On ne pourroit donc objecter valablement à des Cartes d'avoir emploïé, en physique, des prin-

cipes, qui n'ont d'application qu'aux choses d'un ordre naturel.

Mais il y a plus : les principes physiques de des Cartes nous fournissent la maniére la plus convenable de considérer le voile du très-saint Sacrement de l'autel. Le Péripatéticien ne s'entend pas lui-même, lorsqu'il dit qu'il y a, dans les corps, des entités vulgairement appellées *accidents* ; & qu'entre ces entités, il y en a principalement une appellée *quantité*, qui fait que le corps est étendu, sans que cette quantité soit de l'essence de la matiére ; & que le corps de Jesus-Christ demeure sans étenduë dans le mystére de l'eucharistie, où l'entité accidentelle au pain est conservée. La foi du Cartésien est plus claire, plus énergique, & exprime mieux la réalité de la présence du corps de Jesus-Christ. En conservant l'essence & les propriétés de la matiére, le Cartésien croit qu'il paroît du pain où il n'y en a point ; & que nos sens n'apperçoivent pas un corps humain, où il y en a un réellement, sçavoir le corps de Jesus-Christ, avec l'étenduë, l'impénétrabilité, & toutes les propriétés qu'il avoit sur la croix.

Il est de la nature des accidents de ne (2) pouvoir être conçus sans le sujet, au-

(1) *Un des premiers principes de la métaphysi-*

quel ils ont une adhérence nécessaire. Le langage Péripatéticien *d'accidents absolus*, présente à l'esprit une apparence de contradiction, qui n'est pas dans le mystére: car des accidents, qui subsistent par eux-mêmes, sont des accidents non accidents. La philosophie Cartésienne nous suggére une idée, dans laquelle les adversaires de la foi ne peuvent trouver aucun prétexte plausible de chicane. Cette physique supprime les accidents de touts les corps, en expliquant que la rondeur, par exemple, n'est que le corps lui-même, figuré de maniére à faire une telle impression sur nos sens. Il résulte de ce principe, qu'on ne doit plus dire, suivant l'ancien langage de l'échole, que les accidents du pain restent sans la substance du pain, dans le très-saint Sacrement de l'autel, mais plutôt, que quoiqu'après la transubstantiation, il y ait une étenduë réelle, & un arrangement des parties de la matiére qui constituë un corps humain, nos organes sont affectés comme par une hostie ou une très-petite portion d'hostie.

L'auteur de *la dissertation physique &*

que est : Non entis nulla sunt accidentia. *N'y aïant plus de pain après la transubstantiation, il n'y a donc plus d'accidents du pain. C'étoit une mauvaise expression d'un sentiment orthodoxe.*

Mém. de Trév. Octob. 1739. Nouvell. littér. *théologique, sur les accidents de l'eucharistie*, entreprend de prouver que les espéces eucharistiques sont des accidents physiques, réels, distingués de la substance, & séparés de leur sujet, ou, comme on parle dans l'échole, des accidents absolus. Il appuïe beaucoup sur la condamnation de la seconde proposition de Wiclef, proscrite au concile de Constance: *les accidens ne demeurent point sans sujet dans le Sacrement de l'eucharistie*. La condamnation du concile ne tombe que sur cette hérésie de Wiclef (qui est encore aujourd'hui l'opinion Luthérienne) que dans le très-saint Sacrement de l'autel, la substance du corps de Jesus-Christ est jointe à la substance du pain. Mais dès que l'on croit la transubstantiation, il est indifférent à l'orthodoxie de la foi, d'expliquer les apparences du pain qui restent, ou par des accidents absolus comme les Péripatéticiens, ou par une simple affection de nos organes, en conservant au corps de Jesus-Christ l'étenduë & l'impénétrabilité, comme les Cartésiens. Il est très-assûré que le concile de Constance n'a pas eu intention de prononcer sur une question de mots, alors non formée, ni prévuë. C'étoit s'exprimer très-improprement que de dire qu'après la transubstantiation les accidents du pain

restoient dans le sacrement : il n'y reste aucun être, ni substance, ni modalité, ni accident qui ait appartenu au pain; mais les organes de nos sens continuent de recevoir la même impression, que si la substance du pain étoit encore sur l'autel.

C'est donc à tort que quelques Calvinistes avoient objecté, que ceux qui suivent les principes de des Cartes, ne peuvent croire la transubstantiation possible: ce qui a été réfuté, dans *le traité de la perpétuité de la foi touchant l'eucharistie*, & dans *l'apologie pour les Catholiques*. *Perpét. de la foi, t. 3. liv. 7. ch. 10. Apol. pour les Cathol. part. 2. ch. 3.*

La philosophie de des Cartes est fort maltraitée dans le dictionnaire de Moréry, article *Cartésianisme*. L'auteur de cet article prend le plein pour une matiére dure & solide, comme si le plein donnoit l'exclusion à la fluidité, sur laquelle est fondé tout le systême Cartésien. *La foi apprend*, ajoute-t-il, *que le corps de Jesus-Christ ne perd rien de sa substance dans le Sacrement de l'eucharistie, quoiqu'il y perde beaucoup de son étenduë : ainsi l'on ne peut pas dire que l'étenduë soit l'essence de la matiére.* *Edit. de 1732.*

Cet argument péche par le principe & la conséquence. La foi nous apprenant que le corps de Jesus-Christ, qui est réellement présent dans le très-saint Sacre-

ment de l'autel, est le même qui a souffert sur la croix, comment pourroit-on accorder ce dogme avec cette proposition, que le corps de Jesus-Christ, dans l'eucharistie, perd beaucoup de son étenduë ? Pour moi je crois fermement que le corps de Jesus-Christ, dans le très-saint Sacrement de l'autel a la même étenduë, mais que son apparence est soustraite à mes regards & à touts mes sens ; & qu'il y occupe l'espace d'une maniére miraculeuse, imperceptible, inconcevable même, & qui n'a rien de physique.

D'ailleurs, l'essence de la matiére ne consiste pas dans plus ou moins d'étenduë, mais dans l'étenduë : en sorte que l'argument du dictionnaire est aussi mal fondé dans la conclusion que dans l'antécédent. La fin de cet article renvoïe à celui de *philosophie*, dont l'auteur, qui étoit dans des sentiments entiérement opposés, a porté fort haut la gloire du Cartésianisme, & en a fait un grand éloge.

Après avoir discuté les objections les plus essentielles qui aïent été faites contre la principale secte de la philosophie moderne, reprenons l'ordre historique des philosophes du dix-septiéme siécle.

François Bacon chancelier d'Angleterre, & Comte de Vérulam, étoit fils

de

de Nicolas (1) Bacon, auſſi chancelier d'Angleterre. La libéralité de François Bacon envers les gens de lettres, le fit tomber dans l'indigence. Etant devenu vieux, il écrivit à Jacques I. pour demander à ce prince quelque grace qui le mît en état de ſubſiſter, *Afin*, diſoit-il, *que n'aïant ſouhaité de vivre, que pour étudier, il ne fût pas obligé à la fin de ſes jours d'étudier pour vivre.* Il mourut le 9. Avril 1626. âgé de 66. ans, ſi pauvre, qu'à peine laiſſa-t-il dequoi être enterré.

Le P. Athanaſe Kircher Jéſuite a ſondé les abimes de la terre dans ſon monde ſous-terrain, & il a parcouru les cieux dans ſon voïage extatique. Toute ſa philoſophie eſt ornée d'une vaſte érudition. Il mourut en 1680. âgé de 82. ans.

Blaiſe Paſcal naquit à Clermont en Auvergne, en l'année 1623. ſon pére a été préſident de la cour des aydes d'Auvergne, & intendant de la généralité de Rouen. On a dit de Blaiſe Paſcal, qu'il avoit appris avant l'âge de douze ans les principes de la géométrie, ſans maître

(1) *Nicolas Bacon recevant la viſite d'Elizabeth, & cette reine lui aïant dit, Mylord Chancelier, votre maiſon eſt bien petite; il lui répondit: Madame, c'eſt V. M. qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.*

& ſans livres , & qu'il avoit ſi bien conduit ſes idées & ſes raiſonnements, qu'à un âge ſi tendre & ſans aucun ſecours, il étoit (1) arrivé par la ſeule force de ſon génie a la 32. propoſition du premier livre des éléments d'Euclide. Paſcal a paſſé pour auteur d'un traité des ſections coniques à ſeize ans, comme s'il l'eût tiré du ſeul fond de ſon eſprit, ſans aucune inſtruction : mais des Cartes jugea que le jeune auteur avoit beaucoup appris du nommé des Argues ; ce qui fut confirmé à des Cartes, par l'aveu que Paſcal lui en fit lui-même. A l'âge de 19. ans, Paſcal inventa & donna au public le triangle arithmétique. Son traité de la peſanteur de l'air, & celui de l'équilibre des liqueurs ont été des fondements de pluſieurs découvertes phyſiques, conſtructions de machines, & expériences très-inſtructives. Il mourut en 1662. âgé de 39. ans.

Des Cart. t. 2. lett. 38.

François de la Mothe-le-Vayer (2) conſeiller d'état, précepteur de Philippe

(1) *Tout cela eſt réfuté dans le voïage du monde de des Cartes, part.* 3.

(2) *Il ne doit pas être confondu avec Roland le-Vayer ſeigneur de Boutigny maître des requêtes & intendant de Soiſſons, qui a excellé dans la connoiſſance du droit public. Ce dernier a publié en* 1665. *un traité de la peine du péculat ; en* 1669. *un autre traité de l'autorité du roi touchant l'âge*

de France frére unique de Loüis XIV. & l'un des 40. de l'académie Françoise, lors de son (1) institution, a fait briller une philosophie sceptique, par des écrits également ingénieux & sçavants, & remplis d'une critique très-fine.

Thomas Hobbes Anglois a composé des ouvrages de politique & de philosophie ; il a débité beaucoup d'erreurs

nécessaire à la profession religieuse ; & en 1682. une dissertation sur l'autorité légitime des rois en matiére de régale. Le Vayer de Boutigny est mort en 1687. Jacq. le Long, Biblioth. hist. Il est aussi auteur du roman de Tarsis & de Zelie, qu'on a attribué à l'abbé le Vayer fils de la Mothe-le-Vayer ; & auquel des Preaux a adressé une de ses épîtres. Cette famille célébre dans la magistrature & dans les lettres, est d'une ancienne noblesse, originaire de Bretagne, & établie depuis long tems dans le Maine. On trouve dans le seiziéme siécle la réception de François le-Vayer de la Maison-neuve chevalier de Malte en l'année 1531. Hist. de Malt. t. 3. Prieuré d'Aquitaine.

(1) Bayle a repris mal à propos Moréry, d'avoir dit que le Vayer fut des premiers qui furent reçus dans l'Académie Françoise. Bayl. dict. not. A, art. le Vayer. Il est vrai qu'il fut élu à la place d'un Académicien mort ; mais il est marqué par Pellysson, au même endroit que Bayle cite, hist. de l'Acad. p. 228. que le nombre des Académiciens n'étoit pas encore rempli, lors du choix qui fut fait de la Mothe-le-Vayer, & que ce ne fut qu'après sa réception du 14. Février 1639. que la compagnie eut son nombre de quarante complet, par la réception de Priesac, huit jours après.

ſur les matiéres métaphyſiques. Son traité du faſte des Géométres eſt une critique de leur méthode, ſans attaquer la géométrie. Il défendit avec beaucoup de zéle les droits de la roïauté, & il eut une penſion de Charles II. roi d'Angleterre. Il mourut le 4. Décembre 1679. âgé de 91. ans.

Robert Boyle, fils de Richard Boyle, comte de Cork en Irlande, a enrichi la phyſique d'un grand nombre d'expériences. Il eſt mort le 30. Décembre 1691. Je parle ailleurs des aſtronomes. A l'égard de la politique & de la morale, ce ſiécle s'honore à juſte titre des ouvrages de Bignon, Grotius, Saumaiſe, Charron, Senault.

Jerôme Bignon a laiſſé une réputation ſi illuſtre, que ſon nom ſeul fait ſon éloge. Ce qu'on a raconté de ſon enfance tient (1) du prodige. Il compoſa à l'âge de 19. ans le livre de l'excellence des rois & couronne de France, & il n'avoit que 22. ans, quand il publia ſon ſçavant commentaire ſur les formules de

(1) *Il paſſe pour avoir été auteur dès l'âge de dix ans, aïant compoſé, à cet âge, une deſcription de la terre ſainte. Son épitaphe à ſaint Nicolas du Chardonnet commence par ces mots :* Hieronymus Bignon, ſui ſæculi amor, decus, exemplum, miraculum, &c.

Marculfe, le dernier de ses ouvrages imprimés.

Hugues Grotius a été appellé le jurisconsulte des Rois : son livre *du droit de la guerre & de la paix*, qui nous donne occasion de parler de cet auteur célébre, a été regardé comme un chef-d'œuvre pour le droit public. Grotius aïant été condamné à une prison perpétuelle, pour avoir soutenu avec chaleur la doctrine des Arminiens, se sauva dans un coffre qui servoit à transporter des livres que sa femme lui faisoit tenir. Il résida 13. ans en France, en qualité d'ambassadeur de Christine reine de Suéde. Il mourut à Rostock, le 28. Août 1645. dans sa 63. année.

Claude Saumaise, fils de Bénigne Saumaise doien du parlement de Bourgogne, est non-seulement renommé par l'étude de la critique, mais pour avoir défendu les droits des souverains contre (1) Milton. Saumaise mourut en 1653. âgé de 65. ans.

(1) *Environ dans le même tems, Algernon Sidney fils de Robert Sidney comte de Leicestre a écrit un traité du gouvernement, où il attaque sans ménagement l'autorité monarchique en se proposant de réfuter le livre de Robert Filmer, intitulé* Patriarcha. *Sidney aïant composé des écrits fort séditieux, & cabalé contre l'état d'Angleterre, fut condamné à avoir la tête tranchée, & il fut exécuté.*

Pierre Charron, chantre & théologal de Condom a traité de la ſageſſe, d'une maniére ſi conforme au titre de ſon livre, que Naudé, dans ſa bibliographie, ne fait point de difficulté de l'élever au-deſſus de Socrate. Charron mourut le 16. Novembre 1603. âgé de 62. ans.

Jean François Senault né à Paris en 1601. entra fort jeune dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, établie depuis peu en France par le cardinal de Bérulle. Sa modeſtie lui fit refuſer l'épiſcopat, il fut chef de ſa compagnie en 1662. & il exerça cette charge juſqu'en 1672. Son livre de l'uſage des paſſions contient une morale exquiſe, & dont le ſtyle eſt très-fleuri, ſuivant le goût de ce tems-là.

Je ne paſſerai pas les bornes du dernier ſiécle. J'ai traité fort ſuccinctement ce qui concerne les philoſophes modernes qui ſont bien plus généralement connus de nous, & par la proximité du tems, & par le progrès de leurs opinions, que j'expliquerai amplement, quand l'occaſion s'en préſentera.

On doit à la philoſophie moderne cette juſtice, que l'eſprit méthodique y régne beaucoup plus que dans la philoſophie ancienne.

Non contents de l'eſprit de méthode,

les modernes se sont attachés aux vûës systématiques, presque inconnuës aux anciens, & introduites surtout par des Cartes. Elles sont sujétes à de grands défauts, comme d'engager plus avant dans l'erreur, en fixant l'esprit avec opiniâtreté à une seule route; de le remplir de préjugés; de ramener aux mêmes principes, par des explications forcées, tout ce qui se présente, & souvent à des principes très-défectueux; d'écarter tout ce qui n'est pas conforme à ces principes, & de faire disparoître par cette prévention les raisons les plus décisives; enfin d'établir prématurément des opinions, que les expériences particuliéres n'ont pas suffisamment autorisées. On rencontre quelquefois des esprits systématiques, qui ne peuvent sortir de l'hypothése où ils se sont concentrés, comme dans une sphére qui borne absolument leurs facultés. Mais ces défauts ne sont pas insurmontables, & ils ne doivent pas faire rejetter les vûës systématiques, dont les anciens ont eux-mêmes reconnu la nécessité à l'égard de l'astronomie; sans lesquelles un philosophe ne peut être d'accord avec lui-même, ou plutôt sans lesquelles, il ne peut y avoir de philosophie.

Amasser simplement des faits & des

expériences, c'eſt ſe borner à un détail de l'hiſtoire naturelle : mais on ne peut être ni aſtronome, ni phyſicien ſans un ſyſtême. L'objet de la phyſique n'eſt pas de chercher des phénoménes, mais d'expliquer ceux qui ſont connus.

Si les hypothéſes ſont incertaines, c'eſt le défaut de nos lumiéres, & non pas de la méthode ſyſtématique. Qu'eſt-ce qu'un amas de vérités phyſiques, qui n'ont aucune liaiſon entr'elles ? Je ſoutiens même qu'il eſt impoſſible d'expliquer aucun effet naturel, ſans adopter, au moins pour cette occaſion, quelque hypothéſe. Or quelle ſeroit l'imperfection d'une philoſophie, qui expliqueroit les phénoménes particuliers, tantôt par une hypothéſe, tantôt par une autre ; en ſorte que ne voulant donner la préférence à aucune route, elle ſe précipiteroit néceſſairement dans le plus pernicieux des écueils, qui eſt celui des contradictions.

Un phyſicien ſans ſyſtême peut être comparé à un homme qui n'a aucun charactére décidé, ou à un politique ſans principes, qui ne ſe détermine que par la conjoncture préſente. En effet, qu'eſt-ce qu'un ſyſtême ? N'eſt-ce pas un arrangement général, qui embraſſe & lie enſemble toutes les vérités correſpondantes, & qui eſt en même tems capable

de prévoir & de parer touts les obstacles? Or peut-on s'assûrer d'une découverte particuliére, qui sera sujette à être renversée, ou par des vérités qui ne pourront être conciliées avec elle, ou par des obstacles imprévûs? On ne peut donc faire aucun progrès dans la recherche de la vérité sans des vûës systématiques; & soit dans la morale, soit dans la politique, soit dans la philosophie, il est indispensable de les emploïer, & de se conduire par elles.

Le style de la philosophie a passé plusieurs fois d'une extrémité à l'autre. L'éloquence de Platon lui prêta autrefois beaucoup de brillant: on ne peut rien lire de plus barbare que ce qui a été écrit par les Arabes & les Scholastiques: quelques-uns de nos philosophes modernes ont joint toute sorte d'agréments à la plus exacte précision; & l'on peut leur appliquer à juste titre, ce qu'Eratosthéne disoit anciennement (1) de Bion, qu'il avoit habillé la philosophie d'une robbe ornée de fleurs. *Diog. Laërt. in Bion.*

La philosophie moderne a essuïé de

(1) *Bion, dont il est parlé ici, originaire de Scythie, & qui fut en faveur auprès d'Antigonus Gonatas roi de Macédoine, est différent de Bion d'Abdére, disciple de Démocrite. Diogéne de Laërce fait mention de plusieurs autres Bions.*

grandes contradictions, avant que de pouvoir s'établir. La physique de des Cartes a été proscrite par les universités de Caën, & d'Angers. L'assemblée générale de l'Oratoire fit un decret en 1678. par lequel elle déclare qu'elle n'embrasse aucun parti ; qu'elle veut demeurer en liberté de pouvoir tenir toute bonne & saine doctrine ; qu'elle ne défend d'enseigner, que celles qui sont condamnées par l'église, ou qui pourroient être suspectes des sentiments de Jansenius, & de Baïus, pour la théologie, & des opinions de des Cartes, pour la philosophie.

Voïag. du mond. de des Cart. part. 3. p. 269. & 278.

Cependant cette philosophie, suivant les réflexions du célébre Arnaud, a rendu de grands services à la religion. » En effet, les méditations de des Cartes, ajoute-t-il, peuvent être regardées comme » un instrument dont la providence a » voulu se servir pour arrêter la pente » que beaucoup de personnes de ces derniers tems semblent avoir à l'irréligion » & au libertinage. N'a-t-on pas sujet de » croire que Dieu, qui cache quelquefois, sous des moïens purement humains, l'accomplissement des biens surnaturels qu'il répand, a eu pour but la » guérison de ces malades, en les forçant » d'entrer dans de justes défiances de leurs » lumiéres, lorsqu'il leur a suscité un

» homme qui a eu tant de qualités natu-
» relles si propres à les toucher : une pé-
» nétration d'esprit tout à fait extraor-
» dinaire dans les sciences les plus ab-
» straites ; une application à la seule phi-
» losophie, ce qui ne leur est pas suspect ;
» une profession ouverte de se dépoüiller
» de touts les préjugés communs, ce qui
» est fort à leur goût : & qui, par les pro-
» pres armes des incrédules, a trouvé le
» moïen de les convaincre, pourvû qu'ils
» veüillent seulement ouvrir les yeux à la
» lumiére qu'on leur présente. «

Rien n'étoit plus injuste que les accusations, qu'un zéle mal entendu, ou que l'envie avoit suscitées contre le principe fondamental du Cartésianisme. Nous les avons déja réfutées : mais on peut revenir plus d'une fois à des objections si souvent rebattuës. L'hypothése des loix générales du mouvement, établies par le créateur, est une explication physique de la divine parole, par laquelle il a créé l'univers : de même que la transmission de la lumiére par les globules du second élément, est une maniére de concevoir, en physicien, l'effet de ce commandement sublime : *Que la lumiére soit.*

Le chancelier Bacon a fait d'avance, non-seulement l'apologie, mais l'éloge du Cartésianisme, en disant ; *Que celui*

qui considérera les causes secondes, comme séparées & désunies, pourra s'y borner, & n'aller pas plus loin : mais que s'il les observe comme liées & enchainées les unes aux autres, il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie, qui a créé le tout, & qui en maintient l'arrangement.

Les Cartésiens ne rapportent donc les effets naturels aux loix générales du mouvement, qu'autant qu'ils considérent ces loix comme l'ouvrage de l'intelligence infinie & parfaitement libre. Il est indifférent à la foy d'assigner au mouvement une direction plutôt qu'une autre, d'étendre ou de resserrer les sphéres & leurs tourbillons : & l'équité demande sur-tout qu'on ne regarde que comme une hypothése très-innocente, ce que des Cartes a lui-même traité de roman. Ce grand philosophe aura toujours la gloire d'avoir considéré l'ouvrage du créateur, de la maniére la plus digne d'une toute puissance infinie, & sous la forme la plus étenduë & la plus magnifique.

Enfin la philosophie moderne a surmonté les obstacles ; elle s'est attiré l'élite des sectateurs, & elle a pénétré dans les écholes mêmes, où les partisans d'Aristote ne sont pas aujourd'hui les plus nombreux. Mais depuis peu une physique nouvelle, qui ne s'explique guéres que

par des calculs d'algébre, commence à s'établir. Les principes en sont entiérement opposés à ceux de des Cartes. L'attraction & le vuide y servent de fondement aux hypothéses; peu s'en faut que la philosophie Cartésienne ne devienne surannée, & que les Newtoniens ne regardent aujourd'hui des Cartes, comme les Cartésiens dans le dernier siécle regardoient Aristote; une philosophie obscure, hérissée de calculs, met bien plus d'intervalle entre les sçavants & le peuple. Les qualités occultes reparoissent avec un air profond & sublime; & le titre imposant de démonstrations est prodigué à des opinions, destituées de la vrai-semblance requise pour rendre une hypothése soutenable. Mais si les disciples de la nouvelle secte sont moins mystérieux que les Pythagoriciens; si leurs principes sont exposés au grand jour, ou par eux-mêmes, ou par leurs adversaires, la chute de cette philosophie sera encore plus rapide que son élévation.

CHAPITRE QUINZIE'ME.

Histoire de l'Astronomie.

L'Histoire de la Philosophie comprend celle de l'astronomie, qui en est une des parties les plus utiles, soit à l'agriculture, pour distinguer les saisons propres à cultiver la terre; soit au commerce, pour prendre les tems convenables aux voïages, & pour régler la navigation; soit au métier de la guerre, pour ne former qu'à propos les grandes entreprises sur terre & sur mer; soit à la politique & à la religion, pour marquer les jours destinés aux affaires & aux fêtes, & pour régler le calendrier ecclésiastique & civil. Enfin l'usage de l'astronomie s'applique à touts les besoins qu'on peut avoir de la connoissance du tems. Outre ces utilités, cette science est l'objet le plus noble des contemplations de l'esprit humain dans les choses physiques.

Colonnes des enfants de Seth.

Cette histoire remonteroit bien haut, si l'on prétendoit la commencer, depuis que les enfants de Seth, suivant Joseph, élevérent deux colonnes, l'une de pierres, l'autre de briques, pour transmettre à la postérité les connoissances astrono-

miques, qui y étoient gravées. Si l'on en croit (1) Eustathe, les colonnes furent *Eustath. in hexaëmer.* élevées par Seth, & non par ses enfants. Comme les fils d'Adam apprirent de lui que le monde périroit par l'eau & par le feu, une des colonnes étoit de pierres & l'autre de briques ; la premiére pour résister aux ravages de l'eau, la seconde pour être conservée dans un embrasement. Joseph dit qu'on assûroit que la colonne de pierres se voïoit encore (2) dans la terre Siriade : Eustathe avance, comme de lui-même, que cette colonne étoit encore sur pié de son tems.

Les interprétes & les commentateurs de Joseph ont des opinions très-différentes sur le païs marqué par cette terre Siriade. Il y a des sentiments pour la Syrie, pour l'Egypte, pour les Indes : Havercamp, dans son commentaire sur Joseph, est porté à croire que la terre Siriade doit s'entendre de la Chine. Il attribuë ce sentiment à Syncelle & à Manethon. On s'est fondé, pour le soutenir, sur ce que les anciens donnoient aux Chinois le nom de Séres : il ajoute que la situation de cet-

(1) *S. Eustathe, patriarche d'Antioche, est mort l'an 337. de l'ére Chrétienne.*

(2) Κατὰ γῆν τὴν Σιριάδα. *Joseph, antiq. liv. 1. c. 2. D'Andilly traduit dans la Syrie : mais Joseph ne l'appelle jamais ainsi.*

te colonne, à l'extrémité de l'Asie ; est peut-être la raison de ce qu'elle a été si peu connuë des anciens, & de ce que l'astronomie se trouve cultivée à la Chine depuis les tems les plus reculés. Mais cette opinion est insoutenable par trois raisons : la premiére, que Joseph ni Eustathe n'eussent pas pu s'informer de la durée de cette colonne, si elle avoit été placée à la Chine ; car on n'avoit, en Judée ni à Antioche, aucun commerce avec la Chine, dans les premiers siécles de l'ére Chrétienne : la seconde, que ces deux auteurs n'eussent pas désigné la Chine par la terre Siriade, sans observer combien cette région étoit éloignée & peu accessible : la troisiéme, que quoique l'astronomie & les annales Chinoises n'approchent pas des antiquités que quelques auteurs leur attribuënt, cependant si un monument aussi curieux & aussi remarquable y eût été conservé au delà du 4. siécle depuis J. C. on en eût remarqué quelques traces dans les livres & dans la tradition des Chinois.

1. Paral. c. 4. v. 42. 4. Reg. c. 8. v. 21. Judic. c. 3. v. 26.

On trouve dans la sainte écriture, plusieurs lieux nommés Seïr, Seïra, Sehirath : mais si cette prétieuse colonne eût existé dans la Judée ou aux environs, les auteurs Grecs & Latins seroient remplis de sa description : combien aurions-nous de

commentateurs sur les charactéres astronomiques qui y étoient gravés ? Si la colonne eût été élevée dans la Syrie, dans l'Egypte, ou dans les Indes, elle n'eût pas échappé davantage aux recherches des Grecs, qui ont entrepris les plus longs voïages pour s'instruire dans l'astronomie. On a dit, avec un peu plus de vraisemblance, qu'une région appellée Siracéne, auprès de la Mingrelie, dont il est parlé dans les géographies de Ptolémée & de Niger, est très-fertile & très-abondante en fruits : que le naphte, qui y coule comme un bitume liquide, aura servi d'un ciment très-propre à donner beaucoup de solidité aux colonnes des enfants de Seth : que la terre Siracéne ou Siriade auprès de la Mingrelie, faisoit partie anciennement du roïaume des Parthes ; & que ces peuples n'aïant jamais été curieux de monuments anciens ni astronomiques, il n'est pas étonnant que cette colonne, qui étoit restée après le déluge, n'ait point été célébrée par l'antiquité.

Mais les noms de Siracéne & de Siriade ont peu de rapport. Si les Parthes ne furent pas curieux de monuments anciens ni d'astronomie, on ne trouve pas, non plus, qu'ils défendissent l'entrée de leur païs aux étrangers : & les sçavants

auroient dû s'y rendre, de toutes parts, pour examiner la colonne astronomique.

Isaac Voss. de ætate mundi, c. 10. Vossius paroît le mieux fondé à expliquer la terre Siriade par le lieu nommé Sehirath dans le livre des Juges. C'étoit une campagne dépendante de Jéricho, où l'on voïoit quelques figures (1) sculptées. Cette sculpture apparemment représentoit des charactéres astronomiques, attribués faussement aux enfants de Seth; mais Huet conjecture très-probablement que ce monument qui est toujours demeuré fort obscur, étoit quelque ouvrage informe des anciens habitants de la terre de Chanaan, qui à l'imitation des Chaldéens & des Egyptiens leurs voisins, s'appliquoient à l'astronomie; & qui, suivant la coûtume des Egyptiens, gravoient sur des pierres les choses dont ils vouloient faire passer le souvenir à la postérité. Voilà ce que Joseph aura pris pour une colonne des enfants de Seth, & il aura été bien aise de s'y tromper, pour faire valoir les antiquités de sa nation, pour lesquelles on sçait quel étoit son zéle. *Huet. de situ parad. terr. c. 17.*

Comment cette colonne eût-elle subsisté, depuis des tems antérieurs au déluge jusqu'après le quatriéme siécle de l'ére

(1) *Les Septante nomment ces sculptures*, τὰ γλυπτά. *Judic. c. 3. v. 26.*

Chrétienne, sans qu'aucun astronome, historien, ni géographe en eussent fait mention ? L'historien sacré, qui parle des arts inventés avant le déluge, n'auroit-il rien dit d'un monument aussi digne de mémoire, & aussi glorieux à la race de Seth ? Le silence de touts les auteurs sacrés & profanes devient, en cette occasion, une preuve négative mais invincible, que le monument le plus capable d'attirer l'attention de touts les Sçavants n'a pas pû subsister, pendant plus de trois milliers d'années, & n'avoir été connu, parmi touts les auteurs, que de Joseph, qui n'en parle même pas comme témoin oculaire, mais sur un simple oüi dire, & d'Eustathe qui a suivi, avec trop de crédulité, le témoignage de Joseph.

Quoiqu'il en soit des deux colonnes astronomiques, nous sommes très-assurés par la Genése, que les premiers hommes ont dû tenir un compte exact du nombre de jours que dure une révolution des phases de la lune, pour fixer les mois, & du nombre des mois pendant lesquels le soleil s'approche peu à peu & s'éloigne du Zénith, pour déterminer les années & mesurer la longueur de la vie des Patriarches. L'année, dès le tems du déluge, étoit réglée par les mouvements du soleil & de la lune. Ce qui avoit de-

mandé un grand nombre d'obſervations ſuivies, & que les progrès aſtronomiques fuſſent facilités par la longue vie des Patriarches. Joſeph croit qu'un des motifs de Dieu pour laiſſer les Patriarches très-long tems ſur la terre, a été de favoriſer les commencements de cette ſcience.

Joſeph, antiq. liv. 1. *c.* 3.

Henoch, fils de Jared & pére de Mathuſalem, a été regardé par quelques-uns comme l'inventeur de l'aſtronomie. Origéne & Tertullien ont fait mention d'un livre de ce Patriarche, qui traitoit de la vertu des noms des étoiles : mais S. Jérôme l'a rejetté comme apocryphe ; & S. Auguſtin a remarqué que c'étoit avec raiſon que l'ouvrage d'Henoch n'avoit point été compris au nombre canonique des livres ſacrés.

Eupolem. ap. Euſeb. lib. 9. *præp. c.* 17. *Orig. homil.* 28. *in Num. Tertull. de habit. virg. S. Hier. in* 1. *c. epiſt. ad Tit. S. Aug. lib.* 15. *de civit. c.* 23

Si l'on en croit Diodore de Sicile, ce fut Hypérion, un des Titans, qui par des obſervations aſſiduës, découvrit le premier le cours du ſoleil, de la lune, & des autres aſtres. Il régla le tems & les ſaiſons ; & mérita d'être nommé le pére de l'aſtronomie. Il étoit frére de Japet, ſuivant la mythologie, & par conſéquent oncle paternel d'Atlas. C'eſt à cauſe de l'invention de l'aſtronomie, qu'Héſiode dans la Théogonie nomme Hypérion le pére du ſoleil & de la lune.

Diod. Sic. lib. 5.

Il paroît qu'aucun ancien peuple ne

peut disputer la gloire de l'ancienneté & de l'excellence de l'astronomie à la Chaldée. Pline en attribue l'invention à Belus roi d'Assyrie. Joseph prétend que l'astronomie & les autres sciences passerent de Chaldée en Egypte avec Abraham ; & Alexandre Polyhistor avoit écrit qu'Abraham séjourna à Heliopolis, & qu'il faisoit gloire, non d'avoir inventé l'astronomie, mais de l'avoir apprise de ses ancêtres qui la tenoient d'Hénoch. Or les ancêtres d'Abraham séjournoient dans la Chaldée ; & ce Patriarche lui-même y avoit habité.

Ancienneté des observations Chaldéennes.

Alex. Polyh. ap. Euseb. lib. 9. præp. c. 18.

Les Chaldéens étoient une nation particuliére de l'Assyrie : ils occupoient une région séparée, & ils jouissoient de l'exemption de toutes les charges publiques. C'étoit un peuple de philosophes ; comme nous l'avons déjà observé dans le premier chapitre de cette seconde partie. Les fils étoient enseignés par les péres, & devenoient sçavants par la tradition. Il y avoit entr'eux différentes sectes, distinguées ou par les cantons qu'ils habitoient, ou par la doctrine qu'ils professoient. Ils s'appliquoient sur-tout à la contemplation des astres, & ils se vantoient d'avoir des observations astronomiques suivies depuis quatre cents soixante & douze mille ans avant Alexandre : vanité ridicule & ab-

Stanl. in philos. Chaldaïc.

Cic. de divin. lib. 1.

Simplic. comment. in Aristot. de cœl. lib. 1.

ſurde ! Ariſtote s'adreſſa à Calliſthéne, qui étoit à la ſuite d'Alexandre, pour avoir par ſon moïen tout ce que les Chaldéens avoient écrit ſur l'aſtronomie. Calliſthéne lui envoïa les obſervations de dix-neuf cents trois ans. Babylone fut priſe par Alexandre, trois cents trente-un ans avant J. C. En réuniſſant ces deux nombres, on trouve que les obſervations aſtronomiques des Chaldéens ont devancé l'ére Chrétienne de deux mille deux cents trente quatre ans : d'un autre côté, en ſuivant le texte Hébreu, & le calcul d'Uſſerius, ces obſervations Chaldéennes de 1903. ans au tems d'Alexandre, remontoient environ à l'an 115. après le déluge univerſel, quinze ans après la conſtruction de la tour de Babel, que Bochard avance être la même, que la fameuſe tour du temple (1) de Bel, qui ſervoit d'obſervatoire dans Babylone. Les avantages d'un obſervatoire pareil, le plus ancien de touts, & la vaſte étenduë (2) des plaines, au milieu deſquelles Ba-

Bochart. lib. 1. Phaleg. c. 9.

(2) Durat adhuc ibi Jovis Beli templum. Inventor hic fuit ſideralis ſcientiæ. *Plin. lib. 6. c. 26.*

(2) Ægyptii & Babylonii, in camporum patentium æquoribus habitantes, cùm ex terrâ nihil emineret quod contemplationi cœli officere poſſet, omnem curam, in ſiderum cognitione poſuerunt. *Cic. de divinat. lib. 1.*

bylone étoit située, ne contribuérent pas peu à rendre les Chaldéens, les plus grands observateurs des astres, qui fussent au monde.

Epigéne cité par Pline remarque qu'ils avoient (1) gravé sur des briques, des observations astronomiques suivies pendant 720. ans. De cette astronomie Chaldéenne, il n'est venu jusqu'à nous, qu'un petit nombre d'éclipses rapportées par Ptolémée; & ce que nous lisons dans Diodore de Sicile, que les Chaldéens découvrirent que les cinq planétes suivoient le même cours que le soleil & la lune, & qu'elles ne sortoient point du Zodiaque. *Diod. Sic. lib. 2.*

Sextus Empiricus rapporte qu'ils firent les premiers la division du Zodiaque en douze parties; qu'aïant choisi une étoile remarquable, ils en mesurérent la révolution diurne, en laissant couler de l'eau d'un vase dans un autre, pendant tout le tems de la révolution; qu'ils partagérent ensuite toute l'eau en douze parties égales, qu'ils la firent écouler une seconde fois, en remarquant les étoiles qui se levoient, à mesure que chacune des 12. *Sext. Empir. adversf. Astrolog.*

(1) Epigenes apud Babylonios 720. annorum observationes Siderum, coctilibus laterculis inscriptas docet, gravis auctor imprimis: qui minimùm, Berosus & Critodemus, 490. annorum. *Plin. lib. 7. c. 56.*

parties d'eau commençoit à s'écouler, & que ce fut ainsi qu'ils partagérent le Zodiaque en douze signes. Ce qu'ils ne purent exécuter, suivant la remarque de Macrobe, qu'en deux nuits de différentes saisons; parceque chaque nuit, on ne voit paroître à l'horison successivement qu'une moitié du ciel & qu'il falut attendre le retour des étoiles qui ne se lévent sur l'horison, que lorsque le soleil, ou plutôt la terre, est dans certains signes. Macrobe a attribué aux Egyptiens, ce que Sextus Empiricus avoit dit des Chaldéens.

Macrob. lib. 1. in Somn. Scip. c. 21.

Les astronomes de Chaldée firent de leurs observations, un art de prédire l'avenir, à peu près dans le même tems, que les Phéniciens, retirant un fruit plus solide de la connoissance des étoiles, s'en servirent pour régler leurs navigations, & porter leur commerce & leurs colonies dans la plus grande partie de la terre. On peut regarder ces navigations des Phéniciens, comme un monument des plus assûrés de l'ancienneté de l'astronomie, dont Pline leur attribue l'invention.

Strab. lib. 16.

Plin. lib. 5. c. 13.

De l'Astronomie Chinoise.

Plusieurs auteurs ont cru que les connoissances astronomiques des Chinois avoient été plus étendues & plus anciennes, que celles d'aucun peuple de la terre; qu'un cycle lunaire pareil à celui qui est

est rapporté par les Grecs à Méton, remonte chez les astronomes Chinois à une antiquité beaucoup plus reculée. On a été jusqu'à avancer qu'il y avoit un tribunal de mathématiques établi, ou même rétabli à la Chine, du tems d'une éclipse de soleil antérieure à J.C. de 2155. ans. Mais je ferai connoître, dans une dissertation particuliére, que toute cette antiquité de l'astronomie Chinoise est dénuée de fondements solides; qu'on ne trouve aucune production originale chez les Chinois; & que cette nation n'a fait que s'approprier, & rapporter à des antiquités chimériques, toutes les inventions qui sont parvenuës jusqu'à elle, tant de l'Egypte, de la Gréce, & des Indes, que de l'Europe moderne.

Les Egyptiens se vantoient que l'astronomie avoit pris naissance chez eux, & qu'ils l'avoient enseignée aux Chaldéens, qu'ils regardoient comme une colonie sortie de l'Egypte. Platon fait dire à Socrate, que l'ancien Mercure ou Theut, inventa l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, & les jeux. Diodore de Sicile rapporte que Belus, fils de Neptune & de Libye, mena à Babylone une colonie Egyptienne, & qu'il y établit des prêtres appellés Chaldéens, qui à l'imitation des prêtres d'Egypte, s'appliquérent à

Les Egyptiens se vantoient de l'invention de l'astronomie.

Plat. in Phœdr.

Diod. Sic. lib. 1.

l'astronomie & à la physique : ce qui paroît confirmé par Hygin, lorsqu'il dit que Belus étoit fils de Neptune & de Libye ; car ceux, qui arrivoient par mer, étoient appellés fils de Neptune. Mais Stanley est mieux fondé à soutenir que c'est la mythologie Grecque peu ancienne, qui a fait Belus fils de Neptune & de Libye ; que Belus n'a amené aucune colonie Egyptienne en Assyrie ; & que les Chaldéens observoient les astres, dans le temple de Bel à Babylone, avant que les Egyptiens eussent aucun commerce avec les étrangers, & avant qu'ils envoïassent aucune colonie. Ce sont les Egyptiens qui ont donné à (1) chaque jour de la semaine le nom d'une planète. Les noms de Pétosiris, & de Nécepsos deux anciens astronomes Egyptiens, sont parvenus jusqu'à nous, & ils ont passé pour les auteurs des premiéres tables astronomiques.

Stanl. in philos. Chald.

On dit que le fameux anneau ou cercle équinoxial des Egyptiens, indiquoit le passage du soleil par l'équateur. Ce cercle coupoit en deux parties égales un autre cercle qui étoit placé exactement dans le plan du méridien ; en sorte que le cercle

(1) Τὸ δὲ ἐς τοὺς ἀστέρας, τοὺς ἑπτὰ τοὺς πλανήτας ὠνομασμένους, ἡμέρας ἀνακεῖσθαι κατέστη ὑπὸ Αἰγυπτίων. *Dio Cass. lib. 36.*

équinoxial faisoit avec le méridien un angle plus ou moins grand, suivant l'élévation du pôle, afin que le plan de l'anneau équinoxial fût ajusté dans la précision d'obliquité, où il devoit être par rapport au plan de l'équateur.

Si l'équinoxe, ou le moment du passage du soleil par l'équateur, arrive pendant le jour, le bord supérieur de l'anneau ou du cercle équinoxial jette son ombre sur le bord inférieur, dont les deux extrémités sont également illuminées, l'ombre s'y traçant au milieu comme une ligne étroite. Si le passage du soleil par l'équateur arrive pendant la nuit, on peut connoître ce moment (à l'égard de l'équinoxe du printems dans la nuit du 20. au 21. Mars, & à l'égard de l'équinoxe de l'automne dans la nuit du 22. au 23. Septembre) par la distance au cercle équinoxial où l'ombre se sera, la veille, trouvée d'un côté, & où le lendemain elle tombera de l'autre côté : car après l'équinoxe, cette ombre, qui étoit australe, devient boréale, ou au contraire.

Mais il y a deux défauts de précision à éviter : l'un est la parallaxe du soleil, qui faisant paroître cet astre plus bas que s'il étoit vû du centre de la terre, semble avancer les équinoxes d'Automne & retarder ceux de printems. Ainsi, pour trou-

ver le vrai moment de l'équinoxe, il faut retrancher à l'équinoxe du printems & ajoûter à l'équinoxe de l'automne un nombre de minutes ou de secondes proportionné à la parallaxe du soleil suivant la hauteur du pôle. Lansberg croit que Ptolémée & même Hipparque ont supplée, par ce calcul, au défaut de justesse occasionné, dans l'observation de l'équinoxe, par la parallaxe solaire.

La seconde irrégularité, qu'il faut prévenir, a son principe dans la réfraction, qui en élevant l'apparence du soleil fait un effet contraire à la parallaxe: car la réfraction avance les équinoxes du printems, & retarde ceux de l'automne: & comme elle est fort inégale, elle fait paroître quelquefois deux instants d'équinoxe dans le même jour: ce que Ptolémée raconte être arrivé à Hipparque & à lui-même; & il s'en prend à quelque dérangement survenu dans la position du cercle équinoxial. Képler a aussi remarqué que la même chose étoit arrivée à Tycho, qui dans le même jour vit, à deux différentes reprises, l'ombre de l'anneau équinoxial tracée au milieu de son bord inférieur.

Ptolem. lib. 3. c. 2.

Kepl. in astron. optic.

Longomontan & Boüillaud en ont trouvé la cause dans les différentes transparences de l'air. Il faut donc examiner

Longom. lib. 1. theoricor. c. 1. Bulliald. lib. 2.

la vraie hauteur du soleil, & voir dans les tables les réfractions qui y répondent, & de plus chercher, par les problêmes généraux, les réfractions des différents climats; en sorte qu'autant qu'il s'y trouvera de minutes, on ajoutera autant d'heures à l'équinoxe du printems, & l'on en retranchera autant à celui de l'automne.

astron. Philol. c. 2.

Ricciol. Almag. t. 1. lib. 3. c. 14.

Les astronomes d'Egypte, pour (1) connoître la proportion du diamétre du

(1) Ægyptii, cùm vellent solis diametrum pernosse, habuere vas saxeum in hemisphærii formam excavatum, & æquabiliter constitutum, cùm stylo ad medium erecto, & lineis duodecim horariis interductis. Ipso autem die æquinoctii, attendentes ad momentum quo solis ora superior horizontem stringeret, adnotavere simul in labro vasis locum quem præterraderet styli umbra. Adnotato deinde loco, in quem umbra desineret, dum ora solis inferior emergeret ex horizonte, dimensi fuere interstitium inter duas umbrarum notas, ac deprehendere id esse primæ horæ partem nonam, sive hemisphærii centesimam octavam, & totius proinde circuitûs ducentesimam sextam decimam. Deduxereque inde solis diametrum esse sui orbis ducentesimam sextam decimam partem (quæ est tamen propè septingentesima) seu continere gradum unum ac bessem, centumve minuta: quæ est tamen solùm dimidii paulove ampliùs gradûs sive minutorum trigintà aut trigintà unius. *Macrob. lib.* 1. *in Somn. Scip. c.* 20.

ſoleil à ſon orbite, placérent parallélement à l'horizon un hémiſphére concave, qui avoit au centre une aiguille élevée au-deſſus de ſon grand cercle, ſur lequel douze heures tracées à des diſtances égales, rempliſſoient la moitié de la circonférence. Ils obſervérent, le jour même de l'équinoxe, l'inſtant où le bord ſupérieur du diſque du ſoleil levant paroiſſoit au niveau de l'horizon; & marquérent, ſur le cercle de l'hémiſphére, l'endroit où portoit l'ombre de l'aiguille. Le même jour, au moment où le bord inférieur du diſque du ſoleil couchant raſoit l'horiſon, ils remarquérent à quel endroit du côté oppoſé tomboit l'ombre qui avoit preſque achevé de parcourir les 12. heures: & aiant apperçu qu'il s'en falloit la neuviéme partie de l'intervalle d'une heure, que les deux endroits qui avoient été marqués par l'ombre ſur le cercle, ne répondiſſent l'un à l'autre comme deux pôles d'une ſphére, ils en conclurent que le diamétre du ſoleil étoit la cent-huitiéme partie de l'intervalle de douze heures, ou la deux cent-ſeiziéme partie de l'orbite entiére du ſoleil; qu'ainſi le diamétre de cet aſtre étoit équivalent à un degré & aux deux tiers d'un degré du Zodiaque: *quoique le diamétre du ſoleil*, ajoute Macrobe, *ne ſoit qu'environ la ſept-centiéme*

partie de son orbite, & ne soit égal qu'à trente ou trente & une minutes d un degré du Zodiaque. Cette méthode des Egyptiens ne pouvoit être juste ; car les réfractions d'où dépendoit toute la précision du calcul, varient beaucoup du soir au matin ; & la transparence de l'air dans le moment où le soleil monte au-dessus de l'horizon, & dans celui où il se plonge au-dessous, est fort différente. D'ailleurs, les Egyptiens, ni Macrobe même, n'en eussent été guéres plus avancés, pour connoître la proportion du diamétre du soleil à son orbite, puisqu'ils n'avoient aucune notion de la grandeur de cette orbite, ni de celle de la parallaxe solaire. Macrobe, dans le même chapitre, se fonde sur plusieurs calculs & principes défectueux, pour en induire que le diamétre du soleil est presque du double plus grand que celui de la terre ; & qu'ainsi le globe solaire est près de huit fois plus gros que le terrestre. Dans le chapitre de l'astronomie, il sera parlé de la distance & de la grosseur des corps célestes.

Hérodote nous fournit deux conjectures du peu de capacité des Egyptiens dans l'astronomie : la premiére, qu'une relation de ceux, qui avoient fait le tour de l'Afrique, portant que l'ombre du soleil avoit paru changer de côté, (cela ne

pouvoit être autrement, puiſqu'ils avoient paſſé au-delà de chaque tropique) ce récit fut trouvé extraordinaire & incroïable : mais ſi les Egyptiens avoient pratiqué, comme on le dit, les obſervations des équinoxes par l'anneau équinoxial, ils n'euſſent pas regardé le changement de côté de l'ombre comme un phénoméne extraordinaire. La ſeconde conjecture du peu de capacité des Egyptiens dans l'aſtronomie eſt fondée, ſur ce que leurs prêtres diſoient que le ſoleil avoit changé quatre fois d'Orient & d'Occident, parce que leurs fêtes avoient parcouru les différentes ſaiſons d'une année, qui étoit de trois cents ſoixante jours ſans intercalation.

Lucien. de l'aſtrolog.

Lucien attribuë l'origine de l'aſtronomie aux Ethiopiens, dont le ciel eſt toujours ſans nuage : & il ajoute que cette ſcience, aïant paſſé d'Ethiopie en Egypte, y fut fort augmentée.

Suid. in vocib. Μάγοι, ἀςρονομία, Ζωροάςης.

Cédréne met Zoroaſtre, chef des mages, au rang des plus fameux aſtronomes de l'antiquité ; & Suidas lui donne l'honneur d'avoir ſurpaſſé touts les autres ſçavants dans les connoiſſances aſtronomiques. Nous avons obſervé, dans le premier chapitre de cette ſeconde partie, quelle eſt la diverſité des opinions ſur Zoroaſtre.

Les Grecs s'en vantoient auſſi.

Les Grecs jaloux de la découverte de toutes les ſciences, ont prétendu qu'ils

étoient les inventeurs de l'astronomie. On apprend par un passage de Diodore de Sicile que les Rhodiens se vantoient d'avoir porté l'astronomie en Egypte. Les premiéres observations astronomiques ont été attribuées à Orphée par Eudemus & par Diogéne de Laërce ; à (1) Palaméde par Sophocle, à Prométhée par Eschyle & Servius; par d'autres à Atrée, & suivant l'histoire ancienne de la Gréce, la réputation qu'Atrée acquit par cette science, l'éleva à la roïauté d'Argos. Il s'aperçut le premier que le mouvement propre du soleil est contraire à la révolution des cieux.

Diod. Sic. lib. 5.

Sophocl. in Palam. Eschyl. in Prom. Serv. in eclog. 7. Strab. lib. 1.

Vers le même tems, le centaure Chiron, avant que de s'embarquer pour l'expédition des Argonautes, & voulant faciliter la navigation qu'ils alloient entreprendre, détermina les espaces des constellations, suivant qu'il a été rapporté par Hermippus. Plusieurs sçavans modernes ont attribué à Chiron d'avoir partagé le Zodiaque en 12. signes; d'en avoir placé le commencement au signe de l'Ecrevisse ; & d'avoir fait passer le colure des équinoxes au milieu du bélier, fixant les quatre points cardinaux dans les

Clem. Alex. Strom. lib. 1.

(1) *Palaméde, suivant Philostrate, a expliqué la cause des éclipses de soleil. Philostr. Heroïc. in Palamed.*

milieux des constellations, au lieu que dans la sphére Chaldéenne & dans la notre les équinoxes & les solstices passent par les commencements des constellations ; & que le premier des signes est le belier.

Noms des signes du Zodiaque.

Le sentiment d'un auteur moderne est que les signes du Zodiaque portent les noms des enfans de Jacob. Cet auteur montre le rapport de leurs noms & de la prophétie du patriarche mourant, avec les noms des constellations. Il trouve aisément le verseau dans Ruben : *Tu t'es* (1) *précipité comme l'eau:* les jumeaux dans Siméon & Lévi : le lion dans Juda : *Juda est un* (2) *faon de lion* : les poissons dans Zabulon : *Zabulon habitera* (3) *dans les rivages des mers, & les rades des vaisseaux* : le taureau dans Issachar : *Issachar est* (4) *couché entre les barres de l'étable :* le sagittaire dans Joseph : *son arc* (5) *est demeuré dans sa force :* la vierge dans Dina fille de Jacob.

Les autres explications sont plus tirées, comme lorsqu'il prétend que de Benjamin on a fait le cancer, parce que

(1) Effusus es, sicut aqua. *Gen. c.* 49. *v.* 4.

(2) Catulus leonis Juda. *Ibid. v.* 9.

(3) Zabulon in littore maris habitabit, & in statione navium. *Ibid. v.* 13.

(4) Issachar asinus fortis accubans inter terminos. *Ibid. v.* 14.

(5) Sedit in forti arcus ejus. *Ibid. v.* 24.

la prophétie de Jacob dit de lui : *qu'il dévorera* (1) *la proie le matin, & que le soir il partagera le butin :* ce qui est renverser l'ordre des choses, & marcher à reculon, comme l'écrevisse, puisqu'il est naturel de partager le butin, avant que de le manger.

M. Pluche explique bien différemment les noms des signes du Zodiaque. Il pense que Macrobe, en nous faisant appercevoir les raisons naturelles, qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse & du capricorne les noms qu'elles portent, nous a dévoilé les motifs qui ont réglé le choix des noms donnés aux autres signes. Si les deux constellations, sous lesquelles le soleil se trouve aux deux solstices, n'ont reçu leurs noms, que pour désigner, par un rapport naturel, les démarches du soleil ; si l'une a porté le nom de l'écrevisse, parce que le soleil semble y marcher, comme elle, à reculon ; & l'autre de la chévre, parce que le soleil dans ce signe, semble grimper comme cet animal ; on est raisonnablement porté à croire que les autres signes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à charactériser, de mois en mois, ce qui arrive sur la terre pendant le passage du soleil par

Hist. du Ciel, liv. 1. ch. 1.

Macrob. lib. 1. Saturnal. c. 17.

(1) Mane comedet prædam, & vespere dividet spolia. *Ibid. v. 27.*

ces différents ſignes. A commencer par le printems, ſes trois conſtellations tirent leurs noms des animaux qui naiſſent ſucceſſivement pendant ou après l'hyver. Les premiers venus ſont les agneaux, enſuite naiſſent les veaux, puis les chevreaux : voilà les 3. ſignes du bélier, du taureau, & des jumeaux : car il eſt à remarquer que, ſuivant Hérodote, les chevreaux occupoient la place des jumeaux, dans l'ancienne ſphére. L'écreviſſe a été expliquée par Macrobe : le lion marque la force du ſoleil au ſortir de l'écreviſſe : la vierge, avec ſes épis à la main, exprime la coupe des moiſſons : voilà l'été. Par la balance, on voit l'égalité des jours & des nuits dans l'équinoxe ; par le ſcorpion avec ſon dard, les maladies d'Automne ; par l'archer avec ſa fléche, la chaſſe des bêtes féroces, uſitée ordinairement à la chute des feüilles. Macrobe à expliqué le capricorne : le verſeau a un rapport ſenſible aux pluies d'hyver ; & les poiſſons à la pêche. M. Pluche obſerve que cet ordre des ſaiſons ne convenant qu'aux Zones tempérées, l'ordre & les noms des ſignes du Zodiaque ont dû y être inventés ; qu'ils ont donc paſſé des enfans de Noë & de leur ancienne habitation dans la plaine de Sennaar, en Egypte où ils ſe trouvent gravés, parmi les figures hiéro-

glyphiques de l'antiquité la plus reculée.

Il y a longtems qu'on a donné une explication assez semblable aux noms des signes du Zodiaque. La premiére de ces constellatious, a-t-on dit, est nommée le bélier, parce que le bélier est le conducteur du troupeau; la seconde, le taureau, pour montrer l'augmentation des forces du soleil; la troisiéme, les jumeaux pour donner à entendre que cette force est doublée; l'écrevisse parce que le soleil commence alors à reculer; le lion, parce que l'ardeur du soleil nous semble être dans sa plus grande violence; la vierge, parce qu'alors cette grande violence du soleil s'adoucit; la balance, à cause de l'égalité des jours & des nuits; le scorpion à cause de la malignité de l'air, & des maladies plus fréquentes en Automne; le sagittaire, pour marquer la fuite du soleil qui s'est éloigné avec promtitude; le capricorne, parce qu'il est mélancholique comme cette saison, ou parce que ces animaux ont coutume de grimper & qu'alors le soleil remonte vers nos climats; le verseau, à cause des pluies fréquentes; enfin les poissons, pour désigner les grands débordements des eaux causés par les pluies, qui les ont précédés.

La plus fameuse époque de l'astronomie est le commencement de l'ére de Na- *Scalig. lib. 5. de emend.*

temp. Petav. lib. 9. de doctr. temp. c. 51. Ricciol. lib. 5. chronol. refor. c. 5.

bonassar, qui, suivant les calculs de Ptolémée & de Censorin, tombe sur l'année 747. avant J. C. les astronomes datent ordinairement du commencement de ce régne. Mercator s'est trompé, en rapprochant d'un an le commencement de l'ére de Nabonassar. C'est ce même Roi, qui ordonna que l'histoire de ses prédécesseurs seroit supprimée, afin que l'on commençât par lui à compter les Rois de Babylone. Berose & Alexandre Polyhistor témoignent que les Chaldéens observérent exactement le cours des astres depuis Nabonassar; & Ptolémée assûre que du commencement de ce régne jusqu'au tems où il écrivoit, (intervalle de près de 900. ans) on avoit des observations astronomiques non interrompuës. Les Grecs, dans leur histoire de l'astronomie, ne peuvent remonter à une égale ancienneté.

Berosf. & Polyhist. ap. Syncell. Ptolem. lib. 3. Almag. c. 5.

Des astronomes Grecs.

Plusieurs auteurs Grecs ont avoüé que l'astronomie n'avoit été ni inventée, ni cultivée anciennement dans la Gréce. Aristote témoigne que les Grecs l'ont apprise des Egyptiens; Thalés, dans sa lettre à Phérécyde, dit que le motif de son voïage en Egypte a été d'y entretenir les sçavants astronomes: & dans l'Epinom's, dialogue attribué à Platon, Thalès est regardé comme le premier des

Aristot. lib. 2. de cœlo, c. 12.

Grecs, qui ait été versé dans cette science; ce que Pline rapporte (1) à la quarante huitiéme Olympiade, & au tems d'Halyattès Roi de Lydie.

C'est environ dans le même tems qu'on attribuë à Pythagore d'avoir découvert l'obliquité du zodiaque, quoique l'honneur de cette invention soit revendiqué par (2) Anaximandre, suivant Pline, & suivant quelques auteurs, par Oenopides de Chio.

Découverte de l'obliquité de l'écliptique.

Plutarch. de placit. philos. lib. 2. c. 12.

L'astronomie avoit déja fait beaucoup de progrès dans la Gréce, puisque dès le tems de Thalés contemporain de Pythagore, mais beaucoup plus âgé, la sphére étoit divisée en ses cinq cercles, l'équateur, les deux tropiques, & les deux cercles polaires. Cette division de la sphére en cinq Zones, & la découverte des tropiques, ont été attribuées par Possidonius à Parménide, par Plutarque à Thalés & à Pythagore.

Strab. lib. 2. Plutarch. lib. de plac. phil. c. 11.

(1) Apud Græcos autem investigavit primus omnium Thales Milesius, Olympiadis 48. anno quarto, prædicto solis defectu, qui Halyatte rege factus est, urbis conditæ anno 160. *Plin. lib. 2. c. 12. Parmi les exemplaires de Pline, les uns portent* anno 160. *les autres* 170. *Vide Harduin. comm. in emendat. lib. 2. num.* 15.

(2) Signiferi obliquitatem intellexisse, hoc est, rerum fores aperuisse Anaximander Milesius traditur primus, Olympiade 58. *Plin. lib. 2. c. 8.*

Eudem. &c. ap. Diog. Laërt. in Thal. Eudemus dans l'hiſtoire de l'aſtronomie, Xénophane, Hérodote, Héraclite, & Democrite ont touts unanimement attribué à Thalès la gloire d'avoir prédit le premier les éclipſes. *Herod. Clio.* Il annonça celle de ſoleil qui arriva en la quatriéme année de la quarante huitiéme Olympiade, ſous le régne d'Halyattès Roi de Lydie, pére de Crœſus.

Apul. Florid. lib. 4. Thalés, ſuivant Apulée, meſura la proportion du globe du ſoleil à ſon orbite. *Diog. Laërt. in Thal.* Le poëte Callimaque a loüé Thalés d'avoir remarqué les étoiles de la petite ourſe, par leſquelles les Phéniciens réglérent leurs navigations.

Suid. in Anaximand. Anaximandre obſerva le premier les équinoxes & les ſolſtices.

Eudem. ap. Theon. in aſtronomic. Anaximéne enſeigna que la lumiére de la lune eſt empruntée du ſoleil, dont elle refléchit les raïons. Découverte que Lucien attribuë aux Ethiopiens.

Méton fut célébre pour avoir déterminé à 19. ans le cycle lunaire ou *Ennéadécatéride*, qu'il publia à Athénes, l'an 432. avant J. C.

Démocrite entreprit de réduire la deſcription de l'univers en un ſyſtême; ainſi qu'il paroît par la lettre de ce philoſophe à Hippocrate. *In operib. Hippocr. t. 2. edit. Pariſ.* Il avoit écrit pluſieurs autres livres d'aſtronomie, dont il ne reſte que les titres dans ſa vie écrite par Dio-

géne de Laërce. On pourroit conjecturer qu'il avoit quelque connoissance des satellites, lorsqu'il a soutenu qu'il y avoit plus de sept planétes. *Sen. lib. 7. nat. quæst. c. 3.*

Bion disciple de Démocrite fut assez versé dans la connoissance de la sphére, pour avancer qu'il devoit y avoir des régions, où le jour & la nuit étoient chacun de six mois. Hérodote rapporte aussi que quelques-uns affirmoient qu'il y avoit des païs où les hommes dormoient six mois : (ce qui doit s'entendre de six mois de nuit) & il ajoute qu'il ne peut le croire. *Herodot. Melp.*

Il y a un traité de la sphére, qui porte le nom d'Empédocle, mais qui est d'un auteur plus récent. Philolaüs Pythagoricien, contemporain de Platon, fut le premier (1) qui expliqua les apparences céléstes, par le mouvement de la terre ; il est le véritable auteur du systéme renouvellé par le cardinal Cusa, & développé par Copernic.

Hélicon de Cysique, pendant le troisiéme voïage de Platon en Sicile, prédit une éclipse de soleil, laquelle étant arrivée à l'heure marquée, Denys le jeune, tyran de Syracuse, fit donner à Hélicon un talent. Cette éclipse & celle qui avoit *Plutarch. in Dion.* *Mille écus.*

(1) Καὶ τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον πρῶτον εἰπεῖν. *Diog. Laërt. in Philol.*

été prédite par Thalès, peuvent être utilement emploïées, pour constater plusieurs questions chronologiques. Cependant la science des éclipses a fait naître elle-même des disputes dans la chronologie. L'éclipse prédite par Thalès en est un exemple. Elle survint, suivant Hérodote, pendant une bataille entre les Lydiens & les Médes : & ce fut un motif pour les deux Rois, Halyattès pére de Crœsus, & Cyaxare pére d'Astyage, de conclure la paix. Parmi les anciens & les modernes, qui ont calculé cette éclipse de soleil, on remarque les variations les plus éloignées les unes des autres ; non-seulement sur la grandeur & la durée de cette éclipse de soleil, mais encore sur le tems où elle doit être placée ; les astronomes ne s'accordant ni sur l'heure, ni sur le jour, ni sur la saison, ni même sur l'année : en sorte qu'il y a jusqu'a quinze ans de différence entre quelques-uns de ces calculs. On ne peut pas s'assûrer davantage de l'exactitude & de la précision dans ces calculs rétrogrades, que dans la construction des Ephémérides.

Herodot. Clio.

Eudoxe de Cnide, disciple d'Archytas, & de Platon, voïagea en Egypte, pour y apprendre des prêtres & des astronomes du païs, ce qu'ils sçavoient de plus recherché touchant l'astronomie ; & sui-

vant le témoignage de Cicéron, il excella dans cette science. Il est souvent cité, par les auteurs anciens, pour avoir transmis à la postérité plusieurs traits historiques, concernant les antiquités de la sphére, & l'astronomie. Eudéme avoit aussi écrit une histoire de l'astronomie, dont Théon, Diogéne de Laërce, & Simplicius ont parlé. Autolycus, dont on a deux livres astronomiques, l'un de la sphére, l'autre du lever & du coucher des planétes, vivoit du tems d'Aristote, qui écrivit un traité d'astronomie, & qui fit, comme nous avons vû, de grandes recherches des observations Chaldéennes. Aristote en témoigna peu de satisfaction, & marqua pour elles peu d'estime, soit que ces observations envoïées par Callisthéne à Aristote, ne répondissent pas à la réputation qu'elles avoient, soit qu'elles fussent peu conformes aux idées, qu'Aristote s'étoit faites de la construction & de l'arrangement des cieux. *Voss. de Mathes.*

Pythéas de Marseille fut contemporain d'Alexandre le grand, & d'Aristote. Il fut plus géographe qu'Astronome. Strabon (1) le traite de grand menteur. Pythéas a composé un traité du tour de la terre. Callippe Mysien publia, dans

(1) Πυθέας ἀνὴρ ψευδέστατος ἐξήτασται *Strab. lib. 1.*

jusqu'à ce qu'il vint quelque oracle qui ordonnât de les rétablir. Léonidas, qui régnoit en même-tems qu'Agis, fut déposé sur le fondement du phénoméne de l'étoile. Il n'est pas douteux que cette coutume ne fût un moïen emploïé par la politique, pour tenir ces rois en crainte. *Plutarch. in Agi & Cleom.*

Vitruve a remarqué que Bérose, étant sorti du païs des Chaldéens, ouvrit une échole dans l'isle de Cos, pour enseigner à tirer des horoscopes. Bérose, célébre par son histoire Chaldéenne, vivoit du tems d'Alexandre. *Vitruv. lib. 9. c. 7.*

Aristyllus un peu plus ancien, & Timocharès environ cent ans depuis Aristyllus, observérent la déclinaison des étoiles, suivant que Ptolémée l'a marqué. *Ptolem. lib. 7. Almag. c. 2. & 3.*

Théophraste, successeur d'Aristote dans le Lycée, écrivit un livre de l'astronomie de Démocrite, & il fit l'histoire de l'astronomie.

Dans la cent-vingt-septiéme Olympiade, Aratus composa les phénoménes qui portent son nom. Cet ouvrage fut entrepris par ordre d'Antigonus Gonatas fils de Demetrius Poliorcéte. Aratus suivit les observations astronomiques d'Eudoxe. L'ouvrage d'Aratus a eu un grand nombre de commentateurs.

Aristarque Samien, vers la cent-qua-

rantiéme Olympiade, se conforma à l'hypothése de Philolaüs touchant l'immobilité du soleil & le mouvement de la terre: mais il outra ce systéme, soutenant que la terre seule, dans l'univers, étoit en mouvement, & que toutes les autres planétes étoient immobiles, comme le soleil. Il reste quelques fragments de lui, touchant les grandeurs & les distances du soleil & de la lune.

Conon, qui vivoit sous les Ptolémées Philadelphe & Evergéte, fit plusieurs observations concernant les éclipses de soleil & de lune; & il découvrit la constellation appellée *la chevelure de Bérénice.* Archiméde parle de Conon, dans sa préface du livre de la sphére & du cylindre.

Nous n'avons aucune des observations que Conon fit à Alexandrie. Cette ville devint, pour ainsi dire, la capitale de l'astronomie, sous les successeurs d'Alexandre. Les grands obélisques d'Egypte servoient à observer la différence de longueur des ombres, surtout aux tems des solstices & des équinoxes.

Plin. lib. 36. c. 10. Auguste fit placer dans le champ de Mars un de ces obélisques, dont il fit paver les environs à une distance qui égaloit sa hauteur, pour recevoir toute la longueur de l'ombre au solstice d'hyver; & l'on avoit tracé en cuivre, sur ces pier-

res, différents degrés pour faire connoître les diminutions & ensuite les accroissements des ombres. L'obélisque étoit terminé par une grosse boule dorée. Pline dit que depuis trente ans, ces observations n'avoient plus aucune justesse ; & il ne sçait si la cause en doit être attribuée à quelque changement du cours du soleil, ou au déplacement du centre dans le globe terrestre, ou à des tremblements de terre qui eussent panché l'obélisque, ou à des inondations du Tibre qui eussent causé des inégalités au terrain ; *quoique les fondements*, ajoute-t-il, *passent pour avoir autant de profondeur, que l'obélisque a d'élévation au dessus de la surface de la terre.* La véritable cause étoit que le poids du monument l'aïant fait enfoncer, sa position en avoit été dérangée.

M. Turgot, pendant sa prévôté, a fait tracer sur un mur élevé un plan qui non-seulement indique les équinoxes & les solstices par l'ombre d'un disque solaire; mais encore qui marque quel est le signe que le soleil parcourt actuellement dans chaque saison de l'année.

Archiméde vivoit dans le même tems, que Conon, & Aristarque. Cicéron (1) *D'Archiméde.*

(1) Archimedes cùm lunæ, solis, quinque errantium motus in sphæram illigavit, effecit idem quod ille qui in Timæo mundum ædifica-

fait cet éloge de sa sphére : » Archiméde, » en renfermant dans la sphére le cours » du soleil, de la lune, & des cinq planè» tes, a imité l'ouvrage de Dieu décrit » dans le Timée de Platon, puisqu'il a » compris, dans une seule machine, des » mouvements si différents par leur vi» tesse & leur lenteur. «

Comment, après un témoignage si avantageux, Cicéron paroît-il ailleurs faire si peu de cas d'Archiméde? *Je ne* (1) *comparerai pas*, dit-il, *avec la condition misérable de Denys le tyran, un Platon ou un Archytas : je ne lui opposerai qu'un petit homme de la même ville de Syracuse, un vil artisan couvert de poussiére & aïant le compas à la main.* Cicéron peut-il traiter, comme un vil artisan, Archiméde parent du roi Hiéron, Archiméde le plus grand des géométres?

Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 2. Dire, comme l'abbé Fraguier que les Romains ne faisoient cas que de ce qui

vit Platonis Deus, ut tarditate & celeritate dissimillimos motus una regeret conversio. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1.

(1) Non ergò jam cùm hujus vitâ, quâ tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo doctorum hominum & planè sapientium. Ex eâdem urbe, humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 5.

se

se rapportoit au gouvernement & à la guerre ; cette réflexion ne me paroît appliquable ni à Cicéron qui préfére souvent la philosophie à toute administration des affaires publiques, ni à Archiméde qui fit servir sa science & ses découvertes à la défense (1) de la patrie & à l'art de la guerre.

C'est plutôt ici le trait d'un orateur accoutumé à relever ou à rabaisser le sujet dont il parle, suivant la fin qu'il se propose, & qui ne présente Archiméde sous une idée abjecte, que pour humilier davantage le tyran avec lequel il le compare. Je ne doute pas, en même-tems, que Cicéron ne mit un grand intervalle entre la philosophie spéculative, qui tend à cultiver le cœur & l'esprit, & ces arts méchaniques, qui faisoient principalement la réputation d'Archiméde. Cicéron étoit grand orateur & grand philosophe : il excelloit dans la politique & dans la morale ; il sçavoit un peu de physique : mais il n'étoit nullement géométre. La prévention pour ses propres talents lui

(1) Archimedes is erat unicus spectator cœli siderumque : mirabilior tamen inventor ac machinator bellicorum tormentorum operumque, quibus ea quæ hostes ingenti mole agerent, ipse perlevi momento ludificaretur. *T. Liv. lib.* 25.

faisoit regarder la géométrie comme basse & pure méchanique. L'abbé Fraguier remarque fort bien que chaque profession a du mépris pour les autres, & qu'on ne loue guéres que celle où l'on est engagé. Il faut l'avoüer à la honte de l'esprit humain : croïons-nous posséder quelque talent ? Nous sommes portés impercéptiblement à marquer peu d'estime pour tout ce qui ne s'y rapporte pas, & à plus forte raison, pour tout ce qui pourroit entrer en quelque dispute de préférence. Ce sentiment secret, joint aux exagérations ordinaires des orateurs, a dicté une expression si peu refléchie. C'en est la véritable cause ; & l'on sera convaincu que l'expression a été peu refléchie, si l'on examine le magnifique éloge que Cicéron a fait de la sphére d'Archiméde.

T. Liv. lib. 25. Val. Max. lib. 8. c. 7.

L'histoire nous apprend quelle fut la fin de ce grand homme. Lorsque Syracuse fut prise d'assaut par les Romains, l'an de Rome 542. ou 212. ans avant J. C. un soldat aïant rencontré Archiméde, qui étoit appliqué à son ordinaire à tracer des figures, il le tua sans le connoître. Archiméde étoit alors âgé de 77. ans. Marcellus, qui commandoit l'armée Romaine, en témoigna beaucoup de regret, prit soin lui-même de sa sépulture, & traita sa famille avec distinction.

Eratosthéne de Cyréne, garde de la bibliothéque d'Alexandrie, sous quatre rois, les Ptolémées Evergete, Philopator, Epiphane, & Philométor, posséda cet emploi pendant 45. ans. Lucien dit qu'Eratosthéne mourut âgé de 82. ans. Il fut excellent (1) astronome, géométre & critique. Il composa, entr'autres ouvrages, un traité de la mesure de la terre, dont il reste quelques fragments. Eratosthéne évaluoit le tour de la terre à deux cents cinquante-deux mille stades; & Hipparque crut devoir y en ajouter près de vingt-cinq mille. Cette mesure d'Eratosthéne revient à douze mille six cents lieuës moyennes des 25. au degré; & l'addition d'Hipparque comprend douze cents cinquante de ces mêmes lieuës. Le total monte donc à treize mille huit cents cinquante lieuës, au lieu que les géométres modernes ne déterminent le plus grand cercle de la terre, qu'environ à neuf mille de ces lieuës. Possidonius en approcha bien davantage, aïant évalué la circonférence de la terre sur le pié de 9500. de ces mêmes lieuës. Je ne mets point au nombre des astro-

D'Eratosthéne.

Lucian. in longæv.

Plin. lib. 2. c. 108.

(1) *Strabon dit qu'Eratosthéne ne tenoit que le second rang dans les sciences, n'aïant excellé dans aucune; & qu'il en eut le surnom de la seconde lettre de l'alphabet Grec. Mais Strabon paroit trop prévenu contre lui, pour que le jugement qu'il en porte, fasse impression.*

nomes Egyptiens, ceux d'Alexandrie; comme Timocharès, Eratosthéne, &c. C'etoit des Grecs plutôt que des Egyptiens.

D'Hipparque. Hipparque, dont Pline (1) fait un grand éloge, étoit de (2) Nicée, suivant Strabon, ou de Rhodes, selon Ptolémée. Il a travaillé aux progrès de l'astronomie pendant 40. ans, depuis la 153. Olympiade, jusqu'à la 163. ou depuis l'an 168. avant l'Ere Chrétienne jusqu'à l'an 129. il donna une description du globe céleste; il découvrit une nouvelle étoile; & par un travail plus qu'humain, il entreprit de compter toutes celles qui tombent sous la vûë, & marqua la grandeur, & la situation de chacune, aïant inventé des instruments propres pour ces observations : mais au moïen des nouveaux

(1) Hipparchus numquàm satis laudatus, novam stellam ævo suo genitam deprehendit; ejusque motu, quo die fulsit, ad dubitationem est adductus, an moverentur eæ, quas putamus adfixas. Idemque ausus rem etiàm Deo improbam, annumerare posteris stellas, sideraque ad normam expangere, organis excogitatis, per quæ singulorum loca & magnitudines signaret, cœlo in hæreditate cunctis relicto. *Plin. lib. 2. c. 26.*

(2) *L'empereur Antonin condamna à une amende de blé les habitants de Nicée, parce que dans le grand nombre de statuës de leurs citoïens, ils n'avoient pas celle d'Hipparque.*

télescopes, on a découvert plus d'étoiles dans la seule constellation d'Orion, que les anciens n'en avoient apperçu dans tout le ciel. Ptolémée a conservé plusieurs observations d'Hipparque sur les équinoxes. Hipparque commenta les Phénoménes d'Aratus, & montra en quoi Aratus s'étoit trompé en suivant Eudoxe.

Les longues périodes, comparées par Hipparque pour trouver les tems justes de la rencontre du soleil & de la lune, & parvenir à la prédiction des éclipses, prouvent l'ancienneté des observations astronomiques. Il a été le premier auteur des (1) éphémérides, qu'il étendit à six cents ans, pour le cours du soleil & de la lune; marquant la différence des phénoménes suivant les différentes situations des païs connus.

Hipparque voulut comprendre, dans ses tables, les révolutions des autres planétes : mais il ne trouva, à cet égard, aucunes observations de ceux qui l'avoient précédé; parce que la véritable situation des planétes, dans le ciel, avoit été jus-

(1) Utriusque sideris cursum in sexcentos annos præcinuit Hipparchus, menses gentium diesque & horas ac situs locorum, & visus populorum complexus, ævo teste, haud alio modo quàm consiliorum naturæ particeps. *Plin. lib. 2. c. 12.*

qu'alors ignorée des astronomes, qui avoient peu connu le mouvement de déclinaison des étoiles. Il ne put donc que mettre en ordre un petit nombre d'observations; Ptolémée les aïant recueillies, & y aïant ajouté les siennes, le cours des planétes commença à être inséré dans les tables, mais pour très-peu de tems: & Ptolémée dit lui-même que les observations étoient si récentes, qu'il étoit impossible de donner, avec quelque certitude, plus d'étenduë à ces tables.

Ptolem. Almag. lib. 9. c. 2.

Jusqu'à Hipparque, les éclipses ne furent prédites que sur la remarque fort incertaine qu'elles revenoient aux mêmes termes, après un cycle de dix-neuf ans. Des conjectures si vagues se trouvant encore plus fautives par rapport aux éclipses du soleil, à cause de la petitesse du disque solaire & de la grandeur de sa parallaxe, les anciens astronomes étoient fort réservés à les annoncer; & s'ils les prédisoient quelquefois, c'étoit avec des subterfuges, ou à condition (comme Diodore de Sicile le rapporte des Chaldéens) que ces éclipses ne seroient pas détournées par des priéres adressées aux dieux.

Diod. Sic. lib. 2.

Hipparque a fait connoître la situation de plusieurs villes, tant en latitude qu'en (1) longitude, & la position de quelques-

Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4.

(1) *La méthode d'emploïer les éclipses à régler*

unes ſur un même paralelle. Il obſerva la révolution fort lente des étoiles fixes d'Occident en Orient ſur les pôles de l'Ecliptique, qui avoit été remarquée près de deux cens ans auparavant par Ariſtyllus, & environ cent ans avant Hipparque par Timocharès. Et même l'année Platonique ou la grande révolution de touts les cieux, que quelques Aſtronomes avoient fixée à trente-ſix mille ans, fait préſumer que le mouvement propre des étoiles fixes avoit été connu plus anciennement des Grecs & des Egyptiens. Mais ſi Hipparque ne découvrit pas leur déclinaiſon, il s'en aſſûra par ſes obſervations, il l'expliqua avec plus de clarté, & il calcula ſa durée. Hipparque & Ptolomée n'ont évalué la (1) préceſſion des équinoxes dans l'ordre des ſignes, qu'à un degré en 100. ans, au lieu que les

les longitudes, eſt très-ancienne. Nous apprenons de Ptolémée, que la diſtance de Carthage & d'Arbelle fut concluë de ce qu'une éclipſe de lune, vûë à Carthage à deux heures après minuit, ne fut viſible à Arbelle qu'à cinq heures du matin. Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4.

(1) *La préceſſion des équinoxes arrive par le mouvement propre des étoiles d'Occident en Orient ſur les pôles de l'écliptique. Ainſi une étoile qui eſt placée maintenant à l'interſection de l'équateur & de l'écliptique, ſera dans 70. ans plus avancée d'un degré vers l'Orient; & ſans quitter l'écliptique, elle ſera éloignée de l'équateur d'un degré. Le ſoleil arrivera donc à cette interſection,*

astronomes modernes l'ont déterminée à un degré en 70. ans, & leur révolution entiére s'acheveroit en 25200. ans, au lieu de 26000. ans.

La description de la sphére céleste par Hipparque a prévalu sur la réforme que Théon y voulut introduire, & qui en étoit, pour ainsi dire, la contrepartie. Voici de quoi il s'agissoit. Les astronomes ont marqué, sur la face convexe du globe, ce qu'ils avoient vû dans la face concave du ciel. Ainsi la face du globe artificiel est proprement l'envers & le rebours de la face du ciel. Delà il s'ensuit un dérangement général; car ce qui est à la droite dans le ciel, se trouve à la gauche sur le globe, de même que dans les miroirs. Théon pour remédier à ce désordre vouloit que l'on peignît les constellations, aïant le derriére de leurs corps tourné vers nous; Hipparque les avoit fait représenter, sur la surface du globe, telles qu'elles paroissent dans le ciel à nos yeux, & comme on les voit de la terre. Cet usage, moins régulier, mais qui exprime mieux l'état du ciel, a toujours été continué.

& sera l'équinoxe avant que d'arriver à l'étoile à laquelle l'équinoxe répond maintenant. Cette précession des équinoxes a, dans la chronologie, une autre signification, dont il sera traité dans le chap. de la Chronologie.

Parmi les astronomes, qui ont paru depuis Hipparque, les plus remarquables ont été, Geminus de Rhodes dans la 178. Olympiade; Possidonius contemporain de Pompée & de Cicéron, auteur d'une (1) sphére semblable à celle d'Archiméde, qui par la justesse de ses mouvements représentoit, à toute heure du jour & de la nuit, l'état du ciel, & les (2) situations du soleil, de la lune, & des

(1) *Il est à propos d'observer ici une méprise fort étrange pour un sçavant tel que Nevvton. Le mot σφαῖρα, qui signifie quelquefois une bale & généralement tout corps sphérique, il l'a pris absolument pour la sphére des astronomes; en sorte que (parce qu'on attribuë à la princesse Nausicaë l'invention du jeu de la paume, il dit, dans sa chronologie des anciens roïaumes réformée, que Nausicaë inventa la sphére artificielle qui représente les mouvements du ciel. M. le cardinal Querini a relevé cette faute. Homére, Athénée, Suidas ne laissent aucun lieu à l'erreur; & si le mot σφαῖρα a pû donner l'idée de la sphére céleste, au moins σφαιρίζειν auroit dû détromper Nevvton. Athénée après avoir dit qu'Anagallis, grammairienne de Corcyre, attribuoit à Nausicaë l'invention de la bale à joüer, σφαίρας, ajoûte que la princesse Nausicaë est la seule héroïne qu'Homére représente σφαιρίζουσαν, joüant à la paume. Que devient après cela tout le systême que bâtit Nevvton, sur cette prétenduë sphére astronomique de Nausicaë, pour le passage des Argonautes par l'Isle de Scheria, & pour l'époque de leur expédition? M. le card. Querini in primord. Corcyræ.*

(2) Quod si ad Barbaros veluti Scythas,

cinq planétes ; Sosigéne amené d'Egypte à Rome par Jule César, & dont ce héros se servit pour la réformation du calendrier ; Agrippa Bithynien ; Andromachus de Créte ; Menelaüs sous Trajan ; Théon de Smyrne, le même dont nous venons de rapporter l'opinion contraire à celle d'Hipparque ; & Pappus contemporain de Théon. Pappus étoit d'Alexandrie, & composa deux ouvrages qui se rapportent plus à la géographie qu'à l'astronomie, l'un est une cosmographie générale, l'autre une description des riviéres d'Afrique.

Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 185.

Le Rabbin Eliézer, qui est mort l'an 73. de l'ére Chrétienne, a écrit du Zodiaque, des solstices, des équinoxes, des phases de la lune, du calendrier. C'est ce Rabbin, dont les Juifs disent que s'il étoit mis dans un bassin d'une balance & touts les sçavants dans l'autre, le seul Eliézer les enleveroit touts ; & que si le ciel étoit de parchemin, touts les cédres du Liban des plumes, & l'Ocean

sphæram, aliquis tulerit hanc, quam nuper familiaris noster effecit Possidonius, cujus singulæ conversiones idem efficiunt in sole & in lunâ & in quinque stellis errantibus quod efficitur in cœlo singulis diebus & noctibus, quis in illâ barbarie dubitet quin ea sphæra sit perfecta ratione? *Cic. lib. 2. de nat. deor.*

plein d'encre, ils ne suffiroient pas à écrire toutes les loüanges qu'il mérite.

Le plus célébre des anciens astronomes a été Claude Ptolémée, natif de Péluse en Egypte, qui vivoit dans le second siécle de l'ére Chrétienne, sous l'empire de Marc-Auréle, cent trente ans après J. C. Il a vécu 78. ans. Ses ouvrages, jusqu'au dernier siécle, ont été la source, tant de l'astronomie, que de l'astrologie judiciaire, non-seulement parmi les Grecs & les Latins, mais parmi les Syriens, Arabes, Perses & autres Orientaux. Saint Isidore s'est trompé grossiérement, en prenant Ptolémée l'astronome pour un roi d'Egypte.

De Ptolémée.

Ricciol. chronol. refor. lib. 1. *c.* 6.

S. Isid. lib. 3. *orig. c.* 25.

Depuis Ptolémée on ne trouve aucun astronome renommé, jusqu'à Théon d'Alexandrie, qui observa l'éclipse du soleil de l'an 365. C'est le pére de la fameuse Hypatie, qui fut aussi très-sçavante en astronomie, & dont nous avons rapporté la mort funeste, dans le 5. chapitre de cette seconde partie. Vers l'an 500. Simplicius florissoit à Alexandrie.

Cette échole ni la Gréce, depuis Simplicius, n'ont rien produit de remarquable dans l'astronomie. Les anciens Romains n'avoient eu que des connoissances très-grossiéres de cette science. Les défauts des Calendriers de Romulus, & de

Numa, & le peu d'ordre qui y fut obſervé juſqu'à la réformation faite par Céſar, marquent l'incapacité des pontifes à qui il appartenoit de régler les années. On trouve néanmoins que l'an 580. de Rome, Sulpitius (1) Gallus commandant de la ſeconde légion, dans la guerre contre Perſée roi de Macédoine, & qui fut depuis Conſul, avertit les ſoldats que la nuit ſuivante il y auroit une éclipſe de lune, qui dureroit deux heures: & qu'il leur en expliqua les cauſes, dont il compoſa depuis un traité.

Tit. Liv. lib. 44. Plutarch. in Paul. Æmyl.

Jules Céſar s'appliqua beaucoup (2) à l'aſtronomie; & au milieu de ſes expéditions militaires, il donna toujours une partie de ſon tems à l'étude de cette ſcience.

Plin. lib. 18. c. 25.

Pline diſtingue quatre ſortes de ſectes aſtronomiques; la Chaldéenne, l'Egyptienne, la Grecque, & la quatriéme

(1) Et rationem quidem defectûs utriuſque primus Romani generis in vulgus extulit Sulpitius Gallus, qui conſul cùm Marcello fuit: ſed tùm tribunus militum, ſollicitudine exercitu liberato, pridie quàm Perſeus rex ſuperatus à Paulo eſt, in concionem ab imperatore productus ad prædicandam eclipſim, mox compoſito volumine. *Plin. lib. 2. c. 12.*

(2) .... media inter prælia ſemper
Stellarum cœlique plagis, ſuperiſque vacavi.
Lucan. lib. 10.

ajoutée par Jules César, qui régla l'année ſur le cours du ſoleil, avec le ſecours de Soſigéne.

Manilius, qui vivoit ſous Auguſte, a plus travaillé à l'aſtrologie judiciaire, qu'à la connoiſſance du ciel. Hygin, dans ſon aſtronomie poëtique, n'a preſque été occupé, que de la fable. Il raconte, par exemple, que Cécrops premier roi d'Athénes, fut métamorphoſé au ſigne du verſeau; qu'Erichton inventeur des chars, le fut en la conſtellation du cocher; Erigone en celle de la vierge; & il ne traite des cieux, que par rapport aux fictions des poëtes.

Poët. aſtron. lib. 2.

L'ancienne aſtronomie fut une ſource de fictions. Suivant Diodore de Sicile, Ouranos pére de Saturne & chef de toute la famille des Titans tira ſon nom qui ſignifie *le Ciel*, de ce qu'il s'appliquoit à l'aſtronomie. Le même hiſtorien rapporte qu'Hercule aïant délivré les Heſpérides de leurs raviſſeurs, Atlas pére de ces nymphes lui fit préſent d'une ſphére: & que de là les poëtes prirent occaſion d'imaginer qu'Hercule avoit relevé Atlas dans l'emploi pénible de ſoutenir le ciel ſur ſes épaules. Atlas de Libye fils de Japet fut frére de Prométhée. Il eut ſept filles, dont les poëtes ont fait les ſept Pleïades. Il eſt appellé grand aſtronome

Fables concernant l'aſtronomie.

Diod. Sic. lib. 3.

Diod. Sic. lib. 4.

S. Aug. lib. 18. de civit. Dei, c. 39. par S. Augustin. On a distingué trois Atlas ; le frére de Prométhée, qui eut en partage les Mauritanies, qui donna son nom au mont Atlas, & dont la fable a dit qu'il soutenoit le ciel (1) sur ses épaules, à cause de l'invention de la sphére : un second Atlas Roi d'Italie ; & un troisiéme qui a régné en Arcadie.

La fable de Prométhée a aussi son fondement allégorique, sur ce que ce prince étoit un très-sçavant astronome, qu'il faisoit ses observations au haut du mont Caucase, & qu'une ardeur insatiable d'apprendre lui rongeoit le cœur. Les fables *Lucien, de l'astrol.* de Phaëton & d'Endymion viennent de ce que le premier fut un sçavant astronome, dont la mort interrompit les progrès de cette science ; & que le second y fit (2) plusieurs découvertes. Les Egyptiens entendoient, par la fable de Phaëton, les embrasements qui revenoient après cer-

(1) Nec verò Atlas sustinere cœlum, nec Prometheus affixus Caucaso, nec stellatus Cepheus cùm uxore, genere, filiâ traderetur, nisi cœlestium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ traduxisset. *Cic. Tusc. quæst. lib. 5. Alexandre Polyhistor, cité par Eusébe, a prétendu qu'Atlas n'étoit autre qu'Hénoc pére de Mathusalem. Eusèb. lib. 9. præp. c. 17.*

(2) Quæ singula in eâ deprehendit hominum primus Endymion, & ob id, amore ejus captus traditur. *Plin. lib. 2. c. 9.*

taines révolutions d'années, pour consumer & détruire le monde.

Reprenons l'histoire de l'astronomie, dont on peut dire cependant que ces fables ne nous ont pas entiérement écarté. Les auteurs, qui ont traité de l'astronomie, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne, réduisoient toute leur étude, au calendrier. On connoit néanmoins, que leur capacité n'étoit pas médiocre, particuliérement celle de Béde, & d'Alcuin, précepteur de Charlemagne. Ce grand monarque, suivant le témoignage d'Eginhard, & des autres historiens, fut lui-même sçavant dans l'astronomie. Les Arabes, & les Perses ont beaucoup travaillé aux progrès de cette science, mais ce n'a été, qu'en faisant des observations assez exactes, sur le systême de Ptolémée, sans y rien ajouter. Des astronomes Orientaux.

Sapor roi de Perse fit construire une sphére de verre d'une si grande étenduë, que s'asseïant dans le centre comme sur la surface du globe terrestre, il voïoit les révolutions des astres & leur lever & leur coucher, au dessus & au dessous d'un horizon marqué artificiellement. *Cardan. de subtil. lib. 17.*

Albatégni, astronome Arabe, de la maison des souverains de Syrie, fit des observations importantes à la fin du huitiéme siécle; il marqua la progression de l'apogée du soleil depuis Ptolémée; il dé- *Gassend. in vitâ Tych. Brahe.*

termina celle des étoiles dans l'écliptique à un degré ; non en cent ans comme Ptolémée le ſuppoſoit, mais en 70. ans; & il évalua l'obliquité de l'écliptique a 23. degrés, 35. minutes.

Le Calife Almamon, ſeptiéme de la famille des Abaſſides, & dont le régne commença en 813, fit traduire en Arabe, les meilleurs livres Grecs, & dépenſa beaucoup pour la compoſition de ſes tables aſtronomiques. Il étoit fils du Calife Aaron, qui envoïa une célébre ambaſſade à Charlemagne.

Golius, comment. in Alfrag. in init.

Alfragan originaire de la Sogdiane, a été contemporain du Calife Almamon. Alfragan a écrit, avec beaucoup de netteté, un abregé des éléments aſtronomiques, qui contient la deſcription de la ſphére, & les opinions des anciens, ſur les proportions des cercles excentriques, & des épicycles, avec les diſtances & groſſeurs des globes céleſtes.

Albumazar a traité des mouvements & révolutions des corps céleſtes, & des grandes conjonctions des planétes. Il vivoit vers le milieu du neuviéme ſiécle, & ſelon d'autres, dans le dixiéme.

Ricciol. chronol. reform.

Géber, qui eſt fort célébre parmi les Alchimiſtes, cultiva auſſi l'aſtronomie. Il vivoit en 950. & étoit né à Séville. Ses ouvrages ſont écrits en Arabe. Quelques-

ans lui attribuënt l'invention de l'algébre. Si l'on en croit un manuscrit cité par Gesner, sa réputation étoit si grande parmi les Arabes, qu'ils le préferoient seul à Aristote, au Rabbin Maimonide, à Mercure Trismégiste, à Ptolémée, à Galien, à Euclide, dans toutes les différentes sciences où ces illustres auteurs avoient excellé. Géber étoit d'une naissance fort distinguée, & petit-fils du faux prophéte Mahomet par sa mére.

Biblioth. Gesner. in Geber.

Plusieurs princes de l'Orient ont bâti des observatoires en divers endroits l'Asie, avant que le Mahométisme éteignît les sciences & les arts dans touts les païs où ce funeste torrent s'est répandu.

L'astronomie n'a pas cessé d'être cultivée parmi les Orientaux; Jean Gravius, sçavant Anglois, qui joignoit à une profonde connoissance des mathématiques, l'intelligence des langues Orientales, a témoigné qu'il avoit trouvé en Orient vers le milieu du dernier siécle, des astronomes très-habiles.

Mais pour revenir à ce qui nous est plus connu, Jean de Sacrobosco, Mathurin, qu'on croit avoir été Anglois, a composé un traité de la sphére, qui a eu plusieurs commentateurs. Il mourut en 1256.

Les tables de Ptolémée étant remplies d'erreur & dans une perpétuelle contrariété avec les phénoménes, Alphonse X. roi de Castille fit rédiger en 1270. les tables nommées Alphonsines, pour lesquelles il fit de grandes dépenses. Elles indiquoient la déclinaison des planétes, laquelle étant jointe à l'observation des hauteurs méridiennes, sert à trouver les latitudes sur terre & sur mer. Les tables d'Alphonse facilitérent aussi le calcul des éclipses dont les observations font découvrir les longitudes. Il emploïa les astronomes Arabes, comme les plus capables alors d'un travail qui demandoit une grande connoissance du ciel. Mais, à tout prendre, les dépenses de ce monarque eurent bien peu de succès, parce que ses astronomes s'occupérent de rêveries caballistiques, & se méprirent au véritable lieu des fixes. Car s'étant réglés sur les calculs de Ptolémée, comme s'ils eussent été faits au commencement de l'ére chrétienne, cette inadvertence les a jettés dans une erreur d'environ deux degrés, comme Régiomontan l'a remarqué.

La science de l'astronomie a fait donner à Alphonse le surnom de *Sage*, malgré les calamités qui traversérent son régne. Après avoir été élu empereur, il

perdit l'empire par sa négligence, il fut dépoüillé de ses états par son fils Sanche, il implora vainement l'assistance du roi de Maroc, & se retira à Séville, où après avoir maudit son fils ingrat, il mourut de chagrin deux ans après, l'an 1282. C'est à quoi Mariana fait allusion: lorsqu'il dit *qu'Alphonse perdit la terre à force de contempler le ciel.* *Marian. lib. 13. de eb. Hispanic. c. 20.*

Roger Bacon, cordelier Anglois, célébre par la science des mathématiques, vivoit en même tems. Pierre d'Apon de Padouë florissoit peu après, dans le commencement du quatorziéme siécle. Il a excellé dans l'astronomie, & dans la médecine. Les connoissances rares de ces deux sçavants les ont fait regarder comme des magiciens, dans des tems de grossiéreté & d'ignorance. Touts deux ont été justifiés de cette accusation par Naudé. Charles V. fonda à Paris deux chaires de Mathématique, dont les leçons devoient comprendre l'astronomie. Sous le régne suivant, le Cardinal d'Ailly proposa au concile de Constance la réforme du calendrier Julien. Les Cardinaux d'Ailly & Cusa composérent des livres d'astronomie, sçavants pour ces tems-là. Ce dernier réveilla, d'une maniére fort obscure, l'opinion Philolaïque du mouvement de la terre.

Du rétablissement de l'astronomie.

George (1) Purbach est un de ceux qui ont le plus contribué à rétablir l'astronomie. Il étoit né dans un village de ce nom, aux confins de l'Autriche & de la Baviére, le 13. May 1423. Il s'appliqua à la lecture des ouvrages de Ptolémée dans l'original Grec, au lieu qu'auparavant ces ouvrages n'étoient guéres connus, que par des traductions latines très-imparfaites, composées sur d'autres traductions Arabes. Il travailla à un abregé de l'Almageste de Ptolémée ; mais il n'avoit pas encore achevé le sixiéme livre qu'il mourut subitement à Vienne, le 8. Avril 1462. âgé de 39. ans.

Gassend. in præfat. vitæ Purb. & Regiom.

Gassendi attribuë à George Purbach l'invention des excentriques & des épicycles, pour pouvoir concilier l'apogée & le périgée des planétes dans le systême de Ptolémée avec la physique d'Aristote, suivant laquelle les cieux étoient solides. Car on connoissoit par les observations, depuis Hipparque & Ptolémée, que les planétes étoient tantôt beaucoup plus proches, & tantôt beaucoup plus éloignées de la terre. Purbach supposa une telle épaisseur aux sphéres des planétes, que quoique leurs deux surfaces, concave &

(1) *Gassendi a écrit les vies de Purbach, de Régiomontan, de Copernic & de Tycho Brahé.*

convexe fussent toujours concentriques à la terre, il pouvoit y avoir, dans l'intervalle de ces deux surfaces, des cercles excentriques & même des épicycles auxquels les globes des planétes étoient attachés, & au moïen desquels ils étoient tantôt plus proche & tantôt plus loin de la terre. Les anciens astronomes n'imaginoient pas un cours des astres libre dans des cieux fluides, comme celui des oiseaux dans l'air ou des poissons dans l'eau. Ils se les représentoient attachés à des sphéres solides qui tournoient autour de la terre, & qui emportoient ces astres par des mouvements concentriques. Mais, dans la vérité, il y a lieu de regarder cette invention d'excentriques & d'épicycles comme antérieure de beaucoup à Purbach, & aussi ancienne que le systême de Ptolémée. On peut dire seulement que Purbach, en expliquant avec plus de clarté ces excentriques & épicycles, les a fait mieux connoître.

Jean Muller, son disciple, célébre sous le nom de Mont-roïal ou Regiomontan, naquit le 6. Juillet 1436. dans un village de Franconie, & mourut à l'âge de 40. ans en 1476. Sixte IV. lui avoit conféré l'évêché de Ratisbonne. Le bruit courut qu'il avoit été assassiné : d'autres ont dit que les fils de George Trapezonce l'em-

poiſonnérent, parce qu'il avoit relevé pluſieurs fautes dans les écrits de leur pére. Paul Jove croit qu'il mourut de la peſte. Purbach & Regiomontan ont été donnés à tort pour les inventeurs des éphémérides; ils en furent plutôt les réformateurs. Ces deux aſtronomes remarquérent une bonne partie des défauts des tables Alphonſines.

A la fin de ce quinziéme ſiécle, la découverte d'un nouveau monde fut un bienfait ſignalé de l'aſtronomie. Ce fut par elle, que les voïages de Chriſtophle Colomb & de ceux qui l'ont ſuivi, multipliérent les eſpéces d'or & d'argent en Europe. Car il eſt évident que ſans le ſecours de l'aſtronomie, on ne pourroit réüſſir dans les longues navigations.

Caſſini, de l'orig. & du progr. de l'aſtron.

La déclinaiſon de l'aiman étant différente ſelon la différence des tems & des lieux, & montant juſqu'à vingt-cinq & quelquefois juſqu'à trente degrés, l'uſage de la bouſſole ſeroit, non ſeulement inutile, mais même dangereux ſi l'on n'avoit le moïen de le rectifier par l'obſervation du ciel. Il eſt impoſſible de ſe reconnoître, en pleine mer, après une tempête, ſans la connoiſſance des aſtres; & au contraire, avec la connoiſſance des aſtres, on peut abſolument ſe paſſer de touts les autres ſecours. Qu'un pilote

ait fait naufrage dans un païs inconnu, qu'il ait perdu touts les instruments dont on se sert pour se conduire en mer, & même la boussole, il conserve l'espérance d'arriver où il souhaite, s'il peut seulement tracer sur quelque planche un quart de cercle, & le diviser en degrés pour prendre la hauteur de quelque astre dont il connoît la déclinaison.

Le systême astronomique, qui est le plus simple & le plus généralement suivi, a porté fort haut la réputation de Nicolas Copernic parmi les astronomes modernes. Il naquit à Thorn en Prusse, le 19. Février 1473. & décéda en Bohéme le 24. May 1543. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & il fut chanoine de Warmie. Il dédia son systême au pape Paul III. en 1543. Plusieurs années auparavant, & dès le commencement du 16. siécle Celio Calcagnini publia un discours pour soutenir que le ciel est immobile & la terre en mouvement. *Veron. illustr. part. 2. lib. 4.*

François I. établit deux lecteurs à Paris, pour enseigner les mathématiques. Postel, Ramus, Fernel firent des progrès dans l'astronomie : Tycho Brahé en fut appellé le restaurateur. Ce seigneur, de l'illustre maison de Brahé en Danemarc, naquit le 19. Décembre 1546. Il perdit

le nez dans un duel, & s'en fit un si artistement composé d'or, d'argent, & de cire, qu'il paroissoit naturel. Tycho Brahé corrigea les fautes des astronomes qui l'avoient précédé, surtout à l'égard du véritable lieu des fixes: ce qui les avoit entrainés dans beaucoup d'autres erreurs. Il résolut de remonter aux premiers principes de l'astronomie, & de ne se fier qu'à ses propres observations. Il fut principalement excité à cette étude par l'apparition de l'étoile qui depuis le commencement du mois de Novembre de l'année 1572. fut vuë pendant seize mois dans la constellation de Cassiopée. Il se régla sur la planéte de Venus, avec plus de précision & de certitude, que les anciens n'avoient fait sur la lune, pour déterminer les ascensions droites & les déclinaisons des fixes: il montra leurs distances entr'elles, assigna leurs longitudes & leurs latitudes; & ajouta deux cents étoiles au catalogue des astronomes précédents: ce qui l'a fait surnommer l'Hipparque moderne. Il a démontré qu'il faloit augmenter d'un quart la latitude de la lune ou son écart de ses nœuds: il a beaucoup contribué à la justesse & à la commodité des instruments astronomiques. Une mort prématurée l'empêcha de construire les tables dont il avoit formé le dessein. Le

recueil de ses observations, qui passa à Képler, servit à celui-ci pour construire les tables Rodolfines. Le systéme du monde de Tycho-Brahé est celui d'Apollonius de Perge en Pamphylie, qui avoit donné différents centres aux orbites des planétes. Tycho-Brahé mourut le 24. Octobre 1601. âgé de 54. ans & dix mois. Sa mort fut causée par une rétention d'urine, pour s'être retenu trop long-tems, non par respect dans le carosse de l'Empereur, comme quelques-uns l'ont écrit, mais par une bienséance mal entenduë, à table dans un repas de cérémonie.

Chrétien Longomontan, Danois, passa huit années près de Tycho-Brahé : il a composé un quatriéme systéme de l'univers, mêlé des trois de Ptolémée, de Copernic, & de Tycho-Brahé. Ces systémes seront expliqués dans le chapitre de l'astronomie ancienne & moderne.

Lilio Gregorio Giraldi, un peu plus ancien que ce dernier, composa pour la réforme du calendrier, un traité que son frére Lilio Antonio Giraldi présenta à Grégoire XIII. Ce pape emploïa principalement Christophle Clavius, Jésuite, natif de Bamberg, à rédiger en 1581. & 1582. le calendrier Grégorien.

Philippe Lansberg naquit en Zélande en 1561. & mourut à Middelbourg, âgé

d'environ 72. ans Il a laissé plusieurs ouvrages d'astronomie, & entr'autres des commentaires sur les mouvements journalier & annuel de la terre, suivant le systéme de Copernic.

Jean Képler naquit au païs de Wirtemberg dans le mois de Décembre 1571. L'empereur Rodolfe le chargea de mettre la derniére main aux tables de Tycho-Brahé, qui devoient être nommées Rodolfines. C'est Képler qui a fait cette importante découverte, que les orbites des planétes tiennent beaucoup plus de l'éllipse que du cercle. Il mourut à Ratisbonne, au mois de Novembre 1630. le mérite & la réputation de ses ouvrages se sont soutenus jusqu'à nos jours.

Christophle Scheiner, de Soüabe, qui entra dans la Compagnie des Jésuites à l'âge de 20. ans, passe pour avoir observé le premier les taches du soleil à Ingolstat en 1611. Il mourut fort âgé en 1650.

Au commencement du dix-septiéme ou dernier siécle, Galileo Galileï, dont il a été parlé dans le chapitre de la philosophie moderne, découvrit plusieurs nouvelles étoiles; il remarqua des montagnes & des vallées dans la lune. Il observa le croissant de l'étoile de Venus, & les satellites de Jupiter, qui furent d'abord nommés les astres de Médicis.

Galilée se déclara hautement (1) pour le systéme de Copernic, & il donna lieu à la congrégation du saint office, d'en censurer les deux propositions capitales. Voici la traduction (2) de cette censure : » Dire que le soleil est au centre, & ab- » solument immobile, & sans mouve- » ment local, est une proposition absur- » de, & fausse en bonne philosophie, & » même hérétique, en tant qu'elle est ex- » pressément contraire à la sainte écritu- » re. Dire que la terre n'est pas placée au » centre du monde, ni immobile, mais » qu'elle se meut d'un mouvement, mê- » me journalier, est aussi une proposi- » tion absurde, & fausse en bonne philo- » sophie; & considérée théologiquement, » elle est au moins erronée dans la foi. « Joignons l'abjuration solemnelle que Galilée en fit en ces termes : *Moi Galilée, à la soixante-dixiéme (3) année de mon âge, constitué personnellement en justice, étant à genoux, & aïant devant les yeux les saints*

Censure du systême de Copernic, & retractation de Galilée.

Merc. Franc. ann. 1633. p. 696.

(1) *Depuis que le systême de Copernic fut publié, les plus grands astronomes, Lansberg, Képler, Galilée, des Cartes, Gassendi, le Comte de Pagan, lui ont donné la préférence; & presque touts les sçavants le suivent aujourd'hui.*

(2) *Cette sentence de l'inquisition & l'abjuration de Galilée sont du 22. Juin 1633.*

(3) *Galilée a vécu huit ans, depuis cette rétractation.*

évangiles, que je touche de mes propres mains, d'un cœur & d'une foi sincère, j'abjure, je maudis, & je déteste les susdites erreurs & héréfies, &c.

La congrégation du saint office avoit fait publier en 1620. une espéce d'avertissement, sur l'ouvrage de Copernic des révolutions du monde, où elle marque en particulier touts les endroits, qu'elle veut qu'on corrige : & elle y permet de soutenir le systéme de Copernic, par maniére d'hypothése seulement. Il est donc libre, suivant cette décision, de donner la préférence au systême de Copernic, tout systéme astronomique n'étant au fond qu'une hypothése.

Des lunettes & télescopes.

Galilée a perfectionné les télescopes, ou lunettes de longue vûë. Des Cartes attribuë à Jacques Metius d'Alcmaër (1) l'invention des lunettes d'approche. Le hazard seul produisit (2) cette découverte dans le tems que Jacques Metius,

(1) *Alcmaër est une ville de Hollande à cinq lieuës d'Amsterdam.*

(2) *M. le Marquis Maffei, prétend que le microscope étoit connu en Italie, au commencement du seiziéme siécle. Veron. illustrat. part. 2. lib. 4. Et que Fracastor s'étoit servi du télescope, environ cent ans avant Galilée, parce qu'on lit dans les homocentriques de Fracastor, ch. 23. qu'en regardant la lune & les étoiles avec certains verres, ces astres paroissent beaucoup plus proches ;*

homme fort ignorant, cherchoit autre chose, & s'amusoit à faire quelques expériences sur des verres, dans le commencement du dix-septiéme siécle. *Il s'avisa par bonheur*, dit des Cartes, *de regarder au travers de deux verres, dont l'un étoit un peu plus épais au milieu qu'aux extrémités, & l'autre, au contraire, beaucoup plus épais aux extrémités qu'au milieu : & il les appliqua si heureusement aux deux bouts d'un tuïau, que la premiére des lunettes de longue vuë en fut composée.* Peu de tems après, Galilée se servit de cette nouvelle découverte pour l'observation des astres. Il se présente à ce sujet une réflexion très-naturelle, & que l'histoire de l'esprit humain raméne souvent, que

Des Cart. Dioptriq. ch. 1.

& que deux petits verres posés l'un sur l'autre, grossissent & approchent beaucoup les objets. Si quis per duo specilla ocularia perspiciat, altero alteri superposito, majora multo & propinquiora videbit omnia. *Homocentr. c.* 8. *Ces passages de Fracastor prouvent seulement, que l'usage des lunettes est plus ancien que Jacques Metius & que Galilée : ce qui n'est pas douteux. Cet usage est même beaucoup plus ancien que Fracastor, comme nous le dirons bientôt. Mais quant aux télescopes, il résulte des passages de Fracastor, qu'il ne les connoissoit pas : car s'il en eût eu l'idée, il n'eût pas mis deux verres l'un sur l'autre, pour observer les astres : & d'ailleurs des Cartes & Galilée n'eussent pas regardé, quatre-vingts ans après, l'invention des télescopes, comme une nouveauté.*

les expériences fortuites ont incomparablement plus contribué aux découvertes nouvelles, & au progrès des arts, que les ſpéculations ſuivies.

Le pére Mabillon a rapporté, dans ſon voïage d'Allemagne, qu'il avoit vû à l'abbaïe de Scheir, diocèſe de Freiſingue, une hiſtoire eccléſiaſtique de Petrus Comeſtor, à la tête de laquelle étoient les figures des arts libéraux, & que pour ſignifier l'aſtronomie, Ptolémée y étoit repréſenté obſervant les étoiles avec une lunette ſemblable à nos lunettes d'approche. Celui qui a écrit ce manuſcrit, nommé Chonradus, étoit mort au commencement du treiziéme ſiécle comme le ſçavant Bénédictin l'a prouvé par la chronique de ce monaſtére, que Chonrad avoit continuée juſqu'à ce tems-là. Cette date eſt d'autant plus remarquable, que les ſimples lunettes qui doivent, à ce qu'il ſemble, avoir été inventées les premiéres, ne l'ont été que plus de cent ans après. Mais il y a une obſervation importante à faire ſur le récit de D. Mabillon, c'eſt qu'il ne porte pas que le tube de Ptolémée fut repréſenté comme garni de verres. En effet on pouvoit ſe ſervir de tubes ſimples & ſans verres, en ce tems-là, & beaucoup plus anciennement, pour diriger la vûë, la conſerver.

& la rendre plus nette, en cachant touts les objets dont la diversion nuisoit à l'observateur.

Une lettre de Carlo Dati Florentin, que Spon a inférée dans ses recherches d'antiquité, contient un passage remarquable d'une chronique de Barthélemi de S. Concorde de Pise, qui marque qu'en 1312. un religieux, nommé Alessandro di Spina, faisoit des lunettes & en donnoit libéralement, pendant que celui, qui les avoit inventées, refusoit de les communiquer. Sandro di Pipozzo parle des lunettes dans un traité fait en 1299. un autre traité de 1311. en parle comme d'une invention connue depuis vingt ans : & le *lilium medicinæ* composé en 1305. fait aussi mention des lunettes : Le médecin Gordon, qui écrivoit il y a 400. ans, n'oublie pas les lunettes, en traitant des vuës foibles ; & Gui de Cauliac, qui n'est postérieur que de cinquante ans, dit que les vieillards se servent de lunettes pour lire de petits charactéres.

L'Abb. Renaudot, de l'orig. de la sphér. t. 1. des mém. de l'Acad. des bell. lett.

Ap. Plempium, ophtalmogr. lib. 4. c. 71.

Quoique l'invention des lunettes n'ait pas 500. ans d'ancienneté, Henri Salmuth, qui a commenté le livre de Pancirole sur les arts nouvellement découverts, avance que cette invention remonte à une antiquité bien plus reculée ; ce qu'il appuie de deux preuves : la 1.

qu'on lit dans Plaute : *Donnez-moi* (1) *des lunettes ; j'en ai grand besoin*. J'ai cherché inutilement ce passage dans (2) Plaute ; & Plempius assûre qu'il n'a pu l'y trouver. La 2 preuve de Salmuth est fondée sur ce que Jean Baptiste de la Porte allégue que le Roi Ptolémée avoit fait placer dans le phare d'Alexándrie, un miroir ou plutôt une lunette, qui lui faisoit (3) ap-

Plamp. loc. cit.

(1) Vitrum cedo : necesse est conspicilio uti.

(2) *On trouve dans Plaute deux passages, où ce mot* conspicilium *est emploïé : le premier dans le fragment de la comédie du médecin* ; in conspicilio observabam : *le second, dans la comédie intitulée*, Cistellaria ; Dùm redeo domum, conspicilio consequutus est claneulùm me usque ad fores. *Nonius entend par ce terme, un lieu, d'où l'on pouvoit voir sans être vû, comme sont les ouvertures que nous appellons des jalousies. Tertullien, lib. de animâ, c.* 53. *a parlé d'un instrument de corne*, corneum specular ; *mais comme d'un milieu qui obscurcissoit les objets, bien loin de pouvoir servir de lunettes. On a encore cité, pour l'ancienneté des lunettes, ce passage de Pline sur les morts subites* : super omnes C. Julius medicus, dùm inungit, specillum per oculos trahens. *Mais cette interprétation est réfutée par Varron qui explique le mot* specillum, *par une sonde de Chirurgien, que Galien appelle* hypaliptrum. *Voici les propres mots de Varron* : Hinc quo oculos inungimus, quibus specimus (*scilicet aspicimus*) specillum. *On ne trouve donc l'usage des lunettes, dans aucun auteur qui ait cinq cents ans d'ancienneté.*

(3) Diximus de Ptolemæi speculo, sive spe-

percevoir & distinguer des vaisseaux, à une distance de six cents milles ou deux cents grandes lieuës. Mais ce récit n'est pas plus croïable, que celui de Roger Bacon, qui a prétendu que les (1) anciens sçavoient la composition de certains miroirs, qui faisoient bien plus d'effet que nos lunettes d'approche; qui faisoient lire les charactéres les plus menus & distinguer les plus petits objets à des distances extraordinaires. *C'est ainsi*, ajoute Bacon, *que l'on croit que Jule César, sans quitter la Gaule, découvroit la situation des villes d'Angleterre, & y reconnoissoit les campements de ses ennemis.* Qui pourroit ajouter foy à un pareil conte, quoiqu'il soit bien moins exagéré que celui qui vient d'être rapporté du phare d'Alexandrie? Ces fables

cillo potiùs, quò per sexcenta millia pervenientes naves cônspiciebat. *Joann. Bapt. Port. lib.* 17. *mag. natural. c.* 11.

(1) Possunt enim figurari perspicua, ut longissimè posita appareant propinquissima, & è contrario; ità quòd incredibili distantiâ legeremus litteras minutissimas, & videremus res quantumcumque parvas. Sic enim existimant quod Julius Cæsar per littus maris in Galliis deprehendisset per ingentia specula dispositionem & situm castrorum & civitatum Britanniæ. *Rog. Bacon. de mirabili potestate artis & naturæ.*

ne se lisent même pas, dans aucun auteur ancien.

Achevons l'histoire de l'astronomie jusqu'au dixhuitiéme siécle. L'usage des télescopes lui a fait faire plus de progrès depuis cent ans, qu'elle n'en avoit fait, depuis le commencement du monde. On a observé, dans ces derniers tems, le cours des astres, avec tant de justesse, qu'on a découvert dans les corps célestes, des irrégularités, qui sont aujourd'hui très-connuës.

Des Cartes, dans ses travaux astronomiques, s'est plus tourné du côté d'une théorie raisonnée, que de la pratique des observations. Gassendi a le premier observé la planéte de Mercure dans le disque du soleil. Vers le milieu du dernier siécle, le zéle de l'astronomie fit entreprendre à Scarlæus Anglois le voïage de Surate, pour observer le passage de Mercure par le disque solaire : c'est que ce passage devoit être fort court & ne pouvoit être vû que dans les païs qui sont fort Orientaux à notre égard, & avant que le soleil fût sur notre horizon.

Jean Riccioli Jésuite, natif de Ferrare, a beaucoup contribué, dans le dix-septiéme siécle, aux progrès de l'astronomie, par les ouvrages qu'il a publiés, où il a embrassé toute la Cosmographie. Il a aussi travaillé fort utilement pour la chronologie.

Le Comte de Pagan ne s'est pas moins distingué, parmi les astronomes, par son traité de la théorie des planétes, que, parmi les ingénieurs, par celui qu'il composa sur les fortifications. Il étoit né en Provence, le 3. Mars 1604. & mourut à Paris le 18. Novembre 1665.

Ismaël Boüillaud, né à Loudun le 28. Septembre 1605. est auteur du grand ouvrage intitulé, *Philolaüs*, à la fin duquel il observe que la plûpart des Pythagoriciens ont soutenu la mobilité de la terre, & que quelques-uns d'entr'eux ont connu sa révolution annuelle dans l'écliptique. Boüillaud mourut dans l'abbaïe de S. Victor à Paris, en 1694. dans sa 89. année. *Buliald. Philol. lib. 4. de systém. mund. c. ult.*

Le fameux Christian Huguens, (suivant la prononciation la plus ordinaire) où Huygens (suivant la véritable orthographe de son nom) a été un gentilhomme Hollandois, qui a excellé dans plusieurs parties des Mathématiques, dans la géométrie, les méchaniques, l'astronomie. En 1655. il découvrit un des satellites de Saturne. Les quatre autres ont été découverts depuis par Cassini. En 1659. Huguens apperçut l'anneau de Saturne, qu'il a regardé comme un grand cercle, dont cette planéte est entiérement environnée. En 1666. il fut appel-

lé en France par Louis le grand, pour être un des ornemens de l'Academie roïale des Sciences. Il décéda le 8. Juillet 1695. âgé de 66. ans.

Le rapide effort de cette science a produit, en moins d'un siécle, plusieurs sçavants ouvrages. Longomontan composa l'astronomie & les tables Danoises : Képler publia son épitome de l'astronomie de Copernic, & acheva les tables Rodolfines sur le projet de Tycho. Les astronomes, en suivant cet exemple, s'appliquérent à ce genre de travail : Lansberg fit les tables appellées de son nom ; Bouillaud les *Philolaïques* ; Wing les Britanniques ; Strecte les Carolines. Le P. Petau, dans le huitiéme livre de la doctrine des tems, a donné un calcul des mouvements du soleil & de la lune, & la méthode de chercher les éclipses par de nouvelles tables qu'il a nommées Parisiennes. Il a ajouté le calcul de toutes les éclipses arrivées avant la venuë de J. C. dont les anciens auteurs ont parlé ; & il a calculé les principales qui sont survenuës depuis cette époque.

Denys Petau, né à Orléans le 21. Aoust 1583. entra dans la société des Jésuites en 1605. Ce grand homme, qui avoit autant de simplicité que d'érudition, fut si effraïé d'apprendre que le Pape Urbain

Le P. Niceron, mém. t. 337.

VIII. vouloit le faire Cardinal, qu'il en tomba malade très-dangereusement. Il mourut au collége des Jésuites de Paris, l'onziéme de Décembre 1652. âgé de 69. ans. Du Pin a dit que le P. Petau excelloit également dans les belles-lettres, dans la connoissance des langues, dans la poësie, dans l'astronomie, dans la géographie, dans la chronologie, dans l'histoire & dans la théologie. C'est la chronologie cependant qui a rendu son nom principalement illustre.

L'invention des Logarithmes, dont Néper fut auteur, & qui fut perfectionnée par Briggs, par Ulacq, & par Cavalerius, facilita beaucoup la construction des tables astronomiques. Snellius & Picard pratiquérent des moïens plus précis & plus exacts de mesurer les degrés de latitude & la circonférence de la terre. Duret, le Comte de Pagan, & le P. Grantami publiérent aussi leurs tables astronomiques.

Mais toutes ces tables s'écartent encore beaucoup des apparences. Les conjonctions des planétes arrivent dans des tems fort éloignés de ceux qui sont indiqués dans les éphémérides. Avant la division exacte du tems, qui a été faite en dernier lieu par les horloges à pendule, il étoit impossible de connoître, & à plus

forte raison de prédire l'état du ciel avec précision ; & la variété des réfractions de l'air met encore un obstacle insurmontable à une justesse exacte. Les tables Rodolfines, construites par Képler, sont défectueuses, parce qu'il a voulu assujétir les planétes à son hypothése d'une courbe elliptique réguliére. La Hire, à la vérité, a rédigé les siennes, suivant le concours seul d'un très-grand nombre d'observations, & sans se fixer, pour les révolutions des corps célestes à aucune courbe géometrique : mais il établit les réfractions des raïons du soleil, de la lune, & des autres astres, constantes dans toutes les saisons, dans le chaud & dans le froid ; ce qui ne peut s'accorder avec les phénoménes dans la pratique ; car l'effet des réfractions est sujet à des changements continuels, suivant l'élévation de la planéte, & la qualité de l'air qui l'environne.

La Hire, usag. des tabl. astron.

Il est permis de dire, sans prévention, & sans flatterie, que l'Académie roïale des sciences établie à Paris, a poussé les découvertes astronomiques, au-delà de tout ce qui s'étoit fait dans les siécles passés. Je remarquerai seulement que l'observatoire bâti en 1671. mérite d'être compté parmi les glorieux établissements du dernier régne : que les lunettes, per-

fectionnées par l'Academie, font voir les diamétres des objets, non pas quarante fois plus grands comme au tems de Galilée, mais quatre ou cinq cents fois plus grands : que l'application du micrométre aux lunettes (qui a été une invention de l'Académie dans ses commencemens) a été fort utile en plusieurs rencontres : que les méthodes pour déterminer les réfractions de l'air & les parallaxes du soleil, ont été les fruits de ses travaux. Je ne nommerai pas les principaux auteurs de ces progrès astronomiques : car je me renferme dans la loi que je me suis prescrite, de ne point rappeller, dans cette histoire, le souvenir des philosophes que nous avons perdus depuis peu, & qui ont atteint le siécle où nous vivons.

Heureuses, dit Ovide (1), ces ames nobles & pures, qui ont pénétré dans les

(1) Felices animæ, quibus hæc cognoscere primis,
Inque domos superas scandere cura fuit.
Credibile est illos pariter vitiisque jocisque
Altiùs humanis exeruisse caput.
Non Venus & vinum sublimia pectora fregit,
Officiumve fori, militiæve labor.
Nec levis ambitio, perfusaque gloria fuco,
Magnarumque fames sollicitavit opum.
Admovere oculis distantia sidera nostris,
Ætheraque ingenio supposuere suo. *Ovid. fastor. lib.* 1.

régions céleſtes : il eſt vraiſemblable que l'air contagieux des paſſions n'a pu nuire à ceux qui ſe ſont élevés juſqu'aux aſtres. Suivant la penſée de Sénéque (1) les palais les plus magnifiques perdent leur éclat, aux yeux de celui qui eſt accoutumé à parcourir les cieux. Tout l'or que la terre contient, ne peut lui paroitre que vil & mépriſable.

Le philoſophe Chrétien a un objet infiniment plus ſublime. Le fruit de l'aſtronomie doit être, conformément aux paroles de S. Léon (2), *d'élever notre eſprit, par la contemplation des objets viſibles, à la méditation des vérités, qui ſont au-deſſus de la portée de nos ſens, & de fixer nos déſirs, où notre foible vûë ne peut arriver.* C'eſt où la vigueur & les efforts de l'eſprit doivent tendre, c'eſt le centre qui doit réunir toutes les lumiéres de notre entendement.

(1) Tunc juvat inter ſidera ipſa vagantem, divitum pavimenta ridere, & totam cùm auro ſuo terram. *Sen. natur. quæſt. in proœm.*

(2) Magnarum hic vigor eſt mentium, & valde fidelium lumen eſt animarum, incunctanter credere, quæ corporeo non videntur intuitu : & ibi figere deſiderium, quò nequeas inferre conſpectum.

CHAPITRE SEIZIE'ME.

Histoire de la Médecine.

IL n'y a pas un grand danger de nous mécompter à la hauteur du soleil, ou dans quelque supputation astronomique, mais la médecine, qui décide de la vie ou de la mort, est un objet d'une autre importance pour nous : & de toutes les parties de la physique, il n'y en a aucune, dont l'histoire soit aussi intéressante : puisque la médecine est de touts les arts le plus utile aux hommes, de même que l'abus, qu'on en peut faire, est le plus dangereux & le plus nuisible.

De l'invention de la médecine.

Il ne nous est presque resté que des fables sur l'invention de la médecine. Eschyle l'attribuë à Prométhée ; Pline (1) & Eusthate, au Centaure Chiron ; saint Clément d'Alexandrie, à Apis Egyptien ; Virgile, à Esculape ; Diodore de Sicile, à Isis ; les poëtes (2) ont célébré Apollon,

(1) Herbariam & medicamentariam à Chirone Saturni & Philyræ filio. *Plin. lib. 7. c. 56. Æschyl. in Prometh. Eustath. in lib. 1. Iliad. Clem. Strom. lib. 1. Virg. Æneid. lib. 7.*

(2) Inventum medicina meum est, opiferque per orbem
Dicor, & herbarum subjecta potentia nobis.
Ovid. metam. lib. 1.

Diod. Sic. lib. 1. comme le dieu de la médecine ; Apollon & Horus fils d'Isis, étoient sous différents noms un même dieu ; *Tac. hist. lib.* 1. Esculape & Sérapis n'étoient aussi qu'une même divinité, qui présidoit à la médecine. *Plutarch. Symposiac. lib.* 3. *quæst.* 1. Les Tyriens donnoient l'honneur de l'invention de la médecine à Agénor.

Ces commencements fabuleux de l'histoire de la médecine servent à nous faire connoître combien l'antiquité a eu de vénération (1) pour elle, & que son invention ne doit pas être rapportée à un seul païs, ni à une seule personne : car l'ancienne mythologie a un fond historique ; & quoiqu'il soit fort défiguré par les fables, c'est tout ce que nous pouvons connoître de ces tems si reculés.

Cicéron distingue quatre Apollons & trois Esculapes. Le premier Esculape (2) inventa la sonde & l'art de bander les

(1) Medicina diis primùm inventores suos assignavit, & cœlo dicavit. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

(1) Æsculapiorum primus Apollinis filius, quem Arcades colunt; qui specillum invenisse, primusque vulnus obligasse dicitur. Secundus secundi Mercurii frater. Is fulmine percussus dicitur, humatusque esse Cynosuris. Tertius Arsippi & Arsinoës filius, qui primus purgationem alvi, dentisque evulsionem, ut ferunt, invenit; cujus in Arcadiâ, non longè ab Lusio flumine sepulchrum & lucus ostenditur. *Cic. lib.* 3, *de nat. deor.*

plaïes. Le second, qui étoit frére du second Mercure, mourut d'un coup de tonnerre, & fut enterré à Cynosures. Le troisiéme, fils d'Arsippus & d'Arsinoë mit le premier en usage les purgations & l'art d'arracher les dents. Son tombeau & un bois qui lui étoit consacré se voïoient en Arcadie. Suivant Marsham, l'Esculape Egyptien, fils de Menès premier Roi d'Egypte, & plus ancien de mille ans que l'Esculape Grec, vivoit 200. ans après le déluge, & régnoit à Memphis en même tems que l'ancien Mercure son frére régnoit à Thébes. Quant à l'Esculape Grec, il étoit de l'expédition des Argonautes, environ 30. ou 40. ans avant la prise de Troie. Il passoit pour fils d'Apollon, & une ancienne épigramme Grecque porte (1) *qu'Apollon engendra Esculape pour la santé du corps, comme il engendra Platon pour la santé de l'ame.* Lactance fait une histoire abregée de l'Esculape Grec; qu'il naquit à Messine, qu'il fut nourri à Epidaure, qu'aïant été exposé dans son enfance il avoit été allaité par une chévre, enfin qu'il avoit appris la médecine du Centaure Chiron.

Can. Chronic. in sacul. 1.

Clem. Strom. lib. 5.

Lactant. lib. 1. instit. c. 10.

(1) Φοῖβος ἔφυσε βροτοῖς Ασκληπιὸν, ἠδὲ Πλάτωνα,
Τὸν μὲν ἵνα ψυχὴν, τὸν δ' ἵνα σῶμα σάοι. *Antholog. lib. 3. c. 33.*

Esculape aïant été frappé de la foudre (1) par Jupiter, la fable ajoute qu'Apollon, pour venger la mort de son fils, immola à son ressentiment les Cyclopes, qui avoient fabriqué le foudre. En punition de cet attentat, Apollon fut réduit à la condition de berger, & garda les troupeaux d'Adméte, roi de Phére en Thessalie. Esculape fut tué par le tonnerre, suivant Diodore de Sicile, parce que Pluton se plaignit de ce que ses roïaumes étoient privés par Esculape de leurs droits; suivant Pline, parce qu'il avoit rendu la vie au fils de Tyndare; suivant Virgile, (2) parce qu'il avoit arraché Hippolyte à la mort, après que son char eut été brisé, & son corps mis en piéces: selon d'autres auteurs, parce qu'il rendit la vûë aux fils de Phinée, pour plaire à Cléopatre leur mére, ou

Eurip. in Alceſt.

Diod. Sic. lib. 4.

Plin. lib. 29. c. 1.

(1) At pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis & artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas. *Virg. Æneïd. lib. 7.*

(2) Namque ferunt famâ Hippolytum, postquàm arte novercæ
Occiderit, patriasque explerit sanguine pœnas
Turbatis distractus equis, ad sidera rursùs
Ætherea, & superas cœli venisse sub auras,
Pœoniis revocatum herbis. *Virg. Æneïd. lib. 7.*

parce qu'il avoit entrepris de ressusciter Orion. Pindare & Tertullien rapportent que cette mort d'Esculape fut la punition de son avarice. Toute l'histoire de ces Esculapes, comme on voit, est remplie de confusion.

Pyndar. Pyth. Od. 3. Tertull. apologet. c. 14.

Mélampe, fils d'Amythaon (1) vivoit environ 150. ans avant l'Esculape Grec: il étoit en même-tems devin & poete. Les filles de Prœtus étant devenuës folles, par la colére de Junon, Mélampe les guérit en les purgeant avec de l'ellébore, ou avec du lait de chévres, qui avoient mangé de l'ellébore.

De Mélampe.

Dioscorid. lib. 4. c. 151. Galen. de atrâ bile. c. 7. Plin. lib. 25. c. 5.

Ces médecins de l'antiquité faisoient étonnamment les renchéris. Mélampe demanda d'abord la moitié du roïaume d'Argos, pour traiter les filles de Prœtus: les Argiens aïant fait quelque difficulté, Mélampe ajouta à sa premiére demande, celle du tiers du même roïaume pour son frére Bias; & comme toutes les Argiennes devenoient folles, on fut obligé de lui accorder l'un & l'autre. Servius conte la chose un peu autrement. Il dit que Mélampe mit dans son marché qu'on lui donneroit en mariage Cyrianasse, avec

Herodot. lib. 9.

Comment. in Eclog. 6. Virgil.

(1) *C'est de Mélampe que Virgile a dit:*
. . . . cessere magistri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus. *Virg. Georg. lib.* 3.

Pausan. in Corinth. une partie du roïaume. Pausanias ne parle pas de ces conventions ; mais il dit que par reconnoissance, le roi d'Argos donna le tiers de son roïaume à Mélampe, & un autre tiers à Bias frére de Mélampe ; & que ce fut la cause de la division du roïaume d'Argos en trois parts.

In Alcest. Ce qu'Euripide raconte qu'Hercule combattit la mort, & lui arracha Alceste, signifie, suivant Muret, *Variar. lection. lib. 8. c. 23.* qu'Alceste étant si mal, qu'on désespéroit de sa guérison, Hercule lui rendit la santé par ses remédes.

Plusieurs héros anciens sçavants dans la médecine. *Philostr. in heroic.*

Touts les disciples (1) du Centaure (2) Chiron, Hercule & Théſée, Télamon & Ajax son fils, Teucer, Jason (3) Pélée & Achille ont passé pour sçavants dans la médecine.

Des livres de Mercure Trismegiste.

S. Clément d'Alexandrie fait mention de six livres composés par Mercure Trismégiste sur la médecine ; dont le premier

(1) *Le Centaure Chiron étoit le précepteur bannal des temps héroïques. On trouve l'énumération de ses disciples dans Xénophon, de venat.*

(2) *Saturne se métamorphosa en cheval pour cacher à sa femme Rhea ses amours avec la nymphe Phillyra, dont il eut le Centaure Chiron ; d'autres l'ont fait passer pour le fils d'Ixion & d'une nuée sous la forme de Junon.*

(3) *Jason chef des Argonautes se nomma d'abord Diomède ; mais aïant appris la médecine du Centaure Chiron, il eut le nom de Jason, qui est dérivé du Grec* ἰάομαι, medeor.

traitoit de la construction du corps, le second des maladies, le troisiéme des instruments nécessaires, le quatriéme des médicaments, le cinquiéme des maux des yeux, le sixiéme des maladies des femmes. Mais il y a lieu d'appliquer ici l'opinion de Jamblique, que les écrivains Egyptiens, dans la pensée où ils étoient que Mercure Trismégiste avoit tout inventé, lui faisoient ordinairement honneur de leurs productions, ou plutôt honoroient leurs propres ouvrages, en mettant le nom de Mercure Trismégiste à la tête. Galien dit que les livres de médecine, qui portoient de son tems le nom de Mercure Trismégiste, étoient supposés.

Clem. Strom. lib. 6.

De simplic. medic. facult. lib. 6.

Strabon témoigne que les anciens Gymnosophistes exerçoient la médecine, & qu'ils se vantoient de procurer par leurs remédes, tel nombre d'enfants, & de tel sexe qu'on souhaitoit.

Strab. lib. 15.

Les Babyloniens n'avoient point de médecins parmi eux ; ils portoient les malades dans les places publiques, pour y recevoir les conseils des passants. Strabon rapporte le même usage des Portugais & des Egyptiens.

Herod. Clio.

Strab. lib. 3. & 16.

Si l'on en croit les Chinois, un ancien roi de la Chine, appellé Hoam-ti, a écrit plusieurs livres de médecine, qui con-

Des livres de Hoam-ti.

tiennent particuliérement des observations fort étenduës, sur les conjectures qu'on peut tirer du poulx.

Les médecins Chinois se piquent de connoître parfaitement les maladies par le poulx. Ils s'en instruisent tant qu'ils peuvent secrettement, pour aider leurs conjectures. Ils feignent même pour se faire de la réputation, de prédire un genre de maladie, qu'ils tâchent quelquefois d'attirer dans la suite pour vérifier leurs prédictions.

Le P. le Comte, lettr. 8.

Si cette ancienneté des notions du poulx à la Chine n'étoit pas fabuleuse, elles y seroient plus anciennes de beaucoup qu'en Gréce. Hippocrate, qui est né environ deux mille ans après les tems où l'on suppose que le prétendu Hoam-ti a vécu, touchoit le front & le côté des malades, au lieu de leur tâter le poulx. Galien a dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé du poulx, soit qu'il n'en eût aucune connoissance, soit qu'il en fît peu de cas. Ce ne fut que du temps d'Hérophile médecin Grec, qui exerçoit la médecine en Egypte, que l'on commença à s'appliquer à la connoissance du poulx. A la vérité, Hérophile semble avoir passé le but, par les minucies, où il s'est jetté. Il vouloit qu'on fût musicien & géométre, pour se connoître parfaitement

Tiraquell. de nobilit. c. 31.

De crisib. lib. 3. c. 11.

Dan. le Clerc, hist. de la méd. part. 1. liv. 1. c. 8.

parfaitement au poulx, pour en entendre (1) la cadence, & en sçavoir la mesure, selon les âges & les maladies.

Machaon, & Podalire les deux fils de l'Esculape Grec, vivoient du temps du siége de Troïe, où Machaon fut tué. Ces deux médecins ont été célébrés par les vers d'Homére. Mais ce poëte, suivant la remarque de Celse, ne parle jamais d'eux, qu'au sujet des blessures; & il ne fait aucune mention de leur art, lorsqu'il s'agit de la peste ou des différentes sortes de maladies. D'où Celse conclut que la médecine extérieure, qui regarde les plaies, est de beaucoup la plus ancienne. Podalire au retour de cette guerre, aïant fait naufrage sur les côtes de Carie, fut conduit au roi Damœthus, dont la fille étoit tombée d'un lieu fort élevé. Podalire la guérit, en la faisant saigner des deux bras : & le roi de Carie la lui donna en mariage, avec la Chersonése pour dot.

Des fils d'Esculape.

Steph. Byzant. in voc. Σύρνα.

Les descendants d'Esculape restérent

(1) In musicos pedes venarum pulsu descripto per ætatum gradus. *Plin. lib* 29. *c.* 1.

Arteriarum pulsus in cacumine maximè membrorum, evidens morborum index, in modulos certos legesque metricas, per ætates stabilis, aut citatus, descriptus ab Herophilo medicinæ vate, mirandâ arte, nimiam propter subtilitatem desertus. *Plin. lib.* 11. *c.* 37.

Les Asclépiades, seuls médecins pendant plusieurs siécles.
Galen. method. medendi, lib. 1.

seuls, en possession d'exercer la médecine, dans la Gréce. Galien fait mention de trois écholes de médecine, établies par les Asclépiades, ou descendants d'Esculape; celle de Rhodes, celle de Cnide, & celle de Cos. La premiére subsista peu; les deux autres florissoient en même temps, que l'échole d'Italie, qui a été fameuse par Pythagore, Empédocle, & autres philosophes médecins. Hérodote parle de deux autres écholes de médecine, l'une à Crotone, & l'autre à Cyréne, qui devinrent si célébres, que les médecins de Crotone étoient appellés les premiers de touts les médecins, & ceux de Cyréne les seconds.

Herodot. Thal.

La médecine étoit cultivée chez les Perses, dès le temps de Cyrus. Ce conquérant, lorsqu'il partit pour secourir les Médes contre les Assyriens, dit à Cambyse son pére qu'il emmenoit avec lui les plus habiles médecins pour avoir soin de ses soldats. Sur quoi, Cambyse lui fit cette leçon, *que c'étoit, à la vérité, l'affaire des médecins de retablir la santé de ceux qui étoient malades; mais que c'étoit l'affaire du général, de prévenir les maladies dans son armée.*

Xenoph. Cyrop. lib. 1.

Démocéde de Crotone plus ancien qu'Hippocrate, avoit une pension de deux talents, ou de deux mille écus, de

Polycrate tyran de Samos : quelque tems après, aïant été fait prisonnier par les Perses, il guérit Darius d'une entorse, & la reine Atosse mére de Xerxès d'un mal au sein : ce qui le mit en tel crédit à la cour de Perse, qu'il mangeoit à la table du roi, quoique les plus grands de l'état n'eussent pas la liberté de le voir & d'en approcher. Le désir qu'il eut de revoir sa patrie, & d'y paroître avec tout l'éclat de sa faveur, le porta, suivant quelques auteurs, à faire conseiller à Darius par la reine Atosse de déclarer la guerre aux Grecs. Il fut envoïé à la tête d'une troupe d'élite, pour reconnoître le païs, mais il trompa les Perses, & se réfugia chez ses compatriotes. *Herodot. Thal.*

Herodicus de Thrace, qui a eu pour disciple le célébre Hippocrate, fut auteur de la gymnastique médecinale, ou de l'art d'exercer le corps pour la santé. *Le Clerc, hist. de la médec. part. 1. liv. 2. c. 8.*

Le sentiment de Celse & de Pline, est que l'ancienne médecine ne consistoit qu'à traiter les blessures, & non les maladies intérieures. Galien a dit qu'avant Hippocrate, on n'avoit rien écrit de considérable touchant la médecine. Toute cette histoire est demeurée (1) couver- *Cels. præf. lib. 1. Plin. lib. 29. c. 1.* *In proœm. definit. medicar.*

(1) Sequentia ejus (medicinæ) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte densissimâ latuere, usque ad Peloponnesiacum bellum :

te de ténébres très-épaisses, jusqu'au temps d'Hippocrate. Pline trouve un vuide de plus de six cents ans, depuis Esculape & ses enfans jusqu'à Hippocrate, qui naquit dans l'isle de Cos l'une des Cyclades, & consacrée à Esculape.

D'Hippocrate. L'année de sa naissance fut la premiére de la quatre-vingtiéme Olympiade, ou l'an 460. avant l'ére Chrétienne. Son pére nommé Asclepius, descendoit d'Esculape, & sa mére Praxithée descendoit d'Hercule. Hippocrate par son pére étoit le vingtiéme descendant d'Esculape, & par sa mére il étoit le dix-neuviéme descendant d'Hercule.

Serran. in vitá Hippocr.

Le trisaïeul d'Hippocrate, nommé Nebrus, fut très-célébre par la science de la médecine, & par un oracle de Delphes. Les Crisséens, peuple de la Phocide, aïant été attaqués en vertu d'un decret des Amphictyons, le siége de Crissa avoit duré huit années, & la peste ravageoit le camp des assiégeants, lorsqu'aïant eu recours à l'oracle d'Apollon, il leur répondit, *que pour recouvrer la santé, & prendre la place, ils fissent venir de l'isle de Cos le faon d'une biche avec de l'or.* Cet oracle, après être demeuré quelque tems obscur, trouva son explication en la per-

Hist. de la 1. guerre sacrée. Mém. de l'Acad. des bell. lettr. t. 7.

tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *Plin. lib. 29. c. 1.*

sonne (1) de Nebrus & de son fils Chrysus. Ils partirent ensemble, pour se rendre devant Crissa, montant une galére équipée aux frais de Nebrus, dans laquelle il porta aux assiégeants les médicaments les plus salutaires, qui les délivrérent de la peste. Mais Nebrus ternit la gloire qu'il avoit acquise, aïant empoisonné, contre le droit de la guerre & des gens, les sources d'où les assiégés tiroient leurs eaux. Chrysus son fils, bisaieul d'Hippocrate, fut tué à l'assaut de Crissa.

Hippocrate fut médecin de Perdiccas roi de Macédoine. A la tête des œuvres d'Hippocrate & de Galien, on trouve un decret du peuple d'Athénes, qui accorde à Hippocrate une couronne d'or, droit de bourgeoisie, & l'éducation gratuite pour les jeunes gens de l'isle de Cos, qui seroient envoiés à Athénes, comme pour les enfants des Athéniens mêmes. Pline rapporte qu'Hippocrate prédit une peste, qu'il envoïa ses disciples dans toutes les villes pour secourir ceux qui en étoient atteints, & que la Gréce lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule.

Édit. de Par. 1679.

Plin. lib. 7. c. 37.

Artaxerxès offrit à Hippocrate de gran-

(1) *Le premier nom signifie en Grec un faon de biche, & le second signifie de l'or.*

des richesses (1), pour l'attirer à son service. Hippocrate fit réponse, *que son sçavoir ne devoit point être emploïé à l'avantage des Barbares ennemis de la Gréce.* Artaxerxès fut si offensé de cette réponse, qu'il menaça la ville de Cos de la détruire entiérement, si elle ne lui livroit Hippocrate : mais ses habitans parurent dans la résolution de s'exposer à toute sorte d'extrémités, plûtôt que de livrer leur citoïen ; & la colére d'Artaxerxès n'eut aucune suite.

Le Clerc, de la médec. part. 1. liv. 3. c. 24. & 28.

Les médecins anciennement préparoient eux-mêmes les remédes, qu'ils avoient ordonnés aux malades : ils travailloient aussi de la main, & faisoient les opérations de chirurgie ; & le même homme étoit à la fois médecin, chirurgien, & apothicaire. Ces professions, suivant le témoignage de Vossius, n'ont été séparées que vers la cent dix-septiéme Olympiade, du temps des médecins Hérophile & Erasistrate. Mais l'opération de la taille étant regardée comme plus difficile, & demandant une plus grande expérience, Hippocrate ordon-

De philos. c. 11. §. 3.

(1) *La lettre d'Hystanés gouverneur de l'Hellespont, au nom d'Artaxerxès, celle d'Artaxerxès lui-même, & la réponse d'Hippocrate se trouvent à la tête des œuvres d'Hippocrate, & de Galien.*

ra qu'elle seroit réservée à ceux, qui en faisoient leur unique occupation. Ammonius d'Alexandrie fut surnommé *Lithotome*, parce qu'il s'avisa le premier de couper, ou de rompre dans la vessie les pierres trop grosses, pour sortir par l'ouverture, que le chirurgien y a faite. L'usage de l'opération de la taille étant tombé dans l oubli, elle fut essaiée comme nouvelle sur un criminel condamné à mort, vers la fin du quinziéme siécle.

Cels. lib. 7. c. 26.

Chroniq. scandal.

Hippocrate exigeoit de ses disciples un serment solemnel, dont voici les principaux articles : » qu'un médecin sera obligé de regarder comme son propre pére, celui dont il aura appris la médecine ; qu'autant qu'il sera en son pouvoir, il ne le laissera jamais manquer des choses nécessaires à la vie ; qu'il regardera les enfants de son maître comme ses propres fréres, & qu'il leur enseignera à son tour la même profession, s'ils ont dessein de l'apprendre ; qu'il ne se laissera jamais corrompre pour donner rien de nuisible à ses malades ; qu'il ne fera avorter aucune femme ; qu'il exercera sa profession en homme de bien ; qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre, mais qu'il laissera faire cette opération à ceux qui s'y destinent ; que dans les maisons où

Serment qu'Hippocrate prenoit de ses disciples.

» il entrera, ce sera uniquement à des-
» sein de travailler au bien du malade,
» & qu'il se conduira en sorte qu'on n'ait
» jamais aucun sujet de soupçon contre
» lui, ou qu'on le puisse accuser d'avoir
» fait le moindre tort à qui que ce soit;
» qu'il usera d'une grande retenue envers
» les femmes & les filles; qu'il tiendra
» secret, tout ce qu'il aura vû ou enten-
» du, soit en exerçant sa profession, soit
» autrement. Celui qui faisoit ce serment,
» juroit par Apollon, Esculape, Hy-
» giæa (1), Panacæa (2), & par touts les
» autres dieux & déesses. «

Hippocrate, qui avoit trouvé la médecine renfermée dans sa famille seule, fit part de ses connoissances à touts ceux qui voulurent s'appliquer à la médecine, & elle cessa d'être bornée à la seule famille des Asclépiades.

Hippocrate composa ses livres de médecine, de ce qu'il avoit appris par la tradition des Asclépiades, & des mémoires qu'il trouva dans le temple d'Esculape; car il étoit d'usage à Cos (3), que touts les convalescents, en apportant leurs of-

Strab. lib. 4.

(1) *Hygiæa signifie la santé.*
(2) *Panacæa signifie la médecine universelle.*
(3) Is cùm fuisset mos, liberatos morbis scribere in templo ejus Dei, quid auxiliatum esset, ut posteà similitudo proficeret, exscripsisse ea traditur. *Plin. lib. 29. c. 1.*

frandes dans ce temple, y fissent enrégistrer le remède qui les avoit guéris, afin qu'il pût servir à d'autres dans une maladie semblable.

Hippocrate mourut à Larisse ville de Thessalie : les uns lui ont donné 90. ans de vie, les autres 104. d'autres jusqu'à 109. Il laissa deux fils, Thessalus & Draco & une fille mariée à un de ses disciples, nommé Polybe. Draco eut un fils, qui porta le nom d'Hippocrate son grand-pére, & qui fut médecin de Roxane femme d'Alexandre le Grand. Il ne faut pas confondre les fils d'Hippocrate le médecin, avec ceux d'un certain Hippocrate Athénien, homme de néant, & qui furent si malhonnêtes gens, que pour exprimer des personnes d'un charactére vicieux, le proverbe Grec les appelloit *les enfants d'Hippocrate.*

Suid. in voc. Ἱπποκράτης.
Soran. in vitâ Hippocr.
Castell. in Hippocr.
Aristoph. in nubib. Galen. Quod animi mores, &c.

* Ctesias, qui a écrit l'histoire d'Assyrie & de Perse, dont l'extrait nous a été transmis dans la bibliothéque de Photius, étoit contemporain d'Hippocrate, & médecin d'Artaxerxès roi de Perse.

On peut juger de la considération, où étoient les anciens médecins, par ce qui est rapporté dans Suidas, que Dexippus, disciple d'Hippocrate, aïant été appellé par Hecatomnus roi de Carie, ce médecin ne voulut y aller, qu'à condition qu'Hecatomnus cesseroit de faire la guer-

In voc. Δέξιππος.

re à sa patrie. Dexippus écrivit un livre intitulé de la médecine, & deux autres des prognostics.

Orgueil de Ménécrate.

Ménécrate (1) florissoit dans la cent cinquiéme Olympiade. Il poussa le faste, jusqu'à mener à sa suite touts ceux qu'il avoit guéris. Il leur faisoit porter les ornements, qui charactérisoient différentes divinités, l'un représentant Hercule, un autre Apollon, ou Mercure, ou Esculape. Pour lui, il portoit une couronne d'or, une robbe de pourpre, & un sceptre, & prenoit le surnom de Jupiter. Il écrivit à Philippe roi de Macédoine : *Ménécrate Jupiter, au Roi Philippe, salut.* Ce monarque (2) lui fit réponse : *Le roi Philippe à Ménécrate, bon sens.* Le même roi l'aïant fait venir dans son palais, ne lui fit servir qu'une cassolette fumante d'encens.

Athen. deipn. lib. 7.

Ælian. variar. hist. lib. 12. c. 51.

Ælian. loc. citat. Athen. lib. 7.

Plusieurs auteurs font mention du médecin Philippe, qui étoit à la suite d'Alexandre le grand. Ce fut lui qu'Alexandre regarda fixement, en bûvant la mé-

(1) *Ce Ménécrate est différent du médecin de Rome, du même nom, & plus moderne, qui vivoit sous Tibére. Le dernier Ménécrate est auteur de la composition de l'onguent appellé diachylon, ou composé de Sucs.*

(2) *Cette réponse est attribuée par Plutarque à Agésilas, dans la vie de ce roi de Sparte, & dans les apophtegmes des Lacédémoniens.*

decine qu'il lui avoit présentée, en même tems qu'Alexandre donnoit à lire à ce médecin la lettre, par laquelle Olympias, ou Parménion le rendoient suspect d'une intelligence avec Darius. Théophraste, disciple d'Aristote, fut un excellent botaniste, & a écrit des livres fort curieux sur les plantes.

Arrian. lib. 2. Plutarch. in Alex. Justin. lib. 11. Q. Curt. lib. 3.

Les hommes n'ont connu (1) que par des recherches laborieuses, & par de longues expériences, ce que la nature a appris à la plûpart des animaux. Pline estime que les hommes ont eu les bêtes pour guides dans l'invention de la médecine. Il prétend que (2) l'hippopotame ou cheval marin nous a donné l'exemple de la saignée. Cet animal étant devenu trop replet à force de manger, se sert d'un roseau pointu pour s'ouvrir une veine de la jambe: & après en avoir laissé couler une quantité suffisante de sang, il bouche la plaie avec du limon.

Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine.

Plin. lib. 25. c. 8. Id. lib. 8. c. 26. Solin. c. 32. Amm. Marcell. lib. 22. c. 15.

Nous voïons des chiens connoître, & chercher d'eux-mêmes les simples, &

(1) Pudendumque rursùs omnia animalia, quæ sint salutaria ipsis, nosse præter hominem. *Plin. lib. 27. c. 3.*

(2) *Suivant la description d'Hérodote, l'hippopotame est de la grandeur d'un bœuf, & il en a les piés. Les crins, la queuë, & le hennissement tiennent du cheval; ses dents sont semblables à celles du sanglier. Herodot. Euterp. Plin. lib.* 8. *c.* 26.

les herbes qui leur sont propres. On lit dans Elien que le lion se purge en mangeant un singe. Les animaux, dit Montagne, ont enseigné la médecine aux hommes. La cigogne aïant mangé des serpents, trouve le contrepoison dans l'origan. On a même observé du temps d'Aristote, suivant Albert le grand, que la tortuë ne mange des serpents, que dans les lieux où il croit de l'origan. Le crapaud blessé va chercher la ruë, ou la sauge : les hirondelles ont fait connoître que l'herbe Chélidoine est bonne pour les yeux : les pies, les perdrix, les merles se servent pour médecines, de feuilles de laurier. La huppe se guérit avec l'adianthe, ou les cheveux de Venus. Les cerfs nous ont appris que le dictamne est propre (1) aux blessûres ; les truyes piquées par des serpents se guérissent, en mangeant des écrevisses : les éléphants se servent pour remède, de l'olivier ; les ours, des fourmis ; les pigeons, les tourterelles, & les poules, de l'herbe pariétaire ; les gruës, de jonc ; les sangliers, de lierre ; les biches, d'artichaux. L'ibis a montré l'usage des clystéres. C'est une ancienne tradition des Américains, que

Ælian. variar. hist. lib. 1. c. 9. & lib. 5. de animal. c. 39.

Montagn. liv. 1. c. 17.

D. Albert. lib. 8. de animalib. tract. 2. c. 2.

Theoph. hist. plant. lib. 9. c. 16. Diosc. lib. 3. c. 37. Plin. lib. 8. c. 27.

Ælian. de animalib. lib. 2. c. 18. & 35. & lib. 5. c. 46.

(1) . . . . non illa feris incognita capris,
Gramina, cùm tergo volucres hæsere sagittæ.
Virgil. Æneid. lib. 12.

la découverte du quinquina est dûë aux lions, qui s'en servent pour se guérir d'une fiévre intermittente, à laquelle ils sont sujets. Toutes ces connoissances, & bien d'autres que nous ignorons, sont naturelles aux bêtes (1), & ont été refusées aux hommes.

Observat. des Acad. envoïés au Pérou.

Il est vraisemblable que le péché originel, en introduisant parmi nous les maladies & la mort, nous a fait perdre les notions naturelles de la vertu des plantes. Hérophile croïoit que tout étoit possible dans la médecine, par leur vertu; & que leur propriété pouvoit se faire sentir, seulement en les foulant aux piés par hazard.

Vertu des plantes. *Castell. in Herophil.*

Le saint roi Ezéchias, par un motif de piété a fait un tort irréparable au genre humain, s'il est vrai, comme le rapporte Suidas, qu'il ait supprimé les livres de Salomon, qui traitoient des plantes, de peur que les Juifs, y trouvant des remédes pour toute sorte de maux, ne négligeassent de recourir à Dieu, pour lui demander la santé.

Suid. in voc. Ἐζεκίας.

La connoissance des plantes & des remédes spécifiques, est assurément la

(1) *Les opinions des naturalistes, au sujet de ces facultés, & de ces connoissances des bêtes, paroissent fort incertaines, & fort exaggerées, comme sur bien d'autres articles.*

partie de la médecine la plus utile. Il est à souhaiter que les médecins, à l'exemple de Salomon, tournent principalement de ce côté-là leurs vûës & leurs recherches. Il est vrai qu'on vante quelquefois trop légérement des recettes peu éprouvées, & même dangereuses : mais n'arrive-t'il pas aussi qu'on néglige des spécifiques, dont on pourroit tirer de grands avantages ? Je reprens l'histoire de la médecine.

Plin. lib. 7. c. 37. Critobule fut en reputation, pour avoir traité la blessûre que Philippe de Macédoine reçut à l'œil. Chrysippe de Cnide fut le premier novateur dans la médecine. Sa subtilité apporta plusieurs changements à l'ancienne doctrine des Asclépiades. *Plin. lib. 29. c. 1. Castellan. in Chrysipp.* C'étoit un grand discoureur, d'une vivacité extrême dans la dispute, & qui se vantoit de pouvoir renverser, ou établir toute sorte de doctrine. Ce portrait ressemble assez à celui de Chrysippe le Stoïcien ; ils furent aussi contemporains, puisque Chrysippe de Cnide fut le maître d'Erasistrate, qui par sa mére étoit petit-fils d'Aristote. *Plin. lib. 7. c. 37.* Ptolémée donna cent talents à Cléombrote, pour avoir guéri Antiochus.

D'Erasistrate. Erasistrate, un des plus célébres médecins de l'antiquité, vivoit dans la 117. Olympiade. L'histoire en rapporte un

trait de sagacité, qui est fort connu. Antiochus, qui fut depuis surnommé Soter, n'osant pas découvrir sa passion, pour Stratonice sa belle-mére, femme de Seleucus Nicanor, tomba dangereusement malade. Erasistrate son médecin s'apperçut, que la vûë de Stratonice lui causoit des changements extraordinaires, au lieu qu'il ne paroissoit aucune impression dans la personne de ce jeune prince, lorsque quelqu'autre dame, ou toute autre personne entroit dans sa chambre. Il découvrit ainsi la cause de la maladie d'Antiochus, & prit un détour adroit pour l'annoncer à Seleucus. Erasistrate lui dit *que la maladie de son fils étoit incurable, parce qu'elle étoit causée par une passion violente pour une femme, qu'il ne pourroit jamais posséder. Comment incurable?* s'écria le roi: *Vous en serez bientôt persuadé*, dit Erasistrate, *quand vous sçaurez que le prince aime ma femme, & que je suis résolu de ne la lui pas céder.* A cette nouvelle, Seleucus embrassa Erasistrate, & lui dit: *Me refuserez-vous ce qui peut sauver un fils, que j'aime si tendrement? Seigneur*, lui dit le médecin, *mettez-vous en ma place: céderiez-vous Stratonice, si le prince en étoit amoureux? Ah! plût aux dieux*, s'écria Seleucus, *que la guérison de mon fils en dépendît. Je lui céderois de tout mon*

Plutarch. in Demetr. Val. Max. lib. 5. c. 7.

cœur Stratonice, & une partie de mon empire. Eh bien, dit Erasistrate, *il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez guérir Antiochus; & il n'y a point d'autre moïen de lui sauver la vie, que de lui céder Stratonice.* Seleucus déclara aussitôt son fils roi des provinces de la haute Asie, & lui donna Stratonice en mariage.

Les annales de la médecine contiennent quelques autres exemples assez semblables.

Soran. & Castell. in Hippocr. Soranus, & Castellan ont rapporté qu'Hippocrate avoit guéri Perdiccas, qui fut depuis roi de Macédoine, après avoir observé que ce jeune prince changeoit de couleur, en regardant Phila maîtresse du roi Alexandre son pére : & Galien a raconté de lui-même, qu'il découvrit, de la même maniére, l'amour d'une dame Romaine pour un Comédien nommé Pylade.

In lib. Præcognit. ad Posthum. c. 6.

L'exercice de la médecine permis aux femmes par l'Aréopage.

Agnodice Athénienne se déguisa en homme, pour exercer la médecine. Elle acquit bientôt une grande réputation, par le succès de ses remédes : les médecins d'Athénes, envieux de sa réputation, l'accusérent de s'introduire chez les femmes, pour les corrompre. Alors Agnodice avoua son sexe. Les femmes Athéniennes intervinrent en corps, & se rendirent parties dans ce procès : après plu-

Hygin. fab. 174.

ſieurs audiences, les juges de l'Aréopage permirent aux femmes d'exercer la médecine.

L'ignorance de l'anatomie a retardé les progrès de la médecine. Il eſt incertain dans quel temps les médecins ont commencé à s'appliquer à l'anatomie. *Lorſque la médecine*, dit Galien, *étoit renfermée dans la famille des Aſclépiades, les péres enſeignoient l'anatomie à leurs enfants, & les accoutumoient dès l'enfance, à diſſéquer des animaux.* On trouve cependant, dans un ancien commentateur de Platon, qu'Alcmæon de Crotone, diſciple de Pythagore, fut le premier qui fit des anatomies d'animaux. Plus anciennement Athotis roi d'Egypte, de la premiére dynaſtie des Thinites, avoit compoſé, ſuivant Manethon, des livres d'anatomie. Elle a été long-temps ſi groſſiére, qu'Hippocrate, & Platon ont écrit, qu'une partie de la liqueur qu'on boit, tombe dans le poulmon. Le ſcrupule des anciens les empêchoit de diſſéquer les corps des défunts. Ariſtote, qui vivoit plus de quatre-vingts ans après Hippocrate, fait connoitre qu'on n'avoit point encore anatomiſé de cadavres humains, lorſqu'il dit *que les parties internes du corps de l'homme ſont inconnuës, ou qu'on n'a rien de bien certain là-deſſus, mais*

De l'ancienne anatomie.

Chalcid. in Tim. Plat.

Hiſt. animal. lib. 1. *c.* 16.

qu'il faut en juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.

On passa bientôt dans l'extrémité opposée. Suivant le témoignage de Celse, Hérophile & Erasistrate disséquoient tout vivants les criminels condamnés à mort. Erasistrate trouva que le cerveau est le principe de touts les mouvements qui se font dans le corps : au lieu qu'Aristote avoit mis l'origine des nerfs dans le cœur, ainsi que Galien le lui a reproché. C'étoit à Alexandrie qu'Hérophile faisoit ses dissections : l'échole d'Alexandrie devint si célébre, qu'il suffisoit à un médecin, pour s'attirer la confiance, de dire qu'il avoit étudié à Alexandrie.

Cels. in prooem. lib. 1.

Galen. de usu part. lib. 8. & de hippocr. & Plat. decr. lib. 7. c. 3. & 8.

Amm. Marcell. lib. 22. c. 16.

Hérophile de Calcédoine tint le prémier rang entre les anatomistes. Tertullien a horreur (1) de sa cruauté, & mar-

(1) *M. Mugellan professeur d'anatomie à Florence, a entrepris de justifier Erasistrate & Hérophile de l'inhumanité qui leur a été imputée de disséquer des criminels vivants. Il fait voir en particulier, que l'accusation ne peut tomber sur Erasistrate, puisqu'il a cru que les artéres ne contiennent point de sang : ce qui ne se trouve vrai que dans les corps morts. Mémoir. de Trév. Juill. 1738. Cette observation ne justifie pas Hérophile. Comment contredire le témoignage de Celse & de Tertullien sur celui-ci ? Le raisonnement qui suit de Cicéron suppose aussi ces sortes de dissections.*

que peu d'estime pour sa science. Il en parle ainsi (1) : Hérophile ce médecin, » ou ce boucher, qui a disséqué un grand » nombre d hommes, pour sonder la na- » ture ; qui a fait la guerre à l'espéce hu- » maine, pour la connoitre, n'en a pas » mieux pénétré pour cela l'intérieur ; la » mort apportant un extrême change- » ment à toutes les parties, qui ne doi- » vent plus être les mêmes, lorsqu'elles » n'ont plus de vie ; sur-tout ne s'agissant » pas d'une mort simple, mais d'une mort » causée par divers tourments, ausquels la recherche exacte de l'anatomiste a exposé des malheureux. «

Cicéron avoit fait raisonner les Empiriques de la même maniére (2) : & en effet, ni la molesse, ou la dureté, ni l'extension, ou la contraction, ni la situa-

(1) Herophilus ille medicus aut lanius, qui sexcentos homines exsecuit, ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquidò explorarit ; ipsâ morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis. *Tertull. de animâ, c.* 10.

(2) Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quæque pars habeat, ignoramus : itaque medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt, ut viderentur, nec eo tamen aiunt Empirici notiora esse illa, quià fieri possit, ut patefacta & detecta mutentur. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

tion & la couleur ne sont plus les mêmes dans un homme mort qu'on dissèque. La chaleur éteinte, & les mouvements arrêtés produisent encore de grands changements. Ce qui est découvert, ne conserve peut-être plus la même figure. On doit donc user de beaucoup de précautions, en emploïant les conjectures qui n'ont pas d'autre fondement. La violence des tourments pourroit encore déranger davantage les parties intérieures d'un homme, qui seroit disséqué vivant; si nos anatomistes étoient capables de se porter
De usu part lib. 15. c. 1. à une si horrible inhumanité. Galien ne fait aucune difficulté d'avouer que la structure du corps surpasse l'intelligence humaine. *Si vous voulez*, dit-il, *pénétrer dans la connoissance du corps humain, vous donnez une marque bien sensible de l'ignorance où vous êtes de votre propre foiblesse, & de la puissance de l'ouvrier divin.*

On peut dire néanmoins que les (1) modernes, en perfectionnant l'anatomie, ont porté fort loin les connoissances de

(1) *Jacques Sylvius, André Vésale, Fernel, Fallope, Aquapendente, Hervé, Ambroise Paré, Gaspard Bauhin, Hofman, Riclan, Thomas Bartholin, Warton, Asellius, Pecquet, Césalpin, Ruysch, Tollius, Borelli, Virsungus, Willis, Stenon, Malpighi, Graaf, Lovver, Méad, Drelincourt, du Verney ont été sçavants dans l'anatomie.*

la médecine & de la chirurgie. Les anatomies en cire colorée, qu'on a vûës pendant long-tems à Paris, représentent avec beaucoup de régularité touts les vaisseaux du corps humain, & leurs ramifications les plus délicates : & ce qui exprime encore mieux la structure entiére de notre corps, c'est un squelette humain que M. Verdier fait voir, dans lequel touts les conduits de chaque espéce sont fort bien conservés, & leurs cavités sont remplies d'une cire colorée au naturel, en sorte que toutes les parties internes de notre corps y sont à découvert & exposées aux yeux, avec les proportions & situations que la nature elle-même leur a données.

Hippocrate a reconnu qu'il s'étoit trompé, en sondant une playe à la tête ; aïant pris les jointures du crâne pour une fracture de l'os. Celse (1) & Quintilien (2) le loüent de cette sincerité.

(1) De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia quià nihil habent, nihil sibi detrahunt : magno ingenio multaque nihilominus habituro convenit etiàm veri erroris simplex confessio, præcipuèque in eo ministerio, quod utilitatis causâ posteris traditur. *Cels. lib.* 8. *c.* 4.

(2) Nam & Hippocrates clarus arte medici-

Commencements de la médecine à Rome. Non seulement la science de la médecine passa de la Gréce à Rome, mais cette profession y fut réservée pendant longtemps aux seuls médecins Grecs. Pline (1) nous apprend que la médecine étoit le seul des arts de la Gréce, que la gravité Romaine n'eût point encore exercé, nonobstant le grand profit qu'on y faisoit. Que le petit nombre des Romains (2) qui s'étoient appliqués à la médecine, avoient d'abord passé chez les Grecs, c'est-à-dire, avoient écrit en Grec, s'étant apperçus que ceux qui traitoient la médecine autrement qu'à la Grecque, n'étoient pas à beaucoup près autant estimés que les autres, le peuple aïant moins de foi aux conseils qu'on lui donne pour sa santé, lorsqu'il les entend. Pline fait mention de trois auteurs, qui ont traité de la médecine, parmi les Romains. Marc Caton, dit-il, en a écrit peu de choses,

Plin. lib. 25. c. 2.

næ videtur honestissimè fecisse, qui quosdàm errores suos, ne posteri errarent, confessus est. *Quintil. instit. lib. 3. c. 6.*

(1) Solam hanc artium Græcarum nondùm exercet Romana gravitas in tanto fructu. *Plin. lib. 29. c. 1.*

(2) Paucissimi Quiritium attigere, & ipsi statim ad Græcos transfugæ, imò verò autoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiàm apud imperitos expertesque linguæ non est : ac minùs credunt quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt. *Plin. lib. 29. c. 1.*

& il n'a pas négligé la maniére de traiter les bœufs. C. Valgius avoit dédié à Auguste un ouvrage, qui est resté imparfait, & avant lui, Pompeius Lenæus, affranchi de Pompée le grand, avoit composé des livres de médecine dans les tems, que cette science commença à fleurir à Rome.

Cassius Hemina a écrit qu'Archagatus, fils de Lysanias du Péloponnése, fut le premier médecin, qui vint à Rome, sous le Consulat de L. Æmylius & de L. Julius, l'an 535. de la fondation de Rome, ajoutant qu'on lui avoit donné le droit de bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté à ses dépens, un logement dans le carrefour d'Acilius; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom *de médecin des blessures*, & que son arrivée fut très-agréable aux Romains; mais que peu de temps après, la pratique de couper & de brûler dont il se servoit, aïant paru cruelle, on changea son premier nom en celui de bourreau, & l'on prit dès lors une grande aversion, pour la médecine & les médecins. Ambroise Paré dit même que les Romains lapidérent Archagatus, & il cite, à ce sujet, Sextus de Chéronée petit-fils de Plutarque.

Plin. lib. 29. c. 1.

Ambr. Pareus, introd. ad chirurg.

Caton le Censeur, dans une lettre é-

crite à son fils, environ 70. ans après Archagatus, témoigne la défiance qu'il avoit de la médecine des Grecs. Cette lettre, rapportée par Pline, est conçue en ces termes : » Soïez assûré, comme si un devin vous l'avoit dit, qu'aussi-tôt que » la nation Grecque nous aura communiqué ses arts, elle nous apportera une » corruption générale, qui s'introduira » encore plus aisément, si cette nation » nous envoie ses médecins. Ils ont juré » entr'eux d'exterminer les Barbares par » le moïen de leur médecine ; & encore » exigent-ils un salaire pour cela de ceux » qu'ils traitent, afin d'attirer mieux leur » confiance, & de les faire périr plus sûrement. «.

Plin. loc. cit.

Pline remarque ailleurs que Caton faisoit un grand usage des choux, & (1) que dans leur usage consista toute la médecine des Romains pendant six cents ans.

Plin. lib. 20. c. 9.

(1) Cato tradit populum Romanum sexcentis ferè annis medicinâ brassicæ usum. Nondùm enim in urbem commeaverant medici, qui in artem redegerunt quemadmodùm magno sanitas constet ; & peregrina secùm pigmenta attulerunt, ut illis imponerent pretia quæ vellent. Cæterùm militares viri gloriosas cicatrices gratuito olere curabant, eodem horto curâ usi, dùm illos pascit & sanat. *Plin. Valerian. lib. 4. de re medicâ, c. 29.*

Si l'on s'en rapporte à Denys d'Halicarnasse, la médecine a été beaucoup plus ancienne à Rome : car on lit dans cet auteur qu'une furieuse peste s'y étant allumée, en la 82. Olympiade, l'an de sa fondation 301. elle emporta presque touts les esclaves, & la moitié des citoïens : & que les médecins ne pouvoient suffire au nombre des malades. *Den. d'Hal. lib. 10.*

Agrippa & Montagne ont avancé que les médecins furent chassés de Rome, du temps de Caton l'ancien. Ce sentiment est fondé sur des expressions (1) peu clai- *Agripp. de vanit. scient. c. 83. Montagn. liv. 2. c. 36.*

(1) *Pline dit qu'il ne se départira pas de l'avis de Caton qui étoit contraire à la médecine, & que le Sénat en jugeoit comme Caton. Il ajoute que les Romains aïant reçu Esculape au nombre des dieux ne voulurent pas que son temple fût dans la ville, afin de marquer leur éloignement d'un art qui trafique de la vie des hommes. C'est la fin du passage qui est obscure* : maximè verò quæstum esse immani pretio vitæ recusabant : ideò templum Æsculapii, etiàm cùm reciperetur is Deus, extrà urbem fecisse, iterumque in insulâ traduntur : & cùm Græcos Italiâ pellerent, diù etiàm post Catonem excepisse medicos. *Plin. lib. 29. c. 1. Par ces derniers mots, on entend communément que les Romains aïant chassé les Grecs, ne se déterminérent à recevoir les médecins que long-tems après la mort de Caton. Le P. Hardoüin y donne un autre sens encore plus favorable à l'opinion d'Agrippa & de Montagne ; & suivant son explication,* excepisse medicos, *ne signifie ni recevoir, ni excepter ; mais que les Romains,*

res de Pline. Ce qui le confirme, c'est qu'on ne trouve aucuns vestiges de la médecine à Rome, depuis Caton l'ancien jusqu'au temps de Pompée & d'Asclépiade, dont nous parlerons bientôt.

Attalus roi de Pergame & Mithridate roi de Pont, essaïoient des contrepoisons, sur des criminels (1) condamnés à mort. Attalus travailloit aussi à la composition des médicaments. Mithridate roi de Pont fut très-sçavant (2), & sur-tout en médecine. Ce roi n'est guéres moins connu par l'antidote qui porte son nom, que par les longues guerres, qu'il soutint contre la république Romaine, quoiqu'il se trouve des auteurs, qui ont prétendu (3) que ce préservatif étoit fort simple,

De Mithridate roi de Pont.

en chassant les Grecs, spécifiérent nommément les médecins, pour être chassés avec les autres Grecs. Le P. Hardoüin avertit qu'on trouve chez les jurisconsultes plusieurs exemples du mot excipere *pris en ce dernier sens ; & il cite la 1. lettre de Cicéron, à Quintus son frére, où ces mots,* nominatim lex exciperet, *signifient que la loi enjoignoit expressément.*

(1) *Galen. de simplic. medicamentor. facult. lib. 10. & de composit. medicamentor. per genera. lib. 1. c. 13. & de antidot. lib. 1. c. 1.*

(2) *Aul. Gell. lib. 17. c. 17. Appian. de bell. Mithridatic. Plutarq. de la différence de l'ami & du flatteur.*

(3) Antidotus verò multis Mithridatica fertur,
Consociata modis ; sed Magnus scrinia regis

& différent du contrepoison qui porte aujourd'hui le nom de Mithridate ; que Pompée s'étant emparé de son palais, & y aïant trouvé la recette de ce contrepoison, fut fort surpris de ce qu'il n'étoit composé, que de vingt feuilles de ruë, d'un grain de sel, de deux noix, & de deux figues séches ; c'étoit là tout le remède, par-dessus lequel il falloit prendre un peu de vin pur.

Mais Pompée trouva plusieurs livres écrits en diverses langues, qui contenoient les plus rares secrets de la médecine, & que Mithridate avoit recueillis de toute part. Pompée chargea Lenæus son affranchi, de les traduire en Latin ; & Pline dit que cette victoire fut non seulement avantageuse à la république, par l'aggrandissement de ses états, mais par l'utilité que les Romains en tirérent pour leur santé. *Plin. lib. 25. c. 2.*

Dans le même temps, florissoit Asclépiade originaire de Bithynie. Nous *D'Asclépiade.*

Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, & vulgata satis medicamina risit.
Bis denum rutæ folium, salis & breve granum
Juglandesque duas, totidem cùm corpore ficus.
Hæc oriente die, pauco conspersa lyæo,
Sumebat, metuens dederat quæ pocula mater. *Q. Serenus Sammonicus.*

avons observé que les descendants d'Esculape s'appelloient Asclépiades. Ils portoient ce nom, comme issus d'Asclépius, qui est le nom Grec d'Esculape. Asclépiade, originaire de Bithynie, n'eut rien de commun avec cette famille, que sa profession & son nom. Il vint s'établir à Rome, il promettoit de guérir (1) sûrement, promptement, & agréablement: *C'est ce qui seroit à souhaiter*, dit Celse (2), *mais il y a ordinairement du danger à vouloir guérir trop vîte, & à ne se servir que de remédes agréables.* Asclépiade rejettoit toute la doctrine d'Hippocrate, qu'il appelloit (3) *une méditation de mort.* Il se faisoit un principe d'accommoder ses ordonnances aux désirs de ses malades : il profita de l'exemple d'Archagatus, qui s'étoit rendu odieux environ cent ans auparavant, par une méthode rigoureuse. Il suivit une route entiérement opposée. Il n'ordonnoit que des choses faciles & communes, comme la diéte, l'abstinence du vin, le frottement de la peau, l'exercice à pié & à cheval, & tout mou-

Plin. lib. 26. c. 3.

(1) Tutò, celeriter, & jucundè.

(2) Id votum est, sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet. *Cels. lib. 3. c. 4.*

(3) Θανάτου μελέτην *Galen. de venæ section. advers. Erasistr. c. 5.*

vement qui secouë le corps : il mit en usage la boisson rafraichie, & se faisoit honneur d'un titre, qui signifie *le médecin de la fraicheur*. Il inventa des lits suspendus, où il faisoit bercer les malades (1), pour les exciter au sommeil. Il faisoit aussi suspendre les bains, pour les rendre plus salutaires & plus agréables par le mouvement. Il évitoit soigneusement les remédes, pour lesquels la nature a quelque aversion; & au lieu que le commun des médecins traitoit la nature, avec la sévérité d'un écuier, qui châtie un cheval qui bronche, Asclépiade, en la flattant continuellement, l'invitoit à reprendre son cours. Ψυχρολούτης.

Aiant un jour rencontré un convoi, il découvrit que le corps, que l'on portoit au bucher, avoit un reste de vie, & il parut ressusciter plutôt un mort, que guérir un malade. Une médecine si douce enleva touts les suffrages : Asclépiade fut regardé comme un homme envoïé par les dieux. *Il consentoit*, disoit-il, *à passer* *Cels. lib. 2. c. 6. Apul. Florid. lib. 4. Plin. lib. 26. c. 3.*

(1) Faventibus cunctis, ut essent vera, quæ facillima erant, universum propè humanum genus circumegit, non alio modo quàm si cœlo emissus advenisset.... alia quoque blandimenta excogitabat, jam suspendendo lectulos, &c. *Plin. lib. 26. c. 3.*

pour un ignorant (1), *s'il devenoit jamais malade.* Il parvint à une extrême vieillesse sans aucune incommodité, & mourut d'une chute, suivant le témoignage de Pline. Suidas rapporte différemment sa mort, & dit qu'Asclépiade mourut d'une inflammation de poitrine, la médecine lui aïant manqué au besoin, la premiére fois qu'il avoit eu recours à elle.

Suid. in voc. Ἀτκλετ.

Dioscoride, médecin d'Antoine & de Cléopatre, étoit de Cilicie : il est plus célébre par la connoissance des plantes, (2) que par la science de la médecine.

De plusieurs anciens médecins de Rome.

Thémison, disciple d'Asclépiade, a été chef d'une troisiéme (3) secte différente de celles d'Hippocrate & d'Asclépiade. Les médecins *dogmatiques* (4) qui fondoient la médecine sur le raisonnement, se partagérent en deux branches, dont l'une suivit Hippocrate & l'autre s'attacha

(1) Sponsione cùm fortunâ factâ ne medicus crederetur, si unquàm invalidus fuisset ipse; & victor in supremâ senectâ, lapsu scalarum exanimatus est. *Plin. lib.* 7. *c.* 37.

(2) *Il en sera parlé dans le chapitre des Naturalistes.*

(3) Alia est Hippocratis secta, alia Asclepiadis, alia Themisonis. *Sen. epist.* 95. *Plin. lib.* 29. *c.* 1. *Cels. in proœm.*

(4) *Nous aurons occasion de parler plus amplement de ces sectes dans le chap. de la médecine ancienne & nouvelle.*

aux maximes d'Asclépiade. Thémison de Laodicée(1)fut auteur de la secte appellée *Méthodique*, aiant prétendu établir une méthode plus aisée & plus simple, que toutes celles des médecins qui l'avoient précédé. On dit que Thémison aïant été mordu par un chien enragé, eut la rage, & qu'il en guérit. La secte méthodique fut proprement une troisiéme branche de la dogmatique : on distinguoit de touts ceux-là les (2) *Empiriques*, qui n'ajoutant aucune foi aux raisonnements de la doctrine dogmatique, se fondoient uniquement sur l'expérience.

Dioscorid. lib 6. Castellan. in Themis.

Celse (3) fait Sérapion d'Alexandrie le chef de la médecine Empirique : Galien en rapporte l'institution à Philinus de Cos, disciple d'Hérophile : Pline, & les

Galen. Introduct.

(1) *Thémison de Laodicée auteur de la secte Méthodique est beaucoup plus ancien que le tems de l'empereur Domitien & du poëte Juvenal; ainsi le vers satyrique de Juvenal qui parle de Thémison, doit s'entendre de quelques sectateurs de Themison ou d'un autre médecin du même nom.*

Promptiùs expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themison ægros autumno occiderit uno.
Juven. Sat. 10.

(2) *L'étymologique d'empirique se tire du mot Grec* ἐμπειρία, *expérience.*

(3) Serapion primus omnium nihil hanc rationalem disciplinam pertinere ad medicinam professus, in usu & experimentis eam posuit. *Cels. in proœm.*

Empiriques eux-mêmes remontant plus haut, ont regardé Acron d'Agrigente (1) plus ancien qu'Hippocrate, comme le fondateur de cette doctrine. Outre ces sectes des Dogmatiques, des Méthodiques, & des Empiriques, il y avoit parmi les médecins, comme parmi les philosophes, une secte d'Eclectiques, qui ne s'attachant à aucune méthode en particulier, prenoient dans toutes ce qu'ils jugeoient de meilleur. Le temps d'Aréthée, médecin originaire de Cappadoce, n'est pas précisément connu. On croit qu'il a vécu avant Jules César.

Vell. Paterc. lib. 2. Appian. de bell. civil. lib. 2.

Arctorius médecin d'Auguste lui sauva la vie, le jour de la bataille de Philippes; non pas à la vérité par ses remédes, mais par l'avis qu'il lui donna, en conséquence d'un songe, de se faire porter sur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit, & de ne pas rester dans

(1) *Empédocle contemporain d'Acron composa sur lui cette épigramme qui est rapportée par Diogéne de Laërce, & que Suidas appelle une véritable raillerie.*

Ἐπίγραμμα τωθαστικόν.

Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων Ἀκραγαντῖνον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.

Acron Agrigentin le plus éminent des médecins, fils d'un pere éminent, gist sous ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de son éminente patrie. L'allusion est fondée sur ce que le mot Grec ἄκρος *signifie éminent.*

son camp. L'aile de l'armée, qu'Auguste commandoit, aïant été battuë, son camp fut pris, & il eût infailliblement été tué, s'il y fût demeuré.

La guérison d'Auguste par Antoine Musa fit accorder à touts les médecins la qualité de chevaliers Romains, & le privilége de porter l'anneau d'or : & le Sénat fit élever à Musa une statuë d'airain qui fut placée à côté de celle d'Esculape. *Dio. Cass. lib.* 53. *Suet. in Aug. c.* 59. *&* 81.

Cornelius Celsus, qui a écrit huit livres de la médecine, & qui a été nommé l'*Hippocrate d'Italie*, vivoit sous l'empire de Tibére. Il est beaucoup plus ancien que Celse, l'ennemi de la religion Chrétienne, contre lequel Origéne a écrit. Tibére étoit fort incrédule sur l'article de la médecine, & il avoit coutume de railler ceux (1) qui aïant passé 30. ans, étoient obligés de demander conseil sur les choses convenables ou nuisibles à leur santé. C'étoit aussi le sentiment de Démocrite, qui dit à Hippocrate *que touts les hommes devoient sçavoir la médecine*, c'est-à-dire, que chacun devoit être son médecin à soi-même. De Celse. *Suet. in Tib. c.* 68. *Castellan. in Democr.*

(1) Solitusque eludere medicorum artes, atque eos qui post annum ætatis tricesimum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia consilii alieni indigerent. *Tac.*

C'est ne guéres connoître les hommes, que de les croire capables en général des réflexions, ausquelles ils ont l'intérêt le plus sensible. Les prédicateurs leur reprochent d'être fort indifférents sur les choses de l'autre vie, & d'être fort occupés des choses de ce monde. Le reproche sur l'indifférence de l'autre vie est très-bien fondé : mais le plus grand nombre des hommes n'est guéres moins indolent, sur les intérêts de ce monde. A moins qu'un objet présent ne les frappe, la paresse naturelle de l'esprit fait oublier & négliger tout ce qui leur est le plus important. Les hommes n'ont rien de plus prétieux que la santé : combien y en a-t'il, qui s'appliquent à connoître leurs tempéraments, pour éviter ce qui leur est nuisible ? Ils font plus de cas des richesses qu'ils ne devroient, & cependant il y en a bien peu qui s'instruisent assez des loix, pour sçavoir régir & défendre leurs biens. Cette nonchalance est peut-être un avantage, car les demi-sçavants sont plus capables de se nuire par leur opiniâtreté, que de tirer du profit de leurs connoissances.

Vectius Valens, médecin sous l'empire de Claude, eut beaucoup de part aux intrigues de cette cour fort orageuse ; & ce qu'on en sçait de plus particulier, c'est

qu'il fut aimé de l'impératrice Messaline, & qu'il se prévalut de son crédit (1), pour faire des changements dans la médecine. Vectius Valens fut puni de mort avec les autres complices des débauches de Messaline. *Tac. annal. lib. 11.* Sous le même empire de Claude, a vécu Xénophon, originaire de l'isle de Cos, & issu de l'ancienne famille des Asclépiades. L'empereur Claude, dont il étoit médecin, après avoir fait en plein *Tac. annal. lib. 12.* Sénat l'éloge d'Esculape & de ses descendants, dont il cita les plus célébres, dit que le sçavoir & la naissance de Xénophon méritoient, que les habitans de l'isle de Cos fussent en sa considération exemts de touts impôts ; ce qui leur fut accordé. Xénophon, par une horrible ingratitude, fut un des instruments dont Agrippine (2) se servit, au rapport de Tacite, pour se défaire par le poison de son mari l'empereur Claude.

On doit placer sous ce regne Scribonius Largus, dont les ouvrages sont ve- *D. Vink, amœnit. §. 3. c. 4.*

(1) Vectius Valens adulterio Messalinæ Claudii Cæsaris nobilitatus, pariterque eloquentiæ affectator. Is eam potentiam nactus, novam instituit sectam. *Plin. lib. 29. c. 1.*

(2) Provisam jàm sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet. Ille tamquàm nisus evomentis adjuvaret, pennam rapido veneno illitam faucibus ejus demisisse creditur. *Tac. ann. lib. 12.*

Tiraquell. de nobilit. c. 31. p. 250.

nus jusqu'à nous. Cœlius Aurelianus, dont nous avons aussi les ouvrages, vivoit sous les premiers empereurs, sans qu'on sçache précisément sous quel régne.

Galen. method. medend. lib. 1. c. 2.

Hippocr. aphor. in init.

Thessalus de Lydie (1) affecta, sous le régne de Néron, de blâmer avec beaucoup d'aigreur touts les médecins qui l'avoient précédé. Il n'étoit pas du sentiment d'Hippocrate, qui dit que l'art de la médecine est long. Il promettoit de l'enseigner en six mois, ce qui lui attiroit un grand nombre de disciples. Il prit le titre (2) *de vainqueur des médecins* qu'il fit graver sur son tombeau : il avoit l'air d'un bateleur, lorsqu'il paroissoit en public. Thessalus fit plusieurs changements dans les maximes d'Asclépiade & de Thémison.

Andromachus médecin de Néron composa la thériaque, dont on se sert encore aujourd'hui, & qui est une imitation de l'antidote de Mithridate, tel qu'il est décrit par Celse. La seule différence essen-

(1) Eadem ætas Neronis principatu ad Thessalum transilivit, delentem cuncta majorum placita, & rabie quâdam in omnis ævi medicos perorantem. *Plin. lib. 29. c. 1.*

(2) Quali prudentiâ ingenioque æstimari vel uno argumento potest, cùm monumento suo (quod est viâ Appiâ) Iatronicen se inscripserit. *Plin. lib. 29. c. 1.*

tielle consiste en l'addition des vipéres. Vers le même tems Critias de Marseille rapporta toute la médecine à l'astrologie. Il gagna des richesses immenses : peu après Charmis de la même ville de Marseille fit de grandes innovations dans tout ce qui avoit été pratiqué jusqu'alors ; & au lieu des bains chauds (1) qui étoient en usage, il mit si fort à la mode les bains froids, qu'on voïoit dans le plus fort de l'hyver les vieillards Consulaires sortir du bain tout roides de froid.

Antoine Castor sçavant botaniste, a été contemporain de Pline l'ancien, mais plus âgé. Il a fait honneur à la médecine par sa belle vieillesse. *Nous voïions*, dit Pline, *ce vieillard âgé de plus de cent ans, qui n'avoit aucune incommodité, qui avoit conservé toute sa mémoire, & qui cultivoit son jardin des plantes, avec une vigueur qui n'étoit point affoiblie par un âge si avancé.* *Plin. lib. 25. c. 2.*

Quelques modernes ont soutenu qu'il n'y avoit que des esclaves qui exerçassent la médecine à Rome dans le tems des premiers empereurs, & même long-tems depuis. On rapporte un grand nombre

(1) Frigidâque etiàm hibernis algoribus lavari persuasit, mersit ægros in lacus ; videbamusque senes Consulares usque in ostentationem rigentes. *Plin. lib. 29. c. 1.*

de passages pour appuyer ce sentiment : toutes ces autorités prouvent qu'il y a eu des esclaves médecins, mais aucun des passages cités ne dit qu'il n'y eut pas de médecins d'une autre condition. C'est une opinion, qui vient d'être solidement réfutée par M. Vink. *Amœnit. philolog.*

De Galien. Claude Galien fut regardé après Hippocrate, comme le fondateur de la médecine ; il étoit de Pergame, ville de l'Asie mineure, fameuse à divers égards, & particuliérement par son temple d'Esculape. Le prénom de Claude ne doit pas nous porter à croire que Galien ait été Chrétien. Il prit apparemment ce prénom, parce qu'il s'étoit mis sous la protection de la maison Claudia ; car il étoit d'usage que les clients, ou les affranchis portassent les noms de leurs patrons, ou de leurs anciens maîtres. Galien étoit né vers l'an 131. de l'ére Chrétienne, environ la 15. année du régne d'Adrien. Il étoit fils de Nicon célébre architecte de Pergame. Il s'attacha à l'étude de la médecine, dès l'âge de dix-sept ans, déterminé par un songe de son pére. Il florissoit sous les régnes de Marc-Auréle Antonin le philosophe, de Commode son fils, & de leurs successeurs. Suidas donne à Galien 70. ans de vie ; Tzetzès le fait vivre un peu davantage ; Cœlius Rhodi- *Suid. in voc. Γαληνός. Cœl. Rhod. lib. 30. c. 12.*

ginus, & Castelan rapportent les opinions de ceux, qui ont prolongé la vie de Galien jusqu'à cent quarante ans sans infirmités. *Castellan. in Galen.*

Les anciens médecins se faisoient accompagner de leurs disciples, dans les visites qu'ils rendoient aux malades. C'est ce que Martial (1) nous apprend dans une épigramme, où il se plaint de ce que son médecin lui a fait venir la fiévre, en lui faisant tâter le poulx par les cent mains glacées de ses disciples.

Railleries de la médecine.

Il y a long-tems que la médecine est exposée aux railleries. Lucile, dans une épigramme Grecque (2), dit que Diophante, aïant vû en songe le médecin Hermogéne, ne s'éveilla jamais, malgré la vertu d'un préservatif qu'il portoit sur lui. On trouve dans Martial (3) une épigramme à peu près semblable.

(1) Languebam, sed tu comitatus protinùs ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ;
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Martial. lib. 5. epigr. 9.*

(2) Ἑρμογένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις,
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη καὶ περίαμμα φέρων.

(3) Lotus nobiscùm est hilaris, cœnavit & idem,
Inventus mane est mortuus Andragoras.

Le procès des médecins & des jurisconsultes, à l'occasion du rang, fut jugé sur les interrogatoires & réponses des parties. Le juge leur demanda quelle étoit la coutume en menant les condamnés au supplice, & en quel ordre marchoient le larron & le bourreau. Eux répondant *que le larron alloit devant, & que le bourreau suivoit*, le juge fonda là-dessus sa sentence, & dit : *Que les légistes donc précédent, & les médecins suivent* ; faisant entendre les grands larcins des uns, & les téméraires homicides des autres.

Agripp. de vanit. scient. c. 82.

Socrate dit d'un peintre, qui s'étoit fait médecin, *qu'il en avoit usé finement, puisque ses fautes, qui avoient été exposées au grand jour, seroient à l'avenir couvertes par la terre.*

Médecins punis.

C'est un beau privilége de cet art, d'être également récompensé, quelque funeste que soit l'événement. On a quelquefois dérogé à ce privilége. En Egypte, le traitement des malades, & l'événement des remédes, étoient au risque & péril des malades jusqu'au troisiéme jour ; mais si le médecin continuoit de traiter le malade plus de trois jours ; l'événement

Tàm subitæ causam mortis, Faustine, requiris ?
In somnis medicum viderat Hermogenem.
Mart. lib. 6. epigr. 53.

étoit imputé au médecin, & il en devenoit reſponſable. Les médecins Egyptiens étoient obligés de ſe régler ſur un livre qu'on appelloit ſacré, où étoient enregiſtrées toutes les maniéres de traiter les différentes maladies : en ſorte que s'ils s'en écartoient, & que le malade vint à mourir, ils étoient condamnés à mort comme meurtriers. Alexandre, après la mort d'Hépheſtion, fit détruire le temple d'Eſculape, & mourir en croix Glaucias médecin d'Epheſtion. Gontrand roi d'Orléans fit couper la tête à deux médecins, à cauſe de la mort de ſa femme la reine Auſtrigilde, ſuivant le ſerment qu'il avoit fait à la défunte de venger ſa mort.

Diod. Sic. lib. 1. part. 2.

Arrian. lib. 7. Quint. Curt. lib. 10. c. 4. Greg. Turon. hiſt. lib. 5. c. 35.

Parmi les Viſigoths, les médecins convenoient d'une ſomme pour la guériſon d'un malade, & ſi le malade mouroit, le médecin n'étoit pas païé. S'il eſtropioit quelqu'un en le ſaignant, il païoit une amende. Si le malade mouroit auſſi-tôt après la ſaignée, le médecin étoit livré aux parents du mort, pour le punir à leur gré, lorſque le défunt étoit une perſonne libre : ſi le malade, qui étoit mort auſſitôt après la ſaignée, étoit un ſerf, le médecin en étoit quitte pour donner un autre ſerf à la place.

Hiſt. de Langued. t. 1. liv. 7. p. 383.

Dans le droit Romain (1), l'ignorance

(1) Imperitia medici culpæ adnumeratur.

étoit imputée au médecin par la loi Aquilia ; & Cujas, dans son commentaire sur le jurisconsulte Paul, marque expressément (1) que si celui qui avoit fait mourir un homme par un reméde, étoit d'une condition honnête, il étoit exilé ; & que si c'étoit une personne vile, il étoit puni de mort. Achevons l'histoire des médecins.

D. Vink, amænit. §. 3. c. 4. Macrob. Satur. lib. 2. c. 12. Spartian. in Carac. c. 4. Les deux médecins du nom de Serenus Sammonicus, qui ont été le pére & le fils, ont été confondus par plusieurs auteurs. Le pére florissoit du tems de l'empereur Sévére, & fut tué par Caracalla, étant à table avec ce prince. Il laissa à son fils une excellente bibliothéque, composée de soixante-deux mille volumes, que Serenus Sammonicus le fils légua par son testament à l'empereur Gordien le jeune, dont il avoit été précepteur. Nous avons un poëme en vers héroïques sur la médecine, qui porte le nom de Q. Serenus Sammonicus. Il est écrit d'un style rampant. On doute s'il est du pére ou du fils. *Jul. Capitol. in Gordian. c. 18.*

Instit. lib. 4. tit. 3.

(1) Si ex eo medicamine quod ad salutem hominis vel ad remedium datum erat, homo perierit, is qui dederit, si honestior fuerit, in insulam deportatur; humilior autem capite punitur. *Jacob. Cujac. interpret. in Julii Pauli receptarum sententiarum libros 5. ad leg. Corneliam.*

Il y eut des médecins établis à Rome & à Constantinople, par les empereurs, (1) pour servir gratuitement les pauvres. Le quatriéme siécle à fourni encore des médecins célébres, Oribase, Actius, Alexandre Trallien, Paul Eginéte. Oribase de Pergame fut favori de l'empereur Julien l'apostat. Il tomba, depuis dans la disgrace de Valentinien, & il fut relégué dans des païs sauvages. Il soutint avec beaucoup de courage ce revers de fortune. Il fut rappellé de son exil, & épousa une femme très-riche, dont il eut quatre fils; Eunapius a fait son éloge. Oribase parvint à une heureuse vieillesse. Il avoit écrit sur la médecine soixante & dix livres, dont Photius a fait mention. Il y traitoit de la composition des rémedes, des propriétés des aliments, des accidents des grossesses, des symptomes & diagnostiques des ulcéres, des maladies du cerveau & de l'affoiblissement de la mémoire, des maladies de la poitrine & des entrailles &c. Il n'en reste que dix-sept livres. Il adressa à son fils Eustathe un abregé de ce grand ouvrage; & il dédia un sommaire de toute la médecine à Eunapius.

Phot. biblioth. Cod. 216. 217. 218. & 219.

(1) *Gothofred. not. in Cod. Theod. lib. 6. tit. 16. de Comitibus & Archiatris. Cès médecins sont nommés* Archiatri populares.

Castellan. in Aët. Nous ne connoissons (2) Aëtius que par ses ouvrages. Il a composé un abregé de Galien, & plusieurs autres livres de médecine.

Les ouvrages d'Alexandre Trallien ont été mis au jour par Pierre Castelan évêque de Mâcon, qui les tira de la bibliothéque du roi pour les donner au public.

Castellan. in Paul. Æginet. Paul Eginéte a réduit en abregé les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, & d'Oribase.

Peu de tems après la médecine fut envelopée de ces ténébres générales, qui obscurcirent toutes les sciences : non que l'on doive croire que dans les siécles les plus grossiers, il n'y ait pas eu des hommes, qui se soient donnés pour médecins : l'histoire même nous apprend qu'il y en a eu ; mais ils sont si obscurs, qu'il ne nous en est rien resté, qui mérite d'entrer dans l'histoire de la médecine. Pendant les siécles ténébreux, la médecine fut presqu'entiérement entre les mains des Juifs. Le médecin de Charles le Chauve étoit un Juif nommé Sedecias ; ce qui fait connoître que la médecine étoit alors principalement cultivée par cette nation. Les clercs & les moines qui étoient les seuls qui étudiassent, l'exercérent ensui-

(2) *On croit que le médecin Aëtius est le même que l'hérésiarque de ce nom.*

te. Un concile de Latran tenu sous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja invétéré, que des moines & des chanoines réguliers, pour gagner de l'argent, fissent profession d'avocats & de médecins.

Les Arabes ont ressuscité la médecine, & ont eu la réputation d'y exceller. Les plus anciens médecins parmi eux, ont été Isâc Israëlite, fils adoptif de Salomon roi d'Arabie, qui vivoit dans le septiéme siécle; Sérapion qui a fleuri dans le huitiéme, & Avenzoar que les uns ont placé dans le neuviéme siécle, & les autres dans l'onziéme. Ce médecin, Arabe d'origine, étoit né à Séville. On lui a donné cent trente-cinq ans de vie sans aucune incommodité.

La médecine ressuscitée par les Arabes.

Freind, hist. de la médec. depuis Gal. Castellan. in Avenz.

Les autres médecins Arabes qui sont venus ensuite, sont Rhasis, qui a vécu dans le dixiéme siécle; Avicenne Espagnol, suivant les uns, & Asiatique suivant les autres, & qui a même (1) passé pour Egyptien, à cause du séjour qu'il fit en Egypte, dans l'onziéme siécle; Rabbi Moyse, dans le douziéme; Mésué, de la

Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 6.

(1) *Avicenne suivant la remarque du cardinal du Perron, étoit fils d'un Chinois; son nom en Arabe signifie fils d'un Chinois. Perroniana, art.* Avicenne. *Tiraqueau croit que ce médecin a été roi de Cordoue. Tiraquell. de nobilit. c. 31. p. 194.*

race roïale des ſouverains de Damas, qui a auſſi vécu dans le douziéme ſiécle ; Hali Abbas ; & pluſieurs autres.

Papes médecins.

Nous ne devons pas oublier l'honneur, que quelques papes médecins ont fait a cet art. S. Euſébe pape fils d'un médecin a été médecin lui-même : Jean XXII. grand ſectateur de la doctrine des Arabes, avoit été médecin de la faculté de Montpellier; il à compoſé pluſieurs livres de médecine, & entr'autres celui qui eſt intitulé: *Le thréſor des pauvres*. Paul II. après avoir été élevé au pontificat, alloit voir lui-même les malades, & leur diſtribuoit les remédes qu'il avoit ordonnés. Nicolas V. eſt auſſi mis au nombre des médecins par le ſçavant Tiraqueau, qui joint à ces quatre ſouverains pontifes, la liſte de pluſieurs ſaints canoniſés, de pluſieurs empereurs Romains, & de pluſieurs rois, qui ont été médecins.

D. Vink, amænit. §. 3. *c*. 4.

Platin. in Paul. 2.

De nobilit. c. 31.

De l'échole de Salerne.

L'échole de médecine de Salerne fut fondée par Charlemagne, l'an 802. Dans le commencement du douziéme ſiécle, cette échole compila l'ouvrage qui porte ſon nom, & qui a été depuis commenté par Arnauld de Villeneuve. L'ouvrage eſt compoſé en vers Léonins, ſorte de poeſie fort eſtimée dans ce tems-là. Il eſt dédié à Robert duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant. C'eſt ce Ro-

bert duc de Normandie, à qui les médecins déclarérent qu'une blessure qu'il avoit reçue d'une fléche empoisonnée, étoit incurable, à moins qu'il ne la fît sucer. Ce bon prince ne voulant point employer un reméde, qui mettoit en grand danger de mourir celui qui s'y exposeroit, Sibylle sa femme prit le tems de son sommeil, suça cette plaïe empoisonnée, & perdit la vie, en la sauvant à son époux.

Freind, de la méd. depuis Gal.

Pierre d'Apon natif de Padouë, (1) a été célébre dans la philosophie, & dans la médecine. Il excelloit dans le talent de concilier les différentes opinions : ce qui lui fit donner le surnom de conciliateur. Il fut professeur à Boulogne, il faisoit payer fort cher ses visites aux malades. A 80. ans (2) il fut accusé de magie, & étant mort en 1305. avant le jugement du procès, il fut brûlé en effigie après sa mort.

De Pierre d'Apon, & d'Arnauld de Villeneuve.

Bern. Scardeon lib. 2. class. 9. hist. Patav.

Arnauld de Villeneuve célébre médecin, & chimiste, né en 1300. fut en gran-

Castellan in Arn. Villan.

(1) *Il sera parlé plus au long de Pierre d'Apon, dans le chap. de la magie, tom. 7.*

(2) *Ricciole ne donne à P. d'Apon que 66. ans de vie : mais ce sçavant auteur, qui n'en parle qu'en passant, est d'une autorité moindre que Castelan, qui a fait de l'histoire des médecins l'objet de ses recherches.*

de faveur, (1) auprès de Frédéric roi de Sicile, & il fut médecin du pape Clément V. Pierre Castelan dans l'abregé de sa vie donne la liste de ses ouvrages.

De Sault, préf. de la dissert. sur la pierre.

Il étoit autrefois défendu aux médecins en France de se marier. On vouloit qu'un homme, engagé dans une profession si importante, s'y livrât tout entier; & qu'il ne pût être distrait par les soins que le ménage entraine, par l'éducation & l'établissement de ses enfans. Le cardinal d'Estouteville apporta en 1452. une bulle qui permit aux médecins de se marier.

De plusieurs médecins modernes.

Depuis le renouvellement des sciences, plusieurs médecins ont fait honneur à leurs siécles par leur profond sçavoir. On remarque parmi eux, Jérôme Savonarole, Marsile Ficin, André Vesalius, Gabriel Fallope célébre par la science de l'anatomie, Jérôme Fracastor, Jérôme Cardan, Jérôme Mercurialis, Jean Argenterius grand novateur & chimiste, Goropius Becanus, qui a mérité de porter le titre de Varron de son siécle, Adam Fumée premier médecin de Charles VII. & de Loüis XI. maître des requêtes en 1474. & garde des sceaux en 1494. Les trois Mirons, dont le premier aïant été appellé pour être premier médecin de

(1) *Il sera fait mention d'Arnauld de Villeneuve, dans le chapitre de la chimie, tom. 6.*

Charles

Charles VIII. mourut en chemin, le second fut premier médecin de la reine Anne de Bretagne, & de Claude de France reine de France, femme de François I. & le troisiéme qui fut premier médecin de Charles IX. Les deux Riolans célébres par les ouvrages de médecine qu'ils ont composés; & les deux de Lorme, qui ont sçu prolonger leurs propres jours, le pére, premier médecin de la reine Louise de Lorraine femme d'Henri III. & de la reine Marie de Medicis, femme d'Henri IV. étant décédé en 1637. à l'âge de 90. ans, & le fils premier médecin de Gaston de France duc d'Orléans, étant mort en 1678. à 91. ans.

De Jean Fernel.

Parmi les médecins François, aucun n'a égalé la réputation de Jean Fernel natif (1) d'Amiens, premier médecin d'Henri II. & à qui la reine Catherine de Médicis disoit qu'elle étoit redevable de sa fécondité. Il a embrassé toute la médecine dans des écrits également doctes & polis, & il s'est acquis une telle réputation dans toute l'Europe, que l'univer-

Thuan. lib. 21.

(1) *Fernel est né à Montdidier, selon Mézeray; à Clermont en Beauvoisis, selon Plautius auteur de sa vie. J'ai suivi ici l'éloge que de Thou en a fait, quoique l'autorité de Plautius Médecin qui a écrit la vie de Fernel, me semble la plus forte.*

ſité de Paris ſe fera honneur dans touts les ſiécles à venir d'un tel éléve. Il a laiſſé deux filles, l'ainée qui épouſa de ſon vivant, Philippe Barjot maître des requêtes, & préſident au grand conſeil; & la cadette âgée ſeulement de dix ans, à la mort de ſon pére, mariée depuis à Gilles de Riantz, baron de Villeray, reçu préſident à mortier au parlement de Paris ſéant à Tours en 1592. Fernel mourut en 1558. âgé, ſuivant de Thou, de 52. ans, & ſuivant Caſtelan, de 49. ſeulement.

Caſtelan. in Fernel.

Le dix-ſeptiéme ſiécle a été fort occupé de la diſpute, au ſujet de l'émétique; j'en parlerai dans le chapitre de la médecine ancienne & moderne, où je ferai mention des découvertes attribuées à la médecine moderne. Je remets auſſi à traiter de la médecine chimique, dans le chapitre de la chimie.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Traité de l'Opinion*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris, ce 14. Avril 1741.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé & féal le sieur *Gibert Charles le Gendre, Marquis de S. Aubin-sur-Loire*, ci-devant notre Conseiller en nos Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Nous a fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public *Ses Oeuvres*, sçavoir : *Le Traité de l'Opinion, les Antiquités de notre Maison*, & celles *de la Nation & de la Monarchie Françoise* ; S'il nous plaisoit lui ac-

corder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoître son zéle, en lui donnant les moyens de nous le continuer; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à touts Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit

dudit Sieur Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant; & de touts dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'Impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Or-

dres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayants-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, touts actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quarante & de notre Regne le 25. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Le présent Privilége cédé à Briasson, suivant les conditions ci-devant expliquées entre nous, ce 9. Juillet 1740.

Registré, ensemble la présente Cession, sur le Registre dix de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 378. fol. 385. conformément aux anciens Réglements confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 12. Juillet 1740.

SAUGRAIN, Syndic.



